This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

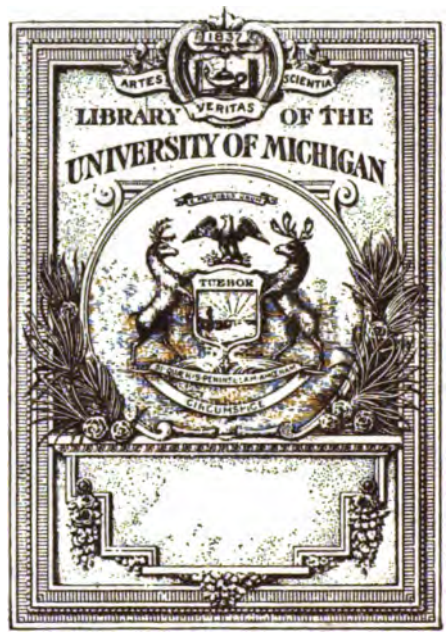
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,238,475


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

REVUE HISPANIQUE

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME LV

NEW YORK
THE HISPANIC SOCIETY OF AMERICA
156th STREET WEST OF BROADWAY
PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE
1922

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

Tome LV. — Numéro 127

NEW YORK
THE HISPANIC SOCIETY OF AMERICA
156th STREET WEST OF BROADWAY
PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE
1922

Juin 1922

SOMMAIRE

Il Proemio del Marchese di SANTILLANA. Edizione pubblicata da Luigi Sorrento 1
Alfredo GIANNINI. — Impressioni italiane di viaggiatori spagnoli nei secoli XVI e XVII. (Appunti) 50
Unveröffentlichte Gedichte der Brüder ARGENSOLA, herausgegeben von Ludwig Pfandl 161
Ludwig PFANDL. — Ein *Romance en títulos de comedias* 189
Philip H. CHURCHMAN. E. Allison PEERS. — A Survey of the Influence of Sir Walter Scott in Spain 227

Entered as Second Class Matter at the New York, N. Y. Post Office June 17, 1908, under act of March 3, 1879.

Gen.
Teng.

IL PROEMIO
DEL MARCHESE DI SANTILLANA

A Mario Schiff, in memoriam.

INTRODUZIONE.

È specialmente per ragioni sentimentali che m'induco a pubblicare questa edizione del *Proemio* del Marchese di Santillana. Fin dal 1911, all' epoca del mio primo viaggio in Ispagna, Mario Schiff ed io ci proponemmo di dare agli studiosi un testo degno della famosa operetta e un' ampia illustrazione storico-letteraria della medesima. Quello doveva essere approntato da me, questa era riservata alla dottrina del valente autore de *La Bibliothèque du Marquis de Santillane*.

Mi misi allora al lavoro ; ma, ahimè, il gentile amico, ancora giovine, cominciò a sfiorire in un precoce autunno della vita, e tosto ci abbandonò per sempre. Furono vani i sacrifici della famiglia e i voti degli studiosi ; vana la fede di Lui che il tenace e crudele morbo fosse vinto. Mi scriveva (ed è con pena infinita che ne faccio ricordo), mi scriveva nel novembre del 1914 : « Di salute sto al solito. Però non perdo nè la speranza, nè la fede. Sento benissimo di poter guarire e guarirò. Finchè durerà, non mi lagno. Non faccio niente o almeno non scrivo niente. Però non dimentico affatto il nostro Marchese... ». E in un' altra lettera : « Spero di potere un giorno tornare ai miei lavori personali (e alludeva al Santillana). Degli amici non so nulla ; è colpa mia. Ho fiducia nel provato affetto dei miei compagni, dei miei maestri, dei miei scolari : tutti loro capiranno che il mio silenzio è pieno di ricordi e di voci... » Almeno questa fiducia negli uomini non è fallita. Tutti ricordano nel mondo dei nostri studii, così in Italia come all' estero,

il cuore delicato e l'opera egregia di studioso dello Schiff: dell'uno e dell'altra fece degno elogio nel *Marzocco* un Maestro da Lui venerato, Pio Rajna, e ora questo modesto lavoro di un amico fedele esce in onore della memoria di Lui.

Purtroppo esso appare senza le illustrazioni del povero Schiff. Alle mie vive premure fatte alla Sua buona compagna perchè cercasse tra le carte di Lui se di esse ci fosse qualche traccia, ella gentilmente rispose nell'ottobre del '15: « Mon mari m'avait souvent parlé de la publication qu'il devait faire avec vous. La sympathie vive et personnelle qu'il éprouvait pour vous, son ardent amour de l'Espagne, ses études sur l'humanisme espagnol et l'attachement qu'il portait à celui qu'il appellait en souriant « Il mio Marchese », tout contribuait à faire de cette publication un projet cher à son cœur. Mais s'il y avait déjà beaucoup pensé, si le travail qu'il voulait exécuter était déjà préparé en lui, la réalisation pratique n'en avait pas même été commencée. Les forces physiques le trahissaient... ».

C'è stata intanto la lunga guerra di mezzo, e ora che finalmente il mio pensiero si è potuto volgere all'antico lavoro, mi decido a presentare al pubblico il testo del *Proemio* come mi proponevo di prepararlo per le illustrazioni del compianto mio amico, coll' aggiunta però di Note sulle varianti e i punti oscuri.

Dò qui, in breve, ragione del mio lavoro.

Il *Proemio*, noi l'abbiamo nei manoscritti e nelle stampe seguenti:

1) Ms. 2-G-4 (olim VII-y-4) della Biblioteca Patrimonial de Su Majestad a Madrid. Per brevità lo cito con le lettere m.R.

2) Ms. 3677 (olim M. 59) della Biblioteca Nacional di Madrid (m. N).

3) Copie del cod. di Alcalá (quella cit. da me si trova nel ms. D. 132 della Real Academia de la Historia di Madrid), (m. A').

4) Copie del cod. di Batres (nel ms. N. 24 della stessa Accademia), (m. A^2).

5) Ediz. a stampa di passi scelti in *Memorias para la historia de la poesia y poetas españoles*, Tomo I delle *Obras Posthumas* del R. mo P. M. Fr. Martin Sarmiento, Madrid, 1775, p. 48 (s. So).

6) Ediz. a stampa intera in *Coleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XV*. Preceden Noticias para la vida del primero marques de Santillana y la Carta que escribió al condestable de Portugal sobre el origen de nuestra poesia ilustrada con notas por D. Thomas Antonio Sanchez, Tomo I, En Madrid, 1779 (s. Sz).

7) Ediz. a stampa intera in *Obras de D. Iñigo Lopez de Mendoza Marqués de Santillana* por D. José Amador de los Rios, Madrid, 1852 (s. A.).

Il ms. della Biblioteca del Re fu segnalato nel *Cancionero de Baena* da P. J. Pidal (Madrid, 1851, XLII), che, pur non avendolo visto, lo dichiarò « muy raro » e ci fece sapere quel che importava a lui, cioè che Gómez Manrique « llamó Cancionero » questa raccolta di poesie del Marchese. Un anno dopo apparve l'edizione a stampa dell'Amador de los Rios, e in essa abbiamo l'indicazione precisa e l'indice dello stesso manoscritto: di questo fu messa in rilievo l'importanza, trattandosi del più antico che contenga il *Proemio*, ma si tentó di esagerare il pregio con queste parole : « Fué aquel sin duda escrito en vida de don Iñigo ; no faltando fundamento para suponer que es el mismo Cancionero, obtenido por Gomez Manrique de manos de su ilustre tio ». Questa opinione viene però contradetta dal fatto che a f. 92 sono contenute le coplas di Gómez Manrique per la morte del Santillana. Forse l'Amador de los Rios si lasciò troppo trascinare dal semplice accenno or ora ricordato del Pidal, accenno da lui conosciuto e citato, ma che non giustifica la sua opinione. A ogni modo è certo che il ms. è copia posteriore alla morte del Marchese (+1458) e, stando nel campo delle congetture possibili, si potrebbe solo pensare che esso abbia potuto bene appartenere a Gómez Manrique (+ 1491), seguace

in arte ed entusiasta dell' illustre zio o a qualche altro parente.

Per vero il ms. è del sec. XV. In legatura moderna di cartone col titolo *Santillana Sus obras*, consta di 256 fogli, parte cartacei parte pergamenacei, oltre a due fogli di guardia in principio, nel secondo dei quali si legge « Dela Biblioteca del Colejo mayor de Cuenca ». Al primo foglio *recto* numerato comincia il testo e nel margine sta scritto in rosso: « Gomez Manrique al marques de Santillana Su tyo ». Di colore celestino con fregi rossi, come in generale al principio di ogni componimento, è la prima lettera delle nove strofe (in tutto 68 versi) che occupano tre pagine. La pag. quarta è bianca. A f. 3 *recto* in altrettante pagine e con la stessa disposizione segue la poesia d' « El marques de Santillana a Gomez Manrique su sobrino », che è composta di egual numero di strofe e di versi della precedente. Il *Proemio* comincia a f. 5 *recto* e finisce all' 11 *verso* : consta di 7 fogli e risulta in tutto di 13 pagine e 7 righi. La prima pagina è inquadrata in fregi ben disposti e di varii colori ; nel centro dei quattro lati si vedono degli angeli che sostengono il motto del Marchese DIOS E VOS. Lungo il testo ci sono note marginali di mano più recente. Col f. 12 hanno principio le poesie : la prima « Fauor de Hercules contra Fortuna », l'ultima « Pregunta de Johan de Mena e Respuesta del Marques ». Infine due fogli bianchi di guardia.

Questo ms. è effettivamente il più importante per il *Proemio*, e si può dire per tutte le opere del Marchese. Come diremo più avanti e vedremo particolarmente nelle mie note al testo, se ne servì per il primo (pare però che al Sanchez non fosse ignoto) l'Amador de los Rios per il vol. di sopra citato : purtroppo malamente e non sufficientemente. Ne han fatto invece base fondamentale per edizioni parziali dell' opera poetica del Marchese due studiosi viventi, Angel Vegue y Goldoni e Vicente García de Diego, il primo per la stampa de *Los sonetos « al itálico modo »* (Madrid, 1911) e l'altro per quella di carattere divulgativo di *Canciones y decires* (Ediciones de « La Lectura »,

Madrid, 1913). I criteri seguiti da questi due valenti editori son quelli della moderna filologia, egregiamente applicati in Ispagna da D. Ramón Menéndez Pidal e fatti applicare alla sua rigogliosa scuola, e, se pur non mancano in codeste edizioni errori e sviste (chi può dirsi impeccabile in simil genere di lavori, dirò così, di microscopio?), sta di fatto che il nostro ms. è stato con severità di metodo vagliato minutamente, coll' aiuto di altri mss., per correzioni e aggiunte dove il copista ha fatto errori e lasciato lacune, e ben valorizzato sì come richiedeva l'importanza di esso. Io, che pur ho incominciato il mio lavoro indipendentemente dai due studiosi spagnuoli (ebbi personalmente da D. Angel Vegue il cortese omaggio del suo opuscolo nel 1912), ho anche tenuto, come fondamento per il testo del *Proemio*, lo stesso m. R, non solo perchè questo è il piú antico esistente che lo contenga, ma perchè—nonostante le varianti di altri mss., a volte suggestive in quanto tendono a interpretare frasi oscure e a correggere certe lezioni, alcune delle quali però potrebbero benissimo esser dovute al poeta stesso — conserva meglio quei caratteri di genuinità che a uno studioso del Santillana e dei contemporanei ispirano grande fiducia, senza dire che esso riproduce per lo meno la ortografia del secolo XV : piú avanti in questa Introduzione e nelle note si chiarirà questo punto delicatissimo. Ho dovuto perciò essere minuzioso nella collazione cogli altri mss. e con le stampe, data anche la particolare importanza letteraria del *Proemio*, per cui scuserà il lettore l'ampiezza delle note.

Per il ms. della Biblioteca Nazionale non è necessaria una speciale descrizione ; può bastare quella che ne fece l'Amador de los Rios, il quale riproduce persino l'Indice di mano moderna posto avanti al ms. stesso. Il titolo è « Cancionero de las Obras de D. Iñigo Lopez de Mendoza, Marques de Santillana, Conde del Real etc. » Consta il volume di 217 fogli manoscritti, e il *Proemio* comincia a f. 1. Come è pur detto nell' Indice, è una copia del sec. XVI fatta di su un altro ms. piú antico, del

quale vien data, sulla traccia di una nota a f. 89, una breve descrizione, cioè che fino a detto foglio l'originale era scritto in buona lettera, con maiuscole alluminate e in fogli alternati di carta e pergamena; mentre il resto era in carattere differente, brutto e meno antico, con segni di mancanza di alcuni fogli: descrizione codesta che potrebbe far pensare al ms. della Biblioteca del Re, ma questo non ha invero segni di cambiamento di lettera e d'interruzione. È certo che dalla collazione di m. R e m. N risulta che sono i due mss. del *Proemio* che vanno più d'accordo per l'ortografia e la punteggiatura, è certo altresì che tutt' e due non hanno i passi che si trovano in altri mss., come si vedrà nelle note 322 e 345. Ma m. N ha componimenti ignoti a m. R e ad altri mss. del Marchese e presenta qua e là delle varianti dovute in gran parte al desiderio d'interpretare frasi e parole oscure, sì come è stato pur notato da Don Vicente García.

Il ms. D. 132 della Real Academia de la Historia di Madrid è una copia moderna e fedele di un « traslado posterior » (secondo l'espressione dell' Amador) del ms. che esisté nel Collegio della Compagnia di Gesù di Alcalá. È chiaramente spiegato alla fine della copia: « En Valladolid, ann. 1537, die 9 Mai (data del traslado). En un tomo M. S. de el Archivo de el Colegio de la Compañia de Jesus de Alcalà, que tiene algunas Cartas de Luysa Sigea Toledana, el Dialogo de las Lenguas publicado por Don Gregorio Mayans (sappiamo che la data di tale pubblicazione fu il 1737), y otras piezas curiosas, se halla la antecedente ». Il vol. ms. della Reale Accademia porta il titolo « Memorias antiguas de España» e nel t. V, f. 309-318, si trova appunto il *Proemio*.

Un' altra copia di esso, pure moderna, esiste nella stessa Accademia sotto il N. 24 e deriva a sua volta dal cod. di Batres, custodito, a dire dell' Amador de los Rios, « en el archivo-librería de los condes de Oñate, herederos de la casa de Fernan Perez de Guzman, primera posesora ». Per queste copie e pei traslados non possiamo condividere l'entusiasmo dell' Amador.

Nota egli (p. CLXVII): « Las numerosas variantes de uno y otro traslado, mas exactos sin duda que los impresos por Sarmiento y Sanchez, han contribuido á poner en claro no pocas lecciones oscuras ó viciosas en uno y otro bibliólogo, á lo cual han ayudado tambien las diversas copias que hemos reconocido en la biblioteca de la Real Academia de la Historia, procedentes de la del cronista Salazar y Castro y sobre todo los códices que van señalados con los números 1 y 2 ».

Le cose stanno diversamente di come è qui detto. Dalle numerose note di s. A che riportano sufficienti varianti dei traslados, come pure dalla minuta collazione nostra di m. A' e m. A², si vede che i mss. derivati dai codd. di Alcalá e di Batres sono molto scorretti. Mostrano (specialmente il m. A²) di non aver capito parole e passi di quel che dovette essere il loro originale. Basta riportare a caso qualche esempio tra quei non pochi che ho creduto opportuno d'elencare nelle mie note. Si veda a n. 21 che m. A² ha *atasadas* per *artizadas* (obras); a n. 163 *las sus tres comedias* (di Dante) è diventato in m. A² *las jstas* (?) *comedias* ; a n. 243 il verso del poeta catalano Jordi de Sant Jordi : *Tos ions* (iorns) *aprench z desaprench ensems*, quale si trova nei nostri m. R e m. N, come pure nei Canzonieri catalani, è riportato da m. A' così: *Torjeros aprenqui* e da m. A² *Tot jores apre qui edes apre quien senis* ; a n. 195 il nome del poeta francese Otho (Oton) de Granson è stato trasformato da m. A' in *Hoco* e da m. A² in *Soto*. Un esempio caratteristico, da cui si può vedere quale fiducia si debba prestare a ognuno dei varii testi, è registrato nella nostra nota 203, corrispondente alla 89 dell' Amador, il quale riporta esattamente le varianti : cod. de Alc. (m. A') *Stanmensi* ; cod. de Batres (m. A²) *Sammesi*; Sarm. *Sanmensi* ; Sanchez *Samersi*; cod. M. 59 (m. N) *Sammersi*. Non è citata la lezione di m. R (*Samersi*), ma questa volta si legge in s. A *Sanmersi*. Questa parola si trova nel titolo della nota poesia di A. Chartier *La belle dame* (damme) *sans mercy*, citata appunto dal Marchese, e i mss. del *Proemio* che

meglio riproducono tale parola sono m. R e m. N. Invece le copie dei codd. d'Alcalá e di Batres, come spesso avviene, non l'hanno capita.

Inoltre tanto in m. A' che in m. A^2, come pure ha segnalato l'Amador de los Rios per i suoi traslados, vi sono delle lacune di passi importanti, le quali rompono e lasciano in sospeso il filo logico del pensiero del Marchese. Errori e lacune di simil genere non si trovano in m. R e in m. N. In compenso — e ciò ha forse suscitato l'entusiasmo del letterato spagnuolo — vi sono alcune novità nelle copie derivate dai codd. di Alcalá e di Batres, ma io non le ho accettate a occhi chiusi come appartenenti veramente al Marchese. Se diamo loro un' occhiata, per es. a n. 322 e 345 delle nostre note, vediamo che non si tratta che di primi versi di poesie aggiunte di uno stesso poeta menzionato dal Marchese, cioè di esempi citati in più per uno o due poeti; egualmente a n. 25 un passo dell' *Epist. ad Corinth.*, che è semplicemente accennato con poche parole in m. R e in m. N, è estesamente riportato in m. A^2. Ora ciò non ci autorizza a credere che il Santillana nel suo originale sia stato piú diffuso e disteso nelle citazioni di quanto non siano m. R e m. N, chè anzi il carattere di note riassuntive e di brevi appunti che ha il *Proemio* ci fa pensare che le copie suddette abbiano voluto arricchire e amplificare (cosa spiegabilissima) il testo, il che esse hanno in comune con le stampe della preziosa operetta, e specialmente con la s. So.

Questa, diciamolo subito, deriva da quelle. L'Amador de los Rios non se ne accorse ed esagerò troppo nel dire che le copie di Alcalá e di Batres sono più esatte della stampa del Sarmiento. Sappiamo che s. So non riproduce tutto intero il *Proemio*, ma brani scelti, che si riferiscono propriamente alla storia della poesia spagnuola. Come si legge a p. 48 delle *Memorias*, tale saggio fu preparato la prima volta per le stampe fin dal 1741 di su un manoscritto, che pare contenesse la sola operetta staccata dalle poesie del Marchese. Or dalla nostra

collazione risulta che s. So riporta con le stesse cervellotiche scorrezioni il verso catalano, di sopra citato, di m. A^2, oltre ad altri svarioni e spropositi del genere. Avviene però delle volte che la detta stampa corregga, certamente coll' aiuto di esempi visti e conosciuti altrimenti, qualche lezione errata delle copie dei codici di Alcalá e di Batres, come nell' esempio della nota 295, dove, al posto della lezione errata di m. A' (Alcalá) *victorioso* e di m. A^2 (Batres) *viçioso* di un verso di Macías (v. nota 143 dell'Amador), troviamo la lezione esatta *brioso* accolta dal Sarmiento. Vediamo ancora dalle note 322 e 345 summenzionate che s. So ha elencato poesie in più, come m. A' e m. A^2, le quali non si trovano in m. R e m. N, e inoltre i nomi propri ricordati nel *Proemio* sono in generale eguali nelle due copie manoscritte come in s. So (n. 343 *Talavera* di m. A^2 e s. So al posto di altri mss. che hanno *C* iniziale; in m. A', e lo nota pure l'Amador, manca tutto il passo dove si trova questo nome). Possiamo persino dire che il ms. con cui s. So ha maggiore somiglianza è il m. A^2, come si può vedere dalla stessa nota 343, dalla 344, dalla 346 e da molte altre. C'è poi la 358, dalla quale siamo anche condotti alla stessa conclusione, che cioè il Sarmiento dovè avere sott' occhio le copie dei codici d'Alcalá e di Batres mentre il Sanchez tenne presente il m. N, e pare anche il m. R. Al nome del poeta Portocarrero infatti in s. Sz annotasi: « Sarmiento le llama Fernan *Perez* Portocarrero, porque asi lo leeria en las copias que vió de la Carta del Marqués; pero *en dos* que he tenido presentes, se lee Fernant *Rodriguez* Puertocarrero »: e dei nostri mss., i due che hanno *Perez* sono appunto m A' e A^2, e invece hanno *Rodriguez* m. R e m. N.

Don Tomás Antonio Sanchez ci dà altre notizie che confermano quanto abbiamo fin qui detto sulla s. So. Nella prefazione alla sua *Coleccion* ci fa sapere che aveva trovato il *Proemio* non a solo, ma in una collezione di poesie del Marchese, e che stava pubblicandolo quando vide manoscritto il lavoro del Sarmiento. Avendo notato: 1° che il testo del Sarmiento non

era intero; 2° che le copie da costui usate erano (notiamo bene) « viciadas y aun difectuosas »; 3° che le note sue e quelle del Sarmiento, pur coincidendo spesso, in certi punti differivano; 4° che molti poeti erano stati tralasciati da s. So ; 5° che non sempre le due edizioni andavano d'accordo, e vedendo poi che le *Memorias* furono stampate nel 1775, dopo la morte dell'autore, senza che questi avesse potuto vederle, giudicò che il *Proemio* potesse considerarsi come inedito e si decise a pubblicarlo lui. Per il ms. usato, oltre al già detto, nel n° 268 delle sue *Note* è avvertito che « la copla del Arcediano de Toro, que empezaba *A Deus Amor*, no se halla mencionada en las copias que he tenido presente de la carta del Marqués ; pero parece que se cita en las que tuvo el M. Sarmiento ». E difatti, come si vede dalla mia nota più volte citata (n. 322), m. A' e m. A² riportano questo verso, ma non m. N e neppure m. R. Si può affermare che quel che non c'è in questi due ultimi mss. non si trova neppure in s. Sz, e molti altri casi segnalati nelle mie note avvalorano la dipendenza di questa stampa da m. N ; come pure qualche caso mostra che m. R non le è ignoto. Ma ciò non ostante essa non manca di difetti e di errori, oltre che è qua e là rammodernata.

E passiamo finalmente alla stampa più recente dell'Amador de los Rios, per venire a spiegare la ragione per cui mi son deciso a dar fuori una nuova edizione del *Proemio*.

La s. A tiene esplicitamente conto di tutti i mss. e delle stampe note, e per questo si dovrebbe avvantaggiare sulle altre edizioni. Ma il difetto principale di essa è la mancanza di un saldo metodo scientifico e precisamente di una direttiva sicura e definita. A giustificazione del benemerito editore è mestieri dire però che non fu breve e facile impresa la sua di pubblicare in una volta l'edizione di tutte le opere del Santillana. Dunque è con animo sereno e senza ombra d'ingratitudine che giudichiamo qui il suo lavoro. Ad esso puó adattarsi il detto : « spesso il meglio è nemico del bene ». L'Amador de los Rios,

per voler infatti tener conto di tutti i mss. e delle stampe, fece un' edizione che è lontana da quel che dovette essere l'originale del Marchese. Mostra nella Prefazione di aver coscienza della grande importanza del m. R, anzi, come abbiamo accennato, tende a esagerarla, ma poi non segue questo ms. come avrebbe dovuto. Esaminiamo alcuni casi.

A n. 308 delle mie note, vediamo in m. R, m. N, s. Sz (ecco tutti e tre questi testi d'accordo) con piccole variazioni ortografiche : *manera de dezir cantares, asi commo çenicos plautinos z terençianos* ; in m. A' *de decir asi como scenico Plauto e Terencio*; in m. A² *de deçir asi como scenico Plauto e Terenciano*; in s. So *de decir así como Scénico de Plauto, ó Terenciano*. E allora s. A, segnalando in nota solo le lezioni di s. Sz (senza nessun accenno a quelle di m. R e di m. N), di s. So e del cod. di Batres (m. A²), combina una lezione sua con quella del cod. di Alcalá (m. A') e l'altra di s. Sz, cioè *de deçir cantares, asy como scénicos Plauto é Terençio*, che poi vuol dire la stessa cosa della lezione di m. R, m. N e s. Sz. A n. 291 si vede che sceglie *destos* (che si trova in s. Sz) e annota che *dellos* si trova soltanto nei codd. d'Alcalá e di Batres e in s. So, mentre questa forma si trova anche nei due principali mss., m. R e m. N: insomma si contenta senz'altro di seguire la s. Sz. A n. 300 in *se diçe que metrificava* hanno la *que* nientemeno che m. R, m. A'A² e s. So, non l'hanno m. N e s. Sz ; ora annota s. A che hanno la *que* i codd. di Alcalá e di Batres (m. A'A²), non accennando affatto a m. R, e segue ancora s. Sz, senza dare alcuna giustificazione. A n. 230 ha solo s. Sz *estos*, ed annota s. A : « Nos parece preferible la leccion de Sarmiento »; donde si vede che s. A più che ai mss. tien l'occhio alle stampe, e sceglie difatti *esto*, non perchè essi hanno la detta forma, ma perchè questa è stata preferita da s. So. A n. 380 in *gallegos z aun de qualesquier otras nasçiones* tutti i mss. e le stampe hanno *z*, ma s. A si sbriga annotando che s. So solo ha *et*, e intanto nel suo testo pone *o*. A n. 367 al posto di *ayades* pone s. A *tengades* ; annota, è vero, che i

codd. di Alcalá e di Batres e il m. N hanno *ayades* (dimentica di includervi m. R, il piú importante), eppure segue la sola stampa (s. Sz) che ha *tengades*. Egualmente a n. 390 *muy virtuoso* si trova così in m. R e m. A'A²; ma s. A annota solo che l'avverbio *muy* si trova nei codd. di Alcalá e di Batres (dimentica al solito m. R), e segue senz'altro s. Sz, che almeno qui si appoggia a m. N, tralasciando *muy*.

Errori di citazioni in s. A sono frequenti. Basta un esempio fra molti : a n. 189 *tota* si trova in m. R, m. N e m. A² ; s. A imperfettamente annota che *toda* trovasi in m. N, e *tota* solo nel cod. di Batres (m. A²). Qualche volta le citazioni sono generiche, come nella sua nota 3, al primo rigo del *Proemio*, e propriamente al nome *Gonçalez* : « En algunos (?) códs : *Gomez* ». Qua e là riporta qualche insignificante differenza ortografica, ma senza un motivo o piano prestabilito, e trascura poi di notare altre diversità ortografiche importanti.

Insomma, senza molto dilungarmi, l'Amador de los Rios non si sa che manoscritto o stampa segua di preferenza ; spesso antepone le stampe ai manoscritti, ma a volte fa il contrario ; e nella scelta di questa o quella lezione si lascia guidare da quel che gli sembra il meglio, cioè dal suo buon senso, che finisce col confondersi spesso col suo arbitrio. Abbiamo visto poi che non tiene nel dovuto conto, o trascura addirittura, il ms. più importante, eppure ci sono casi in cui segue solo questo, come per es. ai nn. 393 e 394 delle mie note *inmeritamente* e *resçebido* con grafia eguale in m. R e s. A.

Ho notato già come anche questa stampa accetti senza discussione quel che trova in più nei codd. di Alcalá e di Batres (parlo sempre delle copie di detti codici); qualche volta aggiunge di suo qualche parola (n. 383) ; ma al contrario tralascia parole (per es. a n. 50 *buscaron nin*, a n. 51, a n. 111, a n. 112 ecc.), forse perchè non si trovano in s. Sz. Egualmente a n. 102 nella frase *de la lengua latina en metro* abbandona di proposito *en metro*, annotando che queste due parolette si leggono in m. N

e nel cod. di Batres (m. A^2), mentre sono pure in m. R e m. A'. Ecco ancora qui un esempio, in cui l'Amador de los Rios non menziona m. R, e contro le lezioni dei mss. preferisce seguire una delle stampe : difatti in questo caso è solo la s. Sz che non ha *en metro*.

Via di questo passo, il difetto di discernimento critico e filologico conduce il nostro editore a errori grossolani di non poco momento. A n. 359 vediamo che dei due poeti *Johan de Gayoso* e *Alfonso de Moraña*, il secondo per s. A è diventato *Alfonso Gayoso de Moranna*. La parola *Gayoso* è intercalata in questo nome anche da s. Sz, ma non nei mss. Possiamo stabilire come mai la stampa Sanchez sia caduta in tale errore. Essa segue, abbiamo detto, m. N. Ora in questo ms. non si legge bene il nome *Gayoso* del primo poeta nel contesto, e il copista lo ripetè perciò a margine in piccolo. Trovandosi in fin di rigo il nome *Alfonso* del secondo poeta, la parola *Gayoso* del margine diede l'illusione al Sanchez che si attaccasse appunto alla parola *Alfonso*, donde l'errore *Alfonso Gayoso de Moranna*, lezione seguita senz' altro da s. A. In questo errore di aggiungere *Gayoso* cadde il Pidal (e con lui altri studiosi moderni) nel Prólogo (XXX) del *Cancionero de Baena* [1], ripetendolo certamente dalla *Carta* del Sanchez, errore di cui egli poteva bene accorgersi perchè nello stesso *Cancionero* è riportata una poesia di Alfonso de Moranna (p. 274) e in poesie di Villasandino (p. 181 e 265) è fatta menzione di Juan de Gayos e Alfonso Moraña. L'Amador de los Rios non dico che avrebbe dovuto rintracciare l'origine di questo errore, ma non si preoccupò punto del fatto che il m. R e le altre copie mss. non hanno

[1] In seguito nelle *Notas*, a p. 664, è intuito " l'equivoco " del Sanchez, ma non spiegato nè risolutamente distrutto. Ripetono l'errore di *Alfonso Gayoso de Moranna* D. E. de Ochoa, che ha tenuto presente l'ediz. Sanchez nel vol. LXII (*Epistolario*) della Bibl. de Rivadeneyra, 1870, ed E. Monaci (*Testi romanzi per uso delle scuole*, 1902) che riproduce l'ediz. dell'Amador de los Rios.

Gayoso intercalato, nè tampoco si accertò, con ricerche al di fuori del *Proemio*, se mai fosse esistito un poeta di nome *Alfonso Gayoso de Moranna*. Avverte semplicemente nella sua nota 180 : « códs. de Alcalá, M. 59 y Sarm. : *é Alonso de Moravan* », la qual nota mostra e definisce da sola il modo di lavorare dell' erudito spagnuolo. Anzitutto è solamente il cod. di Alcalá che ha *Alonso de Moravan* e con piccole variazioni s. So *Alfonso de Moraban*, però m. N (= M. 59) ha *Alfonso de Moranna* o *Moraña*, secondo si sciolga l'abbreviazione ; ma poi perchè tacere la lezione del ms. più importante, del m. R, che ha appunto *Alfonso de Moraña*? All' Amador de los Rios bastò in fondo la lezione del Sanchez: *Alonso Gayoso de Morana*, e con lievi adattamenti ortografici coniò la sua: *Alfonso Gayoso de Moranna*.

Diciamo infine che, quanto all' ortografia, s. A raggiunge il massimo dell' arbitrio. Alla testata del *Proemio* abbiamo in m. R la forma *enbio*; la testata manca negli altri mss.e nelle stampe, ma era nel cod. di Batres che l'Amador de los Rios cita in nota con *embió*; eppure egli mette nel suo testo *envió*. Ora è vero che *b* e *v* hanno un suono molto affine, anzi, secondo alcuni, del tutto identico e che gli scambi di queste lettere negli antichi testi erano frequenti, ma qui importa notare che s. A usa una ortografia che non si appoggia a nessun manoscritto e a nessuna stampa del *Proemio*. Sono tanti i casi simili a questo che non vale le pena di farne altra menzione. Le lunghe note sono più che sufficienti per vedere quale mescolanza di forme diverse si trovi nel testo che da più di mezzo secolo si legge e si ristampa : forme invecchiate fin troppo dall' editore e forme troppo rammodernate messe insieme nella stessa stampa [1].

[1] Naturalmente non ho segnalato tutte le minime differenze ortografiche, dovute specialmente alla tendenza di s. A, comune con m. A' A² e s. Sz., a rammodernare, e quando l'ho fatto mi sono limitato a citare un solo esempio per tutti i casi simili.

La nostra edizione segue quanto più fedelmente è possibile m. R, non soltanto, secondo ho detto, per i pregi che gli vengono dall' età antica, ma perchè senza dubbio è il meglio curato fra tutti i mss. che abbiamo del *Proemio* : ci sono inoltre correzioni interlineari che mostrano di essere stato il testo rivisto da persona intelligente e conoscitrice delle opere contenute in tutto il ms. Di ciò si accorse lo stesso Amador de los Rios. Per fortuna il *Proemio* non ha nessun segno di lacune. Non mancano qua e là errori, ma sono, in confronto a quelli di altri mss., di sì poca entità che si possono quasi considerare alla stregua dei moderni errori di stampa. Tali errori sono stati corretti da me, anche coll' aiuto degli altri mss. (si tratta, per es., di un *fazen* plurale per *faze*, verbo di un soggetto sing., di *tanto* per *canto*, di un *falla* per *fallan*), ma pure li ho segnalati nelle mie note. Però non ho posto mano in errori come questi: Guillaume de Lorris è detto *Johan de Loris*, e (caso curioso) tutti i mss. e le stampe ripetono egualmente *Juan*. Sarà per errore di analogia con *Johan de Meun*, continuatore dello stesso *roman* e citato subito dopo nel *Proemio* ; ma chi ci dice che tale errore non sia dello stesso Marchese? Se ci si mettesse nella via delle correzioni, non si finirebbe più : si vorrebbe cambiare *Michaute* in *Machaute* (Machaut), ma nessun manoscritto del *Proemio* ci autorizza a ciò, e del resto in mss. francesi del sec. XV s'incontra la forma *Michaut* (v. la mia nota 192) ; si penserebbe di dare una toccatina a *Copinete* (fr. Clopinel, Chopinel), a *Charretiel* (fr. Chartier), a *Janunçello* (it. Guinizelli), ma si entrerebbe nella questione dei mutamenti subiti dai nomi stranieri passando nella lingua del Santillana, o si finirebbe col dare lezioni di cultura letteraria all'autore, il che poi è un compito ben lontano dalla critica filologica. Però in nota pongo le varianti, quando ci sono, di tutti i nomi propri e discuto qualche piccolo mutamento che ho ritenuto lecito d'apportare al m. R.

Ecco come ho proceduto nella riproduzione del nostro ms. :

1) ho riprodotto il segno *u* per *v*, e viceversa, secondo il ms.

2) non ho mantenuto la *j* unita a *m*, *n*, *u* e l'ho cambiata in *i* ; ma in altri casi l'ho lasciata tal quale: questi son pochissimi perchè la *j* spag. è in generale rappresentata nel ms. con la semplice *i*.

3) non ho cambiato il segno *z* che sta per *e* o *y*.

4) non ho posto gli accenti.

5) ho messo le lettere maiuscole nei nomi propri e a principio di periodo.

6) ho usato una punteggiatura moderna, tenendo anche conto dei punti e delle lineette verticali che si trovano nel ms. per rappresentare il punto fermo o il punto e virgola e la virgola.

7) ho sciolto le solite abbreviazioni, ma non ho ritenuto di ricorrere, nella stampa, a lettere di diverso carattere.

8) ho diviso le parole unite, e anche le preposizioni articolate (*a la*, *de la*), tanto è lo stesso che dividere *adante* in *a Dante* : ciò quando la divisione non importa mutamento alcuno nelle voci ; ma nel caso di *daquella* per *de aquella*, di *quel* per *que el*, di *entrellos* per *entre ellos* (pure ci sono esempi divisi), ho lasciato tal quale per non aggiungere di mio la vocale contratta. Di conseguenza due volte mi è occorso di dividere parole italiane (*l'alta*, *D'Ascholi*).

9) ho unito invece gli avverbi in-*mente*, che al solito, come nei testi antichi, sono quasi sempre scritti in due voci, e qualche altra parola (*nosotros*, *porque*, *qualquier* ecc.) : anche qui c'è qualche eccezione di unione di tali parole nel ms. stesso ; a ogni modo queste mie novità non nocciono a nessun genere di studii che si volessero fare sul testo.

10) non mi sono preoccupato della varietà di grafia per una stessa parola : l'ho riprodotta tal quale è nel ms.; e spesso ne ho fatto menzione nelle note. L'Amador de los Rios, pur facendo una contaminazione dei mss. e quindi dell'ortografia di varie epoche, in certe parole però tiene a mantenere l'uniformità (per es. usa sempre *mesmo*), ma ciò è un anacronismo: nei testi

antichi le oscillazioni e gli scambi di lettere affini sono frequenti.

11) non ho eseguito la divisione in capitoli come l'Amador, perchè il *Proemio* non perdesse il carattere di lettera ; del resto tale partizione non è ben fatta : ho però messi i numeri dei capitoli tra parentesi quadra per facilitare il confronto con s. A.

Luigi SORRENTO.

Comiença el prohemio ȝ carta quel marques de Santillana enbio [1] al condestable de Portugal con las obras suyas [2].

Al yllustre señor don Pedro, muy magnifico [3] *condestable de Portogal* [4], *el marques de Santillana, conde del* [5] *Real ȝc., salud* [6], *paz ȝ deuida recomendaçion.*

[I] En estos dias passados [7] Aluar Gonçales de Alcantara, familiar ȝ seruidor de la casa del señor infante don Pedro, muy inclito duque de Coimbra [8], vuestro padre, de parte vuestra, señor, me rogo que los dezires [9] ȝ cançiones mias enbiase [10] a la vuestra magnifiçençia [11]. En uerdad [12], señor [13], en otros fechos de mayor inportançia, aunque a mi mas trabaiosos [14],

---

[1] s.A *envió* = m. R *Condeestable* con un punto d'espunzione sotto la seconda *e*.

[2] Tutto questo periodo manca negli altri mss.e in s.Sz e s.So. Amador d.l. Rios annota : « En el cód. de Batres decia : Comiença la epístola que el marqués de Santillana embió al illustre senyor don Pedro, condestable de Portugal, fijo del Infante don Pedro, regente de Portugal ».

[3] Così tutti i mss.e le stampe; solo s.A *manífico*.

[4] Così anche s.N. In m.R s'incontra ora *Portugal* ora *Portogal*.

[5] solo m.A2 *de el*.

[6] Così tutti i mss. e le stampe; solo s.A *salut*, e questo è il caso più avanti di *voluntat* e di altri esempi simili che si trovano in s.A alternati con altri in numero minore con *d* finale. In m.N in generale prevalgono quelli con *t*. Gli scambi tra *d* e *t* sono comuni nell'a.spagnuolo, anche in uno stesso testo (per es. nel *Cid* ediz. Menéndez Pidal).

[7] m.A' A2 *pasados*.

[8] m.N,m.A' A2, s.A *Coymbra*.

[9] Così anche m.N; m.A', s.Sz, *decires*; s.A *deçires*.

[10] m.N e m.A' A2 *embiase*; s.Sz *enviase*; s.A *enviasse*.

[11] m. A2 e s.A *manifiçençia*.

[12] m.N e s.A *verdat*.

[13] m.A' aggiunge *mui espetable* e m.A2 *muy espectable*.

[14] In altri mss. e nelle stampe *trabajosos*.

quisiera yo conplazer [15] a la vuestra nobleza [16] ; porque estas obras, o a lo menos las mas dellas [17], no [18] son de tales materias, ni [19] asy [20] bien [21] formadas z artizadas que de memorable registro dignas [22] parescan [23]. Porque, señor, asy commo [24] el apostol dize [25] : Cum essem paruulus, cogitabam ut paruulus, loquebar ut paruulus. Ca estas tales cosas alegres z jocosas andan z concurren con el tienpo de la nueua hedad [26] de iuuentud, es a saber con el uestir, con el iustar, con el dançar [27] z con otros tales cortesanos exerçiçios. E asy, señor, muchas cosas plazen [28] agora a uos que ya no plazen o [29] no deuen plazer a mi. Pero, muy uirtuoso señor, protestando que la uoluntad mia [30] sea z [31] fuesse no otra de la que digo, porque la

[15] m.N *complazer*; m.A' e s.Sz *complacer*; m.A2, e s.A *complaçer*.

[16] solo m.A2 e s.A *nobleça*.

[17] solo m.A2 *deellas*.

[18] m.A', s.Sz e s.A, *non*. Altre volte *non* si trova anche in m.R.

[19] Così anche m.A' A2; s.A *nin*.

[20] Così anche s.A; m.N, m.A', s.Sz *asi*; m.A2 *ansi* e altre volte *assi*; m.R ha anche altre volte *asi*.

[21] In tutti i mss. e nelle stampe *bien*; solo s.A lo tralascia. = m.A2 *atasadas* per *artizadas*.

[22] solo s.A *dinas* e così per altri casi, v. nota 3.

[23] Così anche s.A; gli altri mss. *parezcan*.

[24] nel m.R sulla *m* c'è una lineetta, segno d'abbreviazione; quindi riproduco *commo*, mentre negli altri mss. si trova semplicemente *como*. *Commo* s'incontra nel *Cid*, in testi di Berceo ecc. ed è forma antica (esempi vi sono nel *Cancionero de Baena*). Tra gli editori moderni delle opere del Marchese solo Vicente García de Diego (*Canciones y decires*, Ediz. cit.) riporta qualche volta *commo*.

[25] Così anche m.N; m.A2 e s.A *diçe*; m.A' e s.Sz *dice* = In m.A2 la frase latina è completata, secondo il testo dell'*Epist. ad Corinth.* I, 13, così : *Cum essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus, cogitabam ut parvulus*.

[26] Così anche m.N ; m.A' A2 e s.Sz *edad* ; solo s.A *edat* = m.N, m.A2 e s.Sz *juventud*; m.A' *joventud*; s.A *juventut*.

[27] solo m.A' *danzar*.

[28] Così anche m.N e m.A2; m.A' e s.A *plaçen*; s.Sz *placen*.

[29] solo s.A *e*.

[30] m.A2 manca *mia*.

[31] Così anche m.A' A2; però m.N, s.Sz e s.A *o*.

vuestra sin impedimento [32] aya lugar, z vuestro mandado [33] se faga, de unas z otras partes [34] z por los libros z cançioneros agenos [35] fize [36] buscar z escreuir por orden, segund [37] que las yo fize, las que en este pequeño uolumen uos [38] enbio [39].

[II] Mas commo quiera que de tanta insufiçiençia estas obretas mias que uos, señor, demandades [40], sean, o por uentura mas de quanto las yo estimo [41] z reputo, uos quiero çertificar me plaze mucho que todas cosas [42] que entren o anden [43] so esta regla de poetal canto [44], uos plegan : de lo qual me fazen çierto asy uuestras graçiosas demandas, commo algunas gentiles cosas de tales que yo he uisto conpuestas de la vuestra prudençia ; commo es çierto este sea un zelo çeleste [45], vna affecçion [46] diuina, vn insaçiable çibo del animo : el qual, asy commo la materia busca la forma z lo inperfecto [47] la

[32] solo m.A2 *inpedimento*. Questo è uno dei pochi casi in cui m.R ha la *m* davanti a *p*, *b*.

[33] m.A' solo *mandato se haga*.

[34] m.A'A' *de unas en otras partes*; m.N e s.Sz *de unas è de otras partes* : così pure s.A.

[35] s.Sz solo la variante *canciones agenas* = m.N *ajenos*.

[36] Così anche m.N; m.A' *fice*, m.A2 *fiçe* e più giù rispettivamente *hice* e *fize*; s.A sempre *fiçe*.

[37] m.N, s.Sz e s.A questa volta hanno insieme la *t* finale : *segunt*.

[38] solo m.A' *os*.

[39] m.N e m.A' *embio* ; m.A2 *enbio* ; s.Sz e s.A *envio*. Queste e simili differenze grafiche si ripetono in generale tra i vari testi che abbiamo sott'occhio.

[40] m.A' A2 *demandais*.

[41] m.N. solo *extimo*.

[42] m.A'A2 *todas las cosas*.

[43] m.N solo *andan*.

[44] m.R *tanto* per *canto* err.

[45] m.A' *celo celestial*; m.A2 *estilo celeste*.

[46] m.N.e m.A2 *affeccion*; m.A' e s.A *affection*; s.Sz *afeccion*.

[47] Così anche m.A2 ; m.N *inperffecto* ; m.A' e s.Sz *imperfecto* ; ma s.A, senza appoggiarsi a nessuna di queste lezioni, *imperffeto*.

perfecçion [48], nunca esta sçiençia de poesia z gaya sçiençia [49] buscaron nin [50] se fallaron synon en los animos gentiles, claros ingenios [51] z eleuados spiritus.

[III] ¿E que cosa es la poesia, que en el nuestro uulgar gaya sçiençia llamamos [52], syno un fingimiento de cosas utyles [53], cubiertas o [54] ueladas con muy fermosa cobertura, conpuestas, distinguidas y scandidas por çierto cuento, peso z medida [55]? E çiertamente, muy uirtuoso señor, yerran aquellos que pensar [56] quieren o dezir que solamente las tales cosas consistan z [57] tiendan a cosas uanas z lasçiuas: que bien commo los fructiferos [58] huertos habundan [59] z dan conuenientes [60] fructos para todos los tienpos del año, assy los onbres [61]

[48] m.N, m.A2 e s.Sz *perfeccion*; solo s.A *perffection*. Vedi per un caso simile il n. 46, e non è necessario riportare altri casi.

[49] A margine di m.R di carattere più recente si legge: *Gaya sciencia*, e più giù: *Gaya sciencia se llama ala Poësia. Vease el Proemio del Marques de Santillana a sus Proverbios cerca del fin*; *i tengo un Libro entero della ms.*

[50] Queste due parole si trovano pure in m.N, ma non in s.Sz e neppure in s.A; in m.A' *buscaron, nin se fallaron, ni se hallò*; in m.A2 *buscaron nin se fallò*. Noto per *synon* che in generale in altri casi m.R ha *syno*, mentre s.A sempre *sinon*.

[51] Queste altre due parole mancano pure in s.Sz e in s.A; si trovano invece in tutti i mss.

[52] m.A'A2 e s.So *llamamos Gaya sciencia*.

[53] Mss. e stampe *utiles*.

[54] m.A' A2 *e* per *o*.

[55] m.A' *por cierto peso, cuenta, è medida*; m.A2 *candidadas por cierto quento, peso y medida* = solo s.A *pesso* per *peso* (così in altri casi).

[56] solo s.A *penssar*. Con due *s* si trova anche alcune volte in m.R.

[57] Così anche m.N, m.A'; m.A2, s.Sz e s.A *o*. Amador de los Rios annota che solo il cod. de Batres (e doveva dire Alcalá = m.A') ha *e* per *o*, invece sono tre i mss. che hanno *e*.

[58] solamente m.A' A2 *frutiferos*.

[59] Coll'*h* iniziale anche m.N, altri no e neppure s.A; lo stesso avviene spesso per *hedades* ecc. di m.R e m.N invece di *edades* di altre copie.

[60] m.N e s.A *convinientes*.

[61] m.A' A2 e s.Sz *hombres*; s.A *omes* e m.N *oms* col segno d'abbreviazione sulla *m*, ma un po' più giù m.N stesso *onbre* e s.A *hombre*; m.R nell'uno e l'altro caso *onbres*, *honbre*.

bien nasçidos z doctos [62], a quien estas sçiençias de ariba son infusas, usan de aquellas [63] z del [64] tal exerçiçio, segund las hedades. E sy por uentura las sçiençias son desseables, asy commo Tulio [65] quiere, ¿ qual de todas es mas prestante, mas noble z [66] mas digna del honbre? o qual mas extensa a todas espeçies de humanidad? Ca las escuridades [67] z çerramientos [68] dellas ¿ quien las abre, quien las esclaresçe [69], quien las demuestra z faze patentes syno la eloquençia dulçe z fermosa fabla, sea metro, sea prosa?

[IV] Quanta mas sea la exçelençia [70] z prerrogatiua de los rimos z metros [71] que de la soluta [72] prosa, syno solamente a aquellos que de las porfias [73] iniustas se cuydan [74] adquirir soberuios [75] honores, manifiesta cosa es. E asy faziendo la uia [76] de los stoycos, los quales con grand diligençia inquirieron [77] el origine z causas [78] de las [79] cosas, me esfuerço a dezir el metro ser antes en tienpo z de mayor perfecçion

---

[62] Così anche m.N, m.A2 e s.Sz ; m.A' *dotados* ; solo s.A *dottos*, più avanti però *doctos*.

[63] Tutti i mss. e le stampe *de aquellas*; ma s.A *d'aquellas*, e così altre volte.

[64] m.A' A2 *de*.

[65] Così anche m.A' A2; in altri *Tullio*.

[66] Gli altri mss. e le stampe *o*, ma può stare bene *e*.

[67] Così anche m.A' A2 e s.A; m.N e s.Sz *obscuridades*.

[68] m.A2 *ençerramientos*.

[69] Da *¿ quien* fino a *esclaresçe* manca in s.Sz.

[70] Così pure m.A' A2; in altri con due *l*.

[71] Tutti e quattro i mss. *metros*; solo s.Sz *metro*, eppure s.A segue quest'ultima stampa e annota erratamente che *metros* si trova solamente in m.N.

[72] m.A2 *absoluta*.

[73] m.A2 *poesias* (!).

[74] m.A2 *quieren*, m.A' aggiunge tra parentesi *se cuidan*.

[75] m.A', s.Sz e s.A *soberbios*; gli altri mss. *sobervios*.

[76] solamente m.A' A2 *vida*, ma è stato corretto in margine.

[77] solamente s.A *enquirieron*.

[78] solamente s.A *cabsas*.

[79] m.A' *de todas las*.

z mas [80] auctoridad [81] que la soluta [82] prosa. Ysidoro Cartagines, santo [83] arçobispo yspalensy [84], asy lo aprueua [85] z testifyca, z quiere que el [86] primero que fizo rimos o [87] canto en metro aya seydo Moysen, ca en metro canto z profetizo [88] la uenida del Mexias [89], z, despues del, Josue en loor del uençimiento de Gabaon. Dauid canto en metro la uictoria [90] de los filisteos [91] z la restituçion [92] del archa del Testamento z todos los çinco libros del Salterio. [93] E aun por tanto los hebraycos osan afirmar que nosotros no asy bien commo ellos podemos sentyr el gusto de la su dulçeza [94]. E Salamon [95] metrificados fizo los sus Prouerbios, z çiertas [96] cosas de Job [97] son escriptas [98] en rimo, en espeçial las palabras de

[80] Così anche m.A' A2; m.N, s.Sz e s.A *é de mas*.

[81] Così pure m.N; m.A' A2 e s.Sz *autoridat*; s.A *abtoridat*.

[82] s. So *absoluta*.

[83] Così pure m.A2 e s.Sz; gli altri *sancto*.

[84] m.A' A2, s.Sz e s. So *Hispalense*.

[85] m.A' A2 e s.So *prueba*; s. A e s.Sz *aprueba*; m.N *aprueva* come m.R.

[86] Tutti i mss. e le stampe *que el*; solo s.A *quel*, forma che si trova altre volte in m.R.

[87] solo s. So *rithmos e*.

[88] Così pure tutti i mss. e le stampe; solo s.A *prophetiçó*.

[89] m.A' e s. Sz *Mesias*.

[90] m.A' A2 e s.A *vitoria*.

[91] Così pure s.Sz; m.N, m.A' A2, s.A *philisteos*.

[92] Solo s.A *restituyçion*. Invece persino nel Testamento (ed. da R. Foulché-Delbosc in *Revue hisp.*, t. XXV, 1911) del Marchese si trova *restitucion*.

[93] In m.A2 manca: *è todos los çinco libros del Psalterio* = solo m.R ha *Salterio*, gli altri *Psalterio*, ma non c'è ragione per abbandonare la forma del ms. più antico.

[94] s. So *dulzura*.

[95] Così pure m.A' A2; gli altri *Salomon*. Il m.R ha *Salamon* anche in altri luoghi, per es. nel sonetto *Sitio de amor*, nel *Triunfete de Amor*, v. 89 ecc. Nel *Cancionero de Baena* si trova *Salomon* e *Salamon* (p. 78, 82, 259), e lo stesso in generale negli antichi testi.

[96] m. A2 *hartas*.

[97] m.N *iob*. Veramente in m.R il segno *j* è messo accanto a *n*, *m*, *u* per *i* (*tenjdo*, *prohemjo* ecc.), ma questo non è il caso di *Job* e *Josue*, perciò lo riporto.

[98] solo s.A *escriptas son*.

conorte que sus amigos le respondian a sus [99] uexaçiones.

[V] De los griegos quieren sean los primeros Achatesio Millesio [100] z, apres del, Fereçides [101] Siro z Homero, no obstante que Dante soberano poeta lo llama. De los latinos Enio fue el primero, ya sea que Virgilio quieran que de la lengua latina en metro [102] aya tenido z tenga la monarchia [103], y aun asy plaze a Dante alli donde dize, en nonbre de Sordello [104] Mantuano :

o gloria del latyn solo per chui
mostro cho que potea la lingua nostra,
o preçio eterno del locho oue yo fuy [105].

[99] solo s.A *d las sus*.

[100] In m.A2 manca.

[101] m.R, m.N e s.Sz *feroçides* ; s.A e m.A' A2 *Pheréçides*, *Pherecydes*, *Ferescides*. Questa forma è quella che si trova sempre nei testi greci (v. *Die griech. Personennamen von F. Bechtel u.A. Fick*, 1894, p. 276) e tale leggesi in *Etym.* di S. Isidoro (I, 30-39, ed. Lindsay, Oxford), fonte citata dal Marchese (« Hunc apud Graecos Achatesius Milesius fertur primus composuisse, vel, ut alii putant, Pherecydes Syrus »). Anche perchè questa volta ci sono mss. che hanno una forma diversa da quella di m.R, considero *feroçides* come errore del copista e pongo nel mio testo *fereçides*; bisogna anche dire che in m.R si trovava *fereçides* : la *e* appare corretta in *o*. Un'altra stampa del *Proemio* che ha *ferocides* è quella d'Ochoa (Bibl. de Rivedeneyra).

[102] *en metro* manca solo nelle stampe Sz e A. Amador de los Rios annota che si trova in m.N e m.A2, ma c'è pure in m.R e m.A' : ancora una volta si vede che egli non ha tenuto sempre sott'occhio il ms. della Bibl. del Re e pare altresì che nei casi di varianti preferisca spesso seguire la stampa Sanchez = m.R *ayan tenido z tengan* err. per *aya tenido z tenga*.

[103] m.A' A2 e s.Sz *monarquia* e pure con grafia moderna m.A' A2 e s.Sz hanno *arca* (persino m.A2 ha *Acatesio*); ma m.R e m.N con s.A hanno la grafia non rara nel latino medievale : *monarchia*, *archa*, *Achatesio*.

[104] m.A' *Sordelo*; m.A2 non ha letto bene e forse non l'ha capito.

[105] m.R *mostro ao cho potea* che è stato corretto posteriormente in *mostro a cho que potea*; m.N *mostro cio che potéa*, riproducendo la corrente ortografia italiana *ciò*, *che*, *potea*, come *cui*, *loco*, *io*; m.A' *montao ciò che potrà... o precio eterno del loco, ò vero fui*; m.A2 peggiora *mostro cyothe Poeta* (!), tralascia *eterno*, ma corregge : *ove yo fui*; s.Sz tende a usare un'ortografia che distingua i suoni italiani : *cui*, *chio* (m. N *cio*), *loco*, mentre indistintamente in m.R *chui*, *cho*, *locho*. Dal punto di vista dell'antica grafia italiana, queste tre forme possono

E asi concluyo ca esta sçiençia poetal [106] es açepta prinçipalmente a Dios, z despues a todo linage [107] z espeçie [108] de gentes. Afirmalo Casiodoro en el libro de Varias causas, diziendo: Todo resplendor [109] de eloquençia [110] z todo modo o manera de poesia o poetal locuçion z fabla, toda uariedat de honesto fablar [111] houo z houieron començamiento de las diuinas escripturas. Esta en los deificos templos se canta, z en las cortes z palaçios imperiales z reales graçiosa z alegremente [112] es resçebida. Las plaças, las lonjas, las fiestas [113], los conbites opulentos sin ella asy commo sordos z en silençio se fallan.

[VI] ¿ E [114] que son o quales aquellas cosas a donde, oso

essere normali, usandosi la *ch* per *c* gutturale avanti *a o u (chui, locho)* e viceversa la *ch* per *c* palatale o *ci(cho)*; perciò, essendo il ms. R il più antico e il migliore, riproduciamo le sue forme,senza ricorrere alle altre dei mss.meno antichi, le quali chiarificano la pronunzia, ma ci allontanano dal più vecchio ms. Tenendo presente l'edizione comune dello Scartazzini della *Div. Com.* e quella critica recente della Società Dantesca Italiana (1921) in fondo ci sono poche varianti: *del latin* per *de' Latin*; *disse* che è sostituito opportunamente con *solo*, perchè la citazione s'innestasse al testo del *Proemio*; *ove yo* per *ond'io*. Per la forma del verbo *mostrare* si capisce che le lezioni variano tra *mostró, mostrao, mostro a.*

[106] m.R, m.N, s.Sz *por tal*; m.A' A2 e s.A *poetal*. Mi pare preferibile questa volta la seconda lezione. È facile immaginare l'errore di lettura dei mss. che hanno *por tal*. (m.R per es. ha poco più giù un *poetal* (*locucion*), che era stato trascritto male dal copista, ma che poi fu ben corretto).

[107] Così pure s. Sz e s.A; m.N e m.A2 *linaje*; m.A' *el linage*.

[108] m.N e m.A' *specie*.

[109] Solo m.R, *resplendor* (per *resplandor*), forma che si trova nei testi antichi. D'altra parte nello stesso m.R si trova *resplandor* (f. 178 v., sonetto *Quando yo soy*).

[110] m.A' *de Rethorica, eloquençia*.

[111] m.N *de onesto fablar*; m.A' *de honesto hablar*; m.A2 *en este fablar;* s. Sz e s.A tralasciano queste parole.

[112] Così pure m.A' A2; gli altri solo *graciosamente*; Amador annota che *alegremente* trovasi solo nel cód. di Alc.

[113] In m.A' A2 manca *las fiestas* = Alla fine del periodo m.R *falla* err. per *fallan*.

[114] m.R z. Ho fatto maiuscola questa cong. per via del punto fermo che ho messo avanti. Debbo notare che, nel ms., z, quando è maiuscola è rappresentata

dezir, esta arte asy commo neçessaria no interuenga [115] z no sirua? En metro las epithalamias que son cantares, que en loor de los nouios en las bodas se cantan [116], son conpuestos [117]; z de unos en otros grados aun a los pastores en çierta manera siruen, z son aquellos dictados, a que los poetas bucolicos [118] llamaron. En otros tienpos, a las çenizas z defunsiones [119] de los muertos, metros elegiacos se cantauan [120], z aun agora [121] en algunas partes dura [122], los quales son llamados endechas. En esta forma Iheremias canto la destruyçion de Jherusalem [123]; Gayo Çesar, Octauiano Augusto, Tiberio z Tito, enperadores, marauillosamente [124] metrificaron, z les [125] plugo [126] toda manera de metro.

---

con *E* (qualche rara volta inoltre invece di z si trova la *y* minuscola, che ho mantenuta). A n. 389 ho ridotto viceversa la *E* a z anche per la punteggiatura: non ho apportato altre novità nella grafia di questa cong.

[115] m.A2 *intreuenga*.

[116] s. Sz solo *cantaban*.

[117] m.A2 solo *conpuestas*.

[118] Così pure m.A' A2; gli altri *bucollicos*.

[119] Così pure m.A2 ; m.N *deffunsiones* ; m.A' *defuncciones* ; s.Sz *defunciones* ; s.A *defunçiones*.

[120] In m.A2 manca *se cantauan*, come più su pure la frase: *en çierta manera siruen*.

[121] m.A' solo *ahora*.

[122] s.A solo *tura*. È forma antica, è vero, per *dura*, che pur altre volte s'incontra in m.R (f°. 176 v.) e anche in m.N, ma questa volta abbiamo invece *dura* in tutti i mss.

[123] m.A' e s.A *Hierusalem* = solo m.A' *Cayo* (Cesare e Ottaviano qui sono due personaggi distinti, e lo stesso credo nella strofa XI del *Triunfete de Amor*, dove il medesimo Santillana fa un'enumerazione di uomini illustri dell'antichità. Il ms. della Biblioteca reale VII-A-3 ha *e Cesar Octaviano* e il VII-Y-4, cioè il nostro, ha *Cesar e Octaviano*. Vicente García de Diego nell'ediz. di *Canciones y decires* del Marchese ha preferito, e secondo me non bene, la prima variante, mentre anche nel *Triunfete* il nostro poeta ha voluto parlare di due persone).

[124] solo s.Sz *marabillosamente*.

[125] solo m.N *los*.

[126] solo s.A *plogo* (lo stesso altre volte).

[VII] Mas dexemos ya las estorias [127] antiguas por [128] allegarnos mas açerca de los nuestros tienpos. El rey Roberto de Napol, claro ꝛ uirtuoso prinçipe, tanto esta sçiençia le plugo, que commo en esta misma [129] sazon miçer Françisco Petrarca [130], poeta laureado, floresçiese [131], es çierto grand tienpo lo tuuo [132] consigo en el [133] Castil Nouo de Napol, con quien el muy a menudo conferia ꝛ platicaua [134] destas [135] artes, en tal manera que mucho fue auido por açepto a el ꝛ grand [136] priuado suyo; ꝛ alli se dize auer el fecho muchas de sus [137] obras asy latynas commo vulgares, ꝛ entre las otras el libro de Rerum memorandarum ꝛ las sus eglogas ꝛ muchos sonetos, en espeçial aquel que fizo a la muerte deste mismo [138] rey, que comiença :

Rota e l'alta columpna ꝛ el verde lauro ꝛc. [139]

[VIII] Iohan [140] Bocaçio, poeta exçellente [141] ꝛ orador insigne, afirma el rey Iohan de Chipre auerse dado mas a los estudios desta graçiosa sçiençia que a ningunas otras, ꝛ asy

[127] Così pure s.A; altri *historias*.

[128] Così pure m.N, s.Sz; m. A' A2 *por llegarnos*; solo s.A ha *para* per *por* = *açerca* in m.R e m.A' A2; le stampe *cerca* come nel Testamento.

[129] m.A' e s.A *mesma*; gli altri *misma* come m.R, il quale però ha qualche volta *mesma* e lo stesso avviene per m.N; s.A ha sempre la forma *mesmo*.

[130] m.N e s.A *Petrarcha*.

[131] m.N e s.Sz *floresciese*; m.A' *floreciese*; m.A2 *floreçiese*; s.A *floresçiesse*.

[132] m.N e s.A *lo tovo*; m.A' e s.Sz *le tuvo*; m.A2 *le tubo*.

[133] m.A' A2 *en el su*.

[134] Così pure s.A; m.N *praticava*; m.A' A2 e s.Sz *praticaba*.

[135] solo m.A2 *de estas*, e così in altri casi simili.

[136] Questa volta anche s.A così; ma m.N e s.Sz *grant*.

[137] solo s.A *de las sus*.

[138] solo s. Sz *nuestro* per *mismo*.

[139] m.A', s.A e s.Sz *Rota el alta*; m.A2 *Rota e el alta*; ma m.R è più esatto : *Rota e lalta* (cioè *rotta è l'alta*) = m.N e s.A *colupna*; m.A' *colona*; m.A2 *colonna*; s.Sz *columna* = in m.A' manca *el verde lauro*. Si sa che il P. piange invece la morte del card. G. Colonna e di Laura.

[140] solo m.A' A2 *Juan*.

[141] m.A' A2 e s.Sz *excelente*.

paresçe [142] que lo muestra [143] en la entrada prohemial del su libro [144] de la Genealogia o linage de los dioses gentyles [145], fablando con el Señor de Parma, mensaiero [146] o enbaxador suyo.

[IX] Commo pues o por qual manera, señor muy virtuoso, estas sçiençias ayan primeramente uenido en mano [147] de los romançistas o vulgares, creo seria difiçil inquisiçion z vna trabajosa pesquisa. Pero dexadas agora las regiones, tierras [148] z comarcas mas longinicas [149] z mas separadas de nos, no es de dubdar [150] que vniuersalmente en todas [151] de sienpre estas sçiençias se ayan acostunbrado z acostunbran, z aun en muchas dellas en estos tres grados, es a saber : sublime, mediocre z [152] infymo. Sublime se podria [153] dezir por aquellos que las sus obras escriuieron en lengua griega z [154] latyna, digo metrificando. Mediocre vsaron aquellos que en vulgar escriuieron, asy commo Guido [155] Janunçello boloñes [156]

[142] m.A' *parece*; m.A2 *pareçe*: in generale questi due mss. non hanno *sc* per *c*.

[143] m.N, s.Sz, s.A *amuestra*; m.A' A2 *demuestra*.

[144] Tutti gli altri *de su libro*.

[145] In m.A2 al posto delle parole spagnuole c'è intero il titolo in latino : *Genealogia deorum gentilium*; in m.A' manca *gentilium*.

[146] m.N e s.A *mensajero*; m.A' A2 e s.Sz *mensagero*.

[147] Così pure m.A'A2 e s.So; gli altri *en manos*.

[148] m.A' *e tierras*.

[149] m.N, m.A', s.Sz *longincas* ; m.A2 *longinquas* ; s. A tira fuori un *longicas*, pur annotando che i mss.di Batr., di Alc. e della Naz. hanno *longincas*.La base latina è *longinquus* (per Amador, p. 567, *longiquus* !), e ad essa m.R ha apportato l'epentesi di *i*. Purtroppo non ci è stato possibile trovare un simile esempio in testi antichi. (Gli aggettivi in — *inquus* per sè stessi rari nel lat. non ebbero fortuna nel romanzo).

[150] m.A' e m.A2 *hacer* e *facer duda*.

[151] m.A' *de todos*.

[152] Manca la *e* in m.A' A2, s.Sz e s.A.

[153] m.A' A2 *se podrà*.

[154] s.Sz e s.A *o*. Amador de los Rios annota che trovasi *e* nel cód. di Batres, mentre si trova anche in m.R e m.N.

[155] s.A solo *Guydo*.

[156] Sulla *e* c'è un segno d'abbreviaz. in m.R, m.N, ed esso si trova sulla *n* in m.A2, s.Sz; dunque si deve raddoppiare o trascrivere *ñ*. Solo s.A ha *bolonés*.

z Arnaldo Daniel proençal. E commo quier que destos yo no he visto obra alguna ; pero quieren algunos auer ellos sido los primeros [157] que escriuieron terçio rimo [158] z aun [159] sonetos en romançe. E asy commo dize el philosofo, de los primeros, primera es la especulaçion. Infimos son aquellos que syn ningund [160] orden, regla, nin cuento fazen estos romançes z cantares de que las gentes de baxa [161] z seruil condiçion se alegran [162]. Despues de Guido z Arnaldo Daniel, Dante escriuio en terçio rimo elegantemente las sus tres [163] comedias : Infierno, Purgatorio z [164] Parayso ; miçer Françisco Petrarcha [165] sus Triunphos ; Checo D'Ascholi [166] el libro De proprietatibus rerum ; z [167] Iohan Bocaçio el libro que Ninfal [168] se intitula, aunque ayunto a el prosas [169] de grande eloquençia [170] a la manera [171] del Boeçio consolatorio. Estos

[157] m.A2 *ellos aquellos, que primero.*

[158] solo m.A' *ritmo.*

[159] Manca in s. Sz e s.A.

[160] m.N e s.Sz *ningunt*; m.A' A2 *ninguna*; s.A *ningun.*

[161] solo s.Sz *baja.*

[162] s.Sz *la gente... se alegra.*

[163] m.A2, come spesso avviene, non ha capito *las sus tres* e ha *las jstas* (?)

[164] Così pure m.A2; gli altri tralasciano *e.*

[165] Gli altri *Petrarca*; mentre a n. 130 m.N e s.A stesso hanno *Petrarcha* e invece m.R *Petrarca.* Si sa che le due forme erano normali e comuni, e fa male il Milá y Fontanals (Obras,III,501) a mettere *sic* accanto a un *Petrarcha*, che si trova in *Colección de documentos del Archivo de Aragon*, I, 189. Nei manoscritti petrarcheschi elencati dallo Schiff (*Bibl. du Marquis* ecc.) si trovano le due grafie.

[166] m.N, s.Sz, s.A *Dascoli* ; m.A' *de Asculi*; m.A2 *dasculi* ; m.R *dascholi* che ho apostrofato come *l'alta* del verso petrarchesco.

[167] s.Sz e s.A senza la *e* o *y*.

[168] m.R, m.A' A2 *Nifal* (il copista avrà, come in qualche altro caso, dimenticato il segno d'abbreviaz. della *n*, giacchè il Marchese conosceva bene e possedeva il libro *Ninfal d'Admeto* (v. Amador, p. 596); m.N, s.Sz e s.A con la *n* davanti a *f*.

[169] m.A' *promesas* ; m.A2 *cosas* per *prosas.*

[170] m.N e le stampe *grand eloquencia.*

[171] m.A' A2 *a manera.*

z muchos otros escriuieron en [172] otra forma de metros en lengua ytalica [173] que sonetos z cançiones morales se llaman.

[X] Estendieronse, creo, de aquellas tierras z comarcas de los lemosines [174] estas artes a los gallicos z a esta postrimera z [175] occidental parte, que es la nuestra España, donde asaz [176] prudente z fermosamente se han vsado. Los gallicos z françeses escriuieron en diuersas maneras rimos z versos, que en el cuento de los pies o [177] bordones discrepan ; pero el peso, cuento [178] de las sylabas [179] del terçio rimo z de los sonetos z de las cançiones morales yguales [180] son de las baladas, aunque en algunas, asy de las vnas commo de las otras, ay algunos pies truncados [181] que nosotros llamamos medios pies, z los lemosis [182], françeses [183] z aun catalanes bioques.

[XI] Dentre [184] estos vuo [185] onbres [186] muy doctos z

[172] In m.A' A2 manca *en*.
[173] m.A' solo *Italiana*.
[174] m.A' *Limosines*; m.A2 *Limosinos*.
[175] solo s.So *o*.
[176] Così m.N, m.A' A2, s.Sz; s.A solo *assaz*.
[177] m.N, s.Sz, s.A *e*; m.A' e m.R *o* = m.A2 solo *y ordenes* (per *bordones*).
[178] Tutti gli altri tra *peso* e *cuento* mettono la *è* cong.
[179] solo s.A *sillabas* con due *l*.
[180] solo s.A *eguales*.
[181] m.A' *troncados*; m.A2 *trincados*.
[182] m.A' *Limosines*, m.A2 *Lemesones*.
[183] m.A'e A2 *y* e *e Franceses* = m.R e m.N *bioq̃s* ; s.Sz e s.A *bioqs* ; m.A' *breques*; m.A2 *briqõ*.La forma catalana è *bioch* e significava (dice Milá y Fontanals, *Resenya hist. y crit. dels antichs poetas catalans*, 1865) « un tros ó trencat de bordó (altrement un bordó mes curt) »; e in provenzale i versi « son dig biocat, quar per lors meteysshes estan coma biocz » (v. *Las leys d'amors*, ed. Gatien-Arnoult, Toulouse, I, 128).
[184] Tutti gli altri *de entre*.
[185] Tutti gli altri *ovo*.
[186] solo s.A *omes* (v. nota 61).

señalados en estas artes ; ca maestre [187] Iohan de Loris [188] fizo el Roman de la rosa, donde, commo ellos dizen, el arte de amor es tota [189] inclosa [190], z acabolo maestre Iohan Copinete, natural de la villa de Mun [191]. Michaute [192] escriuio asy mismo vn grand [193] libro de baladas, cançiones, rondeles, lays, virolays, z asono muchos dellos [194]. Miçer Otho [195] de

[187] Così tutti i mss.; solo s.Sz *Maestro* e s.A lo segue.

[188] Così pure m.N e s.Sz ; m.A' A2 *Juan*. Nessuno corregge questo col vero nome di Guglielmo. Annota solo il Sanchez con discrezione : « Guillermo Lorris, á quien el marqués ó algun copiante de su *carta* llamó Juan.. » = *de Loris* anche in m.A' A2; s.Sz e s.A *Lorris* senza *de*; m.N *de los Ris*.

[189] Così pure m.A2 e m.N. Amador de los Rios annota che m.N ha *toda*, mentre questa forma è solo in m.A' e s.Sz ed è ripetuta da s.A stesso = Sto per la forma *tota*, che avrà potuto bene usare il Marchese, il quale nella riproduzione di nomi propri e termini speciali stranieri fa in generale un compromesso tra la grafia castigliana e la straniera. Nelle copie appunto del *Roman de la Rose*, citate dallo Schiff nella *Bibliothèque du M. de Santillane*, al titolo del celebre romanzo non manca la specificazione *ou l'art d'amours est toute enclose*. Del resto, sebbene la forma *toto* sia rara nell'ant. spag., pure è possibile rintracciare esempi : *tot* in *Milagros de N.S.* di Berceo (str. 19) e *tota* nel *Libro de Apollonio* (str. 169).

[190] Così anche m.N; m.A2 *inclusa*; s.Sz e s.A *enclosa*.

[191] Così pure m.N, m.A' A2, s.Sz; solo s.A *Meun*.

[192] Tutti così, manoscritti e stampe : ma si tratta di Guillaume de Machaut (1300-1377). Dal Marchese è messo dopo Jean de Meun, morto verso il 1305, accanto a Oton de Granson, fiorito nella seconda metà del sec. XIV, e prima di Alain Chartier (1386-1449), questo detto « muy claro poeta moderno ». La breve notizia, poi, che il nostro autore dà del suo *Michaute* bene si riferisce al Machaut; sicché errano il Puymaigre (*La cours littér. de D. Juan*, 1873), l'Amador (624) e altri a identificarlo con Pierre Michaud, fiorito più tardi. Il Piaget poi ha bene stabilito che mss. del XV secolo hanno più volte *Michaut* al posto di *Machaut* (*Romania*, XXI, 616-17); per lo stesso argom. vedasi una nota di G. Paris (*Romania*, XVI, 409) e E. Hoeppfner, *Œuvres de G. de Machaut* (*Société des anciens textes*, *Introd.* VIII). Gli autori del *Roman de la Rose*, Machaut e Chartier furono tra i poeti francesi, la cui fama uscì tosto dai confini della propria patria, ma di ciò non è qui il luogo.

[193] m.N e s.Sz *grant*, ma questa volta s.A *grand* come m.R.

[194] m.A' A2 *dellas*.

[195] Così pure m.N, s.Sz, s.A; erratamente m.A' *Hoco*; m.A2 *Soto*.

Grandson [196], cauallero estrenuo z muy virtuoso, se uuo [197] alta z dulçemente [198] en esta arte. Maestre Alen Charretiel [199], muy claro poeta moderno z secretario deste rey don Luys [200] de Françia en grand elegançia [201] conpuso z canto en metro z escriuio [202] el Debate de las quatro damas, la Bella dama Sanmersi [203], el Revelle [204] matin, la Grand pastora, el Breuiario de nobles z el Ospital [205] de amores : por çierto cosas asaz [206] fermosas z plazientes [207] de oyr.

[XII] Los ytalicos prefiero yo, so emienda [208] de quien mas sabra, a los françeses, solamente ca [209] las sus obras se muestran de mas altos ingenios z adornanlas z conponenlas

---

[196] Così pure s.A; m.N e s.Sz *Grantson*; si legge in m.A' A2 *Guerrason*.

[197] m.N, m.A2, s.Sz e s.A *ovo*; m.A' *huvo* (v. n. 185).

[198] m.A' A2 *muy dulcemente*.

[199] m.N, s. Sz, s.A *Charrotier*, m.A' A2 *Carretier*. Ricordo che nella traduz. spagn. del *Quadrilogue invectif* del sec. XV, fatta da Nuño de Guzman per il Marchese di Santillana e che lo Schiff (*Bibl. du M. de Santillane*, 372) suppone possa essere quella conservata nel British Museum, il nome del poeta è *Alaym Carretero*. Conservo la forma *Charretiel* di m. R con la *rre*.

[200] Tutti gli altri *Luis*.

[201] m. A' *eloquencia*.

[202] Manca solo in s.So.

[203] *Sâmersi* in m.R, m.N ; m.A' *Stanmensi* ; m.A2 *Sammesi* ; s.Sz *Samersi* ; s.So *Sanmensi*; s.A *Sanmersi* che riproduce i due mss. più importanti e la lezione più esatta.

[204] m.A' *Rebeli*; m.A2 *rebelle* (così s.So).

[205] Tutti gli altri con l'*h* iniziale.

[206] Come n. 176 solo s.A *assaz*.

[207] Così pure m.N e m.A2 ; m.A' *placientes* ; s.Sz *plascientes* ; s.A *plaçientes*.

[208] (*emienda* di m. R come *emenda* sono forme antiche) ; m.N *emmienda* ; m.A2 *enmienda*.

[209] m.R *solamente*. *Ca*, e così pure s.A. Preferisco senza punto : *solamente ca*; del resto così fanno m.A' e A2, s.So, s.Sz, anzi i primi tre sostituiscono *ca* con *porque* : *solamente porque*, e s.So sposta le parole per maggiore chiarificazione : *Los Itálicos prefiero yo á los Franceses, sò emmienda etc., solamente porque*. = solo s.A *engenios*.

de fermosas z peregrinas ystorias [210] ; z a los françeses de los ytalicos [211] en el guardar [212] del arte : de lo qual los ytalicos [213], syno solamente en el peso z consonar [214], no se fazen [215] mençion alguna. Ponen sones asy mismo [216] a las sus obras z cantanlas por dulçes z diuersas maneras, z tanto han familiar, açepta [217] z por manos la musica, que paresçe que entrellos [218] ayan [219] nasçido aquellos grandes philosofos, Orfeo [220], Pitagoras z Enpedocles, los quales, asy commo algunos descriuen [221], non solamente las yras de los onbres [222], mas aun a las furias infernales con las sonoras melodias z dulçes modulaçiones de los sus cantos aplacauan. ¿ E quien dubda [223] que asi commo las verdes fojas en el tiẽnpo de la primauera guarnesçen z aconpañan los desnudos arboles, las dulçes bozes [224] z fermosos sones no apuesten z aconpañen todo [225] rimo, todo metro, todo uerso, sea de qualquier arte, peso z medida ?

[XIII] Los catalanes, valençianos z aun algunos del reyno

[210] m.N, m.A' A2, s.Sz *historias*; s.So e s.A *estorias*.

[211] Così pure m.N, s.Sz, s.So e s.A ; m.A' *e los Franceses, à los Italianos* ; m.A2 *E los franceses de los Italicos*.

[212] Tutti così, eccetto s.So *en alguna del arte*.

[213] m.A' e s.So *Italianos*.

[214] s.So *consonancia*.

[215] m.A' *hace*; s.So *face*; gli altri hanno il plurale.

[216] s.A solo *mesmo*.

[217] In s.Sz manca.

[218] Tutti *entre ellos*; m.R *entrellos*. Più avanti in questo stesso ms.si trova *entre ellos*.

[219] m.A2 *aya*.

[220] m.N, m.A', s.A *Orpheo* = In m.A' A2 è aggiunto *Boecio*.

[221] m.A' A2 *escriben* e *escriven*.

[222] Amador de los Rios annota che *hombres* si trova in s.Sz e s.So al posto di *omes;* ma *onbres* si trova anche in m.R, m.A' ecc.

[223] m.A' A2 *Quien duda*.

[224] m.A' *que las dulces boces*; m.A2 *e las dulçes voçes*.

[225] m.A' A2 *a todo*.

de Aragon fueron ꝛ son [226] grandes ofiçiales [227] desta arte. Escriuieron primeramente en nouas rimadas [228], que son pies o bordones largos de sylabas, ꝛ algunos [229] consonauan ꝛ otros non. Despues desto [230] vsaron el dezir en coplas de diez sylabas a la manera de los lemosis [231]. Vuo [232] entre ellos de señalados onbres [233], asy en las inuençiones [234] commo en el metrificar. Guillen de Berueda [235], generoso ꝛ noble cauallero, ꝛ Pao de Benbibre [236] adquirieron entrestos grand fama. Mosen Pero

[226] m.A' *è aun son.*

[227] m.A2 e s.A con due ℓ

[228] Così pure m.N. La lezione dei migliori mss. del *Proemio* ci fa pensare al genere provenz. *novas rimadas* (v. *Las Leys d'Amors*, 138). Per la letter. catalana osservò in uno studio, ed. fin dal 1876, il Milá y Fontanals nella *Revue de la Société pour l'étude des langues romanes* di Montpellier: « Vers le même temps (che in Provenza), peut-être un peu plus tard, nous voyons conservé en Catalogne le genre et, probablement, le nom (*noves rimades*), que nous retrouvons dans la tradition au XVe siècle. » Per quel che so gli esempi catal. che abbiamo di *novas rimadas*, però, sono di versi brevi; è certo altresì che presenta qualche interesse la correzione fatta dal Sanchez (*trovas*), perchè *trova* in ispagn. ha pure il significato di canzone amorosa composta o cantata dai trovatori, ma purtroppo la correz. è moderna. In m. A' A2 e in s.So *novas Rimas*; s.Sz *trovas rimadas* e così pure s.A.

[229] solo s.So *Algunos* senza ꝛ precedente.

[230] solo s.Sz *estos*. Amador de los Rios annota : « Nos parece preferible la leccion de Sarmiento ». Si vede che piú che ai mss. egli tien l'occhio alle stampe, e sceglie *esto* non perchè questi hanno la detta forma, ma perchè si trova in s.So.

[231] m.A' e s.So *Limosis*; m.A2 *Lemosynes*.

[232] Questa volta m.A2 *uvo*; gli altri come alla n. 197; s.So *hubo*.

[233] Così pure m.N; gli altri *hombres*; solo s.A *omes* (v. n. 61, 186, 222).

[234] s.So *ansí en las envenciones*.

[235] m.A' A2 e s. So *Berbeda*; m.N, s.Sz e s.A *Bergueda*, forma che si trova nel Canz. cat. D : *Guillem de Bergueda*. Il nome del poeta s'incontra in generale negli antichi mss. scritto *Berguedan*, *Bergueda*, *Bergadan*, *Bergada* (s'intende con l'accento all'ultima sillaba).

[236] solo s.Sz *Benlibre*. Questa correzione della *b* in *l* sarà stata fatta per avvicinare la forma castigliana del Marchese a quella catalana del nome del poeta : *Pau de Bellviure* (nel Canz. C. *Belluiure*, nel Canz. D *Belluire*, v. Milá, *Obras*, III, 443)

March [237] el uiejo, valiente z honorable [238] cauallero, fizo asaz gentiles cosas, z entre las otras escriuio prouerbios de grand moralidad [239]. En estos nuestros tienpos floresçio mosen Jorde de Sanct [240] Jorde, cauallero prudente, el qual çiertamente conpuso asaz fermosas cosas, las quales el mesmo asonaua, ca [241] fue musico exçellente. Fizo [242], entre otras, vna cançion de oppositos que comiença :

Tos ions aprench z desaprench ensems [243].

Fizo la Passion de amor, en la qual copilo [244] muchas buenas cançiones antiguas, asy destos que ya dixe, commo de otros [245]. Mosen Febrer [246] fizo obras nobles [247], z algunos afirman

---

[237] s.A *Mossen*, e gli altri *Mosen*. Annota Milá y Fontanals (*Obras completas*, III, 310, Barcelona, 1890): « *Mossen*, y en su lugar tambien *Mosen*, contracción de Monsényer, título que entonces se daba á los caballeros, que después se extendió considerablemente y que por último quedó limitado á los clérigos » = m.A' A2 e s.So *Marque* (che sarebbe la grafia castigliana, come catal. *bioch* è diventato in castigl. *bioque*).

[238] solo s.Sz *noble*.

[239] m.A' A2 e s.So *gran moralidad* ; m. N e s.Sz *grant moralidat* ; s.A *grand moralidat*.

[240] m.R *sant* con un segno d'abbreviaz. che potrebbe essere in più, ma si può sciogliere con *c* : *sanct* si trova anche in S.A; m.N e s.So *sant Jorde*; m.A' A2 e s.Sz *San Jorde*. E' il poeta *Jordi de Sent* o *Sant Jordi* = m.R altre volte ha la forma *sant* nel *Proemio*, nei sonetti ecc.; nel Testamento abbiamo *sant* e *sanct*.

[241] m.A' A2 e s.So *que*.

[242] Gli altri *e fizo*.

[243] Così pure m.N, s.A e s. Sz; s.So *Tot jores aprè que edes aprè quien senis* : lezione errata che ha riscontro con quella di m.A2; s.A, che pure suole staccare le parole, tiene unito *tosions*, mentre m.R e m.N portano due parole staccate *tos ions* (= *tots jorns*).

[244] Tutti così, salvo m.A2 che ha la forma moderna *compilo*.

[245] m.A' A2 e s.So *así de estos como de otros que ya dixe*.

[246] Così pure s.A (si tratta del poeta Andreu Febrer) ; m.N e s. Sz *Febler*; m. A' A2 e s.So *Febrier* (Nei *Canzonieri* la forma comune è *Febrer* e anche *Fabrer*).

[247] m. R, m.N, s. Sz *nobles* ; m.A', m.A2, s.So e s.A *notables*.

aya [248] traydo [249] el Dante de lengua florentina en catalan, no menguando punto en la orden del metrificar [250] z consonar. Mosen Ausias March [251], el qual aun biue, es grand trobador z omne [252] de asaz eleuado spiritu [253].

[XIV] Entre nosotros vsose primeramente el metro en asaz formas [254] : asi commo el Libro de Alexandre [255], Los uotos del pauon [256] z aun el Libro del Arçipreste de Hita; z aun [257] desta guisa escriuio Pero Lopez de Ayala, el uiejo, vn libro que fizo de las maneras del [258] Palaçio, z llamaron

---

[248] m.R *ayan* (!); m.A' A2 *haver*, *aver*; gli altri il cong. pres. 3ª pers. sing.

[249] Solo s.So *traducido*.

[250] s.So *en el metrificar*.

[251] m.A' A2 e s.So *Ugias Marque* (i *Canzonieri* hanno costantemente *Auxias March*).

[252] m.R e m.N *omẽ*, che deve sciogliersi in *omne*, forma antica rispetto alla moderna *hombre*. Come ho notato più volte, s.A ha in generale *ome* (questa forma accanto a *on* trovasi nelle Asturie : cfr. Menéndez Pidal, *Gram. histor.* 1918, 63, 2b); ma non l'ho riscontrata in m.R. Vic. García de Diego ha qualche esempio, ma deve trattarsi di casi di dimenticanza del segno di abbreviazione, che egli altre volte scioglie con *m* : *omme*. *Omne* è forma comune nel *Cid* e si trova pure nel Testamento del Marchese.

[253] Così pure solo m.N e m.A', mentre questi stessi mss. hanno la *e* iniziale, come le stampe, nell'ultima parola del 2° capitolo. La prostesi di *e* dinanzi a *s* impura è normale, ma anticamente, si sa (Gorra, *Lingua e letter. spagn.* 1898, 86), se ne faceva anche a meno; per ciò trascrivo anche qui *spiritu*, quale si trova in m.R.

[254] m.A' A2 *en diversas maneras* : così s.So, e *usaron* invece di *usose*.

[255] solo s.A *Alixandre*, forma che pur si trova in altri testi spagn. : *Cancionero de Baena*, Diego del Castillo, Gómez Manrique (*Cancionero castellano del sigio XV ordenado* por R. Foulché-Delbosc) ecc. accanto ad *Alexandre*; lo stesso avviene in provenz. : un caso di A. De Peguillan *Alixandri*, accanto alle altre forme *Alexandri*, *Aleissandre*, *Aleyxandres*.

[256] m.A2 e s.So *pabon* = Solo s.A *archipreste*.

[257] Così i mss.; le stampe sopprimendo *e* e mettendo punto : *Aun*.

[258] m.A' A2 e s.Sz *de*. Amador d.l. Rios considera le parole *Maneras del Palacio* come titolo e usa il corsivo; ma sarebbe meglio prenderle come spiegazione del contenuto del libro; cioè libro in cui si tratta delle « maneras del Palacio » o, come dice il poeta stesso, « de los fechos del Palacio ». Il titolo per

los [259] Rimos ; z despues fallaron esta arte que mayor se llama z [260] el arte comun, creo, en los reynos de Gallizia [261] z de Portogal [262], donde no es de dubdar quel [263] exerçiçio destas sçiençias mas que en ningunas [264] otras regiones z [265] prouinçias de la España se acostunbro en tanto grado, que non ha mucho tienpo qualesquier dezidores z [266] trobadores destas partes, agora fuessen castellanos, andaluzes o de la Estremadura [267], todas sus obras conponian en lengua gallega o portuguesa : z [268] aun destos es çierto resçebimos [269] los nonbres del arte, asy commo maestria mayor z menor, encadenados, lexapren z manzobre [270].

il Marchese è *los Rimos*, sottinteso *del Palacio*, che corrisponde al titolo noto *Rimado del Palacio*.

[259] Così m.A' Az e s.So (Amador de los Rios dice che solo m.R ha *llamaron los*); m.N, s.A, s.Sz *llamaronlo*. Possono bene stare le due lezioni; in quella di m.R deve sottintendersi *y que* : *y que llamaron los Rimos* = s.So *Ritmos*.

[260] s.So solo *et*.

[261] m.N *Galiccia*; m.A' Az s.Sz, s.So *Galicia*; s.A *Galliçia*.

[262] In m.R abbiamo incontrato in principio *Portugal e Portogal* e quest'ultima forma in m.N, mentre la prima altrove. Ora troviamo in m.R *Portogal*, e invece in altri, compreso in m.N, *Portugal* = Il *de* avanti a *Portugal* si trova anche in m.A' Az e s.So.

[263] Tutti *que el* sciolto ; m.N ha *quel*, ma col segno di abbreviaz. per la *e* ; m.R non ha tale segno, e riproduco una sola parola, sebbene questo ms. altre volte abbia *que el*.

[264] m.Az *ninguna de otras*.

[265] m.N e s.Sz *ni* = solo s.A ha *de España* senz'articolo.

[266] m.A' e s.So *o* = solo s.Sz e s.A *trovadores*.

[267] Solo m.N e s.A *Extremadura*.

[268] Tutto il periodo seguente manca in m.A' Az.

[269] m.N *recebimos*; s.Sz *rescebimos*; s.A *resçevimos*.

[270] Gli altri *mansobre* = Tanto l'uno che l'altro termine si trovano in *Fragmentos de uma Poetica* in principio del *Canzoniere portoghese Colocci-Brancuti*. In una strofe di Villasandino (*Cancionero de Baena*, p. 261) c'è menzione di queste forme metriche : *So maravillado commo preposystes / Syn lay é syn deslay, syn cor syn discor, / Syn doble mansobre tensillo ó menor, / Syn encanedado dexar ó prender, / Que arte comun devedes creer / Que non tiene en sy saber nin valor*. E a pag. 178 di un deçir è detto di essere composto *por arte comuna de lexa prenda*, e a pag. 267 *Non es arte de masobre*. E' un peccato che i

[XV] Acuerdome [271], señor muy magnifico, syendo [272] yo en hedad no prouecta, mas asaz pequeño moço [273] en poder de mi auuela [274] doña Mençia de Çisneros, entre otros libros auer uisto vn grand [275] uolumen de cantigas, serranas [276] z dezires portugueses z gallegos [277], de los quales toda [278] la mayor parte era [279] del rey don Donis [280] de Portugal, creo, señor, sea [281] vuestro visahuelo [282], cuyas obras aquellos que las leyan [283], loauan de inuençiones [284] sotiles z de [285] graçiosas z dulçes palabras. Auia [286] otras de Iohan Suares [287] de Pauia, el qual se dize auer muerto en Gali-

celebre *Cancionero* non sia fornito di un ampio lessico e di un indice analitico, sicchè per ogni piccola ricerca lo studioso deve ripercorrerlo per intero. Un esempio di *lexapren* si trova nelle strofe di risposta di Juan de Mena al Marchese (*Sobre la quartana del Señor Rey D. Juan II*).

[271] m.N *acuerdame*.

[272] solo s.A *seyendo* da *sedeo* con significato di *sum*.

[273] s.Sz *mozo pequeño*.

[274] m.N, s.Sz, s.So e s.A *abuela*; m.A' A2 *aguela*. Nel Testamento *abuelo* e *ahuelo*.

[275] Questa volta s.A uguale a m.R (*grand*) ; ma s.Sz *grant*; m.N, m.A' A2 e s. So *gran*.

[276] m. A' A2 e s.So *Canticas Serranas* = m. A2 *u* per *e* ; s.So nessuna congiunz.

[277] da qui fino a *visahuelo* (m.N e s.A *bisabuelo*) manca in m.A' A2 ; anche in s.So, ma senza che sia segnalata la mancanza. Naturalmente non darebbe senso.

[278] Manca in altri.

[279] m.N, s.Sz e s.A *eran* (e può stare tanto il sing. che il plurale).

[280] s.Sz *Dionis*. Nel *Canzoniere portoghese* del Monaci si trova una volta *Donis* accanto a *Denis* e *Deny*.

[281] Così pure m.N; s.A *fué*, seguendo con preferenza al solito la stampa Sz.

[282] m.N, s.Sz e s.A *bisuabuelo* (vedi n. 274 e 277).

[283] Così pure m.A' A2; m.N e le stampe *leian*.

[284] s.So solo *envenciones*.

[285] Manca in s.So, seguendo in ciò m.A' A2.

[286] solo m.R *avian*, gli altri *avia*.

[287] Con la *z* finale m.N, m.A' A2 e s.So; s.Sz *Soarez*; s.A solo *Xoarez*. Tutti i mss. del *Proemio Pavia* e nel m.R chiarissimamente *Pauja*. Il Sarmiento

zia [288] por amores de una infanta [289] de Portogal, z de otro Fernand Gonçales de Senabria [290]. Despues dellos [291] vinieron Vasco [292] Peres de Camoes z Fernand Casquiçio [293] z aquel grande enamorado Maçias, del qual no se fallan

annota che deve essere errore per *Payva*. Gli studiosi moderni: Puymaigre (*La cour littér. de D. Juan* cit.); Milá y Fontanals, *Obras* cit., II, 529, lo chiamano *Paiva*. Nel *Canzoniere portoghese* del Monaci (p. 320) abbiamo una poesia di *Joham soarez de pauha* (così pure nell'ediz. critica del Braga: *pavha*), e nel Catalogo di autori portoghesi, compilato da A. Colocci, è elencato un *Joan soarez de paulia* (il Monaci annota: Legg. *pauha*) = Par fuor di dubbio che a questo poeta si riferisca il Marchese (nello stesso *Canzoniere* si trovano versi di Don Diniz e di Senabria — forma spagnolizzata di *Seavra* — v. *Canc. port. da Vaticana*, ed. Braga, XXXI e LXXXIII).

[288] Gli altri *c* con o senza sediglia al posto della *z*.

[289] Tutti così; solo s.A *infante*. Con la *e* finale per il femm. si trova nel *Cid*, e osserva Menéndez Pidal, *Cantar de mio Cid*, I, 237: aun en tiempo de Nebrija, aunque el pueblo decía ya « infanta », se conservaba « el enfante, la enfante, segund el uso cortesano ».

[290] *Fernant Gonzalez de Sanabria*: così m.N, s.Sz e m.A' A2, nei quali due ultimi *Fernan* come in s.So. Solo questa ha *Senabria* come m.R. T. Braga (*Historia da litter.*) parla di *Fernão Gonsalves de Seavra*, e dello stesso abbiamo una poesia nel *Canzoniere portoghese* del Monaci: *Fernam Gonsalviz de Seavra*.

[291] s.A *destos* (solo come s.Sz) e annota che *dellos* si trova soltanto nei « códs. de Alc., de Batres y Sarm. », mentre invece questa forma si trova nei due principali mss.: m.R e m.N.

[292] Così pure m.A' A2 e s.So; gli altri *Basco*. Nel *Cancionero de Baena* (p. 526 e notas p. 697) ci sono poesie di Fray Diego de Valencia indirizzate a un Vasco Lopez de Camoes, « un cavallero de Galisia », e molto probabilmente deve trattarsi del nostro poeta (di questo avviso è il Braga, *Cancioneiro Portuguez da Vaticana*, LXXXIII); e infatti Fray Diego è vissuto tra la fine del 300 e il principio del 400 (*Cancionero de Baena*, 647), l'epoca in cui deve intendersi che il Marchese pone il *Camoes* (*despues destos*).

[293] m.A' *Cascacio*; m.A2 *Casquecio*. Il Sarmiento (p. 13), il Sanchez (n. 211) e l'Amador (p. 600) non sono riusciti a rintracciare alcuna notizia su questo trovatore portoghese, che si è tentato d'identificare con Cascales e con Macias. Dei poeti menzionati dal Marchese è il solo che rimane ignoto. Avanzo l'ipotesi che possa trattarsi di Fernand' Esquyo, di cui ci sono poesie nel *Canz. port.*, ma non saprei come spiegarmi la deformazione del cognome. = m.R e m.A2 *grande enamorado* (m.N e m.A' *gran*), come nella nota 170 *grande eloquencia*; s.A usa l'a. forma apocopata *grand*, ma noi siamo autorizzati a con-

syno quatro cançiones [294], pero çiertamente amorosas z de muy fermosas sentençias, conuiene a saber :

Catiuo de miña tristura :
Amor cruel z brioso [295] :
Señora, en quien fiança [296] : z
Prouey [297] de buscar mesura.

[XVI] En este reyno de Castilla dixo bien [298] el rey don Alfonso el Sabio, z yo ui quien vio [299] dezires suyos, z aun se dize que [300] metrificaua altamente en lengua latina. Vinieron [301] despues destos don Iohan de la Çerda z Pero Gonçales de Mendoça, mi abuelo [302] : fizo buenas [303] cançiones z entre otras [304]:

Pero te siruo sin arte.

E [305] otra a las monias de la Çaydia [306], quando el rey don Pedro tenia el sitio contra Valençia; comiença :

---

servare i casi di forma intera da esempi di ant. spagn. e da qualche altro curioso del moderno. Osserva egregiamente il Menéndez Pidal (*Cantar del mio Cid*, p. 205) : « En *grande*, por terminar con un grupo de consonantes, la ley de la apócope es mas libre hoy dia (*gran plaza*, *grande espacio* : il caso nostro), y por llevar *-e* final y no-*a* era enteramente libre en la lengua antigua ».

[294] s.So *sinon canciones* (senza *quatro*).

[295] m.A' *victorioso*; m.A2 *viçioso*. Nel *Cancionero de Baena* si trova questa *cantiga* che comincia appunto *Amor cruel é bryoso*.

[296] m.N *Señor* = m.A' A2 *Señora, en quien e fiança* = s.Sz *Señor en quien fiancé*. Il *Cancionero de Baena* : *Señora, en que fyança*, e la cantiga è indirizzata veramente a una donna, non a un uomo.

[297] m.N e s.Sz *probé*. *Cancionero de B.* : *prové*.

[298] m.A2 e s.So *muy bien*.

[299] m.A2 *que enbio* = m.N anche *dezires*; m.A' e s.Sz *decires*; m.A2 e s.A *deçires*, ma s.So lesse invece *dos, ó tres suyos*.

[300] Così anche m.A' A2 e s.So; gli altri tralasciano *que* (s.A non annota che m.R ha *que*).

[301] m.A2 e s.So *E vinieron*.

[302] Questa volta tutti *abuelo*; solo m.A' A2 *aguelo*.

[303] m.A' A2 e s.So *asaz buenas*.

[304] m.A' A2 e s.So aggiungono *cosas*.

[305] m.A' A2 e s.So senza *e*; s.A davanti la *e* mette una virgola e dopo *Valençia* due punti. = Tutti gli altri *monjas*.

[306] m.R *Caydia;* m.N e s.A *Çaidia*; m. A' e s.Sz *Zaydia*.

A las riberas [307] de vn rio.

Vso vna manera de dezir cantares, asi commo çenicos plautinos z terençianos [308], tanbien en estrinbotes [309] commo en serranas. Concurrio en estos tienpos vn iudio que se llamo Rabi Santo [310]: escriuio [311] muy buenas cosas, z entre las otras Prouerbios morales, en uerdat de asaz comendables [312] sentençias. Puselo [313] en cuento [314] de tan nobles gentes por grand trobador, que asy commo el dize en uno de sus Prouerbios [315]:

No uale el açor menos
Por nasçer en uil nio [316],
Ni los exemplos [317] buenos
Por los dezir iudio.

---

[307] solo m.N con la *v* : *riveras*.

[308] Così pure con piccole differenze ortografiche m.N e s.Sz ; s.So *de decir así como Scénico de Plauto, ó Terenciano*; m.A' *de decir.... scenico Plauto e Terencio*; m.A2 *de deçir.... scenico Plauto e Terenciano*; s.A *de deçir cantares... scénicos Plauto é Terençio*.

[309] s.Sz, s.So s.A *estrambotes* (m.N *estranbotes*) ; m.A' *estrabontes* ; m.A2 *estrabumtes*; m.R *estrinbotes*. Nel *Cancionero de Baena* si parla dell'arte d'*estrybote* nell'illustrazione alla seconda poesia di Alfonso Alvares de Villasandino, parole fedelmente riprodotte dal ms. del *Cancionero* (f. 4 v.), dove si legge *estrybote*, forma eguale alla provenz. *estribote*. Nel *Poema de Alex.* (cop. 2229) s'incontra *estrimbote*, e nella *Vida de S. Domingo* di Berceo *estribotes*.

[310] m.N *santto* ; m.A' *sancto* ; tutti gli altri come m.R *santo*, anche s.A. Come si vede dalle nn. 83 e 240, m.R ha *sant* e *sanct*; così nel Testamento.

[311] m.N, s.Sz e s.So *escribio*. Amador de los Rios *escrivió*, e questa volta nota di m.N e s.So la insignificante differenza ortografica, mentre trascura di portare casi più importanti.

[312] Con due *m* solo s.So e s.A; s.Sz *recomendables*.

[313] m.N e s.Sz *pusele*.

[314] m.N e s.So *quento*.

[315] In s.Sz mancano *en uno de sus Proverbios* ; s.So *asi como el dice en un Proverbio*.

[316] m.A' A2 e s.So *nido*.

[317] Così pure m.A' A2 ; m.N e s.Sz *enxiemplos* ; s.A *enxemplos*. Nel sonetto *Clara por nombre*, m.R (f. 183 v.) ha invece *enxiemplo* e m.N *enxemplo* = m.N e s.A *nin* per *ni* di m.R, dove s'incontra anche *nin*.

E asi por esto, commo por ser tanto conosçidas z esparzidas a todas partes sus [337] obras, passaremos a miçer Françisco Inperial, al qual yo [338] no llamaria dezidor o trobador, mas poeta, commo sea çierto que sy alguno en estas partes del Occaso meresçio premio de aquella [339] triunphal [340] z laurea guirlanda [341], loando a todos los otros, este fue. Fizo al nasçimiento del rey, nuestro señor, aquel dezir famoso :

En dos seteçientos [342]

z muy muchas otras cosas graçiosas z loables.

[XVIII] Fernand Sanches Calauera [343], comendador de la

[337] solo s.A *las sus*.

[338] Manca in m.A' Az e s.So.

[339] s.A annota che Sanchez scrisse *aquesta*, ma così pure si trova in m.N.

[340] *trumphal* di m.R con lo stesso numero di aste potrebbe bene leggersi *triumphal*.

[341] m.A' Az e s.So *guarnalda*.

[342] solo s.A aggiunge *é mas dos é tres* che è il completamento del 1° verso del deçir che si trova in *Cancionero de Baena*, p. 197 : *En dos seteçientos é mas doss é tres*.

[343] m.R *calauera* ; m.N *caluera*; m.Az *Talavera* ; s.So aggiunge un *de* : *de Talavera*; s.Sz *Calvera*. Amador de los Rios sostiene la forma con *t* e pensa che questa sarà stata confusa dai copisti con *c*. Gli studiosi si dividono in due parti. C'è chi sta per *Calavera* (Puymaigre, per es.), ma il Fitzmaurice-Kelly usa *Talavera*, e il Menéndez y Pelayo sostiene che debba trattarsi di quest'ultima forma, rispondendo al nome di un piccolo paese vicino a Toledo. Ancora : *Talavera* si trova nella *Crónica de las tres Ordenes militares* tra i commendatori di Calatrava, ma Don R. Floranes dice che, nel *Cancionero di Martinez de Burgos*, *Talavera* è corretto in *Calavera* da Martinez stesso, il quale probabilmente alla prima forma era stato indotto dalla somiglianza del nome del poeta con quello della città. Infine il *Cancionero de Baena* ha *Calavera*. Noi, finchè non venga dimostrato chiaramente l'errore, se errore ci sia, stiamo per la forma dei mss. più antichi del *Proemio*. Per curiosità notiamo che un nome di poeta con la forma *Calaueyra* si trova nel cit. Catalogo del Colocci, forma che vediamo nella poesia n. 69 del *Canzoniere portoghese* del Monaci, ma alla poesia n. 372 abbiamo *Talaueyra* (però il Braga nella ediz. critica dello stesso *Canzoniere* considera *calaveyra* della poesia 69 come nome comune corrispondente al mod. portogh. *caveira*).

E [323] Garçi Ferrandes [324] de Gerena. Desdel tienpo del rey don Enrrique [325], de gloriosa memoria, padre del rey, nuestro señor, z fasta estos nuestros [326] tienpos, se començo a eleuar mas esta sçiençia z [327] con mayor elegançia, z ha auido onbres muy doctos [328] en esta arte [329], prinçipalmente Alfonso Aluares de Yliescas [330], grand dezidor, del qual se podria dezir aquello que en loor de Ouidio un grand estoriador descriue [331], conuiene a saber que todos sus motes z palabras [332] eran metro. Fizo tantas cançiones z dezires, que seria bien largo [333] z difuso nuestro proçesso [334], sy por extenso, aun solamente los prinçipios dellas, a rrecontar [335] se ouiesen [336].

quale poi il Marchese stesso mette in bocca la prima strofe nella detta *Querella*. V. *Canc. y decires* ed. V. García de Diego, p. 161 e segg. In un lavoretto sulla *Querella* mi occuperó di queste questioni.

[323] Solo s.A *É fué tambien Garçi* ecc.

[324] Tutti *Fernandez*. *Cancionero de Baena* : *Ferrandes*, come m.R.

[325] Così pure m.N; s.Sz, m.A' A2 e s.A *Enrique*; s.So *Arrique*.

[326] m.A' manca *nuestros*.

[327] Manca in s.So.

[328] Così pure in altri esempi di m.R, in m.N e altrove ; solo m.A' e s.A questa volta *dotos*.

[329] Dopo *arte* c'è una *e* solo in s.A.

[330] m.N, s.Sz *Illiescas*; s.A *Ilyescas* ; m.A' A2 e s.So *Illescas*. Nel m.R parrebbe si dovesse leggere *yliestas* (e sarebbe un errore), ma il nesso grafico *sc* è uguale a quello che si legge in *descriue*, *escrito* nello stesso ms.

[331] m.N e s.A *describe*, ma m.A' A2 e le altre stampe *escribe* e *escrive*.

[332] s.So *todos los motes*, *palabras*.

[333] s.A solo *luengo*.

[334] Con una sola *s* m.A2, s.Sz e s.A.

[335] Tutti con una *r* ; m.R con due e unito con la prepos. *a* : *arrecontar*. Noto che in m.R nel sonetto *Despertad con afflato* si trova *contares*, ma l'editore ha corretto con *rrecontares* per il verso : segno che il nostro ms. non è sempre esatto. Gli altri mss. per questa lezione hanno *recontares* e *racontares*, con una *r*. Debbo avvertire che ho ridotto a minuscola la *R* iniz. di m.R, quando si trova in parole comuni per distinguerle dai nomi propri, ma sarei portato a ritenere, per la conoscenza di altri testi mss. spagn., che la *R* iniziale stia ad indicare la *r* forte (*rr*).

[336] solo s.A ha *oviessen*.

[XIX] Al muy magnifico [355] duque don Fadrique, mi señor z mi hermano, plugo [356] mucho esta sçiençia, z fizo asaz [357] gentiles cançiones z dezires, z tenia en su casa grandes trobadores, espeçialmente a Fernand Rodriguez Portocarrero [358] z Johan de Gayoso z Alfonso de Moraña [359]. Ferrand [360] Manuel de Lando, honorable cauallero, escriuio [361] muchas buenas cosas de poesia [362]; ymito mas que ninguno otro a miçer Françisco Inperiàl; fizo de buenas cançiones e loor de Nuestra Señora; fizo asy mismo algunas inue as [363]

[355] Così tutti, anche s.A che altre volte non mette la *g*.

[356] Così pure m.A' A2. Questa volta m.N e s.A hanno egualmente *plogo*.

[357] Manca in m.A' A2.

[358] Così pure s.A ; m.N *Fernant Rodriguez Puerto carrero* ; m.A' *Fernan Peres* (m.A2 *Perez*, al posto di *Rodriguez*) *Puerto Carrero*; s.Sz *Fernant Rodriguez Puerto Carrero*; s.So *Fernan Perez Portocarrero*.

[359] E' da notare che s.Sz ha *Alonso Gayoso de Morana* e anche s.A con *Gayoso* intercalato : *Alfonso Gayoso de Moranna*. Questo cognome intercalato non si trova nei mss.; solo in m.N c'è a margine e più piccolo *gayoso*, che viene per caso a trovarsi accanto ad *Alfonso* posto in fin di rigo, sicchè può sembrare un seguito di questo, mentre non è che una correzione del *Gayoso* (di *Juan de Gayoso*) che è scritto male. Questo fatto può essere stato causa che s.Sz lesse *Alonso Gayoso de Morana* e lo seguì il s.A; m.A' A2 *Moravan*; s.So *Moraban* = Gayoso e Moraña sono menzionati insieme da Villasandino (*Cancionero de Baena*, p. 181): *No será Juan de Gayos, / Nin Moraña, fio en Dios*; e ancora dallo stesso in un deçir contra Ferrant Manuel de Lando (p. 265): *Ferrant Manuel, syn yra é syn saña / Ayamos jueses entre mí é vos, / E luego señalo á Juan de Gayos / E para con él á Alfonso Moraña, / Fydalgos discretos de noble conpaña / Que pueden judgar quien guarda belmes*. Noto infine che nel *Canzoniere portoghese* del Monaci ci sono poesie di un *Joham de Gayo o Gaya, escudeyro*, e nel Catalogo di Colocci é elencato *Jo. de Gays* (*de Gaya, de Gayo*) *scudero*.

[360] Così pure solo s.A; m.N e s.Sz *Fernant*; m. A' A2 e s.So *Fernan*.

[361] m.A' *que escriviò*.

[362] s.So *F. M. de Lando... escribió muchas buenas obras de Poesía, y metro, mas que ninguno otro. E Micer Francisco Imperial fizo de buenas Canciones* ecc. (e il senso è tutto falsato) = m.A' *mirò mas que ninguno à Francisco* ecc. Gli altri invece di *mirò* hanno *imitò*.

[363] solo s. So *inventivas*.

contra Alfonso Aluarez de dyuersas materias [364] y bien hordenadas [365].

[XX] Los, que despues dellos en estos nuestros tienpos han escripto o escriuen, çesso [366] de los nonbrar, porque de todos me tengo por dicho que uos, muy noble señor, ayades [367] notiçia z conosçimiento ; z non uos marauilledes [368], señor, sy en este prohemio aya tan extensa [369] z largamente enarrado [370] estos tanto [371] antiguos z despues nuestros auctores [372] z algunos dezires z cançiones dellos, commo paresca auer proçedido de vna manera de occiosidat [373], lo qual de todo punto deniegan [374] no menos ya la hedad [375] mia que la turbaçion de los tienpos [376]. Pero es asy que commo en la nueua edad [377] me pluguiesen, fallelos agora, quando me paresçio ser neçessarios. Ca asy commo Oraçio, poeta, dize :

Quem noua concepit olla seruabit odorem [378].

---

[364] m.A' A2 e s.So *maneras*.

[365] Tutti senza *h*. L'opera poetica del Lando qui riassunta ha un posto cospicuo nel *Cancionero de Baena*, dove appunto si legge contro di lui questa strofe di Alfonso Alvarez di Villasandino o Illescas (p. 265) : *Pues çeñides la correa | De Françisco Ynperial, | Vestra arte tal ó qual | Ya sé de qué pie coxquea.*

[366] m.A' *en nuestro tiempo han escrito, ò escrivieron, dejo*. m.A' A2 e s.So *dejo* e *dexo* per *çesso* (s.A *cesso*, s.Sz *ceso*) = m.N *escritto*.

[367] s.A *tengades*. Amador de los Rios annota, sì, che i codd. di Batres, di Alcalá e della Nazion. hanno *ayades*, ma tra questi tralascia di portare l'autorità del ms. del Re, e segue s.Sz, che è la sola stampa con *tengades*.

[368] m.A' A2 *maravilleis*.

[369] Così pure s.A Gli altri *estensa*.

[370] Così pure solo s.A; m.N e s.Sz *narrado*; m.A' A2 *encerrado*.

[371] Al solito m.N e s.Sz insieme *tan*.

[372] Senza *c* m.N, m.A' A2 e s.Sz.

[373] m.N *ociosidat* (e così s.Sz); s.A *oçiosidat*; m.A' A2 *ociosidad*.

[374] s.A annota che s.Sz ha *niegan*, ma questa forma si trova pure in m.N.

[375] m.A' A2 *edad*; ma m.N *hedat;* s.A e s.Sz *edat*.

[376] m.A' *destos tiempos*.

[377] m.A' A2 *edad nueva* = m.N *pluguiessen*; s.A *ploguiessen*.

[378] m.A' *Quo semel est imbuta recens, servabit odorem | testa diu* (è il verso intero ed esatto di Orazio, Epist, I, 2, v. 69)

[XXI] Pero de todos estos, muy magnifico señor, asy ytalicos commo proençales, lemosis [379], catalanes, castellanos, portugueses ꝛ gallegos ꝛ [380] aun de qualesquier otras nasçiones se adelantaron ꝛ antepusieron [381] los gallicos çesalpinos [382] ꝛ de la prouinçia de Equitania en [383] solepnizar ꝛ dar honor a estas artes. La forma ꝛ manera commo, dexo agora de recontar [384], por quanto ya en el prologo de los mis Prouerbios se ha mençionado. Por las quales cosas ꝛ aun por otras muchas, que por mi ꝛ mas [385] por quien mas supiesse [386] se podrian ampliar ꝛ dezir, podra sentyr ꝛ conosçer la [387] vuestra magnifiçençia en quanta reputaçion, extima ꝛ comendaçion [388] estas sçiençias auerse deuen, ꝛ [389] quanto uos, señor muy [390] virtuoso, deuedes extymar que aquellas dueñas, que en torno de la fuente de Elicon [391] inçessantemente [392] dançan, en tan nueua edad no inmeritamente [393] a la su conpañia

---

[379] solo m.A' *Limosines* e m.A2 *Limosynes*.

[380] Tutti *e*; solo s.A *o*, eppure questo cita il solo Sarm. come avente *e*.

[381] s.So fa una semplice inversione : *se antepusieron, è adelantaron*.

[382] m.A' *cisalpinos* = s.Sz *Gallaicos* per *Gallicos* = m.A' A2 e s.So *Aquitania*.

[383] Solo s.A *en el* = s.A *solepniçar* ; m.N, s.Sz e s.So *solemnizar* ; m.A' A2 *solenizar*.

[384] Così anche s.A ; m.N e s.Sz *dexo agora de contar* ; m.A' A2 *dexolo* (e *dejolo*) *agora de recontar*; s.So *dexolo agora de racontar*.

[385] solo s.A' *que no por mi mas*.

[386] m.A' A2 *supiese*; m.N *sopiese* e così anche s.Sz; s.A *sopiesse*.

[387] Manca in m.N e in s.Sz.

[388] In m.A' mancano *extima* ꝛ *comendaçion* ; m.A2 *e estima e comendaçion*, così s.A senza la prima *e*.

[389] m. R *E* maiuscola dopo un punto; ho messo la virgola per il senso e usato ꝛ.

[390] Questo avverbio si trova in m.R e m.A' A2, eppure Amador non menziona il primo ms. che è il più importante, e tralascia l'avverbio come fa s.Sz che segue anche in ciò m.N. = Solo m.A' *deveis* per *deuedes*.

[391] La *de* manca in m.N e s.Sz, e questa volta s.A segue gli altri mss.

[392] m.R solo *inçessan mente*.

[393] Così anche s.A; gli altri *imm-*.

vos ayan resçebido [394]. Por tanto [395], señor, quanto yo puedo exorto z amonesto a la vuestra magnifiçençia que, asy en la inquisiçion de los fermosos poemas commo en la polida horden [396] z regla de aquellos [397], en tanto que Cloto filare la estanbre, vuestro muy eleuado sentido z pluma no çessen [398], por tal que, quando Antropos [399] cortare la tela, no menos delficos [400] que marçiales honores z glorias obtengades.

[394] Così pure s.A ; m.N *recebido* ; s.Sz *rescebido* ; m.A' *recibido* ; m'A2 *reçebido*.

[395] Così pure s.A e s.Sz e m.A'; m.N e m.A2 *quanto*.

[396] Tutti gli altri senza *h*.

[397] m.N e s.A *d'aquellos*.

[398] solo m'A' A2 *cese*.

[399] m.R; m.A2 *Antropos* ; m.N, m.A' e s.Sz *Atropos*. Questa volta Amador de los Rios, accogliendo la prima forma, non segue m.N nè s.Sz. L'ediz. scolastica del Monaci, che è una riproduzione fedele di quella dell'Amador, corregge in *Atropos*. Ma nulla ci autorizza a negare che *Antropos* sia stata la forma usata dal Marchese. Nei sonetti che cominciano *Buscan los enfermos* (m.R f. 182) e *Lloró la hermana*, si trova appunto *Antropos*, e anche in altri test: (*Antropus* è usato da Diego del Castillo).

[400] Così pure m.A2 e s.Sz; m.N *delfficos*; m.A' e s.A *délphicos*.

IMPRESSIONI ITALIANE
DI VIAGGIATORI SPAGNOLI
nei secoli XVI e XVII
(APPUNTI)

Benvenuto Cellini riporta accomodata al borioso vescovo di Salamanca la ricca e bella anfora d'argento lavoratagli, ma poi guastata da mano inesperta, risoluto a non prima consegnare il prezioso lavoro d'oreficeria se non abbia i suoi denari, per nulla turbato dalle arie spavalde di tanti pomposi signori che sono attorno al prelato e che gli fanno irriverentemente pensare alle bestie dello Zodiaco, poiché « chi contraffaceva il leone, quale lo scorpio, altri il cancro ». E se già per il minacciato indugio del pagamento aveva maledetto di cuore « tutta Spagna e chi li voleva bene », ora si compiace di fare piú stizzire col suo dispettoso silenzio « questo pretaccio, il quale sparpagliò le piú pretesche spagnolissime parole che immaginar si possa » [1].

Or questo del bizzarro orafo fiorentino era pure il segreto rancore, il senso e spirito di rivolta, l'atteggiamento sdegnoso contro i burbanzosi e fastosi dominatori spagnoli, diffuso piú o meno largamente nella nostra nazione ed acremente espresso nella copiosa letteratura antispagnola del Rinascimento e del Seicento, senza che ci si soffermasse a considerare se mai non avessero in sé qualche bella virtú fiaccamente invece praticata da noi, come oggi imparzialmente dobbiamo pur convenire [2].

Baldassarre Gracián aveva giudicato dei suoi compatriotti, con abbastanza equanimitá per uno spagnolo del secolo XVII,

---

[1] *Vita*, I. 24.

[2] B. Croce, *La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza*. Bari, 1917. Si veda specialmente il cap. X.

dicendo « que tienen tales virtudes, como vicios, y tienen tales vicios, como si no tuviesen tan relevantes virtudes » [1]. I nostri vecchi astrassero da queste, in generale ; perché, almeno nelle classi colte ed elevate, non mancò l'ammirazione per la « prudenza » e per le nobili doti militari e cavalleresche degli spagnoli [2]. Il naturale risentimento contro i dilapidatori della ricchezza italiana,contro i guastatori delle nostre terre,che si levò anche violentemente talvolta, non poteva fare rivolgere la mente ai lati buoni dell'orgoglioso straniero; ma poiché in quel tristissimo tempo della nostra vita politica e civile il sentimento nazionale unitario pur troppo mancò, dobbiamo riconoscere col Croce che, se si può parlare di malevolenza e di aborrimento solito contro ogni sopraffattore e ogni malgoverno, « un vero odio nazionale contro la Spagna e gli spagnoli non ci fu in Italia... e che non bisogna dar valore profondo alle impreca-

[1] *El Criticón*. Ed. Renacimiento. Madrid. I, pag. 242.

[2] Non mancano tuttavia neppure denigrazioni isolate, per esempio, alla fama del Gran Capitano Consalvo de Córdova, quali quelle di Traiano Boccalini (v. *Ragguagli di Parnaso*, XXXVIII e LVI, centuria II)) e l'altra nella finzione satirica del Lalli in *Franceide*, c. III, st. 25 e segg. È ben noto come il Machiavelli riconosca ed elogi nell'ultimo capitolo del *Principe* il valore della fanteria spagnola. Altrove, dalla valentia dei soldati spagnoli in dar la scalata alle mura deriva un'immagine per un suo pensiero amoroso :

Non è spagnol sí ardito nel montare
D'un castello alle mura, quanto io penso
Esser nello assalir quella ch'io bramo.

Non si puó negare la buona influenza che esercitó sulle truppe italiane la disciplina degli eserciti spagnoli, da quando esse ebbero a militare sotto capitani come Prospero Colonna, l'Albiano, il Marchese di Pescara, Gonzalo di Córdova, ecc... È interessante l'affermazione del Picatoste : « Entonces rivalizaban (cioè gl'italiani) con los españoles en valor, en constancia y en todo género de virtudes, demonstrando la verdad de la pintura que de los soldados italianos hizo Maquiavelo: esiste virtú negli individui, ma ne mancano i capi. Nei duelli e nei congressi di pochi si vede quanto superiori in forza siano gli Italiani, ma non paiono gli stessi trattandosi di eserciti, il che sta nella debolezza di quelli che comandano ». *Los Españoles en Italia*. Madrid 1887, pag. 46 e segg. Larghe lodi fa degli exerciti spagnoli F. Guicciardini nella *Storia d'Italia*. Ediz. Gius. Canestrini, tomo VI, pag. 274-275.

zioni che si odono a volte contro gli stranieri o contro gli spagnoli in particolare, le quali, oltre che generiche, sono per lo piú affatto rettoriche ; né togliere dal suo terreno storico e trasportare oltre la sua cerchia la letteratura antispagnola che accompagnò sui primi del Seicento la politica e le guerre del duca di Savoia, né esagerare l'importanza di qualche antispagnuolo di professione, come il Boccalini, il quale negli spagnuoli suscitava, insieme con lo sdegno, una sorta di stupore, tanto quella sua ostilità pareva singolare e irragionevole... [1]

Le simpatie del resto che la Spagna e gli spagnoli godevano fra noi dovevano essere piú larghe di quel che non paia. Le lodi che di Carlo V, della Spagna, di illustri spagnoli fa l'Ariosto non sono un semplice ornamento rettorico nel « Furioso » (st. 22-28, Canto XV). Letterati e signori italiani, tra cui era di buon gusto saper parlare e scrivere in lingua spagnola [2], avevano continue, amichevoli relazioni con letterati e signori spagnoli, come ne fanno fede copiosi epistolari e non meno copiose raccolte di poesie [3].

E come era comune fra noi la conoscenza dello spagnolo, cosí non meno comune era in Ispagna l'uso dell'italiano. Uno degli interlocutori del *Dialogo de la lengua* di Juan Valdés,

[1] Op. cit. pag. 245-246.

[2] Poetò in ispagnolo, tra gli altri, il fiorentino Pier Salvetti (1609-1654 ?). Di L. Magalotti (1637-1712) sono tuttavia inedite lettere in ispagnolo al conte de Umanes, a Fernán Nuñez, a Fernán Valdés. Cfr. S. Fermi, *Bibliot. magalottiana*. Piacenza, 1904. Cfr. A. Farinelli, *Note* all'op. cit. del Croce (in Giorn. Stor. d. Letter. ital. vol. xxi. pag. 277-278.

[3] E non solo italiane. Poesie latine di umanisti, letterati italiani, in lode di personaggi spagnoli sono in gran numero nei dieci tomi dei *Carmina illustrium poetarum italorum*. Florentiae, MDCCXXIV. — Da parte degli spagnoli, troppo lunga sarebbe, ad esempio, la lista dei nomi dei letterati e di personaggi illustri italiani a cui l'umanista aragonese Giovanni Verzosa indirizza, come a cari amici, molte delle sue *Epistulae* oraziane (Panormi, MDLXXV). Cfr. H. Vaganay *L'Espagne en Italie* (in « Revue Hispanique, IX, 489-511; XI, 541-565; XII, 261-273) Dell'opera citata del Croce si vedano, a guesto proposito, specialmente i capitoli VII e VIII.

l'italiano Marcio, dice a proposito dell'altro interlocutore, pure italiano, che questi, da « buen cortesano » vuole approfondire la conoscenza della lingua spagnola « porque, como veis ya en Italia assí entre damas como entre caballeros se tiene por gentileza y galanía saber hablar castellano » [1]. D'altra parte, Baltasar de Alcázar in certe sue *quintillas* intitolate *La vida de la aldea* (Oir misa cada día) attesta che nella vita di villaggio, per far figura, un borghigiano, oltre al vestire signorilmente, doveva sapere

Hablar un poco francés,
Y declarar a Petrarca.

Lo stesso Boccalini, che non puo chiuder gli occhi per negare certe ottime qualità degli aborriti spagnoli, teme un ancor piú largo consenso in coteste simpatie se non fosse la rozzezza di cui li taccia e rimprovera : « Guai all'Italia, scrive, se gli Spagnoli sapessero congiungere all'astuzia, prudenza e valore che possiedono, anche la cortesia e soavità di costumi ; tutti saremmo loro schiavi, però che gli Italiani fanno piú stima delle buone parole, che dei fatti » [2].

E irragionevoli sembravano, fra gli altri, tante aspre invettive, tante maldicenze gridate su ogni tono, a Cristóbal Suárez de Figueroa, uno dei piú ragguardevoli spagnoli che furono a lungo in Italia preposti ad uffici pubblici e, se non dei maggiori scrittori della sua nazione, certo un valentuomo che ebbe nella vita e negli scritti alti ideali letterari, morali e politici [3]. Nel *Pusilipo*, l'ultima opera che di lui possediamo, scritta forse per cattivarsi, nelle tante e immeritate sventure, la benevolenza almeno del nuovo viceré duca di Alcalá, e in cui alquanto confusamente si disserta di politica, di morale, di religione e di filosofia naturale, in sei convegni fra quattro colti signori spagnoli, al ricordo

[1] Ed. Calleja, Madrid, pag. 173.
[2] *Bilancia Politica*, I. 135.
[3] J. P. Wickersham Crawford. *Vida y obras de Cristóbal Suárez de Figueñoa*. Trad. par N. Alonso Cortés. Valladolid, 1911.

nostalgico della patria lontana e pur presente, della cordialità e delle virtú ospitali dei loro compatriotti verso gli stranieri, Rosardo, l'esperto politico, lamenta le ostilitá a cui sono invece fatti segno gli spagnoli negli altri paesi con lucidissima allusione all'Italia: « Con que rezelos viven las otras naciones! Con que sopercherias proceden, quando llegan a sus ciudades Españoles! Gozques en fin, vilíssimos; labradores de miedo de que no les lleve el que pasa algo de su habitación ». Al che risponde risentito Silverio, il filosofo: « Merecieran sin duda, igual correspondencia en los desafueros, y grosserias, mas desdice a la generosidad de los que aborrecen; siempre superiores suyos en valor, y a su pesar imperantes. No es mucho (como afirma Cicerón) sea odiado el temido. Con que malicioso cuidado escriven a menudo papelillos insipientes, con título de manifiestos. Pensión del Imperio dezia Otaviano, son las murmuraciones: permítanseles a los subditos miserables, como le gozemos, que solo les queda en la opresión semejante consejo y consuelo ». Lauretano, letterato e poeta, pensa che sarebbe bene rimbeccare a dovere tante malediche lingue, tante velenose penne; c'è chi potrebbe ben farlo e n'avrebbe larga materia: « No fuera bien responderles, quando publican disparates en figura de Raguallos, o sea de otro qualquier género? pues ay tanto en ellos, que satirizan en lo moderno, y antiguo? y tan valientes pinzeles, que los supieran retratar con vivíssimos colores? ». Non è però di questo parere Florindo, valoroso uomo d'armi che stima meglio ripagare le insolenże col silenzio e col disprezzo: « Esse sería calificarlos y aplaudirlos. Su petulancia embidiosa no merece respuesta alguna; siguiéndoseles con callar más ridiculo desprecio » [1].

[1] *Pusilipe: ratos de conversación en los que dura el passeo.* En Nápoles, por Lazaro Scoriggio. MDCXXIX. Il contegno tuttavia degli spagnoli verso gli italiani fu, di solito, piú cavalleresco e garbato di quello degli italiani verso di loro. Cfr. la recensione di A. FARINELLI alle *Ricerche ispano-italiane* de Croce, a pag. 278 su questo punto (in « Rassegna bibliografica d. lett. ital. » anno VII n. 11-12, nov.-dec. 1899).

Uno dei motivi piú ripetuti nelle invettive, nelle satire d'italiani contro la gente di Spagna era la gran boria, l'albagia, la superbia, l'arroganza. L'ambasciatore veneziano Paolo Tiepolo aveva fatto risaltare tali difetti come caratteristici nell'enumerare le tristi qualitá morali osservate negli spagnoli, scrivendo: « Sono per lo piú ingordi del denaro, ingrati de' benefici, poco veridici, manco osservatori della lor parola, superbi è con chi lungamente conversano, insolenti e insopportabili; talché, siccome da principio si dimostrano umani e ripieni di grate e piacevoli creanze, cosí a poco a poco usando maggior presunzione ed arroganza, se non trovano grandissimo contrasto, procurano di mettersi sempre piú innanzi, e di farsi non solo superiori, ma padroni e tiranni dell'amico, in modo che non è nazione, colla quale essi abbiano praticato, che non gli abbia in odio sopra tutti gli altri uomini del mondo » [1].

Era dunque cotesta alterigia e spavalderia spagnola, ripresa comunemente, e non da italiani soltanto [2]. Ma nessuno diceva cosa nuova, ché fra gli stessi spagnoli molti confessavano tale pecca, ne convenivano e ad essa attribuivano anzi, come a principale causa, l'antipatia da cui si sentivano circondati in paesi stranieri. Cristóbal de Villalón, spirito aperto e libero di colto

[1] *Relazioni di Spagna*, 1563. Il Castiglione tuttavia per bocca di messer Federico osserva contro simile rimprovero fatto dal Calmeta agli spagnoli: « Non voglio già negar che non si trovino molti Spagnoli presuntu si; dico ben, che quelli che sono assai stimati, per il piú sono modestissimi ». *Cortegiano* II, 22.

[2] Diego Galán racconta che, navigando nell'arcipelago greco, diretto a Venezia, il 29 marzo 1600, ebbe a soffrire fame e disagi, e che quelli della ciurma si ridevano di lui: « Y como yo era español, nadie se dolia de mi, antes se reían y me daban brega y cordelejo, diciendo: qué es esto, señor español? es posible que se humille su soberbia?; oh cómo nos holgáremos de ver á todos los Españoles en el estado que vm. se halla, a ver si se postraba su valentía y arrogancia! yo callaba por conocer que todos nos aborecen, más par la envidia desta velicosa nación que por la soberbia de sus hijos ». Ed. Sociedad de bibliód. españ. Madrid, 1913.

avventuriero che aveva girato per molto mondo e, verso il 1555, era stato di passaggio in Italia, scampato dalla prigionia di Constantinopoli, di questa e di altre pecche morali appunto li accusa : « Entre todas las naciones del mundo, somos los españoles los más malquistos de todos, y con grandísima razón por la soberbia, que en todos días que servimos queremos luego ser amos, y si nos convidan una vez á comer, alzámonos con la posada. Vereis en el campo del Rey y en Italia unos ropavejeruelos y oficiales mecánicos, que se huyen por ladrones, con unas calzas de terciopelo y un jubón de raso, jurando de contino, puesta la mano sobre el lado del corazón y a la fe de caballero » [1].

Della fine del secolo XVI è il ben noto romanzo picaresco dell'amaro Matteo Alemán, *Guzmán de Alfarache* (1599), dove fra le avvertenze che un vecchio cordovese dà a Guzmán venuto a Roma a menarvi vita accattona, di cavaliere d'industria, c'è anche questa molto significativa : « Responde con humildad a las malas palabras, y con blandas a las ásperas, que eres Español, y por nuestra soberbia (siendo malquistos) en toda parte somos aborrecidos, y quien ha de sacar dinero de agena bolsa, más conviene rogar que reñir, orar que renegar... » [2] E per citare ancora una testimonianza delle piú tarde, il Gracián su ricordato, nel *Criticón* (1650) scriveva : « La soberbia, como primera en todo lo malo, cogió la delantera. Topó en España, primera provincia de Europa. Parecióla tan de su genio, que se perpetuó en ella. Allí vive y allí reina con todos sus aliados la estimación propia, el desprecio ajeno, el querer mandarlo todo y servir a nadie, hacer del don Diego y vengo de los godos, el lucir, el campear, el alabarse, el hablar mucho, alto y hueco, la grave-

[1] *Viaje de Turquia*. Ed. M. Serrano y Sanz. Madrid, 1905 (in Autobiografías y Memorias » della Nueva biblioteca de A. E. Cfr. su C. d. V. Narciso Alonso Cortés, *Miscelánea Vallisoletana* (3ª serie). Valladolid, 1921, pag. 165 sgg.

[2] I. lib. III, cap. 3, pag. 272. Ed. Strasburgo « Biblioteca Romanica ».

dad, el fausto, el brio, con todo género de presunción : y todo esto desde el noble hasta el más plebeyo » [1].

Come pertanto non procedevano da odio nazionale i dileggi e le vituperazioni d'italiani rispetto alla superbia spagnola, ch'era magagna vera e riconosciuta e dappertutto riprovata, cosí per altri vizi e colpe. Osserva il Farinelli : « Le millanterie degli spagnoli, vincitori e conquistatori del mondo, ci movevano talvolta al riso ; ne riderà anche Lope de Vega medesimo, che, ad un personaggio italiano della sua *comedia* « Secretario de si mismo », fa esclamare :

O Españoles fanfarrones
todos voces y palabras
Nidos sois de soberbia...
Si se perdiera en vosotros
Se hallaría la arrogancia.

Quien os ve venir perdidos
A la grandeza de Italia,
Un alpargate de cuerda
Una espadilla sin vaina !
Dezir que sois don Mendoza
Don Toledo y Don Guevara.

Correvano le satire e i pasquilli [2] ma in fondo non volevamo male a questi eroi novelli, e non potevamo ingiuriarli come codardi e vili ; riconoscevamo che il soldato di Spagna era d'esempio alle milizie di tutte le nazioni. Lo rispettava il Machiavelli, sempre preoccupato perché gli abusi dei mercenari cessassero ; e vantava i soldati guasconi, « che sono un poco meglio degli altri e nasce perché sono vicini ai confini di Spagna, che vengono a tenere un poco dello spagnolo. Le spacconate, i miracoli di prodezza gridati, la gravità di quest' invincibili aiutavano ad incarnare nello spagnolo il tipo del Capitan Fra-

[1] Ed. cit. cap. 3, pag. 22. Un bel lavoro di J. JUDERIAS « *La leyenda negra. Estudios acerca del concepto de España en el estranjero* ». 2 ed. Barcelona, 1917 raccoglie e illustra queste ed altre accuse, non d'italiani soltanto.

[2] Cfr. *Carmina Pasquilli*. MCCCCCIX — *Pasquallorum*, tomi duo (1544) — *Carmina apposita Pasquillo* (1512, 1513, 1514). Si trova manoscritto nella Biblioteca Nazionale di Firenze un *Dialogo di Pasquino Franzese e Marforio Spagnolo*.

cassa o Capitan Spaventa, legittimo successore del *miles gloriosus* antico, comune a tutti i popoli, e non mai a corto di discorsi fanfaroneschi, prodigati sulle scene nella lingua ispanica. E degenerava talora in bassezza questa bizzarra e comica figura, variata all'infinito senza spandere veleno, per altro, e nuocere alla fama di valentia, riconosciuta allo spagnolo universalmente » [1].

La rapacità di Spagna era anch'essa vecchia lagnanza, e non italiana soltanto, sí bene di scrittori di quella nazione. Già un Pelagio Alvaro, citato dall'abate Lancellotti, aveva fin dal 1320, nel *De planctu Ecclesiae*, riprovato i soldateschi abusi e affermato che « hodie milites sunt latrones, maxime in Hispania [2], e il Villalón su ricordato riprenderà con l'insolenza, la rapacità di soldati non solo, ma di capitani spagnoli, paragonandoli ai sarti tanto malfamati comunemente dagli scrittori suoi connazionali : « eran como los sastres, que no es en su mano dejar de hurtar en poniéndoles la pieza de seda en las manos » (op. cit.). Era una conseguenza e della voglia di spadroneggiare con cui venivano in Italia, e della molta miseria di cui si venivano a rifare tra noi tanti spiantati fidalghi, e della gran fame che si rimpastavano quei soldati che in Italia ricevettero, appunto a spregio, il nomignolo di *bisoños* [3]. La « Soldadesca » di Torres

[1] *Note* all'opera su citata di B. Croce, pag. 295.

[2] *L'Hoggidí*, Dis. XXXIII.

[3] Il Croce riporta, circa questa voce, a pag. 225 dell'op. cit., un passo del Bandello e uno del de Figueroa. Il Mendoza della Soldadesca » spiega e commenta cosí la parola *bisoños* :

Porque tienen presuncion
y son bestias en sus modos.
No es de oir;
Porque si quieren pedir
De comer a una persona,
No sabran sino decir :
Daca el bisoño, madona (Jornada II).

È da ricordare anche quel che Juan de Valdés nel *Didlogo de la lengua* (ed.

Naharro realisticamente dipinge la miseria di tale ambiente militare, la quale pur era la gran piaga di tutta la nazione. Non maraviglia quindi che tale pietosa condizione, in cosí vivo contrasto con l'arroganza e l'alterigia di dominatori, fosse facile bersaglio a tante satire mordaci.

Un'ottava dello « Scherno degli dei » del Bracciolini valga per molti. Mercurio si offre a Vucano per ripulirlo e gli ha provveduto, fra l'altro, « un cappel di Milano e un bel collare », ma quanto alla camicia, se ne può fare di meno. Quindi senz' altro gli dice

Che poco importerà, quando ben voglia,
Far senza ancor, come l'accorto ibero,
Che va lontan dalla paterna soglia
Per dimostrarsi altrui nato all'impero,
E con un ravanel pasce sua voglia
Del cibo, e sempre in apparenza altero,
Senza denari, e pane anco potrai
Trovarlo sí, senza sossiego mai [1].

Pungente frecciata contro tanta povertà spagnola, in generale almeno. Anche dal Boccalini è spesso messa in satira, ma è anche sinceramente da lui riconosciuto in questa gente di Spagna il merito del decoro esteriore, contrassegno certo di animo non volgare. Egli racconta come « un virtuoso spagnuolo », ferito a morte da un poeta italiano, si raccomandasse, prima di morire, ad un suo amico, di seppellirlo senza spogliarlo ; e perché ? Si scoprí che, pur signorilmente vestito, era senza camicia ! Apollo, stupefatto di tal novità, esaltò l'atto di chi « anco nella stessa agonia della morte, sopra ogni altra cosa talmente si fosse

Calleja, Madrid, pag. 173) fa dire a Marcio, interlocutore italiano : « soldados pláticos se burlan de los nuevamente venidos de España, que nosotros llamamos bisoños ». Cfr. pure N. Alonso Cortés, *El Licenciado Vidriera*. Valladolid, 1917, pag. 13-14.

[1] IX, 14. Cfr. *Bandello*, IV. 25 ; *Guazzo*, Civil conversazione, ff. 128-129; *Fortini*, giorn. II, nov. 13; *Domenichi*, Scelta de'motti, burle... Firenze, 1566, pag. 297.

ricordato della sua reputazione, che avessi chiusi gli occhi col zelo del suo onore... indizio di animo sopramodo grande » [1]. E nel dotto autorevole consesso, Flavio Quintiliano, recitando l'orazione funebre, fece risaltare « proprissimo della onorata nazione spagnola esser posporre la cura della vita al zelo della reputazione, e che nelle loro azioni piú premevano gli spagnuoli nella cura di non commettere indignità, che in vivere », e conclude: « oculatamente negli spagnuoli si vede regnar la molta apparenza e l'infinita sostanza, la vanità e la sodezza ne' suoi maggiori estremi » [2].

***

Non piú valore aveva il preteso odio nostro nazionale contro gli spagnoli che le male parole, i giudizi ingiusti, suggeriti dal risentimento, di scrittori spagnoli contro di noi. A sentir taluno di essi, l'Italia era il paese degl'imbroglioni, della mala fede : « El engaño, si legge nel Gracián, trascendió toda la Italia, echando hondas raíces en los italianos pechos : en Nápoles hablando y en Génova tratando. En toda aquella provincia está muy valida, con toda su parentela, la mentira, el embuste y el enredo, las invenciones, trazas, tramoyas ; y todo ello dicen es política y tener brava testa » [3].

Genova, la fedele a Spagna, la fedelissima anzi dal trattato del 1514 con re Ferdinando. dove invano però gli spagnoli si

[1] *Ragguagli*, IV, centuria II.

[2] *Ragguagli di Parnaso*, II. 4.

[3] *El Criticón*, ed. cit. pag. 178. Nelle istruzioni date da Gaspar Verela all'ambasciatore spagnolo in Roma, conte de Castro, è detto, fra l'altro, che « los naturales con la mala educación han perdido de tal manera aquella antigua virtud y vigor romano, que les cuadra hoy bien lo de Tiberio « homines ad servitutem nati ». Sus costumbres las pintó San Bernardo. Odian nuestra nación ».

attendevano, liberali accoglienze e cordialità, per la tirchieria tante volte rinfacciata degli abitanti, la « meretrice di Spagna », come era chiamata per indignazione, in Italia fu la città più fatta segno agli strali della malignità e della maldicenza degli spagnoli [1].

Ma che per questo? Non si poterono sottrarre gli spagnoli al fascino delle bellezze delle città nostre celebrate dai loro poeti [2], delle glorie, della civiltà italiana, e anzichè ripagare da dominatori le ostilità che pur dovevano sopportare fra noi, si mostrarono sempre animati da un vivo e sincero sentimento di rispetto e di riverenza verso la grande e sfortunata nazione. Contiene il suo sarcastico sorriso perfino l'occhialuto Francesco de Quevedo che, inchinandosi alla gran saggezza politica di Venezia « cerebro de Europa » illumina la sua prosa d'una immaginosa personificazione in cui rappresenta l'Italia come una donzella ricca e bella, la quale, rimasta orfana, è ora in potere di tutori ed esecutori testamentari. Desiderosa di trovare un marito, si dibatte fra l'insidie di costoro che non vorrebbero restituirle la ricca dote, di cui, soggiunge, « nosotros los Españoles le hemos quitado gran parte » [3]. Il suo ben noto sonetto, ispirato dalla passata grandezza di Roma nel mondo, ha sincero tono d'ammirazione:

Buscas en Roma a Roma, o peregrino,
Y en Roma misma a Roma no la hallas.
Cadaver son las que ostentó murallas,
Y tumba de sí propio el Aventino.
Yace donde reynaba el Palatino,

[1] Cfr. A. Restori, *Genova nel teatro classico di Spagna*, Genova, 1911; e « *Ancora Genova nel teatro classico di Spagna* » (in « Rivista ligure di scienze, lettere e arti). Genova, 1913. E. Mala, (in « Fanfulla della Domenica » 6 giugno 1915) *I Genovesi descritti dagli Spagnoli*.

[2] Sonetti di Miguel de Barrios per città italiane sono nel « Coro de las Musas ». Cfr. Gayangos, Catálogo I, 42.

[3] *La Hora de todos y fortuna con seso*. Ed. cit.

Y limadas del tiempo las medallas,
Más se muestran destrozo a las batallas
De las edades, que blasón latino.
Sólo el Tibre quedó, cuyo corriente,
Si ciudad la regó, ya sepultura
La llora con funesto son doliente.
O Roma ! en tu grandeza, en tu hermosura,
Huyó lo que era firme, y solamente
Lo fugitivo permanece y dura [1].

[1] E intitolato *A Roma sepultada en sus ruínas* e si legge con altri componimenti poetici dello stesso Quevedo riferentisi alla decadenza di Roma (*Ruína de Roma, Roma antigua y moderna*) in B.A.E. tomo LXIX. Sopra questo sonetto v. « Revue Hispanique » XVIII, (1908), pp. 432-438, Appartiene alla poesia delle rovine come il sonetto d'anonimo « Superbi colli, e voi sacre ruine » che ebbe tante traduzioni e imitazioni e parafrasi, studiato prima dal Morel-Fatio e poi piú ampiamente dal Foulché-Delbosc nella « Revue Hispanique » 1904, pag. 225-243. Recentemente Ramiro Ortiz nel suo bel libro « La Fronda delle Penne d'oca nei giardini d'Astrea » (Napoli, 1921, pag. 42-68) è ritornato sul sonetto del Quevedo, e studiando diligentemente il motivo poetico del « sepolcro di Roma », dissente a ragione dal Léger che crede avere il Quevedo imitato certo epigramma latino d'un umanista polacco. Per l'Ortiz dovette aver presente invece alcuni versi latini dell'umanista Vitalis, pubblicati a Francoforte il 1608 nelle *Delitiae italorum poetarum*. Il motivo *Romam in media non invenio Roma* sarebbe una « ramificazione, originata probabilmente da una arguzia, da un giuoco di parole (non vedo Roma in Roma) di qualche bello spirito epigrammista degli ultimi del cinquecento, del piú largo motivo poetico della volubilità e instabilità della Fortuna ». Recentemente il dotto e caro amico mi segnalava il passo del Petrarca : « *Qui enim hodie magis ignari rerum Romanorum sunt quam Romani cives? Invitus dico, nusquam minus Roma cognoscitur, quam Romae* (FAM, VI, 2.) A un'elegia latina di un Fulvio, Cardullo da Narni, letterato del sec. XVI, la quale ha tanta somiglianza col sonetto del Quevedo, non credo abbia mai posto mente altri. È intitolata *In urbem Romam* e si legge nel tomo III dei già citati *Carmina illustrium poetarum ital.*

Languentem gressum paulisper siste, viator,
et lege marmoreis carmina scripta notis.
Roma fui, quondam toto celeberrima mundo,
arte, situ ingeniis, Marte opibusque potens.
Sola triumphatum fraenavi legibus orbem ;
paruit imperio terra fretumque meo.
Impositae septem nituerunt montibus arces,
totque arcus, thermae, templa, theatra, domus.

Le relazioni politiche e militari cosí strette fra la Spagna e l'Italia nei secoli XVI e XVII,s'intende come facessero affuire fra noi uomini d'arme, letterati politici, nobili in fiore e fidalghi decaduti, cortigiani e avventurieri che qui si trovavano, per ogni rispetto, tanto bene, a contatto immediato con la civiltà, con la raffinata cultura, con la ricchezza e la floridezza delle nostre popolazioni. Specialmente a Napoli, quasi quartier generale delle milizie spagnole, a Roma, a Genova, a Lucca fissavano volentieri la loro dimora ; e come il loro sogno ambito in patria era di potere una volta o l'altra toccare le belle sponde di quest'altra Esperia, smaniosi di vedere e godere le maraviglie che ne sentivano celebrare da quanti dei loro compatriotti c'erano stati, cosí, a malincuore, con profondo rammarico se ne distaccavano, quando non avevano potuto fissarcisi per sempre, come tanti e tanti pur fecero. « Ir a Italia era el sueño dorado de nuestros artistas — scrive il Picatoste — y de nuestros poetas, de nuestros abogados y de nuestros políticos. La juventud en todas las esferas sociales se alistaban con fervoroso entusiasmo en los tercios españoles para pasar a aquella península, y saludaba sus playas como las de una nueva patria... Y no era ir a Italia correr tras de locas aventuras a demostrar un valor feroz como en Flandes, sino ir a recibir aquella luz que emanaba de tanto centro científico, literario y artístico, y completar una educación que parecía dirigida a terminarse bajo

Prorsus eram felix, si non ruitura fuissem ;
et mihi ni cunctas sors rapuisset opes :
Roma ego iam non sum, perii, propriisque ruinis
obruta sum : gremio condor et ipsa meo.
Reliquias quascumque vides, quae diruta cernis
moenia, splendoris sunt monumenta mei :
Frusta igitur Romam Romae nunc quaeris : abire
hinc licet ; ah, Romae Roma sepulta iacet !
Interea monitus, perituras ne strue moles :
exemplo poteris cautior esse meo.
Carpe viam : volui scires haec pauca : memento
ut meminisse mei, sic meminisse tui.

aquel cielo tan semejante al nuestro. *Estuvo en Italia* queria decir es hombre ilustrado, así como *estuvo en Flandes* significaba un hombre feroz, y *estuvo en América* significaba un aventurero..»

Attraeva in Italia l'esercito molto di avventurieri, di soldati, di *pícaros* il miraggio che vi aveva attratto il Rodolfo cervantino della *Fuerza de la sangre*, il giovane di buona famiglia toledana, il quale « aveva sentito da certi soldati della abbondanza delle osterie... e della libertà che vi godevano gli spagnoli negli alloggiamenti »; il giovane galante e scapato al quale, osserva l'immortale scrittore, « suonava bene quel: — Ecco i buoni pollastri, i piccioni, il prosciutto e le salcicce, con altri somiglianti nomi di cibi dei quali i soldati si ricordano quando da quelle parti tornano alle nostre e son costretti alla miseria e ai disagi delle osterie e degli alberghi di Spagna ».

Tornati in patria, amavano rievocare i dolci ricordi d'Italia. Cosí Antonio de Guevara, il dotto vescovo di Mondoñedo, che dal 1535 in poi percorse l'Italia, nel *Menosprecio* [1] ricorda « las señorias de Venecia, Génova y Florencia... los Estados y casas de los principes y potentados de Italia; en todas las cuales cortes vi grandes cosas que notar y otras dignas de contar ».

Quanti capitani di sua Maestà Cattolica, come don Diego di Valdivia del « Licenciado Vidriera » dovettero esaltare a qualche Tommaso Rodaja « la bellezza di Palermo, l'opulenza di Milano, i conviti di Lombardia, gli splendidi desinari nelle trattorie » e riferirgli « piacevolmente e precisamente di certe espressioni risonanti in mezzo alla baldoria: — Presto, padrone! vieni quí, manigoldo! vengano le maccatelle, i pollastri, i maccaroni » e dimenticare col gongolare presente tutte le burrasche passate, specie nel golfo di Lione, per venire di Spagna in Italia, dove facevano la conoscenza con la soavità del Trebbiano, col pregiato Montefiascone, col bruschetto dell'Asprino, con la gene-

[1] Ed. della « Lectura » Madrid, pag. 41.

rosità dei due vini greci di Candia e di Somma, con la signorilità di quello delle Cinque Vigne, con la dolcezza e la piacevolezza della signora Guarnaccia (Vernaccia), con la rustichezza della Centola » disdegnando « la miseria del romanesco » [1]. Erano cibi e vini italiani di cui il Cervantes aveva avuto diretta esperienza certamente e che ora, memore, lodava senza restrizione per bocca di personaggi creati dall'arte sua, quando, compiendo un vivo desiderio, ebbe a dimorare in Italia tra il 1572 e il 1575, piú a lungo soffermandosi a Napoli, di cui gli tornava sempre caro il ricordo, e visitando da povero soldato Palermo, la Sardegna e Genova, dove ebbe ad ammirare le chiome bionde delle donne, la gentilezza e l'ardito portamento degli uomini, la splendida bellezza della città che su quelle alture « pare abbia le case incastonate nell'oro ».

Lodi interessate, per verità, degli agi e del benessere della vita italiana ; lodi magari egoistiche del padrone soddisfatto del possedimento agognato.

Strana e curiosa qualche stonatura nel coro di queste lodi, come quella di don Joseph Pellicer che cosí descrive l'Italia : « Es tierra áspera por los muchos montes, y estéril por el calor; los ganados no muchos, ni de sustento mayor. Tiene copia de árboles a quien el sol prohibe ser útiles. De modo es su esterilidad, que obligó a los Césares antiguos a solicitar manjares para su gula de naciones estrangeras. Las ciudades son grandes y sus sitios amenos ; las casas suntuosas de mármoles y artificios curiosos. Los templos soberuios, sus ornamentos preciosos.

[1] Circa la lista di questi vini, V. la nota alla mia traduzione di *Novelle* cervantine (Bari, Laterza, 1911, pag. 230) Cfr. anche la dotta nota di N. Alonso Cortés a pag. 16-19 della sua edizione e commento al « Licenciado Vidriera » del Cervantes. Vi riporta anche un passo di Juan de Espinosa in lode dei vini italiani. La vernaccia e la malvasia di Candia son pure ricordati come vini prelibati nella « Lozana Andaluza » del Delicado (Mamotreto XLII). Del romanesco anche il Delicado dice poco bene ; dice che « no es bueno sino un año, que no se puede beber el vino como pasa de Setiembre » (Mamotreto LIV).

Los naturales son ingeniosos, vivos, capaces de ciencias, valientes, pero escasos, miserables, dados al trato, y comercio, juntadores de hacienda, elocuentes, fieles, religiosos en la aparencia y en lo interior, pero dados a las delicias mucho, y a los estudios igualmente » [1].

Lealmente riconoscono la superiorità della cultura e della civiltà italiana sulla loro. Nominato vicerè di Napoli nel 1610, il conte di Lemos don Pedro Fernando de Castro ebbe cura di costituire in questa città un circolo o accademia letteraria, ed a questo scopo incaricò Lupercio de Argensola di scegliere letterati di bella fama che nell'Italia cosí colta, facessero onore al nome spagnolo. È risaputo che non si volle pensare al Cervantes e come questi se ne dolesse. Non parvero a Cristóbal Suarez de Figueroa e a Cristóbal de Mesa che i prescelti, per quanto rinomati nel loro paese, potessero in Italia tenere alto il nome spagnolo quanto si doveva, accanto ai grandi letterati italiani. E per citare un esempio, diceva di sé stesso il de Mesa che, pur essendo stato discepolo di Francesco Pacheco, di Hernando de Herrera, di Francesco di Medina, di Luis de Soto e del Brocense, aveva tuttavia dovuto imparare non poco in cinque anni che era stato a fianco del Tasso [2]. Quando li sorprendiamo, questi spagnoli, a parlare fra loro, come in casa loro, di noi e dell'Italia, smettono od attenuano l'usata albagía, e mostrano di sentirsi e di sapersi di tanto inferiori ai dominati. Si disse allora, e Francesco Serdonati raccolse il proverbio: « Non conosce l'Italia e non l'estima — Chi provato non ha la Spagna prima ». Candidamente lo conferma uno degli interlocutori

[1] *Lecciones solemnes al Polifemo de Don Luis de Góngora*. Madrid, 1630, p. 133.

[2] Per il de Mesa le Muse spagnole erano state « incultas y sin arte ». Al conte di Lemos appunto scrivera « que algunos de los que tanto estimaba no merecia llegar a la falda del Parnaso, como conocería bien en Italia, donde la poesía y el buen gusto estaban más adelantados ».

nel *Viaje* del Villalón, ammirato anche lui della rapidità, della sicurezza, della puntualità con cui viene esercitato il servizio delle poste in Calabria, come in tutto il resto d'Italia: « Acá todos somos bestias — esclama senza sottintesi — en todas las habilidades nos exceden todas las naciones extranjeras: dadme, por amor de mi, en España, toda cuan grande es, una cosa tan bien ordenada » [1]. Il don Pedro del dialogo, che è poi il Villalón stesso, il quale ha visto tanto mondo, all'interlocutore Giovanni, stupito al sentirgli dire che la Spagna è paese povero, non dubita di rispondere che « mucho en respecto de Italia: paresceos que podría mantener tantos exércitos como mantiene Italia? Si seis meses andubiesen cinquenta mil hombres dentro la asolarían, que no quedase en ella hanega de pan ni cántaro de vino... » Quello che la Spagna realmente fosse nella sua popolazione, nelle sue città e campagne, e quello che realmente valesse, lo diceva ben alto, del resto, il Tassoni nella Filippica II.

Non potremo certo tener dietro a quanti spagnoli ebbero, per l'una o per l'altra ragione, a viaggiare in Italia, dove trovavano che « hay más que ver y que gozar » [2], poiché ci troveremmo in mezzo a troppa gran folla; né ci soffermeremo ad ogni città nostra da essi visitata, ché ci spederemmo ; ma, a comprendere quanto basta quali fossero le impressioni italiane che tra gli spagnoli s'andarono suscitando nel percorrere le terre d'Italia, ci uniremo a qualcuno, specie dei piú colti e di piú conto fra essi, e insieme ci soffermeremo in questa o quella delle città piú importanti e piú largamente ricordate.

E prima, com'è naturale, Roma. La sede della cristianità doveva ben attrarre piú che altra delle città italiane i sudditi della cattolicissima Spagna; oltre di che, il fascino delle memorie antiche, i monumenti gloriosi della duplice civiltà acuivano

[1] Ed. cit. pag. 91.
[2] B. Gracian, *El Criticón*, II, 9.

il desiderio sopratutto dei dotti. In generale però bisogna dire che questi spagnoli osservavano un pó superficialmente; s'interessavano piú che altro di cose attinenti alla religione, alla chiesa, non rivivevano con lo spirito nel mondo della cultura; non avevano presenti alla mente le glorie letterarie d'Italia di cui avrebbero pur dovuto parlar loro tante città nostre. Ha ragione a domandarsi il Farinelli, riferendosi a Dante: « Gli spagnoli che peregrinavano su e giú per l'itale sponde, nel'400, si dettero essi mai pensiero di Dante, percorrendo la Toscana, sostando a Firenze? » Le diligenti ricerche pur fatte nelle « poche e non ricche memorie e relazioni di viaggio » del secolo XV, lo traggono ad affermare che non ebbe a trovare se non vaghi, vaghissimi accenni agli illustri uomini fiorentini, e che nessuno ricorda Dante, il Petrarca e il Boccaccio [1].

Roma cristiana, medievale, Roma papale era piú che altro l'ammirazione degli spagnoli. In quel fantastico, strano romanzo, cosí attentamente studiato con tanto fine gusto artistico dal compianto Paolo Savj-Lopez e da lui additato sotto un aspetto nuovo al lettore abituato a considerarlo come opera quasi trascurabile del Cervantes, che invece ne faceva tanto conto, gli avventurosi pellegrini giunti a Roma, nella viva, religiosa ammirazione loro esprimono e significano quella del grande spagnolo che fu nella città eterna in compagnia e al servizio del nuovo cardinale Giulio Acquaviva, come egli stesso ci fa sapere nella dedica della *Galatea* ad Ascanio Colonna abate di S. Sofia [2]: « El Duque y Arnaldo cadauno por su parte, entró en Roma, sin darse a conocer a nadie y los demás peregrinos de nuestra

[1] *Dante in Ispagna* (in Giorn. stor. d. letter. ital. pag. 40-41. Anno 1905 Supplemento 8.)

[2] P. Savj-Lopez. *Il Cervantes*, Napoli, Ricciardi, 1913 — « Debajo de la esclavina del peregrino desconocido, fácil es distinguir al autor de la novela, que no era escrupuloso en entroducirse por do quiera a si mismo y a sus poesías ». M. Milá y Fontanals, *Obras*, t. IV, pag. 307-311. Barcelona 1892.

compañía, llegando a la vista della desde un alto montecillo la descubrieron, y hincados de rodillas, como a cosa sacra, la adoraron, cuando de entre ellos salió una voz de un peregrino, que con lágrimas en los ojos comenzó a decir de esta manera :

O grande, o poderosa, o sacrosanta
Alma ciudad de Roma, a ti me inclino
Devoto, humilde, y nuevo peregrino,
A quien admira ver belleza tanta.
Tu vista, que a tu fama se adelanta,
Al ingenio suspende, aunque divino,
De aquel que a verte, y adorarte vino
Con tierno afecto, y con desnuda planta.
La tierra de tu suelo que contemplo
Con la sangre de Mártires mezclada,
Es la reliquia universal del suelo.
No ay parte en ti, que no sirva de ejemplo
De santidad, assí come trazada
De la Ciudad de Dios al gran modelo [1].

È questo sonetto, come afferma lo stesso Cervantes, quasi una riparazione e una protesta per quello che contro Roma aveva scritto un suo connazionale. «Aurá pocos años — dice — que llegó a esta santa ciudad un poeta español, enemigo mortal de si mismo, y deshonra de su nación, el cual hizo y compuso un soneto en vituperio de esta insigne Ciudad y de sus ilustres habitadores ; pero la culpa de su lengua pagara su garganta, si le cogieran. Yo no como poeta, sino como Christiano, casi como en descuento de su cargo, he compuesto el que habeis oido» [2]. Nel suo sonetto il Cervantes esprime l'asaltazione

[1] *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, lib. IV, cap. 3°.

[2] Il Milá y Fontanals lo ritenne composto nel 1569, all'arrivo in Roma del Cervantes, ma il Croce stabilí la data della venuta in Italia del Cervantes nel 1572. Si potrebbe anche credere che di su reminiscenze della sua prima venuta il Cervantes componesse molto tardi questo sonetto, insieme col fantastico romanzo da cui levó le mani poco prima di morire. Indubbiamente insostenibile appare la data del 1569 se si pensi che nel cap. 6 del libro IV, a proposito dei dipinti in casa del monsignore collezionista, è citata non solo *la Gerusalemme Liberata*, ma anche l'imitazione che ne fece Francisco López de Zárate

entusiastica di una belleza incantatrice superstite, tanto che il magnifico aspetto vince la fama che ne va per il mondo; è l'esaltazione di Roma cristiana vagheggiata dal pio visitatore, come immagine della città celeste.

Ma fu anche nella storia del costume, la gran pietra di scandalo, specie prima della reazione cattolica. Non valse gran cosa che Paolo III e poi Paolo IV dessero prova di grande zelo nel correggere i costumi del clero, recando l'esempio inusitato di severa moralità nella corte papale. Piú forse se ne scandalizzavano i visitatori provenienti da paesi in cui ferveva la Riforma che gli spagnoli, piú liberi e spregiudicati, con tutto il loro bagaglio religioso, con tutta l'Inquisizione, di quanto verrebbe fatto di supporre. Era peccato vecchio, del resto. Il buon Giannetto boccaccesco « avvisava lui mai non doversi far cristiano come la Corte di Roma veduta avesse » [1].

(1580-1658), celebrato dal Cervantes come degno di stare accanto al gran poeta di Sorrento. Ora, com'è noto, discendiamo al 1581 con la prima pubblicazione della G.L., e almeno al 1589 con l'imitazione del López, se, come suppone il Cejador, il poema di questo fu composto almeno un trent'anni prima di certo suo sonetto « A la rosa » che con altre varie poesie fu pubblicato a Madrid nel 1619.

[1] Circa la corruzione di Roma nel '500 basti ricordare certi sonetti delle Rime di Niccoló Franco contro Pietro Aretino, la commedia di ambiente romano *La Ruffiana* di I. Salviani, medico di Paolo IV; le novelle 51, II; 30, 42, 51, III, 16, p. IV del Bandello. Fra gli stranieri, i voll. 1, 5, 6, 9, del Brantôme (*Œuvres complètes*) contengono ricca messe di notizie curiose su Roma e le sue donne. Nei *Divers jeux rustiques* del Du Belley troviamo descritta in versi la vita delle cortigiane romane del'500 sotto i titoli *La courtisanne repantie*, *La contre-repantie*, *La vieille courtisanne*, *La courtisanne romaine*, ripubblicata a parte (Lyon, Edoard, 1558). Alcuni sonetti dei suoi *Regrets* testimoniano del mal costume in Roma tra il 1551 e il 1554, come i seguenti: LXXVIII (dice che in Roma è raccolto quanto di bene e di male c'è nel mondo), LXXX (c'è un accenno alle tante meretrici di Roma), LXXXI (dice del fermento, delle ambizioni, delle gelosie, dei partiti che si creano e si scatenano in conclave), CXX (le chiese sono profanate degli amorazzi), CXXVII (circa la grande, profonda immoralità), CXXXI (non conosce Roma se non chi ne vede la corruzione, le cortigiane in cocchio, i cardinali innamorati), CXIX (satireggia la pompa

Un quadro vivo e colorito di quel che fosse Roma nel '500 sotto l'aspetto morale, per rimanere nel campo della letteratura spagnola, si dispiega in quel racconto di realtà vissuta che è *La Lozana Andaluza* di Francesco Delicado (o Delgado) che si spassa a rappresentarci la società delle cortigiane in Roma: un prezioso contributo quindi alla storia del mal costume nelle alte classi sociali e nei bassi fondi romani [1]. Pur essendo, com'è noto, uno dei libri piú licenziosi e sfacciati del Rinascimento, l'autore pretende, al solito, di averlo scritto « a laude y honra de Dios trino y uno » nel 1524 (Mam. LXVI), nonché ad ammonimento dei peccatori se non vogliano i giusti e tremendi castighi che Dio riserba a chi l'offende, come certo ne toccheranno alla Nuova Babilonia, cioè a Roma. Nell'Epistola poi aggiunta nel 1527 sfoga il Delicado la sua indignazione contro Roma perversa e corrotta, dicendole, in una fiera apostrofe, che il Sacco patito in quell'anno fu ben meritato e che « estos tramontanos occidentales y de Aquilón » furono i castigatori mandati da Dio, come pure la pestilenza che ne seguí, e la carestia e l'inondazione del Tevere l'anno dopo. « Oh, cuánta pena mereció tu libertad, y el no templarte, Roma, moderando tu ingratitud a tantos beneficios recibidos, pues eres cabeza de santidad y llave del cielo, y colegio de doctrina, y cámara de sacerdotes y patria común, quien vido la cabeza hecha pies y los pies delante, sabroso principio para largo fin! Oh, vosotros que vernés tras los castigados, mirá bien esto y su fin que es el castigo del cielo y de la tierra... »

Erano cosí per l'autore avverate le predizioni *post factum*

e il fasto dei prelati). — Cfr. R. Rodocanachi, *Courtisanes et bouffons. Etude sur les mœurs romaines au XVIe siècle*. Paris, 1894. Cfr. A. Farinelli. *Note*, ecc, pag. 263.

[1] In « *Colección de libros españoles raros ó curiosos* » Madrid, 1871. T. I. Cfr. G. Apollinaire, *L'œuvre de F. Delicado*. Paris (Bibl. des curieux), 1912. G. Manzella, *La Lozana Andaluza*. Catania, 1910. A. Graf, (in Giornale Stor. della letter. ital. XIII, pag. 316).

che con certo tono apocalittico aveva fatte qua e là nel libro, con ritocchi e aggiunte dopo la sua composizione. (V. ad esempio, Mamotreto XII). E ricerca il Delicado le cause di tanta corruttela di questa Roma « triunfo de grandes señores, paraíso de putanas, purgatorio de jóvenes, infierno de todos, fatiga de bestias, engaño de pobres, peciguería de bellacos » (Mam. XV), e crede vederle nella gran confusione di tante genti che vi accorrono e che vi godono ogni libertà. «Aquí, a decir la verdad, los forasteros son mucha causa, y los naturales tienen poco del antiguo natural, y de aqui nace que Roma sea meretrice y concubina de forasteros... » (Mam. XXIV).

Se ci lasciasse dubbiosi la crudezza delle scene del romanzo spagnolo, ecco un « familiar » del Santo Uffizie, il gran Lope de Vega, confermarci tanta dissolutezza. Una scena del II atto di *El cardenal de Belén* ci rappresenta dei chierici che, travestiti ed armati, percorrono le vie di Roma in cerca di avventure notturne. La vita di una corte cardinalizia in Roma « echeggiante di tutte le lingue d'Europa, tumultuosa di avide passioni, percorsa nell'ombra da trame sottili d'intrighi, tra le basse gozzoviglie dei servi e la miseria pomposa dei cortigiani, è rappresentata in una serie di scene rudemente, aspramente realistiche in « La Tinellaria » di B. Torres Naharro. Si svolgono nel tinello del cardinale de Bacane, che ha per maggiordomo un Barrabas spagnolo

Nombre come carne y cuero
Tan conjunto con su fama

fornitore di belle ragazze a questo e a quello, e amante di una Lucrezia lavandaia, artistica figura viva, per la quale ruba a man salva dalla ricca, signorile credenza, in combutta col cuoco e col canovaio; prepotente egoista che lesina da mangiare al numeroso servidorame tra scudieri e servitori, di cui un biscaglino, un tedesco, un portoghese, un catalano, un francese, un italiano, vantatori ciascuno della propria nazione, maldicenti

dei padroni, commentatori pettegoli dei fatti del giorno, donnaioli sboccati, schiamazzatori nel sudicio tinello dove attendono che sia lor messa avanti « la ragaglia marcia » come la chiamava N. Franco, ossia i rifiuti stantii della mensa padronale [1].

E non meno interessante pittura di corrotto, volgare ambiente romano è *La Soldadesca* dello stesso Torres Naharro, commedia « a noticia » in quanto riproduce i comici episodi del reclutamento militare fatto in Roma dagli spagnoli per l'esercito del papa. « È pittura d'impressionismo, dice il Savj-Lopez, che dalle smorfie umane trae soltanto la grassa risata : poche pagine italiane del '500 danno l'impressione della verità mediocre e vile come queste scene, in cui si intrecciano le lingue e i dialetti di Roma cosmopolita, e si sciorinano al sole i *dessous* plebei del trionfale pontificato che accolse alla sua ombra Michelangelo e Raffaello. Bizzarra e complessa anima questo autor comico dell'Estremadura, quasi sempre vissuto ramingo, che tuttavia mantenne cosí ferma anche in corte di Leon X l'impronta nazionale della sua razza e della patria lontana » [2].

C'è un tipo interressante di scagnozzo, frate Liano, che vuol fare il soldato anche lui e si deve subire i frizzi e i rimproveri del tamburino che gli rinfaccia l'ipocrisia e la sregolatezza fratesca :

Ya sabeis
Que, donde quiere que esteis
Entre vuestras religiones
Nunca vimos ni vereis
Sino envidias y cuestiones.
Quereis ver
Como dais a conoscer
Que rezais de mala gana?
Tomais el hábito ayer
Y renunciáislo mañana.

Una scena della Giornata III ci trasporta in un basso ambiente

[1] Son. 30 contro l'Aretino.
[2] Op. cit. pag. 166-167.

d'osteria, quella di Cola, dove affluiscono « bisoños » recentemente arruolati, ed anche il frate, e dove avvengono curiosi equivoci, poiché l'oste non capisce lo spagnolo e parla solo il suo romanesco. Anche in quest'osteria par di sentire un eco di quello che saranno le dolci rimembranze di soldati spagnoli i quali, al ritorno in patria, racconteranno come e si mangi bene e si beva meglio nelle osterie italiane. Qui sarà proprio il frate, ora soldato Liano, che racconterà di avere chiassosamente ordinato a Cola :

Mate, mate un buen capon
O cualque par de gallinas.
Ha, patron !—
Daca, danos colacion,
Saca algunas golosinas.

Cola che teme di non esser poi pagato, finge di non aver nulla da imbandir loro, ma i soldati, che ora sono in quattrini, insistono con aria di padronanza :

Saca en tabla veinte panes
Y un jarro de azumbre y medio.

Disperato, l'oste si sfoga in improperi e minacce :

Vo il mal an che Di me dia :
Certa canaglia spagnola
Mi disfano casa mia...
Vo che conciamo la festa
Jamo insieme co mio frate,
si gli darimo per testa
Sino a cento bastonate.

Si prende a parole con uno di loro, Juan González, si sfidano a legnate e conclude rabbiosamente, sprezzantemente :

Sono certi spagnolacci
che no vaglion tre denari :
Manigoldi, forfantacci,
Naturali montanari.

Ora sí che, per via di quei pochi quattrinelli riscossi, i fumi

della superbia annebbiano loro il cervello! Mendoza e Guzmán « gentil compañero, pobre y sin dinero » si vogliono rimpannucciare con la guerra, sognano di concedersi delle amanti, si danno arie già da gran signori, specie il Mendoza che almanacca e si sbizzarrisce a pensare cosa farebbe se fosse ricco. Lo richiama comicamente alla realtà Guzmán :

No os mateis.
Para ahora bien podeis
Partiros d'ese cuidado;
Muy mejor es que penseis
De donde habréis un ducado.

Contro le prepotenze del manesco Juan González, Cola ricorre al capitano che ha fatto l'arruolamento ricostruendogli la scena della zuffa fra lui e costui spalleggiato da due altri :

Oldite, ser capitano,
Vi diró come è stato.
Questui viene
Con doi altri, multo bene
Bravando come si fa :
Qui me buta, qui me tiene
L'un di quà, l'altro di là.
Quei poltroni,
Mostrandosi da baroni
Da quà roba se ce n'é;
Da quà fasani caponi;
Da quà, putana di me...
Po da vera
Magnaro quel che ce n'era,
Ben che fusse lor vergoña;
Po la matina e la sera
Domandaban la bisogna.
Piú bestiale
Non fu gente da cotale
Secondo quel ch'io vegio,
Que loro v'intendon male
E voi a loro anche pegio.

Buono davvero anche quel capitano! Gli promette di rendergli giustizia, ma intanto gli truffa per conto proprio un gabbano, mentre, volgendo nell'animo edificanti propositi,

espone a Guzmán il sue piano di grossi guadagni sulla fornitura di cento corsaletti e di certe corazze.

Tornando al *Persiles y Sigismunda*, il Cervantes, acuto osservatore della vita, non poté in questo suo ultimo lavoro, pur di cosí sbrigliata fantasia, non fissare in una scena le impressioni ricevute del corrotto ambiente che dovette conoscere, e fissarle con quel vivo senso realistico della grande sua arte. È una scena di mala vita [1], come ne son lumeggiate tante nel romanzo del Delgado, e dalla quale sappiamo la gran rinomanza che nella città non tutta santa godeva la signora, cioè cortigiana, Ippolita da Ferrara « que era una de las más hermosas mugeres de Roma, y aun de toda Italia ». L'ebreo Zabulon a lei conduce, ruffianescamente, il pellegrino Periandro « lo cual no le respondiera, si, como le informó de la hermosura, le informara de la calidad de su persona, porque la alteza de la honestidad de Periandro no se abalançava ni abatía a cosas baxas, por hermosas que fuessen ». Il fatto è che ci va. È un tranello che, indettatasi con l'ebreo, gli aveva teso la fastosa mondana, sulla quale avevano fatto colpo « su bizarría, su gentileza, y sobre todo el pensar que era español, de cuya condición se prometia dádivas imposibles y concertados gustos ». A soddisfare il suo improvviso capriccio le è d'incomodo pertanto la presenza del suo ganzo, un Pirro calabrese, losca figura di « magnaccia » che ella però riesce ad allontanare di casa consegnandogli una bella catena d'oro che gli dà a credere esserle stata regalata dallo splendido forestiero. Ne dubita lo sfruttatore : « este peregrino es español, y soltar el de su mano, sin aver tocado la tuya esta cadena, que deve de valer cien escudos, gran cosa me parece, y mil timores me sobresaltan ». Al che la donna : « Llévate tu, o Pirro, la cadena y déxame a mi el cargo de sustentarla, y de no volverla a pesar de su españolerías ». Il ritratto del tristo arnese balza vivo dalla

[1] Lib. IV, capitoli 6 e 7.

penna del Cervantes : « Tenía la señora Hipólita, que con este nombre la llamavan en Roma, como si lo fuera, un amigo, llamado Pirro Calabrés, hombre acuchillador, impaciente, facineroso, cuya hazienda librava en los filos de su espada, en la agilidad de sus manos, y en los engaños de Hipólita, que muchas vezes con ellos alcanzaba lo que quería, sin rendirse a nadie ; pero en lo que más Pirro aumentava su vida, era en la diligencia de sus pies, que le estimava en más que en las manos; de lo que él más se preciava, era, de traer siempre assombrada á Hipólita en qualquiera condición que se le mostrasse, ora fuesse amorosa, ora fuesse áspera, que nunca les falta a estas palomas duendas milanos que las persigan, ni páxaros que las despedacen, miserable trato de esta mundana y simple gente ! »

Per quanto faccia però, per quante arti ed allettamenti metta in opera la signora Ippolita, non riesce a sedurre il casto Periandro, che, pur ammirato di tanto lusso, di tante signorili magnificenze, non vuol saperne di rimanere solo con lei : « Aunque soy español, soy algún tanto medroso, y más os temo á vos sola, que a un exército de enemigos » le dice e se la svigna, con gran delusione della *nueva Egipcia* la quale aveva messo gli occhi anche su di una ricca croce di brillanti che gli aveva scoperto di sotto alla schiavina di pellegrino. Vedendoselo sfuggire, ricorre a una perfidia; si butta cioè alla finestra a gridare al ladro : « Ténganme a esse ladrón, que entrando en mi casa como humano, me harobado una prenda divina, que vale una ciudad ». E lo arrestano infatti due guardie tedesche del papa, lo portano dinanzi al Governatore perché si venga in chiaro della verità, già del resto addomesticate da una bella sommetta e dall'aver Periandro parlato loro nella lingua loro « con que se reconcilian los ánimos que no se conocen ». E in casa del Governatore, dove, presa da subito pentimento, è accorsa nel fastoso cocchio la volubile donna, rifulge l'innocenza di Periandro.

A Roma era stato anche Cristóbal de Villalón già ricordato piú volte. Poche notizie abbiamo di lui. Nato forse presso

Valladolid, a principio del '500, studiò ad Alcalá lettere classiche, specialmente greche, insegnò a Salamanca fra il 1525 ed il 1538, e viaggiò in Italia accompagnando forse Don Francesco de Bobadilla governatore di Siena [1]. Spirito pronto ed arguto di umanista, ci narra quanto osservò e sentí anche delle cose e città italiane in quel suo *Viaje de Turquía*, la dedica del quale a Filippo II è del 1 marzo 1557: relazione di viaggi e d'avventure, interessante e piacevole, nella quale, sotto lo pseudonimo significativo di Pedro de Urdemalas (incarnazione popolare spagnola dell'astuzia e della furfanteria) espone, conversando con due amici, incontrati nell'andar pellegrino a S. Giacomo di Galizia « por el camino real ó francés », i suoi casi, le sue peripezie, da quando, fatto prigioniero di guerra sulle navi comandate da Andrea Doria il 4 agosto 1552 dalle galere di Sinan Pascià [2], ammiraglio di Solimano II alleato di Francia contro Carlo V è condotto a Constantinopoli, dove si spaccia ed ha buona fortuna come medico, finché riesce a sottrarsi con la fuga alla prigionia e giunge, per le isole dell' arcipelago, a Messina, donde, percorrendo quasi tutta l'Italia, torna in Ispagna, a Valladolid. È una narrazione di non poco

[1] M. Serrano y Sanz, *Vida de C. de V.* premessa all'ed. della *Ingeniosa comparación entre lo antiguo y lo presente*. Madrid, 1898. Su quest'opera del V. v. il mio studio comparativo col lib. X dei *Pensieri diversi* del Tassoni in *Revue hispanique*, XLI, 1917.

[2] Un fiero orgoglio di spagnolo e di cristiano contro l'odiato nemico della cristianità prorompe apertamente da ogni pagina del lungo racconto. Fu una viltà, esclama, viltà dei capitani se le navi cristiane caddero in potere di Sinan Pascià; dei capitani, i quali non osavano incitare la ciurma a remare di forza nella ritirata ordinata da Andrea Doria, timorosi della vendetta dei nemici se cadevano nelle loro mani, essendo la ciurma composta quasi esclusivamente di schiavi mori e turchi. Doveva essere la verità se anche Carlo Sigonio, biografo del Doria, la conferma scrivendo: « I Turchi dalla mezzanotte alle 17 hore del seguente giorno habendo seguitato gagliardamente la caccia pigliarono alla fine sette galere Christiane, le quali per non habere buona ciurma non si erano valute molto del remo ».

interesse per quel che l'autore ci fa sapere della sua vita di prigioniero, della vita dei condannati al remo sulle galere turchesche, degli ordinamenti civili, politici, religiosi e militari, dei costumi privati e pubblici dei Turchi del secolo XVI, ed anche viva narrazione nella forma a dialogo, sostenuto con Mátalas Callando o Panurzo e Juan de Voto á Dios o Apatilo [1], due fior di bricconi, artistiche figure, ben note anche nella letteratura spagnola, d'impostori discendenti dal frate Cipolla boccaccesco, ai quali neppure manca la famosa penna dell' Arcangelo Gabriele per completare la collezione delle preziosissime reliquie che si vantano di possedere : capelli e goccie di latte della Madonna, una spina di Cristo, il denaro con cui fu comprato, un gran pezzo di legno della croce, senza dire di altre tante gloriose reliquie di santi.

Quello che ci riferisce di Roma il Villalón ha particolare importanza dal punto di vista religioso. Le sue impressioni sono quelle di un credente scandalizzato, che ora, tra i suoi concittadini, sfoga il disgusto della coscienza sua religiosa offesa, con amarezza di giudizi, con espressioni mordaci, satiriche. Il Villalón è quasi di certo l'autore di un altro scritto fieramente avverso alla corruzione degli ecclesiastici, alle novità religiose : il *Crotalón*, in cui spicca l'arditezza e l'indipendenza del suo spirito spregiudicato, formatosi di sulle letture di Erasmo e sopratutto di Alfonso e Juan de Valdés, oltre che di sull'esperienza che volle avere del mondo e delle cose umane.Egli è pertanto vituperatore della simonia, derisore dei creduloni nelle reliquie, fustiga l'ambizione e il fasto mondano dei chierici, motteggia frati e monache, ipocriti e gaudenti, leva la voce contro i romeaggi e i pellegrinaggi « tantas maneras de santidades, fingidas romerías, bendiciones y peregrinaciones », sí che da taluno fu ritenuto, a torto, per luterano.

[1] Li ha potuti identificare, l'uno in Alonso de Portillo, l'altro nel clérigo Granada, di cui dà notizie, il Serrano y Sanz (op. cit. pag. 100 e segg.).

Tanto invece è fervente cattolico che si compiace della disfatta sull'Elba dei protestanti per opera di Carlo V e mette all' inferno le anime dei riformatori [1].

Il *Viaje de Turquía* è animato da uguale spirito di severa censura religiosa. « Yo pensaba, — dice — que la galera fuese el infierno abreviado ; pero mucho más semejante me paresció Roma ». Quindici giorni ci fa sapere il Villalón d'essere rimasto a Roma, bastevoli ad averne idea sufficiente. L'alto clero sopratutto è argomento di studio per lo spagnolo desideroso di vedere e sapere ; l'alto clero, quale lo intravediamo fastoso e potente nei versi del dotto umanista aragonese Giovanni Verzosa, che visse a lungo in Italia, mandatovi da Filippo II nel 1562 con ufficio di archivista in Roma. In una epistola a Francesco Bossi ci fa una gustosa caricatura degli umili sollecitatori e postulanti in Vaticano :

Tecta indefessus qui vaticana frequentat
Spe atque metu titubet, demissus figat humo se
Obsequio ac nimia sit sedulitate molestus :
Ad strepitum et domini venientis surgat ad umbram :
Aulaeum laevet intranti, praecurrat et unus
Omnes praeripiat partes ac munia servis [2].

Non trova il V. da ridirci che il papa « un uomo come un altro » non vada mai a piedi, ma sempre in sedia gestatoria. Quello di cui sorride amaramente è il lusso dei cardinali, dei quali nota che molti vanno per via in cappa e spada, e tutti, nell'

[1] Anche nel *Didlogo de las transformaciones*, pubblicato dal Menéndez y Pelayo (*Orígenes de la novela*, II) si leggono forti invettive contro i pellegrinaggi e acri censure contro la corte papale. *Il Didlogo de Mercurio y Carón* (1528) di Juan de Valdés abbonda di allusioni politiche e religiose piene di malizia e di frecciate contro gli abusi nella chiesa e nello stato. (Ed. di E. Bömer in *Romanische Studien*, 1881, t. VI). Il fratello suo Alonso, che fu a Roma nel 1531-32, nel *Didlogo de Lactancio y un Arcediano*, violenta satira religiosa, definisce il sacco di Roma come un giusto castigo di Dio a causa di tanti peccati del clero, ugualmente che il Delicado.

[2] *Carmina*, lib. I. pag. 36-37. Panormi MDLXXV.

andare a Corte, montati su belle mule adorne di grandi borchie d'argento, onorati al loro passare per Castel S. Angelo dalla musica del corpo di guardia, come nessun vescovo o personaggio ragguardevole. Questo fasto cardinalizio è ciò che fa tanta maraviglia anche alla leggiadra Andaluza del Delicado, arrivata allora allora a Roma. Passa per via in compagnia di certo Rampino che le viene indicando tante belle novità. Al vedere incedere con maestoso seguito un prelato, comunica le sue impressioni al suo accompagnatore :

Loz. Quién es éste ? es el obispo de Córdoba ?
Ramp. Ansí viva mi padre es un obispo espigacencia de mala muerte.
Loz. Más triunfo lleva un mameluco.
Ramp. Los cardenales son aquí como los mamelucos.
Loz. Aquéllos se hacen adorar.
Ramp. Y éstos también.
Loz. Gran soberbia llevan.
Ramp. El año de veinte y siete me lo dirán.
Loz. Por ellos padeceremos todos. (*Mam*. XII).

Con occhi di maraviglia il Villalón ne ha visti anche taluni andare, travestiti, entro superbi cocchi per belle dame, di cui conviene che a Roma ce n'è di molte e di bellissime. « *En Roma hai lindo mujeriego* » — soggiunge un interlocutore — *si las hai en Italia* ». Le belle donne romane sone ammirate anche dal Delicado. Oh, qué lindas son aquellas dos mujeres ! por mi vida, que son como matronas ; no he visto en mi vida cosa más honrada ni más honesta » dice la Lozana. E Rampino : « Son romanas principales ». E poiché la spagnola si maraviglia che vadano cosí sole per via, Rampino le spiega che a Roma si usa o che una signora vada accompagnata con l'altra, o che, se va sola, abbia con sé una serva, ma che mai si accompagni con uomo alcuno. Per di piú « aunque vean á uno que conozcan no le hablan en la calle, sino que se apartan ellos y callan, y ellas no abaxan la cabeza ni hacen mudanza aunque sea su padre ni su marido. » E prosegue il dialogo fra i due: « Oh, qué lindas que son ! pasan á cuantas naciones yo he visto, y aun a Violante, la

hermosa, en Córdoba » dice la donna. Rampino le fa osservare che circa la bellezza e la grazia delle donne italiane c'è un proverbio che dice : « bulto romano y cuerpo senés, andar florentín y parlar boloñes ». Bisogna dire che solo in grazia della rima poteva essere esaltato il bolognese, per quanto su labbra femminili !

Quante per bene, però ? Alla risposta si rimane dubbiosi se si riflette che la tassa sulle meretrici a Roma era largo cespite di entrata per il pubblico erario. Un censimento a cui il Villalón si richiama, dava presenti in Roma, 13000 cortigiane. Per il Delicado sarebbero state, al suo tempo, molte, ma molte di piú, se era vero quel che una mezzana Divicia dice alla Lozana : « Yo os diré cuántas conozco : yo son treinta mil putanas y nueve mil rufianas sin vos, contaldas ». È curioso il lungo elenco che ne fa il Delicado (Mamotr. XX). Com'è che ce n'è tante ? « Vienen al sabor y al olor » dice Rampino (Mamotr. XXI). E una volta era anche peggio. In casa di certo monsignore, il maggiordomo o dispensiere racconta che al tempo di Alessandro VI c'erano piú meretrici in Roma « que había frailes en Venecia, y filósofos en Grecia, y médicos en Florencia, y cirujanos en Francia, y maravedís en España, ni estufas en Alamania, ni tiranos en Italia, ni soldados en campania... » (Mamotr. XXVIII.) Sarà dovuto all'avidità, alla insaziabilità delle donne della sua specie, ma la Lozana trova che, rispetto a prima, non si è ora punto larghi e generosi con le belle donne, e si lamenta quindi di passarsela un poco male anche lei : « nunca tan gran estrechura se vido en Cataluña ni en Florencia como agora hay en Roma... » (Mamotr. XLIV). E naturalmente con questo numeroso esercito di meretrici se ne accompagnava un altro di mezzane, impersonate in Celestina e Celidonia, tanto che se la Lozana potesse sperare di avere da ognuna due carlini al mese, dice che sarebbe piú ricca di quante donne ci sono su questa terra. (Mamotr. LIV).

Una delle cose piú belle di Roma, ammirate dal Villalón

è la famosa Villa Giulia, fondata sulla via Flaminia dal cardinale Giovanni Maria del Monte che poi l'ampliò, l'abbellí con gran fasto, valendosi dell'opera del Vignola, del Vasari, di Michelangelo,dell'Ammannati,quando nel 1550 divenne papa col nome di Giulio III e fu la personificazione della borghesia e del prelatume romano elevato alla piú alta dignità. Sotto il suo pontificato dovettero volontieri affluire a Roma Spagnoli in piú gran numero se, como ci fa sapere Agostino Oldinio nelle aggiunte al Ciaconio: « hispanis tam peregrinis et advenis quam Urbem incolentibus in Caroli Caesaris gratiam impense favit ». Il quale Ciaconio ci rappresenta papa Giulio tutto e solamente intento alla costruzione e all'abbellimento della sua villa, « cuius studio insanire videbatur », dove si compiaceva signorilmente di dimorare e di cercare conforto agli acciacchi del corpo invecchiato, senza curarsi gran fatto della guerra dei senesi ribellati a Carlo V nel 1553 per Enrico re di Francia : « Ad hanc enim villam saepe cum cardinalium collegio divertebat et cum eis humaniter et splendide convivabatur » [1]. E, anche dipoi, sotto altri papi, fu luogo di delizie, di splendidi banchetti e ricevimenti. Nella *Relación del viaje que hizo a Roma el Condestable de Castilla* (año 1586) è data un'idea di simili sontuosi ricevimenti, come quello di cui Sisto V onorò il Conestabile e i signori del suo seguito il 17 marzo in questa Villa Giulia « de donde es costumbre hacer las tales entradas... Comenzaron luego a venir muchos obispos y otros perlados, caballeros y señores romanos, y las familias de los cardenales, y sus mulas aderezadas de pontifical, y aunque llovía mucho, estando ya junta mucha gente,

[1] ALPHONSUS CIACONIUS. *Vitae et res gestae pontificum romanornm...* Romae, 1667, t. III, col.746. Un'ecloga del Fracastoro *Ad Julium III Pont. Max.* sembra inspirata dalla pace arcadica della villa famosa e dai gusti arcadici del papa. Di Giulio III cantarono le lodi, fra gli altri poeti latini del tempo, Fausto Sabeo, Fabio Segni, J. P. Valeriano. Cfr. *Carmina illustrium poetarum italorum*, ed. cit. t. VIII. IX. X.

se pusieron á caballo. Es la viña más de un tiro de arcabuz fuera de la ciudad, y salieron della acompañados de toda esta gente y la guardia del Papa. Va el Condestable con el embajador á su mano izquierda, y detrás dellos todos los arzobispos y obispos, de dos en dos pór su antiguedad, delante del Condestable ; iban los caballeros que con él vinieron mezclados con los de Roma y más adelante la familia del Condestable. En este orden fueron hasta la puerta dèl Pópulo, y fuera della cosa de trenta pasos, hallaron la casa del Papa y los patriarcas, y parando allí, hizo el mastro de casa del Papa un razonamiento, diciendo al Condestable el contentamiento que su Santidad tenia de su venida y como le enviaba allí su casa para recibille. Respondió el condestable a todo, y echo esto, tomáronle el maestro de casa á la mano derecha, y el patriarca de Constantinopla, que es el primero, al lado izquierdo ; el embajador se quedó detrás, en medio de los patriarcas los de más dignidad después del de Constantinopla ».

A parte le esagerazioni di Olao Magno, avventuroso prelato del '500, che la celebrava come l'ottava maraviglia del mondo, al suo entusiasmo partecipano scrittori sacri e profani che paragonano Villa Giulia con i giardini d'Atene e con gli orti di Nerone e di Sallustio. Oggi è ridotta a regio museo d'antichità classiche quella villa papale che fu uno dei piú splendidi monumenti della metà del secolo XVI e rappresenta forse l'ultima espressione dell'arte del Risorgimento.

Il Villalón ne ammirò la ricca collezione di oggetti d'arte antica, la fastosità sia del palazzo che del giardino maravigliosi da non potersi descrivere. Afferma che i competenti la valutano ottocentomila ducati, ma che ne varrebbe piú d'un milione. E si duole che se l'abbia a godere il piú dell'anno un parente del papa o, meglio, il custode o casiere che guadagna piú d'uno scudo per solo farla visitare, senza gli avanzi dei banchetti che cardinali, signori e dame vi fanno ogni giorno. Quanto al parente del papa, sappiamo infatti che fin dal 1553 papa

Giulio l'aveva donata col palazzo Firenze al fratello Balduino del Monte, da cui l'ereditò il figlio Giovanni.

Uno degli interlocutori s'accende di santa indignazione contro papa Giulio che meglio avrebbe fatto se, con tanto danaro, avesse riscattato schiavi : « Quanto piú bel trionfo — esclama — sarebbe per il papa il giorno del giudizio se sopra un carro conducesse al suo seguito cinquantamila anime riscattate dalla prigionia... e altrettante povere orfane che avesse maritato, anziché avere lasciato un luogo dove Dio abbia ad essere tanto offeso in banchetti, in gozzoviglie, in amorazzi !... Chi oggi domandasse a papa Giulio cosa pagherebbe per non aver sperperato quel milione, oh come risponderebbe che mille milioni pagherebbe ! E se gli fosse concesso di tornare al mondo, oh come non lascerebbe pietra sopra pietra ! E conclude indignato : Qué más hai que ver ? que me se escalienta la boca y no quiero más hablar. » (pag. 94, ed. cit.)

La grandiosità di Roma per il visitatore spagnolo sta nel continuo concorso di gente d'ogni nazione ; gli appare dalle vie del Popolo, di Banchi, da piazza Navona, da Ponte S. Angelo, dal Vaticano « soberbio por cierto, ansí de edificios como de jardines y fuentes y plazas y todo lo necesario, conforme a la dignidad de la persona que dentro se aposenta ». Lo attrae la bellezza delle chiese, ma, con grande maraviglia, osserva che il culto divino non ha tutto il fasto che ci si aspetterebbe ; meno in S. Pietro che ora si costruisce, dice, con le elemosine di Spagna. Sono, per il Villalón, anche disadorne interiormente, da non reggere al confronto con quelle di Spagna ; anzi uno spagnolo, osserva, troverebbe le chiese romane cosí povere e squallide da sembrare ospedali saccheggiati ; mentre invece gli piace il decoroso ornamento di quelle che vedrà a Siena, a Milano, a Firenze. Dei monumenti antichi sono appena ricordati il Colosseo e le Terme che in lui destano minore interesse di certi monumenti a cui si riconnettono leggende e storie favolose. Tale la casa e la torre a cui si narrava fosse stato sospeso

Virgilio nella cesta, la torre, cioè, dei Frangipane, ancora annoverata nel '500 dal Berni fra le antichità che pellegrini e romei andavano a vedere a Roma come quella

..... ove stette in due cestoni
Virgilio spenzolato da colei....

Si tratta della notissima leggenda medievale virgiliana, secondo la quale il poeta latino figura come innamorato della figlia di un imperatore romano. Fingendo di piegarsi ai suoi desideri, ella lo fece tirar su di notte, dentro una cesta, fino alla finestra della torre da lei abitata, dove lo fece lasciare sino al giorno dopo, per ludibrio, al cospetto di tutta Roma ; ludibrio però del quale Virgilio avrebbe poi preso aspra vendetta [1]. Un altro monumento che attrae l'attenzione del Villalón è quello di una statua equestre in bronzo, di un contadino, antica molto, dice, e molto espressiva. Non sa chi rappresenti e quindi si richiama ad una tradizione : « Dicen que libró la patria y prendió á un rey que estaba sobre Roma y la tenía en mucho aprieto, y no quiso otro del senado romano sino que le pusiesen allí aquella estatua por memoria ». Di chi poteva essere ricordo cotesta statua? A proposito dell'obelisco vaticano, intorno al quale il popolo, non bene intendendo il senso dell'iscrizione votiva che è nella base, presto creò la leggenda che, cioè lí fossero racchiuse le ceneri di Giulio Cesare, il valoroso critico d'arte e speciale studioso della Roma medievale Diego Angeli, ricordando le *Graphia* e le *Mirabilia* piene di storie meravigliose intorno alle statue e agli edifici di Roma pagana, e che appunto quella leggenda virgiliana riportano, scrive : « Ogni rudero e ogni frammento acquista nello spirito dei romani e degli stranieri un'origine soprannaturale. Una statua mutilata suggerisce la leggenda della papessa Giovanna, un frontone spezzato rammenta un 'impresa di Orlando. Un tempio coperto di

[1] D. Comparetti, *Virgilio nel M. E.* Firenze, 1896; vol. II, p. 113 sgg.

rovine fa vivere la bella leggenda dell'anello e degli dei infernali. Una pietra miliare nasconde che sa quali misteri di magia nera. Questa vivificazione dei monumenti è cosí profonda nel volgo di Roma, che perfino la tragica morte di Beatrice Cenci fa immaginare la leggenda del Cane, sopra una piccola lapide di una chiesetta gentilizia della sua gente. L'anima di Roma continuava a vivere nei suoi monumenti... »

Queste erano « las antiguedades y cosas notables de Italia » che sopratutto desideravano vedere gli spagnoli. Tale curiosità mosse fra gli altri, Don Martín Pérez de Ayala, arcivescovo di Valenza e gran teologo al concilio di Trento, a seguire a Roma e in altre città d'Italia Don Diego Hurtado de Mendoza, allora ambasçiadore a Venezia [1]. Cosí Hernán Pérez de Oliva dice di sé che quando fu eletto in Ispagna papa Adriano e lo seguí a Roma, se n'andava lontano cento leghe dalla città a contemplarla dall'alto, e ricorda come fu a vedere una grotta « que entrando un hombre una raya adentro un pie moría súbito, y desde aquella raya fuera no rescebía algun peligro ».

A Roma « tierra larga, donde hay que mariscar y por donde navegar « dovette trascorrere alcun tempo della sua disgraziata vita Mateo Alemán, per quanto nulla di sicuro possa affermarsi circa all'aver egli viaggiato o no per l'Italia. Fra gli altri, il Cejador autorevelmente afferma di essere persuaso ch'egli abbia avuto a viaggiare e a dimorare piú o meno a lungo in Italia, tanto precise e particolari sono le descrizioni, le notizie che ci dà di città italiane, quali Genova, Roma, Firenze. È l'impressione che si ha dalla lettura del *Guzmán de Alfarache*. Sarebbe difficile ammettere, osserva giustamente il Cejador, che quanto l'Alemán narra delle cose d'Italia fosse per quel che ne avesse sentito dire solamente da altri ; si vede chiaro che

[1] Cfr. *Discurso de la vida del Il.mo y Rev.mo Don Martín de Ayala* (in *Autobiografías y Memorias*, ed. cit. pag. 219).

viaggiò per l'Italia e che la conobbe molto minutamente [1]. Guzmán prova anche lui per Roma, dove condurrà la sua vita accattona, l'intensa commozione d'ogni devoto pellegrino: « Cuando allá llegué, me reventaron las lágrimas de gozo. Quisiera fueran los brazos capaces de abrazar aquellas santas murallas. El primer paso, que dentro puse, fué con la boca, besando aquel santo suelo. Y como la tierra, que el hombre sabe, ésa es su madre, *yo sabía bien la ciudad*, era conocido en ella » [2]. La conosceva bene dunque, per sua stessa affermazione, diciamo pure Guzmán, ma per esso Mateo Alemán. Postosi a mendicare alla porta di un cardinale, è raccolto dall'alto prelato, pietosamente, in casa dove è rivestito, curato e risanato delle piaghe che si era procurato con certe erbe, com'eran soliti di fare questi bricconi, per meglio muovere a compassione. Rimasto per un anno a servire da paggio nel palazzo cardinalizio, ci dà, raccontando le sue birichinate, un realistico quadro d'interno, che ci ricorda la *Tinellaria*, della misera vita a cui era sottoposta la servitú [3].

Disgustato della famiglia e del suo paese, venne, a circa diciassette anni, in Italia, dove continuò e compí i suoi studi di legge Cristóbal Suárez de Figueroa, a Pavia piú probabilmente, dove si sarebbe laureato, a quanto pare, nel 1589. La descrizione ch'egli fa delle città piccole e grandi che ebbe a visitare in Italia è riconosciuta quanto mai esatta. Poté infatti ben conoscere il nostro paese, essendovi rimasto fino al 1604 una prima volta, ed essendovi ritornato di Spagna nel 1622 quando fu nominato viceré di Napoli Don Antonio Alvarez de Toledo duca d'Alba. Con varia vicenda vi aveva disimpegnato uffici

[1] *Historia de la lengua y liter. castellana*, IV, pag. 134. Tale fu anche l'opinione di E. Fernandez de Navarrete. Cfr. *Bosquejo hist. sobre la novela española*. Rivadeneyra, t XXXIII pág. LXX.

[2] Edic. Bibl. Renacimiento. I, pag. 310.

[3] Ivi pag. 323 e seguenti.

civili e militari, ed ora vi tornava con migliore speranza, ché infatti ottenne di essere nominato Uditore, prima di Lecce, poi, dopo un triste periodo di persecuzioni e perfino di carcere, nella Calabria superiore, poi ancora Giudice a Capua e finalmente Avvocato fiscale a Trani [1]. Quel che'egli dice di Roma nell'*Alivio* primo del *Pasagero* è innanzi tutto ispirato da un profondo senso di riverenza per la città santa, quindi per la città eterna che tante gloriose memorie e tanti tesori serba dell' antichità [2]. È come un senso di smarrimento che, dice, prende il forestiero il quale si trovi per la prima volta in sí vasto campo dove si scorgono, per mezzo a tanti fiori ed erbe belli ed olezzanti, anche tante tristi erbacce che aduggiano: rettorica espressione per significare il bene e il male che subito vien fatto di notare nella gran Roma papale. L'affluirvi genti di tante diverse nazioni è anche per il Figueroa causa di mali. Avverte che bisogna sapervisi condurre prudentemente per potervi, quasi in mare pieno di scogli insidiosi, navigare bene, sempre con lo scandaglio in mano. Si preoccupa di mettere in guardia specialmente i giovani che vi vengano per la prima volta, come quelli che piú vi possono correre pericolo. Per vero il ritratto morale che fa di Roma è piuttosto fosco. L'intrigo, le aderenze, le protezioni son ciò che occorre per potervi avere fortuna: « Ninguno puede pasar sin arrimo, con quien debe ser grandemente solícito, asistiéndole y cortejándole ». Riprovevoli sono per il Figueroa tanto coloro che, stranieri, senza piú pensare che dovrebbero considerare Roma come città di lor passaggio e non di stabile, fissa dimora, vi si abbarbicano, vi si affezionano e vi godono il bene che son riusciti a procurarvisi, dimentichi dei loro stessi paesi, quanto coloro che stor-

[1] J. P. Wickersham Crawford — N. Alonso Cortés, *Vida y obras de C.S. de Figueroa*, Valladolid. 1911.

[2] *Ed. Renacimiento*, preparada por Francisco Rodríguez Marín, pag. 13 e segg.

diti, disorientati da tutta quella confusione, ne scappano dopo venti giorni e ritornano in patria. Due estremi, dice, ugualmente da fuggire. E molte altre cose son da evitare in Roma : il clima nell'estate che suol essere micidiale, l'abitare presso il Tevere per non correre i pericoli delle inondazioni, i raggiri, le truffe a cui facilmente può andar soggetto il forestiero nelle osterie dove fanno capo losche figure d'imbroglioni, di vagabondi in caccia del merlotto di passaggio profferrendogli l'opera propria, l'assistenza propria in quel che gli possa bisognare nel trattare gli affari per i quali è venuto. In tanta affluenza di forestieri, ci fa sapere come si formassero in Roma circoli e ritrovi dove si davano convegno, secondo la nazionalità, gli stranieri, e per intrattenersi circa le cose loro e per sapere le nuove dei loro paesi ; ma, avverte, val tanto meglio procurarsi la compagnia, la familiarità di qualche cardinale, tanto piú d'aiuto quanto piú autorevole, ricco e nobile. Chissà che non abbia a divenir papa ! per quanto, soggiunge, di solito l'elezione ricade su chi meno si sarebbe pensato ; il che è manifesta prova della divina assistenza dello Spirito Santo nel conclave. Affermazione e credenza di buon cattolico che si compiace di descriverci Roma in tempo di sede vacante, brevemente, ma con grande esattezza storica. Le lotte, le aspre competizioni tra le varie fazioni dei cardinali, gl'intrighi dei principi e degli uomini politici, gli armeggii dei nepoti del defunto pontefice, interessati a sostenere piú l'uno che l'altro papabile, formano la materia del racconto e del quadro di storica verità che il Figueroa ci mette sott'occhio. Le sommosse, i tafferugli, i disordini in una parola, sappiamo che erano casi ordinari in tali occasioni. Né manca di notarlo il Figueroa. Dice che perfino i banditi, i briganti delle campagne perdono in tal tempo il rispetto a Roma, sí che né l'onore, né gli averi, né la vita stessa son piú sicuri per i cittadini ; consiglia quindi a restare in casa, a sfuggire le occasioni e a procedere in tutto con molta circospezione.

La quale circospezione, del resto, consiglia sempre ai suoi

connazionali spagnoli. che si trovano in Italia, nel trattare con gli italiani. Nel che concorda con quanto già abbiamo sentito avvertire da altri viaggiatori spagnoli fra noi. Regola generale intanto, non intromettersi mai nelle azioni dei potenti, dei principi ; frenare la curiosità e obbedire. Quanti han pagato cara un'arguzia ardita ! Quanti non ci han rimesso la vita per il gusto di una pasquinata ! Umiltà sopratutto, poiché l'umiltà vince le contrarietà, fa schiavi gli animi, appiana e lenisce ogni asprezza. « Desta tienen necesidad muchos españoles, cuyos ánimos, llenos de altivez, exceden de lo justo y honesto, aun en casas ajenas ». E osserva che proprio « los bisoños, desterrados algunos por delitos, otros por holgazanes, los más por menesterosos » che chiama con efficace espressione « el escremento de las ciudades » piú han necessità di tale avvertimento, poiché piú peccano in superbia. E aggiunge : « El traje les debría hacer odiosa la soberbia, mas puesta la consideración en lo íntimo olvidan los más misérrimos su desnudez y hambre exterior, que sólo granjea desprecio ».

La Roma santa sopratutto, la Roma delle chiese, delle Stazioni o *viae crucis*, la possibilità di guadagnarsi tanti tesori spirituali con tante indulgenze e giubilei è per il Figueroa la grande attrattiva. La « santísima » maravigliosa estensione è dominata dalla superba mole del Vaticano, non molto bello all'esterno, in verità, a causa dell'agglomerazione di tante diverse costruzioni secondo il volere, il gusto dei vari pontefici successisi nei secoli. S. Pietro invece quale ammirazione suscita ! Superano ogni immaginazione la grandezza e l'architettura della facciata, come all'interno le navate; le cappelle, adorne di perfettissime pitture, di marmi quanto mai preziosi.

Capitale del vicereame, popolosa di spagnoli, come s'è già detto, piú che altra città italiana, Napoli, è per il Licenciado Vidriera del Cervantes « ciudad a su parecer, y al de todos cuantos la han visto, la mejor de Europa, y aun de todo el mundo ». Un interlocutore nel terzo dei *Cigarrales de Toledo* di Tirso

de Molina, vi si reca volentieri da Toledo per aver saputo del molto favore che nel reame godevano i nobili stranieri. Non c'è scrittore spagnolo del tempo che non abbia per la grande metropoli le lodi piú entusiastiche. Pedro de Ordoñez de Ceballos, dopo averne esaltato la nobiltà delle famiglie piú ragguardevoli, dice che solo allora capí il motto di quella vecchia la quale disse all'imperatore « Plega a Dios, hijo, que yo te vea virrey de Nápoles » [1]. E sogna ad occhi aperti gioia e felicitá di paradiso a Napoli il Ramplín della Lozana Andaluza, per sé e per la sua padrona : « Yo no quería estar en paraíso sin vos; mas mejor será á Nápoles á vivir, y allí viviremos como reyes y aprenderé yo á hacer guazamalletas, y vos venderés regalicia, y allí será el paraíso que soñastes » [2]. Estebanillo González ricorre ai fiori rettorici, al vecchio armamentario delle reminiscenze classiche per esaltarla : « Propuse de abreviar con más eficacia para irme á retirar i á tener sosiego, en el cual aquel ameno y deleitoso Yuste de la gran ciudad de Nápoles, metrópoli de todas las grandezas, maravilla de las maravillas, cuyos montes son dulce olvido de los hombres, cuyos campos son prodigios ostentosos de la naturaleza, cuyo celebrado Seveto es emulación del Xanto y competidor del Pactolo, su muelle asombra del piramidal coloso, sus templos desperdicios del de Efeso, sus príncipes y señores el simbolo de la lealtad, la congregación del valor, el centro de la nobleza, el sol de toda la Europa y la flor de toda la Italia » [3].

Desiderava tanto recarvisi e risiedervi, per quel che di Napoli aveva sentito dire, Guzmán de Alfarache [4]. Specialmente per

[1] *Viaje del mundo* (in « Autobiografías y Memorias.. » por Serrano y Sanz, p. 277.)

[2] Op. cit. Mam. LXVI.

[3] *Estebanillo González*... ed. Michaud, Paris, cap. XIII, pag. 267. Il romanzo è del 1646 ed è, pare, d'un Esteban González, buffone di Ottavio Piccolomini d'Aragona, duca d'Amalfi.

[4] Op. cit. II, pag. 167.

gli spagnoli ricchi e nobili, doveva essere la corte una speciale attrattiva, quella fastosa corte vicereale di cui José Raneo ci tramandò con gran precisione di particolari il complicato cerimoniale [1]. A proposito del qual cerimoniale il Paz y Mélia osserva che, già di per sé solennissimo in tutte le corti europee del seicento, nei vicereami era reso anche piú sbalorditivo, perché col fasto e con la complicazione dell'etichetta si pretendeva infondere e imprimere sempre piú profondamente nell' animo dei governati il rispetto e la venerazione verso di colui che rappresentava la persona augusta del sovrano spagnolo. Forse si raggiungeva in gran parte le scopo, segue a dire il Paz y Mélia; se grande era la distanza dalla capitale dell'immenso e potente regno, questa distanza ingigantiva anzi le istituzioni, le persone e perfino le cose. Vero è che, nonostante tale gran fasto, l'umore satirico e burlone dei napoletani e degli italiani in genere, si sfogò in una quantità di versi e di prose ferocemente satiriche [2].

A Napoli fu anche il Villalón e vi dimorò sette mesi. N'è entusiasta anche lui che la dice città bellissima quanto Siviglia e, quanto questa, grande. Si sente che proprio lo soddisfa il trovarla provvista di quanto può desiderarsi, e tutto a buon prezzo. Il culto nazionale per la nobiltà gli fa passare come in rassegna le piú illustri casate, tra cui quella dei principi di Salerno, di Bisignano, di Stigliano, di Sulmona, di duchi e conti.

Quanto ai luoghi piú degni d'esser conosciuti, hanno richiamato la sua attenzione e Castelnuovo e Castel Santelmo e Castel dell'Ovo che ritiene per uno dei piú belli d'Italia, il porto e il molo, e per la loro impronta caratteristica, la piazza dell'Olmo, la Rua Catalana (di boccaccesca memoria), la Vicaria, e il cosí detto Cerriglio, l'osteria dove sappiamo che conveniva, con

[1] *Etiquetas de la Corte de Nápoles de* José Raneo (1634) publ. por Paz y Mélia in « Revue Hispanique » t. XXVII (1912) pag. 1-284.

[2] V. Appendice.

soldati in cerca d'arruolamento, gente d'ogni risma, solita a sbevazzare per simili luoghi generalmente condotti da tedeschi [1]. Minuti ragguagli ci dà il Villalón circa l'abbondanza e la squisitezza e delle frutta e circa il vin greco della montagna di Somma [2] e il prezzo delle pernici ch'egli trova care a uno scudo l'una, mentre v'è a buon mercato il pollame e la vitella, ottima. Secondo ch'egli afferma, si sta male a castrato, non solo a Napoli, ma in tutta Italia. Doveva infatti esser meglio quello di Spagna, se anche il Figueroa trova da ridirci [3]. Asserisce anche lui che il castrato di Napoli cede in bontà ai castrati dell'Estramadura e anche lui ha osservato l'abbondanza che ha delle carni la città. Vi abbonda non meno il pesce, ma per il Villalón neanche questo regge al confronto con i gronghi, con i salmoni e con altre qualità di quello di Spagna, tanto pregiate nel vicereame se mai vi giungano mandate in dono. Vi costa cara la seta che vi veniva dalla Calabria in quantità maggiore, dice, di quanta non se ne produceva in tutto il resto della cristianità ; seta bella, dai colori sgargianti e allegri, di cui si faceva grand'uso, però secondo il Figueroa, non altrettanto durevole quanto la spagnola. Il panno per uomo dice che vi è a buon mercato, ma non vi è

[1] Cfr. Benedetto Croce, op. cit. pag. 227. Del Cerriglio il Villalón dice che vi si raccolgono « muchos galanes que no quieren poner la vida al tablero, sino andarse de capitán en capitán a saver cuanto pagan su gente para pasar una plaza y partir con ellos y beber y borrachear por aquellos bodegones, y si los topáis en la calle tan bien vestidos y con tanta criança os harán picar, pensando que son algunos hombres de bien ». Il Delgado dice del Cerriglio che vi si portano e vi si sanno tutte le novità, piú che in qualunque altra parte di Roma, come neanche in Banchi (Mam. XLIX).

[2] A quanto ho detto della fama dei vini italiani presso gli spagnoli, aggiungo quest'altra notizia di Olao Magno, un dotto prelato e avventuriero tedesco del Cinquecento, per il quale il buon romanesco, contrariamente al Delgado, è una delle belle attrattive di Roma. Scrive : « Italica autem vina cum ob sui excellentiam ad alias nationes non exportantur, certum est plurimos in Urbem passim concurrere, ut ibidem voluptuosius ea bibant nec amplius, ob vini bonitatem, exinde recedunt ».

[3] *El Passajero*, ed cit. pag. 19.

altrettanta abbondanza di quello da donna, o meglio, del bel panno fino e lustro che è la rascetta. È come mai? — domanda uno degli interlocutori — che forse non ci sono donne? E anche troppe, risponde don Pedro. E non ci aspetteremmo lo sfavorevole giudizio che recisamente il Villalón dà sulle donne napoletane, dicendo che sono le piú brutte che esistano.

Di Napoli parla a lungo nel *Passagero* il Figueroa, nell' Alivio I che è, quasi per intero, una diligente relazione d'un viaggio attraverso l'Italia da Ventimiglia all'estrema Sicilia. Oltre che impressioni d'insieme, vi troviamo minuti particolari interessanti: che, per esempio, Napoli sarebbe maggiormente estesa, oltre le due leghe e mezzo di circuito nel quale é compresa, se una legge non avesse proibito di edificare, in conseguenza delle lagnanze di signori, i sottoposti dei quali abbandonavano le campagne e i borghi per fruire delle esenzioni concesse agli abitanti che nella città sommavano a 250000. Il Figueroa è gradevolmente sorpreso dall'aspetto signorile di Napoli, la quale a giustissimo titolo può chiamarsi *la reale*. « En ninguna Ciudad, scrive, se vee tanto concurso de títulos, ni donde se haga tanta profesión de caballería y gentileza » e ricorda i cinque *seggi* o *sedili*, come si dissero, che erano luoghi di convegno per la nobiltà. Nota che fervida è la produzione dello Arsenale, molti e bene ordinati i luoghi pii, specialmente il Monte di Pietà che, fra elemosine e anticipazioni, spende 60000 scudi l'anno, provvede al mantenimento, in tutto il regno, di 2000 trovatelli, senza dire di altre opere. Ne spiega il funzionamento quasi d'istituzione per lui nuova che solleva dalla miseria, anticipando su qualunque pegno piú che la metà del valore, e aspettando il riscatto per un anno e un giorno, passato il quale è venduto il pegno, pagato il debito e devoluto il rimanente a chi aveva pegnorato. Cosí nessuno se ne va sconsolato da quella pia casa. Che benessere, che abbondanza d'ogni ben di Dio! di carni, di pesce, fra cui « ciertas menudancias regaladas que llaman *marisco* », di cacciagione e pollame, di frutta e di

fiori « con tanto extremo que abundan las calles de suave olor, por los jasmines y azahares, careciendo de qualquier importuno escremento[1] ». Chi l'avrebbe mai detto che Napoli dovesse essere lodata, piú secoli fa, e da stranieri, per la sua pulizia? Fresca e limpida l'acqua sgorga dalle fontane pubbliche e va a riempire i pozzi detti *formales* (oggi *formelle*), sí che n'è provveduta in abbondanza ogni casa ; i vini poi *perfetísimos* e d'ogni specie, come la malvasia, il greco e l'asprino. È un luogo di delizie il vicino Poggioreale, un Aranjuez, l'ameno villaggio, cioè, presso Madrid, del quale non sapevano concepire gli scrittori spagnoli del tempo luogo piú bello. Ben degno della gran potenza romana il Figueroa giudica il *camino real* scavato nel monte, che è poi Piedigrotta, sulla cima del quale ricorda essere le tombe di Virgilio e di Jacopo Sannazzaro. Ogni bellezza dice concentrata dalla natura a Pozzuoli, a Baia, sul lago d'Averno, ad Agnano, località ricche tutte di acque delle quali decanta le virtú curative. Anche nel *Pusilipo* ricorda Pozzuoli « cuyos vaños y jardines eran la más apacible recreación de Nápoles ». Che cosa fosse la Vicaria, carcere e tribunale nello stesso tempo, quale vita intensa e tumultuosa vi si svolgesse, è facile argomentarlo dalle particolari informazioni del Figueroa. Conteneva normalmente 3000 carcerati e non bastavano dodici giudici, sei criminali e sei civili, a sbrigare sollecitamente le cause di cui taluna si trascinava nientemeno che da trent'anni ; motivo questo per cui è tratto a qualche malinconica riflessione circa la ragione di tante lungaggini, e la trova nelle tante decisioni, riti, prammatiche, costituzioni e leggi comuni che « parece no son de provecho ». Ci dà perfino una statistica, voluta, dice, da certo re per sapere quanti erano a vivere, ad aggirarsi, per ragione d'ufficio o d'interesse, in quel grande ambiente giudiziario : ammontavano a 20000 persone tra liticanti, avvocati, procuratori, sollecitatori,

[1] Ed. cit. pag. 294.

attuari, notari e scrivani ! Primato non allegro davvero che dava da pensare, per quanto desse incremento alla bella fama incontrastata della sapienza giuridica del foro napoletano. Sono pure interessanti i ragguagli circa le attribuzioni del viceré che può, quando lo crede, valersi del potere assoluto, e circa la parte, la migliore della città, abitata dagli spagnoli, detta *Cuartel*, come anche oggi si chiama con leggera differenza nella voce dialettale di *cuartiére* che designa tutta una regione o distretto della città, dalle vie tortuose, lunghe, intricate, le quali oggi formano, per gran parte, tutto un rione dei piú popolari. Pure al Figueroa parevano larghe le strade di quel rione, sontuose le chiese, ameni i giardini di cui lo vide abbellito ; un rione che si estendeva dal Castello o Maschio angioino, alla marina, per S. Lucia e Chiaia fino a Piedigrotta, e dal quale gli spagnoli prudenti dice che si allontanavano raramente « porque de internarse mucho los españoles en la ciudad se han derivado infinitas desgracias » ; preziosa testimonianza del mal animo, in generale, del popolo napoletano contro gli spagnoli, di spiacevoli incidenti, come si direbbe oggi, a cui doveva spesso dare luogo sicuramente l'aria di padronanza e la prepotenza degli alteri dominatori. Risiedevano in questo *Cuartel* le milizie spagnole di cui una compagnia era per la guardia del viceré e per picchetti comandati in varie località. Il tramestío della caserma piena di soldati della sua nazione fa sobbalzare di gioia il cuore del viaggiatore spagnolo : « alegra, egli dice, al entrar, la bizarría de los soldados, tantas armas doradas, tantas plumas y galas tan diferentes ». Da ventiquattro a trenta erano le compagnie del *tercio*, ossia il complesso delle truppe spagnole nel vicereame, che serviva nella capitale o erano di guarnigione nei distaccamenti. Il Figueroa conviene che vivevano un poco a stecchetto, alla men peggio, sempre corti a quattrini, sí da non potersi spassare troppo : « es cierto que cortas pagas no pueden ministrar largos banquetes; mas, al fin, hechos camaradas, y juntos los sueldos, pasan los soldados medianamente su

vida[1]. Il Figueroa concentra la sua osservazione sull'indole morale del popolo napoletano. Senza mal animo egli nota i vizi e i difetti tradizionali, solitamente rimproveratigli. Son pochi tocchi sicuri tirati giú alla brava : « Los napolitanos, en general, no son aplicados a trabajo. Resisten y sufren poco. Son inclinados a ocio y vicio, y pasatiempos y deleites. Conténtanse con poco, y los que no tienen para mantenerse dan en ladrones ; así, hay muchos, y no poco sutiles. Delicados en el sustento, apetecen más yerbecilllas que cosas de dura digestión. Son litigiosos ; y los plebeyos, más prontos de lengua que de mano. Con todo, de las naciones es la que con más conformidad y amor milita entre españoles ». Ben poco, in verità, ci sarebbe da mutare in questo fedelissimo ritratto delle qualità, miste di bene e di male, che anch'oggi caratterizzano il popolo napoletano.

La magnifica marina, le isole e i promontori, le ville e i bei giardini disseminati sulla collina di Posillipo sono ammirati con occhi estatici ; ma meglio nell'altra sua opera già ricordata il *Pusilipo*, tracciando piú ampio e colorito quadro del golfo di Napoli, scioglie un inno il Figueroa alle superbe bellezze naturali che gli se dispiegano alla vista : « Nápoles, por su fertilidad gozoso esfuerço de naturaleza, joya para cuya consecución tantas valerosas naciones opuestas concurrieron, si bien por qualquiera parte que se mire es casi todo perpétua recreación, librada en verdísimas arboledas y llanuras, selvosas y fructíferas montañas, mar por una parte con forma de amfiteatro, y por otra, de vista indeterminada, possee a su mano derecha, al poniente colocada, distrito de su mejor temple, un amenísimo sitio, epílogo de las más bellas variedades que se pueden ofrecer á los ojos. Naze su principio del fin de la saludable playa que Chaya es dicha, dila-

[1] L'ambiente militare napoletano, le relazioni di soldati spagnoli con la cittadinanza, i casi che ne seguivano sono argomento di curiose, interessanti biografie e storie, quale la *Vida del soldado español Miguel de Castro*, ed. por Paz y Mélia, in Bibliotheca Hispanica, Barcelona-Madrid, 1900.

tándose á manera de extendido brazo, sobre quien, en diversas perspectivas, abundan jardines y palacios, que exceden á los más famosos antiguos Pénsiles, en disposición, cultura, frutos y flores. Al tramontar del sol, su apacible eminencia, es causa de fresca sombra lisongeada deste ó aquel bullicioso viento, á la marema, que tiene la opulenta ciudad casi en frente ; ala que admirada y reconocida á tantas hermosuras, como en si contiene esta prodigiosa ciutad, este nuevo terrestre paraíso, besa con menudas ondas sus pies, lamiendo con blandura y respeto sus peñascos. A este teatro de delicias pues, Pusilepo comunmente nombrado, para refrigerarse, divertirse y entretenerse en la más molesta sazón del estío, recorren naturales y estrangeros de todo sexo y grado, formando de vistosas y pintadas felucas no menos digno bulto en la mar que de admirables fábricas el grandioso lugar en la tierra. Y esto á las horas, entonces cuando declinando por algún espacio el mayor Planete de su Zenit, se dexa con notable diferencia caer en el ocaso. Mas aunque semejante alivio del calor sea de muchos cotidianamente buscado, viene a ser con major exceso el concurso en los dias festivos, solenes por la copia de músicas de diversos instrumentos y por la cantidad de galas y de biçarrias con que ostenta crecido número de hermosas damas y de gallardos caballeros. Puestos que otros aun más codiciosos de no perder tantos deleytes y regalos, particularmente los que en aquella parte gozan cómmodas habitaciones, algo antes de començar el rigor de la canícula se trasladan a ellas juntamente con sus familias, sin visitar las que en poblado dexan hasta que el signo Libra, con su nativa suavidad, domestíca y templa el ardiente enojo del León y la influencia malancólica de la Virgo. Y siendo propria y ambiciosa calidad del hombre el ser sociable, fué y es antigua costumbre de aquella amena soledad el buscarse los más cercanos para passarla menos sola, con discretas conversaciones a la vida humana utilísimas ».

Per le poste ecco da Roma il Villalón a Viterbo. Gli piace la

città molto a modo, in pianura e, a suo giudizio, grande. Questi viaggiatori spagnoli notano diligentemente e volentieri le industrie particolari che vedono fiorire per le città italiane. Qui è quella degli speroni che dice essere i migliori e i piú a buon mercato che si trovino in Italia, tanto che, afferma, non c'è chi, andando a Viterbo, non se ne provveda d'un paio. A Scarperia nel Mugello troverà fiorente l'industria, che ancor oggi vi si esercita con tanta buona rinomanza, della coltelleria, sí che non lascia di notare che tutti vi fanno i coltellinai e che di coltelli se ne lavorano di bellissimi, ben dispositi in astucci eleganti. Sa anch'egli che a Milano erano celebri, tra le industrie, quelle delle ferrarecce e di certi drappi. Le testimonianze in proposito non mancano, e fino ab antico. Ad esempio, l'autore della *Celestina*, nella lettera che precede il prologo, e Juan de Mena nel *Laberinto* rammentano « las grandes herrerias de Milan », come anche il Santillana nella *Comedieta de Ponza* :

> No son los martillos en claveria
> de Milán tan prestos é tan cuidados
> como la batalla que allí se feria.

Nel romanzo cavalleresco catalano *Curial e Guelfa* è per questa industria appunto celebrata la bella città lombarda, dove Curial invia ad acquistare armi quando si dispone a sostenere in singolar certame l'onore della duchessa di Hostalrich.

Quanto ai drappi, sia milanesi che italiani in genere, pure abbondano le testimonianze circa la loro eccellenza. Cosí il Cervantes fa che a don Chisciotte appaia Montesino con in capo « una gorra milanesa negra » [1]. Lope de Vega ricorda il *tabí*, una specie di stoffa, d'Italia e « diversas telas de Milán » [2] e nel *Persiles y Sigismunda* è ricordato il damasco di Milano e il raso di Firenze accanto alla *palmilla* di Cuenca [3]; e ancora,

[1] II. 23.
[2] *Santiago el Verde*, acto III.
[3] III. 8; cfr. D. Q. II. 21.

il Quevedo fa liticare una *raja* di Firenze con un panno giallo [1]. E piú anticamente, fin dal secolo XIV il Berceo vantava come preziose nella *Vida de sancta Oria* le tele d'Italia :

> Vido venir tres vírgines todas de una guisa,
> todas venian vestidas de una blanca frisa,
> nunca tan blanca vido nin toca nin camisa,
> nunca tal cosa ovo nin Genoa nin Pisa [2].

Di Napoli era famoso il sapone non solo [3] fra le tante altre cose, ma la razza e l'allevamento dei cavalli fin dal tempo degli Angioini. Chi non ricorda il boccaccesco Andreuccio da Perugia che, cozzone di cavalli, s'era recato a Napoli per farne largo acquisto, poiché ne era tanta la fama e della qualità e dell'abbondanza? Si dicevano « chevaux napolitains » o « barbes » o volgarmente « chevaux du regne » i cavalli del reame di Napoli [4]. « Che non hanno rinnovato infatti e inventato in questa professione i napoletani in particolare? — domanda Alessandro Tassoni, parlando dell'arte del cavalcare: « Balli, salti, e modi artificiosi e leggiadri in cento varie maniere ; molte sorti di freni e di selle, arcioni ben chiusi, staffe, esercizi equestri d'ogni specie, giostre, tornei, quintanate, giuochi di canne, caccie e tali che servono in pace a fare spettacolo pubblico e fanno pronto e gagliardo il cavaliere in battaglia » [5]. La quale superiorità aveva già rilevato il Villalón dicendo che i napoletani « son de la más pulida y diestra gente a caballo que hai en todas las naciones, y crian los mejores caballos, que lo de menos que les enseñan es hazer la reberencia y vailar »; il che fa rammentare quello che dice di sé il cane cervantino Berganza nel *Coloquio de los perros* : « enseñome á hacer corvetas como caballo napolitano ».

---

[1] *Matraca de los paños y seda* (1640).
[2] Strofa, 118.
[3] *Don Quijote*. II. 32.
[4] BAYLE. *Réponse aux questions d'un provincial*. I. 15, pag. 102-104. Ed. 1704.
[5] *Pensieri diversi*. X. 11.

Di Viterbo il Villalón ricorda i rinomati bagni termali, ai quali ci fa sapere che è grande affluenza di romani. Crede preferibili però quelli di Pozzuoli, anche per le antiche memorie che serba, della sibilla Cumana, del monte Miseno, della palude che dice essere lo Stige. A proposito di che cade, non ricordando piú bene ormai, in un errore, dicendo che a introdurvi un cane e a tuffarvelo, ne vien fuori mezzo morto e che, se lasciatovi un poco di tempo, non se ne estrarrebbero che le ossa rimonde, tanto è bollente quell'acqua. Il Villalón confonde certo la famosa acqua sorgeva ad un alto grado di temperatura del cosí detto Bulicame, ricordato anche da Dante, che spiccia e impaluda presso Viterbo e nel quale si soleva e forse si suole ancora far di tali esperimenti, con la celebre grotta di Agnano presso Bagnoli e Pozzuoli, dove, non l'acqua, ma l'anidride carbonica si posa a qualche decina di centimetri dal piano del suolo inclinato, e dove vien fatta l'esperienza piú spesso appunto con un cane, per provare la presenza e la mortalità del detto gas.

Una visita a Viterbo imponeva ad uno spagnolo del secolo XVI il dovere d'una visita al celebre santuario dov'è venerato il corpo di S. Rosa miracolosa. Ma in fatto di miracoli il Villalón ha troppi dubbi. Tutt'altro che cieco credente, sorride con fina malizia di certe superstizioni e si spassa un mondo proprio con le monache addette al santuario, le quali gli vorrebbero far credere a mirabili qualità ginecologiche del Cingolo di S. Rosa per le donne sterili o difficili a partorire. È interessante l'arguto discorsetto dell'incredulo visitatore con le suore scandalizzate, le quali con lo spacciare ai devoti tali cingoli, benedetti per il contatto con il corpo della santa, ne hanno sempre qualche piú o men generosa elemosina : « de eso biben » commenta maliziosamente il Villalón. Anch'egli ne ha presi due e ha dato l'offerta, un poco magra, di un reale, ma arditamente dichiara: « Señoras, yo llebo estos cordones porque no me tengais por menos de christiano que a los otros que los lleban ; mas de una cosa estad satisfechas, que yo creo verdaderamente que

basta para empreñar una mujer más un hombre que cuantos sanctos hai en el cielo, cuanto más las sanctas. » Brutale linguaggio invero che alle povere monache dovette sembrare bestemmia ereticale. Gli risposero che ben si rivelava spagnolo dall'ipocrisia, suscitando le giuste proteste dell'anche troppo sincero visitatore, il quale ribatté dicendo che quello in cui meno peccava era appunto l'ipocrisia e che si teneva i cordoni non perché ci credesse, ma per farci credere quando fosse tornato in Ispagna, e per avere qualcosa da regalare di quelle che, dice, valgon molto e costan poco. Allegri e salaci commenti seguitano a fare i tre interlocutori riguardo a consimili virtú ginecologiche del cingolo di S. Giovanni de Ortega.

Certo con piú fede di devoto visitatore, anzi con unzione religiosa, parla della Santa di Viterbo e dei suoi cordoni miracolosi J. Lopez de Zúñiga nel suo *Itinerarium*, dove scrive : « Est in eadem civitatem monalium caenobium tituli S. Rosae in cuius ecclesia corpus eiusdem virginis integrum ostenditur, praesidioque esse parturientibus pro comperto habetur si cingulo aliquo praecingantur quod corpus S. Rosae tetigerit. Qua ex re cingula tum lanea tum sericea, interdum etiam aureo aut argenteo contorta filo quae sanctum tetigere corpus in hunc usum ab eodem caenobio accepta per totum orbem apportant. »

Il don Pedro del Villalón riprende la narrazione del suo viaggio per dirci di aver visitato la Sicilia, poiché gli se ne offriva l'occasione, ma poche sono le notizie che ci dà. Trova degne certamente di menzione Trapani e Messina, ma sopratutto esalta Palermo : « e giustamente, osserva, perché, sebbene non grande, abbonda piú di ogni altra città italiana, e di pane e di vino e di carne e di cacciagione ».

Della Sicilia « regina delle isole del Mediterraneo per la magnificenza delle sue città e abbondanza d'ogni cosa » ci dà conto il Figueroa diffondendosi in notizie geografiche e storiche dei luoghi piú notevoli. Il primo è naturalmente Palermo, sia per estensione, sia per numero di abitanti, sia per le tante

famiglie nobili, sia per la suntuosità degli edifici, sia per il terreno ameno e fertile: è tale città insomma che ben può fare onore a due Sicilie nonché ad una [1]. Sede del viceré per metà dell'anno, fa bella pompa di giardini sempre fioriti, di fontane d'ottima acqua, d'un porto popolato di bastimenti per i suoi commerci, ricca com'è, l'isola, di grano, miele, sete, frutta, sale, zafferano, rabarbaro, « más demasiado vehemente », di cavalli. Secondo il Figueroa non abbonda invece di carni da macellare, tra cui la migliore il vitello che chiamano *yenco*. Si compiace che la Sicilia mantenga ben quindici galere a guardia e sicurezza del regno. Piú c'interessa il giudizio che esprime circa il carattere degli isolani che calcola a due milioni. Sono anche qui brevi tocchi, osservazioni fugaci, ma precise: « No hay en Sicilia pueblos más aptos a empresas marítimas que los trapaneses.. Los sicilianos son de ingenio agudo », ma ci aspetteremmo, in caso, piú vere testimonianze che la citazione dei soliti nomi classici di Archimede e di Gorgia Leontino, in prova della finezza dell'ingegno e dell'eloquenza loro. Cosí pure rimane un po'fiaccamente dimostrato che sono faceti e scherzosi (*graciosos*) col dire che per questo appunto son ritenuti gl'inventori della commedia. Ed altre ancora sono le qualità morali rilevate; per esempio, quella di essere rigidi custodi dell'onore, come pure gelosi fino a farsi martiri della gelosia. Ma hanno anche cattive qualità, tra le quali quella di essere dati all'ozio, ai piaceri, di essere testardi, importuni, discordi. Sulla infingardaggine loro insiste specialmente: « Dejan los tráfagos y las ganancias a los forasteros, y, si bien residen en medio del mar, valen poco universalmente en cosas marítimas ». Come una bella pagina di gloria ricorda i Vespri siciliani e con certo compiacimento osserva che a Palermo sono in gran numero gli spagnoli i quali, anzi che esservi malvisti come altrove, « penetran esta ciudad con más seguridad y llaneza que la de Nápoles ».

[1] *Pasagero*. ed. cit. pag. 21-24.

Al che un interlocutore, Isidoro, si conforta grandemente, poiché gli era molesto quel dover sempre procedere con non mai bastevoli impacciose precauzioni, con poca libertà per timore di ostilità da parte di gente soggetta, che pur non dovrebbe lagnarsi: «No es pequeña felicidad esa—dice con tutta convinzione — que produce penalidad proceder de contino con advertencias. Cansa no enderezar tal vez las acciones con natural descuido, y más cuando se profesa unión y paz, cual es la que tenemos con esas naciones ». È un ingenua affermazione che fa comodo allo spagnolo interessato, ma che evidentemente non persuadeva tanta parte degli assoggettati. Ed un'altra ragione di lamento ha il buon uomo : il fatto che tante e cosí lontane imprese guerresche disertano la Spagna e l'infiacchiscono, producendo l'impoverimento della popolazione, poiché non rimangono per le città che le donne, mentre di quelli che partono non ne tornano se non dieci su cento, e quei pochi, vecchi e stroppiati per lo piú. Viene cosí indicata molto a proposito una delle non poche ragioni della decadenza della Spagna ; decadenza che dallo stesso Filippo II si andrà sempre piú estendendo sotto Filippo III e sarà somma ed irreparabile sotto Filippo IV, quando la vita economica, agricola, finanziaria sarà talmente estenuata da esser necessaria per le chiese la cassetta dell'elemosina per lo Stato !

Abbiamo già avuto occasione di citare Diego Galán. Nell'opera sua *Cautiverio y trabajos*, cominciata nel 1589 e terminata il 1600, parla piuttosto diffusamente di luoghi visitati in Sicilia. Nel cap. XIX ha una breve ma forse anche troppo colorita descrizione dell'Etna dicendo che arde sempre nel suo interno, sí che non c'è chi si arrischi a mettere il piede su per la montagna. Non sembra ch'egli abbia visto nessuna eruzione, ma ne fa una un po' di maniera di sul racconto che sentí da un marinaio il quale ebbe ad assistere ad un tale spettacolo [1] e avrebbe

[1] pag. 371.

veduto lanciati i lapilli, le ceneri, le scorie alla distanza di tre e quattro miglia all'intorno sí da esserne ricoperte tutte le vicinanze di Catania.

La prima città che dice d'aver veduto fu Messina, e coglie anch'egli l'occasione per esaltare la grandezza di Spagna e del suo re, « que sus vencedores leones han surcado golfos, y por no caber en este medio mundo han conquistado la otra mitad de él... » Ci racconta d'essere stato al Castello del Salvatore dove vide soldati spagnoli non solo, ma, tra questi, dei toledani i quali attendevano all'arte del tessere e che, ammogliati con siciliane, se la passavano molto bene, per essere Messina « tierra muy barata y abundante de todos frutos »[1]. La cattedrale sontuosissima, con numeroso capitolo di canonici provveduti di ricca rendita, gli edifici di molto bell'aspetto e i conventi celeberrimi, è quanto ha ammirato di piú, oltre al porto che è, a parer suo il migliore di tutta Italia, perché, oltre all'aver molto fondo, oltre all'essere riparato da tutti i venti, ha capacità e larghezza tale da poter dar luogo ad una grossa e potente armata. Gli piace l'abbondanza d'acqua che ha Messina e gli è rimasta impressa una magnifica fontana presso il porto, sormontata da un gigante di aspetto quanto mai brutto e terribile, ai cui piedi è una sirena d'alabastro, la quale getta dalla bocca acqua in grande abbondanza da riempire la fontana a cui attinge tutta la città, perché, sebbene ne abbia piú altre, nessuna ha acqua tanto buona, tanto gustosa. Di fronte alla porta marina ammira la statua di don Giovanni d'Austria, bellissima, erettagli da Messina quando tornò vittorioso dalla battaglia di Lepanto. È vicina al palazzo vicereale che ha bellissimo aspetto, quasi di fortezza.

Il ricordo di cotesto palazzo non avrebbe di per sé maggiore importanza di quella che sogliono avere le fugaci note, gli scoloriti appunti d'un curioso viaggiatore per paesi stranieri

[1] pag. 378.

o non prima veduti, se non fosse che il Galán vi riconnette tutta una storia di competizioni, di dissidi, di ripicchi, di guerricciole campanilistiche fra Messina e Palermo, originate appunto dall'essre stato un tempo, cotesto palazzo, sede fissa dei viceré e della lor corte, mentre a Palermo solevano recarsi di tanto in tanto per trattenervisi piú o meno giorni in visita. Il Galán si intrattiene in interressanti particolari sull'argomento. Dice prima di tutto che, essendo Messina lontana dalle altre città dell'isola, fu fatto tale trasferimento della sede vicereale, perché Palermo, situata « en el riñón de la isla », offriva maggior comodità di recarvisi da tutti i punti della Sicilia per quanti avessero avuto a trattarvi degli affari, a tutelarvi interessi presso la corte. Per dare un'idea delle « bravas competencias » sorte fra le due città, racconta fatti che dovette facilmente apprendere sul luogo. Vale la pena di riferirli con le sue parole stesse. Gli abitanti delle due città, dice, « son enemigos mortales en tanto extremo que los palermitanos dan cordelejo a los mesineses, diciendo que en Mesina hubo un fraile que se llamaba preste Juanelo, el cual agravió a todos con las donas de la ciudad, con que de cierto ello en si es disparate, y sobre esta ficción ha habido y hay cada día muertes entre los vecinos de una y otra ciudad, todo sin fundamento, más que han dado los Mesineses en afrentarse de ello, como lo que hoy pasa en Castilla entre dos lugares de la jurisdicción de Toledo, cuyos nombres son el uno Yepes y el otro Ocaña, los cuales tienen relojes, y los de un lugar dicen a los otros que el reloj de su tierra es reloj, a causa por qué en las fiestas que estos lugares hacen a Dios y a su bendita Madre ha habido y hay muchas pendencias y muertes sin más ocasión que la dicha, que bien mirado más era para reir que para reñir; los palermitanos, pues, fueron a Mesina, y al gigante de marmol de la fuente le quebraron dos dedos de la mano que tiene levantada, dejándole el meñique y el índice, motejándolos de lo que el lector puede considerar ; los mesineses, ofendidos de este agravio, vinieron a Palermo, y en una fuente

muy vistosa que llaman el Garrafo, donde está dibujada la ciudad en una lamina de bronce, la llenaron de miera y pusieron este pasquín :

Pregunta : Qué tienes, Palermo, que estás enojado? — Respuesta : No ves que Mesina me tiene ensuciado?

Lo cual juzgo yo que será patraña y cuento, si bien es muy cierto que entre estas dos ciudades hay grandes bandos y puede ser que sea ésta la causa ; la verdad se quede en quien me lo contó, que el lector lo puede creer o no, segun su dictamen, que para mi me parece ser cuento mentiroso y befas muy pesadas: en fin, yo no lo creo por parecerme patraña, la cual puse en esta relación porque no se pase sin un cuento, que todo lo demás que he dicho hasta aquí y lo que falta es verdadero, y dejo de referir algunas menudencias por no causar fastidio con digresiones cansadas, que mi intento es sólo contar mis sucesos, sin preámbulos prolijos » [1].

La protesta di volere raccontare la pura verità e il mettere in guardia il lettore circa la veridicitá o meno del fattarello che gli han riferito e che dà per quel che gliel'han dato, ci fa prestar fede a quant'altro ci viene riferendo di sue impressioni circa piú altre località visitate in Sicilia. Della gran bellezza di Palermo, dove dice essersi trattenuto molto a suo agio, preferisce tacere, affermando rettoricamente che sarebbe audacia in lui tentare di parlarne, con offesa di quelle divine bellezze per le quali è impari a ritrarle la sua povera penna. Sono del resto,

[1] Sulle lotte, gli urti, gli odi antichi fra Messina e Palermo troviamo conferme e testimonianze, copiose notizie, quasi direi tutta una letteratura in molti storici, dai quali raccogliamo che fin dalla prima metà del secolo XV l'una e l'altra città tentarono soverchiarsi. Si contendevano la prerogativa di capitale del regno di Sicilia, e con essa il diritto alla egemonia civile ed ecclesiastica. Degli insistenti piati traeva suo pro la Corte, perché erano sorretti da larghi donativi : e v'erano continue e violente ingiurie. Cfr. i *Diari della città di Palermo* del PARUTA, dell'AURIA, del MONGITORE ed. dal Di Marzo (Bibliot. stor. e letter. di Sicilia). Cosí pure le storie di R. di SIO, di BLASI, gli *Annali del* GALLO, di M. A. SESTINI, di PLACIDO REINA (ANDREA POCILI) ecc...

dice, ben risapute in Ispagna, e sarebbe un voler procedere all'infinito « epilogar la frescura de sus fuentes y jardines, lo anchuroso de sus plazas y calles, lo suntuoso de sus edificios y palacios, y lo rico de sus mercaderes y ciudadanos »...

Anche Monreale trova veramente incantevole. Naturale l'interesse per la cattedrale famosa nella storia dell'arte, com'è ben noto, sí che a ragione la dice una delle migliori d'Italia ; e anzi aggiunge : « no sé si me atreva a decir que es la mejor ». Non meno lo interessa la ricchezza e la potenza dell'arcivescovo di Monreale, superiori perfino a quelle dell'arcivescovo di Palermo. L'amenità dello stradone che per una lega conduce da Palermo a Monreale forma oggetto di una veritiera descrizione con qualche colore rettorico : « El lugar es pequeño, pero el más ameno, deleitoso y apacible de todo el reino, porque toda la legua... está poblada de jardines y frutales, que parece que a porfía Flora y Pomona esparcieron en competencia, una flores y otra frutos, produciendo aquella diversidad de aromas suaves para deleitar el olfato, y sazonando estotra las frutas para lisonjear el gusto; en fin, las dos parece que juntas pusieron toda su felicidad y cuidado en el distrito deste lugar, que fuera cierto a vivir gentiles en aquel reino que le tuvieran por paraíso y descanso de los hombres, pues fuera de la amenidad referida es tanta la abundancia con que Neptuno lisonjeó aquella tierra, que a cada paso se despeña un arroyo murmurando de un almendro que por ganar por la mano a las otras plantas le sucede los más años quedar desnudo y falto del fruto ; a cada paso, pues, revienta una fuente que con risueña alegria está ufana de ver otro arroyuelo como por ser alborozado y correr presuroso baja precipitado de lo encumbrado de un risco a lo humilde de un valle, pereciendo toda su presteza en el mar, donde espira su orgullo empañándose lo líquido de sus corrientes ; finalmente, es una legua la más amena del orbe... » (pag. 393-394)

Delle altre cittadine siciliane che riferisce d'aver visitate, Trapani, Termini, Alcamo, Girgenti, nella quale ultima ha

trovato una guarnigione di artiglieria accasermata in un'alta fortezza che domina il porto, a protezione dei bastimenti che vi caricano grano di cui la città abbonda, dice, quanta altra mai al mondo, Trapani è per lui piú degna di ricordo per quello che era la maggiore attrattiva per uno spagnolo, cioè, una chiesa, un santuario. Qui è il santuario e il convento dell'Annunziata. Il convento, che è dei Mercenari, ci fa sapere essere molto ricco per le tante elemosine che riceve il santuario in cui è venerata una miracolosissima Madonna, alla quale fa voto di salire per nove mattine, a piedi scalzi, per la salvezza dell'anima sua. A proposito di questa Madonna ci racconta la tradizione secondo la quale sarebbe stata portata a Trapani da una nave francese che l'aveva trafugata da un'isola, Pendosa (forse Lampedusa), presso Malta. Inutilmente da Trapani, sempre secondo la tradizione, la ciurma francese avrebbe tentato di trasportarla in Francia, poiché ogni qualvolta si accingeva ad uscire dal porto, il mare si faceva tempestoso sí da dovere tornare indietro. A Girgenti fu lieto di avere incontrato certi suoi compatriotti tra cui un suo amico, don Diego de Haedo, nepote dell'arcivescovo di Palermo.

Visitò anche l'isola di Favignana dove dice di essersi trovato molto bene, nei sette giorni che vi dimorò. Ci trovò, in una fortezza, una guarnigione di soldati spagnoli a guardia delle tonnare. Un'altra fortezza anche maggiore è in altra vicina (molto probabilmente si tratta di Levanzo), a guardia d'una compagnia di disciplina, i cui soldati sono pur armati per potersi difendere dai turchi « que suelen querer darles malos ratos, aunque siempre salen con lo peor » (pag. 424). Come gli è dolce il ricordo dell'ospitalità del castellano, dei buoni conigli che vi ha mangiato e che tanto abbondano in quell'isola benedetta, deliziosa, tanto che se non fosse stato il desiderio di ritornare in patria, vi avrebbe volentieri passato un mesetto! Nella caccia al coniglio per quei folti boschi i soldati si andavano svagando e confortando della solitudine « que es lo que más sienten ».

E non solo i conigli vi abbondano e vi sono a buon mercato, ma vi è pur buono e fresco il pane, buoni la carne e il vino che vi era portato dalla vicina Trapani. E di tutto questo ben di Dio egli poteva godere a suo agio, perché dice che era piuttosto ben fornito a quattrini, incaricato com'era di far da cassiere di tutta una brigatella di amici con la quale viaggiava. Gli accadeva talvolta di trovarsi a mangiar lui solo un'intera gallina, perché i compagni « como chapetones » spesso soffrivano di stomaco. Presto però finí il benestare di quei sette giorni passati « en fiestas y regocijos » essendosi il mare messo al buono per poter navigare (pag. 424-425).

Della Sardegna, forse meno attraente e quindi meno percorsa da viaggiatori spagnoli che meglio certo dovevano trovarsi sul continente, non accade spesso di leggere ricordi e impressioni che ne riportassero. Un bel ricordo tuttavia ne troviamo nel III° dei *Cigarrales* di Tirso de Molina che fa dell'isola una descrizione entusiastica. In lunghe pagine di questo Cigarral è la trama di un romanzo campestre, fatto, a quel che pare di verità e d'immaginazione. È un quadro quanto mai grazioso di vita idillica, in cui campeggia una bella e nobile figura di giovinetta sarda, nei pressi di Oristano. Contro le vecchie accuse di regione insalubre si leva calorosamente a difenderla : « No sé por qué ocasión los antiguos desacreditaron la fama de Cerdeña llamándola Isla pestilente pues os afirmo con verdad, que en abundancia, clima venébolo, vondad de ayres, fertilidad de frutos y sanidad de aguas, puede competir con las más entonadas provincias de Europa » [1].

La bellezza di Venezia, la sua magnificenza, la sua grande accortezza politica tenevano in rispetto e in ammirazione gli spagnoli. Certo non vi si trovavano a loro bell'agio come in certe altre città. Chiusa nel suo aristocratico e sospettoso governo cittadino, fiera della sua potente libertà che la sottraeva,

[1] Ed. cit. pag. 259 e segg.

sola in tutt'Italia, ad ogni influenza o preponderanza nonché dominio forestiero, non doveva offrire alcun campo d'azione né molto bel soggiorno a stranieri intriganti. Come fu prontamente scoperta e punita la congiura del Bedmar! Francesco de Quevedo che, recatovisi a ordirla per conto del duca d'Osuna suo signore, trovò salvezza nella fuga, travestito e di notte tempo, rivela in pagine di acre umorismo il suo rancore, la sua ostilità di politico spagnolo contro la chiaroveggente repubblica. In quel satirico scritto che è *La hora de todos*, in cui con allegra e amara finzione immagina che, per decreto di Giove, gente d'ogni condizione, ad un'ora designata, sia d'improvviso sorpresa e si riveli per quello che è e vale realmente, rende omaggio alla gran sapienza politica della Serenissima « que por su gran seso y prudencia en el cuerpo de Europa hace oficio de cerebro, miembro donde reside la corte del juicio », e il cui Maggior Consiglio è « instrumento tan bien templado y de tan rara armonia, que al són suyo hacen mudanzas todos los señores del mundo »; ma le rimprovera di reggersi e di rafforzarsi per via d'una politica d'intrighi, dei dissensi ad arte procurati fra stati, d'aver sempre goduto la pace ed ottenuto la vittoria non tanto dalle guerre contro nemici, quanto da quelle sapute suscitare fra amici, di essersi avvantaggiata delle lotte fra la Spagna e la Francia per il predominio d'Italia, d'aver sempre messo in opera la politica di Pilato e quindi di aver sacrificato la pace nel mondo imprigionando Cristo, scatenando la sedizione e assolvendo Barabba. Altrove, nello stesso componimento satirico, l'Italia è rappresentata come una funambula che si destreggia fra due pretendenti, Spagna e Francia, tenendosi in bilico col bastone che le ha porto Venezia, ma che poi getta via quando si accorge che è la sua croce, sí che finisce col darsi in braccio a Roma, dicendo : « Pues todos me quieren prender, Iglesia me llamo, donde si cayere habrá quien me absuelva ». La segue a Roma il re di Francia in veste di cardinale per non essere riconosciuto, ma il re di Spagna che intuisce l'inganno del travestimento di

« monsieur en monseñor », facendogli riverenza al suo passare, l'obbliga a far vedere, nel togliersi il cappello, « lo calvino de su cabeza » : una gustosa ma quanto mai mordace allusione alla taccia di protestantesimo di Enrico IV ! [1].

Di Venezia conserva vivo il ricordo Pedro Ordoñez de Ceballos [2]. La magnificenza della regina dell'Adriatico l'ha ammaliato e risuona nelle sue parole l'eco d'un proverbio popolare, scrivendo :« Llegamos a aquella famosa ciudad, tal que acertó el que dijo: Venecia, quien no te ve no te precia; porque es casi inimaginable su grandeza, hermosura y riqueza ». Si compiace, da buon cattolico, di avere venerato le molte reliquie e il corpo di S. Marco. Ha visitato il famoso tesoro « una de las mayores grandezas que tiene y que en el mundo hay ». Di questo tesoro di Venezia fa menzione, fra gli altri, Bartolommeo Argensola [3] nel capitolo ad Euterpe :

> Ya te aplacaste : pues escucha, y precia
> estos consejos que te haran mas rico
> que los suyos neutrales a Venecia.

Fino dal secolo XV troviamo ricordato questo celebre tesoro in scrittori spagnoli. Cosí nella *Celestina*, sulla fine dell'atto VII, serve come termine di paragone ad Elicia, dicendo : « ... más me engordará un buen sueño sin temor, que cuanto tesoro hay en Venecia » [4].

---

[1] *Obras satíricas y festivas*. (in « Bibliot. clásica », tomo XXXIII. Madrid, 1910. § XXIII e § XXXII.

[2] *Viaje del mundo*, ed. cit. pag. 279.

[3] In « Revue Hispanique ». Tom. XLVIII, 1920 ; pag. 436. « *Pour une édition des Argensolas* » di R. Foulché-Delbosc.

[4] Il CORRAS annota : « Los tesoros de Venecia : por decir tesoros grandes (205). Anche nel parlare familiare si magnificava el *tesoro de Venecia* come il massimo grado della ricchezza. Cfr. *D. Quijote*, II. 71, pag. 282 ed. « Lectura », nota de R. M. S'intrattiene a particolarmente descriverlo, nel sec. XV, PEDRO TAFUR, *Andanças e viajes* in Col. de libros españoles raros ó curiosos, t. VIII. pag. 200.

Un'entusiastica esaltazione di Venezia è nel *Piadoso Veneciano* di Lope de Vega, là dove Sidonio dice a Lucinda (atto I) :

¿Quieres ver las islas bellas
llenas de templos famosos
que con brazos amorosos
sirve el mar de muro en ellas?
¿Quieres ver el Bucintoro
de que el Senado se precia?
¿quieres ver hoy de Venecia
el celebrado tesoro?
¿quieres ver esos jardines
pensiles del mismo mar,
que a sus aguas suelen dar
sombra con verdes jazmines?
¿quieres ir hoy a Rialto
y comprar joyas y sedas?
¿qué pedirás que no puedas?
¿en que a tu servicio falto?

Nella stessa commedia che celebra il senato veneziano come buono e, ad un tempo, giusto, del quale gli illustri componenti sono

por únicos celebrados
como pajaros fenicios

si accenna alla rigorosità delle leggi veneziane :

... aquel antiguo romano
no iguala en guardar sus leyes
al senado veneciano [1].

Il Villalón non intrattiene i suoi compagni, desiderosi di sapere qualche cosa della tanto decantata città, se non sopra quello che piú esteriormente appare al visitatore ; e dice loro che è fabbricata sul mare, su cui sono gettate le fondamenta delle case, come sia la piú ricca, la piú grande, la piú bella per palazzi fra le città italiane, che tutto vi é mare, che vi si può andare dappertutto « por un dinero, en una barquita más limpia y entoldada que una cortina de cama ». E i bei palazzi accolgono

[1] Ivi, pagg. 537, 544, 545, ed. dell'Accademia, t. XV.

belle dame che si compiace di aver notato numerose in Venezia.

Sono interessanti le impressioni sul carattere dei veneziani che l'uno o l'altro di questi viaggiatori spagnoli hanno via via ricevuto e vanno sinceramente manifestando. Il Villalón li dice un poco avari, *gente algo apretada*, sottili nello spendere, delicati e parchi nei cibi, tanto che, come i fiorentini, la loro cena consiste per lo piú in insalatine di fiori e di erbucce. È la lode di sobrietà che tributa ai veneziani anche il Figueroa, per il quale « Venecia, sobre todas las repúblicas del mundo, puede servir de ejemplo en este particular ». A questa bella frugalità attribuisce la longevità che di solito godono i veneziani; e cita, a riprova il fatto che dei 366 del Maggior Consiglio, la piú parte supera gli ottant'anni [1]. È notevole che proprio di quel tempo un patrizio veneziano, ben consapevole ed esperto della materia presa a svolgere, Luigi Cornaro, scriveva il classico trattato *Della vita sobria* (1538).

Quanto allo spirito di parsimonia lodato tanto nei veneziani, vero o immaginato che sia l'aneddoto riferito da Pedro Ordoñez de Ceballos circa il vecchio mercante veneziano, piú che un ammaestramento e un'esortazione alla parsimonia, rivela il concetto in cui i veneziani erano tenuti per il loro spirito d'economia. Racconta egli dunque di averne avuto un esempio edificante un giorno che, entrato nella bottega di un mercante ricchissimo per un ottantamila ducati di patrimonio, un ragazzo a comprare delle spezie per, diremmo noi, si e no che un soldo, vide che il vecchio veneziano, il quale stava seduto a tavola nel retrobottega con la moglie e tre figlie, si scomodò per andare a vendere per cosí poco, con grande maraviglia di alcuni signori presenti, a cui il vecchio rispose : « Ah, spagnoli, che disprezzate il poco e cosí non sapete né serbare né avere ! Io ho guadagnato in questo modo quel che ho e quel che ho dato ad altri tre figli a cui ho costituito uno stato di vita. Cosí si acquista, poiché

[1] *Alivio IX*, ed. cit. pag. 307.

spendere e non serbare, non cercare di mettere da parte e, messo da parte, non conservarlo, impoverisce gli uomini e particolarmente voi spagnoli ai quali tutto se ne va in giuochi e vaneggiamenti »[1].

Alonso Jerónimo de Salas Barbadillo (1581-1635) in *El curioso y sabio Alejandro* (1634) dicendo delle stranezze del « Tramoyero ridículo » fa un curioso paragone fra biscaglini e veneziani. Racconta che costui « tenía unas alacenas de vidrio y otras de hierro ; en las de vidrio guardaba diferentes instrumentos de hierro, muy pequeños y portátiles, y en las de hierro grande copia de vasos de vidrio ; con que en las unas Venecia aposentaba a Vizcaya, y en las otras Vizcaya daba hospedaje a Venecia ; y era mucho artificio saber juntar cosas tan opuestas, porque los vizcaynos son hombres de más manos que mañas, y por el contrario, los naturales de Venecia son gente de más mañas que manos; los unos son tan sutiles y trasparentes de ingenio como el vidrio y los otros son tan fuertes de mano como el hierro ».

Anche Vicente Espinel ci riferisce le sue impressioni circa il carattere dei veneziani. È rimasto grandemente ammirato del fatto che mentre è cosí ricca, grandeggiante, gloriosa nel mondo la repubblica di Venezia, nessuna ostentazione, nessuna boria sia nei suoi cittadini. Essi, ha notato, vivono, tanto alla buona, con tanta semplicità « que quien no los conociere no los estimará en lo que son ». Ben hanno però coscienza della propria superiorità « que pueden tener por su antiguedad y govierno » sí che sono intransigenti in fatto di punto d'onore, come ha potuto averne la prova un giorno che assistette ad una scenetta fra un presuntuoso portoghese e un non meno orgoglioso patrizio per la solita questione del cedere il passo l'uno all'altro per la strada; ma pare che lo scrittore spagnolo dia ragione al veneziano. Ha pur troppo dovuto constatare che gli

[1] Op. cit. pag. 281

spagnoli in Venezia non sono punto benvoluti. È veramente caustico quello che vi ha sentito dire contro gli spagnoli : « tan poco amados son los españoles que alabando los venecianos su ciudad, dizen que no ay en ella calor, ni frío, lodo, ni polvo, moscas, ni mosquitos, pulgas ni piojos, ni aun Españoles ». E son anche fieri, gelosi *Estadistas*, ossia, diremmo noi oggi, *chauvinistes*, tanto che « lo que aman y han menester, no hay encarecimiento en el mundo de que no usen; y para lo que aborrecen no hay palabras obscenas de que no se aprovechen... » [1].

Lugar nuevo y hermoso chiama Livorno il de Figueroa, cui sembra « haber echado allí el gran Duque el resto de riqueza y arquitectura »col suo porto sicuro dove svernano le sue bene armate e bene approvvigionate galee « terror de infieles y seguridad de aquellas costas » [2].

Particolarmente cara, come ad ogni spagnolo di quel tempo, gli era in Toscana la città e repubblica di Lucca a cui egli dedica umilmente la sua opera il *Pasajero*, come quella che è « teatro admirable de todas letras y centro de cualesquier virtuosas acciones,... quien con tanta prudencia y valor ha conservado y defendido tantos años el don preciso de la libertad ». Ne invoca la protezione ch'essa suole benevolmente concedere a quanti desiderano valersene, e tanto piú è sicuro d'ottenerla, ed efficace, in quanto essa stessa « por instantes goza y agradecidamente reconoce los bienes de la protección » la protezione, vale a dire, della Spagna padrona dello Stato dei Presidi. Buona accoglienza, è vero, nella vecchia aristocratica republica avevano gli spagnoli, ma il Cervantes fa notare che ciò dipendeva da due ragioni molto significative e che sono una confessione preziosa per le relazioni fra essi e gli italiani in genere i quali non potevano soffrire la loro aria di padronanza, a fare smettere o temperare la quale par chiaro che non erano mai bastevoli i frequenti

[1] Op. cit. *Descanso*, VIII (ed. Rivadeneyra, pag. 456-457).
[2] Op. ed. cit., pag. 12.

ammonimenti che, abbiamo visto, i nostri dominatori si davano fra loro. Lucca, dice nel *Persiles y Sigismunda* [1] è città « pequeña pero hermosa y libre, que debajo de las alas del Imperio y de España, se descuella y mira essenta á las ciudades de los Príncipes que la desean; allí mejor que en otra parte ninguna son bien vistos y recibidos los Españoles, y es la causa que en en ella no mandan ellos, sino ruegan, y como en el no hazen estancia de más de un día, no dan lugar a mostrar su condición, tenida por arrogante ».

Un quadro pietoso è quello che il Villalón fa di Siena, desolata dalle guerre spagnole fra il 1552 e il 1555, dal mal governo di Don Diego Hurtado de Mendoza, che vi risiedette fino al 1554. Il cronista senese A. Sozzini ritrae a foschi colori la figura di questo gran politico e letterato, discendente dalla piú antica ed alta nobiltà di Spagna, quasi fosse un triste avventuriero. Per non avere piú seguito la carriera ecclesiastica alla quale era avviato, esagera evidentemente il Sozzini dicendo che si era sfratato. Come pure il fatto da lui asserito che « se ne venne per due anni a studiare a Siena, ove prese la laurea dottorale » non concorda con quel che sappiamo dei suoi studi, che, intrapresi nella nativa Granada sotto la guida del famoso umanista italiano Pietro Martire, terminò all'Università di Salamanca. Appare strano infine che di cosí gran signore il Sozzini avesse visto nell'Archivio delle Riformagioni una domanda volta ad ottenere un qualche impiego nella Repubblica, presentata nel 1529. Il cronista non nasconde il suo mal animo, pur facendoci sapere che « nella sua dimora in Siena ebbe occasione, col dimostrarsi liberale e di costumi conformi al viver dei senesi, di acquistare molte amicizie, ed il seguito di molti giovani che vita sciolta menavano » [2].

[1] Libro III, cap. 19.

[2] *Diario delle cose avvenute in Siena dai* 20 *luglio* 1550 *al* 28 *giugno* 1555 (in « Archivio Stor. Ital. tomo II, Firenze 1842). A pag. 46 è il « Sonetto del Mangia a Maestro Ricco Pittore a Pisa » che chiude cosí :

Nel 1552 il Mendoza aveva fatto costruire la cittadella per tener in soggezione Siena, il cui misero stato non commuove gran cosa il Villalón, il quale osserva che l'aveva ridotta cosí la sua superbia, sí che è, secondo lui, meritato castigo dello spirito ribelle e di quella superbia « que reinó siempre mucha en los seneses » i quali ora peró, per virtú dell'inespugnabile fortezza, staranno sottomessi loro malgrado! Racconta ai compagni che sarebbe città maestosa con i bei palazzi e le strade tutte di mattoni, col suo bel duomo, per il suolo del quale, di politissimo marmo istoriato, fu speso dagli orgogliosi senesi piú che per tutto il tempio; con la sua magnifica piazza e la sua fonte che per tre o quattro bocche, capace ognuna di fare andare una ruota di mulino, fa scaturire viva acqua di roccia; con le sue belle donne meritamente rinomate. Invece è ridotta oggi a tal punto di desolazione che « no hay nadie que la vea que no haga los llantos que Hieremías por Hierusalem ». È un quadro veramente luttuoso: « pueblos todos quemados y destruídos, de edificios admirables de ladrillos y marmol, que es lo que más en todo el senés hay, y no pocos y como quiera, sino de a mill casas y a cuatrocientas y en gran número, que no hallarais quien os diera una jarra de agua; los campos, que otro tiempo con su gran soberbia florescían abundantísimos de mucho pan, vino y frutas, todos barbechos, sin ser en seis años labrados; los que los habrían de labrar, por aquellos caminos pidiendo misericordia, peresciéndo de la viba hambre, hécticos, consumidos ». È una dura voce discorde, quale del resto c'era da aspettarsi dall'oppressore, nel coro dei pietosi lamenti cittadini e nazionali tramandatici dalla storia per la desolazione di Siena.

Visitata dal dotto umanista López de Zúniga nel primo

Fate questi sei versi appiè il ritratto,
Nemico a tutta Italia, al cielo, al mondo;
Pensando farsi in Siena a Dio secondo,
Fu privo del favor che aveva in mano
Oggi dipinto è qui come ognun vede,
Senza favor, senz'arme e senza fede.

ventennio del sec. XVI, è ammirata come tranquillo centro di coltura e di studi, e porge anzi occasione per celebrare le lodi piú aperte e spontanee di questa gloriosa Italia nostra. « Habet et Sena—dice nell'*Itinerarium*—Academiam percelebrem, idest generale studium unde et complures magni in re literaria nominis hactenus prodierunt, et cultiores in dies prodeunt. Quod illi civitati cum multis Italiae urbibus commune est, in quibus litterarum studia maxime florent. Siquidem ceteras felicitates illa vel praecipua Italiae accedit, quod omnium bonarum artium domicilium non secus ac illa quondam Graecia iure potest appellari ».

Un quadro invece di vita fervida, gioconda e bene ordinata è quello che il Villalón fa di Firenze a cui non lesina le lodi piú entusiastiche. Nessuno dei tanti viaggiatori spagnoli glien'è avaro. S. Maria del Fiore con la bella varietà di marmi bianchi e neri, il Campanile di Giotto, il Battistero dalle gloriose porte del Ghiberti, il Serraglio del duca [1], avevano già attratto l'ammirazione di Giacomo López de Zúñiga che viaggiò in Italia a lungo e la visitó con amore e interesse di erudito. Il benessere dell'operosa e industriosa cittadinanza,dal popolano al nobile, gli suscita l'impressione piú gradita : « Ditissimus supra modum populus ut qui terrae abundent fructibus,et ingenio ac industria maxima sibi pecuniarum vim comparent. Nemo illic ocio vitam transigit, sed mercaturae aut artificio intenti omnes, neque probro nobilitati datur rem familiarem honestis artibus auctiorem reddere... » E ne ammira non solo la basilica medicea di S. Lorenzo, il gran numero dei conventi e degli alberghi, il serraglio ducale ricco di leoni e, da studioso, i cimeli letterari dell'Evangelo in greco scritto di mano di S. Luca, secondo la tradizione, e quelli delle Pandette, in greco e in latino, ma anche

[1] Nei ricordi del suo viaggio in Italia il Montaigne ricorda questo Serragli, di cui il D'Ancona ci dà notizie storiche nelle dotte note all'opera del grande scrittore francese e ci dice che era situato nei pressi di piazza S. Marco.

la grande operosità letteraria e la potenza militare, scrivendo: « Litteras et graecas et latinas ab incunabulis Florentini perdocent, neque rem militarem neglegunt, utpote qui armis ac potentia bonam Etruriae partem in potestatem redegerint, redactam fortissime tueantur » [1]. Anche il Villalón, dopo detto che è città « por cierto, en bondad, riqueza y hermosura, no de menos dignidad que las demás, cuyas calles no se pueden comparar a ningunas de Italia », dopo ammirato il Duomo, i mosaici del fonte battesimale e le quattro porte di superbo lavoro in bronzo con le belle figure in rilievo, si sofferma volentieri a dire della vita laboriosa dei fiorentini: « Con quan ricos son los florentinos, vereis una cosa que os espantarà, y es que si no es el día de fiesta ninguna casa de principal ni rico vereis abierta, sino todas cerradas con ventanas y todo, que os parescerà ser inhabitada... Todos metidos en casa, ganando lo que aquel día han de comer, aunque sean hombres de cuatrocientos mill ducados, que hai muchos dellos ». E spiega che sono al lavoro della lana e della seta [2], chi a questa e chi a quell'opera, pur di guadagnare il sostentamento del giorno; sostentamento frugale perché, ripete, non consiste di solito che in insalatine. Osserva però che se Firenze, che ha bella fortezza, begli orti e giardini, abbonda di sete, drappi, di tessuti d'ogni genere, scarseggia di grano e di vino e di biade e d'altro che viene importato di fuori e che quindi costa caro. Molto bello trova il palazzo ducale che ha sulla porta un'artistica medaglia con la testa di Medusa in bronzo, e ritiene manifestazione di gran signorilità il Serraglio ducale, di cui non crede possa alcun altro principe o

[1] JACOBI LOPIDIS STUNICAE *Itinerarium ab Hispania usque ad urbem Romanam in quo multa varia ac scitu dignissima continentur*. Ex urbe Roma, 1522.

[2] Antonio de Guevara cita i « rasos de Florencia para traer el verano » nel *Menosprecio*, cap. V. Fin dal secolo XV su quest'industria famosa fiorentina fu scritto un trattato su *L'arte della seta*: publicato dal GARGIOLLI (Firenze, 1868), fu ristampato nel 1913 dall'Herzfeld, con note. Fra i nostri, anche F. ALBERTINI la esalta, scrivendone nel *De laudibus civitatum Florentinae et Saonensis*, in *Opusculum de Mirabilibus novae et veteris urbis Romae*. Romae, 1510.

re aver l'uguale. È un lusso di Duca che è gran signore e che ha una rendita di 800000 ducati, che con i tributi dei suoi sudditi arriva a un milione, sí da valere venti duchi spagnoli lui solo, signore di una delle piú grandi signorie italiane. Era forse un leone di questo serraglio quello di cui fa ricordo il Figueroa nel *Pasagero* [1], di nome Perino, feroce nell'aspetto ma pur tanto manso d'indole che dice aver visto lui stesso i ragazzi mettergli le mani un bocca senza timore di riportarne danno alcuno: « Regalábase como un cachorro el generoso animal, contento con que fiase de sus dientes aquella simplicidad tan importantes instrumentos ».

L'ordine con cui si svolge e si regola la vita cittadina è pure materia di lode e di ammirazione. I mercanti fiorentini, come in ogni città grande di Francia e d'Italia, in qualunque cosa commercino o negozino, osserva che hanno sulla porta una bandierina con un'insegna per essere facilmente indicati e conosciuti, quasi una marca di fabbrica o di azienda, che prende il nome dal cigno, dal leone, dal cavallo ecc... Una curiosa novità è per lo spagnolo il modo di contar le ore a Firenze. Siccome, dice, l'orologio batteva 24 colpi e i lavoranti, fermandosi a contarli, perdevano un poco dalla giornata, fu fatto in maniera che battessero per numeri di sei in sei. E si dilunga in una alquanto intricata spiegazione per fare intendere che in Italia le ore si contano da tramonto a tramonto, il quale viene a essere segnato dalle ventiquattro, mentre in Ispagna, Francia e Germania si contano da mezzogiorno a mezzogiorno; il che porta, per esempio, che le due del giorno siano indicate dalle 21 all'orologio d'Italia. A Firenze poi, in cambio di dare 24 colpi, l'orologio ne dà sei soli, e quando ne deve batter sette ne batte uno [2]. Ciò va tanto a genio agli ascoltatori di don Pedro che

[1] Pag. 281. ed. cit.

[2] Un orologio pubblico per Lorenzo dei Medici era stato costruito da Lorenzo della Volpaia. Cfr. CANCELLIERI, *Le due nuove campane di Campidoglio*... Roma, 1806.

uno di loro, ammirato di tante belle cose, di tanto bell'ordine, ripensa e osserva che in Ispagna non c'è nulla di tutto questo: « que no sabemos tener orden ni concierto en nada ». Il Villalón già ci ha fatto intendere che non fu troppo sensibile alla bellezza delle donne d'Italia: quindi neanche delle fiorentine trova che meritino particolare ricordo. Contrariamente allo Zúñiga che, senza restrizione, rende giustizia al tipo estetico femminile italiano: « Mulieres pulcherrimas habet Florencia, id quod universae fere Italiae commune est. Naturalem autem italicarum feminarum pulcritudinem splendidus cultus auget, qua ex re externos in sui admirationem facile convertunt cum humana efficie augustiores esse videantur ».

Lirico addirittura è il tono delle lodi che Estebanillo Gonzalez tributerà piú tardi a Firenze che visita nella sua condizione di avventuriero vagabondo « Llegamos a Florencia — racconta — que con justo título empieza su nombre en flor, por ser breve jazmín de las ciudades de Italia y nueva maravilla de Europa y antigua admiración del mundo. Cuando vi tan espaciosas calles empedradas de losas catedrales, los desperdicios de sobras de bastimentos en la llanura de sus insignes plazas, lo abastecida de carne y caza, la sobra de fruta y flores, y lo colmada de agua de olores y de vinos odoríferos, me quedé suspenso, imaginando que es poco curioso el que puede y tiene con qué ver esta ciudad, y lo deja por negligencia, y que no puede decir que ha tenido regalo complido quien no ha estado algun tiempo en ella. Y como cada uno se inclina á lo que más apetece, yo me aficioné de tal suerte á sus vinos, que aun lloro el no poder gozar de su admirable y substancial vereda. Parecióme que quien había visto esta ciudad ni le faltaba más que ver, ni que había más que desear ».

Della Toscana tutta e della signoria medicea anche il Quevedo riconosce la grande prosperità: « El estado es fertilisimo, las ciudades opulentas, los puertos ricos, las galeras fortunadas, los parentescos grandes, el dominio por todas razones real »;

ma a una delle sue solite mordacità è fatto segno l'orgoglio del Granduca. Mentre con un suo favorito passa in rassegna le sue buone fortune e si compiace della sua potenza, il favorito stesso, invaso dall'inspirazione dell'Ora che sopraggiunge, gli fa, d'improvvisso, riflettere su quello che è in realtà : di cittadino privato divenne principe, quindi *memento homo*, per quanto sia il piú ricco dei principi; è inutile che si glorü d'esser suocero di re e genero d'imperatore : *pulvis es*; se poi lo colga la sorte d'essere suocero del re di Francia, ed insieme le maledizioni di procuratori di matrimoni, *in pulverem reverteris*. Lo stato ha inoltre delle macchie che lo danneggiano e lo svalutano : il ricordo nei suoi vassalli d'essergli stati compagni, la repubblica di Lucca che di tanto è decaduta, i presidii di Toscana occupati dal re di Spagna, e quelle quattro lettere di *gran* che, aggiunte a *duca* lo rendono odioso a tutti gli altri principi : son macchie che non si levano se non ritagliando il pezzo di panno, che tanto varrebbe ridursi in brandelli. Gli dà questo consiglio quindi, un consiglio di umiltà : « estas son manchas de tal calidad, que se limpian con meterse más adentro, y no con sacarse. Use vuesa alteza de la saliva en ayunas para esto, y vaya chupando para si á poco á poco. Y lo que gasta en dotes de reinas, gástelo en tapar los oídos á los atentos, porque no le sientan chupar » [1].

Del granduca Cosimo il de Figueroa dice che fu « varón de ingenio raro y de grande capacidad » e, biasimando coloro che si danno alla alchimia, riferisce di lui una saggia risposta data ad un tale che gli domandava come mai si fosse lasciato trarre in inganno anche lui da un imbroglione d'alchimista [2].

Della casa dei Medici abbondano le lodi negli scrittori spagnoli, come della bellezza, del fascino che inspira l'artistica città. La fama della potente famiglia, della gloriosa Firenze era palese e diffusa, e ben ne sapeva anche chi non vi era mai stato. Non si

[1] *Hora de todos*, ed. cit. § XXIX, pag. 366-67.
[2] *Pasagero*, ed. cit. Alivio X, pag. 37.

ha notizia, ad esempio, che mai in Italia sia stato il gran Lope de Vega. Piú che nella commedia *El mayordomo de la duquesa de Amalfi* » dove Ottavio dei Medici esalta la sua casata « sangre en que ha habido reyes y pontífices », è in *La quinta de Florencia* che il poeta fa le maggiori lodi di Alessandro dei Medici e di tutta la sua casa, in cui è descritto il bel palazzo (forse di Via Larga) e sono ammirate le pitture che vi ritraggono le imprese dei Medici, specie di Cosimo e di Lorenzo. Modello di principe giusto e onorato e valoroso vi è ripetutamente detto Alessandro. A volerne ricercare le ragioni, si troverebbe facilmente che tutte queste simpatie, e quindi tante lodi prodigate da Lope hanno carattere politico. Non bisogna dimenticare che Carlo V aveva ad Alessandro dei Medici dato in moglie la propria figlia Margherita : di qui forse la simpatia cortigiana del grande drammaturgo per il tiranno di Firenze, accusato dagli Strozzi, difeso dal Guicciardini e benvoluto tanto piú da Carlo V. In questa commedia è anche la descrizione di una bella villa fiorentina, con pitture di Michelangiolo, con la *Filomena* di Tiziano, tutta alberi fronzuti e ómbrosi, tutta fiori e fonti copiose; una villa spirante tutta quanta le grazie del piú bel Rinascimento italiano. Appunto sulla gran generosità e sul vivo sentimento di giustizia di Alessandro dei Medici è basata questa commedia. Egli fa sposare una povera ed umile fanciulla, figlia di un mulinaro, a un suo cortigiano, in riparazione dell'offesa fattale, se non vuole che gli faccia tagliare la testa. Uno degli interlocutori si maraviglia che Alessandro pur abbia dei nemici, tanto che si fa costruire una fortezza a sua difesa. Al che gli viene risposto :

Pues ¿ tiene enemigos ?
Si;
Que la vertud soberana
Nunca deja de seguilla
La envidia fiera inumana [1].

[1] *Obras de L. de V.* publicadas por la R. Academia Española, vol. XV.

Per Scarperia nel Mugello, dove il Villalón trova fiorente l'industria che, come si è già detto, ancor oggi vi si esercita con tanto buona rinomanza, della coltelleria[1], passa l'Appennino toscano ed emiliano dove vede Scaricalasino. Del nome di questo paese si dà una spiegazione certo appresa traversando quei luoghi. È cosí chiamato, dice, perché non vi possono andare le bestie da soma senza troppo gran fatica, tanto che tutti sono costretti a discendere dalla cavalcatura e ad andare a piedi[2]. Arriva a Bologna « Çibdad que no debe nada en grandeza y quanto quisierades á todas las de Italia ». Gli dà l'impressione che sia piú grande di Roma ed osserva con piacere che è allietata da orti e giardini per ogni casa, che le sue vie sono pavimentate di mattoni. Inoltre « una cosa entre muchas tiene excelente » che, anche piova a diluvio, vi si può camminare senza punto bagnarsi, grazie ai portici che le fiancheggiano. Non regge al paragone la Calle Mayor di Alcalá. Sono, per il visitatore straniero, un fresco quadretto da ammirare le contadine che la mattina si raccolgono sulla piazza e vi portano a vendere ortaggi, frutta, latticini, di tuttò; perfino, quando non abbiano altro, i gattini che partorí loro la gatta! È una maraviglia la Garisenda: una torre rettangolare che a vederla si direbbe che sia per cadere. Tanto è provvista Bologna d'ogni piú squisito cibo, d'ogni delizia della gola, che è per questo appunto chiamata « la grassa ». Ed è anche fiorente d'industrie: carta, ferrarecce, seta alle quali dà vita un fiumicello che attra-

[1] Anche il Montaigne (op. cit) pag. 159, ricorda le fabbriche di oggetti di acciaio a Scarperia. L'*Alberti* (Descrittione di tutta l'Italia. In Venezia 1596) dice che, fabbricata dai fiorentini nel 1313 per tenere soggetti i pistoiesi, fu cosí chiamata «si come fabbricata alle scarpe del colle, e dell'appennino» (pag. 50).

[2] L'Alberti (op. cit.) dà uguale spiegazione del nome di Scaricalasino, dicendo: « Salendo piú avanti, pur seguitando la via di Bologna a Firenze, si giunge a Scaricalasino, talmente detto per l'asprezza del monte, si come voglia dire, per la grande asprezza, volendo quivi passare gli asini, bisogna scaricarli. Fu fatto questo castello (avvenga che hora sia una picciola contrada di poche habitationi) da i Bolognesi nel 1246.»

versa la città, e l'altra delle profumerie e dei guanti da signora lavorati finissimamente e di poco costo; tra le quali profumerie sono ricordate, come diffuse e note in tutta Italia, le saponette, di cui le piú pregiate, rotonde nella forma, sono quelle alla insegna del Popone o del Leone, tanto piú fini che sembrano pomi fragranti di muschio e d'ambra, del costo da uno a due reali, secondo la grossezza. Racconta che n'è tanto attiva la vendita da non bastare venti commessi per ogni negozio alle richieste dei compratori di queste saponette, una dozzina delle quali sarebbe gradito dono al re di Spagna! Un'impressione amara ritrae dal fatto che i bolognesi vedano di malocchio gli spagnoli. A ciò dovevano contribuire le due fazioni di cui parla il Montaigne « desquels l'une a pour soy les Francés de tout temps, l'autre les Espagnols qui sont là en gran nombre ». Inoltre fra i banditi che avevano sempre aderenze in città e traevano alimento dalle dissenzioni interne, si trovavano allora appunto degli spagnoli [1].

Con molto compiacimento nota tuttavia che v'è tenuto in gran conto il collegio degli spagnoli, detto di San Clemente, fondato e edificato fra il 1365 e il 1367 dal cardinale Egidio o Gil Albornoz [2]. Il Villalón s'intrattiene a parlarne, ragguagliandoci anche circa la foggia del vestire degli studenti di Spagna che lo frequentavano. Era severa e nello stesso tempo elegante: robone nero, a pieghe, di taglio antico, con le maniche finite a punta, listato di seta paonazza; meno appariscente e costoso di certo che quello del rettore annuale del collegio, il quale, di solito, era anche rettore dell'univesità, con l'assegno di circa

[1] Cfr. A. D'Ancona, *L'Italia alla fine del sec. XVI*. Lapi, Città di Castello, 1889, pag. 156.

[2] Fra gli spagnoli piú degni di menzione vi aveva studiato anche il celebre umanista Antonio de Nebrija. In origine i posti gratuiti o semigratuiti erano 24, poi salirono a 31. Decadde in seguito, tanto che al tempo del Montaigne, ci fa sapere il D'Ancona (op. cit.) contava solo 9 alunni. Intorno a tale Istituto cfr. D. Hermenegildo Giner, in « Revista de España » (1876).

400 ducati, e che indossava un magnifico robone di raso con un cappuccio o tocco di broccato, del costo, talvolta, perfino di 800 ducati. Il che non deve maravigliare, giacché sappiamo che cappelli signorili erano spesso adorni di gioielli.

Grande era la fama dell'università di Bologna. Fino dal secolo XV l'andaluso Pedro Tafur, che fu forse il primo spagnolo a lasciare notizie scritte del suo viaggio in Italia, nelle sue *Andanças e Viajes* che vanno dal 1435 al 1439 [1], dice che a Bologna « son unos de los mejores estudios del mundo todo, y de todas ciencias, é ansi continuamente de todas naciones é de grandes hombres se fallan en estos estudios ». Per Matías de los Reyes Bologna è la nutrice della scienza giuricica: « Bolonia digo, aquella a la leche de cuyos pechos tan eminentes sujetos se han criado, dando al mundo ministros, que en la interpretación de las divinas y humanas leyes le conservan en paz » [2]. Anche il Villalón dice che a ragione va superba di aver dato e di dare « varones doctísimos en todas Facultades ». A uno degli interlocutori sembrano pochi i 1500 o 2000 scolari ch'essa conta, mentre Salamanca ne ha di solito 8000 : ma, osserva don Pedro, « no alabo yo la Universidad porque tenga muchos estudiantes ni pocos, sino por los muchos y grandes letrados que della salen y en ella están ». A Bologna si attende agli studi non meno che a Parigi dove sono 30000 scolari : « deja una casa de ser buena porque no viba nadie en ella ? » A Bologna si ha di mira la serietà degli studi, tanto che non vi se ne danno gradi di baccellieri o di licenziati : « el que sabe le dan el grado de doctor, y al que no, hechan para asno, aunque venga cargado de cursos ». Il ricordo di Bologna sarà sempre tanto piú caro a don Pedro in quanto che, per intromissione di certi suoi amici

[1] In *Colección de libros españoles raros ó curiosos*. Madrid, 1874. (I. 18). Per la parte che concerne l'Italia v. l'articolo di C. Desimoni, « *Pero Tafur, i suoi viaggi e il suo incontro col veneziano Nicol. dei Conti* » in « Atti d. soc. ligure di storia patria », vol. XV, pag. 329-352. Genova, 1881.

[2] *El curial del Parnaso*. Madrid, 1909, pag. 78.

del Collegio di San Clemente, s'ebbe cortesie e riguardi da tutti i maestri dello Studio nella Facoltà di medicina, dispensato, per speciale favore, da certi obblighi a cui avrebbe dovuto sottostare. Con solo un esame pratico, che però fece conoscere il suo valore, conseguí con molto onore il dottorato in medicina [1] già con tanto suo vantaggio esercitata, per ripiego, a Costantinopoli durante la sua cattività. Dal qual titolo si ripromette in seguita molto utilità, riconoscendo quanto vada « tan cuesta abaxo » la scienza della medicina in Ispagna, al punto d'esser professione screditata anzi che onorata [2]; « por nuestro pecados que antes se pierda honra que se gane » aggiunge rassegnato. Doveva davvero essere molto stimato in Ispagna un medico addottorato in Italia se, gli suggerisce l'interlocutore Mata, « todos se irán tras vos con decir que venis de Italia, aunque no sepais nada », desiderosi di novitá; sicuro che con un paio di cure che faccia bene si creerà subito grand'onore e fama.

S'affretta il nostro viaggiatore a proseguire il cammino sempre piú verso il settentrione d'Italia, finché da Torino, per la Savoia, rientrerà in Francia, andrà a Lione e a Tolosa e quindi tornerà nella sua Spagna.

Per Modena frattanto « çibdad razonable », per Reggio e Parma, dove, perché spagnolo, non volevano lasciarlo entrare, ma che poi riesce a visitare ammirandola come città molto bella e grande; per Piacenza che ha, secondo crede, la piú bella cinta di mura di quante n'abbia mai viste, ma case piccole e basse e locande meschine, col gustoso ricordo tuttavia del buon formaggio piacentino « muy nombrado », attraverso l'incantevole piano lombardo « el mejor pedaço de que no es más caminar

[1] « Cosa que no sabemos hasta que punto sea cierta » osserva dubbioso il Serrano y Sanz nella *Vida* premessa all'ed. cit.

[2] La letteratura della satira contro i medici è quanto mai ricca nella letteratura spagnola del '500 e del '600. Doveva essere alimentata dalla poca valentia loro in ragione inversa del grande sussiego. È profusa nei *Sueños*, in *La hora de todos* del Quevedo, come anche nel *Buscón*.

por ella que pasear por un jardin» tanta è la fertilità della terra irrigua, la festosità dei vigneti, la sicurezza delle strade, giunge finalmente a Milano.

Sente come allargarglisi il cuore, non solo perché nessun'altra città d'Italia è cosí grande, ma sopratutto perché buona gente i milanesi e « más amiga de españoles que los otros ». Operosa, piena di vita, ricca d'industrie, s'impone all'ammirazione degli stranieri in genere. Il Montaigne, per esempio, vi si sente come a casa sua, scrivendo nell'italiano che seppe : « Questa città è la piú popolata d'Italia, grande e piena d'ogni sorta di artigiani e di mercanzia : non dissimiglia troppo a Parigi, et ha molto la vista di città francese. Le mancano i palazzi di Roma, Napoli, Genoa, Firenze : ma di grandezza le vince tutte, e di calca, di gente arriva a Venezia [1]. Per Pedro Ordoñez de Ceballos, soldato, sacerdote e avventuriero della metà del secolo XVI che, secondo narra nel suo *Viaje del mundo*, avrebbe corso le piú strabilianti avventure, Milano « es de las mejores del mundo y muy barata » [2]. Vi fu anche e vi dimorò anzi a lungo Vicente Espinel, per tre anni, come ci fa sapere nel III *Descanso*. Solo ebbe a lamentarsi dell'umidità di Milano e attribuisce ad essa i forti dolori di capo da cui dice di essere stato sempre tormentato; ma come vi arrivò « holgué grandemente de ver la grandeza, fertilidad y abundancia de Milán, que en esto creo que pocas ciudades se le igualan en Europa ».

Questa beata abbondanza d'ogni ben di Dio, esaltata come già vedemmo anche dal Cervantes, è ciò che suscita l'entusiasmo del Villalón. « La Plaza de Milán es tan bien proveída, que a ninguna hora llegareis que no podais hallar todas las perdices, faisanes y francolines y todo género de caça y fruta que pudiéredes, y en muy buen precio todo ». Ugualmente per il Figueroa

[1] Op. cit. ed. cit. pag. 549.
[2] Op. cit. ed. cit. pag. 276.

è la prima fra le città italiane, per grandezza, e tanto ben situata che sempre la scelsero a loro residenza re, principi, imperatori. Al compagno Isidoro, il quale sta per recarvisi, magnifica il Duomo che già di lontano appare al visitatore e per il quale, solo a metà finora, si sono spesi quattro milioni; il quasi inespugnabile castello, lo splendido ospedale cui cedono anche quelli piú rinomati e di piú ingente costo « siendo loable allí el concierto y cuidado en los actos de caridad », i navigli navigabili « por donde se conduce con poco dispendio hasta dentro de las casas todo lo necesario »; le chiese e i monasteri innumerevoli in una città che conta piú di 200000 abitanti, senza dire che tutto il milanese, per essere le borgate tanto vicine fra loro e frequenti, sembra quasi tutto una città. « Cuántos días gastará Isidro en considerar la riqueza, la variedad, el trato, la armería, y todo lo demás singular y excelente de que es dueño esta notabilísima ciudad ! » Ci son dei luoghi, come il palazzo e il castello con la piazza adiacente che appena fan sentire la mancanza della sua Madrid a uno spagnolo. E poi che buontemponi, che buona pasta i milanesi ! « menos interesables y astutos que otros, ponen su felicidad en banquetes, festines, máscaras, y en gozarse en semejantes deleites ». Perciò fuor della loro Milano, fuori delle loro abitudini goderecce non ci si ritrovano : « por esta razón, en saliendo de sus casas sufren menos y sienten más que otras naciones las incomodidades, particularmente de la guerra. Es gente más tratable que la de Génova, de más blandura, de más sinceridad, causa de ser más segura su prática ». La diffidenza d'Isidoro però non è del tutto vinta da queste pur confortanti notizie sull'indole accomodante, pacifica dei buoni ambrosiani. Vedrà volentieri Milano, ma conta di sbrigarvi presto le sue faccende e andarsene, cercando d'aver che fare il meno possibile con quei del luogo; e poiché ha l'impressione che in terra straniera non ci si possa trovar bene, si propone di avvicinare, nel tempo libero che gli rimarrà, gli spagnoli suoi compatriotti, di dirsela soltanto con loro, di qualunque genere

siano, « cuyas voluntades es fuerza unirse en los casos así de recreación como de peligro ». Come insistono questi spagnoli nell'informarsi vicendevolmente, in comunicarsi le impressioni ricevute, perché ciascuno si sappia poi regolare, circa la maggiore o minore benevolenza a loro riguardo con la quale saranno accolti da questa o quella popolazione delle città italiane! Le ostilità erano troppo frequentemente esperimentate, troppo, in generale, mal dissimulato lo spirito d'avversione. Di ammonimenti e consigli, a questo proposito, in vantaggio dei suoi connazionali, è largo anche Vicente Espinel. Insofferente d'esser stato burlato da certi contadini del genovesato circa l'indicazione d'una via, attacca lite con loro, ma ne ha la peggio, poiché è preso a pietrate. Ne ferisce sí uno, ma va in carcere. Riflette allora d'aver fatto male, di avere agito da inconsiderato come non avrebbe fatto in patria. Riflette un poco tardi che « los españoles, en estando fuera de su natural, se persuaden a entender que son señores absolutos... Por la misma razón que pensamos ser señores del mundo, somos aborrecidos de todos » [1]. E riflette saggiamente pure che « quien va a tierras ajenas tiene obligación de entrar en ellas con grande tiento; que ni las leyes son las mismas, ni las costumbres semejantes, ni las amistades se guardan donde no hay conocimiento... Tiene el forastero necesidad de ser muy afable y comedido con crianza, y ha de perder de su derecho en las cosas que donde está no sabe si son buenas o malas : con semblante alegre, cólera enfrenada, viene facilmente en conocimiento de lo que ignoramos en las tierras cuyas costumbres no han venido a nuestra noticia ». Piú vivo quindi e assillante urgeva nel cuore il desiderio della patria lontana, di cui era come un simbolo reale, un caro richiamo, ogni compatriotta con cui accadesse d'incontrarsi. Pareva una maggior sicurezza, un sostegno, un riparo. Di qui la malinconica e giustissima considerazione d'Isidoro,

[1] *Descanso I.*

quanto ad un banchetto di gran signore in Ispagna [1]. In tali ricchi alberghi, alle cavalcature, per le quali sono sempre pronte non paglia o biada ma avena o fieno, accudiscono, senza che ve ne diate un pensiero, sei stallieri dell'albergo stesso, addetti solo a quest'ufficio, mentre tutta una legione di servitori bada alla cucina, alla mensa, alla dispensa. Né li paga già l'oste che passa loro il vitto soltanto : sono però cosí vistosi i guadagni che fanno con le mance, da costituirsi una rendita invidiabile; quella, ad esempio, del segretario dell'albergo, dove dice diessere disceso il Villalón, il quale in risposta alla sua curiosità, gli mostrò, l'uno sull'altro, cinquanta scudi di guadagno in quel giorno.

Ed altro ancora ha da magnificare di Milano : il Castello, grande poco meno d'una città spagnola, i begli ori e le belle spade con fini lavori di tarsia, le quali, borsa e pendagli e stiletto compresi, costano appena cinque scudi l'una, mentre in Ispagna tanto costerebbe lo stiletto solo; e l'abbondanza dei cibi e delle frutta d'ogni genere, come abbiamo veduto confermato dal Rodolfo e dal Tommaso della *Fuerza de la sangre* e dal Licenciado Vidriera del Cervantes; infine il Duomo e il rito ambrosiano osservato nella celebrazione della messa. Il Duomo era stato oggetto di grande ammirazione anche per l'Espinel : era « aquel excelentísimo templo » che la memoria di tanti santi e illustri prelati rendeva ancor piú famoso nel mondo [2]. E a proposito d'usi ecclesiastici, il Villalón nota, non senza maraviglia, che a Milano preti e frati portano la barba lunga, contrariamente ad altri paesi della cristianità.

Piuttosto diffusamente ci parla di Milano don Pedro de Gante che, segretario del Duca de Nájera (1520-1544), vi ebbe ad ac-

[1] Anche in Espinel sono ricordati i « gentiles capones » di un osteria lombarda. Il Villalón stesso ha altrove detto che « bodegones hai muy gentiles en toda Italia, donde qualquier señor de salba puede honestamente ir, y le darán el recado conforme a quien es ».

[2] Op. e ed. cit. *Descanso* III.

compagnare il suo signore nel 1543, in occasione del viaggio che l'imperatore Carlo V fece in quell'anno per l'Italia, la Germania e le Fiandre. L'aspetto esteriore della città non potrebbe fargli piú gradita impressione: « Las casas de Milan son buenas, mejores de lo que por fuera parecen; casi todas tienen patios; passan de treinta mil. Las calles son anchas y llanas; muchas y ricas son las tiendas que ay en aquella ciudad, de quantas buenas cosas ay en el mundo; de oficiales de todos los oficios es grande el número, y la obra que hazen es de mucha gentileza... » Troviamo, fra l'altro, nella relazione di don Pedro, ricordata la illustre famiglia milanese dei D'Adda. Fu ospitato il Duca de Nájera, dice, da Giovanni Agostino D'Adda « hombre rico que estuvo algunos años en España ». Rimase ammirato della signorile accoglienza fatta al suo signore, e ammirato non meno dello splendido ricevimento che in onore del Duca dette don Alvaro de Luna, bisnepote del Conestabile e capitano del Castello, di cui non saprebbe dire abbastanza quanto sia bello e grandioso: « A la entrada se le hizo gran salva de artillería, y le fueron amostradas las cosas señaladas de aquella fuerça, que es tan magnífica é inexpugnable, y tiene tantas y tales particularidades, assí de muchas y grandes cabas con agua, molinos y torres sumptuosas y aposentos de mucha grandeza, y tantas fortificaciones, demás de la artillería que tiene, que passa de seyscientas pieças, que me escuso de describillo por no hazelle injuria, pues sería mucho más lo que dexasse de dezir que lo que escribiesse, y por eso lo dexo para quien mejor que yo lo sepa declarar ».

La marmorea cattedrale, a cinque navate e con grandi pur marmoree colonne, è bella, sí, è piú grande che non quella di Toledo, ma « en la limpieza y atavío y en los retablos, la de Toledo y otras muchas de Castilla la hazen notable ventaja ». Ha anche visitato la chiesa di S. Ambrogio del quale ha venerato le sante ossa, composte devotamente sotto un altare « sin parecer que allí ay ningun sepulcro ». Non manca però la descrizione di quest'altare: « A las quatro esquinas del altar estan

apartados quatro pilares de muy hermoso jaspe, que sostienen un edificio á manera de palio ».

Bella è anche la chiesa della Madonna delle Grazie. S'interessa il nostro viaggiatore, che sicuramente doveva avere qualche coltura, del Cenacolo dipinto nel refettorio dei frati domenicani, si duole delle ingiurie del tempo per le quali fin de allora il magnifico dipinto non appariva già piú in tutta la sua bellezza, ma non mostra di sapere il nome del gran Leonardo, e si dilunga invece a narrare del desiderio di Francesco II di trasportare in Francia il magnifico affresco, com'ebbe forse a sentir dire: « Fuera del cuerpo della (della chiesa), entrando en un aposento, hay una pieça de hasta 25 pies en ancho, donde esta en una pared debuxada de pinzel la historia de la Sagrada Cena del Señor con sus discipulos. Afirman no haver en Italia cosa mas perfecta de pintura, y aunque el tiempo, injuriador de todas las cosas que debaxo del cielo son, la tiene extragada, no es tanto que no se dexe conocer la excelencia del pintor. Este rey de Francia Francisco vió esta pintura, y se agradó tanto della, que dava á aquel monesterio, segun dizen, diez mil ducados porque se la diesen para llevarla á París, creyendo que pudiera ir con cierto ingenio de tablas; mas como la pintura está en pared y sea tan grande que ocupa los piés que he dicho, no se halló aquí quien se atreviese á llevalla sin deshazerse, y á esta causa se quedó ». Veramente degna la chiesa delle Grazie di richiamare l'attenzione del visitatore. Ecco quindi che non tralascia don Pedro di soffermarsi nella sagrestia « muy hermosa pieça » ad osservare i quadri di soggetto sacro che ne adornano le pareti in tutta la loro lunghezza; sono « tablas de pinzel de historias del Testamento Nuevo, todas de muy buena mano ». Spagnolo, consacra volentieri in questi suoi appunti di viaggio il ricordo di aver veduto in Milano le tombe di due spagnoli, l'uno piú illustre dell'altro: nella stessa sagrestia della Madonna delle Grazie, quella di don Luigi de la Cueva, che fu Capitano della guardia imperiale, le lodi del quale vilesse celebrate in bei

versi latini; nel convento benedettino di S. Dionisio, fuori di Milano, quella di don Antonio de Leyva, « en lo alto de la iglesia rodeada de muchas banderas francesas ». Aggiunge che per quel monastero il de Leyva lasciò in legato una certa somma di denaro.

Non so che altri, fra quanti di questi spagnoli ebbero occasione di viaggiare in Italia e di lasciarcene ricordo e notizie, abbia fatto menzione del Lazzaretto di Milano, di manzoniana memoria. Ce ne parla don Pedro de Gante, che certo ebbe a visitarlo, come si raccoglie dalle sue parole: « Cerca dél (cioè, del convento di S. Dionisio) está un hospital que llaman de la Peste, donde acogen y son curados los heridos de pestilencia; está edifficado en quadra; por todas quatro partes tiene trezientos aposentos, distantes y apartados el uno del otro; tiene sus corredores baxos con pilares de piedra; bien tienen todos quatro un tercio de legua; por aquí se puede juzgar la grandeza del patio; suelen sembralle de pan » [1].

Desiderando tornarsene in Ispagna per mare, il Villalón racconta come da Milano andasse a Genova, ma come non vi trovasse nave alcuna pronta a trasportarlo a Barcellona. Ebbe cosí gradita occasione di visitare anche questa città di cui gli si rivelò subito la superba ricchezza di tanti bei palazzi. Gli sembra che i genovesi facciano a gara fra loro a chi ne edifica di piú suntuosi nell'interno della città e lungo tutta la riviera, disseminata per tel modo di ricche ville deliziose, magnifica di giardini e di frutteti, specialmente di aranceti, maestosa per la bellezza naturale dei monti e delle balze rocciose, a picco sul mare. Anche il de Figueroa osserva che per lo spazio di tredici miglia « se dilatan por su ribera tantas y tan espesas villas, tantos y tan suntuosos palacios, que casi ponen límite á la imaginación,

[1] *Relaciones de Pedro de Gante secretario del Duque de Nájera* (1520-1544). Madrid, 1873. Vol. XI, ed. « La Sociedad de Bibliófilos españoles».

cuanto á grandiosidad y magnificencia ». Egli è piú acuto osservatore e penetra piú addentro nella conoscenza dei luoghi che visita, dei caratteri e dei costumi delle popolazioni tra cui si ritrova. Ha ben veduto, per esempio, la ragione dell'altezza degli edifici di Genova : la ristrettezza, ciò è, del luogo, che, impedendo di potere estendersi sul terreno, costringe ad occupare dell'aria quanto piú è possibile. È felicissimo di aver trovato che a Genova almeno non ci sono le tre grandi molestie le quali pur troppo non mancano altrove : cani, cocchieri e mendicanti. Coloro che siano veramente poveri per malattia o per altra disgrazia che li renda inabili a tutto, sono nutriti e soccorsi a pubbliche spese « que allí no se escluye la caridad, sino el vicio ».

Ha studiato il de Figueroa l'organizzazione della potente Compagnia di S. Giorgio che ha giurisdizione e stato indipendente dalla città e che è sorta dalla corporazione dei mercanti a cui il Comune, indebitatosi con questi per le spese della guerra contro i veneziani, cedette in pagamento le rendite della dogana, con un palazzo annesso e quindi, a mano a mano prima in pegno e poi in proprio, terre e castella del dominio; sí che oggi la Compagnia, governata da un Consiglio dei Cento e da un Magistrato degli Otto, si conserva « libre y estable en tanta instabilidad de la república ».

A López de Zúñiga aveva Genova dato l'impressione d'una città quanto mai felice, soddisfatta del suo benessere; felicità però turbata dalle lotte intestine. Dice : « Felices, inquam, homines (Genuenses) nisi mutuis certantes odiis dum alterum alteri cedere inhonorum ducunt, eas inter se factiones suscitassent, quae ipsam rempublicam, qua nihil carius illis esse debuisset, propre modum everterunt ».

Quanto all'indole, alle qualità morali, osserva il de Figueroa, come diversi i genovesi dai milanesi ! L'astuzia, l'orgoglio, la frugalità, l'inclinazione al risparmio, tanto che il forestiero risente in Genova della mancanza di certi agi e comodità,

sí da doversi contentare di quel che avanza alla popolazione, sono le caratteristiche loro, attentamente rilevate: « Tienen los genoveses sutiles ingenios, ánimos altivos, cuerpos de buena disposición y no mala presencia. Fabrican generosamente. Es moderato el plato de su casa; el de fuera, de ostentación. Los tiempos limitaron sus demasías, y deshicieron la pompa de criados, caballos y banquetes; puesto que profesa ya el de mayores negocios ser en recolección y parsimonia un anacoreta. Para los forasteros no abunda la ciudad de regalos, a fin de remitir á su necesidad lo desechado de los bastimentos; así, el detenerse allí suele ser molesto á muchos ».

Né sono quindi gran cosa ospitali, neanche con gli spagnoli che vanno malinconicamente ripetendo: « Las Indias destos son nuestra España », e li chiamano le loro « mignatte ». Ne ha fatto spiacevole esperienza il don Pedro del Villalón, a cui ancora scotta il ricordo di non essere stato da certo ricco genovese, già suo compagno di schiavitú a Costantinopoli, ch'egli aveva largamente favorito e beneficato in quel doloroso tempo, accolto ora in Genova come si sarebbe atteso. Narra che, incontratolo, fu da lui condotto non già a casa sua, ma ad una qualunque trattoria dove lo tenne, sí, a desinare, senza però fargli mai piú altra cortesia né domandargli punto se d'altro avesse bisogno. E cosí anche si duole che non meno asciuttamente se la siano cavata altri quattro o cinque già suoi amici, pure ritrovati a Genova, tanto che malinconicamente conclude con dire che da chi piú abbiamo beneficato, meno c'è da aspettarsi.

Anche di peggio racconta l'Isidoro del *Pasagero* essergli accaduto in patria con un genovese, amministratore dei beni d'un certo marchese: del prezzo pattuito con questo per l'acquisto d'un prezioso gioiello nella sua bottega di oreficeria, non poté avere, se non dopo molto tempo e molte difficoltà, che appena i due terzi. « Desde entonces, commenta sdegnato ancora, cobré tanto amor à genoveses, que cuando encontraba alguno, cerraba la tienda, receloso aquel día de mil azares ».

E argomenta; se un genovese solo, nella patria mia, fu per me cosí gran nemico, cosa posso sperare di buono nella città loro, in mezzo a loro? Ma fa conto di battersela presto da Genova: « Consuélome con que apenas entraré en sus límites, cuando salga dellos con la velocidad que suele quien, por librarse del fuego, atraviesa las llamas ». Un altro degli interlocutori, il soldato don Luigi, non sa rassegnarsi a dover sottostare, come lo avvertono i compagni, a depositare le armi entrando in Genova, oltre che a fare la propria denunzia nell'apposito registro dei forestieri. « Eso no — protesta fieramente — antes dejaré la vida que la espada, fiel compañera de mi persona y digna defensora de mi honor; y, si es posible, sólo por eso no llegaré á los confines de Génova. Gentil agravio, por cierto desarmar á quien profesa milicia. No sé en qué fundan los ciutadanos tan odiosa costumbre, cuando ellos en todas partes, y particularmente en España, gozan las mismas esenciones que los naturales ». Gli viene spiegato che tal pratica è basata sulla pace che i genovesi professano e che desiderano di mantenere; che a Genova tutti vanno senz'armi, tutti attendono ai loro cambi, ai loro interessi: lotte di borsa per le quali non occorrono armi di nessun genere. Una sola, per verità, ne hanno i genovesi con la quale menano stoccate a tutto spiano: « El verdadero estoque es un ciento por ciento, con que penetran las almas, desmenuzan las haciendas y consumen las vidas ».. Ed è anche avvertito che il popolino genovese è quanto mai permaloso; che, « como los españoles en tierras extrañas son tan mal acariciados » di nulla nulla fa nascere pericolosi litigi; bisogna quindi sopportare, essere accomodanti ed evitare ogni causa di contesa, come sarebbe l'entrare in discusioni sulla preminenza dell'uno o dell'altro paese. Sono consigli quanto mai opportuni sebbene suggeriti da ipocrisia politica: interessanti a udirsi come quelli che, confidati nell'intimità di compatriotti, rivelano e spiegano tutto uno stato d'animo pieno di preoccupazioni: « Conviene valerse allí del sufrimiento, mediéndose en las palabras, trans-

formándose en sus efetos, aplaudiendo sus inclinaciones. La novedad del traje suele tambien provocar á menosprecio. Será, pues, acertado evitar cualquier singularidad, ajustándose con el común. Fuerte medio para oprimir rebeldías y odio es la cortesía. Exceden en esta parte los nuestros, á quien haze aborrecibles poco agrado, antes hinchazón y soberbia. Las contiendas y alteraciones sobre las ventajas de reynos ocasionan diversos desastres; así, se deben excusar ». È quello che lo stesso interlocutore ripeterà piú tardi, valendosi di un'immagine efficace, a proposito di Roma dov'è il concorso di tante e cosí varie e contrarie nazionalità : « Importa mucho el buen discurso, mucho la prudencia para poder navegar (siempre con la sonda en la mano) por mar de tantos peligros ». Se ne sente angustiato e quasi avvilito il bollente Isidoro, che in un impeto di affetto, ritorna col pensiero commosso alla cara patria lontana, di cui vorrebbe vedere meglio ripagate le tante benemerenze : « Cuántas industrias son menester para valerse con extranjeros ! Oh España generosa, qué entrañas tan de madre tienes para todos, que corazón tan magnánimo ! No son menos altivas la naciones en tu distrito que en los propios suyos. ! Cuántas amistades reciben, cuántas medras, cuántos aumentos sacan de tu caudal ! Si no fuera tan urgente la causa que me destierra de mi habitación, fuera imposible desampararte, ni por breve espacio ».

Contro i genovesi, per quanto politicamente amici, ce l'avevano gli spagnoli, come già s'ebbe occasione di notare, sopratutto perché, nelle tristi condizioni economiche in cui la Spagna si andava sempre piú dibattendo, Genova, con i suoi traffici, con le sue banche, con i suoi prestiti ben seppe approfittarne, sí da rendersi padrona della vita economica e finanziaria del disgraziato paese, dove ormai aveva grandi possedimenti e dove s'imponeva col suo commercio e con i suoi capitali. Spesseggiano quindi in scrittori spagnoli le amare cosiderazioni contro l'avarizia, lo spirito d'interesse dei genovesi. Un sonetto di Lupercio Argensola, ristampato di recente fra piú altre poesie

sue e del fratello Bartolommeo dal Foulché-Delbosc nella « Revue Hispanique » [1], è appunto contro Genova, o meglio, contro l'avara Liguria. È ben noto quello del Góngora, che, imitazione dell'altro del Berni « Cancheri e beccafichi magri arrosto », ha una stoccata, nella enumerazione delle cose moleste, contro i genovesi inesorabili in fatto di quattrini :

Comer salchichas, y hallar sin gota
El frasco, por haberse derramado :
Llegar a tomar postas muy cansado,
Y daros una que tropieza, y trota :
Calzaros con gran premio la una bota,
Y romperse la otra en lo picado;
Ir á primera, habiendo os descartado
De el rey de bastos, y acudir la sota,
Servir á dama, que no dando toma;
Deber á genoveses puntuales;
Pasear sin gualdrapa, haciendo lodos;
Tener familia, que no sirva, y coma;
Añada quien quisiere otros mil males;
Que el ser casado es el mayor de todos.

Ho citato piú sopra don Pedro Tafur come quegli che molto probabilmente fu il primo viaggitore spagnolo che ci abbia lasciato scritte sue impressioni dei luoghi, delle città che ebbe a visitare in Italia. Per quanto anteriore di qualche tempo a viaggiatori del Cinquecento non è senza interesse sentire quale impressione riportasse di Genova. Per lui è « la más fermosa cosa del mundo á ver... todas las casas son torres de quatro ó cinco sobrados ó mas, é muy angostas las calles, é muy ásperas entradas : la tierra muy flaca de todos mantenimientos... » Gli abitanti hanno in sé ogni piú lodevole qualità : « Es gente de grant industria é poco viçiosa, mayormente en los deleytes, que no es la tierra dispuesta para ello; riquísima gente é bien ordenada, fasta en los traeres se tiene (de) manera que ninguna persona allende de lo neçesario non trayga cosa rica, si non

[1] Tome XLVIII, num. 114 (1920, avril) pag. 376-7.

pechará por ello; es gente muy fermosa de color, pero non de faziones, son muy cresçidos ellos é ellas, é toman á las mujeres por medida, é las que mas alta es con menos dote las resçiben : las viudas entrellos non toman segundo marido, é si le toman à gran peoría suya... Sin duda segunt el apartamiento que fazen los ginoveses por el mundo de sus mujeres, si en otras naçiones fuese, gran daño avria en la castidad dellas, mas ellas se preçian tanto de su bondat, que apenas se falla muger faltada en adulterio, é donde se fallasse, en ningun caso pasaría sin pena de muerte » [1]. Di altrettanto ottimismo però circa questa bella virtú della fedeltà coniugale, di cui alle genovesi dà lode lo scrittore spagnolo, pare non fosse il Foglietta che in certa sua commedia, *Il Barro*, fa dire a un personaggio : « come io havrò tolto moglie, non cercarò piú d'andare nè a Venetia nè altrove, perché a me non piacque mai il costume di molti nostri genovesi, i quali pigliano mogli per pigliar danari, giovane e belle, e, come hanno consumato il matrimonio, le lasciano et se ne vanno ad abitare in Ispagna, in Fiandra o in Roma » [2].

Né risparmia lodi a Genova Pedro de Gante dicendo che « es uno de los más gentiles pueblos de toda la Christiandad, y tan bien cercado con tantos y tan grandes bastiones, que ay dubda que en toda ella ay muralla más fuerte ». Ci fa sapere che è popolosa, che ha ricche case piene di belle pitture, alti edifici, ed ammira anche lui la bellezza e l'eleganza delle donne genovesi: « las mugeres hermosas y bien dispuestas, y tan luzidas, que con ser sus atavíos poco costosos, parecen mejor que en otras tierras cargadas de oro y de sedas ».

Il Duomo di Genova è oggetto di grande interesse. Il Villalón lo stima superiore ad altre chiese italiane,per le preziose reliquie che vi si venerano, tra cui il S. Catino che, secondo la tradizione,

[1] Op. cit. I. 11; I. 13.

[2] Fu pubblicata da MICHELE ROSI in « *Atti della Società ligure di Storia Patria* » XXV, 360.

è il piatto in cui Cristo mangiò nell'ultima cena, donato dalla regina Saba a Salomone e portato a Genova da Guglielmo Embríaco, l'amico di Goffredo di Buglione, dopo l'espugnazione di Cesarea. Ne fa menzione, descrivendolo in ogni suo particolare anche López de Zúñiga nell'*Itinerarium* già piú volte citato. Oltre alla leggenda degli Annali di Genova, secondo la quale ai genovesi che, per prendere Cesarea, avevano con una gran flotta recato aiuto a re Baldovino di Gerusalemme, era toccato in sorte questo Santo Catino e anche in cambio della terza parte pattuita della preda, riporta pure un'altra tradizione d'origine spagnola: che, cioè, Alfonso VIII, a fine di ricompensare i genovesi dell'aiuto che n'aveva ricevuto per la liberazione di Almeria dai pirati saraceni, aveva dato loro facoltà di scegliere quel che meglio credessero fra il bottino di guerra, e i genovesi avrebbero scelto questa santa reliquia e l'avrebbero portata in patria.

Nella stessa cattedrale don Pedro de Gante ricorda di avere veduto e venerato, nel giorno di S. Giovanni Battista, il piatto su cui fu portato ad Erodiade il capo di questo santo, oltre al famoso Santo Catino, la vigilia di S. Pietro Apostolo. Ce lo descrive, secondo la comune credenza, come preziosissimo e si richiama a qualche aneddoto storico che riguarda appunto l'antica reliquia: « Está cerrado (scrive) debaxo de doze llaves; cada una destas está en poder de uno de la Señoría: muéstranle con muchas cerimonias y pregones, mandando, so pena de vida, que nadie trayga armas ni piedras quando le han de ver. Es un plato grande, hondo, de seis esquinas; todo él es una esmeralda perfectíssima; aunque no fuese reliquia, el valor de la piedra es tan grande, que se cree no haver entre los christianos príncipe que tenga dinero para podella comprar. A don Sancho (Martínez) de Leyva oy dezir que quando el saco de Génova vino este plato á poder del marqués de Pescara y no se atreviando á le tener, le volvió a la iglesia do lo havían tomado ». Questo Santo Catino fa anche oggi parte del cosí detto Tesoro del Duomo di Genova

e perdura la sacra tradizione dell'essere stato il piatto in cui Cristo mangiò nell'ultima cena con gli Apostoli, ma quanto alla sua preziosità era una leggenda che, come tante altre, é oggi sfatata. Asportato da Napoleone in Francia con tanti altri autentici tesori artistici, fu poi restituito quando si constatò che era, anzi che di preziosissimo smeraldo, di volgarissimo vetro!

A Genova racconta ingenuamente don Pedro di aver visto per le strade un disgraziato costretto a ballare incessantemente dal sorgere del sole al tramonto, per divina punizione. Con tutta serietà riferisce il caso: « En Génova vi un hombre que andando por la calle yba baylando, sin poder yr de otra manera; preguntando la causa dello, me dixeron que havía muchos años que llevando á un lugar de Lombardía el Santíssimo Sacramento á un enfermo, estavan en una calle baylando unos hombres, y que aunque vieron pasar al Señor, no le quisieron hazer reverencia, y que desde entónces por divina permisión se quedaron baylando, y que sus hijos y descendientes sucedieron en aquella herencia, y que aquel hombre que vi, era de aquel linage. Quise certificarme dello, preguntándolo á hombres dignos de fe; affirmaron ser assí verdad, y que el baylar les dura desde que sale el sol hasta que se pone; todo el otro tiempo tienen en sosiego. O res mirabilis ».. [1]

Un'altra meraviglia chei l Villalón vide a Genova è la cosí detta Fonte del Capitano presso il palazzo del principe Doria. Si chiamerebbe cosí dal fatto che, racconta egli agli amici, un capitano della guardia, non arrivando a poter costruire un palazzo sontuoso come desiderava, da averne poi fama, stabilí di fare una fonte in cui spese ben 12000 ducati; tutta di marmi, coralli, madreperle, medaglie e figure tra cui certi giganti tutti di pietruzze non piú grandi di una mezza unghia.

[1] *Relación de la jornada del Emperador Carlos V á Niça, en* 1538. Op. cit. ed. cit. pag. 40-41.

Una volta almeno il Villalón si mostra di men difficile gusto e rende anche lui omaggio, come abbiam veduto altri suoi connazionali, alla bellezza delle donne genovesi. Mentre le milanesi (s'era dimenticato di dirlo a suo tempo) « son feas como la noche », le genovesi gli piaccino. Anzi s'indugia a dirci dell'eleganza del loro vestire, come amino tanto adornarsi di fiori, specialmente di violette, di gelsomini e di rose; come, graziosamente calzate di pianelline, eleganti, bene in vista di sotto alle gonne, di ciambellotto il piú spesso, che arrivavano appena alla caviglia, vadano per via e anche alla chiesa in bella vita e senza veli in testa per meglio mettere in mostra l'acconciatura dei capelli alla quale tutte tengono moltissimo e di cui hanno grande cura al pari di tutte le italiane [1]. E questa cura consiste, piú che altro, nel lavarseli ogni settimana, il sabato principalmente, e nel tenerli al sole anche ardente dell'estate. Unico ornamento pare che fosse una reticella d'oro, molto rada, nera per le vedove, che raccogliesse il volume copioso delle capigliature; modesto ornamento invero, come quello del portare soltanto, in luogo di anelli, di orecchini ed altre gioie, solitamente una collana del valore di un dodici ducati. Ed ha anche osservato che sono modesti i divertimenti loro : si raccolgono la festa sulle rive del Bisagno a ballare allegramente all'aria aperta. Effetto e conseguenza dello spirito d'economia dei genovesi « que no son muy largos en el gastar ».

Coincidono le notizie e le impressioni che riporta di Genova e delle donne genovesi il López de Zúñiga con quelle che abbiamo sentito del Villalón. Dopo detto delle vie ampie della città, delle case bellissime « ad coelum fere tendentes », della gran folla che s'incontra per le strade, sí da non poter quasi camminare, del vestire tutti senza distinzione e nobili e plebei, alla stessa

[1] Il Cervantes aveva ammirato « los rubios cabellos de las ginovesas » oltre che « la gentileza y gallarda disposición de los hombres » (*El Licenciado Vidriera*).

foggia e di nero, quanto alle donne dice che sono « egregia pulcritudine » e aggiunge, ponendoci sott'occhio un quadro ben colorito del mondo femminile genovese : « sed illas efficit pulcriores tum vestitus ipse qui ampliorem corporum speciem reddit, tum vero capillamenta summa arte ad decorem composita. Flavos magnopere crines amant, quamobrem plurimum iisdem rutilandis studii impendunt. Quin et tenuissimas auri bracheas quo splendidior coma videatur, capillis nonnunquam inserunt. Est et illud peculiare genuensibus feminis ut solae per vias incedant nullis comitatae ancillis, utque diebus festis pro foribus turmatim considentes quam ornatissime conspiciantur. Interdum autem binae aut ternae matronae quaternaeve per urbem ambulant. Florum manipulos, aut odorantes herbulas manibus aut sinu frequenter gestant ».

Riassunto in breve ai suoi amici come da Genova se ne andasse in Piemonte, da Torino « città ben forte che parteggia per Francia » attraverso la Val d'Aosta, dove richiamano la sua attenzione i molti gozzuti, che del resto ricorda d'aver veduto anche in Calabria, fa ritorno, dopo poco altro peregrinare per città francesi, in Ispagna, a Valladolid.

Stanco, ormai, domani racconterà, secondo che gli è stato richiesto, della vita dei turchi fra i quali aveva passato due anni di dura prigionia : ora va a riposare. Rimangono i suoi compagni ancora un poco a commentare le cose sentite. L'un d'essi è ben sicuro, tanto ha in buon concetto don Pedro, ch'egli, in quanto ha detto, è stato veritiero e che anzi si è tenuto forse piú al di qua del vero che non abbia sconfinato al di là.

Tranne il breve accenno,null'altro ci dice di Torino il Villalón. Vicente Espinel ne riporta una piú durevole ma sgradita impressione : quella della gran nebbia : « Llegué a Turin... pero fueron tan grandes las nieblas que se topavan los hombres por la calle, sin verse, nacidas de la vecindad (según dicen allí) del Po, que passa por junto a la ciudad : fuera de que por medio della van muchos arroyos de agua ». Il che non ha visto né a

Siviglia, dove pur passa piú gonfio d'acque il Guadalquivir, né a Granada che ha due fiumi che la bagnano.

Nel romanzo dell'Espinel sono spesso aneddoti, racconti, scenette gustose che ci trasportano in piena vita italiana del secolo XVII. Curioso tra gli altri il racconto della visita fatta a certo negromante, insieme a certi ginevrini, dei quali, per quanto spagnolo, era riuscito a cattivarsi l'amicizia. Il mago non vorrebbe far sue arti dinanzi ad uno spagnolo. E ne dice la ragione : « No quisiera mostrar mis secretos delante de españoles, porque son incrédulos y agudos de ingenio ». (*Descanso IV.*)

Di Pavia altro non dice se non che è « insigne universidad ». Nelle sue peregrinazioni per l'Italia superiore nota con rammarico che ebbe talvolta a esperimentare l'animosità italiana contro gli spagnoli. Cosí in un villaggio, passato Crema, non solo non trovò una cavalcatura per proseguire il suo viaggio, ma neppure una persona che gli rispondesse garbatamente « por ser Español y por ir en traje de soldado », sí che amaramente fissa la spiacevole impressione dicendo : « de manera que ni la humildad ni el término apacible, ni la paciencia me aprovecharon, por tierra no conocida y madrastra de Españoles ». (*Descanso V*).

Di Pavia qualcosa piú nota don Pedro de Gante. È però un'impressione di tristezza, di decadimento che gli ha lasciato la città: ha osservato che il Po è tre volte l'Ebro e che il Ticino è della grandezza di questo fiume di Spagna; che Pavia ha circa tremila case, ma che piú altre sono miseramente bruciate o rase al suolo per le continue guerre; che la città è molto antica e mostra di essere stata un tempo molto piú grande. La Certosa di Pavia è oggetto di piú lunga descrizione e gli suscita in mente il ricordo della storica battaglia : « A legua y media de Pavia está un monesterio de la órden de la Cartuja, que se dice la Certosa, la portada y delantera del desde lo baxo á lo alto, que es bien ancha y alta, es toda de mármol con mucha diversidad de excelente imaginería. La iglesia es de tres naves; tiene un crucero singular. El retablo del altar mayor no es grande, mas es bien digno de ser

visto y alabado, porque tiene setenta historias del Testamento Viejo y Nuevo, y todas de marfil. Cada historia es tan grande como un quarto de pliego de papel, y en cada una ay muchos y diversos bultos de imágines de mano singular. Dos arcas grandes de marfil de la misma labor y imaginería que he dicho nos mostraron los frayles, donde tienen diversas reliquias con mucha veneración. Antes de llegar al crucero están en el cuerpo de la iglesia catorze capillas, siete de la una parte y siete de la otra; algunos retablos dellas son de mármol con hermosos bultos, y los otros de pinzel. Dizen que tiene este monesterio veinte mil ducados de renta. Fundóle y dotóle el duque primero de Milan [1] y está sepultado al lado derecho del cruzero como entramos en él; su busto y sepultura es de mármol, con muchas historias que en ella hay harto buenas. Este Duque hizo magníficos edificios, como es el de este monesterio, que es uno de los mejores y más luzidos de la Christiandad, y el castillo de Milan y el parque de Pavía, que es un cercado de ladrillo de hasta tres tapias en alto, que dura más de legua y media en el largo y otro tanto en ancho, donde tenía muchos linages de bestias fieras para su montería y recreación. Junto al monesterio de la Certosa está este parque, dentro del qual, el rey de Francia Francisco de Valoys Angulema (que oy vive), fué preso día de San Mathias, apostol, en el año de 1525, y su exército, que era de setenta mil hombres, desbaratado y vencido por el exército del Emperador, con muerte de muchos caballeros y gente principal de Francia, que fueron enterrados en quel monesterio ».

Di altri luoghi dell'Italia settentrionale ha fissato il ricordo nelle sue *Relaciones* don Pedro: di Pizzighettone che gli ha fatto impressione di « lugar hermoso y fuerte »; di Acquanegra Cremonese « lugar de seis mil casas y de gentiles edificios », difeso da un castello fortissimo; di Cremona che insieme con Pizzighet-

[1] Gian Galeazzo Visconti nel 1395.

tone e Lodi costituisce « lo mejor del estado de Milan »; di Asola, di Medole e di Canneto sull'Oglio « lugares aunque no pequeños, más fuertes y hermosos que grandes, muy bien cercados y de anchas y hondas cabas llenas de agua corriente y fuertes cubos ». Sottoposti alla signoria dei Gonzaga, lo ha interessato il modo attento con cui vi si vigila alla difesa, scrivendo « que contínuamente tienen atalayas para saber qué gente viene; y cuantos veen venir de á caballo, tantas vezes tañen una campana para avisar á los que estan dentro y fuera de los muros ». A Peschiera « lugar de venecianos, de dozientas casas » ha ammirato la bellezza del lago di Garda, percorso da grandi navigli, che misura in lunghezza trentadue miglia e quindici in larghezza. Ed oltre all'esser bello, « tiene infinido pescado ». Ricorda infine *Robledo*, « anch'esso lugar fuerte » di un quattrocento case : si deve trattare di Roveredo di Guà, oggi in provincia di Verona, piú probabilmente che di Roveredo in Piano, oggi in provincia di Udine.

***

Quali dunque fossero le impressioni che, visitando le città italiane, riportarono, nei piú bei tempi della loro potenza e del loro dominio in Italia, e poi divulgarono in patria gli Spagnoli, ben valgono a darcene un'idea non vaga le numerose testimonianze e i fedeli ricordi nei quali ce le hanno direttamente, con la stessa parola loro, trasmesse. Anche a voler piú minutamente ricercare in altri scritti, in altri autori piú o men noti, non credo che si accrescerebbe di molto l'interesse per quel piú che potremmo sapere, di generale e di particolare. La varietà di queste impressioni e, credo, di altre che forse potrebbero additarsi non è molta, se ben si riguarda.

Quei tristissimi tempi di soggezione politica, di servagio ad una nazione, che ad ogni modo si contenne con noi men duramente che con altri popoli, sono ormai di tanto lontani. Gli stranieri dominatori nostri di secoli remoti e dieri, viaggiando

per le nostre contrade, non han piú solo da ammirare le glorie eterne dell'Italia romana, medievale e del Rinascimento, il centro « donde ogni scienza disfavilla », ma una grande nazione che ha voluto e potuto, che piú potrà qualora piú voglia; un gran popolo che se i lombi recinge della fortezza e del valore di Roma, sempre presente al suo pensiero, sa vincere per tutti le guerre mondiali piú dure e dettare ancora con romana fierezza l'annunzio della sua vittoria, che è una pagina di Livio.

Consapevole di sé, l'Italia comprende oggi in un solo affetto magnanimo, generoso i popoli che a lei son piú strettamente uniti per vincoli di sangue, di lingua, di tradizioni storiche, di civiltà che espresse dal suo seno e di cui li nutrí, e ben vorrebbe che tra i popoli della gran famiglia latina fosse maggiore ravvicinamento e piú stretta, piú leale colleganza. Ciò piace sperare per il meglio della civiltà umana salvata ancora una volta a Vittorio Veneto.

Intanto però, tra i fratelli latini, troppo finora si son mantenuti discosti da noi gli spagnoli, discordi anzi con noi pur troppo, ingiustamente, chiusi in se stessi; e la solitudine, l'isolamento è spesso rovina, sfacelo. Possiamo dire che la Spagna è vicina e lontana ad un tempo da noi. È quel che lamentava lo scrittore già altre volte citato in queste pagine, il Picatoste, con le parole del quale mi piace chiudere questo lavoro. «Con nuestro pasado — scrisse — olvidamos nuestro parentesco con Italia; olvido de sentimientos y deberes fraternales, que un escritor ha llamado criminal, ante los grandes destinos de la raza latina, y que nosotros calificamos además de vergonzoso... En toda Europa el viaje á Italia forma parte de una buena educación : los sabios, los literatos, los artistas han sido llamados con gran oportunidad *peregrinos de Italia*, hasta el punto de que será difícil encontrar un nombre respetable en la historia de la civilización, que no esté escrito en algún monumento ó en algún álbum de aquella patria del arte y de la ciencia. Sólo España forma una excepción en esta gran romería de la nobleza del

talento; sólo España desconoce la moderna literatura italiana; su armoniosa y rica lengua deja oirse desde los Alpes al faro de Mesina; sólo ella olvida allí sus recuerdos y sus intereses. Consignamos con placer, sin embargo, que en los últimos años casi todas nuestras notabilidades han visitado la Italia y han escrito sobre ella obras de verdadero mérito. Catalina, Pacheco, Castelar, Cánovas del Castillo, y otros; y debemos manifestar la esperanza de que en el porvenir la afinidad de intereses de toda una raza amenazada por la soberbia de las potencias del norte; la comunidad de aspiraciones respecto del dominio en el Mediterráneo y respecto de la influencia en Africa, así como la admiración que va produciendo en toda Europa la patriótica política de Italia, renovará vínculos fraternales que no debían haberse roto ni aflojado nunca, en bien de una y otra nación. Italia es el único pueblo de Europa que, señalando en sus pasos un progreso inmenso, ha dominado por dos veces el mundo. Antiguamente le conquistó y le hizo esclavo suyo con el valor de sus ejércitos y la sabiduría de sus leyes, que después de tantos siglos se enseñan hoy en todas las Universidades con el nombre de Derecho romano. Y en los tiempos en que Europa estaba casi sumida en la barbarie por consecuencia de terribles vicesitudes históricas, volvió á hacer el mundo esclavo de sus letras, de sus artes y de sus ciencias, sentando los fundamentos de la cultura moderna y siendo preciso reconocerla como maestra universal... » [1]

Con questo spirito di fratellanza, di cooperazione al bene comune e alla civiltà, quale è indicato e auspicato dall'insigne storico, vengano oggi fra noi i latini della nobile, antica Iberia e non avranno certo piú motivo di mormorarsi a bassa voce, nelle mutue confidenze, di viaggiare « por tierra no conocida, madrastra de Españoles ».

Alfredo GIANNINI.

[1] Op. cit. pag. 15-17, Tomo I.

APPENDICE

Sonetto di anonimo, nel ms. « Poesie diverse » Pil. X n. 21d della Bibl. Oratoriana (Girolomini) di Napoli. È un codice cartaceo del sec. XVII descritto dal Mandarini (I Codici mss. della Bibl. Oratoriana di Napoli, pagina 227).

O Prencipi italiani, e voi Baroni
che contro ogni raggion spagnoleggiate
il vostro gran Monarca homai lasciate
coi preggi suoi cavallereschi, e i doni.
Sono insidie moresche i suoi Tosoni,
li quali sol vi dà, perché restiate
tante povere pecore tosate,
o per meglio parlar tanti castroni.
Giove fatto monton Europa bella
rapí nel proprio lido, e sozza putta
la fé, di casta e nobile donzella.
Ed hor con metamorfosi piú brutta,
questi che Giove Hispano il mondo appella,
robba fatto monton l'Italia tutta.

Di un Paolo Pacelli è il seguente sonetto caudato « Per il naufragio che patí l'armata del Re di Spagna nei mari d'Inghilterra » :

Tre cose fece Cesare in Hispagna
in un istante, venne, vide e vinse;
ella di fare il simile s'accinse,
d'armar, fugar il Drago, e tor Bertagna.
Sdegnò d'aver Italia per compagna
per cui talor alcun trionfo pinse,
ma non si tosto all'isole si spinse
che perde, e fugge e di se sol si lagna.
Gran navi, Galeazze, Galeoni,
trombe, armi, cibbi, vini, argento ed oro,
non bastano a dar animo ai poltroni.
Poltron, c'hanno il sossiego per decoro,
per valor l'arroganza; a che son buoni;
comun è il danno, e la vergogna è loro.

La Dio mercé costoro
fur da gente non vista superati,
che se sol salvi fossero arrivati
Già si sarian vantati
ch'un solo Duchessino di Medina
uccise il Drago e prese la Regina.
Che si per tal ruina
fecero luminarie di vittoria,
vincendo il ciel, lor sarà poco a gloria
ma terranno a memoria
a lor malgrado l'anno d'ottantotto
maledicendo il Popol Anglo e Scotto.
Bravano, e van di sotto
ma bravano con lingua e non con mani,
quest'è la vera pugna de'marrani;
poveri Italiani
poiché sono costretti d'adorare
chi poco vale in terra e poco in mare;
si voglion vendicare
col ragunarsi spesso a far consiglio,
tenendo sempre il Popolo in bisbiglio;
col passo tardo, e il ciglio
gravi sen vanno se ben tuona o fiocca
a piè digiuni col palicco in bocca,
ma s'avvien che a lor tocca
di far senza periglio alcun acquisto
poco stiman la chiesa e manco Cristo.
Leggesi nell'acquisto
di Terra Santa, un d'essi sol vi venne,
di tanti Oltramontan, c'hebber le penne.
All'hor perché sostenne
il zelo della fede lo movea;
forsi, c'all'hor in Cristo non credea
la novella Giudea
che nel goffo Consiglio ha resoluto
di dimandare al Papa alcuno aiuto
per imporre Tributo
fingendo di voler pur vendicarsi
di chi gli ha posti in fuga, uccisi ed arsi;
ma dovrian vergognarsi
ch'in venti giorni l'ingorda Canaglia
d'un anno divoró la vettovaglia;
onde pur che a lor caglia
di dimandar soccorso a questo, a quello,

come fan le Puttane di Bordello.
Benedetto macello
che n'ha ridotto a tal, che non fan guerra
manco alle mosche, manco ad Inghilterra;
ma chi gli ha posti a terra?
Il Prete Ianni, il Turco, o il Re francese?
no, no, Dio mio, fu'na Puttana Inglese.
Don Filippo l'intese
stando in Hispagna, ancor n'aspetta nova;
ma Don Alonso ancor non si ritrova.

Di anonimo e nello stesso ms. è questo « Paternostro Spagnolo ». Un altro Paternostro contro gli spagnoli, del 1617, è ricordato da G. Rua a pagina XXI della sua « Letterat. civile italiana del Seicento ». Società Editrice Dante Alighieri 1910.

Pietà pietà, che la speranza è morta
Signor soccorri i miseri Italiani,
ch'ognora son strazziati da marrani
Pater noster.
Questi son quelli che in sull'alta Croce
fino alla morte ti donaro guerra
e peggio ti farian se fossi in terra
Qui es in coelis.
Giunti che sono nelle nostre case
usano parolette umanamente
cosí Signor, che paion veramente
Santificetur.
E con quest'arte si fanno padroni
con dir, che baso! mano! d'ogn'intorno
e poi renegan mille volte il giorno
Nomen tuum.
La prima cosa che faccia 'l Marrano
quand'entra in casa ben per tutto guarda
dicendo se c'è cosa che l'aggrada:
Adveniat.
E dipoi dicon dacci da comere
chiamano ognun vigliacco masnadiero,

e non ci basterebbe un giorno intiero
Regnum tuum.
E noi miseri e tristi per pagare
sentendo dire se non io t'ammatto
semo forzati dire ad uno tratto
Fiat.
Vediam che sia per li peccati nostri
d'esser mo sottoposti a tal genia
onde queti restiamo; credo sia
Voluntas tua.
Ripiglia Signor mio d'Italia il stato
un altra volta sotto il tuo governo
cosí starrà felice in sempiterno
Sicut in caelo.
E con la tua giustizia falli udire
le meritate pene ovunque stanno,
o che per acqua navigando vanno
Et in terram.
Ci trattan oltre straziar le robbe
come lor schiavi non come vassalli,
oltre che dar per biada a'lor cavalli
Panem nostrum.
Liberaci Signor da questa gente
poiché conosci come ognun sta afflitto
vedendomisi tolto il nostro vitto
Quotidianum.
E se ci resta cosa da mangiare
che ripor la vogliam per l'altro giorno
ne vengono gridando d'on'intorno
da nobis hodie.
Né ci resta per noi altro che il fiato
si che se noi scappamo in qualche errore
per non poter pagare il debitore
dimitte nobis.
A mala pena possiamo pur parlare
tanto soggetti siamo e maltrattati
che par sia di servir tai sciagurati
debita nostra.
Ma questo lasciam stare in lor malora
si vogliono cacciar le loro voglie
e vogliono dormir con nostra moglie
Sicut et nos.
Dicendo perro mas vigliacco putto
che io te chiero dar na coccigliata

onde per non aver tal bastonata
Dimittimus.
Né ti basta l'onor, le robbe nostre
lasciandoci in sospiri, in pianti amari
ma vonno ancor riscotere i danari
debitoribus nostris.
Liberaci Signor, io te ne prego
vogliaci dar la tua benedizione
e dopo morte l'assoluzione
Nos inducas.
E in vita presta a noi ferma pacienza
di comportar tai pene acerbe, amare
che si no siam forzati presto entrare
in tentationem.
Liberaci Signor, io te ne prego
da questi duri e cosí acerbi fati
e fai che i servi tuoi sian liberati
a malo. Amen.

Nel codice ms., del sec. XVII, di carte 207, descritto da E. Mandarini a pag. 290, è questa « Passio Regni Neapolitani secundum veritatem » :

In diebus nostris Pontificatus Pauli V. P. M. Anno XIIJ, Regnorum vero Invictissimi Philippi III Hispaniarum Regis vigesimo, congregati sunt aliqui Magnorum Hispanorum ut Regnum perderent, et occiderent. Dicebant autem non aliter nisi sub clypeo justitiae perdamus illud ne forte tumultus fiat in populis. Tunc accessit ad eos unus ex hijsdem nomine Petrus vir impius, Ossunentium Dux, et ait illis, quid vultis mihi dare, et ego perdam illud, at (illo evulso e manibus Regis) constituerunt ei regimen illius, qui acceptis militibus Italiam se contulit, Regni excidium affectans; Regnum autem sub piissimis Lernentium Comitis auspiciis degebat sedens super ollas carnium, et comedens panem in saturitate. Dixit autem principibus popularibusque suis, antequam patiar comedite, et saturamini, nam appropinquat hora in qua Regnum Regnorum mundi delitiae, Hispanorum divitiae, in manibus tradetur peccatorum, et latronum, et multi vestrum in me scandalizabuntur. Tunc coeperunt ad invicem dicere nonnulli illorum, et inter eos Genuinus, numquid scandalum patiemur in te? Cui Regnum ait: antequam castra ictibus resonent bombardorum tu me negabis, et ecce venit hora in qua Petrus Ossunentium Dux, qui Regnum perdere promiserat, a spiritu iniquitatis ferebatur super aquas, et cum eo turba magna Biscariorum, Blascorum, Aletorum caeterorumque satellitum; Princeps autem ait illis. Heu inconstantes, sic semper

non potuistis una hora costantes esse mecum? Quo dicto ecce turba magna novam Civitatem occupavit, et undique Regnum dicens: Hoc illud est, tenete, et examinate illud. Dixit autem Regnum: Vos latrones tanquam ad latronem venistis comprehendere me cum gladiis, et fustibus; at illi ante Petrum vinctum duxerunt dicentes. Hoc gloriatur delitias esse mundi. Hispanorum divitias, et nomen Regnum Regnorum usurpatum est, sine illud crucifigamus et divitiis illius ditemur. Tunc Petrus ait illis: Audis quanta adversum te dicunt, et non respondes. Tacebat autem Regnum quod vera dicebat; Et ecce mulier in civitate peccatrix ante Petrum stans cum archis vacuis, illas gemmis, auro et argento, Regnum crucians, implevit. Multi autem astantes dicebant, ad quid perditio haec? Multi ex his bonis ditari poterant non una tamen domus. Tunc dixit Regnum: sinite eam facere, bonum opus operatur pro se, non enim Ossunentium Ducem secum habebit. Sed veh! illi omnia haec erunt sibi, suisque in detrimentum et perditionem. Petrus autem audiens illud sic audacter loqui, dedit illud... supra viginti millia militibus flagellandum Belgicis, Gallis, Hispanis et Dalmatiis, et postquam flagellaverunt illud, duxerunt coram Petro, quo sic viso mandavit spoliari eius vestibus pretiosis super quas mille lusorum miserunt sortem aliis vestibus indutum, populo ostendit. Tunc milites induerunt eum veste cervorum pellibus confecta, caput eius plectentes corona cornibus unicorni contexta, ponentes in manibus baculum paupertatis et posuerunt illud in loco ubi videri poterat non solum ab Italia, verum etiam a totis Europae regionibus, et salutantes dicebant: Ave Regnum Regnorum. Quibus sic peractis clamabant satellites, et carnifices dicentes: crucifige, crucifige! Tunc Petrus mandavit crucifigi ei confecta dolorem inopiae tyrannidis, et dedecore ingenti cruce et angariaverunt Paulum S. Severi Principem, et Fabritium Vetrensium ducem ut tollerent crucem eius, et dum ad locum duceretur patibuli multae mulieres flebant;quibus ait Regnum: flete super vos, et super filias vestras. Julius autem Genuinus unus ex popularibus suis, relicto ipso, et accepto a Petro pretio Judicatus, et Tribunatus plebi indignusque dignitatibus, mortem et excidium Regni accelerabat, tradens sanguinem Justum. Postquam autem perventum fuit ad locum crucifixionis, manus eius dexteram confixit Princeps Conchae, et sinistram Marchio Campolattari, alterum pedem Alfonsus Cireses, alterum vero Centurio Aletus, ei extollentes deinde crucem posuerunt super caput eius titulum literis latinis conscriptum; Regnum Regnorum; quaerebant enim ut cum illo duos viros justos crucifigerent et non invenerunt quia a longe sequebantur. Praetereuntes autem milites blasphemabant illud moventes capita sua, et quia mors prope erat, clamavit Regnum voce magna dicens: Elii, Elii Lamasabactani, quod est interpetratum Rex meus, ut quid dereliquisti me? Quod audiens Centurio Aletus lancea latus eius percussit, et continuo exivit aurum, et argentum, quo viso Centurio clamavit: vere ditissimum Regnum erat illud. Regnum autem emittens spiritum clamavit: consumatum est. Haec fames magna facta est super omnes partes illius, et honor eius scissus est in frustra et multae familiae, quae sepultae erant in paupertate resurrexerunt in divitiis.

Altera autem die venit Gaspar Borgia, vir justus, et pius S. R. Ecclesiae Cardinalis, et coeperunt castra ictibus resonare. Tunc recordatus est Genuinus verbi Regni, antequam castra ictibus resonarent: tu me negabis, et flevit amare. Gaspar autem Borgia, expulso Petro, cadaver Regni Syndone puritatis et charitatis suscepit spem prebens resurrectionis.

UNVERÖFFENTLICHTE GEDICHTE
DER BRÜDER ARGENSOLA
(Cod. hisp. mon. 91)

Vor kurzem hat R. Foulché-Delbosc aus drei in seinem Besitz befindlichen Handschriften und aus 50 Drucken ein Inventar aller den beiden Argensola je zugeschriebenen Dichtungen aufgestellt,und daraus 83 Nummern teils zum erstenmal, teils neu herausgegeben [1]. Die ebenso gründliche als mühevolle Studie legte mir den Gedanken nahe, eine auf der Staatsbibliothek in München befindliche Argensola-Handschrift mit den von Foulché-Delbosc gewonnenen Ergebnissen zu vergleichen. Dabei ergab sich, dass diese Handschrift nicht weniger als 21 unter dem Namen eines der beiden Brüder gehende oder an sie gerichtete Gedichte enthielt, von denen sich bis jetzt nirgends ein Druck nachweisen liess. Das Studium der beiden Lyriker ist ohne Zweifel bis heute in einer Weise vernachlässigt worden, wie es diese zwei liebenswürdigen Menschen ganz gewiss nicht verdient hätten. Ich wollte es aus diesem Grunde nicht versäumen, die paar Münchener Inedita allgemein zugänglich zu machen, und tue es mit dem Wunsche, es möchten allerwärts jene, die es angeht, die ihnen zugänglichen Handschriftenbestände auf Grund der ausgezeichneten von Foulché-Delbosc geleisteten Vorarbeit durchmustern, und so dazu beitragen, dass wir möglichst bald zu einer endgiltigen Sammlung des dichterischen Lebenswerkes der beiden Aragonesen gelangen.

---

[1] *Pour une édition des Argensolas. Revue Hispanique*, T. 48 (1920).

1. DIE HANDSCHRIFT.

Herkunft, Schreiber und frühere Besitzer des Münchener Kodex sind unbekannt und auch aus der Handschrift nicht ersichtlich [1]. Die Schrift (sogenannte *itálica*) weist auf spanische Kopisten des 17. Jahrhunderts. 35 Blätter groben aber dauerhaften Papieres sind zu einem schmalen Hefte in graublauem Umschlag vereinigt (20×14,8 cm). 29 Bl. sind von einem späteren Benützer nummeriert, 6 Bl. nicht nummeriert und unbeschrieben. Bl. 5 mit 8 wurden schon vor der Nummerierung herausgeschnitten, sind also bei derselben nicht mitgezählt [2]. Die Einträge sind von drei verschiedenen Händen. Die erste beginnt mit Bl. 1 und reicht bis Zeile 5 von Bl. 2, dann Bl. 26 bis 27^{v} einschliesslich, und von Bl. 28^{v} Zeile 9 bis zum Schluss des ganzen Textes (Bl. 29); die zweite geht von Bl. 2, Zeile 6 bis Bl. 25^{v} inclusive; die dritte erstreckt sich lediglich von Bl. 28 bis zu Zeile 8 von Bl. 28^{v}. Der Text beginnt auf Bl. 1 mit der Überschrift *Versos manu escritos de los dos Leonardos*, und enthält insgesamt 55 lyrische Dichtungen, deren Inhaltsangaben in Titelform oft von besonderer, den Drucken und übrigen Handschriften sonst unbekannter Ausführlichkeit sind.

Im folgenden gebe ich zunächst ein genaues Verzeichnis dessen, was cod. hisp. 91 enthält. Um den Vergleich mit dem von Foulché-Delbosc gesammelten Material zu erleichtern, habe ich die Texte nicht einfach der Reihenfolge nach aufgezählt, wie sie in der Handschrift stehen, sondern die Gedicht-

[1] Der gedruckte *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Regiae monacensis*, Bd. 7 (München 1858) pag. 76, bemerkt mit lakonischer Kürze: *emptus* 1842.

[2] Die Lücke beginnt mit Vers 5 des Stückes *No te pienso pedir*, von dem die ersten vier Verse auf Bl. 4 stehen; ob ausserdem noch etwas verloren ging, ist nicht mehr festzustellen.

Anfänge alfabetisch geordnet und durchlaufend nummeriert. Die entsprechenden Nummern sind auch in der späteren Variantenliste und in den Texten der bisher ungedruckten 21 Stücke beibehalten.

Nr. 1. *Bien prouays que quien se humilla.* Cod. hisp. 91. Bl. 9. Überschrift: *Al libro de las fundaciones de Santa Theressa de Jhs.*

Nr. 2. *Cintia bañada la Caueza hermosa.* Cod. hisp. 91 Bl. 29. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 3. *Cloris aunque apacible el Viento buele.* Cod. hisp. 91 Bl. 26. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 4. *Codro ni nos adules ni te adules.* Cod. hisp. 91 Bl. 27. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 5. *Desta Carcel del Nuncio propiamente.* Cod. hisp. 91 Bl. 5. Überschrift: *Carta del Canonigo Alonso Esquerra estando en la carcel del nuncio en Madrid al Dotor Bartolomé Leonardo.* Tercetos. Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 31.

Nr. 6. *Dido infeliz no bien eres.* Cod. hisp. 91 Bl. 13. Überschrift: *Infelix dido nulli bene nupta marito hoc pereunte fugis hoc fugiente peris. Ex auxonio.* Distichon.

Nr. 7. *Dizes Ines que de Florian te enfadas.* Cod. hisp. 91 Bl. 28. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 8. *En la edad de oro los afectos tiernos.* Cod. hisp. 91 Bl. 24^{v}. Überschrift: *A dos Amigos Grandes de los quales el Vno Galanteaua Vna Muger Casada. Soneto.*

Nr. 9. *Escriui y no ha respondido.* Cod. hisp. 91 Bl. 11. Überschrift: *Mart. lib. ep. scripsi rescripsit etc.* Quintilla.

Nr. 10. *Fabio afloxa la Rienda al pensamiento.* Cod. hisp. 91 Bl. 17. Überschrift: *Del dotor Martin dionis de Sese Arcidiano de Anso al Canonigo Leonardo en tiempo que hazia el Libro de las Malucas. Soneto.* Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 22.

Nr. 11. *Fauio el Manjar que del impiereo cielo.* Cod. hisp. 91 Bl. 20. Überschrift: *De Martin Lamberto Iñiguez al canonigo Leonardo hauiendole dado vn vizcocho. Soneto.* Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 42.

Nr. 12. *Fauio los espectaculos Romanos.* Cod. hisp. 91 Bl. 24. Überschrift: *Soneto.*

Nr. 13. *Fili el jazmin imita mas no huele.* Cod. hisp. 91 Bl. 25. Überschrift: *Soneto.*

Nr. 14. *Gala no alegues a Platon o alega.* Cod. hisp. 91 Bl. 23. Überschrift: *Soneto.*

Nr. 15. *Hombre si esa vnion divides.* Cod. hisp. 91 Bl. 9. Überschrift: *Dezima.*

Nr. 16. *Leonardo Recto Juez censor severo.* Cod. hisp. 91 Bl. 21. Überschrift: *Del Abad Maluenda al Canonigo Leonardo de Argensola. Soneto.* Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 37.

Nr. 17. *Licio Aunque a Fausto eriga el siglo Altares.* Cod. hisp. 91 Bl. 28v. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 18. *Locura es Amor esta no Recato.* Cod. hisp. 91. Bl. 1. Überschrift: *Soneto de vna Señora a vn retrato de su esposo que por ser de poca edad no gozaua del. Es de Lupercio.*

Nr. 19. *Mi afecto Amor me acometio con brio.* Cod. hisp. 91 Bl. 26. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 20. *No es pistola en mi conciencia.* Cod. hisp. 91. Bl. 12. Überschrift: *Dezimas de Don Bernardo Ponz embiandole al canonigo Leonardo vn estuche de los que hazen en Barcelona.* Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 21.

Nr. 21. *No es pistola sino estuche.* Cod. hisp. 91 Bl. 12v. Überschrift: *Respuesta del canonigo Leonardo a las Dezimas de D. Bernardo Ponz.* Gehört zu Nr. 20.

Nr. 22. *No juzgues mi dioniso al pensamiento.* Cod. hisp. 91 Bl. 17v. Überschrift: *Respuesta del canonigo Leonardo al soneto del Doctor Martin dionis de Sesse. Soneto.* Gehört zu Nr. 10.

Nr. 23. *No repares caminante.* Cod. hisp. 91 Bl. 10v. Überschrift: *Respuesta del canonigo Leonardo al epitafio.* Décima. Gehört zu Nr. 52.

Nr. 24. *No te pienso pidir que me perdones.* Cod. hisp. 91 Bl. 4v. Überschrift: *Respuesta a los tercetos del Marques de Cerralvo.* Bruchstück von 4 Zeilen; der Rest stand auf den he-

rausgeschnittenen Blättern. Auf Bl. 4v unten liest man von späterer Hand die Anmerkung: *hallarse han a Plana* 263. Sie bezieht sich offenbar auf die Ausgabe der *Rimas* von *Zaragoza* 1634, wo tatsächlich an der angegebenen Stelle die Tercetos vollständig abgedruckt sind. Richtig müsste es natürlich statt 263 heissen: 269, da gerade die betreffende Seite jener Ausgabe falsch paginiert ist. Gehört zu Nr. 54.

Nr. 25. *No temas el alago ni el desprecio.* Cod. hisp. 91 Bl. 28. Ohne Überschrift. Zwei Vierzeiler. Fragment?

Nr. 26. *O terrible expiriencia.* Cod. hisp. 91 Bl. 1. Überschrift: *Liras hechas por el mismo* (i. e. Lupercio Leonardo) *en nombre desta Señora a la Ausencia de su esposo.* Gehört zu Nr. 18.

Nr. 27. *O tu que con tu zelo no reparas.* Cod. hisp. 91 Bl. 19v. Überschrift: *Respuesta del Canonigo Leonardo al soneto de Juan Ripol. Soneto.* Gehört zu Nr. 45.

Nr. 28. *Pasagero a la gran fuente.* Cod. hisp. 91 Bl. 14. Überschrift: *A la fuente que en el Lugar de Batuecos llaman de Garcilaso que en Alauanza de su dueño han celebrado diuersos ingenios.* Décima. Einziger bekannter Druck bei Alfay, *Poesias varias*, p. 26; dortselbst verkürzte Überschrift.

Nr. 29. *Prouecho hallaras Fauio en la tardanza.* Cod. hisp. 91 Bl. 22. Überschrift: *Soneto.*

Nr. 30. *Pues con exemplo muestras Isla Enaria.* Cod. hisp. 91 Bl. 27. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 31. *Pues hablar de las cossas propiamente.* Cod. hisp. 91 Bl. 7. Überschrift: *Respuesta del Dr. Bartolome Leonardo de Argensola.* Tercetos. Gehört zu Nr. 5.

Nr. 32. *Pues tu con tanta propiedad desdeñas.* Cod. hisp. 91 Bl. 14v. Überschrift: *A vna señora que estaua amancebada con vn paje suyo. Soneto.*

Nr. 33. *Qual merito aspiro Filis a tanto.* Cod. hisp. 91 Bl. 16v. Überschrift: *A vna señora que le dixo al autor que le hiziese Versos en su alabanza. Soneto.*

Nr. 34. *Quando vna liebre me enbias.* Cod. hisp. 91 Bl. 11. Überschrift: *Mat.* (sic) *lib. si quando leporem etc.* Epigramm.

Nr. 35. *Quatro dientes te quedaron.* Cod. hisp. 91 Bl. 10v. Überschrift: *Traduccion del Epig. de Mart. lib. ad Aliam* (sic). Redondillas.

Nr. 36. *Que mucho que en tus lamparas o Vesta.* Cod. hisp. 91 Bl. 26v. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 37. *Reconozco tu Voz Caton severo.* Cod. hisp. 91 Bl. 21v. Überschrift: *Respuesta del Canonigo Leonardo al Abad Maluenda. Soneto.* Gehört zu Nr. 16.

Nr. 38. *Rendida Cloris de una ardiente siesta.* Cod. hisp. 91 Bl. 22v. Überschrift: *Soneto.*

Nr. 39. *Respetò el Rayo tus Virtudes tanto.* Cod. hisp. 91 Bl. 15v. Überschrift: *A la Muerte del Marques don Miguel de Guzman hijo de los duques de Medina Sidonia que hauiendo Reziuido el santissimo sacramento salio al otro dia a caza y le mato vn Rayo y vn esclauo suyo Moro al qual en saliendo se le era mandado que se retirase del peligro biendo aquel sucesso pidio a Vozes el Baptismo y se lo dieron luego. Soneto.*

Nr. 40. *Retor muy docto a quien ha dado el cielo.* Cod. hisp. 91 Bl. 18. Überschrift: *Del Licenciado Juan Jordan al Canonigo Leonardo. Soneto.* Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 48.

Nr. 41. *Sabia pastora decid.* Cod. hisp. 91 Bl. 13. Überschrift: *Redondillas.* 12 Strophen.

Nr. 42. *Si al que en Alas de Cera subio al Cielo.* Cod. hisp. 91 Bl. 20v. Überschrift: *Respuesta del Canonigo Leonardo al Soneto de Martin Lamberto. Soneto.* Gehört zu Nr. 11.

Nr. 43. *Si amada quieres ser Licoris Ama.* Cod. hisp. 91 Bl. 27v. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 44. *Si Aspiras al laurel de ser Poeta.* Cod. hisp. 91 Bl. 29v. Ohne Überschrift. Sonett.

Nr. 45. *Si el subito peligro no reparas.* Cod. hisp. 91 Bl. 19. Überschrift: *Al Canonigo Leonardo de Argensola de Juan Ripol. Soneto.* Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 27.

Nr. 46. *Si en tu peligro como el que me he visto.* Cod. hisp. 91 Bl. 25v. Überschrift: *De Lupercio Leonardo. Soneto.*

Nr. 47. *Si es cosa cierta señor.* Cod. hisp. 91 Bl. 9v. Überschrift: *A un cavallero de la cassa del duque de Yxar que lleuo tu francolin al Autor de parte de la duquessa doña Stefania siendo dama. Dezima.*

Nr. 48. *Si llegar pienso con mi frente al cielo.* Cod. hisp. 91 Bl. 18v. Überschrift: *Respuesta del Canonigo Leonardo al soneto del Licenciado Juan Jordan. Soneto.* Gehört zu Nr. 40.

Nr. 49. *Si tan pegado al rostro hablar te dejas.* Cod. hisp. 91 Bl. 23v. Überschrift: *Soneto.*

Nr. 50. *Si vos pretendeis que venga.* Cod. hisp. 91 Bl. 11v. Überschrift: *A un Filosofo que con grande barba y poca ciencia engañaua al mundo.* Décima.

Nr. 51. *Siluio en tu Edad ningun peligro es leve.* Cod. hisp. 91 Bl. 16. Überschrift: *A Vn Cavallero y a vna dama que se criauan juntos desde niños y siendo ya mayores de hedad perseuerauan en la misma conversacion. Soneto.*

Nr. 52. *Siste el grado caminante.* Cod. hisp. 91 Bl. 10. Überschrift: *Epitafio de Don Diego Saabedra quando hizieron Canonigo de la Aseo de Çaragoça al Canonigo Leonardo de Argensola.* Décima. Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 23.

Nr. 53. *Visto el processo y autos del fallamos.* Cod. hisp. 91 Bl. 15. Überschrift: *A vn cavallero de hauito que siendo visitador en el Reyno de Valencia castigo a otro de su hauito por amancebado que el sea mancebo con la Amiga que el otro tenia. Soneto.*

Nr. 54. *Ya que con tal plazer tu mucha ciencia.* Cod. hisp. 91 Bl. 2. Überschrift: *Carta de Don Rodrigo Pacheco Marques de Cerraluo al Don Bartolomé Leonardo. Haviendose mudado la Corte a Valladolid.* Tercetos. Hiezu die *Respuesta* sub Nr. 24.

Nr. 55. *Ya señor desde que passa.* Cod. hisp. 91 Bl. 9v. Überschrift; *Estando Don Fernando de Borja Virrey de Aragon en la Cartuxa de Çaragoça escriuia Motes al Canonigo Leonardo y el respondio con esta Dezima.*

2. DIE VARIANTEN

Einzelne Nummern des cod. hisp. 91 bieten zu der bereits früher gedruckten Lyrik der Argensolas mancherlei wesentlich verschiedene Lesarten, die nicht nur für die Festlegung des Verhältnisses der verschiedenen Handschriften untereinander, sondern auch für die Herstellung definitiver Texte von Bedeutung sein werden. Die folgende Liste enthält sämtliche Varianten, also nicht nur Verbesserungen, sondern auch fehlerhafte Lesarten, beziehungsweise solche über deren Brauchbarkeit erst eine genaue Texkritik zu entscheiden haben wird.

Nr. 5.

Linkt steht der Text aus *Colección de escritores castellanos* Bd. 75, pag. 369 mit vorangestellter Nummer des Verses, rechts die entsprechende Lesart des cod. hisp. 91.

1. De esta *casa* del Nuncio propriamente.	*carcel.*
8. Pues nadie puede *dar* lo que no tiene.	*embiar*
9. Ni *jamas* sus umbrales pasearon.	*nunca.*
22. Y es lo peor que sola esta *malicia.*	*milicia.*
28. Y *sé que* sin remedio se despeña.	*es que ya.*
42. A espada y lanza la soberbia *tiemplan.*	*templan.*
47. A su quietud *abrdcense* contigo.	*abrazanse.*
51. Todo *lo que* perdio el *godo* Rodrigo.	*quanto..... Rey Don.*
61. Sin duda *habréis* leido poesías.	*haueys.*
64. Ya de ese *ingenio raro* vuestro aguardo.	*raro ingenio.*

Nr. 6.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 103, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

3. Huyes cuando *viene* el uno.	*muere.*

Das Distichon des Ausonius lautet: *Infelix Dido nullo bene nupta marito Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.* Die Lesart von cod. hisp. 91 ist also zweifellos die bessere.

Nr. 8.

Die Versionen dieses Sonetts bei Foulché-Delbosc Nr. 27 und im cod. hisp. 91 weichen so sehr von einander ab, dass ich es für ratsam hielt, die letztere ohne Kürzungen hieher zu setzen. Sie lautet:

En la edad de oro los afectos tiernos
severa honestidad guardaron, Niso;
en la de plata el freno más remiso
vio en frente humana los primeros cuernos.
La de hyerro acauó de ensordecernos
a la voz del exemplo i del abiso;
despues ningun metal de honesto quiso
intitular la edad de los modernos.
Y por Gala tu Eurialo fogoso
cohechando sieruos y falseando llaues
no sin rissa del pueblo anda lasciuo.
Dile tu que lo trate con su esposso
que con ciertos capitulos suaves
el mismo esposo le tendra el estribo.

Nr. 13.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 24, rechts die Lesart des cod hisp. 91.

1. Fili, el jazmin *incita*, mas no huele.	*imita.*
8. A que en sus *verdes* margenes se hiele.	*mismas.*

Nr. 15.

Links steht der Text der Ausgabe von Foulché-Delbosc Nr. 72, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

3. por presto que *las* conciertes.	*lo.*
4. *hauràs* tardanças i lides.	*habra.*
8. que dure i guarde tus *pajes*.	*paces.*

Nr. 23.

Links steht der Text der Ausgabe von Foulché-Delbosc Nr. 70, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

4. *nauega* el Tibre adelante.	*camina.*
8. mas *pienso* que no vacó.	*temo* [1].

Nr. 27.

Links steht der Text aus *Coleccion de escr. cast.* 75, p. 25, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

1. Oh tu que con tu celo *nos preparas*.	*no reparas.*
5. Prosigue la piedad con que *preparas*.	*reparas.*
13. Ninguno; y mucho *menos lo está* el noble.	*mas lo estará.*

[1] Beide Lesarten des cod. hisp. 91 stimmen überein mit dem Manuskript C im Besitz von Foulché-Delbosc.

Nr. 28.

Links steht der Text aus *Poesías varias de grandes ingenios españoles, recogidas por Josef Alfay, Zaragoza* 1654, p. 26; rechts die Lesarten des cod. hisp. 91.

2. *que te ha detenido* el passo.	*donde has suspendido.*
3. ya con *versos* Garcilasso.	*rimas.*
7. *mas* es Palas quien *le* inspira.	*pero..... la.*
9. le *diò allà* su misma espada.	*ciñó.*

Nr. 29.

Links steht der Text der Ausgabe von Foulché-Delbosc Nr. 47, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

7. que opinion de *las cosas* venideras.	*alegrias.*

Nr. 31.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 89, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

3. Cordura es *darles* nombre diferente.	*dalle.*
6. No *vuelven* a tratar de su rescate.	*buelban.*
8. Desterrada, y su opuesta el *cetro* tiene.	*centro.*
11. La esperanza del justo; y no *dar* voces.	*el dar.*
24. Y ando como hombre *lleno* de tiricia.	*enfermo.*
28. Siendo esto asi ¿ cual *lobo* se despeña ?	*vouo.*
35. *Soberanos efectos* se han seguido.	*efectos soberanos.*
42. Y medrosos se pasman y *se tiemplan.*	*destemplan.*
65. Que divise de *verde* el elocuente.	*verdes.*
68. A quien *se parece*, en seso y boca [1].	*el se parece.*
70. Materias *grandes*, experiencia poca.	*graues.*

Nr. 38.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 29; rechts die Lesarten des cod. hisp. 91.

2. Admitio el sueño en el florido *suelo.*	*sueño.*
3. Donde *la* adulación de un arroyuelo.	*a la.*
4. Murmura *y* con sus hojas la floresta.	*y* fehlt.
10. Que en verdadera fe siempre son *justos.*	*juntos.*

Dass die Lesarten des cod. hisp. 91 zu Vers 2 und 10 falsch sind, ergibt sich schon aus dem Reim der betreffenden Versgruppen.

Nr. 39.

Links steht der Text der Ausgabe von Foulché-Delbosc Nr. 50, rechts die Lesarten des cod. hisp. 91.

[1] Dieser Vers bekommt erst durch die Lesart des cod. hisp. 91 die richtige Silbenzahl.

2. Guzman, que *consagró* el furor, traiendo — *diuidió*.
3. extasis para ti en *Julio* horrendo, — *curso*.
4. y *fue* para tu siervo en el espanto. — *fe*.
11. darte Dios palma *e* interior victoria. — *de*.

Hier sind die Lesarten des cod. hisp. 91 zweifellos besser als die des gedruckten Textes. Für das Verständnis dieses Gedichtes ist namentlich die ausführliche Überschrift, die es in cod. hisp. 91 trägt, von grösstem Werte.

Nr. 40.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 367; rechts die Lesarten des cod. hisp. 91.

8. Ya puestas en olvido *o* por el suelo. — *o* fehlt.
11. Muestre *tu* buen oficio tu potencia. — *su*.
13. De aspirar a mostrarse en *su* presencia. — *la*.
14. De quien temblaba mas de *favor* falto. — *temor*.

Nr. 44.

Links steht der Text aus *Rimas* (1634) p. 314 und *Bibl. de Aut. esp.* 42, p. 322; rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

1. Si aspiras al laurel, *muelle* poeta. — *de ser*.

Nr. 45.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 365, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

8. *Obras* hazañas de virtud preclaras. — *otras*.
10. Bien debieras temer *del* trato doble. — *el*.

Nr. 49.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 22, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

8. O *del anhelo* de sus dulces quejas. — *de lo necio*.

Nr. 50.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 75, p. 100, rechts die Lesart aus cod. hisp. 91.

5. Sin *otra razon* os tenga. — *otro argumento*.

Nr. 51.

Links steht der Text aus *Col. escr. cast.* 69, p. 7; rechts die Lesarten des cod. hisp. 91.

1. Silvio, en tu edad ningún peligro *hay* leve. — *es*.
3. Y a *extender* sombra el bozo en tu blancura. — *poner*.
6. *Ya* el pecho sus dos bultos apresura. — *ya* fehlt.

Die letzte Strophe des Gedichtes ist in cod. hisp. 91 gänzlich verschieden von der gedruckten Version; sie lautet:

Quién dira que el descuydo de la licencia,
que los aspides llama al campo ameno,
resguarda bien su crédito a las flores?

Man beachte auch den Unterschied in der Überschrift des Gedichtes in den beiden Versionen.

Nr. 52.

Links steht der Text der Ausgabe von Foulché-Delbosc Nr. 70, rechts die Lesart des cod. hisp. 91.

y el Tibre *çabulló.* *sumergió* [1].

Nr. 53.

Die Lesarten dieses Sonetts in *Col. escr. cast.* 75, p. 29, und im cod. hisp. 91 weichen in Strophe 1, 3 und 4 so sehr von einander ab, dass ich lieber die ganze Version des letzteren hier zum Abdruck bringe.

Visto el processo y autos dél, fallamos:
que el amancebamiento se le prueba
patente al nuebo estilo y forma nueba,
y al poder de que en esta parte vsamos,
Deuemos condenar y condenamos
al reo en priuacion de la manceba,
a la qual, porque nadie se le atreba,
a nuestros mismos cofres aplicamos.
Y porque yo el reformador comienzo
a visitar el Reyno de Valencia,
i el seruicio del Cielo se aventaje
La ninfa por tenor de esta sentencia,
dentro en mi coche siga mi viaje,
et neutram in expensis. Don Lorenzo.

3. DIE TEXTBEHANDLUNG DER INEDITA.

Ich muss zum Schlusse noch über die Art meiner Arbeit an den unveröffentlichten Texten kurz Rechenschaft geben. Wie schon Eingangs bemerkt, sind drei verschiedene Kopisten am cod. hisp. 91 tätig gewesen. Die Schrift des ersten ist sehr deutlich und sorgfältig, infolgedessen auch leidlich korrekt und gut lesbar. Die des zweiten ist gewandt aber sehr flüchtig

[1] Stimmt überein mit den Manuskripten *B* und *C* im Besitze von F.-D.

und zum Teil durch *letras encadenadas* entstellt; sie ist im übrigen bereits stark verblasst. Die des dritten ist äusserst nachlässig, zitterig und ohne feste Züge ; sie macht dem heutigen Leser die meisten Schwierigkeiten. Von diesem Kopisten sind unter anderem auch die beiden nicht ganz klaren Vierzeiler sub Nr. 25 geschrieben.

Die Behandlung dieser schrifttechnisch so verschiedenen Texte musste natürlich eine derartige sein, dass das Resultat ein einheitliches wurde. Ich habe nun vor allem die bald teilweise bald gänzlich fehlende Interpunktion möglichst sinngemäss wiederherzustellen versucht. Die Kürzungen sind aufgelöst worden. Die Orthographie bleibt erhalten, nur die ganz planlose Schreibung der Wortinitialen wird vereinheitlicht, und grosse Anfangsbuchstaben lediglich für Strophenanfänge und Eigennamen verwendet. Der Akzent soll nur zur Unterscheidung gleichlautender Wörter dienen. In der bereits früher gegebenen Inhaltsliste des cod. hisp. 91 ist die Schreibweise der drei Kopisten, soweit das natürlich im Druck möglich war, genau beibehalten. Aus einem Vergleich zwischen ihr und den hier edierten Texten mag man Art und Umfang der geleisteten Arbeit ungefähr ermessen.

Ludwig PFANDL.

DIE INEDITA

A. VON LUPERCIO LEONARDO

Nr. 18.

Locura es, Amor, esta, no recato,
delante de mi Celio estar seuera,
y humilde suspirar de tal manera
idólatra delante su retrato.

Al mismo Celio con tibieza trato, 5
doy al retrato lo que dar quisiera
a Celio, quando grato me admitiera,
y sordo y mudo aqui pareze ingrato.

Llegue pues, Celio, aquel dichoso dia 9
en que me dé licencia el santo ñudo
para cortar los que mi lengua tiene.

Tenga fin esta dulce idolatria, 12
no adore más a Celio sordo y mudo,
que esta esperança sola me entretiene.

Nr. 26.

O terrible expiriencia,
cómo podré viuir sin alma un dia?
Rabia, zelos, ausencia,
un tiempo me rehia,
quando contar vuestro poder ohia.
Mas ya le lloro triste, 6
y sé que no ay dolor que se le yguale,
y que quien le resiste,
con Amor poco vale,
ó del limite humano y orden sale.
Y más si su bien tubo 11
qual tuue yo a mi Celio tan cercano,
y Amor no le detuuo,
antes, qual sueño vano,
huyó al tiempo de dar la amiga mano.
Si teme como temo 16
que en otro pecho blandamente encienda
el fuego en que me quemo,
no que Celio me ofenda,
sino que alguna lo mire y (lo) pretenda.

Cuando a tal pensamiento 21
y a tal sospecha da mi fe desuio,
nueuo cuydado siento
de que este desuario
no te atormente, amado Celio mio.
Mas porque tu no penes, 26
sufrire, Celio amado, con paciencia
temores y aun desdenes
y qualquiera sentencia
que diere contra mí tu triste ausencia.
Viue tu, Celio mio, 31
que desto Amor solicita me tiene
más que de tu desuio;
no importa que yo pene
ni que muera, mi bien, si te conuiene.
En la fertil ribera 36
que Cinca baña con veloz corriente
dijo desta manera
Amarillis doliente
al dulce esposo de quien viue ausente.

B. VON UND AN BARTOLOMÉ LEONARDO

Nr. 20.

No es pistola en mi conciencia
como si alla las hubiera,
sólo un mosquito en tixera
i un cuchillo en residencia.
Lo demás es indecencia 5
sin que lo juzguen maestros,
tanto que los menos diestros,
mirando tales enredos,
os diran que son mis dedos

ó alfileres en los vuestros. 10
Y sino, señor, abrilde,
i vereys a la verdad
que, sino es la voluntad,
todo es qual yo tan humilde.
No os miento cierto en un tilde 15
solo en esto lo que siento,
que es poco lo que presento
para quien tanto mereze.
Mas hallo que, si más fuesse,
perderia el merezimiento. 20

Nr. 21.

No es pistola sino estuche,
Bernardo, vuestro presente,
i cada pieza excelente
de quantas tiene en el buche,
y ansi ó ninguno os escuche 5
ó, si os escuche, adbertilde
que no es artificio humilde
sino aliuuo el de la mano
que quanto alcanza Vulcano
supo encerrar en un tilde. 10
Emblema es de la esquisita
metafisica gentil
donde el azero sutil
en lo afilado la imita,
y el agudo stagirita 15
que la introduxo en su escuela
de sus filos se rezela.
Pero tengo por sin duda
que ha de quedar más aguda
si en vuestro ingenio se amuela. 20

Nr. 16.

Leonardo, recto juez, censor severo
de las costumbres desta edad perdida,
feliz un tiempo en solitaria vida
de la razon guardaste el noble fuero.
Agora adonde mezcla el lisongero 5
ponzoña entre alauanzas escondida,
pagas a la ambicion desvanezida
pechos indignos del valor primero.
Mas ya la libertad desde la cumbre, 9
donde desprecia el mundo y sus mudanzas,
fauorable a tu voz te mira y llama.
Camina pues al rayo de su lumbre 12
antes que impidan falsas esperanzas
el presto buelo de tu ingenio i fama.

Nr. 37.

Reconozco tu voz, Caton severo,
que restituye la virtud perdida
y opone a los errores de la vida
el raro exemplo de tu justo fuero.
Presto por obra tuya el lisongero 5
siempre entre alegres flores escondida
verá su pretension desvanezida,
y a mí abrazando la que amé primero.
Sobre mis aras ha de ver la cumbre 9
que Olimpo guarda libre de mudanzas
mi gratitud en olorosa llama.
Y pues ha dado tu divina lumbre 12
sucesso a tan felizes esperanzas,
seré de hoi más ministro de tu fama.

Nr. 10.

Fabio, afloxa la rienda al pensamiento
que tal vez cobra brios si se humana,
y haze la superior porcion humana
suba más animosa al firmamento.
Si Zefiro en el mar esparce el viento 5
manso y suabe, pomposa voz hufana
la nave, sin temer frustrada ó vana
su esperanza el piloto, ni su intento.
Todo ha de ser qual saue generoso 9
romper los ayres con diuersos grandes
del mundo en esse teatro y del Rey corte.
Acuerdate tambien que en ocio honrroso 12
sus anchurossos campos desea que andes
la historia, y que navegues por su norte.

Nr. 22.

No juzgues, mi Dioniso, al pensamiento
que en mi gouierna la porcion humana
por de altivez tan libre y poco sana
que se avezine siempre al firmamento.
Porque el alcon que más penetra el viento 5
con ansia de prender la garza hufana,
queda talvez con la esperanza vana
i defraudado del primer intento.
El ánimo no es menos generoso 9
en las cosas humildes que en las grandes,
i de todas abunda nuestra corte.
Ya nauega mi historia en mar honrroso, 12
i si Dios quiere que en sus golfos andes,
los pisarás sin bruxula ni norte.

Nr. 54.

Ya que con tal plazer tu mucha ciencia,
adonde tomó el lastre, agora torna,
y con sustancia unida a la eloquenzia
Muestra, señor, quan justamente adorna 4
a tu frente el laurel, y cata desto
en quanto todo el mundo se trastorna,
No pienses que has de estar en salvo puesto, 7
que yo pienso cortar gran parte de ello,
ya que hurtaste la cara a todo el resto.
Yo me holgaré, señor, de proponello 10
en esta carta tan naturalmente
que no fuera más vello que leello.
Mas ya que no soy yo tan eloquente, 13
te diré como amigo en versos llanos
lo que nos muestra de Madrid la gente.
Qual alça al cielo las medrosas manos 16
i enseñando del miedo de pobreza
rompe las nuves con sus ruegos vanos.
Qual trae encapotada la caueça, 19
i topando con todos diuertido
muestra en gesto y semblante su tristeza.
Otro verás valiente que ha perdido 22
la mitad de sus bienes, y blasona
de que muy poco ó nada lo ha sentido.
Dize que si en la honrra, en la persona 25
le tocara este daño, lo sintiera,
pero que el de la hazienda él lo perdona.
Y saue Dios si por mejor tubiera 28
en la persona alguna calentura,
ó en el dinero enfermedad tan fiera.
Otro dize: señor, por muy segura 31

hazienda tube yo la de una cassa,
mas no temi tan grande desventura.
Responde el otro, y por todos passa, 34
i que aquesta mudança de la Corte
toda su hazienda con fuego abrassa.
Quien la tiene aqui, sigue otro norte, 37
y de mudar la ropa se lamenta,
que más que vale costará de porte.
Los aposentos que aca dexa cuenta, 40
i dize : antes que alla tenga posada,
en alquileres gastaré mi renta.
Alguno que en Madrid no tiene nada, 43
i sólo porque ha estado muchos dias
en él, le tiene la aficion cobrada,
Dize que espera que las nieblas frias 46
quitarán el cariño de Castilla,
i cobrará Madrid sus alegrias.
Otro dize : señores, a esta villa 49
pueden quitarle su templado cielo,
pues yo holgaré sin corte [de] vivilla.
Estaré en ella hecho un Reyezuelo, 52
traeré en la calle ropa de pellejos
sin embidiar a quantos tiene el suelo.
Otro dize : gran peste hauia en los viejos, 55
que la mudança de la tierra nueba
dejara sin oydores los consejos.
Alguno dize : plegue a Dios que llueva 58
tanto en Valladolid que no se vea
otra cossa en las calles sino Esgueva.
Otro dize : posible es que esto sea, 61
pero yo estoy cansado ya de oyllo
y helo de ver primero que lo crea.
Y en efecto, señor, no haura corillo 64
que llegando a escuchar de que se trata,

no se halle que se trata de sentillo.
A mí, como otra pena me maltrata 67
mayor que las que he dicho en la mudanza,
ninguna de ellas me fatiga ó mata.
Mas matame, señor, la gran tardanza 70
que me hazen tener en mi partida
con el ausencia y la desconfianza.
Paso, señor Rector, tan triste vida 73
como promete el titulo de ausente
tras una libertad tan bien perdida.
Y aunque bien esta plática consiente 76
el ser tu amigo como yo professo,
el dolor que la causa se arrepiente,
Que ha dado ya en tratarme como a preso, 79
negando aun el aliuio de las quexas,
por ver si pierdo la paciencia ó sesso.
Y ansi quiero quexarme de que dexas 82
oluidar tanto tiempo los amigos,
que no sé con qué amigo te aconsejas,
Pudiendote mostrar tantos testigos 85
de que a una breue buelta de caueza
se hazen los mal seguros enemigos.
Que corre en este tiempo esta flaqueza, 88
pero no en mí, que como me dexaste
me hallarás hecho exemplo de firmeza.
Mas querria preguntarte : qué topaste 91
en Salamanca que te diese gusto,
que todo lo demas [...] olvidaste ?
Porque de quando en quando fuera justo 94
escriuir a un amigo dos renglones,
que estos vastaran a quitarle el susto
Que pudieran causar las aflicciones 97
que en un amigo ausente se figuran
deteniendole sólo ocupaciones.

Las cartas de tu hermano me aseguran 100
de la pena que causa este cuydado
que tus oluidos desterrar procuran.
Mas yo te juro que pues le he tomado, 103
siendo tanta razon que no se pierda,
que le hallarás, si puedes, mejorado.
Y porque en este punto se me acuerda 106
de hauerte [...] dezir que nunca viste
en acauar tercetos pluma cuerda,
Lo dexo aqui, que es vien que al que está triste 109
le falte alivio y que le sobren daños,
y que al que a los pesares se resiste
guarde Dios muy alegre muchos años.

C. OHNE NAMEN

Nr. 2.

Cintia bañada la caueza hermosa
reboluio en un tocado egipcio ó moro,
qual suele del gran Scitha en real decoro
barbara infanta ó preferida esposa.
Mas con mano propicia ó rigurosa 5
quitó el lino del humido thesoro
que esparziendose en crespas ondas de oro
cubrio los ombros y ceruiz de rosa.
Cubrio tambien del pecho el parayso 9
que sus bellezas descubria desnudo,
pero por ser tan celestial el velo,
Yo no sé si matar ó premiar quiso, 12
mas si a la vista atar las alas pudo,
el deseo a lo menos siguio el buelo.

Nr. 3.

Cloris, aunque apacible el viento buele,
robando a los frutales sus olores,
y el de la viña, en las rociadas flores
con que imitar las esmeraldas suele
La juncia que arroyuelo vibo impele, 5
en quien conserua limpios sus licores,
yo sé que con flagrancias inferiores
a la verdad de tus alientos huele.
Más grato olor respiras que ninguna 9
rustica suauidad, porque las tuyas
de la misma salud son instrumentos.
Admiteme otra vez, Clori, y no huyas 12
hasta que bien confusos los alientos
de dos almas tus labios formen una [1].

Nr. 4.

Codro, ni nos adules, ni te adules,
que ya [no] tiene sal quanto nos dizes,
sino la que al salir por las narizes
tus canas haze palidas y azules.
Vete adonde plebeyos matricules 5
que aprendan tus donayres infelizes,
mientras que al pueblo alquilan sus ceruizes
para mudar bufetes y bahules.
Pues no te has retirado a tiempo, guarda, 9
en pena de tu amor propio, aquel fuero
que castiga indiscretas altiuezes.

[1] Strophe 3 und 4 sind, bis auf ein paar Worte, identisch mit dem Sonett *Fili el jazmin imita mas no huele*, das in cod. hisp. 91 auf Bl. 25 steht (Nr. 13 unserer Liste) und in *Colección de escritores castellanos* Bd. 75, p. 24 gedruckt ist.

Animete el exemplo de tu obero 12
que ya ostentó bozales y jaezes,
y oy tolera su jaquima y su albarda.

Nr. 7.

Dizes, Ines, que de Florian te enfadas,
y su color tostado ay opiniones
que le cobró entre yeruas y terrones,
fixando arados y esgrimiendo azadas.
Con su espada que honrró nuestras espadas 5
rindio alfanjes en etnicas regiones,
de cuyo ardor bolbio con las facciones
tostadas, pero a noble sol tostadas.
Nunca a su Diosa menos plugo Marte 9
que Adonis, y si blanca tez quisiera
Florian, quál tocador se la negara?
Mas quién se espanta de que no la quiera, 12
si tu le enseñas en tu misma cara
que con qualquier sudor pereze el arte?

Nr. 12.

Fauio, los espectaculos romanos
de la contienda olimpica, ó la fiera
acosada en el circo de manera
que cayga destroncada por tus manos,
Son digna ocupacion de ojos humanos, 5
mas para los del padre que modera
el uerso i la influencia de [la] esfera,
luchas pueriles son i juegos vanos.
Otras contiendas mira, otros despojos 9
vee repartir, quando entra en desafío
con la calamidad el varon fuerte.

Y pues eres su objeto, Fauio mio, 12
hazte tu mismo con la adversa suerte
espectaculo digno de sus ojos.

Nr. 17.

Licio, aunque a Fausto erija el siglo altares
ó a su priuanza injusta, él no pretenda
que tú con sana ó con mañosa enmienda
por ydólatro suyo te declares.
Que no es bien que entre victimas vulgares 5
les acreciente el numero tu ofrenda,
ni que para aplacar la embidia orrenda
tus virtudes eroycas desanpares.
Sólo pedimos que le escondas vna, 9
(la de tu ingenio) que, aunque él calla, rabia
de que tanto en su ardor le excedas, Licio.
Obligue al monstruo pues tu omission sabia 12
a que no les perturbe el exercicio
con que nos libras oy de su fortuna.

Nr. 19.

Mi afecto, Amor, me acometio con brio,
mas no pudo rendirme a tu obediencia,
ni la exterior beldad que con violencia
dio el mismo assalto al pensamiento mio,
Hasta que con mas noble poderio 5
allanó la Razon mi resistencia,
y por su autoridad y en su presencia
juró tu seruidumbre mi aluedrio.
Mas aunque la prision que arrastro suena, 9
y sabe Cintia bien que adoro el peso,
no la oye, ó no la admite, ó la aborreze.

Suple ó adorna tú el valor del preso, 12
pues su eleccion ya sierua no mereze
que Cintia quiera asir de la cadena.

Nr. 25.

No temas el alago ni el desprecio,
Lauso, de Nisa en fe de tu tesoro,
pero daselo ronco y no sonoro,
que el estruendo en amor siempre fue necio.
Con sorda llubia y sin conuate recio 5
líquido por las texas corrio el oro,
precio y deidad, que por el real decoro
de Danae un dios se conuirtio en el precio.

Nr. 30.

Pues con exemplo muestras, Isla Enaria,
al soberuio que en ti oprimido gime,
que el esfuerzo que aspira a lo sublime
no siempre lucha con deidad contraria,
Di a la selua que naze voluntaria 5
sobre el zeloso monte que la oprime,
que a empresas temerarias nos anime,
si ay alguna en amores temeraria.
A Irene se atreuio el vulgar Dameta, 9
y esos mirtos de indigna yedra presos
dieron sombra y guirnalda a la osadia.
Que amor forma en su aljaua los sucessos, 12
y quando en sordas flechas los embia,
la Fama ó los ignora ó los respeta [1].

Ein inhaltlich ähnliches aber textlich sehr verschiedenes Sonett steht in *Colección de escritores castellanos* Bd. 75, p. 398 (*Oh gloria de las islas Enaria*).

Nr. 36.

Qué mucho que en tus lamparas, o Vesta,
la casta luz tus virgines desamen,
si en vna tiene concubina el flamen?
fuego vezino por lo menos tuesta.
Y ella haze ostentacion de tan honesta 5
que siempre que ante Seneca la llamen
pasará sin temor por el examen
de recoger el agua en una cesta.
Es posible que al complice estupendo 9
le admitan sin horror las aras pias
que han recibido dél tantas injurias?
A Jupiter al fin yo no lo entiendo. 12
El castiga con rayos niñerias,
y solapa sacrilegas luxurias.

Nr. 41.

Sabia pastora, decid:
quándo las penas que siente
supo tan discretamente
templarlas Valladolid?
No me juzgues por tan lerda 5
que crea que es la poeta
que habla tan como discreta,
i siente tan como cuerda.
Agrauios harto diuersos 9
de los de la corte son
los que con la indignacion
os hazen componer versos.
Que, como anda en esta cassa, 13
quien gasta tan buen humor,
que en poetico furor
se tuesta sino se abrassa.

Por las poetas crispinas 17
os le dan las nuebe hermanas,
bien que con ellas humanas
i con vos más que divinas.
Andad entre las poetas 21
a lo menos con los dos,
aunque se diga por vos
Saul entre los profetas.
Que seso en quien tanto caue 25
no es posible que no pegue
a qualquier que se le llegue
cordura y estilo graue.
Quanto a mí pues, ya he juzgado 29
sin aplicacion escura
que es Valladolid figura
i algo más lo figurado.
Digo que con vos venero 33
las penas de esta tardanza
en virtud de la esperanza
de otro tiempo venidero.
Súfrase quien penas tiene, 37
pero sino enmienda el cielo
a la causa, no es consuelo
que siempre tras tiempo viene.
Pues las coplas crispinales 41
las tocas os han quitado,
y con zurron y cajado
os sacan a los xarales,
Bien puedo yo desde agora 45
con vuestra buena licencia,
pues no es contra mi conciencia,
trataros como pastora.

EIN *ROMANCE*
EN TITULOS DE COMEDIAS

1. Allgemeines.

Zum genaueren Verständnis des hier behandelten Textes, den ich in geschichtlicher und in literarhistorischer Hinsicht auszuwerten versucht habe, ist eine kurze Zusammenfassung der politischen Ereignisse, aus denen er erwachsen ist, und auf die er Bezug nimmt, unerlässlich.

Am 1. November 1700 schied Karl II., der letzte spanische Habsburger, aus dem Leben und hinterliess die testamentarische Verfügung, dass Philipp, Herzog von Anjou und Enkel Ludwigs XIV. von Frankreich, Erbe der spanischen Krone sein sollte. Ihm bestimmte man die damals 12jährige Prinzessin Marie Louise Gabrielle von Savoyen zur Gemahlin. Am 29. Februar 1701 hielt der neue König Philipp V., der erste der spanischen Bourbonen-Dynastie, seinen Einzug in die Reichshauptstadt. Mittlerweile beanspruchte Kaiser Leopold von Oesterreich auf Grund eines früheren Testamentes den spanischen Thron für seinen zweiten Sohn, den Erzherzog Karl, der übrigens in Spanien selbst eine treue Anhängerschaft besass und dessen Sache von seiner Tante, der Königin-Witwe, einer oesterreichischen Prinzessin, nach besten Kräften gefördert wurde. Ludwig XIV. seinerseits trat für die Rechte seines Enkels Philipp in so rücksichtsloser Weise ein, dass sich auch England und Holland in den nun beginnenden Kämpfen, dem sogenannten spanischen Erbfolgekrieg (1701-13), auf die Seite des Oesterreichers stellten und ihre Truppen in Spanien einrücken liessen. Philipp V. tat, unterstützt von der tapferen kleinen Königin, sein Bestes, um den schweren von Regierung und Kriegsnot an ihn gestellten Anforderungen gerecht zu werden.

Das Glück der Waffen schwankte hin und her. Zweimal musste das Königspaar aus der Hauptstadt flüchten, und der oesterreichische Prätendent residierte sogar zeitweise (vom 27. Juni bis 9. November 1710), von den Engländern als Karl III. zum König proklamiert, in Madrid. Schliesslich gelang es den vereinigten spanisch-französischen Truppen unter der Führung des von Ludwig XIV. entsendeten Herzogs von Vendôme, die Hauptstadt endgiltig zu befreien und bald darauf bei Villaviciosa (10. Dezember 1710) die Verbündeten entscheidend zu schlagen. Die Einnahme der festen Plätze Gerona und Castaleon vervollständigte den Sieg, und damit hatte, soweit Spanien als Kriegsschauplatz in Betracht kam, der Erbfolgestreit sein Ende erreicht. Am 16. November 1711 konnte endlich Philipp V. seinen feierlichen Einzug in Madrid halten. Unsere Romanze aber ist eine von den vermutlich zahlreichen Huldigungs- und Begrüssungsepisteln, die dieses bedeutsame Ereignis in der kriegsmüden und der bourbonischen Dynastie freudig ergebenen Hauptstadt hervorrief.

2. ROMANCE EN ELOGIO DEL REY NVESTRO SEÑOR DON PHELIPE QUINTO, QUE DIOS GUARDE, EN TITULOS DE COMEDIAS [1].

Suplid, Nobles Cortesanos,
Aqueste tosco vosquejo,
Que aunque el sexo es femenil,
La lealtad no tiene sexo.
Prestad los que sois leales 5
Cortès silencio a mi voz,

[1] Zwei nicht nummerierte Blätter, in-4°. Ohne Ort, Druckernamen und Jahr. Münchener Hof- und Staatsbibliothek : 4° *P. o. hisp.* 80, n° 22. Statt *Nvestro* hat das Original in der Ueberschrift den Druckfehler *Nvesto*. Die Dramentitel sind durch Kursivdruck hervorgehoben, was auch hier beibehalten wurde.

Los que hizisteis por Phelipe
El juramento ante Dios.
Bien sabeis que el iris fue
De nuestra tribulacion, 10
Y que tuvo de justicia
La milagrosa eleccion.
Quièn en cambio de sus dichas
No le ofreciò el alma en cange?
Viendo en su gala y belleza 15
Que en èl venia un *Rey Angel.*
Solo el infierno se opuso
En Madrid, y el testimonio
Fue que atravessò a sus puertas
Las Cadenas del Demonio. 20
Acaso fue providencia
Aquellos que perecieron,
Que nosotros no alcançamos
Lo que son Juizios del Cielo.
Quièn no tributò a su infancia 25
Gozo y llanto con decoro,
Compadecido al mirarle
El Esclavo en Grillos de Oro?
Què gustos gozò, si apenas
Esposo se llegò a ver, 30
Quando con la ausencia pudo
Saber del Mal y del Bien?
Por amparar sus fronteras
No montò al punto a cavallo
Para defendernos, siendo 35
A un tiempo Rey y Vassallo?
Delante de sus Esquadras
No se puso en la ocasion,
Celebrandole la Italia
El Segundo Scipion? 40

No nos governò en su ausencia
La Saboyana cordura,
En quien todos conseguimos
Triumphos de Amor y Fortuna?
No disimulò templado 45
Màs de una traicion infiel,
Por no exponer sus vassallos
A *la Fuerça de la Ley?*
Y aun pienso que los aleves
De su piedad se han valido, 50
Para que sea por ellos
El Principe Perseguido.
No son estos lisongeros
Los que con infame ardid
Moviendo a Saul persiguen 55
Las Niñezes de David?
No son ellos los traydores
Que, ofreciendole su abrigo
Contra su Rey, se obligaron
A *amparar al Enemigo?* 60
No mostrò su tolerancia
A vista de error tan fiero,
Quando pudiera mostrarse
El valiente Justiciero?
No son los que el año seis 65
Le obligaron con afan
A elegir para su abrigo
Los Montes de Sopetran?
No son los que a nuestra Reyna,
quando en su dolor se inunda, 70
Motivaron a esgrimir
Las Armas de la Hermosura?
No traxeron los contrarios
A que profanen la Iglesia,

Viendose en Templos y Altares 75
El Escandalo de Grecia?
No vinieron a robarnos,
Diziendo ser Redempcion,
Y otros a su exemplo, pues
La ocasion haze al Ladron? 80
No quisieron governarnos
Quatro necios de esta Villa,
Presumiendose que eran
Ya *los Juezes de Castilla?*
No huvo Ministros que traen 85
De el Rastro su descendencia,
Juzgandose cada vno
El gran Taborlan de Persia?
La Casa de la Lealtad
No hizo carcel un perjuro? 90
Y aun me admiro que èl no fuesse
El mas impropio Verdugo.
Por descubrir las riquezas
La inmunidad no allanaron
Vnos? que estuviera en ellos 95
El Garrote mas bien dado.
Mil saqueos no intentaron?
Y al verlos desnudos creo
Que ellos mismos fabricaron
La Horca para su Dueño. 100
Paredes [1] no huvo en Madrid
Que faltaron al cimiento?
Y en las ruinas que arrastraron
Se viò que *Vn Bobo haze Ciento.*
Sin ser Phelipe Rodrigo, 105

[1] Das Original hat den Druckfehler *Paderes*

No ha avido Florinda ingrata
Que quiso ser incentivo
A *la Perdida de España?*
No me negaràn que ha avido
Algunas Anas Bolenas, 110
Que quisieron celebrar
La Cisma de Inglaterra.
Aunque de otras muchas creo,
Que hechas Palas y Belonas,
Por Phelipe ser quisieran 115
De España las Amazonas.
No huvo dos mil pretendientes,
Que por no rendirse al ocio
Ivan al Campo, y venian
Cada qual a su Negocio? 120
Vayan con Dios, no me espanto
De que los pobretes vayan
A buscar su vida en fin,
Porque el *Pobre todo es Trazas.*
Pero que fuessen los gordos, 125
Y que con su cholla vana
Den a entender que su juizio
Aun *Peor està que estaba.*
Quien los viò tan arrogantes,
Y los vè tan mogigatos, 130
Aun antes que a ver llegasen
Andar la de Mazagatos.
Muertos andan, y aturdidos,
Porque ven que esta Campaña
Nuestro Rey va concluyendo 135
El Postrer Duelo de España.
El traydor llora sus triunfos,
Y el leal los aplaudiò,
Mas què mucho, si se oponen

Afectos de Odio y Amor? 140
Los falsos llorando rien,
Los finos lloran riyendo,
Viendose en sus intenciones
De vna Causa dos Efectos.
Rian ò lloren, pues poco 145
Suponen, quando se vèn
Tantos de su Rey al lado
Firmar con Sangre la Fè.
Tantos que firmes le atienden,
Cada uno con ansia tal 150
Que siendo vassallo es
Amigo, Amante, y Leal.
Muchos, y uno que constante
Sacrificada en el Campo
Su sangre, celebra el triunfo, 155
Siendo *el Abrahan Castellano.*
Infinitos que la embidia
Ha querido derribar;
Mas quien cae sin culpa, es solo
Caer para Levantar. 160
Vivan, y venga Phelipe
Para que su amparo logren
Los pobres, pues en èl tienen
El Mejor Padre de Pobres.
Venga, pues desde que vino 165
Huvo trigo en tanta pena,
Y assi por èl se rompiò
El Cubo de la Almudena.
Venga, y espere mil premios,
Quando todo el mundo ha visto 170
Que en el Herege ha vengado
Los Desagravios de Christo.
Venga, que despues verà,

Dandole el Cielo su luz,
Triunfante en Jerusalen 175
La Exaltacion de la Cruz.
Venga, pues, la hermosa Rama
Del Real Tronco de David,
A templar enojos, siendo
La Prudente Abigail. 180
Venga, y nadie se le oponga,
Pues que Luis Fernando yà
Enseña el valor, mostrando
Que *el Valor no tiene Edad.*
Venga, pues tiene en Bandoma, 185
Y de su Abuelo en las Armas
Para bien de este emisferio
Las dos Estrellas de Francia.
Venga, y goze su Corona,
Pues se la defiende, y guia 190
Maria para guardarla
Al Esclavo de Maria.
Ella los guarde, y nos guarde,
Lector Amigo, a los dos
Siendo leales, que en fin 195
Obrar bien, que Dios es Dios.
Y èl haga que a los rebeldes
Dexando su vil passion
Veamos del Rey a las plantas
Rendirse a la Obligacion. 200

FIN

3. Kommentar.

Im Einzelnen erschienen folgende Erläuterungen zu den verschiedenen Anspielungen des Textes nötig.

Vers 16: Die überschwängliche Bezeichnung *Rey Angel* bezieht sich auf das Aeussere des jungen, damals 17 jährigen Königs. Ueber den Eindruck, den es auf die Spanier machte, berichtet der dem Gefolge Philipps zugeteilte Marquis de Louville: *Le roi, qui serait beau partout, passe ici pour un Adonis; les femmes du peuple l'acclament avec fureur quand il sort.* Vgl. L. Perey, *Une reine de douze ans.* Paris 1905, p. 15.

Vers 28: Philipp war in seiner Kindheit tatsächlich ein *Sklave in goldenen Fesseln*, da er äusserst streng und abgeschlossen erzogen wurde. *Les trois enfants* (Philipp und seine zwei Brüder) *sont tenus dans un affreux isolement*, so schreibt Elisabeth Charlotte duchesse d'Orléans am 28. März 1697 an die Herzogin von Hannover. Vgl. *Correspondance de Madame, Duchesse d'Orléans. Traductions et Notes par E. Jaeglé.* Paris 1880, I, 166.

Vers 29-44: Kurze Zeit nach der Vermählung war Philipp genötigt, sich zur Bekämpfung eines von den Oesterreichern entfachten Aufstandes nach Neapel zu begeben (Vers 31). Sieg bei Castelnovo am 26. Juli 1702, Sieg bei Luzzara am 15. August 1702, gleichzeitig Befreiung von Mantua aus den Händen der Kaiserlichen (Vers 33-40). Der Königin wurde für die Zeit seiner Abwesenheit die Regentschaft übertragen, die sie mit Eifer und Geschick zu führen wusste. Daher das Lob der savoyischen Weisheit (*la Saboyana cordura*, Vers 42).

Vers 49-60: Die Verräter (*los aleves*) sind die Königin-Witwe und der Kardinal Portocarrero. Sie hatten dem oesterreichischen Prätendenten bei seinem Einzug in Toledo einen glänzenden Empfang bereitet (*ofreciendole su abrigo*). Ihre Anhänger in Zaragoza hatten auf die Nachricht davon die Stadt ohne Schwertstreich den Truppen der Alliierten übergeben. Vgl. C. Hill, *Die Fürstin Orsini. Deutsch von F. Arnold.* Heidelberg 1903, p. 77-78.

Vers 61-64: Philipp behandelte, nachdem sich das

Kriegsglück wieder gewendet hatte, die Verräter mit grosser Nachsicht. Dem Kardinal Portocarrero wurde in Anbetracht seiner früheren Verdienste ohne Weiteres sein Verhalten verziehen, der Königin-Witwe aber gewährte man ein ehrenvolles Geleite bis an die spanische Grenze. Hill-Arnold p. 83.

Vers 68: Im Juni 1706 waren die vereinigten Engländer und Portugiesen zum erstenmal in Madrid einmarschiert. Marie Louise flüchtete nach Burgos, Philipp eilte zu seinen Truppen und schlug sein Quartier vorübergehend im Kloster *Nuestra Señora de Sopetran* unfern Guadalajara auf. Im *Archivo de Alcalá*, *Estado*, *liasse* 2574, existiert ein in jenem Kloster geschriebener Brief Philipps vom 27. Juni 1706, worin er Ludwig XIV. die Lage auseinandersetzt. Vgl. A. Baudrillart, *Philippe V et la cour de France*, Band I, Paris 1890, p. 265, Anm. 1.

Vers 72: Die Waffen der Schönheit sind in dem gleichnamigen Calderon-Drama die Tränen einer schönen Frau.

Vers 73-76: Die hier zitierte comedia handelt von dem berüchtigten griechischen Bildersturm des 7. Jahrhunderts; (über ihn vgl. Hauck, *Kirchengeschichte*, II 2, 307). Die Romanze spielt auf das Verhalten der englischen und holländischen Truppen an, die sich in jenem Kriege ein besonderes Vergnügen daraus machten, die religiösen Gefühle der Spanier durch Kirchenschändungen aller Art zu verletzen. Die *Comentarios de la Guerra de España e historia de su Rey Phelipe V.* des Vicente Bacallar y Sanna, marqués de San Felipe (II, 34) berichten hierüber: *Executaban los Alemanes e Ingleses las mas exquisitas crueldades contra los Castellanos. Los Hereges estendian su furor a los Templos e Imagenes, haciendo de ellos escarnio, y servirles torpemente a su lascivia: bebian en los Sagrados Calices, y derramando los Santos Oleos, ungian con ellos los cavallos, y pisaban las Hostias consagradas.*

Vers 77-80: Das Schlagwort von der verheissenen *Redempcion* kehrt in den Flugschriften dieser für Madrid so

ereignisreicher Jahre ständig wieder. So zeten die *Sonoros Ecos* [1]:

Es esta la Redencion,
que en olvidable devocion
celebravan de semana
los saltos de la avariena.
Son estas las dichas, honras,
intereses, privilegios,
con que brindavan al gusto
embriaguezes de el deseo!
Tiranias, muertes, robos,
insultos y sacrilegios
hemos visto. O Redencion,
que solo eres cautiverio!

Ein Brief in Versen [2] erzählt von den mit dieser angeblichen *Redempcion* verbundenen Plünderungen wie folgt:

Los Calvinos que logran este dia
mucho fue no muriessen de alegria,
quando a voces dixeron
esta es la Redempcion, y no mintieron;
pues infames Ladrones
de arcas y cofres rompen las prisiones,
robando deprabados
los caudales que avia aprisionados,
dexando sus excessos
libres los cofres, los tesoros presos.

Weiterhin brandmarkt derselbe Brief das skandalöse Betragen der alliierten Truppen den Frauen gegenüber:

Aqui estuvieron unos ciertos dias
insultos cometiendo y picardias;
pues si una mona hallavan
luego la apiolavan,
dexandola por premio a su fatiga
flaca de bolsa, y gorda de barriga.

[1] *Sonoros Ecos... en el feliz regreso...* Siehe Anhang Nr. 19.
[2] *Carta que escribe un amigo afecto...* Siehe Anhang Nr. 1.

Vers 81: Die vier Schurken, die ich übrigens nicht zu identifizieren vermochte, spuken auch in einem anderen Flugblatt jener Tage herum [1]; dort heisst es:

De Carlos la entrada
redempcion dixeron,
con la razon que
suelen, quatro necios.

Vers 85: Köstlich schildert diesen Chor der Rache eine weitere Flugschrift [2] also:

Huvo Alguaziles abondo,
De todo matalotage;
Uno bruto otro salvage;
Uno largo otro redondo;
Un Zapatero de fondo;
Otro Bollero de raso;
Un Viñuelas, por si acaso
Mide mal la tabernera.
Bartolillo, quien lo creyera?

Vers 105-108: Die tückische Florinda (sonst la Caba genannt), bei der jedoch, wie die Romanze ausdrücklich betont, Philipp nicht die Rolle des Rodrigo gespielt hatte, kann nur die Königin Anna von England (1702-1714) sein, die sich anmasste, dem Oesterreicher den spanischen Thron förmlich anzubieten (Bacallar, *Comentarios* II, 29). Ein ähnlicher Vergleich wie in der Romanze schwebt dem Verfasser einer gleichzeitigen Flugschrift in Dialogform [3] vor, wenn er seine zwei Interlocutores mit Bezug auf den Erzherzog Karl sagen lässt:

Marica: Que es lo que pretende
Su sobervia vana
Con tanta rapiña,
Con accion tan baxa?

---

[1] *Epistola autentica*... Siehe Anhang Nr. 3.
[2] *Carta que le escrive Geromillo de Parla*... Siehe Anhang Nr. 2.
[3] *Vozes que dicta la verdad*... Siehe Anhang Nr. 16.

Perico : Lo mismo que en tiempo
Del Rey de la Caba,
Dexar la Provincia
Toda desarmada.
Y que viniesse,
Las manos labadas,
A hazernos esclavos
La Reyna Bretaña.

Vers 109-112 : Mit den Anas Bolenas sind zweifellos jene Damen des spanischen Hochadels gemeint, die sich offen zur Partei des « Häretikers » und Gegenkönigs Karl III. (vgl. die Anmerkung zu Vers 171) bekannten. Bei Bacallar (*Comentarios* II, 36) heisst es : *muchas mugeres de los Grandes le habian prestado obediencia, algunas veces en publico, y otras en secreto.* Als Karl III. Madrid räumen und einen schmählichen Rückzug antreten musste, zögerten einige von diesen seinen treuen Anhängerinnen nicht, sich ihm anzuschliessen, worüber der erwähnte Bacallar (II, 44) mit grosser Entrüstung wie folgt berichtet : *y para que no faltasen en este siglo nunca oidas monstruosidades, siguieron al Rey Carlos la Duquesa de Arcos, y la Marquesa del Carpio. Tambien se pasò a Barcelona la Condesa de Paredes* (sollte auf sie Vers 101 anspielen ?), *Madre del Marques de la Laguna, siendo ella la que obligò a su hijo a tomar aquel partido.*

Vers 114 : *Palas y Belonas*, Anspielung auf die Namen der Kriegsgöttin bei den Griechen (Pallas Athene) und bei den Römern (Bellona).

Vers 132 : Die Erklärung dieser Strophe muss bis auf Weiteres offen bleiben, weil das Drama, auf das sie anspielt, verschollen und daher der Sinn, den sein Titel haben soll, nicht sicher festzustellen ist. Nach Zerolo, *Diccionario enciclopédico* II, 281, ist *andar la de Mazagatos* ein figürlicher und familiärer Ausdruck für *haber gran ruido, pendencia o riña.* Die (bereits bei Vers 77 zitierte) *Carta que escrive un amigo afecto* bringt die gleiche Wendung in folgendem Zusammenhang :

En la Carcel padecen malos ratos:
Anda entre Juezes la de Mazagatos;
Mas por fin los juzgaron,
Y a dozientos azotes condenaron
a aquestos pobrecicos;
mas su culpa la pagan los borricos.

Es ist fraglich, ob nicht das von Rennert [1] aus Lope's *Pleyto por la honra* angeführte Zitat

¿Si ha de aver
la de Maragatos?

durch einen Druckfehler entstellt ist, zumal auch der Titel der Lopeschen comedia *La Historia de Mazagatos* in der älteren Literatur stets so (und nicht *Maragatos*) geschrieben wird.

Vers 134-136: *Esta campaña* ist der mit dem Sieg bei Villaviciosa soviel wie beendete spanische Erbfolgekrieg.

Vers 165-168: Die Besetzung Madrids durch die feindlichen Truppen und die damit verbundene Absperrung der Stadt nach aussen hatte eine Lebensmittelknappheit verursacht, die einer Hungersnot gleichkam. Mit der Befreiung der Hauptstadt und der Rückkehr des Königs kamen von selbst geordnete Verhältnisse in der Versorgung wieder. Aehnlich wie unsere Romanze drückt eine andere gleichzeitige Flugschrift die Freude hierüber in folgenden Versen aus [2]:

De misericordia hiziste
Se nos trayga harina y pan,
Para que de este trabajo
Cesse la calamitad.

Die Beziehung zu Calderons Auto sacramental *El Cubo de la Almudena* (*Das Festungswerk des Speichers*) ist etwas kompliziert. Dort wird bei der Belagerung von Madrid durch einen

[1] *Bibliography of the Dramatic Works of Lope de Vega* (1915) p. 187.
[2] *Salve que reza vn fidelissimo Vassallo...* Siehe Anhang Nr. 18.

Sarrazenenfürsten im Jahre 1110 beim Niederreissen einer Mauer nicht nur ein wundertätiges Madonnenbild, sondern auch ein erheblicher Getreidevorrat gefunden, der die Belagerten vor dem Hungertode rettet [1].

Vers 171: Mit dem *Herege* ist Erzherzog Karl gemeint. Er wurde, trotzdem er einer katholischen Dynastie entstammte, von den Spaniern als Häretiker gebrandmarkt, weil er gemeinsame Sache mit den protestantischen Nationen England und Holland gemacht hatte. Eine satirische Medaille jener Tag zeigt den Kopf des Erzherzogs mit der Inschrift: *Karl III. durch der Ketzer Gnade katholischer König.* Hill-Arnold p. 93.

Vers 177: *Zweig vom königlichen Stamme Davids* ist ein schmeichelhafter Ehrentitel für die Königin, die wie jene biblische Abigail (Erstes Buch Samuels, cap. 25) den mächtigen Einfluss, den sie durch ihre Schönheit und Klugheit auf den König hat, im besten und edelsten Sinne benützen soll.

Vers 182-184: Eine harmlose Schmeichelei für den kleinen Kronprinzen. Am 14. Oktober 1711 schrieb die Königin an ihre Grossmutter: *Mon fils en est fort aise* (es handelt sich um den bevorstehenden feierlichen Einzug in Madrid) *et fait de grands projets disant qu'il voulait entrer à Madrid à cheval* (der Knirps war damals vier Jahre alt). *On le trouvera bien changé, car il est tout autre qu'il n'était quand il en est parti.* Perey, p. 533.

Vers 185-188: *Bandoma* ist der Herzog von Vendôme. Er hatte, wie schon erwähnt, bereits im Oktober-November 1710 denOesterreicher, der sich als Karl III. in Madrid festgesetzt, zur Aufgabe der Hauptstadt gezwungen und Philipp die endgiltige Rückkehr dorthin ermöglicht. Ebenso war der entscheidende Sieg der spanischen Truppen über die Verbündeten bei Villaviciosa am 10. Dezember 1710 sein Werk. Er starb am 11. Juni 1712. *Su abuelo* (Vers 186) ist Philipps Grossvater Ludwig XIV. von Frankreich.

[1] Günthner, *Calderon und seine Werke* II, 397.

Vers 191-192: Doppelte Anspielung auf die in Spanien besonders verehrte göttliche Jungfrau Maria als Schutzpatronin und auf den Namen der Königin.

4. DATIERUNG UND VERFASSERFRAGE.

Eine relativ genaue zeitliche Fixierung der Romanze bereitete wenig Schwierigkeit, sobald einmal auf Grund eines eingehenden Studiums der gleichzeitigen geschichtlichen Vorgänge die wesentlichsten Anspielungen geklärt werden konnten. Rein mechanisch war zunächst schon mit Hilfe der Verse 182-83 und 185, die sich auf Philipps erstgeborenen Sohn Luis Fernando (1707-1724), und auf den Herzog von Vendôme († 1712) beziehen, absolut sicher zu errechnen, dass die Abfassung der Romanze in die Zeit zwischen 1707 und 1712 fallenmusste. Das waren rein zahlenmässige Anhaltspunkte. Zu ihnen kamen sodann die aus dem Gedankengang der kleinen Dichtung sich ergebenden Schlüsse, die bereits in den Erklärungen der einzelnen Verse ausführlich niedergelegt sind. Ihr definitives Ergebnis lässt sich dahin zusammenfassen, dass die Romanze kurz vor oder nach dem 16. November 1711, an welchem Philipp V. von Hauptstadt und Thron wieder feierlich Besitz ergriff, verfasst worden sein muss.

Verstechnisch ist die Romanze längst nicht mehr stilecht und trägt die Anzeichen später Entartung an sich. Strophisch ist sie nach dem Schema von redondillas abgeteilt, ohne deren Reimgesetz zu befolgen. Die Assonanz wechselt willkürlich nach einer, zwei oder drei Strophen und wird gelegentlich durch den Reim *ab cb* unterbrochen. Im Uebrigen ist der Versbau korrekt, der Ausdruck fliessend, die Verknüpfung des freien Gedankens mit dem a priori gegebenen Dramentitel zuweilen wirklich geistvoll, in der Regel überraschend gewandt, immer aber zwanglos und ungeniert. Dass der Verfasser weiblichen Geschlechtes war, das deutet schon die erste Strophe ziemlich

klar an. Bestätigt wird diese Vermutung aber erst endgiltig durch den folgenden Titel eines pliego suelto aus derselben Zeit: *Poesias varias, hechas por una dama de esta Corte, cuya es la obra de Titulos de Comedias* [1]. Genaueres über die Persönlichkeit der Verfasserin ist zunächst nicht feststellbar. Zufallsfunde mögen gelegentlich mehr zu Tage fördern.

5. DIE ROMANZE ALS GESCHICHTLICHES DOKUMENT.

Der Erbfolgekrieg war soweit Spanien selbst in Betracht kam, mit der Besetzung der Hauptstadt und der Proklamierung des oesterreichischen Prätendenten zum Gegenkönig auf dem kritischen Höhepunkt seiner Ereignisse angelangt. Die Entscheidung, die für eine der zwei feindlichen Parteien zur endgiltigen Katastrophe werden musste, stand bevor. Hier wie dort waren die Aussichten auf einen durchschlagenden Erfolg gleich gering. Da brachten zwei Momente die Wage zum Schnellen: das Eingreifen des französischen Generals Vendôme im Norden, und in Kastilien das plötzliche Aufflammen jener legitimistisch-monarchischen Begeisterung für die bourbonische Dynastie, das dem weichenden Heere der Eindringlinge den Boden unter den Füssen heiss machte. Mit Recht sagt C. Noorden [2]: *Es war keine angestammte Dynastie, kein mit dem spanischen Nationalleben verwachsenes Fürstenhaus, für welches Unzählige Gut und Blut einsetzen wollten. Die Bewegung war monarchisch; sie scharte sich unter bourbonischem Banner, weil Philipp V. der gesalbte und durch den Besitz der Krone geheiligte Herrscher war. Die Bewegung war nationalspanisch, weil fremdländische, portugiesische, englische und holländische Waffen den vaterländischen Boden entweiht.* In diesen trefflichen Ausführungen ist lediglich ein einziges Wörtchen falsch am

[1] Siehe Anhang Nr. 22.
[2] *Der spanische Erbfolgekrieg*, 3 Bde. Leipzig 1870-82, Bd. 2, p. 416.

Platze: die Bewegung war nicht nationalspanisch, sondern nationalkastilisch. Katalonien, Valencia, Aragon lavierten ziellos hin und her. In Barcelona residierte seit Juli 1708 die Gemahlin des Oesterreichers als *Ihre katholische Majestät Elisabetha Christina von Spanien* [1], und die Städte der ehemaligen Königreiche Valencia und Aragon hatten schon 1707 einmal mit Waffengewalt und schweren Rechtsstrafen zum Gehorsam gebracht werden müssen [2]. Demnach war Kastilien, seit Ferdinand und Isabella der Hort des monarchischen Gedankens, ganz allein der Führer jener nationalen Bewegung, die seit Jahrhunderten in Spanien nicht mehr ihresgleichen gehabt hatte.

Soweit wäre die Sache klar und natürlich auch längst nicht mehr neu, denn C. Noorden hat an der angeführten Stelle, wenn er sich auch einmal im Wort vergriff, doch den Kern der Sache richtig erfasst. Die weitere Frage ist indes: hatte die Bewegung ihre Wurzeln lediglich in legitimistisch-monarchischem Fühlen? Mit anderen Worten: hing der Kastilianer nur deswegen so begeistert an Philipp, *weil er der gesalbte und*

[1] Die kurze Herrlichkeit dieser Hofhaltung ist ein kurioses Kapitel spanischer Kulturgeschichte des 18. Jahrhunderts. Man lese darüber folgende Berichte: *Felicissimum iter et prosperrimum hymenaeum apprecatur Elisabethae Christinae, Hispaniae Reginae*, 1708. *Relation von Ihrer Catholischen Majestät Elisabetha Christina, Königin von Spanien, Abfahrt von Genua und Anlandung zu Matara, wie auch von dero Einzug in Barcellona, Anno* 1708. *Visites a Montserrat de Carles, Arxiduch d'Austria, regnant a Catalunya*, in: F. Carreras y Candi, *Visites de nostres Reys a Montserrat*, p. 343. J. R. Carreras y Bulbena, *Karl von Oesterreich und Elisabeth von Braunschweig Wolfenbüttel in Barcelona und Girona. Musik, Feste, Geschäfte des Palastes, Verteidigung des Kaisers, Frömmigkeit dieser Monarchen*. Barcelona 1912. Erzherzog Karl bestieg nach dem frühen Tode seines Bruders Joseph I. (1711) den österreichischen Kaiserthron und lebte bis 1740. Seine Tochter war die grosse Maria Theresia, die, durch Schönheit, Geist und Herzensgüte ausgezeichnet, die habsburgischen Erblande von 1740 bis 1780 als Kaiserin regierte.

[2] Targe, *Histoire de l'avènement de la maison des Bourbons*, Bd. 5. Paris 1772, pag. 106.

durch den Besitz der Krone geheiligte Herrscher war, oder hat die Sache mit der *Entweihung des vaterländischen Bodens durch fremdländische Truppen* einen tieferen, wörtlicheren Sinn? Die Romanze wird uns darauf antworten, doch will sie zu diesem Zwecke als Teil eines grösseren Ganzen, als eine Stimme unter vielen gehört sein.

Ausführlicher noch als der Marqués de San Phelipe schildert ein anderer Geschichtschreiber der spanischen Bourbonendynastie das ebenso schmähliche als unkluge Verhalten der fremden Truppen auf kastilischem Boden: *Les soldats protestants traitèrent avec le plus grand mépris les objets les plus sacrés de la vénération des Catholiques. Les vases qui servent au sacrifice des Autels, devinrent l'objet de leur dérision et furent employés dans les parties de débauche; de l'huile et du chrême dont l'Eglise Romaine fait usage pour l'onction des malades et pour d'autres cérémonies, ils en frottèrent leurs chevaux; ils foulèrent aux pieds les hosties consacrées. Enfin ils semblèrent s'attacher à attirer sur eux l'exécration d'une nation qui se glorifie du nom de Catholique*[1].

Frommer Glaube, der sich entrüstet gegen solche Verhöhnung wehrte, wurde alsbald durch wunderbare Vorgänge in Kraft und Zähigkeit bestärkt. So fand man in einer Ortschaft Namens Tartanedo in jenen Tagen in irgend einer schmutzigen Ecke ein Stück Leinwand, in das die Lutheraner Bruchstücke einer geweihten Hostie eingewickelt hatten. Diese sieben Teilchen hinterliessen in dem Tuche ebensoviele kleine Blutflecken, die trotz emsigen Waschens nicht zu entfernen waren. Wenn nun ein Mann vom Ansehen und Einfluss eines Marqués de San Phelipe hinging, sich das Wunder besah und gläubigen Sinnes das zur Reliquie gewordene Tuch küsste (*Comentarios* II, 34), so ist, wie immer man über diese Dinge heute denken

(1) Targe, *Histoire de l'avènement*, V, 445.

mag, jedenfalls daraus zu ermessen, wie tief Grimm und Erbitterung über solche Schmach im eigenen Lande in das Herz eines Volkes sich einzufressen fähig war, das, wie Targe so treffend sagt, den Namen eines katholischen als Ehrentitel betrachtete, und welch gewichtigen Einfluss eine derartige seelische Erregung auch auf das politische Verhalten ebendieses Volkes zu gewinnen fähig war.

Hören wir zur Bestätigung die Verse von ein paar Flugschriften. Eine Blindenromanze [1] erzählt :

El Cuerpo de Christo ha estado
Arrojado en los arroyos,
Y puesto en venta en el campo
De exercito de demonios.
Los Calizes y Patenas,
Las ampollas de los Olios,
Vendidas por las plaçuelas
Con admiracion de todos.
Donzellas, viudas, casadas,
Forçadas por sus arrojos,
Y las Iglesias violadas
Con actos escandalosos.

Der angebliche Brief einer *verrückten Magdalena* [2], ein Pseudonym, unter dem sich eine der gewandtesten Federn unter den damaligen Flugblattdichtern verbirgt, apostrophiert den unseligen Gegenkönig wie folgt :

Los Templos han profanado
Tus soldados y tus gefes,
vnos por executarlo,
y otros porque lo consienten.
En Foncarral al Sagrario
acometieron aleves,
y las Sacrosantas Formas
las arrojaron crueles.

[1] *Romance de los Ciegos de Madrid*... Siehe Anhang Nr. 13.
[2] *Carta que escrive... Magdalena la Loca*... Siehe Anhang Nr. 5.

Carlos, Carlos, que es aquesto?
assi agraviaste tu progenie?
assi el terror de tu estirpe
con consentir esto ofendes?
Si assi permites desiustren
los barbaros a los fieles,
teme en Dios presto el castigo,
si en Pheipe no lo temes.

Ein weiterer fingierter Brief des Königs von Rom [1] macht dem armen Erzherzog folgende Vorwürfe:

Pero tu por tu ignorancia,
O por mal accomsejado,
Has profanado los Templos,
Donde Dios es adorado.
Los Calizes y Copones
Dizen que han sido robados
Arrojando por los suelos
A Christo Sacramentado.
Los Sacerdotes de Dios,
Desnudos y maltratados,
Han dado gritos al Cielo,
Y esto va todo a tu cargo.

Voll warmherziger Eindringlichkeit ruft eine durch Reinheit des Versmasses und edle Zucht der Sprache bemerkenswerte Romanze, die sich selbst *Klage über Spaniens Saumseligkeit* nennt [2], den König auf, der häretischen Knechtschaft ein Ende zu machen und den Verräter samt seiner Brut mit Feuer und Schwert zu vertilgen. Und vollends eine Klage- und Bittschrift an Philipp V. verwendet ihre sämtlichen 37 Strophen darauf, ihn zu beschwören, er möge Madrid aus den Händen der tempelschänderischen Lutheraner und ihres Führers, des abtrünnigen Oesterreichers, befreien [3]. Zahlreiche ähnliche

[1] *Carta que escrive el Rey de Romanos...* Siehe Anhang Nr. 26.
[2] *Quexas de la tibieza...* Siehe Anhang Nr. 12.
[3] *Clamores, lagrimas y suspiros...* Siehe Anhang Nr. 14.

Beispiele besagen mit anderen Worten dasselbe. Das eine zweifache Leitmotiv aber ist ihnen allen gemeinsam: die häretische Schmach schreit zum Himmel, und schuld an allem ist Karl der König von Englands Gnaden, Karl der Apostat, Karl der Häretiker.

Unsere Romanze mit den Dramentiteln nimmt insofern einen besonderen Platz im Kreise dieser streitbaren Rufer ein, als sie die beiden Kardinalpunkte, den Protest gegen die Häresie und die Bezeichnung des Hauptschuldigen, besonders wirksam zu gruppieren weiss: das Eine an den Anfang des Sündenregisters der feindlichen Eindringlinge (Vers 73), das Andere an den Schluss des Lobspruchs auf Philipp V. (Vers 170).

Was lehrt nun aber der ganze einhellige Chor der eifrigen Flugblattdichter? — Ich meine, das Folgende.

Das schmachvolle Treiben der alliierten Truppen in den besetzten kastilischen Orten, insbesondere ihre Kirchenschändung und Priesterhetze, traf den Spanier an seiner empfindlichsten Stelle, rührte mit roher Hand an seinen seelischen Lebensnerv. Die rasende Erbitterung hierüber war der Sturmwind, der das züngelnde Flämmchen der Unzufriedenheit zur wabernden Lohe des Aufstandes entfachte. Wäre der Oesterreicher mit katholischen Truppen ins Land gezogen, die es vermieden hätten, den Spanier in seinen heiligsten Gefühlen zu verletzen, so ist es sehr fraglich, ob das Band, das die Nation dynastisch und gefühlsmässig mit Oesterreich verknüpfte, sich nicht auch in Kastilien als das stärkere erwiesen hätte. Sobald aber der Makel des Häretikers an Karls Namen klebte, war es beim echten Spanier für ihn vorbei. *Herege* war letzten Endes das Zauberwort, das dem Habsburger die Sympathien auch der Zweifler und Schwankenden nahm, das auch den letzten Kastilier in die Reihen der Bourbonisten trieb. Ein *Herege* aber war er in den Augen des Volkes erst richtig durch das schamlose Treiben seiner Hilfsvölker geworden. Das predigen diese Flugschriften alle, und in ihrem Kreise nicht zuletzt

der *Romance de titulos de comedias*, laut genug für hörende Ohren [1].

Soll ich kurz resümieren? Die Bedeutung der Romanze als geschichtliches Dokument beruht in ihrer Zugehörigkeit zu jenen Flugschriften der Jahre kurz vor und nach 1711, die mit begeisterter Einmütigkeit die Stimmung des kastilischen Volkes für und wider König und Gegenkönig, und die Gründe für diese Stimmung zu lebendigem Ausdruck bringen.

6. DIE ROMANZE ALS LITERARHISTORISCHES DOKUMENT.

Die Verwendung von Dramentiteln zu Versspielereien setzt in der spanischen Dichtkunst zugleich mit der beginnenden Hochblüte der eigentlich nationalen comedia, also etwa mit dem Auftreten des Lope de Vega ein. Was seine Vorgänger, ein Encina, Naharro, Rueda und Zeitgenossen ihren Schauspielen zur Benennung und Aufschrift gaben — man erinnere sich an die *Florisea*, *Policiana*, *Selvagia*, an die *Serafina*, *Eufrosina*, *Lena*, an die *Farsa del mundo* und die *Egloga real*, an die *Comedia llamada Tidea* und die *Comedia intitulada Thesorina* — das hätte sich in seiner naiven Ausdruckslosigkeit zu solcherlei jeux d'esprit wenig geeignet. Erst als die Titel zu kurzen, einprägsamen Wortgruppen oder Sätzen wurden — man denke an klassische Muster wie *Amar sin saber a quién* oder *El Médico de su honra* — konnte ein erfinderischer Geist wie Lope auf die Idee geraten, in den Verstext einer Loa sacramental einige 86 Dramentitel hineinzukomponieren, um solcherart

[1] Wer geneigt ist, den hier in Erscheinung tretenden Charakterzug des spanischen Volkes zu bezweifeln, oder auch nur seine Kraft zu unterschätzen, der mag sich beispielweise von H. Th. Buckle, *Geschichte der Civilisation in England, deutsch von A. Ruge*, Band 2, Leipzig 1874, pag. 85, eines Besseren belehren lassen. Buckle, der bekanntlich alle europäischen Kulturnationen in seinen Betrachtungskreis zieht, hat den Geist Spaniens im grossen und ganzen richtig erfasst und überall da, wo ihm nicht protestantischer Fanatismus das Auge trübt, auch zutreffend beurteilt.

con titulos de comedias
curiosamente juntadas

neue und durch ihre Absonderlichkeit überraschende Wirkungen bei seinen Zuhörern zu erzielen. Im Laufe der Zeit fand man, dass dieser poetische Trick sich auch auf Liebeslyrik und erzählende Dichtung, auf Romanzen und versifizierte Nekrologe, auf akademische Preisgedichte, politische Flugblätter und sogar auf die Prosa von Briefen anwenden liesse, und so entstand jene Gruppe von Verskünsteleien, die man kurz mit *Piezas de titulos de comedias* bezeichnet hat und die in ihrer Technik allzu oft eintönig und kunstlos, in ihrer tendenziösen Verwendbarkeit aber um so unerschöpflicher waren.

Für den modernen Leser sind sie, nicht minder wie etwa die Disparates, die Echospiele und die Sonett-Sonette, zo ziemlich jeden gefühlsmässigen Reizes bar [1]. Indes ist in anderer Hinsicht ihr Wert erheblich gestiegen : sie bieten nämlich dem Literarhistoriker eine je nach Umständen mehr oder weniger reiche Quelle von bibliographischen und chronologischen Daten für die Geschichte der comedia selbst. So stellt z. B. Menéndez y Pelayo der schon erwähnten Loa sacramental des Lope de Vega folgendes Zeugnis aus : *Admitida la autenticidad del documento* (*y no tenemos indicio alguno de que la atribución sea falsa*), *hay que considerar esta loa como un documento bibliográfico de singular importancia. Todas las comedias que en ella se citan tienen que ser anteriores a* 1635, *año de la muerte*

[1] Immerhin macht Restori in seinem gleich zu zitierenden Buche (pag. 3) folgenden Unterschied : *Incontriamo poesie e produzioni ove l'artificio è così dissimulato e i tratti di spirito così naturali, da potersi leggere con vero diletto ; ma il più delle volte si attortiglia e si tira il periodo, per infilarci i titoli, così affannosamente ch'è una pietà.* Farinelli ist in seinem Urteil (*Archiv* CXIII, 233, genaueres Zitat später) über den literarisch-künstlerischen Wert der *Piezas* gar zu hart. Er vergisst, dass die Auswahl der verfügbaren Titel ungeheuer gross war, und infolgedessen die Beengung und Beschränkung der dichterischen Phantasie auf ein Minimum zusammenschrumpfte.

de Lope [1]. Natürlich wechselt Wert und Bedeutung dieser Titel-Florilegien, je nachdem sie mit Sicherheit oder nur annähernd datiert zu werden vermögen und eine grössere oder kleinere Ausbeute an Dramentiteln enthalten.

Nicht weniger als 22 Dokumente dieser Art, die sich über die Jahre 1602 bis 1786 verteilen und insgesamt 1215 verschiedene Dramentitel verwerten, wurden seinerzeit von Antonio Restori zusammengetragen und mit grossem Geschick ausgebeutet [2]. Merkwürdigerweise ist in diesem Material gerade die Romanze äusserst spärlich vertreten. Eine einzige solche und zwar politisch-satirischen Charakters, den Jahren 1670-75 entstammend, liess sich in einer Handschrift der Madrider Nationalbibliothek (M-78, fol. 78) auffinden. Von einer anderen aus dem Jahre 1669 bringt lediglich Barrera [3]

[1] *Obras de Lope de Vega publicadas por la R. Academia Española*. Bd. 3, Madrid 1893, p. XX der Einleitung. Vgl. auch *Teatro antiguo español* Bd. 2, Madrid 1917, p. 176. Dort bieten die von Restori gesammelten Stellen immer noch die einzige Möglichkeit einer annähernden Datierung des *Cada qual lo que le toca* von Francisco de Rojas Zorilla.

[2] *Piezas de Titulos de comedias. Saggi e documenti inediti o rari del teatro spagnuolo dei secoli XVII e XVIII. Messina, Vincenzo Muglia editore*, 1913. *Tirato a* 150 *esemplari*. 283 S. 8°. Farinelli hat in einer Rezension des Buches, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, Bd. 113 (1904) S. 233-238, noch weitere vier solcher Piezas nachgewiesen, von denen zwei handschriftlich im British Museum liegen. Ich selbst kann zu diesem Material ausser der Romanze, der die gegenwärtige Studie im Besonderen gilt, noch zwei andere derartige, bis jetzt unbekannt gebliebene Dichtungen namhaft machen. Die eine, in redondillas, ist hier im Anhang unter N° 35 aufgeführt; die andere, mit dem Titel *La gran comedia de la Torre de Babel y confusa Babilonia que se representa en Madrid con titulos de comedia*, befindet sich handschriftlich im Besitz der Hofbibliothek zu Wien (*Cod.* 9939 [*Rec.* 1920.4] N° 21). Sie beginnt : *El esclavo en grillos de oro — el rey*, und schliesst : *La Traxedia mas lastimosa — la monarquia*. Da sie nur zwei Seiten umfasst, so ist es entweder keine comedia, oder nur ein Bruchstück davon, oder aber es liegt ein Versehen des gedruckten Wiener Handschriftenkataloges vor (*Tabulae Codicum mss. praeter graecos et orientales in Bibliotheca Palatina Vindobonensi asservatorum, edidit Academia Caesarea Vindobonensis*, Vol. 6, p. 111-12).

[3] *Catálogo*, p. 558, sub *Lises de Clodoveo*.

eine ebenso kümmerliche wie unsichere Notiz, während eine angebliche dritte, von Gallardo [1] als *Romance de titulos de comedias* notierte, in Wirklichkeit in redondillas abgefasst ist. Nichts berechtigt zu der Annahme, dass gerade die Romanzenstrophe besonders selten zur Spielerei der poetischen Dramenlisten verwendet worden wäre. Der Grund für das spärliche Vorkommen solcher Romanzen liegt vielmehr nur in der Art ihrer Vervielfältigung: die fliegenden Blätter (pliegos sueltos), auf denen sie gedruckt und verbreitet wurden, waren nur allzuleicht dem Untergange preisgegeben. Im Hinblick auf den Wert, den jedes noch erhaltene Restchen der nahezu verschwundenen Gattung der *Romances de titulos de comedias* hat, verdient unser Text auch als Dokument dieser Art, d.h. vom literarhistorischen Standpunkt aus, eine ausführliche Würdigung.

Zunächst folgen, um über die Art der Titelauswahl, über chronologische und sonstige Fragen Auskunft zu ermöglichen, in zwei Listen die in der Romanze verwendeten comedias nach Titeln und nach Verfassernamen.

a) Dramen [2].

Abraham castellano (Vers 156) von Juan Claudio de la Hoz y Mota.
Afectos de odio y amor (140) von Calderon de la Barca.
Alcalde de Zalamea, o el garrote mas bien dado (96) von Calderon de la Barca.
Aman y Mardoqueo, o la horca para su dueño (100) von Felipe Godinez [3].
Amazonas de España (116) von José de Cañizares.
Amigo, amante y leal (152) von Calderon de la Barca.

---

[1] *Ensayo de una biblioteca*, IV, 587.

[2] Aus den 50 Titeln im Verstext sind hier 56 geworden, weil bei einigen von ihnen die Romanze bloss den Nebentitel gibt, während man das einzelne Stück hier nur unter seinem Haupttitel suchen wird. Die Zahl in Klammern verweist auf den Vers.

[3] Vgl. *Modern Language Review* II, 332.

Amparar al enemigo (60) von Antonio de Solis y Rivadeneira.
Andar la de Mazagatos (132). Verfasser unbekannt, Text nicht nachweisbar. Vergleiche den Kommentar zu Vers 132.
Armas de la hermosura (72) von Calderon de la Barca.
A un tiempo rey y vasallo (36) von unbekannten Tres Ingenios [1].
Cada cual a su negocio (120) von Jerónimo Cuellar.
Cadenas del demonio (20) von Calderon de la Barca.
Caer para levantar (160) von Jerónimo de Cancer y Velasco, Juan de Matos Fragoso und Agustin Moreto y Cavana.
Cisma de Inglaterra (112) von Calderon de la Barca.
Cubo de la almudena (168) von Calderon de la Barca.
Darles con la entretenida (Diego Garcia de Paredes) o el valor no tiene edad, y Sanson de Extremadura (184) von Luis de Belmonte Bermudez [2].
Desagravios de Cristo (172) von Alvaro Cubillo de Aragon.
De una causa dos efectos (144) von Calderon de la Barca.
Dos estrellas de Francia (188) von Manuel de Leon Marchante und Diego Calleja.
Escandalo de Grecia (76) von unbekanntem Verfasser [3].
Esclavo en grillos de oro (28) von Francisco Antonio de Bances Candamo.
Esclavo de Maria (192) von Juan Bernardino Rojo.
Exaltacion de la cruz (176) von Calderon de la Barca.
Fe se firma con sangre (148) von Antonio de Zamora.
Fuerza de la ley (48) von Agustin Moreto y Cavana.
Garrote mas bien dado, siehe : *Alcalde de Zalamea*.
Gran Taborlan de Persia, siehe : *Vaquero emperador* und *Villano gran señor*.
Hombre pobre todo es trazas (124) von Calderon de la Barca.
Horca para su dueño, siehe : *Aman y Mardoqueo*.
Jueces de Castilla (84) von Agustin Moreto.
Juramento ante Dios (8) von Jacinto Cordero.
Lealtad no tiene sexo (4). Verfasser unbekannt, Text nicht nachweisbar.
Lo que son juicios del cielo (24) von Juan Pérez de Montalban [4].
Mas impropio verdugo (92) von Francisco de Rojas Zorilla.
Mejor padre de pobres (164) von Juan Pérez de Montalban.
Milagrosa eleccion (12) von Felipe Godinez.

---

[1] Zwei andere Stücke desselben Titels, das eine nur handschriftlich, das andere gar nicht erhalten, werden Belmonte und Cañizares zugeschrieben.

[2] Von Schaeffer I, 297 dem Luis Vélez de Guevara zugeschrieben.

[3] Von Restori bereits für die Zeit vor 1710 festgestellt. Anscheinend mit Unrecht Calderon zugeschrieben. Schaeffer II, 60-61.

[4] Vgl. *Revue des langues romanes* 1898, pag. 138; *Modern Language Review* III, 44.

Montes de Sopetran (68). Autor und Text nicht nachweisbar [1].
Niñeces y primer triunfo de David (56) von Manuel Antonio de Vargas.
Obrar bien, que Dios es Dios (196) von Juan Pérez de Montalban.
Ocasion hace al ladron (80) von Agustin Moreto y Cavana.
Perdida de España (108) von Juan Velasco y Guzman [2].
Peor está que estaba (128) von Calderon de la Barca.
Postrer duelo de España (136) von Calderon de la Barca.
Principe demonio, y Rey angel de Sicilia, o el diablo de Palermo (16) von Juan Antonio de Mojica.
Principe perseguido (52) von Luis de Belmonte Bermudez, Antonio Martinez de Meneses und Agustin Moreto y Cavana.
Prudente Abigail (180) von Antonio Enriquez Gomez.
Rendirse a la obligacion (200) von Diego und José de Figueroa y Córdoba.
Rey angel, siehe : *Principe demonio*.
Saber del mal y del bien (32) von Calderon de la Barca.
Segundo Scipion (40) von Calderon de la Barca.
Triunfos de amor y fortuna (44) von Antonio de Solis y Rivadeneira.
Un bobo hace ciento (104) von Antonio de Solis y Rivadeneira [3].
Valiente justiciero (64) von Agustin Moreto y Cavana.
Valor no tiene edad, siehe : *Darles con la entretenida*.
Villano gran señor y Gran Tamerlan de Persia (88) von Francisco de Rojas Zorilla, Gabriel de Roa und Jerónimo de Villanueva.
Vaquero emperador, y Gran Tamerlan de Persia (88) von Juan Bautista Diamante, Juan de Matos Fragoso und Andres Gil Enriquez.

b) Autoren.

Bances Candamo, Francisco Antonio de (1662-1704) : *Esclavo en grillos de oro*.
Belmonte Bermudez, Luis de (um 1587- um 1650) : *Darles con la entretenida*. *Principe perseguido*.
Calderon de la Barca (1600-1681) :

[1] Es lag nahe, die *Montes de Sopetran* mit den bei Barrera, p. 589 angeführten *Valles de Sopetran* zu identifizieren. Doch ist hier Vorsicht am Platze. Farinelli war allzu rasch bereit, einen *Principe tonto* unbekannten Inhalts und Verfassers durch Lopes *Principe ignorante* zu ersetzen, während Restori selbst für das erstere Stück nachträglich den Leyva Ramirez de Arellano festzustellen vermochte.

[2] Vgl. *Modern Language Review* III, 49.

[3] Vgl. *Revue des langues romanes* 1898, p. 138.

Afectos de odio y amor.
Alcalde de Zalamea.
Amigo, amante y leal.
Armas de la hermosura.
Cadenas del demonio.
Cisma de Inglaterra.
Cubo de la Almudena.
De una causa dos efectos.
Exaltacion de la cruz.
Hombre pobre todo es trazas.
Peor está que estaba.
Postrer duelo de España.
Saber del mal y del bien.
Segundo Scipion.

Calleja, Diego († um 1700) : *Dos estrellas de Francia.*
Cancer y Velasco, Jerónimo de († 1655) : *Caer para levantar.*
Cañizares, José de (1676-1750) : *Amazonas de España.*
Cordero, Jacinto (1606-1646) : *Juramento ante Dios*
Cubillo de Aragon, Alvaro (um 1600- um 1660) : *Desagravio de Cristo.*
Cuellar, Jerónimo de (um 1650) : *Cada cual a su negocio.*
Diamante, Juan Bautista (um 1630- um 1700) : *Vaquero emperador.*
Enriquez, Andres Gil (um 1670) : *Vaquero emperador.*
Enriquez Gomez, Antonio (um 1600- um 1660) : *Prudente Abigail.*
Figueroa y Cordoba, Diego und José (um 1650) : *Rendirse a la obligacion.*
Godinez, Felipe (um 1630) : *Aman y Mardoqueo. Milagrosa eleccion.*
Hoz y Mota, Juan Claudio de la (um 1640- um 1709) : *Abraham castellano.*
Leon Marchante, Manuel de (geb. 1620) : *Dos estrellas de Francia.*
Martinez de Meneses, Antonio (geb. 1608) : *Principe perseguido.*
Matos Fragoso, Juan de (um 1610) : *Caer para levantar. Vaquero emperador.*
Mojica, Juan Antonio de (Lebensumstände unbekannt; Barrera p. 261) : *Principe demonio.*
Moreto y Cavana, Agustin (1618-1659) :

Caer para levantar.
Fuerza de la ley.
Jueces de Castilla [1].
Ocasion hace al ladron.
Principe perseguido.
Valiente justiciero.

[1] Eine comedia mit dem Titel *Los Jueces de Castilla* ist auch von Lope de Vega vorhanden ; jedoch besteht kein Grund anzunehmen, dass der Romanzendichter, der bei Moreto neben fünf anderen brauchbaren Titeln auch diesen fand, nun gerade das Stück Lopes gemeint haben sollte, von dem er sonst keinen einzigen Titel entlehnte.

Pérez de Montalban, Juan (1602-1638):
Lo que son juicios del cielo.
Mejor padre de pobres.
Obrar bien, que Dios es Dios.
Roa, Gabriel de (um 1630): *Villano gran señor.*
Rojas Zorilla, Francisco de (1607- um 1660):
Mas improprio verdugo.
Villano gran señor.
Rojo, Juan Bernardino (Barrera p. 343: *Este autor escribió a principios del siglo XVIII*): *Esclavo de Maria.*
Solis y Rivadeneira [1], Antonio de (1610-1686):
Amparar al enemigo.
Triunfos de amor y fortuna.
Un bobo hace ciento.
Vargas, Manuel Antonio de (um 1650): *Niñeces y primer triunfo de David.*
Velasco y Guzman, Juan (Lebensumstände unbekannt; Barrera, p. 460, Paz y Mélia, p. 714): *La perdida de España.*
Villanueva, Jeronimo de (Lebensumstände unbekannt; Zeitgenosse von Rojas Zorilla): *Villano gran señor.*
Zamora, Antonio de (um 1660- um 1730): *Fe se firma con sangre.*

Die Art der Titelauswahl steht a priori unter dem Zwang einer bestimmten Idee (Schilderung der politischen Lage und Huldigung an das Herrscherpaar). Ob bei der Abfassung der 200 Verse die einzelnen Gedankengänge des Gedichtes oder die Zusammenstellung der *titulos de comedias* das Primäre war, darüber liesse sich recht verschiedener Ansicht sein. Die zahlreichen, sicher nicht immer beabsichtigten Reime auf die Endsilben der Dramentitel lassen zunächst auf das Letztere schliessen. Die Frage ist indes nicht wesentlich. Man kann, auch ohne über sie zu disputieren, der Art der Titelauswahl ein besonderes Gesicht abgewinnen, sobald man sich folgendes vergegenwärtigt. Die Geschichte der klassischen comedia zerfällt in zwei Gruppen, die sich um die Namen von Lope de Vega und Calderon de la Barca sammeln. Die erstere hatte um die Mitte des 17. Jahrhunderts so ziemlich ihre Zeit hinter

[1] Vgl. D. E. Martell, *The dramas of Don Antonio de Solís y Rivadeneyra. Philadelphia* 1902.

sich, die zweite sah ihren Niedergang etwa mit dem Ende des Jahrhunderts zusammentreffen. Beide gehörten sie schon, die erste völlig, die zweite nahezu, der Vergangenheit an, als der unbekannte Verskünstler seine Romanze schuf, während die neue Schule, die der afrancesados, deren Führer Nasarre, Montiano und Moratin werden sollten, noch im Schosse der Zukunft lag. Das Jahrhundert von Spaniens tiefster Erniedrigung für sein Schrifttum und insbesondere für seine dramatische Kunst war eben erst angebrochen. Da ist es nun von besonderem Interesse, zu sehen, wie der politische Romanzendichter des Jahres 1711 aus dem Dramenschatze des verflossenen Jahrhunderts wählt, nicht im Einzelnen zwar, denn er wandert immerhin eine durch seine patriotischen Ideengänge gebundene Marschroute, wohl aber mit Bezug auf die grossen Entwicklungsperioden seines nationalen Dramas, die ihm als solche übrigens gar nicht zum Bewusstsein gekommen zu sein brauchen. Das Resultat ist verblüffend. Von den 50 Titeln, die er braucht, holt er sich nur 9 aus dem Dramenschatz der Gruppe um Lope de Vega [1], davon nicht ein einziges vom Fenix de los ingenios selbst, nicht ein einziges von den rund 1500, die ihm nachgesagt werden. Die übrigen 41 liefert ihm ohne vieles Suchen die Schule Calderons, darunter nicht weniger als 14 der Meister selbst. So sehr war also das ungeheure Lebenswerk Lopes und seiner Anhänger, das fast ein halbes Jahrhundert lang das spanische Volk in Atem gehalten hatte, schon in Vergessenheit geraten, so gründlich war es von der neuen Art der Calderonianer, die selbst schon gleichsam nur mehr aus der Vergangenheit her wirkte, erstickt und überwuchert worden.

Der innere Beweis für diese Möglichkeit ist durch die Eigenart der spanischen comedia selbst geliefert. Sie, die von Lope

[1] Ihr gehören aus der obigen Autorenliste an : Belmonte Bermudez, Cancer y Velasco, Godinez und Pérez de Montalvan.

mit einem Schlage aus dem Nichts geschaffen, innerhalb eines Jahrhunderts zu glänzender Blüte emporstieg, um mit Calderons Tode gleichsam über Nacht zu zerfallen, trug den Keim ihres raschen Niedergangs in sich selbst. Sie war den Spaniern niemals das, was sie seit dem 19. Jahrhundert für einen kleinen Kreis europäischer Dichter, Literaten und Gelehrter wurde: ein Lesedrama. Sie konnte also nur so lange populär sein, als sie von der Bühne aus wirkte, und das letztere wiederum nur so lange, als sie durch stets neue Reize oder durch die Namen ihrer Verfasser Zugkraft behielt. Nur unter dieser Voraussetzung war es möglich, dass die Schule Calderons die gesamte Lopesche Dichtersippe so rasch und gründlich von der Bühne und damit aus dem Gedächtnis des Publikums verdrängte, dass der anonyme Romanzenschmied von 1711 kaum mehr ein paar Titel von ihr kannte oder als bekannt voraussetzen durfte.

Als äusserliches Merkmal dieser Entwicklung ist die Titelwahl unserer Spätromanze von grosser Anschaulichkeit. Sie bildet überdies eine wertvolle Ergänzung zu dem, was in dieser Beziehung aus Restoris Material zu schliessen ist [1] und was uns die Erscheinungsjahre von Lopes gedruckten Werken zur gleichen Sache sagen [2]. Sehr beachtenswert ist ausserdem,

[1] In den von Restori gesammelten Texten ist Lope nach 1648 überhaupt nicht mehr genannt. Sein Todesjahr war 1635.

[2] Die 28 Partes seiner Comedias (einschliesslich der sog. *Extravagantes*) verteilen sich auf die Zeit von 1604 bis 1647. Die paar Bände der *Diferentes Autores*, die noch Stücke von ihm enhalten, reichen bis 1652. Von der grossen, die ganze zweite Hälfte des 17. Jahrhunderts beherrschenden Sammlung der *Mejores Ingenios* aber bringt nur mehr der 3. Band (1653) eine wesentliche Auswahl von Lopedramen, während sie in den übrigen Bänden nur noch vereinzelt und oft mit anderen Verfassernamen auftauchen. Nach etwa 100-jähriger Pause erst wagt sich wieder eine grössere Ausgabe von Lopes Werken hervor (Madrid 1776-79, 21 vols.), die jedoch vorwiegend nicht dramatischen Werken gewidmet ist und an Dramen nur die *Dorotea*, 11 comedias und 12 Autos enthält.

dass eine mit unserer Romanze ziemlich gleichzeitige, ähnliche Dichtung in redondillas genau dieselben Eigentümlichkeiten der Titelwahl zeigt, wie die Romanze selbst. Es ist die bereits genannte *Carta segunda en que continua Luis Perez el Gallego al amigo ausente* etc. [1]. Ich liess mich die Mühe nicht verdriessen, ihre Titel genau durchzuprüfen, und kam zu folgendem Ergebnis: von den 50 in ihr genannten Dramen sind 3 nach Autor und Inhalt nicht mehr nachweisbar; unter den übrigen ist keines von Lope de Vega, nur 4 aus der Schule Lopes, dagegen 13 von Calderon und 30 aus dem Calderonschen Dichterkreis.

Das wäre das eine positive Ergebnis der literarhistorischen Kritik unserer Romanze. Als anderes wird man billig von ihr erwarten, dass sie sich als bibliographisch-statistisches Dokument erweise, das heisst, dass sie es ermögliche, eine mehr oder minder grosse Anzahl von bekannten comedias zeitlich ungefähr zu fixieren, und von neuen, unbekannten den Titel festzustellen. In dieser Hinsicht bleibt sie indes wenig ergiebig, weil eben zu der Zeit, wo sie entstand, das spanische Drama auf einem toten Punkt seiner Entwicklung angelangt war. Die Hochflut der klassischen comedia war verebbt, die neue Formel nach französischen Muster noch nicht erprobt. So konnte der Romanzendichter zumeist nur aus Autoren schöpfen, die schon tot waren [2], bei denen es also keinen Sinn hat, festzustellen, diese oder jene comedia sei, wie ihre Erwähnung in der Romanze dartue, vor 1711 verfasst worden. In ein paar anderen Fällen, wo die zeitliche Fixierung eines Stückes durch unsere Romanze von Wert gewesen wäre, zeigte sich, dass Restori in seinem reichhaltigen Material bereits frühere Daten gefunden hatte. Lediglich bei den drei Dramen: *El Abraham castellano* von Juan Claudio de la Hoz y Mota,

[1] Siehe Anhang Nr. 35.
[2] Vergleiche die der Autorenliste beigegebenen Jahreszahlen.

El esclavo de Maria von Juan Bernardino Rojo, und *Fe se firma con sangre* von Antonio de Zamora, ist 1711 als Grenzjahr der Abfassung insoferne von Bedeutung, als man von der Biographie der drei Autoren nur weiss, dass sie etwas vor und nach 1700 gelebt haben [1]. Schliesslich mögen die drei nach Inhalt und Verfassernamen verschollenen comedias, deren Titel sich ergaben, hier noch einmal im Zusammenhang genannt werden. Es sind : *Andar la de Mazagatos* ; *La lealtad no tiene sexo*; *Los montes de Sopetran.*

7. ANHANG.

Die sämtlichen Flugblatt-Texte, die ich in der vorliegenden kleinen Studie verwertet habe, und noch ein paar Dutzend ähnliche befinden sich im Besitze der Münchener Hof- und Staatsbibliothek, wo sie unter der Signatur 4° *P.o.hisp.* 80 eine eigene kleine Sammelgruppe von Broschüren bilden. Als Ganzes betrachtet, haben sie genau wie der zu ihnen gehörige *Romance en titulos de comedias* einen geschichtlichen und einen literarhistorischen Wert. Einerseits geben sie ein anschauliches Bild von dem politischen Empfinden eines wesentlichen Teiles der spanischen Nation während der ersten paar Jahrzehnte von Philipps V. bewegter Regierungszeit, andererseits sind sie charakteristische Beispiele von Verskunst, Technik und Gedankensphäre der in Spanien allzeit hochgehaltenen und mit Eifer gepflegten, echt volkstümlichen Flugblatt-Poesie. Ich habe es daher nicht für unnütz gehalten, dem Leser anhangsweise die ganze Liste im Zusammenhang vorzuführen. Im Ganzen sind es 62 Nummern. Die Reihenfolge der Zählung im Katalog nimmt auf Chronologie und inhaltliche Zusammengehörigkeit keine Rücksicht, sondern fügt die einzelnen Broschüren aufs Geratewohl aneinander. Ich habe sie im folgenden, so gut ich konnte, geordnet und verschiedene nicht zur Sache gehörige weggelassen. Die Versmasse wechseln; Romanzenstrophe, redondillas und decimas herrschen vor.

[1] Zu Hoz y Mota vide Ticknor, Deutsche Ausgabe II, 70, Anm. 3; Barrera p. 186; Schaeffer II, 240; Cejador y Frauca, *Historia* V, 297; *Bibl. de Aut. Esp.* 49. Zu Rojo vide Barrera p. 343; Cejador VI, 28. Zu Zamora vide Ticknor II, 77, Anm. 1; Barrera p. 502; Schaeffer II, 290; Cejador V, 294. Das Stück *Fe se firma con sangre* ist im *Catálogo* von Moratin (*Biblioteca de Autores españoles* II, 327) erwähnt. Da derselbe nur Dramen enthält, die zwischen 1700 und 1825 entstanden sind, so ergibt sich, dass *Fe se firma con sangre* zwischen 1700 und 1711 abgefasst worden sein muss.

Erste Gruppe.

1. *Carta que escrive un amigo afecto, leal vassallo de su Rey y señor Phelipe V. que Dios guarde, a un intimo suyo desafecto, noticiandole lo sucedido, desde el dia que saliò su Magestad de la Corte, hasta que bolvieron a ellas sus Catholicissimas Armas.* 12 S.

2. *Carta que le escrive Geromillo de Parla a su amigo Bartolillo Cabrera, dandole cuenta de lo que ha passado en Castilla desde Agosto hasta Noviembre* 1710. Am Schluss : *Con licencia, en Madrid, año de* 1710. 4 Bl.

3. *Epistola autentica y historica al Christianissimo Luis XIV, Gran Rey de Francia, y sumario juridico de las hazañas, tuertos y derechos de las armas del señor Archiduque Carlos de Austria en su nueva venida a Castilla la Nueva, y del glorioso fin de tan gloriosa expedicion y hazañas, fecho y testificado año* 1710 *por el Doctor Perico, entre ellas, a ellas presente, Doctor en el Real Derecho del Señor Phelipe V. que Dios guarde, y publico Notario en los Catholicos Reynos.* 12 S.

4. *El Què es? de la Corte. Escrito por un Gabacho nuevo que se precia de serlo, por estar graduado de Doctor en las leyes del Amor, respecto, y lealtad, que se debe a su amado Rey y Señor natural Don Phelipe Quinto.* 4 Bl.

5. *Carta que escrive desde Vitoria Magdalena la Loca al señor Archiduque, en que le da algunos consejos como suyos para su feliz educacion.* 4 Bl.

6. *Carta nueva, respuesta que da Marica la Tonta a la que escrivio Magdalena la Loca al Señor Archiduque de Austria ; en que manifiesta con su estilo tosco, repetidas quexas, porque escrive solo por noticias, lo que passò en Madrid estos dias passados ; y le impugna su Carta, como testigo de vista, añadiendo la feliz y plausible entrada de Nuestro Rey Phelipe Quinto, que Dios guarde, el dia tres de Diziembre de este presente año, con lo demas que verà el curioso lector.* 7 S.

7. *Carta que escriven los Ciegos de Madrid a los Ciegos de la Ciudad de Sevilla, embiandoles a dezir todo lo que ha passado en esta Corte, desde el dia* 21 *de Septiembre hasta que se fueron los enemigos della.* 2 Bl.

8. *Carta de Perico el Tiñoso, Lazarillo de Toledo, para el Cura de Orcajo, su tio, en que quenta como testigo de vista las memorables hazañas del Conde de la Atalaya, y los santos hechos de sus devotos compañeros Amilithon y Eduardo, desde el dia siete de octubre en que entraron sus tropas en dicha ciudad de Toledo, hasta el dia* 28 *de noviembre que salieron, en este año de* 1710. 4 Bl.

9. *Discurso demonstrativo del error en que miserablemente viven los desafectos a nuestro verdadero Rey y Señor Phelipe V. que Dios guarde. Sacale a luz el Desengaño, Hijo legitimo de la Verdad desnuda.* 4 Bl.

10. *Papel curioso. Entre Bobos anda el Jvego, vnos muy tontos, y otros muy cverdos. Razonamiento entre vn cavallero y vna dama.* 4 Bl.

11. *Peticion lamentable al Rey nvestro Señor D. Phelipe V. (Qve Dios gvarde) Que haze vn Afectuosissimo Vasallo suyo, en medio de la captividad de la Imperial Toledo : Notada por el Real Propheta David, al Psalmo* 136 : *Super flumina Babylonis etc.* 2 Bl.

12. *Quexas de la tibieza de España, al ver tan vltrajada la fee, y elogios a su defensor Phelipe Quinto, nuestro Señor, qve Dios guarde. Romance.* 2 Bl.

13. *Romance de los Ciegos de Madrid a nuestro Rey y Señor Don Phelipe Quinto, que Dios guarde infinitos años.* 2 Bl.

14. *Clamores, lagrimas, y suspiros de Madrid al Rey nuestro Señor Don Phelipe Quinto, que Dios guarde felizes siglos, desde la cruel opression de los enemigos.* 2 Bl.

15. *Verdades solidas, acrisoladas en la lealtad española, que ofrece vn fiel Vassallo a honra y gloria de Dios N. Señor, y de N. Catholico Monarco D. Phelipe Quinto.* 2 Bl.

16. *Vozes que dicta la verdad en Desengaños, que publica la Sencillez, en la explicacion de Perico y Marica.* S. 1-8.

17. *Llantos, Regocijos y Triunfos del Rey nuestro Señor Don Phelipe Quinto, que Dios guarde, con lo sucedido en el Reyno de Valencia, desde* 20 *de Agosto de* 1710 *hasta* 19 *de Diziembre de dicho año.* Am Schluss: *En Valencia, por Antonio Bordazar, año* 1710. 8 S.

18. *Salve que reza vn fidelissimo Vassallo, qve por serlo a sv legitimo dveño estvvo presso en vna carcel, dando gracias a Nuestra Señora de Atocha, en aplauso y regocijo de la Feliz Restauracion de Madrid al apazible dominio de sus Reyes Catholicos D. Phelipe V. y Doña Maria Lvisa Gabriela por svs felicissimas y victoriosas armas. Dedicala sv avtor al R.P.D. Fr. Francisco Lozano, Prior del muy Religioso y Afectissimo Monasterio de Monges de San Basilio de esta muy Leal y Coronada Villa de Madrid.* 4 Bl. Die Anfangsverse der Strophen ergeben das spanische *Salve Regina.*

19. *Sonores Ecos que pulsa la voz de el Entendimiento para advertir al Desengaño, en el Feliz Regresso y Progressos victoriosos de nuestro Catholico Monarcha Phelipe Quinto el Animoso. D.D.P.L.D.L.E.Y.R.* 4 Bl.

20. *El Panderillo de Madrid, y la Castañeta de la Corte, con que su amante y fidelissimo pueblo celebra la Restauracion al felize y suave Dominio de su Gloriosissimo Monarca, Rey Catholico de las Españas, el Señor Don Phelipe Quinto, el Animoso, que Dios prospere.* 2 Bl.

21. *Desengaño de la Reyna Ana, Tristezas de Estanope, y lagrimas de Estaramber a la Perdida grande de su Armada, en este año de* 1710 *conseguido por las tropas de nuestro Monarcha Don Phelipe Quinto, que Dios guarde.* 4 Bl.

22. *Poesias varias hechas por vna dama de esta Corte, cuya es la obra de Titulos de Comedias, mudando metros y assumptos.* Enthält: *Sentimientos de Madrid en la ausencia de su amado Rey, y llegada del enemigo. A la quema del Alcazar de Toledo. Renombres de los desafectos de su Magestad. Dezimas a la Prision de Estanop.* 8 Bl.

Zweite Gruppe.

23. *A la solemne entrada del Señor Archiduque en esta Corte.* 2 Bl.

24. *Carta que escrivio la Señora Archiduquesa a su querido Esposo Don Carlos, Archiduque de Austria.* 2 Bl.

25. *Respuesta del Señor Archiduque a la carta de la Señora Archiduquesa, que le embiò, pidiendole se bolviesse a Barcelona, remitiendole otra de la Reyna Ana, de los suspiros y lamentos que està haziendo, despues que supo la derrota de su exercito en Castilla a onze de Diziembre del año de* 1710. 4 Bl. Auf Bl. 3v beginnen : *Lamentos y suspiros de la Reyna Ana.*

26. *Carta que escrive el Rey de Romanos a su hermano el señor Archiduque, con la noticia de su derrota en los Campos de Brihuega y Villaviciosa, traduzida de Aleman en este Romance.* 2 Bl.

27. *Proezas del señor general Guido de Estaremberg,, quando passò a Madrid a coronar por Rey al señor Archiduque Carlos de Austria.* 4 Bl.

28. *Carta de Estaremberg a Estanop, hecho prisionero en Brihuega, dandole con la entrada y la salida en Castilla. Romance zumbatico.* 4 Bl.

29. *Hazañas memorables del Brigadier de los Exercitos de su Magestad Don Joseph Ballejo, Cavallero de la Orden de Santiago.* 2 Bl.

30. *Curioso y nuevo romance, en que se expressan las gloriosas hazañas del invencible Español Don Joseph Vallejo, Coronel y Brigadier de los Exercitos del Rey nuestro Señor Don Phelipe Quinto, que Dios guarde.* 2 Bl.

31. *Carta que escrivio a Don Lvis de Narbaes, su Teniente Coronel, Don Eugenio Gerardo Lobo, en ocasion de averse separado con sus Compañias, aquel para la Andaluzia, y èl para los Montes de Toledo, le da quenta de la infelicidad de los Lugares de Bodonal y la Echosa, que le tocaron de quartel.* 2 Bl.

Dritte Gruppe.

32. *Icaro y Dedalo, Necedades de Tontos, y Avisos de Cuerdos.* 2 Bl.

33. *Entretenimientos de Valor, y Juguete de la ossadia, Romance Jocoserio.* 4 Bl.

34. *Dialogo entre Maestro y Discipulo, deseando este tener noticia de los Derechos del Señor Don Phelipe Quinto, Rey de España, y de los fundamentos que tienen los que no le quieren por Rey; para el acierto en el dictamen, que deben formar en el tribunal de su conciencia. Trabajo que se dedica a Dios Trino y Uno, quien solo puede dar y quitar Reynos.* 4 Bl.

35. *Carta Secvnda, en qve continva Lvis Perez el Gallego al Amigo ausente, lo que va sucediendo en las felicidades de nuestro Catholico Monarca Don Phelipe Quinto, que el Cielo prospere, triunfante de sus enemigos, siguiendo su expression en el empeçado idioma de titulos de Comedias.* 7 S.

36. *Habla Don Gvindo en lengvage jocoserio, como Leal Vassallo, con el Rey Nuestro Señor, que Dios guarde, y discurre sobre los Mal Contentos.* 7 S.

37. *Coplas para Ciegos.* 8 S.

38. *El Cazador mas sabio del Christianissimo Bosqve apunta en este Romance las Experiencias de la Caça Politica a su amado Nieto el Rey N. Señor D. Felipe Quinto, que Dios guarde.* 2 Bl.

39. *Venerables Instrucciones para ser en breve tiempo gran Soldado en sincopa gran Oficial en abreviatura, y uno y otro en dipthongo; halladas en el libro de*

memorias de vn Sargento Mayor escrupuloso, recogidas por vn Capitan, Aprendiz, Novicio, y practicadas por todo el mundo. 2 Bl. Mit. handschriftlichen Nachträgen in Versform.

40. *Nueva Relacion y curioso Romance sacado por vna Carta que vino por el Norte, en que da quenta y declara como fuè aparecido en la Isla de Escocia a tres Marineros en vna Playa, vna forma o monstruo medio de hombre, y medio de pez, el qual viendo los Marineros con disfrazadas y estrañas señales de vn Mundo, que traia en la boca, y vna Espada, y Guadaña en los manos, pies y cola de Dragon, le hablaron, y lo que les fuè respondiendo ; y lo demas que declararà el Romance. Sucediò a dos de Março de este presente año de* 1712. Am Schluss : *Con Licencia, en Madrid, año de* 1712, 2 Bl. Das angebliche (auf der Vorderseite des Druckes abgebildete) Meerungeheuer prophezeit den Friedensschluss des Erbfolgekrieges.

Ludwig PFANDL.

A SURVEY OF THE INFLUENCE
of Sir Walter Scott in Spain

I. Introductory: Spanish opinion in 1822. Scott's originality, popularity and influence: England, France, Germany, Italy, Spain. Early centres of Spanish influence. Mora on Scott (1818). The Spanish exiles in London. The *Europeo* on Scott (1823). Early translations (to 1830). Early imitations: Trueba y Cosío's imitations in English; López Soler's *Bandos de Castilla*, 1830. Translations, 1830-2: collection by a «Sociedad de literatos» in Madrid; collection issued by Bergnes y Cía, Barcelona.

II. Illness and death of Scott: increased and increasing interest in Spain. Obituary articles in Spanish periodicals. (Hereafter the most important translations only are recorded). Signs of a reaction. Imitations and signs of Scott's influence: *El Moro Expósito*. The important Repullés series of historical novels, by Escosura, Espronceda, Larra, Villalta, etc. Opinions on these. Recognition of Scott's importance by Rivas (1834) Cueto (1843), Milá y Fontanals (1844), and others; and by leading periodicals. Martínez de la Rosa's *Doña Isabel de Solís*, a confessed imitation (1837); Enrique Gil's *El Señor de Bembibre* (1844).

III. Later admirers and followers of Scott: Manuel Milá y Fontanals, Juan Eugenio Hartzenbusch, Francisco Navarro Villoslada; Amós de Escalante.

A BIBLIOGRAPHY OF TRANSLATIONS OF SCOTT INTO SPANISH.

ANALYSIS OF BIBLIOGRAPHICAL MATERIAL: I. By titles; II. By years; III. By Publishers; IV. By translators; V. By Sources.

This is the first of a series of studies the aim of which is to arrive at a just estimate of the literary influence of Sir Walter Scott in Spain. It serves as an introduction to the subject, its immediate purpose being historical -- to cover the whole ground and to show in a general fashion that Scott was read, appreciated, criticised, attacked, translated and imitated from a date long before the outburst of Romanticism proper in Spain up to a point comparatively late in the development of the Spanish historical novel. In future papers the writers hope to develop some of the indications which will be

found in these pages, by considering Scott's influence upon the greatest individual authors and the outstanding historical novels here mentioned.

The chronological treatment has in the main been adopted as being the most proper to an historical survey of this nature.

I.

On the 16th of March, 1822, an eminently respectable periodical called *El Censor*, published in Madrid by men of good literary standing [1], contained a significant article on the Novel which may be taken as at least a tentative indication of the state of some Spanish minds with reference to the progress of literature in Europe at that time. Writing of a Spanish translation of Mme. Cottin's *Matilde* (by a certain García Suelto), the critic informs his readers that the novel has never reached the dignity of being « classical ». Rousseau's *Nouvelle Héloïse* was philosophy rather than fiction; Richardson's work was highly esteemed and interesting, but he is not reckoned among the English *classics*; *Corinne* and *Delphine* approach the perfection of the *genre*, but no writer has succeeded in raising it above the plane of pleasing frivolities abandoned to the fair sex. And yet, though the novel is an unimportant part of literature which anyone with a style and a brilliant fancy can cultivate, in *lo moral* it is all-important — more so even than poetry — because of its influence and popularity with the young. *Matilde* is to be commended upon moral grounds [2].

When this penetrating review was written Sir Walter Scott had published fourteen of his brilliant novels, the first one eight years previously, and France had known *Guy Mannering* in translation for six years. *The Lay of the Last Minstrel*, Scott's

[1] Lista, Javier de Burgos and the literary conservative Hermosilla and others. Cf. F. Blanco García, *La Literatura española en el siglo XIX*. segunda edición, Madrid, 1899, I. 397.

[2] *El Censor*, Madrid, 1820-1822, vol. XV, p. 22. Seventeen volumes of this periodical may be found in the British Museum.

first important poem, had been published in 1805, with immediate success. *Marmion* (1805) and *The Lady of the Lake* (1810) were likewise tremendously popular; but the greater brilliancy of Lord Byron's rising poetical star was good-naturedly recognised by Sir Walter, and he turned from verse to fiction [1]. The immediate success of his new enterprise is indicated by the five editions of *Waverley* in the year of its appearance, — 1814. From that time until his death in 1832 he held his contemporaries under the spell of his tales.

Sir Walter Scott was the first Romantic poet to gain the ear of the reading public of Great Britain, and his work did much to spread the spirit of Romance [2]. But, in spite of its immediate and enormous popularity, his verse was not considered an innovation. In the novel, too, the Romantic period — through Scott — witnessed a renascence; but, as in verse, so in fiction, Sir Walter seemed to his contemporaries a worker in familiar material, though the feeble work of most of his predecessors in the historical romance has long since been forgotten. For us, if not the creator of the historical novel proper, he is at least the first to bring to its composition an adequate knowledge and an artistic instinct. He combined in his novels diverse elements of excellence, which, before his time, were seldom found united. In his works the novel proper and the romance, which had long been coquetting with each other, were at last wedded [3].

On the Continent of Europe — especially in France, Germany,

---

[1] As was recognised in Spain. Cf. *Semanario Pintoresco* I. 109 (July 3. 1836) giving reasons for Scott's turning from verse to novel : « Pero lo que más le decidió fué la brillante aparición de Byron en la escena literaria. »

[2] Cf. T.A. Omond, *The Romantic Triumph*, Scribners, New York, 1900, pp. 6. ff.

[3] Cf. W. Raleigh, *The English Novel*, John Murray, London, 1901, pp. 276 ff. Also Omond, *op. cit.*, pp. 74, ff., who puts the case with less reserve.

and Italy — Scott's writings promptly became popular [1], his novels and Byron's poetry being commonly linked [2]. Before his advent in France, Madame Genlis had written some inferior historical novels, but the translating of Sir Walter's tales began with *Guy Mannering* a year after its appearance in English in 1815 [3], and by 1820 he was the undisputed master of the French novel, Mérimée, Vigny, Hugo, Dumas, learning from him the art of mingling truth and fantasy. He appeared at an opportune moment to satisfy the needs of the time while Romanticism was going through a period of organisation; but his success was ephemeral, lasting only about ten years. For the generation of 1830 the gods were Byron and Goethe [4].

For the German Romantics Scott was of less importance than for the French [5], possibly because the Romantic movement had lost its force in Germany before he discovered the true secret of his power. His influence is seen, however, in Hauff's *Lichtenstein* and is strong in Willibald Alexis [6]. The first notice of the Waverley novels appeared in the *Literaturblatt* of 1817, in a review of English literature; this journal continues to notice Scott thereafter, usually in a favourable spirit.

Italy, too, discovered Scott later than France. The first of his novels — *Kenilworth* (Barbieri, Milano) — was translated

---

[1] Cf. C.E. Vaughan, *The Romantic Revolt*, Scribners, New York, 1907, p. 87.

[2] Edmond Estève, *Byron et le romantisme français*, Paris, 1907, *passim*.

[3] M. Maigron, *Le Roman historique à l'époque romantique*. Essai sur l'influence de Walter Scott, Paris, 1898, pp. iv. ff. and 1 ff.

[4] Estève, *op. cit.*, p. 482.

[5] Karl Wenger, *Historische Romane deutscher Romantiker*. (Untersuchungen über den Einfluss Walter Scotts). Bern, Verlag von A. Francke, 1905, p. 23.

[6] Cf. Vaughan, *op. cit.* p. 88; H.A. Korff: *Scott und Alexis*, Heidelberg, 1907; H.W. Carruth: *The Relation of Hauff's « Lichtenstein » to Scott's « Waverley »*. (Pub : M.L.A. of America, XVIII,513).

in 1821. *La Biblioteca Italiana*, in announcing this translation, suggested giving all Scott's novels to the Italian public, and as a matter of fact others soon followed [1]. From 1824 to 1832 there is mention of Scott in almost every number of the journals; between 1826 and 1860 there was a swarm of imitators, great and obscure [2].

Spain, as usual, was behind the other nations. Though Scott's feudal, Tory tone must have been less dangerous in the eyes of the reactionaries of the *régime* of Ferdinand VII — and in fact we know that his name is seen in print more often and more favourably than is Byron's during this period [3] — yet even the innocuous Scott must wait long before his name becomes the household word in Spain that it was in the rest of Europe.

In the search for Sir Walter Scott's influence in Spanish literature, it will be easy to distinguish, during the earlier part of the formative period, various distinct centres of influence, -- first, the exile groups (chiefly political liberals) in London or in Paris, next the more progressive Catalonians, and last of all the inland Spanish cities. Except for some not very striking mention by such writers as Mora, the article quoted from *El Censor* of 1822 might be taken as the *terminus ab quo*, for careful investigation proves that it was not sporadic or exceptional. The proof of this assertion is to be found in the chronological

[1] *Ivanhoe*, 1822; *Ufficiale di fortuna* and *Prigione di Edimburgo* in 1823; *Antiquario*, 1824; etc. *The Lady of the Lake* had been translated in 1821.

[2] Luigi Fassò: *Saggio di ricerche intorno alla fortuna di Walter Scott in Italia (Atti della R. Acc. di Torino*. 41, 1906, p. 380).

Cf. also the following:

M. Dotti: Derivazioni nei P. Sposi da Walter Scott. Pisa, Mariotti, 1900 (Cfr. Rassegna Bibliog. Lett. Ital. IX, 338).

L.M. Capelli: La maggior fonte letteraria dei P. Sposi (Walter Scott). Novara, Miglio, 1903.

G. Agnoli: Gli Albori del romanzo storico e i primi imitatori di W. Scott. Piacenza, Arti Grafiche, 1906.

[3] See *Revue hispanique*, XXIII., pp. 346. ff.

study — now to be undertaken — of opinion in periodicals, translations of the works of Scott, and the gradual development of that type of historical novel which is peculiarly his own.

The first reference to Scott which we have found in Spain is a commonplace second-hand opinion in José Joaquín de Mora's *Crónica científica y literaria* (1817-20) for 1818. At the time when it was written Mora's opinions of Sir Walter Scott were scarcely more complimentary to the novelist than were his views on Romanticism. But a perusal of the *Crónica* will suggest that possibly that great antagonist of the new school knew as little of Scott as he thought of him. In any case he refers to him only as a poet and he scarcely mentions him in comparison with Byron or Ossian. The only notice of Scott in the whole journal is the following translation from the Frenchman Malte-Brun [1] :

« He aquí una revista de poetas ingleses hecha por el romántico Malte-Brun : « Scott, que compone tantas epopeyas cuantas quieren comprarle los libreros a 24 reales cada verso; Scott, mal apellidado el Ariosto Escocés, no tiene más que cierta facilidad trivial y sin originalidad : el elegante y puro Campbell toca con demasiada timidez su lira armoniosa; Wordsworth, descriptor eterno, se arrastra en pos de la naturalidad, y sólo da con la insipidez; Southey, que no se digna dar el título de epopeyas a sus dos o tres poemas de a 30 o 40 cantos cada uno, se pierde en las fantásticas regiones de un falso sublime. Lord Byron ha recibido de la naturaleza lo que en vano buscan en los recursos del arte innumerables poetas ingleses; pero el genio de Lord Byron necesita un freno saludable. »

It is perhaps not surprising, when we remember that *Waverley*

[1] *Crónica científica y literaria de Madrid*, No. 160, Oct. 6. 1818. We have found the original, which is taken from a series of lengthy articles on Byron, in the *Journal des Débats* for Sept. 14. 1818. Apart from the omission of Crabbe from the authors named it is a literal translation which Mora makes.

had only appeared in 1814, that in a long prospectus published by the Valencian bookseller, Cabrerizo, in the *Gaceta de Madrid* [1], the name of Scott does not appear among those of English, French and German novelists to be included in a series of translations. When we come to 1823, however, without having found any further reference to Scott in Spain, our curiosity is aroused. It was in 1823 that the bilingual ex-priest Blanco White began to edit, in London, his *Variedades o el Mensajero de Londres*. It is no great triumph to find in the first number of this quarterly some fragments translated from *Ivanhoe*, seeing that the novel had been published in England four years before, and had attained an immense success. But it was natural enough that Scott should first be translated in this way [2]. The writer quotes the well-known tale of the English king whose ambitious courtier learned Spanish and was rewarded by the reminder that he would now be able to read *Don Quijote*. Just as great a pleasure, he adds, will the foreigner obtain who learns English to read the new series of novels by Sir Walter Scott. Though these novels have been translated into French (continues the article) they are in fact all but untranslateable : thus Blanco White excuses himself in advance before proceeding to translate a few extracts. Here and there he stops to comment upon the merit of an extract or the truth of the historical reproductions, but more often to summarise parts of the story not translated.

Two years later [3] another production of Spanish liberals exiled in London, *Ocios de Españoles Emigrados*, comments on the fact that not only is there no follower of Scott in Spain, but that he has not been translated into Spanish, no capable

[1] Feb. 1, 1818.

[2] Vol. I, pp. 31-8, 173-6, 206-14.

[3] For want of information we must omit reference to the ambitiously planned translations of 1824 (See our Bibliography) which may indeed never have appeared as in the prospectus.

translator of the novelist having yet been found [1]. The paragraph from *Variedades* is possibly written in excuse of this last fact, which is attributable to the backward state of the novel in Spain, itself partly the result of the small esteem in which the *genre* was held. Our opening quotation from the *Censor* [2], which, without mentioning Scott, surveys the novel from Heliodorus to Mme. Cottin, speaks for itself in this connexion.

There is no doubt that the editors of the *Europeo* [3] recognised the true position of Scott in the world of letters. The position which they give him is comparable only to that which he was enjoying in France. [4] Their considered judgment is this : « Sir Walter Scott después de haber sufrido las peligrosas pruebas de una admiración exagerada o de una crítica excesiva está finalmente reconocido por el primer romántico de este siglo » [5]. They speak of the « éxito extraordinario de cada nueva producción de este historiador poeta », mentioning the French edition of his works, which had then reached its fourteenth volume [6]. But the implied praise which they heap on the novelist is even more effective : a book is advertised as being by « one of the translators of Walter Scott »; a Spanish translation of *Ivanhoe* (1825) is announced a year before its appearance [7]; in a note on Froissart we are

[1] Vol. II. p. 391 : « Todavía carece la España de un Walter Scott; y es realmente sensible, que, ya que no ha habido un genio original digno de rivalizar con él, no se haya presentado alguno capaz de traducir sus novelas. »

[2] Vol. XV, p. 22.

[3] Viz : Aribau, López Soler, Cook, Monteggia and Galli. See on the *Europeo* generally *Modern Language Review* Oct. 1920. pp. 375-382.

[4] See Maigron : *op. cit.*

[5] *Europeo*, 14 Feb. 1824 (p. 198).

[6] *Ibid*, 6 March 1824. (p. 296).

[7] *Ibid*, 31 Jan. 1824. (p. 125). This is a curious announcement which reads thus : « Se anuncia para muy pronto otra obra del mismo autor [Scott] titulada : Ivanhoë o el sitio de Tolemaida, estracto de una historia de las cruzadas, por Josiah Cargill ministro del evangelio en Saint Ronan. » This

told that it is Scott who has made him the fashion [1]. Finally we have the following eulogy of Scott written by Aribau as a « review » of the « obras completas de Sir Walter Scott, en 24 tomos » [2] : « Este autor rival de Lord Byron ha sido mirado por algunos como el primero de los románticos modernos, y colocado al lado de Richarson [*sic*] y Fielding. Ha sido el creador de un género nuevo, siempre original y superior en cada una de sus producciones : sus pinturas son vivas y animadas : reina una verdad admirable en sus descripciones de los usos y costumbres locales ; sabe hermanar con la mayor gracia la historia con la ficción, conoce a fondo el corazón humano, y posee el arte de inventar caracteres siempre nuevos, de mantener siempre vivo el interés del diálogo, y de variar al infinito los cuadros y aventuras » [3].

The well-informed London correspondent of the *Diario literario-mercantil* (1825) pays Scott a compliment while testifying to his popularity in England, and no doubt thereby contributing to his popularity in Spain : « Sir Walter Scott ha dado un golpe mortal a nuestra tragedia y aún a la comedia

is evidently not the *Ivanhoe* of 1825 referred to in our Bibliography, and we believe the announcement to be an error or a joke. Josiah Cargill is mentioned in the *Betrothed*, which appeared in English in 1825, and the introduction to that book speaks of the *Siege of Ptolemais*. Cargill is also mentioned in *St Ronan's Well* (see Chap. XVI.), which appeared in 1824. *Ivanhoe* is not, of course, a « tale of the crusades » at all.

[1] *Ibid*, p. 127. « Ha llegado a ser de moda desde que se ha visto recomendado por el famoso Walter Scott. »

[2] What this edition was is not certain. An English edition would hardly have received such notice, and we have traced no Spanish translations to which the reference could be. All the indications of context would suggest a French translation, which we accordingly conclude it was.

[3] *Europeo*, 1823, p. 351. The comparison with Byron was a common one in Spain. Cf. for example *El Iris* (Feb. 1826, pp. 26-31) where the poet Heredia in an article on Byron mentions Scott with Byron, Rogers, Campbell and Moore as sufficing « por sí solos a dar esplendor a su siglo ». He rates Scott, naturally enough, somewhat below Byron.

urbana..... Aquella misma diversión que teníamos costumbre de ir a buscar en las representaciones teatrales, nos la proporciona por la simple lectura de Walter Scott. »

The promised translation of *Ivanhoe* was duly brought out by Ackermann of London in 1825 [1], and in the following year the first of a great many translations which emanated from Barcelona [2] succeeded it [3]. This was a three-volume edition of the *Talisman*, published by J. F. Piferrer with the title *El Talisman, o Ricardo en Palestina : novela histórica del tiempo de las Cruzadas*. The translator's name is not mentioned, though we have it on Menéndez Pelayo's authority that it was the joint work of Juan Nicasio Gallego and Eugenio

[1] The translation has a prefatory dialogue between the translator and a friend, which does not, however, mention Scott, but is wholly concerned with defending the dignity of the novel as a *genre*.

[2] « Cuando se haga la historia del influjo de Walter Scott, que fué mucho más extenso que el de Byron en el romanticismo español, habrá que señalar a Barcelona como uno de los principales focos de esta literatura, no porque se escribiesen allí más novelas y leyendas históricas que en otras partes, sino porque el pensamiento poético de Walter Scott penetró más que ningún otro en el alma de los artistas y de los críticos y aún en la afición común de los lectores; y a cada paso se encuentra su huella : en la prosa pintoresca y exuberante de los viajes artísticos de Piferrer, en las baladas tan apacibles y simpáticas de Carbó, deudo de Milá, por afinidad, en los rasgos incorrectos y geniales de las poesías líricas de Semís, y en otros ingenios menos conocidos..... Es más : el primitivo catalanismo se nutrió de la savia de esta escuela, que para los catalanes no fué meramente de emancipación literaria, sino de regreso a los temas tradicionales. » (Menéndez y Pelayo : *El Doctor D. Manuel Milá y Fontanals*, Barcelona, 1908, pp. 15-16. Cf. Milá's Works, ed. 1892. Vol. IV, p. 250, and *passim*.)

Cf. also an article written by Milá in the *Album Pintoresco Universal* for 1842 (in Works, Vol. IV. pp. 6-10) in which a foot-note says that the article was probably written in 1839. Here he says : Excusado es hablar del (mérito) de Walter Scott en una ciudad [Barcelona], donde son sus novelas leídas, y por consiguiente admiradas, la de España en que mayor número de buenas traducciones se han impreso y en donde ha prendido tanto su lectura. »

[3] Wrongly called by the *Gaceta de Madrid* (June 26, 1827) the first Spanish translation.

de Tapia [1]. Two translations of the *Talisman* had appeared in London in 1825 and 1826 respectively, the earlier being by Mora, who may also have been the translator of the 1825 *Ivanhoe*. From the enthusiastic preface to Mora's *Talisman* it is clear that he now knows Scott the novelist well and admires him.

Both this translation and the *Ivanhoe* were praised very highly, probably by the great Andrés Bello, in another Spanish paper published in London, *El Repertorio Americano* (1826). Beginning somewhat naïvely by confessing that he has read only one of the two translations which he is reviewing, the critic confines his attention to that of *Ivanhoe*, and in a long descriptive paragraph he enumerates the principal attractions of that novel which the translator has felicitously reproduced in the Spanish : « La pintura animada de aquellas costumbres tan diversas de las nuestras..... aquellos personajes y caracteres tan vivamente retratados que nos parece tenerlos a la vista... lo interesante y graduado de la acción....; el calor de los afectos sin la fastidiosa sentimentalidad de las novelas que se usaban ahora cuarenta años; la amenidad de las descripciones campestres y solitarias que tan agradablemente contrastan con las de los combates, asaltos y funciones de armas; lo entretenido y sabroso de la narrativa; y la naturalidad del diálogo » [2]. In the same journal a year later [3] we have a review of the English and the French editions of the *Life of Napoleon* (1827). The writer, however, does no more than express the common opinion of the day that the new work was a disappointment to those who had hoped for an historical work comparable to Scott's fiction, and quote at length in Spanish the verdict of the *Globe* : never-

[1] See our Bibliography below. The *Gaceta* (Dec. 1834) makes the same statement.

[2] *Op. cit.*, Vol. I, pp. 319-20.

[3] *Ibid*, Vol. 4., pp. 298-300.

theless the *Life* was translated into Spanish within two years of its first appearance. The *Gaceta* of Dec. 27. 1827, announcing a translation of the *Bride of Lammermoor*, also realises the growing popularity of Scott's historical novels in Spain : « Los que ya tienen noticia de las obras de este autor saben que nada se exagera con decir que entre los de su clase merece un lugar distinguido, así por lo interesante de los argumentos de sus novelas, como por las hermosas y oportunas máximas morales que resultan de las acciones de los personajes que saca a la escena. »

In 1827 we have a translation of the *Legend of Montrose*, and in 1828, (the same year as that in which Durán ranked Scott, with Shakespeare, Byron and Schiller, as a Romantic writer admired all Europe over) one of the *Bride of Lammermoor*. The next productions of Scott to attract the attention of Spanish translators are the *Black Dwarf*, the *Life of Napoleon* and the poems. We may note that the *Gaceta de Madrid* had already advertised the *Napoleon* [1], as also the Edinburgh edition of *Woodstock* [2]. In 1829 we find translations coming from Valencia : « Las páginas de oro de Sir W. Scott, o sea retrato imparcial de Napoleon » [3], and from another house a second edition of the same work in the same year [4]. The preface to the latter refers to Scott's « notorias calidades de escritor feliz y diligente, de profundo observador y pintor del corazón humano, y de hombre de una probidad indisputable. » In 1829, too, was published in Barcelona « La Visión de Don Rodrigo : romance inglés traducido libremente en verso español

[1] July 1829.

[2] Vol. I., p. 296, *Woodstock or the Cavalier....* por el autor de Waverley, Edimburgo, 1826. 3 tomos, 8⁰.

[3] Valencia, Ferrer de Orga, 1829.

[4] Valencia, Librería de Cabrerizo, 1829. The title page is identical with that of the preceding translation and the words « Segunda edicion » are added to it.

por A. Tracia » [1]. The translator in a short introduction eulogises Scott [2] and then proceeds to defend the freedom with which he has translated his poem [3].

An interesting though quite minor notice dated 1828 bears striking testimony to Scott's rising popularity. It is from the *Correo Literario* of August 22.1828. « El famoso Sir W. Scott », it begins, « va a publicar en Inglaterra dentro de un mes una nueva novela histórica. Se intitula *La doncella de Pert* [*sic*]. » Then follows a statement that the French translation will appear at the same time as the original, and a brief outline of the plot. The *Fair Maid* was in fact published in 1828. We may speculate as to whence and how the story of the novel came to appear in the *Correo* before the novel was published, but the announcement in a Spanish paper of an original English work of fiction and of a French translation is in itself too striking to be overlooked.

The earliest imitations of Scott were written by a young Spaniard living in London after 1823, Telesforo Trueba y Cosío, (1799-1835) [4]. They are in English, but were later turned into Spanish. The first of these, *Gomez Arias* of 1828 [5], has an interesting preface in which the novelist expresses his

---

[1] Barcelona : Vda. e hijos de Brusi, 1829.

[2] « La Inglaterra desde la vez primera que oyó la voz de este estraordinario novelista y fogoso poeta, ha mirado sus obras con entusiasmo; y toda la Europa culta las traduce y lee con ansia. »

[3] « Walter Scoth [*sic*] es escocés y escribe principalmente para los ingleses : Yo soy católico y español y escribo únicamente para los españoles. No aspiro tampoco a la gloria de traductor, sino a la de no ser del todo inútil a mis conciudadanos ».

[4] « Ilustre poeta lírico y dramático, eminente novelista, enlazado con el universal movimiento literario de nuestro siglo como uno de los primeros y más felices imitadores de Walter Scott. » (Menéndez y Pelayo, *Estudios críticos sobre Escritores Montañeses : Trueba y Costo*, 1876, p. 43). Cf. also pp. 106-9, 127; 136-7; 163; 248-9.

[5] Cf. review in *Correo literario y mercantil*, no. 91.

admiration for the founder of English historical fiction, and his own determination to utilise what Scott had left untouched, the history of Spain :—

As an enthusiastic admirer of the lofty genius, the delightful and vivid creations of that great founder of English historical fiction, Sir Walter Scott, it often struck me, while reading his enchanting novels, as rather singular that he had never availed himself of the beautiful and inexhaustible materials for works upon a similar plan to be met with in Spain..... [1]

This novel was freely translated into Spanish by Mariano Torrente in 1831. Trueba also wrote in English, *The Castilian or the Black Prince in Spain* (1829), of which a Spanish version, based on one in French, appeared in 1845 : the preface to the English edition has no mention of Scott and there is only one epigraph from his works [2]. The detailed resemblances between Trueba and Scott are less noticeable than the general similarity of style and tone which struck contemporary critics and gave Trueba a name in Spain. Mariano Torrente, speaking of the popularity of the English edition, says : « (La) colocaban en primera linea, confesando que era digna de ocupar un lugar distinguido al lado de las mejores producciones del célebre novelista Sir Walter Scott » [3]. And an anonymous appendix to the fourth volume in Spanish of Trueba's collection of historical legends, *España Romántica*, after giving a short life of the author, says :—

[1] *Op. cit.* p. ix. There is an epigraph to every chapter, including many English ones — from Shakespeare, Beaumont and Fletcher, Rowe, Thomson, Addison, Byron, Dryden, Massinger, Jonson, Campbell, Otway, Southerne, etc., but only one from Scott, viz. vol. III. chap. V :

Now yield thee, or by him who made
The world ! thy heart-blood dyes my blade.
Thy threats, thy mercy I despise,
Let recreant yield who fears to die. (*sic*).

[2] Viz. in Vol. I. chap. ix.

[3] Pref. to the translation *El Castellano*.

Tales son los trabajos que sucesivamente emanaron de la fecunda pluma del escritor castellano, digno émulo de Walter Scott y Fenimore Cooper siempre que abrazara el género de alguno de estos dos famosos novelistas, y ejemplo de pureza, patriotismo y virtudes, en todas sus producciones literarias [1].

[1] In view of the importance of Trueba y Cosío as an early imitator of Scott we add a bibliography of those of his works which have come to our notice. (A longer list may be found at the end of Menéndez y Pelayo's study.)

Gomez Arias; // or, // The Moors of the Alpujarras. //A Spanish Historical Romance. // by // Don Telesforo de Trueba y Cosío. // In three volumes. / Vol. I. // London : // Hurst, Chance, and Co. // 65, St. Paul's Church Yard. // 1828 // Printed by Gunnell and Shearman, 13, Salisbury Square. 259 pp., 12° Mm : 182 × 113.

Vol. II, 260 pp. : vol. III., 233. Dedicated to Lord Holland.

The Castilian. // by // Don Telesforo de Trueba y Cosío, // author of « Gomez Arias ». // Let 'em call it mischief: // When it is past and prosper'd, 'twill be virtue. // BEN JONSON. // In three volumes. // Vol. I. // London : // Henry Colburn, New Burlington Street. // 1829 // (Printer) Shackwell and Baylisa, Johnson's Court, Fleet Street. // 310 pp. — Vol. II, 369; vol. III. 371. Mm. : 200 × 123.

The Castilian // by // Don Telesforo de Trueba y Cosío, // Author of « Gomez Arias ». // Let 'em call it mischief : // When it is past and prosper'd, 'twill be virtue. // BEN JOHNSON // in two volumes. Vol. I. // New York..... 1829.

Gomez Arias // ó los Moros // de las Alpujarras // Novela Histórica, // *escrita originalmente en inglés por el español* // Don Telesforo Trueba y Cosío, // I Traducida Libremente al Castellano, // por // D. Mariano Torrente // (Fig) // Tomo I. // Oficina de Moreno, Plazuela de Afligidos. Madrid : Marzo, 1831. 263 pp. 8° (last pages are General Index of the 3 vols); Vol. II, 283; vol. III., 246. Mm : 144 × 96.

The Incognito or Sins and Peccadilloes, New York 1831.

Paris and London. // A Novel. // by the author of // « The Castilian », « The Exquisites, » etc. // In three volumes. // Vol. I. // London : // Henry Colburn and Richard Bentley, // New Burlington Street. // 1831. — 300 pp. mm. 198 / 120. Vol. II, 295; vol. III. 295.

Dedicated to Bulwer Lytton. No chapter headings, autobiographical and modern, no Scott influence.

España Romántica. Coleccion de Anécdotas y Sucesos Novelescos Sacados de la Historia de España. Obra escrita en inglés por Don Telesforo de Trueba y Cosío (sic). Puesta en Castellano por D. Andres

A glance at Section II of the analysis in our bibliography will show that from 1830 to 1832 the popularity of Scott in Spain, judged by translations, reached its height. In 1830 a collection of two stories written by Scott for *The Keepsake* and one by the Marquis of Normanby was published in Madrid as « tres novelas nuevas del célebre inglés Sir W. Scott, » preceded by an essay on the use of the marvellous element in romance. Both the *Lady of the Lake* and the *Lord of the Isles* were translated in this year (1830),together with the *Pirate*,the *Bridal of Triermain*, and the *Life of Napoleon* in nine volumes, preceded by a preliminary sketch of the French Revolution. In that year too there appeared in Valencia an important historical novel, *Los Bandos de Castilla o el caballero del Cisne* [1], by one of the editors of the now defunct *Europeo*, Ramón López Soler. The *Gaceta* of Dec. 11. 1830 speaks of the author as « imitando las (novelas) de Walter Scott », and « (abriendo) el campo a un nuevo género de novelas » [2]. The preface to this story reads

T. Manglaez. // Tomo I. // *Barcelona* : // Libreria de D.J.A. Sillas y Oliva, // Editor del DICCIONARIO UNIVERSAL DE MITOLOGIA O DE LA FABULA // calle de la Plateria. // 1840 — Cuesta, Madrid. — Imp. de José Taulo. — 251 pp. 8°, vol. II, 227; vol. III, 236; vol. IV, 222. Mm. 147 × 196.

El // Castellano // ó el // Principe Negro en España. // Novela Histórica Española // Por D. Telesforo de Trueba y Cosío. // Traduccion libre // de D.J.S.S. // Tomo I.// (Fig) // Barcelona. // Imprenta de D. Juan Oliveres, Editor, // Calle de Escudellers, N. 53. // 1845. — 234 pp. 12°, illustrated. Vol. II., 254 pp. Mm. : 162 × 102.

[1] Los Bandos de Castilla // o // El Caballero del Cisne // Novela Original Española // (Cut) // Tomo 1° // Valencia // Imprenta de Cabrerizo // 1830 // 3 vols. mm. 122 × 87. pp. 298, 300, 315.

[2] Cf. also *Correo literario*, p. 371, Nov. 1830, which announces the novel as an imitation of Scott. Milá y Fontanals (*Obras*, 1892, Vol. IV, p. 251) speaks of it thus :—« *El Caballero del Cisne*, amalgama del Ivanhoe, del Waverley, de la Parisina, de los Hermanos de Alba y del Giaur... en que de algunas escenas de la Novia de Perth y de todo el drama de Enrique III. formaba una nueva narración. » Menéndez y Pelayo (*Estudios críticos* etc. quoted above, p. 69) calls Lopez « imitador y algo más de Walter-Scott. »

like the manifesto of the Spanish historical novel and makes very plain its relationship to Sir Walter Scott :

La novela de los BANDOS DE CASTILLA tiene dos objetos : dar a conocer el estilo de Walter Scott, y manifestar que la historia de España ofrece pasajes tan bellos y propios para despertar la atención de los lectores, como las de Escocia y de Inglaterra. A fin de conseguir uno y otro intento hemos traducido al novelista escocés en algunos pasajes, e imitádole en otros muchos, procurando dar a su narración y a su diálogo aquella vehemencia de que comunmente carece por acomodarse al carácter grave y flemático de los pueblos para quienes escribe. Por consiguiente la obrita que se ofrece al público debe mirarse como un ensayo, no sólo por andar fundada en hechos poco vulgares de la historia de España, sino porque aún no se ha fijado en nuestro idioma el modo de espresar ciertas ideas que gozan en el día de singular aplauso.

Then follow some important remarks on romanticism, which, however, must not be quoted here, since they do not directly concern the subject in hand.

About this time, as the bibliography will shew, a collection of Scott's novels in translation was produced by a « Sociedad de Literatos » and published by Moreno, Madrid. The work was badly done, the translations being made not from the English originals but from versions of them in French. It is interesting in this connexion to find Larra's « bachiller don Juan Perez de Munguia » recording in 1832 that he has been commissioned by a bookseller to translate a French version of Scott's novels into Spanish for a ridiculously small fee [1]. Two further translations of *Ivanhoe* appeared in 1831, together with one each of *Woodstock* and *The Antiquary* and others of less importance.

(1) « Me he ajustado con un librero para traducir del francés al castellano las novelas de Walter Scott, que se escribieron originalmente en inglés, y algunas de Cooper, que hablan de marina y es materia que no entiendo palabra. Doce reales me viene a dar por pliego de imprenta y el día que no traduzco no como ». (*El Pobrecito Hablador*, No. 2). Cf. also Larra's sketch « Don Candido Buenafé » : « Ajústese usted con un par de libreros, los cuales le darán a usted cuatro o cinco duros por cada tomo de las novelas de Walter Scott, que usted en horas les traduzca; y aunque vayan mal traducidas, usted no se apure, que ni el librero lo entiende, ni ningún cristiano tampoco. »

In 1831 and 1832 respectively there also appeared two translations of *Kenilworth*. One, by « P.H.B. », is entitled « El Castillo de Kenilworth o los dos privados rivales en el reinado de Isabel de Inglaterra » [1]. The other was translated from the French by « D. Vicente Pagasartundua », about whom we know nothing [2].

The situation as regards translations in the early thirties is well described by a writer in the *Cartas españolas* in connexion with a recent version of *Ivanhoe* (1831). In only one other of these translations of Scott, he says, has the novelist had the good fortune to have his grace and charm reproduced, — that is to say in the genuine Spanish editions [3]. In London, however, *Ivanhoe* has been splendidly done into Spanish. The writer is referring to a series published in Valencia, which included *Ivanhoe* (1831); *Kenilworth* (1831), which he also praises; *The Black Dwarf* (1832); *The Legend of Montrose* (1833); a second and most interesting edition of *Ivanhoe* (1833); *Redgauntlet* (1833); *The Antiquary* (1834), etc.

The translations of Scott published by Bergnes y Compañía of Barcelona formed part of an ambitious *Colección de novelas escogidas* advertised as the *Biblioteca selecta portátil y económica*. The novels forming the series were classified in three chronological periods and included both Spanish works and foreign novels translated [4]. Of the translations in the series, the first of Scott's to appear was *El Enano Misterioso*; this was made directly from the original and was not unnaturally vastly superior to the work of the « Sociedad de literatos » who knew no English and translated from French versions. The *Cartas èspañolas*' review of this book (VI. 374) notes certain small flaws, but praises the work as a whole, and adds a sympathetic

[1] Valencia : Gimeno : 1831.

[2] Madrid : D. Tomás Jordan : 1832.

[3] For the original quotation see our Bibliography *sub* « *Ivanhoe*, 1831. »

[4] For further details as to the series in general see *Cartas españolas*, VI. 193-6; 372-6.

account of the theme and the customary eulogies: «¡Qué concepción tan hermosa! ¡qué alma supone en el autor y qué talento en la ejecución de la obra!»

By the side of these versions we find nondescript translations by men more or less obscure — many of them, alas! miserable second-hand borrowings from the French. In 1835 Donizetti's *Kenilworth* was sung in Madrid, and from then till 1850 translations abound, some of them by distinguished men like Tapia, Gallego, Ochoa and Mora. About 1841 was announced an *édition de luxe* of Scott's collected novels.

II.

We have now reached a date — that of Scott's death — when his influence has established itself in Spanish literature. From this point we refer readers to the detailed bibliography at the end of this study for a list of translations, mentioning here only such as have some special importance. It is true that this influence was not universal: in 1831 we have, for example, a contributor to so distinguished a journal as the *Cartas españolas* (II. 69) writing of Scott as of a discovery and reviewing López Soler's *Bandos de Castilla* without reference to Scott, though telling us that the author admires «Biron». Nevertheless we may judge of the vogue of the *Waverley Novels* in Spain by a number of notices of Sir Walter Scott which appeared in Spanish journals on the occasion of his death, or shortly afterwards.

The earliest of the obituary articles [1] is one of a column and a half in the *Revista española* for 1832 (p. 96). The object of this notice is to call attention to the proposed monument in Edinburgh, and to the fact that the Queen of Spain

[1] Some journals merely reproduced the notices of French reviews. Thus *Cartas españolas* (see below, VI. 427-30); the *Correo literario y mercantil* from the *Revue de Paris* (Oct. 1832, p. 668).

has given a subscription [1]. Its text is appropriately enough : « La Patria de los hombres grandes es ya el mundo entero » and styling Scott « El Cervantes escocés » it proceeds to pile epithet on epithet, calling him « admirable por el número de obras que ha dejado, sin precio por la pureza de costumbres que derrama en todos ellos, y eminente además de la cualidad de inventor por la suavidad de sentimientos que sabe inspirar. » These lines are fairly representative.

The *Cartas españolas* has from its inception taken an interest in Scott and his followers. « La gloria y fama adquiridas por Walter Scott, » begins its article containing excerpts from Fenimore Cooper (III. 241 ff.) « han excitado la emulación de muchos escritores que han intentado imitarle ». Cooper, thinks the writer, is the only novelist who can be said to have equalled, if not surpassed, the master [2]. In October 1832 (Vol VI. pp. 427-30) the journal announces Scott's death and presents its readers with the translation of a description by « certain French travellers » of a visit paid by them to Scott at Abbotsford. Characterised by mis-spellings of the few English words it gives, the article nevertheless testifies to the growing popularity of Scott and equally to the impossibility of catering for it from native sources [3].

The *Diario de Barcelona*, a paper not particularly literary

[1] On p. 438 a list of contributions from Madrid, Barcelona, Alicante, and Málaga may be found, and on p. 59 is the statement that the King of England has given a *pensión* of 200 guineas to Scott's daughter.

[2] So Mesonero Romanos, in his *Panorama matritense*, speaks of « el célebre Fenimore Cooper », as « rival vencedor a veces de Walter Scott. » For further references to Scott in the *Cartas españolas* of the time we refer our readers to II. 233 (June 30. 1831 : Popularity in England); IV. 316 : announcement of a translation of *Ivanhoe* (it is uncertain which one); IV 364 praising translation of *Kenilworth ;* V. 164: (*Talisman* best translated novel of Scott's); VI 372-4: Notice by Estébanez Calderon.

[3] The same journal also records (VI. 473) that Scott has been buried « en la antigua abadía de Driburgh.... lugar muy solitario y romántico. »

in character, though more so than generally at about this time [1], has a leading article headed « Walter Scott » on March 18. 1833. It is largely an account of the life and habits of Scott at Abbotsford, which suggests that the public of the journal was interested in the man and his works. The concluding paragraph, however, contains a not inadequate literary appreciation :—

Walter-Scott fué uno de los hombres cuyo genio honró más el siglo en que ha vivido, y el país que le ha visto nacer. Siempre tendrá la gloria de haber abierto a la literatura romántica una senda nueva, llena de interés y de instrucción.

No diremos por esto que su bello talento estuviese exento de algunos lunares y de cierta parcialidad como historiador, pero correremos un velo a nuestras heridas patrióticas, persuadidos que un gran escritor pertenece a todas las naciones, y acordándonos de los instantes felices que nos ha hecho pasar la lectura de sus curiosas composiciones, rendiremos siempre un corto tributo de alabanza y de admiración a un sabio cuyo nombre ha estado y está en todos los labios y cuyo recuerdo ocupa todas las memorias. »

The *Estrella* for Dec. 3. 1833 (No. 25) has a really remarkable essay of a column and a half on the author of « Ivan-ohe » and « Waberley ». Its occasion is the appearance of the collection of translated novels mentioned above which it duly advertises at its close. It first describes how the influence of Scott is now European in extent; this vogue is merited by an author who has changed the whole course of the novel and revolutionised its character. He has actually invented a *genre* ! « El género que él inventó es el complimento indispensable de la historia en cuanto retrata con la mayor exactitud las costumbres de cada siglo. No es tan fiel en trasladar los caracteres de algunos personajes, y en esta parte sacrifica a veces la verdad al deseo de producir efecto; pero esto se le debe perdonar por la novedad e interés de sus cuadros y combinaciones, y por la perfección de los caracteres supuestos, inventados por él. Lo uno es quizá la compensación de lo otro. »

[1] See *Modern Language Review*, Oct. 1920. pp. 388-391

It is significant that the next point which the writer praises in Scott is his moderation : we know how much the Spaniard detested the extreme Romanticism of the French ! Scott, we are told, « aunque esencialmente romántico en cuanto a las épocas que pinta... huye como el clásico más timorato de todo lo que huele a extravagancia. Sus heroes no son energúmenos, ni sus heroínas adolecen de furor uterino. » His language, though at times a rock of offence to Southern readers, is never « en perpetua pugna con la gramática y el sentido común. » Finally the writer sums up Scott's influence, — first on France (in a few bitter lines which leave no doubt whom he is indirectly aiming at in speaking of the extremists) and finally on Spain, as follows : « En España el genio del novelista escocés no sólo ha hecho salir de tierra tantos imitadores como sapitos los aguaceros de verano, sino que se puede decir que nos ha vuelto el don de inventar, perdido enteramente entre nosotros desde los escritores del siglo XVI que imitaron a los antiguos. »

The writer adds two interesting points : (1) That Scott was becoming known as « the Cervantes of Scotland » [1], a name which his work does not justify : « tiene el don de pintar, y este es el único rasgo de semejanza que se le halla con el autor del Quijote. » (2) that several thousand *reales* had been collected in Spain for a monument to the great Scotsman. « Mas para el del nacional, » adds the writer, presumably in irony, « no se han juntado hasta ahora veinte ducados » [2].

The high terms in which the *Boletín de Comercio*, — not primarily a literary journal — speaks of Scott (Dec. 22. 1833) are sufficient proof of the author's « penetration » into Spain. The writer is contributing an unsigned review of a translation of

[1] Cf. *Cartas españolas*, VI. 374, (1832).

[2] Cf. No. 40, where contributions of 4179 rupees from India are also reported. Evidently this was a topic of interest.

Ivanhoe [1]: « Esta producción, » he says, « es como todas las del célebre escocés, poética en la hermosura de sus galas y brillantez de sus imágenes; novelesca por los rasgos nobles y heroicos de los personajes, e histórica por estar mezclados con los fabulosos cuadros de una imaginación fecunda, infinitos rasgos y hechos verdaderos de la época de las cruzadas. » « La traducción », goes on the writer, « en que han entendido dos literatos de mérito, no es de las que por lo común ofrecen especuladores adocenados. Exactitud en la versión, puro y correcto lenguaje y un estilo noble sin afectación, dan a conocer desde luego la mano diestra que ha dirigido esta empresa.

If these quotations, together with the extensive bibliography of translations and imitations of Scott at this period, had not proved his vogue, the surest evidence of all might now be cited, namely the setting in of reaction. The modern historical novel and its father, Scott, are decried for their very popularity. « Scott's novels, » says the Mexican *Miscelanea* in 1832 (IV. 129, the third paper of a series on the Novel) « have neither invention nor plan. They cannot properly be called historical at all. » This is how the writer characterises Scott's attainments :

« Presentóse en Escocia un escritor más distinguido por su erudición que por su fuerza mental; versado profundamente en las antigüedades de su patria Escocia; prosador correcto y poeta elegante; dotado de prodigiosa memoria, y del talento de resuscitar los recuerdos de lo pasado; falto por otra parte de filosofía, y que no se embaraza en someter a juicio la moralidad de los hechos ni la de los hombres. Después de haber publicado poesías brillantes, aunque en ellas no se revelaba la profundidad o el vigor del genio poético, occurrióle redactar en forma de narración los recuerdos de antigüedades que habían sido objeto de sus estudios..... Al ver el inmenso aplauso que acogió las obras del novelista escocés, podía decirse que las costumbres modernas con

[1] One would naturally suppose this to have been the Bergnes translation, which had been published in Barcelona in 1833, and although this is said to be Mora's work we incline to that view. The article does not make it clear either what was the edition nor who were the « two translators ».

su lujo, frivolidad y pequeñez ambiciosa, tributan homenaje involuntario a la majestad ingenua de las costumbres salvajes. »

Or again we may call as a witness a somewhat ephemeral weekly known as the *Correo de las damas* (March 20. 1834). The article is confessedly light, and has the air of the drawing-room rather than of the study. Yet that is for once an advantage; for, if the following lines were written with an eye to the author's public, it may be concluded that they embody the views of the literary dilettante, if not of the true literary man, of the day. The writer is speaking somewhat jestingly of the romantic novel :—

¿ Dónde hay cosa más divertida que un tejido interminable de acontecimientos horrorosos aglomerados uno sobre otro con la mayor confusión posible? Pues separémonos de esa senda y vamos a las novelas de Sir Walter Scott que tuvieron su época de estar en boga y muy en boga; vaya, donde hay una novela de Walter Scott calle todo el mundo. Verdad es que las hay muy pesadas, muy monótonas y que nada dicen bueno ni nuevo; pero el nombre del autor las recomienda y esto basta y basta de tal modo que he visto yo mismo en una tertulia elogiar mucho *El Ivanhoe* (sic) a quien me constaba que no lo había leído [1].

Before returning to consider the imitations of this period it may be convenient to speak here of Rivas' *Moro expósito*, which has been thought to have been influenced in general by Scott and by *Ivanhoe* in particular, though the absence of all mention of Scott from Alcalá Galiano's long (unsigned) introduction would be strange were not that introduction rather concerned with the principles of Romanticism than with the work to which it is prefixed. It is impossible, and indeed undesirable in this general and historical survey, to discuss in any detail the debt of Rivas to Scott, but we may very properly note the chief resemblances which struck contemporary or have impressed later critics. An anonymous writer in the *Revista*

[1] A further article (Apr. 10. 1834), poking fun at a « Romantic »-ally minded youth, describes the progression of his reading as from Hugo to Darlincourt and thence to «Walter Scott ».

española for May 23. 1834, who has been thought by some, without sufficient foundation, to be Larra, finds similarities between the *Moro expósito* and the Waverley Novels :

Notamos que el Sr. de Saavedra está empapado en la lectura de los románticos más afamados y en algunas ocasiones los imita con demasía. El carácter de Elvida tiene muchos puntos de semejanza con cosas del *Pirata* y de *las cárceles de Edimburgo* de Walter Scott; la equivocación nacida de un disfraz, que hace que quieran asesinar a Vasco Pérez en lugar de Mudarra, es parecida a una que hay en la *Linda doncella de Perth o la Festividad de san Valentín*, del mismo escritor escocés; pero el Sr. de Saavedra, aún imitando, tiene originalidad, y sabe sacar partido de los préstamos que contrae [1].

Modern critics have tended to look upon the *Moro expósito* as inspired in form by *Marmion* and the *Lady of the Lake*, — perhaps an unnecessary comparison since it has far more resemblance with Spanish models. Piñeyro, pointing out that it is at least twice as long as either of Scott's poems, adds : « El verso también es más largo; no tiene el movimiento ni la ligereza del octosílabo inglés aconsonantado, que en *Marmion* admirablemente se adapta al tono rápido y marcial, dejando en el lector una impresión particular, como la del que viaja en veloz carrera sobre poderoso corcel, para usar una expresión del mismo Scott [2].

We may now turn to some of the imitations of Scott which were springing up rapidly at the time of his death [3]. The

[1] We hope to return to this and other less extensive comparisons at a future date.

[2] *El Romanticismo en España*, p. 67.

[3] We insert the following particulars of some less-known and early Spanish historical novels, some of which shew Scott's influence in small points which we hope at a future date to take up in detail. None of them seems of sufficient importance to take a larger place in this study :—

El Bastardo // de Castilla. // Novela Historica, // Caballeresca, Original. // por Don Jorge [Washington] Montgomery // Madrid : // Imprenta de I Sancha. // Noviembre de 1832. — 2 vols. sm. 8°. Montgomery (1804-41) was of American origin. He adapted the *Sketch Book* and wrote also the following :—

Cartas españolas (VI. p. 375), speaking of a new novel « *Las Señoritas de Hogaño*, (1832) by Pérez de Miranda, whom the writer suspects to be López Soler in disguise, says :

Si esto es así..... estamos muy lejos del desabrimiento con que ha tratado al señor López Soler la Revista Cubana en su número 4, haciendo análisis de esta imitación de Gualtero Scott. Las producciones del señor Soler tienen buen sabor en el estilo, y un esmero en la dicción que merecen mucha estimación en tiempos como los que alcanzamos, pues vale más rayar en alguna exageración de esto que no entregarse a la trivialidad rústica y al rebozado galicismo del día.

The *Cartas españolas* in 1832 (VI. 530) had some interesting remarks about the *Conde de Candespina* of Espronceda's friend Escosura, the critic being very probably Estébanez Calderón [1]. « El señor de Escosura, » he says, « a ejemplo de otros jóvenes ingenios, quiere aclimatar en nuestro país el género de novelas

---

Bernardo // Del Carpio. // Novela Historica, // Caballeresca, Original. // por // Don Jorge Montgomery. // [Lines] // Primera Edicion Americana de la última de Madrid. // Boston : // (etc) // 1834. — 164 pp., 16⁰.

The *Gaceta* of Feb. 5. 1835 mentions *Ramir Sanchez de Guzman*, an original historical novel by L. Gonzalez Bravo and Eugenio Moreno. (Gonzalez Bravo was in the list of subscribers to *Ni Rey ni Roque*.) On May 18. 1835, *Gaceta* mentions (*Juan(a?) y Enrique, Reyes de Castilla* by Estanislao de Kosca Varo, a « novela histórica original. » This was presumably the author of *Los Expatriados* (Madrid 1834 — Repullés) Estanislao de Cosca y Vayo.

The following seems to us illustrative of the reactionary current mentioned above :—

(1st T) Coleccion // de // Novelas Orijinales // Españolas. // Madrid 1838. // Imprenta de D. Leon Amarita. — (2nd T) Cristianos y Moriscos. // Novela Lastimosa. // Su Autor // El Solitario. — Dedicated to D. Luis Usoz y Rio. — With prologue. — pp. xv+149. The prologue says of the collection : « Bastará indicar que en ésta no se comprenderán ni imitaciones, ni traducciones, » (p. xiii), — a significant remark. *Cristianos y Moriscos* was republished in the works of El Solitario (1893), the editor of which says that this was the only historical novel of the series proposed for the *Colección* directed by Luis Usoz y Rio.

[1] This was Menéndez y Pelayo's inference (drawn from the style) and we both share his view.

que ha puesto en voga la pluma de Scott; y por cierto que tanto el Caballero del Cisne, el Sitio de Zaragoza, como este Conde de Candespina, bien muestran que a caso no está lejos el día de ver aparecer en nuestra literatura producciones semejantes a Abad (*sic*), el Piloto (*sic*) y a los Puritanos de Escocia. » Blanco García remarks on the temperate style of Escosura's narrative and sees in it the influence of Scott.

A little later was published by the Imprenta de Repullés of Madrid a collection of novels shewing clearly the influence of Sir Walter Scott [1]. Two of these, Espronceda's *Sancho Saldaña* [2] and Larra's *Doncel de Don Enrique el Doliente*, bear the same date, 1834. Some critical opinion is very positive about the influence of Scott in Espronceda's uninspired but readable novel. « Like all his companions of that time who aspired to become novelists, » says, for example, González Blanco, « his one desire was to be a Walter Scott » [3].

---

[1] The complete list, down to 1835, is as follows (see title-page to vol. IV of *Ni Rey ni Roque* (1835) and also *Gaceta* for Nov. 5. 1834.)

El Primogénito de Alburquerque.
El Doncel de don Enrique el Doliente.
Sancho Saldaña, ó el Castellano de Cuéllar.
Los Espatriados, ó Zulema y Gazul.
El Golpe en Vago.
La Catedral de Sevilla.
Ni Rey ni Roque.
La Batalla de Navarino, o el Renegado.

Reviews of various of these novels will be found in the *Artista* for 1835-6. Cf. also « R.C. » in the *Revista Española*, May 30. 1834.

[2] Sancho Saldaña // ó // El Castellano de Cuéllar: // novela histórica original del siglo XIII // por // D. José de Espronceda // Tomo I // Madrid // Imprenta de Repullés // Año de 1834. 6 vol., 8°, pp. 178, 188, 205, 186, 181, 212. Dedication « A mi Madre // José de Espronceda //. Cf. *Revue hispanique*, XVIII, 743-4, 773 ff.

[3] *Historia de la novela en España desde el romanticismo a nuestros días* (Saenz de Jubera, Madrid, 1909. p. 92). So also Antonio Cortón, *Espronceda*, (Velázquez, Madrid, 1906, pp. 220-1): « Walter Scott, en cuyas obras hubo de inspirar la suya el desterrado de Segovia, se imponía en todas partes. »

All the superficial characteristics support this view; it remains for the closer scrutiny of the future to determine whether or not the details make the case more definite, and also whether Espronceda's *Hacha del rey* and *Vuelta del cruzado* are likewise echoes of the same mediæval antiquarian influence. The *Doncel de Don Enrique* was not by any means exclusively founded upon Scott, but Larra was evidently influenced by him, in description and archaeological detail, if not also in language. The novel has been highly praised by Menéndez Pelayo, who called it « la primera novela histórica digna de leerse entre las compuestas a imitación de Walter Scott (excluyendo, aunque son anteriores, las de Trueba y Cosío por haber sido escritas en lengua inglesa [1].) Piñeyro sums up the superficial aspects of the comparison very concisely :

Tiene enteramente (*El Doncel*) la apariencia de una novela de Scott; el mismo corte, el mismo andar lento de la narración, diálogos largos, capítulos sin título, siempre precedidos de un epígrafe en verso, tomado generalmente de alguna balada o romance antiguo, y al principio de la obra una rápida ojeada sobre la historia y las costumbres de la época en que pasa la escena. Pero la semejanza real ahí termina; argumento, personajes, episodios, todo lo demás es enteramente español, aunque haya Juicio de Dios como en *Ivanhoe*, pasadizos que se rompen como en *Kenilworth*, y algún otro detalle que recuerde al novelista escocés [2].

It is this collection which is referred to prospectively in an article appearing in the weekly *Correo de las damas* for Dec. 2. 1833. This article first discusses the new *género*, which it thinks of as a cross-product of history and poetry. The place of historical truth in the historical novel is next considered, and the author then proceeds to censure a too slavish adherence to Scott in terms which alone show that it was common :—

Por tan singulares dotes ha arrebatado W. Scot. La imitación sin embargo servil de este célebre escocés puede conducir a un ingenio español al tibio desempeño de la obra que se haya propuesto. El lector español necesita

[1] *Obras de Lope de Vega*, vol. X. 1899. p. LVIII.
[2] *El Romanticismo en España*, p. 16. (Cf. pp. 2, 20.)

menos descripciones, más sucintas observaciones fisonomísticas, diálogos más animados y más llenos de pasión o de chispa, una acción mas rápida, extraordinario movimiento y singular ligereza en los detalles; al paso que el caluroso genio inglés, de suyo reflexivo y observador, así como menos apasionado y poético, puede avenirse mejor con los eternos diálogos, con las menudísimas descripciones y con la lenta marcha de la acción principal, que se nota generalmente en las novelas todas de Scot y que llega a hacerse insufrible en las de Cooper.

The *Revista española* (Dec. 15. 1833), announcing the same collection, is more orthodox. It points out how Scott, by uniting the historic and dramatic interests, and clothing both in the interest of Romanticism, has influenced not only his own country, but the whole of Europe. « La Inglaterra, la Europa entera, el mundo todo ha leído con interés y afición las rústicas costumbres de Escocia revestidas de formas románticas y novelescas. Las creencias, los usos de los siglos medios, presentados tales cuales eran, no podían menos de interesar a los hombres tan distintos del siglo XIX; y las novelas históricas teniendo por inventor a un genio tan fecundo, no podían menos de prosperar ». It may be noted that this writer, before exhorting his own countrymen to follow the example of Scott, claims that Fenimore Cooper has rendered « igual servicio a su país. » On March 2. 1834 appears a review of the first volume of the series, which begins somewhat significantly: « Si ha necesitado siglos la Inglaterra para producir un Walter Scot, no será fácil que sean otros tantos Scot los escritores que en una misma época se reunen en España para formar esta interesante colección. »

Further novels in this collection soon appeared, and the parentage of Scott was generally recognised [1]. José García

[1] « Diez y siete tomos han salido ya a luz, y en ellos cinco novelas, dándose principio a la sexta, pertenecientes todas a diferentes épocas de nuestra historia. El método adoptado generalmente en ellas es el de Walter Scott; y todas sobresalen, ya por la pureza del lenguaje, ya por lo bien manejado de la trama, y particularmente por la pintura de los caracteres y de las costumbres en que parece que sus autores se han esmerado con preferencia a todo. »

de Villalta's *Golpe en Vago* is dated 1835 [1]. Villalta was Espronceda's friend and translated *Macbeth*. The book (which belongs to the Repullés collection) has the sub-title « Cuento de la décimaoctava centuria », and is said to have been first written in English as *The Dons of the Last Century*. The interesting prologue is a humorous and somewhat lengthy letter to the Editor by a gentleman with an absurd Basque name : the vein is obviously Scott's and he is mentioned together with Cervantes and Voltaire [2]. The chapter headings are from Shakespeare, Moore, Goldsmith, Washington Irving and Scott himself. The use of the word *centuria* for *siglo* may well be an anglicism.

In the same year (1835) Escosura published his *Ni Rey ni Roque, episodio histórico del reinado de Felipe II. año de* 1595 [3]. This recalls Scott, if in nothing else, in its antiquarian descriptions and the introduction of verse headings to chapters, — a practice adopted by many of Scott's disciples. On an early page it refers to his novels : « El traje del siglo era airoso : Vandic, dice Walter Scott, lo ha inmortalizado..... » [4] Here

[1] El Golpe en Vago. // Cuento // de la 18va Centuria // por // D. José García de Villalta. // Y si, lector, digerdes ser comento, // Como me lo contaron te lo cuento. // *Juan de Castellanos, elegias y elogios*, (etc) // CANTO I°. OCT. 3ª // Tomo I. // Madrid. // Imprenta de Repullés. // Año de 1835.

Six vols. 8°. (mm. 162 × 110), pages 222, 150, 187, 150, 173, 185. « Coleccion de novelas históricas originales españolas. »

[2] « ¿ Con que me quiere usted hacer creer formalmente que Cervantes, Voltaire y Sir Walter Scott, eran tres señoritos petimetras ni más ni menos ? » (p. 7.)

[3] Ni rey Ni Roque // Episodio Histórico // Del Reinado de Felipe II. // Año de 1595. // Novela Original // Escrita // por D. Patricio de la Escosura. // Autor del Conde de Candespina. // Tomo I. // Madrid. // Imprenta de Repullés. // Año de 1835.

Four vols., pages xxiii + 135, 130, 142, 120 (121-144 advertencias); 8° (mm. 44 × 90.) On the fly leaf of vol. IV is the list of novels forming this collection and of booksellers in various cities who handle it; also a list of about 500 subscribers to the series.

[4] *Op. cit.*, p. 9.

Escosura evidently had in mind a passage from Chapter XV of *The Fortunes of Nigel:* « Most of the courtly gallants were dressed in the garb which the pencil of Vandyke has made familiar even at the distance of nearly two centuries; and which just at this period was beginning to supersede the more fluttering and frivolous dress which had been adopted from the French Court of Henri Quatre. »

Scott's importance in the history of the *genre* is by this time fully recognised. Angel Saavedra, Duque de Rivas, in his inaugural speech on his reception into the Academy (Oct. 29. 1834) attributes to the « admirable romances » of Scott and the « sublime originality » of Byron and Victor Hugo the beginnings of a new interest in Spanish national history. « La sociedad..... animará a algunos ingenios privilegiados, para que resuciten nuestras viejas crónicas y olvidados romances en novelas históricas. » A writer in the *Eco del Comercio* (March 2. 1835) divides the period of the fertility of the historical novel into two parts, the more modern being that « desde que de él se apoderó el genio del célebre *Walter Scott* »[1]. He is anticipating a greater critic, Milá y Fontanals, who in his *Compendio del arte poético* (1844) gives in a concise paragraph (p. 112) the successive steps which have made the historical novel the « greatest *genre* in contemporary literature ». He mentions in turn Walpole's *Castle of Otranto*, the Radcliffes, Mme. Cottin, and Goethe's *Goetz von Berlichingen*. Then he adds: « Apareció finalmente el sin par Walter Scott, cuyas novelas ha calificado un crítico de « más verdaderas que la misma historia. » Descripción de costumbres y de objetos inanimados, rasgos comicos, conocimiento del corazón humano, invención de aventuras e incidentes, afectos, elocuencia, poesía, cuantos dotes poseyeron sus antecesores, hállanse en alto grado en sus innumerables creaciones, y con ser el género que nos ocupa acaso el que más

[1] *Eco del Comercio* (anon. art.) 2 March 1835.

obras ha producido en todos tiempos y paises, parece sir Walter Scot [*sic*] y hasta cierto punto puede llamarsele *el inventor de la novela.* »

Vicente Salvá writing in the *Liceo Valenciano* [1] six years after Scott's death ventures upon some criticisms which in view of their early date deserve reproduction. Writing of *Don Quijote*, he goes so far out of his way as to speak of

..... Las novelas de Sir Walter Scott, cuyo principal mérito consiste en haber reproducido los tiempos, máximas y artificio de los libros caballerescos. Sus cuentos son los que principalmente se leen en toda Europa, aunque son muchos, se refieren los más a sucesos de la historia de Inglaterra, y tienen en mi sentir tres defectos, dos de ellos muy reparables para todos los que no han nacido en aquel país. Es el primero no resaltar bastante en general los protagonistas, los cuales desempeñan las más veces un papel subordinado, por lo mucho que ocupan al autor otros personajes, cuyas sobresalientes prendas llegan a colocarlos en el primer término del cuadro : el segundo consiste en ser un resorte muy débil el amor, y esto se hace muy notable en los climas que reciben más directo el influjo de aquel astro que vivifica a la naturaleza y la convida a reproducirse; y debe contarse como tercero el uso sobrado frecuente del dialecto escocés que había adoptado antes Goldoni.

During these years the periodicals are growing more and more familiar with the movement. Scott's health began to interest the *Gaceta de Madrid* some time before he died, and we have already examined the press of 1832-3. The *Revista española* (1836, vol. I. p. 502) translates an extract from the *Constitutional Magazine* on his character and early notions as to his vocation. The *Semanario pintoresco* in 1836 publishes a humdrum biography with an indifferent cut (vol. I. pp. 109-10), and two years later mentions Scott inconsequentially in an unsigned article *De la novela en general.* Were these biographical and « general » literary articles representative of the *Semanario's* better side one would have concluded that familiarity had bred something like contempt. And in the next year (1839 : I. 254) we should have an interesting commentary

(1) 1838, p. 61. May be seen in the Biblioteca Menéndez y Pelayo, Santander.

upon this view in an attack by one « R. de M.R. » (Ramón de Mesonero Romanos?) not upon Sir Walter Scott indeed, but upon the numerous writers whose familiarity with his works had led them to imitate him unworthily :—

La novela de costumbres contemporáneas, bastardeada ya de esta manera y desacreditada en la república de las letras, por culpa de los autores malignos o sentimentales, hubo de ceder el cetro a la novela histórica, que la brillante pluma de Sir Walter Scott trazó atrevidamente en nuestros días, abriendo ancho campo en donde los ingenios aventajados pudieron alcanzar nuevos laureles. Mas desgraciadamente para los que le siguieron, el descubridor de tan peregrina senda siguió por ella con paso tan denodado que consiguió dejar muy atrás a los que pugnaban por imitarla. Y estos, pretendiendo suplir con la exageración lo que les faltaba de ingenio, convirtieron muy luego en ridículas caricaturas, modelos, por cierto más dignos de respeto. Suerte lamentable de los grandes ingenios, la de verse seguidos por infinita turba de serviles imitadores, los cuales, abultando los defectos y no acertando a reproducir las bellezas naturales de su modelo, llegan a hacer insoportable hasta el género mismo de composición que aquél supo inventar o ennoblecer. Hemos observado a la novela fantástica ceder al paso de su propia exageración; vimos a la novela de costumbres reducida al estrecho límite de una fábula de amor, o prostituida hasta el inmundo lodazal de las cárceles y zahurdas. Vemos, por ultimo, a la novela histórica de Walter Scott, ridículamente ataviada por sus imitadores con un falso colorido, desfigurando la historia con mentidas tradiciones; prohijando la afectada exageración de los libros caballerescos, y prestando a los personajes históricos que pretende describir los atrevidos rasgos con que aquélla pudo realzar a sus héroes fabulosos; remedando a veces su estilo pomposo y recargado, y otras complaciéndose en dejar atrás la natural grosería de la plebe con cuadros repugnantes por su absoluta desnudez.

Cueto, reviewing in 1843 Navarrete's novel *Creencias y desengaños* in the *Revista de Madrid* [1], looks at Scott and his influence to that date in a typically and correct Spanish manner. Time and Sir Walter Scott, he says, have been jointly responsible for giving to the novel a position of respect which in Spain it formerly lacked.. « Walter Scott es sin disputa el que mejor ha acertado a dar a la novela su forma, sus caracteres propios, sus prendas genuinas y esenciales. En sus manos... es un medio

[1] Segunda época : Vol. I. pp. 100 ff.

de propagar ideas de alta importancia moral, histórica y nacional». Cueto then reviews Scott's « famous, though seldom happy imitators » — Cooper, Manzoni, Spindler and (perhaps the best of all) Van Lennep. In France Scott has had few imitators, *Le Vicomte de Béziers* of Soulié being the most notable : the critic considers the *roman de mœurs* the best adapted to contemporary France, as it has also been the most successful there.

The novels in the Repullés series which we have described are not the only ones in which may be traced the influence of Scott. Martínez de la Rosa, while living in Paris, conceived the idea of writing an imitation of one of his novels [1], and produced the ill-fated *Doña Isabel de Solís, Reina de Granada* [2], which has probably called forth a more nearly unanimous vote of censure than any of its contemporaries. It is « una de las más lánguidas imitaciones que aquí se hicieron de Walter Scot » [3]; « desmayada imitación de Walter Scott, que todo el mundo está conforme en olvidar [4]; « ¡ Qué imitación la suya

[1] The following extracts from the preface make clear in what spirit Martínez de la Rosa set out upon this novel, and what part Scott's influence played in it :

Hallándome en París, hace pocos años, — begins the *Advertencia* — me ocurrió por primera vez el pensamiento de escribir una novela histórica : no porque tuviese mucha afición a esta clase de composiciones, ni menos porque me conceptuase con todas las cualidades necesarias para salir con lucimiento de mi empresa ; sino más bien a impulso del mismo sentimiento, noble y generoso, que me había hecho tantear varias y difíciles sendas en la carrera de la literatura. Cabalmente por aquel tiempo había subido al más alto punto en Europa la fama de Walter Scott : traducíanse sus obras en Francia, apenas se publicaban en Inglaterra... Unicamente en España (solía yo decir en mis adentros) no se notan conatos y esfuerzos para cultivar este ramo de las letras humanas.

On Martínez de la Rosa and Scott see also *El Español*, Nov. 21. 1837 and *Semanario Pintoresco*, Feb., 10. 1839.

[2] The three parts appeared in 1837, 1839 and 1846 respectively.

[3] Menéndez y Pelayo : *Estudios de crítica literaria*, Series I. p. 287.

[4] J. Fitzmaurice-Kelly : *Historia de la literatura española* (Spanish edition 1916, p. 299.)

tan sin gracia, qué escenas descoloridas, qué personajes tan inanimados, y cuántos tesoros de estudio y de erudición perdidos completamente ! »[1] If the novel was praised somewhat lavishly on its appearance, this must be ascribed less to its merits than to its author's political and literary reputation.

Enrique Gil y Carrasco's novel *El Señor de Bembibre* (1844) seems to have been inspired by the *Bride of Lammermoor*, though both Sr. Vera e Isla, one of the editors of Gil's collected works, and later critics such as Piñeyro and González-Blanco, reject the idea that we have in Gil's novel an imitation of Scott.

« Compréndese, » says Piñeyro, « que debió perjudicarle desde el primer momento el recuerdo de la *Novia de Lammermoor*. El señor de Bembibre trae a la memoria, hasta en el nombre y el modo frecuente de emplear el título, al señor de *Ravenswood, the Master of Ravenswood*, como también Scott llama siempre a su protagonista. Las grandes líneas del argumento son parecidas, y la situación, la crisis de la acción idéntica. No es justo ni exacto decir que ha hecho Gil una imitación directa o indirecta; nada tiene de inverosímil pensar que el plan tomó forma en la mente del autor sin el propósito de rivalizar con el novelista escocés, sin darse cuenta de que en realidad traía a España y ligaba con sucesos de su historia algo en el fondo y en la forma semejante a la hermosa y dramática composición de Scott, la cual sin duda conocía..... »[2]

III.

Long past the time of his greatest influence in Spain, Scott had his admirers there; indeed, he has them still. One of the first of these later disciples was Manuel Milá y Fontanals (1818-1884), whose youthful estimate of the master has already been quoted. Milá owed his introduction to Scott's novels to a clerical friend at the University of Cervera, who put into his hands the first of the Bergnes translations. From that time the great novelist became Milá's favourite author; he imitated him in a number of *leyendas*, read all his works, both in verse

[1] Blanco García : *La literatura española en el siglo XIX*, vol. I. p. 365.
[2] *El Romanticismo en España*, pp. 282-3.

and in prose, and although he lost the enthusiasm of his earlier years for the more popular of the novels (such as *Ivanhoe* and *The Talisman*) he declared that he owed to these his introduction to mediæval interests. Among the collected papers of Milá we find many indications, some unfortunately undated, of this influence : a long critical study (IV, 6-10); a short translation from the *Lady of the Lake*, (IV. 523); a comparison with Goethe *à propos* of *Goetz* (IV. 57-8 : 1846) [1]; a passage on Scott's translations (IV. 38-41; from the *Imparcial* of 1844) which faintly recalls the invective of Mesonero Romanos [2]; and not least interesting (though late in date) a long critical account of Scott's poetry, with the frank declaration « Todavía admiramos los poemas de Walter Scott : el nombre de Escocia nos ofrece especial halago y nos agita agradablemente la vista de los listados cuadros de un *plaid* caledonio. » The *Lay* is full of beauties and promise for the future ; if *Marmion* is inferior [3], the *Lady of the Lake* is unequalled in its kind. *Don Roderick* is chiefly interesting because of its Spanish subject; *The Lord of the Isles* is the most mature of the poems. *Rokeby*,

[1] « El gran Walter Scott se avino al humilde oficio de traductor para verter este drama o novela en idioma inglés, y no sería difícil hallar en las del caledonio algunas situaciones que recordasen la del alemán. Ni es poca la semejanza entre la *manera* de Walter Scott y la usada aquí por Goethe; pero más que con otra causa debe motivarse con el apasionado estudio de Shakespeare, común al autor del Goetz y al del Ivanhoe. »

[2] « Buen ejemplo son las novelas del ilustre Walter Scott, cuyo gusto tanto se ha difundido en la última década, en las cuales nada hallaríamos comparable en nuestra literatura después de Cervantes, y que pueden ser poderosas a animar y a vivificar la contemporánea. Y eso que las traducciones que mas boga han alcanzado hasta ahora, exceptuando alguna de las publicadas por Cabrerizo y las excelentes que formaron parte de la *Biblioteca de Damas* del Sr. Bergnes, son de todo punto detestables. »

[3] « Se diría que el autor siente un instante de vacilación y duda, ya en el estilo, ya en las tendencias, y momentos hay en que se le creería precursor de Byron. Por otra parte es ésta acaso la obra en que más de lleno se siente la penosa impresión de las preocupaciones protestantes del Baronet de Edimburgo. »

which is said to have been received so coldly that its author gave up writing verse, is admirable : Milá discusses it at length, together with Scott's possible debts to other writers.

The two writers next to be called as witnesses — all writing long after Scott's influence had begun to wane, but all contemporary observers of the events they describe — both strike a distinctly retrospective note ; they serve to mark the change to other ways [1]. Eugenio de Ochoa had been close to the movement in its prime, but in 1848 he writes of it as a thing of the past. In the *Revista hispano-americana* [2] under the title, « De la novela en España », he says, « Y sin embargo muy romo de entendimiento o muy rutinero ha de ser... el que no respete debidamente el género que han cultivado y ennoblecido Cervantes, Lesage, Fielding, Richardson, Madame de Staël, y sobre todo el grande apóstol moderno de este ramo de la literatura, el incomparable Sir Walter Scott... Walter Scott creó... la novela histórica... »

A year earlier Juan Eugenio Hartzenbusch had published in *El Siglo Pintoresco* [3] some *Apuntes sobre el carácter de la literatura contemporánea leídos en el Ateneo científico y literario de Madrid.* The first forty-seven years of this century (he is writing in 1847), he says, must be divided into two epochs; (1) To the Revolution of July, that in which the eighteenth century

[1] José María Sanromá, writing of his student days (1846-1850), says that by that time Scott had gone out of fashion and that people were reading Dumas, Sue, and De Kock. See *Mis memorias* in the *Revista contemporánea*, Nov. 30. 1886. (We are indebted to Dr J. de L. Ferguson for this reference). It is interesting to note also, in strong contrast to the tendencies of her contemporaries, the well-known insensitiveness, even antipathy, of Fernán Caballero to the influence of English literature in general and Scott's novels in particular. (cf. E. Pardo Bazán : *La Cuestión Palpitante*, p. 257 (edn. 1891); A. Morel Fatio : *Etudes sur l'Espagne*, 1904, III. 312.)

[2] *Revista hispano-americana*. Periodico quincenal, bajo la dirección de D.J.J. de Mora y D.P. de Madrazo. Madrid 1848. vol. I. pp. 276 sq.

[3] 1845-7. vol. III., pp. 149 ff.

dominates; (2) That which took its place, and even now lives on *painfully*. The important writers in the first period are Moratín, Alfieri, Ducis, Jouy, and Legouvé (all of whom have written in the nineteenth century); in the second period are Byron, Scott, Hugo, Manzoni, Espronceda, and Toreno (!). Compare these groups, he says, and the difference will be grasped... « En el poema y en la novela Byron y Walter Scott crearon y constituyeron géneros nuevos. »

It would hardly be possible in a survey of this nature not to mention, however briefly, among those who followed Scott at a distance, Francisco Navarro Villoslada (1818-1895) whether or not we subscribe to Blanco García's estimate of him as « nuestro gran novelista histórico, (el) Walter Scott de las tradiciones vascas, cuyo glorioso nombre... ha de colocar la posteridad en un lugar muy alto » [1]. Besides being a great journalist, founding the *Pensamiento*, and wholly or partly editing the *Español*, *España*, *Semanario* and *Siglo Pintoresco*, Navarro wrote a number of historical novels of which the best known are *Doña Blanca de Navarra* and *Doña Urraca de Castilla* (1849). There is little evidence of the direct influence of the Waverley Novels in these romances, — they came too late for that — but an interesting sidelight is cast upon our subject by part of a long extract, quoted in Appendix II. of *Doña Urraca*, from E. Fernández de Navarrete's *Historia literaria de la edad media* (not then published) on chivalric literature. This extract, speaking of the usefulness of the study of chivalric literature to historical novelists, says :

Algunos de estos siguiendo las pisadas de Walter Scott se han dedicado a desenterrar las antigüedades de su patria, con buena acogida de los lectores. Si Cervantes escribió un libro de caballerías para desterrar las exageraciones de su siglo, ahora que el egoísmo tiene apagados todos los movimientos generosos del alma, la molicie enervados los corazones y el interés destruido todo lo noble y justo de los sentimientos, es oportuno resucitar este género de literatura, que

[1] *Op. cit.* II. 269.

puede llamarse heroica, para ver si con la grandeza y energía de los pasados reviven nuestros espíritus adormecidos. Así sin duda lo han concebido los que buscan en la época más gloriosa de nuestra historia los argumentos de sus novelas. Pero para que los retratos de sus personajes salgan parecidos a los originales, para que el paisaje en que aparezcan no sea el de un siglo a que no pertenecieron, empápense los autores en la lectura de los libros caballerescos; que algunos momentos de fatiga que les causará la pesadez de su estilo quedarán ventajosamente compensados por la abundante cosecha de nuevas ideas, de tradiciones extrañas, de olvidadas costumbres, y de interesantes lances, que harán en beneficio de los lectores.

To these names might have been added that of Manuel Fernández y González (1821-1888) had he in reality had those gifts which he at first seemed to possess [1]. As he wrote poetry at fourteen, so he wrote historical novels at twenty-five, both with equal facility. *La mancha de sangre*, *El horóscopo real*, and *Los hermanos Plantagenet*, published in 1847, follow the current of the historical novel without calling for any comment, though it is hardly possible that so prolific a writer could have escaped Scott's influence, at least indirectly, either here or in his longer novels like *Men Rodriguez de Sanabria* or *El Cocinero de su Majestad*.

Of Scott's more modern disciples the principal is perhaps Amos de Escalante (1831-1902), whose *Ave Maris Stella, historia montañesa*, was called by Menéndez y Pelayo in 1907 « one of the best historical novels that have been written in Spain » [2],

[1] Which the Condesa de Pardo Bazán considered that he did possess. Cf. *La Cuestión Palpitante* XVIII, 256-7 :

Entre los *walterscotianos*... se contaba uno que, a no haber derrochado sus singulares facultades y empleado mal sus preciosas dotes pudo llamarse, mejor que nadie, rival del autor de *Ivanhoe*... (Fernández y González) al principio fué el poeta del pasado que remozaba los libros de caballerías y prestaba a la tradición heroico-nacional esa vida nueva que de vez en cuando le otorgan privilegiados genios como Zorrilla, Walter Scott y Tennyson. Como concluyó nadie lo ignora; por entregas interminables, por tomos vendidos a ínfimo precio, por obras de baja ley, escritas *pro pane lucrando*. Dos o tres novelas de las primeras que dió a luz son las columnas en que se apoya su nombre para no caer en el olvido.

[2] In his critical study of Escalante (Madrid, 1907) p. LXXXVIII.

Escalante was a devotee of Scott from his childhood, and turned into Spanish verse — or rather adapted — one of the Miscellaneous Poems (« The Palmer », 1806) under the title of *El Palmero* [1]. The following extract, quoted by Menéndez y Pelayo [2], will give some idea of the degree of admiration which Escalante felt for his master, and with it we may bring this sketch to a close :—

Reinaba por entonces en los dominios de la imaginación, teniendo a su merced el universo leyente, uno de los más hábiles y poderosos magos, a quienes enseñó la naturaleza el arte de evocar y hacer vivir generaciones muertas, levantar ruinas, poblar soledades, dar voz a lo mudo, voluntad a lo inerte, interrogar a los despojos de remotos siglos y hacer que a su curiosidad respondieran; aprendiendo de la espada rota en cuál batalla ganó sus mellas; del borrado libro, a cuál cerebro dió luz y a cuál corazón inquietudes; de la herramienta desconocida, los usos e industrias en que sirvió al hombre; del apollilado mueble, qué secretos encerró, qué vanidades lisonjeaba, qué necesidades entretenía; de la deslucida y harapienta tela, las desnudeces que disimuló y las maldades o las virtudes que vistiera; de la desbaratada joya, el lujo de que fué instrumento y cómplice; del cantar antiguo, los miedos que logró ahuyentar, las cóleras que supo encender, y de las leyes escritas, de las piedras labradas, del eco tenuísimo, sensible apenas, conservado en la memoria de la raza, los vicios y virtudes, las necesidades, las costumbres, el culto, el arte, la lengua; adivinando el modo de vivir del espíritu en la obra del entendimiento y el modo de vivir del cuerpo en la obra de las manos. Era este mago Walter Scott.

Philip H. CHURCHMAN.
E. ALLISON PEERS.

A. BIBLIOGRAPHY OF TRANSLATIONS OF SCOTT INTO SPANISH

The study of the influence of a foreign author must take large account of translations of his works into the vernacular. This is a laborious process and not a brilliant one, but its results are

[1] *Op. cit.* pp. 187-190.

[2] *Op. cit.* pp. LXXXIX-XC. The lines are from *La Epoca*, 1876 and from part of a review of Menéndez y Pelayo's life of Trueba y Cosío.

solid if not startling. While one would never succeed in discovering absolutely all the translations of the poems and novels of Sir Walter Scott into Spanish, yet a thorough search through the most important libraries, periodicals and bibliographies of the Romantic period should offer some indication of the way in which (and the dates at which) that influence was exerted upon Spaniards who did not read him in English or French. We have listed below all available translations in the British Museum (« BM »), the Biblioteca Nacional of Madrid (« Bib. Nac. »), the Bibliothèque Nationale of Paris (« Bib. Nat. »), the Ticknor Collection of Boston (« Tick. »), the library of the Hispanic Society in New York (« Hisp. »), the New York Public Library (« NYPL »), the library of the late Marcelino Menéndez y Pelayo in Santander, the University library of Barcelona, the Ateneu and the Biblioteca de Catalunya (Institut d'Estudis Catalans) of the same city. We acknowledge with cordial thanks the help of many in those libraries.

Our debt to Señor Menéndez y Pelayo is not limited to the use of the private library bequeathed to his beloved Santander, for it was our privilege to begin these researches under the eye of the living master and to benefit, not only by his inspiring suggestions, but also by the notes which he himself had once begun to collect as a basis for a study of this very problem, and which he generously presented to us. Titles deriving from this source are marked « MP », and his racy comment is usually reproduced in full.

Other sources of information are Hidalgo's bibliography (« Hid. ») and his *Boletín bibliográfico* (« Bol. Bib. »), and the *Bibliographie de la France* (« Bib.d.l.Fr. »).

Starred publications are those which neither of the authors has actually handled. Translations after 1850 have not been systematically sought for, and those after 1900 have been disregarded, since this study is primarily a survey of the beginnings of Sir Walter's influence.

We give first a chronological list of complete titles, and then an analytical summary of the same material designed to bring out the significant points.

A. CHRONOLOGICAL LIST OF TITLES

Ivanhoe (1823).

In *Variedades, o el Mensajero de Londres*, January 1823. A translation of a few passages.

* Obras completas de sir Walter Scott, (etc); traducidas al castellano, por una sociedad de leteratos [*sic*] espanoles [*sic*]. Prospecto. In 8º d'une demi-feuille. Imp. d'Alzine, à Perpignan. — A Perpignan, chez Alzine. [See Ivanhoe 1826].

(T.). Ivanhoe; // Novela : // Escrita en Ingles por el Autor // de // Waverly, // y // Traducida al Castellano. // Tomo I. // Londres : // Lo Publíca R. Ackermann, 101, Strand, // y en su Establicimiento en Megico. // 1825. // Mm. 186×115. Pp. xii+403, 8º. At end : « Londres : // Impreso por Carlos Wood, // Poppin's Court, Fleet Street. »

BM, « 12604. cc. 19 ». — Vol. II has 464 pp.

MP has : « Ivanhoe novela del autor de Waverley y del Talisman traducida del inglés al castellano por Dn. José Joaquín de Mora, Londres, Ackerman, 1825. 2 vols. en 8º ». And he adds : « Sobre esta versión publicó Andrés Bello un juicio muy laudatorio en el *Repertorio americano* ». The song of *El Ermitaño* (The Barefooted Friar) appears here very freely and well translated.

* El Talisman, cuento del tiempo de las cruzadas, por el autor del Waverley; traducido al castellano, con un discurso preliminar. 2 tomos 8º Londres 1825.

This notice appears in the bibliographical bulletin of the *Repertorio americano*, I, 318 (1826). — MP evidently saw the book, for he says : « The prologue is an enthusiastic eulogy of Scott, of whom Mora says that he possesses like no one else the gift of painting passions and characters of persons and customs of a nation in a different epoch. He contrasts the purity of Scott with the unwholesome tendencies of many modern novels ». Evidently Mora is the translator. — *Ocios de españoles emigrados*, IV, 23 (Dec. 1825) has a notice, « De

las obras literarias originales reimpresas y traducidas por los emigrados españoles residentes en Londres en los años de 1824 y 1825 », in which a similar title is included.— The 1825 *Ivanhoe* contains a reference also.

(HT) El Talisman: // Cuento de las Cruzadas. // (T) El Talisman: // Cuento // del Tiempo de las Cruzadas. // Escrito en ingles por el autor de « Ivanhoe, » « Waverley », etc, // Tomo Primero // Publicalo R. Ackermann, en Londres, Repositorio de // Artes, 101, Strand, y en su Establicimiento // de Megico. // 1826. — (Londres : Imprenta de Moyes, Bouverie Street). — xii+348 pp. 8⁰. T=mm. 185×110.

BM « 12604.cc.20 ». — The translator has a note saying that *The Talisman* is the latest novel published by Scott. [It had appeared in 1825; *Woodstock* in 1827]. The author is famous in all Europe. He laments the false sentiments of modern novels, with their Atalas and Malvinas and the bad morals of Werther, Oswald, Saint Preux ; our author is not thus. — Vol. II has 419 pages. One gets the impression of a direct translation from the English.

(HT). // Ricardo en Palestina. // (T) // El Talisman, // ó // Ricardo en Palestina : // Novela histórica // del tiempo de las Cruzadas; // escrita en ingles // por Sir Walter Scott, // y traducida al Castellano. // Tomo primero. // Barcelona : // por J.F. Piferrer, impresor de S.M. // 1826 //. Seen in Biblioteca de Catalunya, Barcelona. 3 vols : pp. : 350, 286, 288. Second and third volumes have identical title-pages, necessary alterations being made. Vol. I has a frontispiece engraving.

Also announced in the *Gaceta*, June 26, 1827, where it is (wrongly) called the first translation into Spanish. MP's memoranda are the same, except that the author's name is spelled correctly. He states that the translation was made by Juan Nicasio Gallego and Eugenio de Tapia, Gallego having replaced the *Song of Blondel* (chap. 26) by an original legend, *El Conde de Saldaña*, which was reproduced in his *Poesías* (1854, pp. 181-7).

(HT) Obras // de // Sir Walter-Scott. // Ivanhoe // Tomo I. // — (T) Ivanhoe // ó el // Regreso de la Palestina // del // Caballero Cruzado, // por // Sir Walter-Scott, // Traducido del Ingles al Español // por D.J.M.X. // « Pronto á partir, ya hiciera mis á Dioses // « Y héteme aqui ora aun en el sitio mismo » // PRIOR. // TOMO PRIMERO. // PERPIÑAN,

// En la Imprenta de J. Alzine // 1826 — 4 vols. 12°, pp. 256, 262, 285, 306.

Boston Public Library : « 6571.66 ». Contains several notes from « el traductor francés ».

(HT) Obras // de // Sir Walter Scott. // El Oficial // Aventurero. — (T) El Oficial // Aventurero, // Episodio // De Las Guerras De Montrose; // Nuevos Cuentos de Mi Huésped, // Recogidos y Dados a Luz // *Por Iedediah Cleishbotham*, // Maestro de Escuela y Sacristan de la Parroquia de Gandercleugh : // Traducidos del Inglés al Español // Por B.C***. // Tomo Segundo. // Burdeos, // Imprenta de Dn. Pedro Beaume // 1827.

Harvard College Library : « 19445.35 ». This translation was in two volumas, but only vol. II (220 pages) is to be found.

* La Pastora de Lammermoor o la Desposada, novela histórica de Sir Walter Scott. Libreria de Sanz, calle de Carretas : dos tomos en 8° con dos láminas finas á 40 rs. etc. (1828 ?).

Gaceta, Dec. 27, 1828.

* El Enano misterioso, novela escrita en ingles por sir Walter Scott, traducida al español por D.P.H.B. : Un tomo en 8° (Hurtado : 12 rs rústica 14 pasta). (1829 ?)

Gaceta, Oct. 22, 1829.

(Cover) Páginas de oro // de Sir Walter Scott, // ó sea // Retrato Imparcial // de // Napoleon. // Su Enfermedad y Muerte, // Segun las describe aquel célebre escoces en el capí//tulo VIII de su historia ; su testamento, y algunas // particularidades relativas á la prision, causa y // muerte del desgraciado duque de ENGHIEN // (Fig) // Valencia : // Libreria de Cabrerizo. // 1829. — (HT) Retrato // de // Napoleon. — Portrait opposite T. — T=Cover, but has « Segunda Edicion » after ENGHIEN, and a slightly different arrangement of the lines). Pp. vi+306, 8°, small, Mm. 153×100. — (Imprenta de José Ferrer de Orga).

BM « 10661.aa.5 ». — *Bol. Bib.* VII, 89 (with variations). — Hidalgo. — Mentioned in the *Gaceta*, July, 1829. — Scott's *Napoleon* appeared in 1827; it was translated into French in the same year (Paris and Strasbourg).

(HT) Vision // de // Don Rodrigo. // (T) Vision // de // Don Rodrigo. // Romance Ingles // *de sir Walter Sccoth*, [*sic*] // Traducido libremente en verso español // por H. Tracia. // Barcelona : // En la imprenta de la VIUDA É HIJOS DE BRUSI. // Año de 1829. — Pp. xi+120, 8º. — Mm. 157×106.

BM : « 11646.a.68. — Hisp. : « 845/Sc. 3 ». — The *Gaceta*, Oct. 8, 1829, mentions, « *La Vision de Don Rodrigo*, ó la guerra de independencia de España y Portugal, poema de Walter Scott, traducida [*sic*] libremente del ingles al castellano ». — The form « Sccoth » appears again in the preface *passim*. — The name of the translator may be « Gracia » (so in catalog of Hisp.), but the first letter seems identical with the T of « Traductor ». — This version sounds as though it came direct from the English. The translator, in his preface, says that he has modified his work to suit Spanish Catholic taste.

* Matilde de Rokeby. Novela histórico-poética, por Sir Walter Scott. Traducida del francés por D. Mariano de Rementería y Fica. Madrid, 1829, imp. de *Moreno*, lib. de Jordan. En 8º.

Gaceta 2/4/1830. — Hid.

(HT) Nueva coleccion // de novelas // de Sir Walter Scott, // traducidas // por una Sociedad de literatos. // Tomo primero. //

(T) La Dama del lago, // novela histórica. // Tomo primero. //. (Fig) // Madrid 1830 : // Oficina de Moreno, *plazuela de Afligidos*, *número* 1 //.

2 vols. 8º. Vol. I, pp. 182; Vol. II, pp. 88+100 (see below).

Biblioteca de Catalunya, Barcelona. The translation is in prose. A short prologue by the translator precedes the first volume and in this the French version is mentioned. The last 100 pp. are a translation entitled « Los Desposorios de Triermain, o El Valle de San Juan, Cuento de un amante ».

Hid. and MP (with slight variations) : « Traducida del francés por D. Mariano de Rementería y Fica ». Cf. *Gaceta*, Sept. 4 1830 and *Diario de Barcelona*, May 20 1830, in which last the series is announced with many eulogistic references to the genius of Scott, and with no mention of the French medium.

Los Desposorios de Triermain, 1830. See above.

(HT) Nueva coleccion // de novelas // de Sir Walter Scott, // traducidas // por una sociedad de literatos. // Tomo sesto. // (T) El Pirata, // por // Sir Walter Scott // Tomo II. // (Fig :) // Madrid, octubre 1830. // Oficina de Moreno *plazuela de Afligidos, núm.* 1. // 4 vols. in 8°.

Hid. and MP. The later says : « Very bad translation from the French ». Seen (Vol. II only) in Biblioteca de Catalunya, Barcelona. On the last page is a list of 37 Spanish towns in which the publisher has agents for subscriptions to this series of translations.

(HT) Nueva Coleccion // de Novelas // de Sir Walter Scott, // traducidas // por una sociedad de literatos. // Tomo Cuarto. — (T) El Lord // de las Islas // por // Sir Walter Scott. // (Fig) MADRID, agosto 1830. // OFICINA DE MORENO, *plazuela de Afligidos, núm.* 1. // . — Pp. 189, 8°; mm. 145×94.

BM « 11645.df.21 ». — Cf. *Gaceta*, 1830. — Hidalgo mentions a *Lord de las islas*, Madrid 1830, « Admon. de *Boletin bibliográfico*. En 8°, pasta. »

(Cover, plum coloured paper) Nueva Coleccion // de novelas escojidas // de Sir Walter Scott. // El Espejo // de la tia Margarita; // Tomo Tercero // (Fig) // Madrid agosto 1830 : // Oficina de MORENO, *plazuela de Afligidos, número* 1. // (HT) Nueva Coleccion // de novelas // de Sir Walter Scott, // traducidas // por una sociedad de literatos. // Tomo Tercero // (T) El Espejo // de la tia Margarita; // *El aposento entapizado*; // y Clorinda // ó // El Collar de Perlas. // Tres novelas nuevas del célebre inglés SIR // WALTER SCOTT. Precedidas de un ensayo só //bre el uso de lo maravilloso en el romance. // (Fig) MADRID agosto 1830 : Oficina de MORENO, *plazuela de Aflijidos, número* 1. // — Pp. iii+221, 8°. — Mm. 160×115.

BM : « 012611.h.33 ». — Hid. — No printer mentioned. — The preface is modest, and admits the French origin. — The BM catalogue says that *El Espejo* and *El Aposento* were written by Sir Walter for « The Keepsake »; and that *Clorinda* is by the Marquis of Normanby. — Hisp. : « 845. Sc. 3a », the copy being minus the above cover, and « Tomo Tercero » having apparently been scratched out.

El aposento entapizado // (Etc) // Madrid, 1830.

See above *El Espejo de la tía Margarita*, 1830.

[Clorinda o El Collar de Perlas, Madrid, 1830 (Pseud).]

See above *El Espejo de la tía Margarita*, 1830.

(HT) Vida de Napoleon Bonaparte Tomo I (T) Vida de Napoleon Bonaparte, precedida de un bosquejo preliminar de la revolucion francesa, escrita en inglés por Sir Walter Scoth [*sic*], traducida libremente al español *por M.L.* i adornada con dos láminas. // Tomo Primero // Barcelona : por Juan i Jaime Gaspar. // 1830 // *Con las licencias necesarias.* 9 vols in 8°; pp. 304, 336, 324, 334, 264, 424, 220, 230, 336.

On back of title page: // Es propiedad de los Editores // Se halla venal, // En Barcelona, librería de Oliva, // Madrid, en las de Perez i Cuesta. // (and from Vol. V onwards) // Cádiz, en la de Hortal i Compañía. //

Hid., MP., Univ. Library, Barcelona. At end of vol. IX is a long list of the Subscribers to the volume (pp. 297 to 366, about 1300 in all).

* Carlos el Temerario ó Ana Geierstein, hija de la niebla; por Sir Walter Scott. Madrid, 1831, imp. de Jordan. Cinco tomos en 8° con 10 láminas.

MP. — Hid.

(HT) Nueva Coleccion // de Novelas // de Sir Walter Scott, // Traducidas // por una sociedad de literatos // Tomo Decimoséptimo // (T) El Anticuario. // por // Sir Walter Scott. // Tomo I. // (Fig) // MADRID, julio 1831. // *Oficina de* MORENO, *plazuela de Afligidos, número* 1. // 206 pp., 8° : mm. 146 ×95.

BM: «12603.a 12».—MP (who omits details but mentions «cuatro tomos».) — Hid. — A note to the preface may help to identify the source : « Aunque estas expresiones parecen anunciar que el autor no pensaba dar á luz mas obras, posteriormente ha publicado otras dos » (referring to last words of preface). — Vol. II has « Tomo Decimo Octavo » in HT, « Tomo II » in T. Date is « MADRID, Diciembre 1831. // *Oficina de* MORENO, *calle de Preciados, número* 7.11/189 pp. — Cf. also vols. III and IV. Each vol. begins with chap. I. — « Pésima traducción hecha del francés por una sociedad de literatos » (MP).

(Cover, plum coloured) Nueva Coleccion // de Novelas Es-

cojidas // de sir Walter Scott // Las Cárceles // de Edimburgo. // Tomo Noveno, // (Fig.) // Madrid, enero 1831. // OFICINA DE MORENO, *plazuela de Afligidos*, *núm.* 1 // (HT) Nueva coleccion // de novelas // de Sir Walter Scott // traducidas por una sociedad de literatos. // Tomo Noveno // (T) Las Carceles // de Edimburgo, // por // Sir Walter Scott // Tomo I. // (Fig) // MADRID, enero 1831 // Oficina de MORENO, *plazuela de Afligidos*, *número* 1. // Pp. ẍ+222, 8°,

BM : « 012611.h.1. » — Hid. « 4 tomos en 8° ». — Vol. II has « Tomo Decimo » on cover; also « febrero 1831 ». Similar differences in HT and T; 217 pp. — Vol. III; « Undecimo » and « marzo »; 210 pp. — Vol. IV. Duodecimo » and « abril »; 227 pp. — « Very bad translation, from the French.—The opera was first sung in Madrid, Aug. 22, 1840, in the Teatro del Príncipe » (MP).

[Ivanhoe, 1831+ (?). At the end of *Cárceles* 1831, Vol. IV, it is said that vol. 13 of the series, that is Vol 1 of the 4 which will form « Ivanhoe o el Caballero Cruzado », is now in press.]

(H.T.) Nueva coleccion // de novelas // de Sir Walter Scott, // traducidas // por una sociedad de literatos. // Tomo decimocuarto // (T) Ivanhoe, // ó // el regreso de la Palestina // del // Caballero Cruzado, // por Sir Walter Scott. // Tomo II // (Fig) // Madrid, agosto 1831. // Oficina de Moreno, *plazuela de Afligidos*, *número* 1 // 4 vols : in-8°.

Seen at Biblioteca de Catalunya, Barcelona (Vol. II only) pp. 232.

* Ivanhoe. Valencia (?). 1831 (?).

In *Cartas españolas*, IV, 316 (March 1832), we find mention of *Ivanhoe*, « nuevamente traducida al castellano y adornada con hermosas láminas finas; tomo 1° en 16° ». The second volume is in press. Sold in the bookshop « que fué la de Bailo, Carrera de San Geronimo. Mucho celebramos que el autor escocés tenga mas fortuna en esta traducción que en las demás que corren de sus obras, pues si no es el *Ricardo en Palestina* no conocemos otra que responda, ni a la gracia ni al hechizo mágico del original. Esto es hablando de las impresiones españolas, pues en Londres se ha traducido este mismo *Ivanhoe* con tanta maestría como gentileza : así la empresa Valenciana ha de luchar con una comparación muy peligrosa, y mercerá mil plácemes si de esta lucha sale tan airosamenta como le deseamos ». In Vol. V, 164, the remark is again made that *Ricardo en Palestina* is the only one properly translated.

* El Castillo de Kenilevorth [*sic*]. Escrito en inglés por Sir Walter Scott; traducido al español por don P.H.B.; en cuatro tomos en 16°; impreso en Valencia por Gimeno, Diciembre de 1831. Se vende á 40 rs. en casa de *Cuesta* frente de las Covachuelas.

Cf. *Cartas españolas*, IV, 364 (March 1832), which praises the novel and says that the translation, « sin presumir de purismo, es clara y corriente », but the illustrations are poor.

* El Oficial aventurero. Episodio de las guerras de Montrose, cuentos de mi huésped, dados á luz por Ledediah [*sic*] Cleisbotham. Traducidos al español por D. Gregorio Morales. Madrid, 1831, imp. de Bueno, lib. de la Viuda de Razola. Dos tomos en 32°. past.

Hid. — MP (« bad translation from the French »).

* Woodstock ó el caballero. Historia del tiempo de Cromwell, año de 1651, por Sir Walter Scott. Madrid, 1831, imp. y lib. de Jordan. Cuatro tomos en 8°.

Cf. *Gaceta*, July, 1831. — Hid. — MP : « Es traducción diversa, según creemos, la publicada como folletín en *El Atlántico* de Santander (1886-7) ».

* Carlos el Temerario, (1832 ?)

Gaceta, April 24, 1832: « Los suscritores de la *Nueva coleccion de novelas escogidas de diversos autores*, acudirán á recoger los tomos 10 y 11 de dicha colección (1° y 2° de Carlos el Temerario por Sir Walter Scott) á las librerías etc. » Apparently not the same as Moreno's, 1831.

El Anticuario, III-IV, 1832. — (HT) = Anticuario of 1831, except for « Tomo Decimo Nono », and a period after « Scott. » (T) = 1831 edition, but « Tomo III » and « MADRID, enero 1832. // *Oficina de* MORENO, *calle de Preciados, número* 7. » // Pp. 167. — Vol. IV : (HT) as above, but « Novela » and « Tomo Vigésimo ». (T) as above, but « Tomo IV », and « MADRID, marzo 1832 ». At the end is a long list of subscribers containing the name of Sebastián Miñano.

BM : « 12603.a.12 ».

* El enano misterioso, escrito en ingles por sir Walter Scott,

y traducido al español por D.P.H.B. : un tomo en 8º. Se hallará en la librería de Hurtado á 10 rs. en rústica y 12 en pasta. (1832 ?)

Gaceta, Dec. 4, 1832.

(T) El Enano Misterioso, // por // Sir Walter Scott, // Traducido del original inglés. // con licencia // Barcelona // imprenta de A. Bergnes y comp. // calle de Escudellers, N. 13 // Mayo de 1832 // 323 pags. (H.T.) (Biblioteca selecta, portátil y económica // 3ª serie, Tomo II //. El Enano Misterioso //.

Univ. Library, Barcelona : the book is bound up with « Los Tártaros en Silesia, historia del año 1241, por C.F. Vandervelde. » See on the edition Estébanez Calderón's notice praising the translation at the expense of that of the « Sociedad de literatos » in *Cartas españolas*. VI. 372 ff. (See *Gaceta*, June, 1832.) MP, — Hid. who adds. « lib. de A. Gonzalez ». MP records his belief that this is the same translation as that published later over the name of Altes y Gurena (1844).

* La Desterrada de Holy Rood (1832 ?).

Gaceta, Aug., 1832, no mention of Scott.

(HT) Kenilworth) // (T) Kenilworth. // por // Sir Walter Scott. // Traducida del Frances // por Don Vicente Pagasartundua. // Tomo Primero. // (Fig) // MADRID : mayo 1832. // *Imprenta de* DON TOMAS JORDAN, calle de Toledo, // frente á la del Burro. // 205 pp. : mm. 141 × 99. — Illustrated.

BM : « 12611.h.11 ». No preface. Vols. I and II bound together. Vol. II identical with I, but « Tomo Segundo », and « junio », and 200 pp. — Vol. III, « Tomo Tercero » and « agosto », 192 pp. — Vol. IV, « Tomo Cuarto », and « setiembre », and no comma after « Toledo »; 208 pp. — Hid. adds, « lib. de La Publicidad ». — Cf. *Gaceta* of March and October. — *Bol. Bib.* VIII, 88 has « librería de la Publicidad », after « *Jordan* ».

La // Dama del Lago. // Melodrama serio en dos actos // Para representarse // En el Teatro Nacional // de // Mexico. // Mexico. // — Imprenta a cargo de Miguel Gonzalez, // *Esquina de D. Juan Manuel y bajos de S. Agustin.* // 1833. — 69 pp. 24º.

NYPL : « NNO pv 144. N° 4 ». Libretto only; Italian and Spanish on opposite pages.

(HT) Biblioteca // de // Damas // VI //.

(T) El oficial // aventurero, // por // Sir Walter Scott, // Traducido del inglés. // Tomo I // Barcelona // Imprenta de A. Bergnes y Comp. // Con licencia // 1833 // 272 pp : uniform with other volumes of the series. Madrid, lib. Europea. Dos tomos en 32°., 272 pags el 1°., 318 el 2°. (Biblioteca de Damas. Tomo VIII y IX. En las anteportadas lleva la numeracion de VI y VII).

Seen at Univ. Library, Barcelona. The 2nd. volume has « VII » (H.T). and pp. 318. — Hid and MP.

(HT) Biblioteca // de // Damas // I // (T) // Ivanhoe, // ó // el cruzado // por // Sir Walter Scott, // traducido del inglés. // Barcelona, imp. de A. Bergnes y, comp. 1833, Madrid, lib. Europea. [Cinco tomos en 32°. 254 pags. el 1°.; 248 el 2°.; 246 el 3°.; 238 el 4°.; 224 el 5°.]

(The translation is in the library at Santander; volume I, however, is wanting, and this was examined at Univ. Library, Barcelona.) Hid. — MP correctly gives pages as 255, 248, 245, 237, 224, and he correctly adds « *Calle de Escudellers, n.* 13. *con licencia* », after « compañía. » In his opinion this is the same translation as Mora's, previously printed in London. It belongs to a series called the Biblioteca de Damas (vols. 1-5). The translator prints the *epígrafes*, but softened some things about the gay life of Prior Aymer, translated (in verse, not accurately, but elegantly) the *Vuelta del Cruzado*, did not dare to include in Spanish the *Barefooted Friar*, substituing an ode of his own. (The ode is Horatian and altogether out of place, the change probably being due to fear of the censor). The verses in chap. XX are also due to the translator and follow only the general idea of the original... The translation of Ulrica's death-song (Chap. XXXI) is a vigorous imitation... Rebecca's hymn appears in Mora's *Works* (1853, p. 10) as a *Himno del Judío en la adversidad* (with variants in last verse of first stanza, — *bañado* for *armado*) : here too there is one stanza not in Scott... Other verses imitated by Mora are in Chap. XL, etc. » Facing the title-page in Vol. I is a frontispiece entitled « Ivanhoe es proclamado vencedor en el Torneo »

(HT) Biblioteca // de // Damas. // VIII //. (T) Redgauntlet, // historia del siglo décimo octavo. // por Sir Walter Scott. //

Traducida del Inglés por D.F. de O. // Id, amo mio, id adelante, que yo // siempre franco y fiel os sigo con zelo // hasta el último suspiro..... // Shakespeare. // Tomo I // Barcelona. // Imprenta de A. Bergnes y Comp. // con licencia. // 1833.

Seen at Univ. Library, Barcelona. Other title-pages similar except for numbers of volumes and substitution of « traducido » for « traducida ». — Hid. MP.

Hid. has « D.F. de V » and adds. Madrid, lib. Europea. Cinco tomos en 32°, 281 págs el 1°; 290 el 2°; 276 el 3°; 294 el 4°; 246 el 5°.

(HT). Biblioteca // de // Damas. // XXVI. // (T) El // Anticuario. // por // Sir Walter Scott. // Puesto en Castellano. // Tomo I. // Barcelona. // Imprenta de A Bergnes y Comp. // Con licencia. // 1834. // 231 pp., small octavo : mm. 109×65.

BM : « 12603.a.21 ». MP omits details, says 32°, and gives different paging. He pronounces it a « traducción directa y estimable » and queries whether it is by Bergnes. — Hid adds, « Madrid, lib. Europea »; also, « 5 tomos en 32° », and « Bib. de damas, tomos XXVI, XXVII, XXVIII, XXIX y XXX ». — The notes are not Scott's and indicate a knowledge of English and direct translation. — In BM the 2nd vol. has « XXVII » in the HT with similar changes in vols 3-5; also « Tomo II » etc., with the paging 243, 257, 255 and 269. « Barcelona » appears in different type in II-V from the Gothic of I.

(HT). Biblioteca // de // Damas // XX // (T) // Roberto, // conde de París. // Novela del bajo imperio, // por sir Walter Scott. // Barcelona, // imprenta de Antonio Bergnes y Comp. // Con licencia // 1834 // Madrid, lib. Europea. Cuatro tomos en 32°.; 264 págs el 1°.; 248 el 2°.; 320 el 3°.; 295 el 4°. (Bib. de damas. Tomos XX, XXI, XXII y XXIII).

Univ. Library, Barcelona. Hid. — MP identical, except unimportant details; calls the volume « 8° », and says « Es traducción directa del inglés ».

Quintin Durward, // ó // el escocés // en la corte de Luis XI, // por Sir Walter Scott. // Tomo I // Barcelona, // imprenta de A. Bergnes y Comp. // 1834. Con licencia // Madrid, lib. Europea. Cinco tomos en 32°., 246 págs el 1°.; 264 el 2°.; 272 el 3°.; 266 el 4°. y 272 el 5°. (HT). (Biblioteca // de // Damas // XIII // [XIV, XV, XVI y XVII]).

Hid. — Vol. V has « Antonio Bergnes » for « A. Bergnes ».

* *El Talisman*, ó Ricardo en Palestina; novela histórica del tiempo de las cruzadas por Sir Walter Scott, y traducida al castellano por D. Eugenio de Tapia y Don Juan Nicasio Gallego. Tres tomos en 8°. con una lámina. Se halla en Madrid en la librería de Perez, á 30 rs. en rústica y 36 en pasta (etc). (1834?)

Gaceta, Dec. 1834.

* El dia de San Valentin, o la linda doncella de Perth. Por sir Walter Scott. Traduccion al castellano, por don J.M. Moralejo, (1835?)

Bibl. de la France, 1835, which adds, « quatre volumes in-12, ensemble de 48 feuilles 1/6. Imprim. d'Everat, à Paris. — A Paris, chez Rosa. Prix... 24°. » This entry is duplicated.

[* Il Castello di Kenilworth, ópera en tres actos, texto de Fottola, musica de Donizetti, fué cantada el 17 de Octubre de 1835 en el Teatro de la Cruz. (MP).]

(HT) La Hermosa Jóven // de // Perth. (T) La Hermosa Joven (*sic*) // de Perth // ó el dia de san Valentin // Por // Walter Scott. // (Fig with « E. Boix ft. ») // Madrid // en la libreria // de // Jordan // n.d. (BM : « 1836. 16° »). 285 pp. sm. 8° : mm. 134×87.

BM : « 012611.h.12 ». — Several notes are thus signed : « Nota del T.F. » (=traductor francés?). Others have « Nota del Traductor », « N. del Autor », or « N. del Editor ». — Vol. II has 263 pages, dated 1836, « D.T. Jordan ». Vol. III has 269 pages, same HT and no T. — Vol. IV has 277 pages, HT of Vol. II, also T except for details.— Hid. registers this translation, calling it 16°, « con dos láminas »: — MP says, « parece traducida del francés ».

* Las Aventuras de Nigel. Por sir Walter Scott. Traduccion al castellano por don Pablo de Xérica. (1836?).

Bibl. de la France, 1836 : « Quatre volumes in-12, ensemble de 49 feuilles. Impr. d'Everat, à Paris. — A Paris, chez Rosa. »

* Peveril del Pico. Por sir Walter Scott. Traducido por el D.W. Montes. (1836?)

Bibl. de la France, 1836 : « Cinq volumes in-12, ensemble de 63 feuilles 1/2. Imp.d'Everat, à Paris. — A Paris chez Rosa ».

(HT) Waverley. // (T) Waverley, // Novela // Original Inglesa // de // Sir Walter-Scott. // (Fig) // Tomo I. // Barcelona // Libreria de Oliva. // 1836 // (2nd T) Waverley, // ó Sesenta Años Ha; // Novela Original Inglesa, // Por Walter Scott. // Con Láminas. // Tomo Primero. // Barcelona. // Imprenta de Oliva, en la Plateria. // 1836. — Pp. viii+198, sm. 8º : mm. 113×79.

BM : «12603.a.23». There is one preface by the publisher, announcing a plan to offer in this collection the best of what the romantic authors have produced. — Vol. II as above, but « Tomo II » in 1st T and Tomo Segundo in 2nd T; 188 pages. — Vol. III has 165 pp. and similar differences of detail, as have vols 4-6, with 163, 187, and 232 pp. Vols. 1-3, and 4-6 form one volume each. — BM and Hid. say 16º but the count is 8º. Hid. says, after Oliva, « casa de los Sres Alou Hermanos. Madrid, admon del Boletin Bibliográfico. 16º; colección de novelas escogidas: tomos 9-14 »; paging different from above, as is MP's. — Cf. also *Bol. Bib.*, I, 37.

At the end of the 1836 *Waverley* we find comment upon Oliva's *Colección*, in which it is stated that this series, carefully chosen and published without alteration, is better than others of the same sort in Spain, brought out in the « rigid times » when one's choice in such matters was very limited. The following are listed as printed : — *La Princesa de Clermont*, by la Condesa de Genlis, translated by D.G.G; *El Templo de Venus en Gnido*, by Montesquieu, translated and in part imitated by D.J.R.C.; *Cornelia Bororquia ó la Víctima de la Inquisicion ; La Estranjera, ó la Muger misteriosa*, by D'Arlincourt; *El Solitario del Monte Salvaje*, by the same; *Eusebio* etc. by Montengón; *La Abadesa, ó procedimientos inquisitoriales*, by W.H. Ireland, translated from the English; *El Hijo del Carnaval* (Pigault-Lebrun); *Waverley ;* etc.

(HT) Biblioteca // Selecta y económica, // dividida // en dos Secciones : // La 1ª principalmente florida y halagueña; y la 2ª esen- // cialmente instructiva, sólida y fundamental. // Seccion 1ª. // I. // Rob-Roy. // — (T) Rob-Roy, // Novela escrita en ingles por // Sir Walter-Scott, // y puesta en castellano // por D.E. de C.V. // « Reinaba á la sazon la odiosa ley de // « los primitivos tiempos, y declarando // « el prepotente la guerra al desvalido, // « le decia : Defiéndete si puedes. » // WORDSWORTH. *El sepulcro de Rob-Roy*. // (Fig) // Barcelona, // Imprenta de don Antonio Bergnes, calle de Escudellers, Nº. 36, // 1837. //—256 pp. 4º.

BM: « 012611.i.20 ».—Hid. has « por D.F. de C.B.» (cf. same 1858) and adds « Madrid, libr. de A. Gonzalez ». — MP has « por D.F. de C.B. », and queries whether the translator may not have been Francisco Carbonell y Bravo, who died in 1837, though it was never known that he devoted his idle moments to literature. Perhaps MP got his information from Hid. who seems to have misread the Gothic characters; cf. *Rob Roy*, 1858, which has V, not B. — A note to page 254 quotes two lines from Byron's *Giaour*, with a correct translation, and remarks further : « Hay otros muchos pasajes de Rob-Roy que parecen inspirados por el enérgico pensamiento de lord Byron ». Such a remark cannot have come from Scott, and we have as yet no evidence that it is due to a French intermediary; hence it seems to indicate a good knowledge of Byron and therefore argues for a knowledge of English.

* El Talisman, ó el rey Ricardo en Palestina; cuento del tiempo de las cruzadas, por sir Walter Scott. Traduccion del inglés al Castellano por don J. de Mora. (1837 ?).

Bib. de la France, 1837, which adds : « Quatre volumes in-12, ensemble de 35 feuilles 1/2. Imp. de Moquet, à Paris. — A Paris, rue du Temple, n. 69 ».

(HT) Coleccion // de Novelas // de los mas célebres // Autores Extrangeros. // Serie Segunda. // Tomo Séptimo. — (T) Guy Mannering // ó // El Astrólogo, // Por // *Sir Walter Scott* // Tomo I // (Lines from the *Trova del ultimo Juglar*) // E. de O. // Madrid : // Imprenta de I. Sancha, // 1838. — VI +282 pp.

Hisp.: « 845/Sc. 3 b ». Vol. II; « Tomo Octavo », 336 pp. Vol. III; « Tomo Noveno », 288 pp. — The translator explains in a note that this novel has never before been translated into Spanish, and he admits having used often « the excellent French translation of Defauconpret in interpreting the English text ». He believes Scott very difficult to translate into Spanish. He has used the latest English edition (1828), with notes and additions by the author; these, and most of Defauconpret's notes, have been inserted. The preface is dated at Paris, November, 1838. — Hidalgo records this book, giving the 3rd volume 290 pages, and explaining that, « El traductor de esta novela es D. Eugenio de Ochoa ». After « Scott », in Hidalgo's title, are the mysterious letters « E.S.V. », which even MP remarks that he cannot understand.—Hid. adds, « lib. de Gonzalez ».

* Los Puritanos de Escocia. Novela original de Sir Walter Scott, puesta en castellano por A.B. El Enano misterioso, por Sir Walter Scott, traducido del original francés [*sic* !!]. Tercera

edicion. Barcelona, 1838, imp. de A. Bergnes. Madrid, lib. de Cuesta. En 4°. may. á dos columnas.

Hid. who makes the blunder about the « French original », states that the translator is Antonio Bergnes. — MP's memorandum has « original inglés ». He adds : « Suponemos que la 1ª edición saldría en tomos pequeños en la Biblioteca de Damas ó en la Selecta Portátil y Económica. El traductor de *Los Puritanos* es Bergnes. El de *El Enano* creemos que es Altes y Gurena ».

* El Enano misterioso, 1838. See previous entry.

(T) El // Talisman, // Cuento // del tiempo de la Cruzadas, // por // Sir Walter Scott, // traducido del inglés, // por M. // (Fig) // Barcelona. // Imprenta de don Antonio Bergnes, calle de Escudellers, N°. 36. // 1838. // — 222 pp. 4°; mm. 220 × 137.

BM : « 012611.i.15 ». — Bound in same volume with *Sitio de la Rochela* by Mme Genlis. No important comment. — Hid. has « Scolt, » — « trad. del francés », — « Madrid, lib. de A. Gonzalez. — En 4° past 362 págs [probably including the other work] — Biblioteca selecta e económica. Seccion 1a. Tomo VII ». — MP says that this is the same as the translation by Mora printed before in London.

(T) El // Cuarto Entapizado // ó // La Vieja de la Bata, // escrita en ingles // por Sir Walter Scott. // traducida al Castellano // por // Juan Muñoz y Castro. // (As Monogram « RO ») // Habana : // Imprenta de R. Oliva. // 1838 // — 46 pp. small 8°: mm. 121 × 81 (BM, « 16° »).

BM : « 12603.a.14 ». Bound with « *Los Dos Hermanos* escrita en ingles por Bulwer ».

* Los puritanos de Escocia. Por Sir Walter Scott. Madrid, 1839. imp. de M. Pita, Hijs. de Doña C. Piñuela y S. Omaña, lib. de A. Gonzalez. Cinco tomos en 8°., may., 168 págs el 1°.; 98 el 2°.; 92 el 3°.; 104 el 4°.; 100 el 5°.

MP. — Hid.

(T) El // Castillo Peligroso. // Novela original // Por Sir Walter Scott. // Traducida // Por A. Mata. // (Quotation from

Burns) // Tomo I // Paris, Mejico // Libreria de Rosa. Libreria de Galvan. // 1840—273 pp. 16°.

NYPL: «NCW».— Vol. II, 245 pages, T as in Vol. I.; HT has «El Castillo // Peligroso». — One gets a general impression of a direct translation from the English, but there is no proof.

* Los Desposados ó sea el condestable de Chester. Historia del tiempo de las cruzadas, por Sir Walter Scott. Traducido por P. Mata, París, 1840. imp. de Schneider, lib. de Rosa. Tres tomos en 12°.

Hid. — *Bib. de la France*, 1840, thus : « Trois volumes en-12, ensemble de 36 feuilles 1/2. Impr. de Schneider, à Paris. — A Paris, chez Rosa.» — MP : « This was the first of a series called *Tales of the Crusades*; the translator is the celebrated Doctor Pedro Mata ».

(HT) Guy Mannering. — (T) Guy Mannering, // ó // El Astrologo, // (The Astrologer) // Por Sir Walter Scott. // Traducido // Por E. de Ochoa. // [ten lines from the *Trova del ultimo Juglar*] // Tomo I. // PARIS, MEJICO, // Librería de Rosa. Librería de Galvan. // 1840. — Vol. I, 298 pp. 12° (?); mm. 168 × 100.

Library of Columbia University : « 825Sco8/R38/1 ». — MP : «This translation circulated chiefly in America » : « imp. de Schneider ». — *Bib. de la France*, 1840. — Vol. II, 266 pages; Vol. III, 267; Vol. IV, 312. — The *advertencia del traductor*, dated at Paris in 1840, with the author's notes and additions, is identical with that of the 1838 translation. In this volume is a brief *Catálogo de los libros de fondo de Rosa*, in which others of Scott's novels appear.

* El Monasterio. Por Sir Walter Scott. Traducido de la última edicion inglesa, por D. Eugenio de Ochoa. París, 1840, imp. Schucider [*sic*], lib. de Rosa. Cuatro tomos en 12°.

Hid. — *Bib. de la France*, 1840 : « Quatre volumes in-12, ensemble de 45 feuilles etc ». — MP. — « Schucider » is an easy ms. corruption of Schneider.

* El abad, por Walter Scott, 4 vol, en 12°. [Date not known For source see *Guy Mannering*, 1840, above].

* COLECCION *de novelas de sir Walter Scott*, edicion de lujo. — Madrid, imprenta de Omaña. (1841 ?)

Bol. Bib., II, 234 (1841) : « Esta colección constará de las mejores novelas conocidas e inéditas empezando con la titulada Ivanhoe o el regreso de la

Palestina del caballero cruzado. Se publica por entregas de 16 páginas en 4°. con hermosas láminas sueltas esmeradamente litografiadas. Se suscribe en Madrid en las librerías de Denné-Hidalgo, Poupart, Hurtado, Paz, Villa y gabinete literario. Precio de cada entrega con tres láms. 3. — (Se ha publicado la primera y después que se publique la segunda costará 4 rs. cada entrega) .»

Lucia de Lammermoor // Drama Tragico // En Dos Partes; // Para Representarse en el Teatro // de la // Opera Italiana // de // Mexico. // (Fig) // México 1841. // Impreso por Antonio Diaz, en la calle de las // Escalerillas N. 7. — 63 pp. 24/.

New York Public Library : « NNO qv 142. N° 6 ». Italian and Spanish on opposite pages. Libretto only.

* Aguas de San Ronan, por Sir Walter Scott. Paris, 1841. 4 vol. en-12.

« Catálogo de los libros de fondo de Rosa », in Guy Mannering, 1840.

* Allan Cameron. Novela inédita de Sir Walter Scott. Traducida por R. de Casteñeyra. Madrid, 1841-1842, imp. de F. de P. Mellado, ed., lib. de Dochao. Cuatro tomos en 16°., 236 págs. el 1°.; 210 el 2°.; 240 el 3°.; 260 el 4°. (Bib. de Recreo).

Hid. — *Bol. Bib.*, III, 210, has « Allam », « Walter-Scott », « Castañeira »; and after the date « Establecimiento tipográfico, gabinete literario y librería de Sanz. Cuatro tomos en 16° »; instead of the material given above.

(Cover, light brown) Lucia // de // Lammermoor, // Drama Trajico // en dos partes, // Primera — La Partida. // En un Solo Acto. // Segunda // El Contrato Nupcial. // en dos actos. // Música del Celebre Donizzetti. // (Fig) // Lima, // Imprenta de Jose M. Masias. // 1841. // (T idem) // — 61 pp. 8°.; mm. 150×111 (?).

BM : « 11725.a.2 ». Italian and Spanish texts on parallel pages. Bound with other texts.

* Ivanhoe ó el regreso de Palestina del caballero cruzado por Sir Walter-Scott. Madrid, 1841, imp. de S. Omaña, lib. de Poupart. En 4°., con laminas.

MP. — Hid.

* El monasterio, por Walter-Scott. Traduccion de L de C.

Madrid, 1841, imp. y despacho de Mellado. Dos tomos en 8°.

MP : « Creemos que las iniciales *L. de C.* corresponden a Dn *Leopoldo A. de Cueto.* » — Hid. — *Bol. Bib.*, II, 75 (1841) has : « MONASTERIO(*el*) *por Walter Scott* : traduccion de L. de C. — Madrid ; imprenta de Mellado. Gabinete literario calle del Principe. Dos tomos en 8° » (no date).

* Quintin Durward. Episodio de la historia de Luis XI. Por Walter Scott. Madrid, 1841, imp del *Panorama*, lib. de Cuesta. Cinco tomos en 8°.

Hid. — *Bol. Bib.*, VI, 261. — MP : « 8° pequeño ».

* Las Aguas de S. Ronan. Novela por Sir Walter Scott. Traducida por D.E. Ochoa. París, 1842, imp. de Schucider, [*sic*] lib. de Rosa. Cuatro tomos en 12°.

MP. — Hid. — *Bib. de la France.*

(HT) El // Condestable // de Chester — (T) Los Desposados, // ó sea // El Condestable // de Chester // Historia del tiempo de las Cruzadas, // por // Sir Walter Scott // Traducida // *por P. Mata.* // Médico-Cirujano, Miembro Titular y Corresponsal de Várias Sociedades Sabias del Reino y Estranjeras, Re // dactor en Gefe del Constitucional, Diputado a Cór- // tes, etc. // Tomo I. // Barcelona. // Imprenta del Constitucional. // 1842. — 212 pp.

Hisp. : « 845/Sc 3 c », Vol. II, 229 pp. : Vol. III, 213 pp.

* Guy Mannering, ó el astrólogo, célebre novela de Walter Scott, traducida al castellano por D. Pedro Alonso O'Crowley. Cádiz, 1843, imp. y lib. de la Revista médica. Madrid, lib. de Sanchez. Tres tomos en 8°. con 16 láminas litografiadas.

Hid. — MP, minus certain details.

(HT) Canto // del // Último Trovador. // (T, 1) Canto // del // Ultimo Trovador // (Fig) // Barcelona. // Imprenta de Juan Olivares. // 1843. // — (T, 2) Canto // del // Último Trovador. // Poema en Seis Cantos // por // Walter Scott, // traducido // Por D.P. Piferrer. // Barcelona. // Librería de Juan

Oliveres, editor, // calle de Escudellers, N°. 53. // 1843. — 233 pp. 8°; mm. 133×81; large 16°.

BM : « 1164.a.18 ». The following are advertised at the end, among others : *Actea* (Dumas), *Trilby* (Nodier), Silvio Pellico's prose works; some translations of Soulié; *Coleccion de Viajes* (including Chateaubriand) and the book itself, thus : « Canto del último Trovador; poema en seis cantos, adornado con bellas y curiosas notas, por Sir Walter Scott; un tomo en 16°. 8 rs. » — Hid. varies details, e.g. « coleccion de novelas ». M.P. — A prose translation.

(HT) Coleccion // de // Novelas Escojidas // Tamaño 32°. // Tomo LXXI. // Las Aguas de San Ronan. // — (T) Las // Aguas de San Ronan. // Novela por // Sir Walter Scott. // traducida // Por D. Eugenio de Ochoa. // *Con Láminas*. // Fué, dice la tradicion, // Un asilo de alegría; // ¡Cuán mudado está en el dia ! // Hoy lo es de maldicion. // Woodsworth [*sic*] // Tomo Primero. // Barcelona, // Imprenta de D. Francisco Oliva, calle // de la Plateria, N°. 74. // 1843—Pp. ii+314. The count gives 8°, but cf. HT, « 32° ». Mm. 114×68.

BM : « 12603.a.17(16°) ». — Hid. — « 4 tomos en 16°, con 4 lams ». — The preface says that this novel is « now translated for the first time from English to Spanish by Ochoa ». — Vol. II is like vol. I, with the necessary changes to LXXII and Tomo Segundo; it has 322 pages. — Vol. III has the same HT as vol. II; but the T has « Tomo Tercero »; it has 341 pages. — Vol. IV has the same HT as before, but « Tomo LXXIII »; and the T reads : « Tomo Cuarto »; it has 320 pages. — A note at the end reads, « Nota sacada de la traducción francesa de M. Defauconpret ». — MP: « Tomos 71-74 de la Colección de novelas escogidas ».

It was evidently concerning this translation that Milá y Fontanals wrote the interesting discussion of the versions of Scott into Spanish that appeared in the *Imparcial* in 1844 (See *Obras completas*, 1892, IV, 38 ff.). The taste for Scott, he there writes, has spread far and wide in the last decade; we find nothing like him in our literature since Cervantes. « Las traducciones que más boga han alcanzado hasta ahora, exceptuando alguna de las publicadas por Cabrerizo y las excelentes que forman parte de la *Biblioteca de Damas* del Sr. Bergnes, son de todo punto detestables. Afortunadamente la de *Las Aguas de San Ronan* que acaba de publicar el Sr. Oliva y la del *Monasterio* que anuncia tener en prensa, son debidas a la pluma de un traductor que nunca desmiente lo mucho que hace esperar su esclarecido nombre. — El Sr. de Ochoa ha lucido en la versión de la novela en que nos ocupamos prendas distintas de la que nos prometemos admirar

en la del *Monasterio*, y de las que mostraría probablemente en las de otras aun más caballerescas que la última. » *Saint Ronan* is different from Scotf's other novels; it ends the series of pictures of Scottish customs from the Middle Ages to our time.

* La Fortaleza de los Douglas, ó el castillo peligroso. Novela histórica del siglo XIV, escrita en inglés, por Sir Walter Scott, y traducida libremente del original al castellano, con notas, por D.F.A. Fernell. Sevilla, 1844, imp. de F. Alvarez y Comp. Madrid, lib. Europea. Dos tomos en 8°.

Hid. — *Bol. Bib.*, VI, 243 : « Librería Europea de Hidalgo y viuda de Razola ». MP omits « lib. Europea ».

* La Maga de la montaña. Novela inédita de Walter Scott. Madrid, 1844, imp. y desp. de F. de P. Mellado, ed. En 8°, 230-128 pags.

Hid : « Las últimas páginas contienen : Juana de Lewardeen. Novela por Enrique Berthoud. Lleva portada ». — *Bol. Bib.*, VI, 51 (1846), about as above, with this added : « Establicimiento Tipográfico de D.F. de P. Mellado, Gabinete Literario calle del Príncipe. Un tomo en 8° (Bibl. Popular). »

(HT) Coleccion // de // Novelas Escogidas. // El Enano Misterioso. // (T) El // Enano Misterioso, // por // Sir Walter Scott. // Traducido del Original Inglés. // (Fig) // Barcelona : // Librería de D. Francisco Oliva, Editor, // Calle de la Plateria, N. 74. // 1844. — The count seems to give a very small 8°; mm. 113×70. Pp. 263.

BM : « 12603.a.16(16°) ». List of « novelas publicadas » at end. — MP has simply : « El Enano misterioso. Novela por Sir Walter-Scott. Barcelona. 1844, imp. de F. Oliva. En 16° con una lámina ».

At the end of this translation is a long list of others, including the following : Arlincourt, *La Estranjera*; Ireland, *La Abadesa*; Arlincourt, *El Solitario del Monte Salvaje*; Pigault-Lebrun, *El Hijo del Carnaval*; Scott, *Waverley* (6 vols), presumably the 1836 edition, *q.v.*; Arlincourt, *El Renegado*; M^m^ Cottin, *Malvina*; Hugo, *Nuestra Sra de París*; Arlincourt, *Ida y Natalia*; Summers, *La Huerfanita Inglesa*; Chateaubriand, *Atala y René*; Scott, *Aguas de San Ronan* 1842 (Ochoa's translation); several of Sand's novels, etc.

* El Enano misterioso. *Nuevos cuentos de mi huésped, traducido del inglés al español por Dn. F. Altés de Gurena, con*

lámina. Barcelona, 1844, imp. de M. Sauri, en-16º mayor.

(MP Cover light blue) El Abad, // Novela escrita en ingles // por // Sir Walter Scott, // y// traducida libremente del original ingles // al castellano // por // D. Francisco Alejandro Fernel. // Tomo I. // Sevilla : // *Establecimiento Tipográfico* á cargo // de D. Manuel Gutierrez, // *plaza del Silencio, núm.* 23. // 1845. — (HT) El Abad — (T=Cover through « castellano », then) por D. Francisco Alejandro Fernel. // (Fig) // Sevilla : Establecimiento Tipográfico, plaza del Silencio, núm. 23//1845. — 312 pp. 8º; mm. 165×108.

BM : « 012611.h.3 ». — Vol. II is the same in cover and HT; the T reads « Tomo II » in place of the figure; 321 pp. — Vol. III is similar; 373 pp. — Hid. adds, « Madrid, lib. de la V. de Razola », two vols. 8º.— *Bol. Bib.*, VI, 194 idem. — MP has « 2 vols ».

(HT) Aventuras de Nigel. (T) Las Aventuras // de Nigel. // por Sir Walter Scott // El Amolador. ¿Una historia? — // ¡ Dios os bendiga ! No tengo ninguna // que contaros. // *Poesia del Anti-Jacobino*. // Tomo I. // Madrid 1845 : // Establecimiento Tipográfico. // De D. F. de P. Mellado. — *Editor*. 352 pp. 8º; mm. 160×105. (« Biblioteca popular »).

BM : « 012611.h.5 ». — The verse headings are given in English with Spanish translations. Other things seem to point to direct translation, but no positive proof. — Vol. II has 328 pages. — Hid. as above, except « XL-354 págs el 1º.; 330 el 2º ». — *Bol. Bib.*, VI, 356, idem, but, after « Mellado » has « Gabinete literario, calle del Príncipe », and « Biblioteca popular ». — MP as Hid.

(HT) Coleccion // de // Novelas Escogidas. // El Monasterio. // Nº. 31. — (T) El Monasterio // Novela por // Sir Walter Scott. // traducida // Por D. Eugenio de Ochoa. // Con láminas. // Tomo Primero. // Barcelona : // Librería de D. Francisco Oliva, editor, // calle de la Plateria, N. 74. // 1845. — (Imprenta de Tomas Carreras). 383 pp. apparently small 8º or 16º; mm. 114×74.

BM : « 12603.a.22 ». Vol. II bound with I, 409 pages. « Fin » at end. — The 1843 *St. Ronan* advertises a 4-vol. *Monasterio* translated by E. de Ochoa to follow, but the advertisement in the above mentions 2 vols only.

* Las Aguas de S. Ronan. Novela por Sir Walter Scott. Traducida al Castellano. Málaga, 1848, lib. de J. del Rosal. Madrid, lib. de la Publicidad. Seis tomos en 16º may. (Bib. del Mediodía).

Hid. — MP — Cf. *Imparcial de Barcelona*, 1843, and *Revista de España*, 1868 (III, 145), noted by MP.

* El Talisman. Cuento del tiempo de las cruzadas, por Sir Walter-Scolt [*sic*], traducido del inglés por M. Barcelona, 1849, imp. de J. Olivares. Madrid, lib. de la Publicidad. En 4º.

Hid : « This volume contains also *El sitio de la Rochela o el infortunio y la conciencia*, por Madama Genlis, nueva traducción por E.» — MP says that the translation, Mora's, is bound with the above, and that Olivares was the successor to Bergnes and made a new issue, changing only the title-page.

(T) // Biblioteca ilustrada de Caspar y Roig // Quentin Durward // ó // el Escoces en la Corte de Luis XI, // por // sir Walter Scott. // Adornada con 30 grabados. // (Engraving of the author) WALTER SCOTT // Madrid // Gaspar y Roig, editores // Calle del Príncipe, Núm. 4 // 1851 // En 4º. may., 160 págs. 8º.

Hid. — Biblioteca de Catalunya, Barcelona, and Boston Public Library : « 3091.151 » (where it is bound with other works). The spelling « Quentin » may be noted; previous translations read « Quintin ».

* Ivanhoe, por Walter-Scott, publicada con aprobacion del censor. Madrid, 1854, imp. del *Semanario* y de *La Ilustracion*. En 4º., II-202 págs. y 32 grabados.

Hid : « Se ha publicado en el folletin de *Las Novedades* ». — MP : « Forma parte del *Eco de los folletines*... Madrid, 1854-6. Con él empieza el tomo 70.» Compare the following : « Eco de los folletines. Archivo escogido y económico de obras amenas é instructivas de todos los tiempos y de todos los paises. Madrid, 1854-6, imp. del *Semanario* é *Ilustracion*, despacho de las Novedades. Nueve tomos en 4º. Comprenden estos nueve tomos las obras siguientes : — Tomo II. Ivanhoe, (etc. as above); Amor y Gloria, por Walter-Scott, 18 págs. con 4 grabados; Tomo V. Los Puritanos de Escocia, por Sir Walter-Scott, 174 págs. con 30 grabados; La dama del lago, por Walter-Scott, 50 págs. con 4 grabados ». (See below).

* Amor y Gloria. Por Walter-Scott. Publicado en el folletin de las Novedades. Madrid, 1854, imp. del Semanario y de la Ilustracion. En 4º., 18 págs. y 4 grabs.

Hid. — See also above.

(HT) Obras // de // Walter Scott. // — (T) Isabel // ó // El Castillo de Kenilwort [*sic*] // Novela Escrita en Inglés // por // Sir Walter Scott. // Traducida al Castellano. // MADRID : // Imprenta de JOSÉ M. DUCAZAL, Plaza de Isabel II, núm. 6, // 1854. — 398 pages, illustrated.

Hisp. : « 845/Sco 3 ».

* Los puritanos de Escocia, por Sir Walter-Scott. Madrid, 1855, imp. del *Semanario* y de *La Ilustracion*. En 4°., 174 págs. con 30 grabs.

Hid : « Publicado en el folletín de *Las Novedades* ».— MP : « Editor Angelo Fernandez de los Ríos». He adds that Defauconpret was inventor of the name « a la verdad más claro y expresivo de *Los Puritanos*, célebre después por la ópera de Bellini. Creemos que todas las traducciones castellanas de esta novela, a excepción de la de Bergnes, están hechas del francés. La que salió como folletín en *Las Novedades*, se encuentra encabezada con el quinto del *Eco de los folletines Archivo escogido y económico de obras amenas e instructivas de todos los tiempos y de todos los paises*. Madrid 1854-56, imp. del Semanario e Ilustracion. — Los Puritanos ocupan en dicho tomo 174 págs. y tienen 30 grabados tomados evidentemente de alguna edición francesa ». Bellini's celebrated opera, continues MP, contributed greatly to the popularity of this novel in Spain; it was first given in the Teatro de la Cruz, Sept. 26, 1836; it had been given in the Théâtre Italien of Paris, Jan. 25, 1835. — See also *Ivanhoe*, 1854.

* La Dama del lago. Por Sir Walter Scott. Ilustrada con 4 grabs. Publicada en el folletin de *Las Novedades*. Madrid, 1856, imp. de *Las Novedades*. En 4°., II-50 págs., con 4 grabs.

Hid. — See also above, *Ivanhoe*, 1854.

* Quintin Durward, ó el escocés en la corte de Luis XI. Por Sir Walter-Scott, ilustrada con 21 grabados. Publicada en el folletin de *Las Novedades*. Madrid, 1856, imp. de *Las Novedades* y *La Ilustracion*. En 4°, II-236 págs.

Hid. — MP.

(HT) Ivanhoe // ó // El Cruzado //. (T) Ivanhoe // ó // el cruzado, // por // Sir Walter Scott, // traducido del inglés // Madrid // librería Española // calle Relatores, 14 //Barcelona //

en el Plus Ultra // Rambla Centro, 15 // 1857 // (Back of T): Imprenta de Luis Tasso en Barcelona // Calle Guardia, 15 // En 8º., may., hol., 408 pags. con 4 lams. Por suscricion — (La Maravilla). [See *Rob Roy*, 1858].

Biblioteca de Catalunya, Barcelona. — Hid. — MP.

(HT) Quintin Durward // ó // El Escocés // en la corte de Luis XI. // (T) Quintin Durward // ó // El Escocés // en la corte de Luis XI. // por // Sir Walter Scott. // Madrid // Librería Española // calle Relatores, 14 // Barcelona // en el Plus Ultra // Rambla Centro, 15 // 1857 // (Back of T) // Imprenta de Luis Tasso en Barcelona // calle Guardia, 15. // pp. 440. En 8º may, con 4 láms.

Biblioteca de Catalunya, Barcelona. — Hid. — MP. — The latter thinks it a reproduction of the Bergnes edition. We have compared the two editions and find the supposition to be correct. The volume forms part of a collection issued by « La Maravilla : Gran Sociedad Editorial » (See *Rob-Roy*, 1858).

(HT) Guy Mannering, // ó // El Astrólogo, // Seguido de // El Oficial Aventurero. // Tomo I. — (T) Guy Mannering, // ó // el Astrólogo, // Seguido de // El Oficial Aventurero // por Sir Walter Scott, // y traducida // por D. Pedro A. O'Crowley. Los genios, diz, que en planetaria hora // Evocan voz ó signo misterioso; // Dedíquese á este estudio peligroso // Quien guste; porque á mi no me enamora, » // EL CANTO DEL ULTIMO TROVADOR. // Madrid Barcelona // Libreria Española // En El Plus Ultra // calle Relatores, 14. // Rambla Centro, 15. // 1858. //-357 pp. 8º; mm. 193×129.

BM : « 012611.g.10 ». Published by « La Maravilla gran sociedad editorial »: Vol. II as above with necessary changes, 184 pp. Both read, « Imprenta de Luis Tasso, en Barcelona, calle Guardia, 15 ».

(HT) El Oficial // Aventurero. — (T) El Oficial // Aventurero // por // Sir Walter Scott, // traducido del inglés. // 236 pp. (1858)

Bound with *Guy Mannering*, 1858, q.v.

* El pirator, por Sir Walter-Scott. Madrid, 1858, imp. de L.

García, ed., lib. de Durán y Bailly-Bailliere. Tres tomos en 8º., 286 págs el 1º., 288 el 2º., 140-160 el 3º.

Hid : « Bib. lit. — Las 160 últimas págs del tomo III comprenden, después de fiscalizado *El Pirata*, lo siguiente : *El mágico de Padua*, Leyenda alemana de Tick [*sic*]. — *Clemencia*, por D. Carlos Frontaura. — *La hija de María Estuardo*. Episodio histórico ». — MP idem.

(HT) Rob-Roy. (T) Rob-Roy // novela escrita en inglés // por // Sir Walter Scott, // y traducida // por D.E. de C.V. // « Reinaba á la sazon la odiosa ley de los // primitivos tiempos, y declarando el pre- // potente la guerra al desvalido, le decia : // Defiéndete si puedes » // Wordsworth. *El sepulcro de Rob-Roy*. // Madrid, // Librería Española, // calle Relatores, 14. // Barcelona, // en el Plus Ultra // Rambla Centro, 15. // 1858 // (Back of T) Imprenta de Luis Tasso, en Barcelona // calle Guardia, 15 // pp. 400. En 8º. may. 4 láms.

Biblioteca de Catalunya, Barcelona. — Hid. MP. — A fly leaf headed « La Maravilla : Gran Sociedad Editorial » explains that the society in question « Publica las más grandes obras del saber humano en tomos de 350 a 450 páginas en 4º, con primorosas láminas y ricamente encuadernados con mosaicos de oro y brillantes colores, bajo la dirección de D. Miguel de Rialp. A list of eight « instructive » and eight « recreative » works already published or shortly to appear follows on this announcement, and we learn that Scott's *Ivanhoe*, *Quintin Durward* and *Rob Roy* have appeared, and that *Guy Mannering y el Oficial aventurero* will be the next volume published. (See below).

* Rob Roy, por Sir Walter Scott. Madrid, 1858, imp. de *Las Novedades*. En 4º.

Hid : « Se empezó a publicar en forma de libro en el folletín de *Las Novedades* el 30 de Mayo de 1858 ». — MP remarks that this is a different translation from the foregoing; he thinks that the *folletín* was never finished. — The *Guy Mannering*, 1858, announces a *Rob Roy* as published.

* Lucia de Lammermoor, drama en tres actos y seis cuadros, escrito sobre la novela de Walter Scott y arreglado a la escena española por D.F. de Luna y D. V. de Lalama, n t-p. Barcelona : Vidal y Cia., 1864. 16 pp. illustrated, 4º. (Museo dramatico ilustrado v. 2).

Catalogue of the New York Public Library : « NPL pv 217 N° 34 », but not to be found on the shelves.

(Cover green) Biblioteca Selecta // Walter Scott. // Baladas. // Valencia. // Libreria de Pascual Aguilar, // Caballeros, 1 // 2 rs. ejemplar en toda España. — (HT) Biblioteca Selecta. // IX. — (T) Walter Scott. // Baladas. // Valencia. // Pascual Aguilar Editor, Caballeros, 1. — Imp. de J. Domenech, Caballeros, 47. *N. d.*

BM : « 11612.a.25 », The *Indice* gives the contents. No date. In prose.

(Cover light purple) Eco // de los // Folletines // Los Puritanos // de Escocia. // por Walter Scott. // Archivo Escogido // de // Obras Amenas e instructivas, // de todos los Tiempos // y de Todos los Paises. // Publicadas por las Novedades, // con aprobacion de la Censura. // Madrid. // Se hallará en EL LIBRO DE ORO, // plazuela del Angel núm. 12. --- 173 pp., 8° : mm. 239×156. — *N. d.*

BM : « 012611.i.21 ».

(Cover) Biblioteca Selecta // Walter Scott // Baladas // 2a edición // Valencia // Libreria de Pascual Aguilar // 1, Caballeros, 1 // 2 rs. ejemplar en toda España. — (HT) Biblioteca Selecta // IX. — (T) Walter Scott // Baladas // Segunda edición // Valencia // Pascual Aguilar, Editor // Caballeros, 1. — Imp. de F. Vives y Ca. — 162 pp., 8° : mm. 150×95. — *N. d.*

BM : « 11450.a.22 ». No date ; after 1882. In prose. List given in *índice*.

(Cover grey) Biblioteca de Cuentos y Leyendas // W.M. Thackeray // Segunda Parte // de // Ivanhoe // traduccion del inglés // por // M. Juderías Bénder // Tomo VI // Madrid // Eduardo Mengíbar, Editor // Caballero de Gracia, 23, bajo // 1882 — (HT) Segunda Parte // de Ivanhoe — (T= Cover, but without 1st line, « Tomo VI » and « bajo » — (Dedicated) » A la Señora // Doña Elisa Espar de Osío // B.L.P. // Su atento amigo y seguro servidor // El Traductor. // Madrid, 1882 — 131 pp. 8° : mm. 171×116.

BM : 12604.c.3 ».

(Cover fancy, light Grey). (HT) // Rob Roy // Tomo I // (T) Biblioteca Verdaguer // Rob Roy // por // Walter Scott // traducción de // D. Joaquin Riera y Bertrán // con dibujos de // E. Courboin, Godefroy Durand, Riou y H. Toussaint // Fotograbados de C. Verdaguer // Tomo I // (Publisher's design) // Barcelona // C. Verdaguer, Impresor-Editor // Calles de Llull y Cerdeña, (Ensanche) // 1882. pp. : 317.

Seen at Univ. Library, Barcelona. Vol. II, pp : 311 : similar title-page with the addition // Tomo II // con el Cuento Los Boyeros del mismo autor // version igualmente del Sr. Riera y Bertrán y dibujos de D. José L. Pellicer. // Each volume has editors' notes, and Vol. I is preceded by a preface « Al que leyere » containing a eulogy and criticisms of the novels of Walter Scott.

(Cover fancy, green) (HT) // Ivanhoe // (T) // Biblioteca Verdaguer // Ivanhoe // por // Walter Scott // traducción de // D. Juan Tomás y Salvany // con dibujos de // Adrien Marie, Lix, Riou, Scott, etc. // fotograbados de C. Verdaguer // Tomo I // (Publishers' design) // Barcelona // C. Verdaguer, Impresor-Editor // Calles de Llull y Cerdeña, (Ensanche) // 1883 : pp. 323.

Seen at Univ. Library, Barcelona. Vol. II, pp : 302 : similar title-page except « Tomo II » for « Tomo I ». No introductory preface ; editors' notes at end of each volume.

(HT) Quintin Durward. — (T) Quintin Durward // Novela Histórica // de // Sir Walter Scott // Versión Directa del Inglés // Ilustración Alemana // Barcelona // Biblioteca « Arte y Letras » // Francisco Pérez. — *Ausias March*, 95 // 1883. — (Portrait). — Pp. xxxvi + 582, 8°; mm. 196 × 127.

BM : « 012611.i.16 ».

* Biblioteca Verdaguer. Quintin Durward por Walter Scott, version castellana de Cecilio Navarro con dibujos de Pellicer, Adrien Marie, Comte, Delort, Pille, Sabatier y Taylor. Fotograbados de C. Verdaguer. Barcelona, C. Verdaguer, impresor-editor, 1884. — Tomo 1° 291 pp; 2°, 311.

MP.

* Woodstock. 1886-7.

Published as *folletín* in *El Atlántico* of Santander, 1886-7, according to statement of MP in connexion with translation of 1831, *q.v.*

(Cover pale yellow) Walter Scott // El Pirata // Traducida expresamente para la biblioteca de EL MUNDO // Madrid // Imprenta de « El Mundo » // Madera, 8, principal. // 1887. — (T) El Pirata // Novela Original // de // Walter Scott // Traducida directamente del inglés // Madrid // Imprenta de « El Mundo » // Madera, 8, principal. // 1887. 229 pp, 8°; mm. 224 × 155.

BM : « 12604.h.18 ».

(Cover red) Biblioteca // de los // novelistas — (HT) El Anticuario — (T) Walter Scott // El Anticuario // Nueva edicion // traducida directamente del inglés // Tomo primero // (GH in monogram) // París // Garnier Hermanos Libreros-Editores // 6, rue des Saints-Pères, 6 // 1892 — 357 pp. 12°; mm. 174 × 109.

BM : « 12611.dd.21 » Vol. II, 305 pp.

(Fancy cover) Biblioteca Ilustrada // 1ª sección // Sir Walter Scott // Enrique Mortón // de // Milnwood // 50 céntimos — (HT) Número 8 // Enrique Morton // De Milnwood — (T) Biblioteca Ilustrada // Primera Sección // Sir Walter Scott // Enrique Morton // de // Milnwood // Traducción de J. A. // (Fig) // Barcelona // J. Roura — A. del Castillo // Editores // Ancha, 25, principal // 1893 — 102 pp. 8°; mm. 168 × 109.

BM : « 012612.df.33 ».

(Cover like that of *Anticuario*, 1892) — (HT) Rob Roy // Tomo I — (T) Walter Scott // Rob Roy // Traducido del Inglés // por // D. Amador de Castro // Tomo Primero // París // Garnier (etc., as in *Anticuario*, 1892) // 1896 — 290 pp. 12° : mm. 174 × 109.

BM : « 012613.ee.1 ». Vol. II has 300 pages.

* El Enano Negro por Sir Walter-Scott, traducción de Peregrín Mora. Valencia, 1897, imp. de Juan Guix. 12°, 207 pp. Vol. 49 of *Biblioteca Selecta*.

MP.

(Cover=*Anticuario* 1892) (HT) Redgauntlet // Tomo Primero — (T) Walter Scott // Redgauntlet // Historia del siglo XVIII // Traducida del inglés por D.F. de O. // Prólogo de Constantino Román // (Small) Id, amo mío, id adelante, que yo // siempre franco y fiel os sigo con celo // hasta el último suspiro... // SHAKESPEARE // Tomo Primero // París, Garnier (etc=*Anticuario*, 1892) // 1897 — Pp. xxviii+360, 12°; mm. 174×109.

BM : « 012613.ee.2 ». Vol. II has 317 pages.

(HT) El Abad // (Continuacion de « El Monasterio ») — (T) Walter Scott // El Abad // Segunda Parte // de // El Monasterio // Versión Castellana // de // D. Nicolás Estévanez // Tomo Primero // Paris // Garnier, Hermanos, Libreros-Editores // 6, rue des Saints-Pères, 6 — 306 pp. 8° : mm. 175×108. — *No date* (1908?)

Bib. nat.: « 8° Y² 57174 », which gives the date of 1908. Vol. II has 317 pages.

(HT) El Capitán Aventurero // ó // Una Leyenda de Montrose — (T) Walter Scott // El Capitán Aventurero // ó // Una Leyenda de Montrose // Version Castellana // de // Claudio Santos Gonzalez // París // Garnier Hermanos (etc., as above) — 400 pages, same size as *Abad* 1900. *No date*.

Bib. nat. : « 8° Y² 50861 ».

B. ANALYSIS OF BIBLIOGRAPHICAL MATERIAL

1. BY TITLES

Spanish.	*First English Editions.*
1. El Abad, — 1845, n. d.	The Abbot 1820.
2. Las aguas de San Ronan, — 41, 42, 43, 48.	Saint Ronan's Well 1824.
3. Allan Cameron (« novela inédita »), 41-2.	The Highland Widow (?)
4. Amor y Gloria, — 54.	?
5. El Anticuario, — (I-II) 31, (III-IV) 32, 34, 92.	The Antiquary 1816.
6. El Aposento entapizado, — 30; Cuarto entapizado, — 38.	The Tapestried Chamber 1828.
7. Las Aventuras de Nigel, — 36, 45.	The Fortunes of Nigel 1822.
8. Ballads, two editions, no date. El Capitan aventurero; *see* Oficial.	Ballads and Lyrical Pieces 1806.
9. Canto del último trovador 43.	Lay of the Last Minstrel 1805.
10. Las Cárceles de Edimburgo 31; Desterrada de Holy Rood 32?	The Heart of Mid-Lothian 1818.
11. Carlos el temerario 31, 32?	Anne of Geierstein 1829.
12. El Castillo peligroso, — 40, 44.	Castle Dangerous 1832.
13. Clorinda ó el Collar de Perlas, — 30 (pseud). El Cuarto entapizado; *see* Aposento.	Not by Scott.
14. La Dama del lago, — 30, 33 (« melodrama »), 56.	Lady of the Lake 1810.
15. Los Desposados (Condestable de Chester), — 40, 42.	The Betrothed 1825.

16. Los Desposorios de T(r)iermain, — 30.	The Bridal of Triermain 1813.
La Desterrada de Holy Rood; *see* Cárceles.	
17. El Día de San Valentin (Linda Doncella, Hermosa Joven), — 35 (?), 36.	Saint Valentine's Day, or The Fair Maid of Perth 1828.
18. El Enano misterioso 29?, 32? (Hurtado), 32 (Barcelona), 44 (Oliva), 44 (Sauri), 97 (« Enano negro »).	The Black Dwarf 1816 or 1817.
Enrique Morton; *see* Puritanos.	
19. El Espejo de la tía Margarita, — 30.	My Aunt Margaret's Mirror 1828.
La Fortaleza de los Douglas, ó El Castillo peligroso; *see* Castillo.	
20. Guy Mannering, — 38, 40, 43, 58.	Guy Mannering 1815.
La Hermosa Joven de Perth; *see* Día de San Valentin (36).	
21. Ivanhoe, — 23 (partial), 25, 26, 31 (Madrid), 31 (Valencia?), 33, 41, 54, 57, 82 (Thackeray), 83.	Ivanhoe 1819.
22. Kenilworth, — 31, 32, 35 (opera), 54.	Kenilworth 1821.
23. El lord de las islas, — 30.	The Lord of the Isles 1815.
La Linda Doncella; *see* Día de San Valentin.	
Lucia de Lammermoor; *see* Pastora.	
24. La Maga de la Montaña (« Novela inédita ») 44?	?
25. Matilde de Rokeby 29.	Rokeby 1813.

26. El Monasterio 40, 41, 45.	The Monastery 1820.
27. Retrato Imparcial de Napoleon 29; Vida de Napoleon Bonaparte 30.	Life of Napoleon Bonaparte 1827.
28. El Oficial Aventurero (episodio de las guerras de Montrose), — 27, 31, 33, 58; El Capitan Aventurero n. d.	A Legend of Montrose 1819.
29. La Pastora de Lammermoor ó la Desposada (novela histórica), 28?; Lucia de Lammermoor (opera), — 41 (Lima), 41 (Mexico), 64.	The Bride of Lammermoor; a Legend of Montrose 1819.
30. Peveril del Pico 36?	Peveril of the Peak 1823.
31. El Pirata 30, 58, 87.	The Pirate 1822.
32. Los Puritanos de Escocia 38, 39, 55, n. d. Enrique Morton 93.	Old Mortality. ?
33. Quintin Durward 34, 41, 51 (Madrid, « Quentin »), 56, 57, 83, 84.	Quentin Durward 1823.
34. Redgauntlet 33-4, 97.	Redgauntlet 1824.
35. Roberto, conde de Paris 34.	Count Robert of Paris 1832.
36. Rob-Roy, — 37, 58 (« La Maravilla »), 58 (« Las Novedades »), 82, 96.	Rob Roy 1818.
37. El Talisman, — 25, 26 (London), 26 (Barcelona), 34? 37? 38, 49.	The Talisman 1825.
38. Vision de Don Rodrigo 29.	Vision of Don Roderick 1811.
39. Waverley 36.	Waverley 1814.
40. Woodstock 31, 86-7.	Woodstock 1826.

2. BY YEARS : a. Single Works

1823 Ivanhoe (partial).
1825 Ivanhoe, Talisman.
1826 Talisman (London), Talisman (Barcelona). Ivanhoe.
1827 El Oficial Aventurero.
1828 La Pastor(a) de Lammermoor (?).
1829 El Enano misterioso (?), Retrato Imparcial de Napoleon, Vision de Don Rodrigo, Matilde de Rokeby.
1830 La Dama del lago, Los Desposorios de Triermain, El Lord de las islas, El Aposento entapizado, El Espejo de la tía Margarita, Clorinda (Not by Scott), Vida de Napoleon, El Pirata.
1831 Carlos el temerario, Anticuario (I-II), Cárceles de Edimburgo, Ivanhoe (?) (Madrid), Ivanhoe (Valencia), Kenilworth, El Oficial aventurero, Woodstock.
1832 Carlos el temerario (?) Anticuario (III-IV), El Enano (Hurtado), El Enano (Barcelona), La Desterrada de Holyrood (?), Kenilworth.
1833 La Dama del lago (Melodrama, — Mexico), Ivanhoe, El Oficial, Redgauntlet (33-34),
1834 Anticuario, Roberto, conde de Paris, Quintin Durward, Talisman (?).
1835 Día de San Valentin (?), Kenilworth (opera).
1836 Hermosa Joven de Perth (Día de S.V.), Aventuras de Nigel, Peveril (?), Waverley.
1837 Rob-Roy, Talisman (?).
1838 Guy Mannering, Los Puritanos de Escocia, Enano, Talisman, Cuarto entapizado.
1839 Puritanos.
1840 Castillo Peligroso. Desposados (condestable de Chester), Guy Mannering, Monasterio, Abad. (?)
1841 Allan Cameron (41-42), Lucia (opera, — Lima, Mexico), Aguas, Ivanhoe, Monasterio, Quintin.

1842 Las Aguas de S. Ronan, Desposados.
1843 Aguas, Guy Mannering, Ultimo trovador.
1844 La Fortaleza de los Douglas, Maga de la montaña, Enano (Oliva, Sauri).
1845 Abad, Aventuras de Nigel, Monasterio.
1846
1847
1848 Aguas.
1849 Talisman.
1850
1851 Quentin.
1852-3
1854 Ivanhoe, Amor y Gloria (?), Kenilworth.
1855 Puritanos.
1856 Dama del lago, Quintin.
1857 Ivanhoe, Quintin.
1858 Guy Mannering, Oficial, Pirata, Rob-Roy (« La Maravilla », « Las Novedades »).
1864 Lucia de Lammermoor (opera).
1882 Thackeray's Ivanhoe; Rob-Roy.
1883 Ivanhoe.
1883 Quintin.
1884 Quintin.
1886-7 Woodstock.
1887 Pirata.
1892 Anticuario.
1893 Enrique Morton.
1896 Rob Roy.
1897 Enano negro, Redgauntlet.
UNDATED, — Ballads (2 eds.), Puritanos, Capitan Aventurero. Abad.

b. Collections

1824 * Obras completas de sir Walter Scott (etc); traducidas

por una sociedad de literatos españoles. Alzine. Perpignan.

1830* Nueva Coleccion de Novelas de Sir Walter Scott, traducidas por una sociedad de literatos. Moreno, Madrid.

1832 Biblioteca selecta (portátil) y económica; not exclusively Scott. Bergnes, Barcelona.

1834 Biblioteca de Damas (Not necessarily all devoted to Scott nor printing a large number of his novels). Bergnes.

1836 Coleccion de novelas escogidas (Oliva); not exclusively Scott.

1838 Coleccion de novelas de los más célebres autores extrangeros, Sancha.

1841 ? Coleccion de novelas de sir Walter Scott, edicion de lujo. Omaña, Madrid.

1843 Coleccion de novelas. Olivares, Madrid. Not exclusively Scott.

1845 Biblioteca popular. Not exclusively Scott.

1851 Biblioteca ilustrada de Gaspar y Roig.

1854 Obras de Walter Scott. Ducazal. Madrid.

1854-6 Eco de los folletines.

1857 Biblioteca de damas. La Maravilla.

UNDATED*. Biblioteca selecta de Walter Scott.

3. BY PUBLISHERS.

I. BARCELONA :

1. Bergnes : — Enano 32, Oficial 33, Ivanhoe 33, Redgauntlet 33-34, Anticuario 34, Roberto, conde de París 34, Quintin Durward 34, Rob-Roy 37, Puritanos 38, Enano 38, Talisman 38 (Also Gonzalez, Madrid. Librería Europea).

* Cf. also : — Biblioteca popular (Maga 44, Nigel 45); Biblioteca del mediodía (Aguas 48) y Roig.

2. Brusi :— Vision de Don Rodrigo 29.
3. « El Constitucional » :—Desposados 42.
4. Oliva :—Napoleon 30, Waverley 36, Aguas de S. Ronan 43, Enano 44, Monasterio 45,
5. Olivares (successor to Bergnes) :—Ultimo trovador 43, Talisman 49.
6. F. Pérez :— Quintin 83.
7. Piferrer :— Talisman 26.
8. Roura-Castillo :—Enrique Morton 93.
9. Sauri :— Enano 44.
10. Tasso :— Ivanhoe 57, Quintin 57, Guy 58, Oficial 58, Rob-Roy 58 (Cf. Librería española, Madrid. — « La Maravilla ». — Bib. de damas).
11. Verdaguer :— Rob-Roy 82; Ivanhoe 83; Quintin 84.
12. Vidal :— Lucia 64.

II. BORDEAUX. — Oficial, 27.

III. CÁDIZ.

Revista médica :—Guy 43 (=Sanchez, Madrid).

IV. HABANA :

R. Oliva :— Cuarto 38.

V. LIMA :

Masias :— Lucia 41.

VI. LONDON :

1. Talisman, 25, no publisher announced.
2. Ackermann (London and Mexico) :—Ivanhoe 25, Talisman 26.
3. « Variedades » :—Ivanhoe 23 (partial).

VII. MADRID :

1. Omaña-Poupart :— Ivanhoe 41.
2. Bueno-Razola :— Oficial 31.
3. Ducazal :— Kenilworth 54.
4. García :— Pirata 58.

5. Gaspar y Roig :— Quentin 51.
6. Hurtado (lib) :— Enano 29?, Enano 32?
7. Jordan :— Carlos el temerario 31, Woodstock 31, Kenilworth 32, Hermosa joven 36 (lib. de Jordan).
8. « La Maravilla » :— Guy 58 (Barcelona, Plus Ultra), Oficial 58, Rob-Roy 58.
9. Mellado :— Allan Cameron 41-42, Monasterio 41, Maga de la montaña 44, Aventuras de Nigel 45.
10. Mengibar :— Thackeray's Ivanhoe 82.
11. Moreno :— Matilde 29, Dama del lago 30, Desposorios 30, Lord de las islas 30 (« Sociedad de literatos »), Espejo de la tía Margarita 30, Aposento entapizado 30, Clorinda (pseud) 30, Pirata 30, Anticuario 31-32, Cárceles de Edimburgo 31, Ivanhoe 31?, Carlos el temerario 32?
12. « El Mundo » :— Pirata 87.
13. « Las Novedades » :—Rob-Roy 58, Puritanos n. d.
14. « El Panorama » :— Quintin 41.
15. Perez (lib) ;— Talisman 34.
16. Pita :— Puritanos 39.
17. Sancha (Gonzalez) :—Guy 38.
18. Sanz : Lucia 28?
19. « Semanario » y « Ilustracion » :—Ivanhoe 54, Amor y gloria 54 (Foll d.l. Nov), Puritanos 55, Dama del lago 56, Quintin 56 (« Novedades » y « La Ilustracion »).

(Lib. de Jordan, lib. europea; *see* Moreno).

VIII. MALAGA :

J. del Rosal : Aguas de S. Ronan 48 (Madrid, « La Publicidad »).

IX. MEXICO.

1. Diaz :— Lucia 41.
2. Miguel Gonzalez :—Dama del lago (melodrama) 33.
3. See also Ackerman, London; Rosa, Paris.

X. PARIS :

1. Garnier :— Anticuario 92, Rob Roy 96, Redgauntlet 97, Abad n. d., Capitan aventurero n. d.
2. Moquet :— Talisman 37? (Mora trans.).
3. Rosa (lib.) :— Día de S. Valentín 35?, Aventuras de Nigel 36, Peveril 36?, Castillo peligroso 40 (Galvan, Mexico), Desposados 40, Guy 40, Monasterio 40, Abad (?) 40, Aguas de S. Ronan 41,42.

XI. PERPIGNAN :

Alzine :— Obras 1824+ Ivanhoe, 1826.

XII. SANTANDER :

« El Atlántico » :— Woodstock 1886-7.

XIII. SEVILLA :

1. Alvarez y Compañía :—Fortaleza de los Douglas 44 (Lib. europ., Madrid).
2. Gutierrez :— Abad 45 (also lib. Razola, Madrid).

XIV. VALENCIA :

1. Aguilar :— Ballads, 2 eds., n. d.
2. Bailo (lib., successors);—Ivanhoe 31.
3. Cabrerizo :— Napoleon 29.
4. Gimeno :— Kenilworth 31.
5. Guix :— Enano negro 97.

4. BY TRANSLATORS.

1. Translators known (or probable).

Sociedad de literatos :— Obras 24+, Lord 30, Espejo 30, Aposento 30, Clorinda 30 (pseud.),

	Pirata (?) 30, Anticuario 31-32, Cárceles 31, Ivanhoe 31 ?.
Altes y Gurena :—	Enano 32 (Barcelona), Enano 38 (?), Enano 44 (Sauri).
Juderias Bender :—	Thackeray's Ivanhoe 82.
Bergnes :—	Anticuario 34 (?), Puritanos 38 («A. B »).
R. de Casteñeyra :—	Allan Cameron 41-42.
Amador de Castro :—	Rob Roy 96.
BC*** :—	Oficial, 27.
Nicolas Estébanez :—	Abad n. d.
F.A. Fernel (l) :—	La Fortaleza de los Douglas 44. Abad 45.
J.N. Gallego and E. de Tapia :—	Talisman 26 (Barcelona), Talisman 34 (?).
F. de Luna & V. de Lalama :—	Lucia 64.
P. Mata :—	Desposados 40 and 42.
A. Mata :—	Castillo 40.
D.W. Montes :	Peveril 36 ?
J. J. Mora :—	Ivanhoe 25, Talisman 25, Ivanhoe 33 (?), Talisman 37 (?), Talisman 38, Talisman 49.
Peregrín Mora :—	Enano negro 97.
J.M. Moralejo :—	Día de S. Valentin 35 (?).
G. Morales :—	Oficial 31.
Muñoz y Castro :—	Cuarto entapizado 38.
Cecilio Navarro : —	Quintin 84.
E. de Ochoa :—	Guy 38, 40, Monasterio 40, 45, Aguas 41*, 42 (Paris), 43 (Oliva).
Pedro Alonso O'Crowley :—	Guy 43, 58, Oficial 58.
V. Pagasartundua :—	Kenilworth 32.
P. Piferrer :—	Ultimo Trovador 43.
M. de Rementería y Fica :—	Matilde 29, Dama del Lago 30, Desposorios 30 (?).

Joaquin Riera y Berrain:—Rob Roy 82.
Claudio Santos Gonzalez :—Capitan Aventurero n.d.
Juan Tomás y Salvany :—Ivanhoe 83.
H. Tracia * (Gracia ?) :—Vision de D. Rodrigo 20.
Pablo de Xérica :— Aventuras de Nigel 36 ?
BC*:— Oficial 27.
J. A. :— Enrique Morton 93.
P.H.B. :— Enano 29 ?, Kenilworth 31, Enano 32 ?
L. de C (=Cueto ?) :— Monasterio 41.
E. de C.V. :— Rob-Roy 37, 58 (« La Maravilla »).
J.M.X. :— Ivanhoe 26.
M.L. :— Napoleon 30.
F. de O. :— Redgauntlet 33,97.

2. Translator not identified :

Abad (?) 40.
Aguas de S. Ronan 48.
Amor y Gloria 54.
Anticuario 92.
Aventuras de Nigel 45.
Ballads, 1st and 2nd eds., n. d.
Carlos el Temerario 31, 32 ?
Dama del lago 33 (melodrama, Mexico), 56.
Desterrada de Holyrood 32 ?
Enano misterioso 44 (Oliva).
Hermosa Joven de Perth 36.
Ivanhoe, 23, 31 ?, 41, 54, 57.
Kenilworth 54.
Lammermoor, Pastor(a) 28 ? Lucia 41, (Lima and Mexico).
Maga de la montaña 44.
Napoleon 29.
Oficial aventurero 33.
Pirata 58, 87.

Puritanos 39, 55, n. d.
Roberto, conde de Paris 34.
Rob-Roy 58 (Novedades).
Quintin Durward 34, 41, 51, 56, 57, 83.
Talisman 26 (by Mora ?).
Waverley 36.
Woodstock 31, 86-7.

5. BY SOURCE.

a. Probably directly from English :

Abad, 45, n. d.
Aguas de S. Ronan 41(?), 42, 43.
Anticuario 34, 92.
Aventuras de Nigel 45 (assumed).
Capitan aventurero n. d. (?)
Castillo peligroso 40 (?).
Cuarto entapizado 38 (?).
Desposados 40, 42 (both assumed).
Enano misterioso 29 (?), 32 (Hurtado), 32 (Barcelona), 38, 44 (Oliva and Sauri) Enano negro 97 (?).
Fortaleza de los Douglas 43.
Guy Mannering 38, 40, 43 (assumed), 58.
Enrique Morton 93.
Ivanhoe 23, 25, 26, 31 (Valencia), 33, 57, 82 (Thackeray) 83.
Kenilworth 31, 54 (probably).
Lucia de Lammermoor 64.
Monasterio 40, 45.
Napoleon 30.
Oficial aventurero 27, 33, 58.
Pirata 87 (?).
Puritanos de Escocia 38.
Quintin Durward 34 (assumed), 83, 84 (?).
Redgauntlet 33, 97.

Rob Roy 37, 58 (Maravilla), 82, 96.
Roberto, conde de París 34.
Talisman, 25, 26 (?London), 26 (Barcelona), 34? 37?, 38, 49.
Vision de D. Rodrigo 29.
Waverley 36 (assumed, Oliva).

b. Probably through the French [1]:

Anticuario 31-32.
Aposento 30.
Cárceles de Edimburgo 31.
Carlos el temerario 32?
Clorinda 30 (pseud.).
Dama del lago 30.
Desposarios 30.
Espejo de la tía Margarita 30.
Hermosa joven de Perth 36.
Ivanhoe 31 (Madrid).
Kenilworth 32.
Lord de las islas 30.
Matilde de Rokeby 29.
Obras 24+.
Oficial aventurero 31.
Pirata 30.
Puritanos 55 (MP).

c. Source not determined:

Abad (?)40.
Aguas de S. Ronan 48.
Allan Cameron 41-42.
Amor y Gloria 54.
Aventuras de Nigel 36.

[1] The early date of this group will be noticed.

Ballads, 2 eds., n. d.
Carlos el temerario 31.
Dama del lago 33 (melodrama), 56.
Desterrada de Holyrood 32.
Día de S. Valentin (Linda doncella) 35 (?).
Enano misterioso 44.
Ivanhoe 41, 54, 57.
Lammermoor : Pastora 28 (?), Lucia 41 (Lima and Mexico).
Maga de la montaña 44.
Monasterio 41.
Napoleon 29.
Peveril 36?
Pirata 58.
Puritanos 39, n. d.
Quintin Durward 41, 51, 56, 57.
Rob Roy 58 (Novedades).
Ultimo trovador 43.
Woodstock 31, 86-7.

Imprimerie Sainte Catherine, rue du Tram, Bruges, Belgique.

OCT 1 1923

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

Tome LV. — Numéro 128

NEW YORK
THE HISPANIC SOCIETY OF AMERICA
156th STREET WEST OF BROADWAY
PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE
1922

Août 1922.

SOMMAIRE

Vida y trauajos de Geronimo de PASSAMONTE. Texte publié par R. Foulché-Delbosc. 311
El P. José Manuel MIÑANA. — De Bello Rustico Valentino, o sea Historia de la Guerra de Sucesión en el Reino de Valencia. Versión castellana por Vicente Castañeda. 447

Entered as Second Class Matter at the New York, N. Y. Post Office June 17, 1908, under act of March 3, 1879.

VIDA Y TRAVAJOS
DE
GERONIMO DE PASSAMONTE

Le manuscrit que nous publions se trouve à la Biblioteca Nazionale de Naples : il est décrit aux pp. 69-70 du Catalogue, rédigé par M. Alfonso Miola (1), qui a été imprimé en 1895. Mais dès 1877 il avait été feuilleté — un peu rapidement (2), semble-t-il — par Menéndez y Pelayo. Le texte que nous fait connaître ce manuscrit est fort curieux; l'absence de toute prétention littéraire ne diminue en rien sa valeur, qui est d'être un document humain où nous voyons ce qu'éprouvait, pensait et croyait un homme de condition modeste et d'esprit simple, dont une vie d'aventures et de misère finit par faire un simple d'esprit.

L'auteur, Geronimo de Passamonte, dut naître vers 1555 dans un village d'Aragon dont il ne dit pas le nom, mais qui était situé au sud-sud-ouest de Calatayud, à une lieue du monastère de Piedra (3). Il ne nous dit pas non plus la profession de

---

(1) *Notizie di Manoscritti Neolatini. Parte prima. Mss. Francesi, Provenzali, Spagnuoli, Catalani e Portoghesi della Biblioteca Nazionale di Napoli.* Napoli, 1895. — Le titre que nous avons adopté (*Vida y travajos de Geronimo de Passamonte*) ne se trouve pas dans le manuscrit. A part ce détail, notre édition reproduit minutieusement le texte original.

(2) « Allí encontró dos curiosas autobiografías, manuscritas también, del siglo XVI... otra de un fray Gerónimo de Passamonte, que anduvo cautivo en Berbería y cuenta en su libro famosas historias de hechicerías de las cuales fué víctima el autor en Italia y en España. » (*Origenes de la Novela*, IV, p. 27. Nueva Biblioteca de Autores Españoles, 21). Malgré son intention, plus d'une fois exprimée, de se faire moine ou de devenir prêtre, Passamonte ne fut jamais *fray*. Quant aux « sorcelleries » dont il se plaint, c'est seulement l'Italie qui en fut le théâtre.

(3) Nuestra Señora de Piedra. — Piedra est le nom d'une rivière qui se jette dans le Mesa, affluent du Jalon.

son père; la famille devait jouir ou avoir joui d'une certaine aisance, puisqu'elle possédait un tombeau à Nuestra Señora de Piedra. La plupart des parents de Passamonte appartenaient à l'administration, dans laquelle la famille avait de tout temps occupé une place honorable : ils habitaient Saragosse, Calatayud et des petites villes des environs.

Orphelin à l'âge de dix ans, Geronimo entre d'abord au service de l'évêque de Soria; vers douze ou treize ans il va étudier chez un oncle qui était d'Eglise : celui-ci le brutalise, ce qui le détermine à s'échapper. Se sentant attiré vers la religion, il fait vœu de devenir moine, mais l'opposition de son frère l'oblige à changer d'avis.

A Barcelone, Passamonte s'engage comme soldat dans la flotte qui, sous le commandement de don Juan d'Autriche, va combattre les Turcs. Comme il avait passé deux ou trois années chez son oncle, il devait avoir alors tout au plus seize ans, âge précoce, mais qui n'a cependant rien de surprenant à une époque où l'on choisissait de bonne heure une carrière. Passamonte prend part à la bataille de Lépante (7 octobre 1571); il ne trouve rien à nous apprendre sur l'événement. Par contre, il exprime le regret — qui était celui du généralissime et de tous les soldats — que la campagne n'ait pas été poursuivie. Les hésitations de Philippe II et la duplicité des Vénitiens firent, en effet, perdre le fruit de la fameuse victoire.

Passamonte assista encore à l'expédition de Navarin (1572) et à la prise de Tunis (1573). Laissé en garnison dans cette ville, il y fut fait prisonnier quand, en 1574, Tunis retomba au pouvoir des musulmans. Pendant dix-huit ans sa vie fut une suite ininterrompue de souffrances, supportées avec l'aide de la religion; une sorte de stoïcisme lui permet de parler presque avec humour des coups qui ne lui furent guère épargnés. Et pendant dix-huit ans ce furent des plans d'évasion, des projets de fuite, déjoués tantôt par un hasard malheureux, tantôt par la traîtrise de quelque compagnon. Enfin, en 1592, après avoir traîné sa

chaîne à Constantinople et à Tunis, à Bizerte et à Alexandrie, sur terre et sur mer, il est racheté.

Il se rend d'abord à Rome pour remercier ses libérateurs et de là à Loreto pour y faire ses dévotions. Il va ensuite (1593) en Espagne, dont, en débarquant, il couvre de baisers le sol qu'il espère ne jamais plus quitter. Pendant une année ou deux il vit à la charge des différents membres de sa famille, ne réussissant ni à se faire prêtre ni à obtenir un bénéfice.

En 1594 ou 1595, toujours comme simple soldat, il regagne l'Italie et va tenir garnison à Gaète. Dès lors une véritable folie de la persécution s'annonce chez lui : partout il se croit poursuivi par des sorciers et des sorcières, s'imagine être ensorcelé et empoisonné, a des visions et entend des voix mystérieuses. En 1597 ou 1598, il quitte Gaète et pendant près de deux ans fait son métier de soldat en arpentant la Pouille et la Calabre. Enfin, en 1599, il peut se fixer à Naples, et il s'y marie avec une jeune fille qu'il est allé choisir dans un couvent pour être sûr de sa vertu. La nouvelle mariée semble irréprochable, mais sa famille se compose d'un beau-père qui est un intrigant, d'une mère qui est une « sorcière » et d'une sœur de mœurs légères. Et Passamonte sera — ou se croira — plus persécuté que jamais.

La fin du manuscrit nous donne l'interminable liste des prières — en espagnol ou en latin — que Passamonte récitait au cours de la journée et qui devaient ne lui laisser que fort peu de temps pour son service militaire.

L'homme, tel que nous le révèle la lecture de ces mémoires, n'a rien de bien attrayant. Sa belle époque, ce sont les années de captivité, pendant lesquelles il fait preuve d'énergie, de courage, d'imagination. La position qu'il occupe — ou qu'il prétend avoir occupée — parmi les autres captifs, rappelle assez celle de Cervantes à Alger : c'est toujours lui qui combine des plans d'évasion, et ses initiatives ne sont jamais punies trop sévèrement. Là s'arrête la ressemblance. Quand il sort de cap-

tivité, Passamonte a usé le peu d'intelligence qu'il avait et son alacrité est bien morte. Rendu à la liberté, il se montre absolument incapable de l'effort qui aurait pu lui permettre de mener une vie normale. Il se laisse entretenir par sa famille, voudrait que ses années d'esclavage fussent récompensées à l'égal d'actions d'éclat, s'aigrit et finit par aller végéter dans l'existence monotone des garnisons d'Italie. La folie de la persécution se complique, chez lui, de folie religieuse. Il écrit ses mémoires pour démontrer la nécessité d'interdire aux chrétiens des relations avec les mauvais esprits, car les mauvais esprits sont cause que les chrétiens vivent moins moralement que les incrédules — théorie quelque peu piquante sous la plume d'un croyant aussi fervent.

Passamonte écrit comme il parle, probablement un peu plus mal, car parfois il commence une phrase, s'embrouille et, ne sachant manifestement plus ce qu'il allait dire, la laisse inachevée et passe à une autre. Sa seule « littérature », ce sont les livres de prières, auxquels il doit le peu de latin qu'il a retenu. Toutefois, ses préoccupations religieuses lui ont valu de connaître — de nom — Fray Luis de Granada, Sergio (?), Luther, le cardinal Wolsey; il parle de Campanella et cite en italien (bien défectueusement dans le manuscrit) une strophe de l'Arioste. Sa langue se ressent de sa longue absence d'Espagne et de son séjour en Italie. Il emploie des italianismes, tel *imparar* (chap. 52) pour *aprender* (ital. *imparare*), *valenton* (chap. 50) pour homme de bien (ital. *valentuomo*), *indiuinar* (chap. 56) pour *adivinar* (ital. *indivinare* ou *indovinare*), *alegreza* (chap. 54) pour *alegria* (ital. *allegrezza*).

Le manuscrit n'est pas de la main de Passamonte, mais il contient sa signature. Il fut copié sur ses indications par Domingo Machado, bachelier en théologie de l'Université de Salamanque. Les fautes y sont fréquentes. L'écriture est assez lisible, mais en quelques endroits où l'encre a corrodé le papier, on ne peut rétablir les mots que d'après la silhouette des lettres.

R FOULCHÉ-DELBOSC.

VIDA Y TRAVAJOS
DE
GERONIMO DE PASSAMONTE

Al Reuerendisimo Padre Iheronimo Xauierre, Generalisimo de la sagrada Religion de Santo Domingo. En Roma.

Abiendo estado diez y ocho años cautibo de Turcos, me hiço Dios merced fuese restituido en tierra de sacramentos, y mereci por su graçia la primera quaresma uir los sermones de Vuestra Paternidad Reuerendisima en la yglesia mayor de Calatayud, y asi me a pareçido persona muy digna, si bien yo yndigno para dedicar este libro a persona tal, juntamente con el Padre Barto[lo]mè Perez de Nueros. Y ansi supplico umilmente por las llagas del Hijo de Dios se dè remedio a tantos daños como ay entre Chatolicos, y solo por esto e escrito toda mi uida y mi intençion, sin pretender ni aber ninguna banagloria. Porque antes que escribiesse estas epistolas, fuè acusado por libro de heregias en el arçobispado de Napoles, de malsi(g)nes, y le tubieron mas de quatro meses; y me le bolbieron y me dauan liçençia si lo queria ynprimir, pero yo no e pretendido ni pretendo tal, sino encaminarlo a Vuestra Paternidad Reuerendisima para el remedio; y miren como personas de tan alto entendimiento que da Jesuchristo, graçias a su padre onipotente, que ay cosas escondidas de sabios prudentes y las sauen los niños. No me alargo mas como yndigno, sino que Nuestro Señor guarde a Vuestra Paternidad Reuerendisima como puede. De Capua, a veynte y çinco de henero 1605.

Menor seruidor de Vuestra Paternidad Reuerendisima
Geronimo de Passamonte.

Al Reuerendisimo Padre Bartolomè Perez de Nueros, asistente de España en la Compañia de Iesus. En Roma.

Auiendo sido Vuestra paternidad Reuerendisima el medio por quien Dios me restituyò en tierra de sacramentos, y por conocerle y saber su alta doctrina, me a pareçido persona muy digna para juzgar mi yntençion en lo que por este libro pretendo. Porque, en el tienpo que e estado entre Turcos, Moros, Iudios, y Griegos, e bisto su total perdicion por tratar con Angeles malos, y despues que estoy entre Catolicos a permitido su diuina Magestad que yo aya padeçido tantas persequçiones por malas artes, que si tengo uida es por la ymmensa bondad de Dios. Y e benido en la quenta, como la ruina de toda la Christiandad es por dar credito a estos malos spiritos, y aun soy de pareçer (remitome a la berdad) que tanto sufrirà Dios el mundo asta que todos los Catolicos den en guiarse por malos angeles y bendrà el berdadero Antechristo publicamente, pues ay oy tantos ocultos. Todos mis trauajos y mi uida està aqui scrita, y mi pareçer. Ago Vuestra Paternidad Reuerendisima juez en el remedio desta causa con el Generalisimo de la sagrada religion de Santo Domingo. Guarde Nuestro Señor a Vuestra Paternidad como puede muchos años. De Capua, donde aora bibo por uir ocasiones, a veynte y seis de henero 1605.

Menor seruidor de Vuestra Paternidad Reuerendisima.
Geronimo de Passamonte.

Spiritus Sancti gratia illuminet sensus et corda nostra. Amen.

Dizen en nuestra Hespaña, que no ay mejor maestro que el bien acuchillado. Para mejor declarar estas palabras y para que se uea la immensidad de mi Dios escriuo mi uida y trabajos desde mi infançia, y pongo por juezes a los doctores sacros conforme mi intençion.

Capitulo primero.

Siendo de edad de 7 años por ahi, que aun eran biuos mis

padres y aguelos, me salia despues de comer a jugar, y lleuaua un aguja de arramangar en las manos que era mas larga de hun dedo, y para quitar la aldaua de la puerta, me la puse en la boca. A este tiempo mi señor padre, que estè en gloria, me llamò : y yo, por responder, me traguè el alfiler y se quedò en medio de la garganta y me ahogaua, y con muchos remedios no lo pude arrauesar. Y una hermanica de 3 años me ponia la mano y no lo pudo sacar. Al ultimo la traguè : o que la digiriesse, o que Dios hizo milagro, no pareciò mas.

Capitulo segundo.

De ahi a otro año o por ahy, uino al lugar un bolteador destos que caminan por encima de las cuerdas y boltean. Y yo, de muy agudo, tomè una estaca hun dia en el corral de mis padres y subi por lo baxo de unas tapias a no sè quantos hilos de alto, y poniendo el palo en un agujero, me echè de pechos en èl y començè a hazer bueltas al reedor. Quise hazellas tan de prisa que se me fueron las manos, y di de pechos en tierra y quedè muerto o casi. No sè lo que estube en tierra, que despiertè como de sueño y no me podia lleuantar. Al fin me lleuantè y fui como pude en casa. De alli a no sè què dias my padre me quiso açotar o que dixesse la uerdad. Yo la dixe y me açotò; y no me acuerdo mas, sino que estube bueno.

Capitulo terçero.

Otra bes, nadando en el rio ny sabiendo mucho, me cogiò un recuenco y me ui quasi ahogado, y sali libre sin saber como.

Capitulo quarto.

Otra bes, siendo ya mi madre y aguela muertas, no sè què enfermedad me diò que fui despedido de los medicos, y ui el ataud y antorchas encendidas en la camara para lleuarme en un monasterio de San Bernardo donde era nuestro enterramiento, que es

une legua del lugar. Y entrando mi padre en la camara con las espuelas calçadas a darme la bendiçion, que yua a Çaragoça a negoçios del reyno y me hablò, yo le dixe, llorando, las antorchas y ataud para quien eran? El me consolò y me diò la bendicion y se fuè De alli a no sè què dias yo estuue bueno.

Capitulo quinto.

Antes desto que agora he escripto, en uida de my madre, me dieron ciertas tercianas o quartanas, y como me dexaua el frio, me tomaua la callentura y yo cantaua con mucha gracia, que quasi todas las señoras del lugar uenian a uer esta marauilla, y estuue bueno.

Capitulo sexto.

Tambien otra uez me dieron ciertas uiruelas, que me acuerdo con un cuchillico me abrian la boca para comer, porque estaua una llaga de la cabeza a los pies, y tambien sanè.

Capitulo septimo.

Despues de la muerte de mis padres quedamos tres hermanas y dos hermanos; yo seria de edad de diez años o por ahy. Dexò mi padre por nuestros tutores a Pedro Lujon y a Doña Maria de Passamonte, su muger. Estos señores, por ciertos uandos, se retiraron a tierras del Conde de Aranda. A my me embiaron a Soria a seruir el Obispo, y por ir tarde, me assentò la persona a quien fui encomendado con un amigo suyo, doctor en Medicina. Este biuia en una casa que auia un trasgo, y esta mala phantasma muchas noches uenia ençima de my. Yo uine e estar quasi a la muerte y nadie me curaua. My amo uino a morir; y muerto el, yo sali de aquella casa, y bino la quaresma, y confessando y comulgando estuue bueno.

Capitulo 8.

La persona a quien fui encomendado en Soria me tuuo en su

casa y despues me puso con un cauallero que se llamaua Antonio Calderon. Ally estube muy malo, pero fui muy regalado y estube bueno.

Capitulo 9.

Siendo yo de edad de 12 o treze años, mi hermano fuè por my y me truxo para estudiar la gramatica, y un tio mio clerigo, hermano de my madre, era a quien se auia renunciado nuestra tutela. Estando yo en su casa, me mandò echar una caualgadura a la adula y despues la ubo menester para ir a una missa nueba, y me dixo, porquè la abia echado ? Y yo le dixe: « Vuestra merced me lo mandò ». Arremetiò tras my, y yo me huy por una sala a unos entresuelos nuebos. El corriò y tomò unas baras de membrillo y cerrò la puerta de entresuelo, que era nueba, y me diò tanto, que quasi me matò. Pusieron un escalera de coger fruta por una uentana, y entraron y me quitaron quasi muerto, y estube fuera de sentidos muchos dias; y despues estube bueno.

Capitulo 10.

Por temor deste tio me fui en Çaragoça, que estaua mi hermano, y èl lo sintiò mucho. Y yo, hun dia oyendo missa en Nuestra Señora del Pilar, me uotè en su capilla, que, aunque a my hermano pesasse y a todo mi linage, me auia de poner frayle en un monasterio de Bernardos que se llama Veruella. Y quando sali de la capilla, se alçaua la hostia en el altar maior. Me tornè a arrodillar y confirmar la proprio. Dixe a my hermano my boluntad, èl no me consintiò. O secretos de Dios ! Reñimos de palabra, y como era maior, yo callè. El me dixo que yo auia de ser deshonrra de mi linage, y yo respondi : « Pues ahora passa el Señor D. Juan en Italia, yo me irè en Roma, y con la ayuda de Dios pienso ser mejor de todos. » El me consintiò, o por quedarse con la hazienda o por lo que Dios fuè serbido, y yo bine hasta Barçelona con intento de ir en Roma para ser de la yglesia, y alli esperè el passage.

CAPITULO VNDECIMO.

Estando en Barçelona con descommodidad, me puse a pensar y dixe : « Valame Dios, yo soi corto de uista: como tengo de estudiar, no teniendo renta? » Y pensè en mi imaginacion : « Mis aguelos sirvieron al Rey Catholico Don Fernando y ualieron tanto; tambien puedo yo servir al Rey », y ansi me fui a la plaça de San Françisco y me assentè soldado en una compañia que alli se hazia. El Capitan se llamaua D. Henrrique Çentellas, y D. Miguel de Moncada el Maestre de Campo. Passè en Italia con el Señor D. Juan de Austria, y fuimos a alojar a los casales de Auersa. Yo iua malo y perdi el camino, y por mal que otros de mi compañia hauian hecho, salieron ciertos hombres armados al camino, y como me encontraron solo, me quitaron la espada, y pues no me mataron doi graçias a Dios.

CAPITULO 12.

En Auersa tornè a recayer muy malo; y un honrrado patron, auiendo alli un buen Hospital, no quiso sino tenerme en su casa : y èl y su mujer y dos hijos y hun hijo me seruian, haziendome toda merced. Y uine al cabo y al fin me lleuaron al Hospital y estube algunos dias bien gouernado. Y el dia que tomè la purga, uino por mi un Cabo de esquadra y otros amigos, y me dixeron que me lleuantasse, porque dauan el socorro. Yo me escusaua por la purga. Hizieronme lleuantar burlando comigo, y mas que al baxar de la escalera me hartè de agua con la purga en el cuerpo. Y estube bueno.

CAPITULO 13.

Embarcamonos y fuimos a Mesina con la armada; alli tornè a recaer y bine quasi a la muerte y me querian dexar al Hospital. Yo, con zelillo desta honrrilla temporal, dixe que yo auia de morir o hallarme en la armada. Ganamos el jubileo que embiò Pio Quinto; y yo, por recebir el Sacramento a la yglesia del

Pilar, estaua tan malo que si amigos no me fauorecian, la multitud de la gente quasi me ahogaua. Embarqueme con la armada, y antes de llegar a Corfù estube bueno sin regalo.

Capitulo 14.

En los molinos de Corfù se hiço el aguada, y alli, frontero en un puerto que se llama las Gumeniças, tomò muestra su Alteza a la felicissima Armada catholica. De alli nos partimos con animos inuencibles, y a 7 de otubre domingo, salido el sol, año 1571, dimos la batalla al Turco con cien galeras menos de las suyas, y goçamos con la ayuda de Dios la felicissima victoria. Yo sali sin ninguna herida, aunque la galera en que yo iua peleò con tres del Turco.

Capitulo 15.

Con esta victoria tornamos en Italia, que nunca tornaramos sin seguilla, y con no poco trabajo de mar por tierra marchando. Año de 1572 fuimos a la jornada de Nauarino, y con muy larga embarcacion y trabajo sin probecho, por no auer enuestido con la armada del Turco en Modon, que cierto fuera otra mejor victoria. Boluimos en Italia, y desbarcando en Risoles, nos dieron un socorro de treynta y tantos reales. Yo uenia muy malo; y por mas ayuda de costa, un amigo paysano y camarada me hurtò todo el socorro de la bolsa y se fuè hasta hoy. Creo deuiò de pensar : « Este muere : mejor es para mi que para otro. » En aquella campaña tendido, me tomò un amigo a cuestas para lleuarme encubierto allà casi noche : una muger pobre y honrrada me tubo en su casa no sè què dias en un pobre estrado, que no auia camas. Aquel inbierno estube en Calabria, alojado y siempre malo. Los patrones se dolian de my, y estuue bueno. Y uallia una gallina medio real y un capon tres cinquinas ; y aora gracias a Dios.

Capitulo 16.

Año de 73 fuimos a tomar a Tunes, y yo era a soldado en ely

tercio de Napoles, que el de Don Miguel de Moncada fuè reformado en èl. Yo iua con una terrible quartana, y mi Capitan D. Pedro Manuel me quiso dexar en Mesina y en Palermo y en Trapana. Yo, por zelo de la honrra, no quise sino ir a la armada o morir. Y me acuerdo que, el dia que desbarcamos al arenal de la Goleta con buena marea, me tenia la quartana : y yo, armado con my coselete y pica, con el terrible frio hazia cruxir mis guaçamalletas. El Capitan, que me biò, me hizo subir des esquife. Yo dixe : « Porquè ? » El me dixo que me quedasse con los malatos. Y me tornè a arrojar al esquife. Y el Alferez Holguin mio dixo : « Soldado tan honrrado, dexenle ir. » Metieronse los esquadrones terribles, huyeronse los Moros y Turcos de espanto, y tomamos la ciudad sin pelear. Quedamos ocho mil honbres en ella, que nunca quedaramos, y yo tuue mi quartana seis meses, y con racion a usança de galera sanè, con mucho trabajo, assi de un fuerte que alli se hizo como de muchas y continuas guardias.

Capitulo 17.

Estubimos en Tunes un año, y uino la armada del Turco sobre nosotros con 300 galeras y beinte galeaças. Y en termino de 53 dias, por mal gouierno se perdiò la Goleta y Tunes. Yo fui esclauo en la Goleta con un arcabuzazo por el cuello que me sale a la espalda izquierda, y otras heridas. Este arcabuzazo me librò la uida. Porque yo con otros amigos nos auiamos arrojado a la muerte, determinados de no ser esclauos, y no hube llegado yo a la iglesia con mis heridas, arrimado a las paredes como pude, que los enemigos de la fe entraron por aquel puesto y ganaron la fuerça. Fuy comprado con otros heridos por muerto en quince ducados, y fuimos 700 millas hasta Turquia quasi sin curarme, y no pude morir, dando boces como loco. En Nauarino fui principiado a curar, y en 4 meses de aquel inbierno no sè què me diga que estube bueno.

Capitulo 18.

Eya Passamonte ! quesistes ser soldado sin pensar que el apostol San Pablo lo fuè, y San Sebastian, y otros sanctos. Y aquellos illustrissimos Machabeos con tanto derramamiento de sangre defendieron y pelearon. Pues alegremente, que a grande animo grandes trabajos se aparejan ! Yo fui captiuo 18 años, primeramente de un capitan de galera, que, como tengo dicho, me comprò por muerte a la uentura. Tubome en su casa, cauando un jardin con algun regalo no poco peligro, porque las Turcas de casa me dauan fastidio, y de sangre y carne ay poco que fiar, pero todo lo puede Dios. Venida la primauera, como yo era esclauo nuebo, mi amo me dexaua caminar solo : y a caso fui al Taraçanal alli en Constantinopla, y entrè por buscar algun amigo en una galera capitana que alli estaua. El amo della se llamaua Rechesi Baxà, que iua por virrey en Tunes. Como entrè, hallè un Hespañol y le perguntè : « Estos forçados son Turcos ? » Y èl me dixo que todos eran Christianos. Yo me marauillè y le dixe : « Como no os is en tierra de Christianos ? », y èl me dixo que callasse. Yo me fui, y con gran desseo de uenir en una galera dessas, por alçarme con ella. Mi amo queria uender dos christianos que le auian quedado de los heridos que comprò, que los otros se le auian muerto; y yo, como ui esto, le roguè me uendiesse a mi. El se marauillò, y, uista mi boluntad, me uendiò; y tornè con esse Virrei en Tunes, donde auia sido soldado. Y la muralla de la ciudad que auia ayudado a derribar con bayuenes, la tornè a ayudar a hazer con muchos palos, y por ser conocido de los moros de alli, lleuaua algo de mas.

Capitulo 19.

Fuè tanto el trabajo que yo padecia del arcabuzazo, que no podia lleuar un barril de agua, ni leña, ni cosa a cuestas, que se me arrancaua el anima, no por la entrada ni salida de la herida, sino junto a la cintura. Y no pudiendo morir, biuia con trabajo; pero a puro palo me hizieron fuerte y se me quitò aquel dolor.

Capitulo 20.

Embiò mi amo cien christianos de Tunes a Biserta para hacer alli un castillo, y yo fui uno dellos. Como yo me ui en Biserta, y ui que para ir a una montañuela que està encima de la Ciudad, donde haziamos el castillo, passauamos con nuestros palos, haçadas, y herramientas a cuestas cada mañana y tarde por delante de la puerta del castillo de la marina, me pareciò grande necedad no cerrar con 4 biejos que estauan a la puerta y alçarnos con el castillo, y armar la Capitana que estaua debaxo de la muralla del Castillo, y los remos y uelas estauan dentro, y cañonear la ciudad, y irnos en tierra de Christianos. Tratelo con algunos Christianos de quien me fiè; dixeronme que [lo] hiciesse, que moririan conmigo por su libertad. Dentro del castillo auia un Christiano que alambicaua agua ardente. Yo, con un guardian, en achaque del agua ardente fui a èl; pareciendome que en su traza y habla me podia confiar, me arriesguè y le di parte. Hallè el buen coxo, que lo era, con lindo animo, y me dixo : « Señor, muy bien se harà, porque yo sè el almaguazen de las armas y polbora, y aqui no ay mas de 20 plaças, y todos son biejos y de poco. Pero por mas seguridad esperaremos que se uayan las galeotas de corso que estan dentro del canal, porque los mas de los soldados dellas posan en el castillo y nos daran grande impedimiento. » Confirmose que las galeotas siempre se iuan o por la mañana o por la tarde, que uistolas ir a la tarde, quando baxassemos, diessemos el assalto. Yo tenia 80 Christianos en la prision, y yuamos a trauajar al Castillo. Los otros 20 eran algunos maestros, y hazian una galeota en un isloto que està alli en el canal. Yo hize de mi[s] 80 tres postas con sus cabezas, y auisè a los de la isla, que en sintiendo el ruido, que bolassen. De mis 80, en arremetiendo y ganando la puerta, los 20 subiessen encima de la puerta y cortassen el rastrillo, y los otros 20 defendiessen y atrancassen la puerta hasta asseguralla, y assegurada, subiessen con los otros a defendella con esfuerço. Y yo con los otros 40 auia de bolar a los almaguazenes por armas y poluora,

y que andase la dança; y muertos los pocos y ruines Turquillos, cañonear muy bien la ciudad y hazellos sfrasar por aquellas campañas a son de artilleria, y hazer un agujero por la muralla a la buelta del canal, y armar nuestra galera, que estaua alli debaxo, y coger el camino hazia tierra de Christianos. Hecho este concierto, todos nos compramos cuchillos secretamente y hezimos unas contrafaldiquerillas en los calçones de tela, para lleuar cada uno dos piedras como gueuo escondidas. Y con nuestras palas y açadas y con otros hierros, con que trauajamos, iuamos apercibidos con un leon en el cuerpo cada uno, y pliege a Dios no ubiesse alguna oueja; y lo que mas a Dios se rogaua, nos guardasse de traydores. Por todo un uerano, siempre quando se iuan dos otras galeotas por la mañana, a la tarde uenian otras, y no pudimos hacer nada; y durò esto no solo el uerano, pero el inbierno se quedaron alli en el canal, por nuestro mal, dos galeotos de 22 bancos a inuernar. Vino una galeota de un mercader, buena, que no iua en corso sino haziendo mercançia de Argel a Tunes y a los Gelues; y el capitan della, por no hacer gasto de tomar casa, inuernaua en ella. Diò fondo en medio de una saetia francesa que alli estaua, y nuestra capitana, sin entrar dentro en el canal. Vista esta commodidad y que no podiamos tomar el castillo, dixe que era bueno la tomassemos. Determinados, se diò orden que a 4 Turcos que estauan con nosotros en la prision los embriagasemos haciendo fiesta, y que Lazarin de Arenas, Genoues, buen marinero, fuesse nuestro comitre, y èl con otros 4 pusiessen el timon, y los demas attendiessen a armar la galeota y a pelear, que los remos estauan debaxo de las bancadas. Y una camarada de las mias, que se llama Iuan Fernandes, animasse en cruxia y gritasse: «Biua Malta!» para [que] los Turcos pensassen que las galeras de Malta auian uenido; y baliò mucho. Yo con otra camarada mia que se llamaua Francisco Pedroso, fuessemos a cortar las gumenas y palamaras de la galera capitana para que se atrauessasse en el canal y no pudiessen salir las galeotas que estauan dentro en el canal tras noso-

tros. Diose orden a un Griego que se llamaua Francisco, y por ser esclauo biejo lo hizieron cuzinero y se fiauan del; este auia de tener la hacha con que cortaua la leña lesta para la noche del effecto. Y un Hespañol que seruia al capitan, que tenia la sobrestantia del castillo que haziamos alli çerca de nuestra prision, nos hacia la guardia con dos señales, y eran que si uenia alguna galeota y se quedaua fuera de la Capitana, que echase tierra por una uentana, y si passaua dentro, que echase agua; por la tierra, que estubiessemos quedos, y por el agua, que saliessemos a la pelea. Venida la noche del effecto, pusimos los Turcos que dormian con nosotros de manera que por 3 dias no tornaron en si, porque les pusimos agua ardiente por agua en el uino. Y tanto que se haçia la fiesta, un Candioto, que tenia la maça con que se hierra y deshierra, rompiò las cerraduras de dos puertas para que saliessemos, y quando nos herraua, en lugar de herrarnos, nos dexò desherrados. El Hespañol que haçia la guardia fuera, echaua tierra por la uentana a tres o quatro horas de noche, porque auia uenido una galeota y se auia quedado detras de la saetia francessa, y creo Dios la auia traydo por nuestro bien. El traydor del que auiamos hecho comitre fuè a uer lo que dezia el que hacia la guardia a la uentana, y aquel le dixo que Diego echaua tierra. El le respondiò que callasse, que eran las ratas que caminauan por el techo. Porque tenia pensado el traydor, tanto que andauamos de rebuelta a la galeota, huyr por tierra la uia de Tabarca, como lo hiço con otros 14 de los brauos, y ninguno se saluò. Y visto que era ya hora, tomè a mi amigo Pedroso por la mano, porque estauamos con silencio y las lamparas muertas y seria media noche, que con la luna parecia medio dia. Lleguè a la puerta, y todos fueron comigo. Comiencè a llamar baxo baxo : « Francisco, Francisco ! dad acà la hacha », y el Griego traydor se auia escondido con la hacha por miedo, que es una. Salidos fuera, dixe : « Lazerin, yd dos a reconocer si ay algun naual detras de la saetia ». El me dixo : « Va, ua, corta las gumenas y trauieça la galera, que siempre peinsas el diablo », y no era sino Dios. Yo

fui con mi camarada, que auria 30 passos hazia riba a haçer nuestro cargo, y puestos ençima la escala, començamos con nuestros cuchillos a cortar las ataduras de una gumena de cañamo que estaua en medio de la escala. A este tiempo el Turco de la guardia gritò, y siempre ellos gritan quando hazen la guardia y se responden. Yo dixe a mi compañero : « Eya Pedroso, aquel es el viñadero y estas son las uuas, animaos ! », y èl despues lo contaua a muchos. Cortada esta gumena, yo entrè dentro de la galera a cortar la boça para afloxar un resto de esparto, y se auian de cortar dos palamaras de popa, y mi compañero cortaua la cuerda de la escala para echarla a la mar. A este tiempo sonò la grita y andaua la herreria de los buenos y animosos esclauos que auian enuestido la galeota, y andaua la sancta pedrada, y el buen Juan Fernandez daua boces : « Viua Malta ! » y anima su gente. Y en uerdad que muchos Turcos confessaron que se auian descolgado por la otra parte de la muralla, de miedo. Las guardias de arriba con el claror de la luna uieron lo que era y dauan grandes boces al Alcayde, diziendo en su lengua : « Cayde Haçan, cayde Haçan, cahur cachar ! » que quiere decir : « Los Christianos se huyen ! ». A estos gritos mi compañero se desanimò y se arrojò al canal, y yo, como ueya que si la galera no se atrauesaua, eramos perdidos, gemy por la hacha y hazia lo que podia, quando me acordè que yo le auia dicho a mi compañero : « Ya ueis que yo soi corto de uista, si ueis que la galeota se ua, auisad. » Y como èl se auia echado ya a la mar, yo corri la buelta de popa y me arrojè, bramando por la hacha. Sali en tierra y comiencè a llamar : « Pedroso, Pedroso ! » y no le ui mas hasta la buelta. Tornè a arrojarme a la mar, porque el que auiamos hecho comitre me auia dicho que saliesse delante, no me quedasse. Yo con este persamiento me di tanta priessa a nadar con mi cuchillo atrauesado en la boca, y sali un tiro de ballesta antes que la galera, y sentado iunto a una torre bieja sentia los alaridos de la ciudad y castillo. Y yo, de coraje quasi lloraua la hacha, porque la galera no quedaua atrauesada, y tornè a arrojarme

a la mar, pareciendome que la galeota tardaua. Y luego me encontrè con ella que salia quasi armada, y conoci un buen soldado que se llamaua Andrea Milanes, con un puntal en las manos que uenia guiando la galeota, que no encallasse. Yo me abracè con el espolon hasta que salimos al largo, y èl y Juan Fernandez, mi camarada, me ayudaron a subir, y me arrodillè en el espolon y alcè las manos al cielo, creyendo estar en libertad. Entrè en la galera y hallè un pobre biejo que no tenia compañero y se llamaua Lohoro Esclauon, que me gritaua : « Ayudame, Passamonte! » Yo tornè el bogauante y èl puso el estropo y comiençè a arrancar con los demas. A este tiempo nos tiraron del castillo tres o quatro cañonazos y pasaron por alto, y los Christianos comiençamos a dar boçes diziendo: «O canalla, o canalla!». El Griego Candioto que nos auia desherrado, como le iua la uida, andaua por aquella cruxia como hun leon animando. Y el buen Hespañol que hacia la guardia en tierra y la auia hechado por la uentana, se auia hechado a dormir sobre seguro, y como oyò la griteria, auia arrebatado dos espadas y salido como un toro de Xarama a enbarcarse, y andaua tambien como un leon. Pusose en poniente, le hechè en popa, y nos lleuaua la buelta de la punta de Puerto Farina. Quando uieron esto los que andauan por cruxia, comiençaron a gritar : « O, Lazarin, da el timon a la uanda! » Corren a la popa, ni hallaron a Lazarin ni a Moreto, ni a Nicroso, ni a Metelin, ni otros 10 con ellos, que se auian ido por tierra, creyendo saluarse en Tabarca, tanto que seguian la galeota, y ninguno se saluò. Luego nuebe hombres de los mejores frenillaron los remos y corrieron a mouer el timon, que si los traydores que lo tenian a cargo lo hubiessen puesto, (non) nos saluamos. A este tiempo la galeota que auia llegado esta noche nos enuistiò, que si los malauenturados ubieran reconocido, como yo dixe, ubieran desaparecido con ella, porque estaua toda armada y sin Turcos, y los Turcos que corrieron a la marina, como la hallaron armada, se embarcaron en ella, y no passò media hora que saliò tras nosotros y,

como he dicho, nos enuistiò. Pero fuè tanta la pedrada que tuuo por bien de uenir de largo, haziendo humadas de poluora, para que las otras siguiessen. Yo que sabia que la galera no quedaria atrauesada, estaua abandonado; y mataron 9 hombres por poner el timon y no se puso. Pusieron un remo al maymonde de la espalda para guiar. Y llamaron un Griego que se llamaua Nicolà, porque era marinero. Y èl dixo una mala blasphemia, y no ubo tomado el remo para guiar quando arde una escopetada y le lleua la lengua y las quixadas. Seriamos al pie de 40 millas a la mar, quando llegaron las dos galeotas de 22 bancos y la otra que hazia las ahumadas ; y triste la madre que alli tuuo hijo. Enuisten todas 3 con toda Biserta con un alarido y a gente desarmada, como quien corta melones al melonar, hizieron pedaços 18 o ueinte. Y salimos heridos hasta 28 o treinta. Yo, abandonado por muerto, mas me quise echar a la mar, esperando la muerte. Dieronme 4 heridas, y un renegado que me diò la que lleuo en la mano derecha, que me era amigo, como me conociò, me defendiò y saluò. Tornamos bogando al puerto con mucho trabajo, y nos encerraron en la prision ansi heridos. Como yo fui a mi rancho, hallè a Pedroso echado. Y como yo dixesse : « Quien està ahi ? » el me respondiò y le conoci. Me asi con el con dientes y manos, de coraje que no auiamos atrauesado la galera. Todos nos acordamos en dar la culpa a los muertos, y ansi yo quedè con la uida, y uno que estaua con 9 heridas de muerte, lo hicieron pedaços y lo pusieron por los cantones para espantar los paxaros del cañamar. Laus Deo.

CAPITULO 21.

Las 4 heridas que me dieron fueron una en la mano derecha, y un reues a los dientes que me cortò los de abaxo y uno de arriba con un poco de labio, que si daua por la cara, auia señal de oreja a oreja. Y un Moro que me quiso u...znar me diò otra hay iunto a las sangrias, que la sangre que a mi me saliò tornando bogando, si ubieran degollado un buey, era no pienso tanta. De

la mucha sangre salida y del frio (que era a dos de hebrero juebes a la noche) yo quedè tieso como un paues, y por estar mal herido, no iua a trabajar, que me fue commodidad, pues con el nuebo caso andauan los palos sine fine dicentes. A cabo de mes y medio o por ahi me lleuaron a trauajar. Yo lleuaua mis tabletas en la mano y iua tieso como un paues, que no me podia abaxar. Lleuaua con un guirlin atada una cofa : me la henchian de tierra y hacia lo que podia. Se deshazia un cimiento alli de unas piedras gruesas, y como yo soi grandaço de cuerpo, el Turco sobrestante me llamò quando me uiò passar. Yo me encomendè a Dios y fui tieso como por palo. El me gritò y dixo : « Boje, boje bre le que. » Yo que no me podia abaxar, comiencè como dama que haze reuerençia. El, que uiò esto, arrebata un picon a dos manos y con el martillo del me dió en la cruz de las espaldas, que diò conmigo en tierra. Milagro de Dios o que fue el espanto, que me lleuantò y arrebatò mi cofa y hechò a huyr, que nunca mas me doliò nada. Y tenian por refran los Christianos, quando auia algun poltron : « La medicina de Agi Arraiz, que sanò a Passamonte. » Laus Deo.

Capitulo 22.

Llamaron a mi patron en Constantinopla, y de alli lo embiaron por gouernador de Alexandria de Egipto, tierra de la gloriosa uirgen y martir S. Catherina. Viendome yo alli y que mi amo iua por aquellos mares con una galeraza armada de Christianos, luego imaginè otra occasion. Seis meses del uerano nauegauamos, y seis estauamos en tierra el inuierno. Auia en nuestro captiuerio dos herreros, uno Trapanes y otro Ginoues, excellentes maestros de su officio. Yo los cogi un dia iunto al altar, y les roguè, pues ellos eran de tan buenos ingenios, hiciessen una docena de manillas templadas y buscassemos nuestra libertad. Ellos dixeron que de mui buena gana, offreciendome yo a morir por todos si ubiesse traycion, y ellos las hicieron en uerdad muy al proposito. Diò en Alexandria una crudelissima peste; mi amo

nos puso a todos los esclauos en galera, porque no fuessemos por la ciudad, y iuamos 18 millas de alli a la boca del puerto a hacer el agua, de 8 a ocho dias. Los buenos herreros hizieron no solo 12 pero 14, y yo proprio los hize dar a los hombres de mas confiança, doçe en el quartel de popa y dos, una tomè para mi y otra di a Natal Bello Vitale, un hombre bogauante delante de mi a los 3 uancos de proa. El Gouernador de Damiata, 60 millas de Alexandria, es obligado a nauegar los ueranos con el Bai de Alexandria, y esse se llamaua Chafer Bay. Tenia una galera suya, pero no tenia mas de 40 o cinquenta Christianos, y lo demas armaua de Moros baharines que son buenos remeros. Y como no tenia mas de aquellos pocos Christianos, los gouernaua bien, y donde quiera que llegaua, los desherraua para hacer sus mercancias, y estos Christianos eran todos soldados de Tunes y la Goleta, Hespañoles y Italianos, buena gente. Acaso un paysano mio, que se llamaua Martin Gomes, uino a Alexandria con su guardian; y uiniendome a uer, yo comuniquè con el mi negocio, y èl me dixo : « Espere, que mejor serà, porque nuestro amo en haciendo nuestra Pascua, luego se biene aqui y nosotros nos desherraremos todos y traeremos los remos y espadas nuestras de su galera bolando. » Yo le dixe que lo tratasse con sus Christianos y me auisasse. Cifradamente nos escriuiamos: a las espadas llamauamos peces espartiel, que los ay alli muy buenos, y a los remos anguilas ahumadas, y ansi apuntamos el negoçio por mui cierto. Yo entonces lo tratè con el espalder y con otros amigos, y ellos me abraçaron y quedaron muy contentos. El demonio que siempre haze su officio y mas en jente ruin. Ellos se communicaron entre ellos, como se supo despues, diziendo : « Nosotros tenemos 14 manillas y nos podemos desherrar siete o ocho abaxo; para què queremos que unos soldados nos uengan a mandar? » y ordenaron, sin darme parte a my, que el primer dia que fuessemos a hazer el agua a la isla, se hiziesse. Y como fuimos a la isla, dormimos alli por mejor commodidad, u como se hizo el agua y fue noche, ellos pasaron la palabra de mano en mano diziendo :

« No duerma ninguno, que esta noche imos en libertad. » Llegada al segundo uanco de proa, uno que se llamaua Catamia me llamò a mi y me dixo : « Passamonte, esta palabra uiene ». Yo me quedè elado y lo tratè con el bogauante, que estaua delante de mi. El me dixo : « Como puede ser ? » Y luego imaginè lo que era, porque al anochecer auiamos sentido que a la mezania se desherrauan. Yo llamè a Catamia y le contè lo concertado. El me dixo : « Passadnos palabra, pues os conocen, que no se mueua ninguno. » Y le dixe : « Passala tu de mano en mano, que dize Passamonte que se esten quedos. » Los que a mi me conocian por lo de Biserta, luego la passauan. Auia a los seis y a los 7 uancos de proa un Sardazo como un jauali y un roxo que auia sido capitan de cauallos, hombre de armas de sesenta años y como un leon, què se llamaua Taitiaça. Como llegò la palabra al Sardo, que dezia yo que no se mouiesse ninguno, el se alçò y de manera que yo lo oyesse, me dixo : « Ha, Judio, ya estàs cagado ». Yo, que me deshazia por miedo de la guardia, que estaua entre las arrumbadas hablando con otros Turcos, me alçè como pude sobre cruxia y le dixe : « Uen acà, *Bainche* » y el otro roxo chillaua como sierpe. Como yo le contè lo que passaua, èl lo dixo al roxo, y ansi los otros tornaron la palabra hasta popa. Luego me tornaron a responder que no tubiesse miedo, y que estubiesse alerta quando la popa se alçase. Yo entonces me animè y le dixe a Natal Belo, mi compañero : « Eya, ellos han hecho otro concierto, seamos bolando con ellos. » Ellos eran 8 desherrados y doze manillas a su quartel y una espada y todas las uanderillas con unos clauos hechos a posta que seruian como alabardas y mas de duzientas balas de asmeriles, todo al quartel de popa. Ellos rompieron las tablas de mezania y quiler,y tomaron todo el dinero del Bai y lo pusieron en la compañia escondido para alçarse con èl. Comieron y beuieron mejor todos 8, y como durmieron, se les yelò la sangre. Yo y mi compañero estuuimos como grullas toda la noche y aun toda la chusma. Ya era el alua, yo desanimado y sin ninguna arma, quando por mejor suerte un caramuçal

cargo de especiaria, auiendole dado una maestradada y no auiendo podido subir el isloto, auia dado fondo a la punta, que fueran cien mil ducados de presa. Era ya el alba y yo y mi compañero auiamos soltado las maçolas de las manos que teniamos para romper las manillas y nos auiamos recostado a reposar; y yo ya me dormia. A este tiempo el Baxà, que biò el caramuçal, dixo : « O, el diablo lleue este caramuçal ! » Y llamò el espalder y le dixo: « O, Barueroto, llama los Christianos, que no hagan fuera tienda, y uamos y saqueamos este caramuçal un poco a la mar. » El espalder, que tenia una boz gruessa, se alçò en pie y dixo : « O, Christianos, no hazer fuera tienda y calar remos. » Los de proa que lo bieron en pie, y oyeron estas palabras, que pensaron que dezia que andasse la dança. El capitan roxo arremete a la cabria y hazela dos pedaços en la regola y comiença a jugar de montante. El Sardo con la pedana de un Turco y echado a la mar, un Vngaro desuenturado con un clauo largo y una maçola y plantado por las sienes a un su uanquero matandolo. Otro Ginouesillo tenia el seruicio del butafora, le auia atado un clauo de los que se auian hecho para las armas de hasta y diò una lançada al Ota Baxà: y por la carta de marear que tenia en el pecho, no le matò. De manera que a la proa no quedò Turco que no fuesse a la mar o sobre las arrumbadas. Y de alli, con las espadas desnudas, dauan boçes y dezian : « Sienta abaxo, canalla ! » Y el pobre Passamonte a las primeras boçes se despertò, y arrameti a la macola y di un gran golpe a la manilla y no se rompiò. Y luego di otro y tirè y no saliò. Di un grito : « O Virgen Maria del Rosario ! » y di otro golpe, y como era rota, me descoyuntè el pulgar. Saco mi manilla, y como no tenia armas, arrameti y saquè la pedana y subi en cruxia. Como tengo dicho, los de proa andauan de rebuelta; abaten dos cabrias y dan conmigo en el remiche. De todos los Turcos de proa no auia quedado hombre, sino un traydor de guardian que era negro como un[a] pez y alto como una biga. Y este traydor, con un cuchillazo Damasquino que tenia en la mano, auia herido dos Christianos que lo

auian querido hasir. Yo, que me creya que la popa era ya ganada, no sabia como hazer para passar. Salgo por debaxo la buña a la uancada, para dar un pedañazo al negro y partille los sesos, que como me uió encima la uancada mia, me dixo : « Donde uai, cane ? » Yo le respondi : « Agora lo ueràs »; y procuraua yo de sacar la pedana. A este tiempo Antonio Trapanes, mi bogauante, me tiraua de la pedana y me dezia : « Torna acà, perdido, torna acà, perdido, que no ay nada ». Yo tornè a entrar en el remiche por debaxo la baña. Y como uine a popa, ui que todos los Christianos de popa estauan echados y Chico de Gaeta segundo y Murina Liparoto gritauan a la compañia : « Què teneis a proa ? què teneis a proa ? sentar abaxo ! » Y ui los Turcos de popa con unas alabardas en las manos y sus arcos y escopetas, y al Patron que daua boces a los Turcos de proa que no nos matassen, porque los golpes de las espadas que dauan encima de los arrumbados, èl se creya que nos herian o matauan. Piensen què coraçon haria yo, uiendome desherrado y sin ninguna arma ni aun un cuchillo. O leyuosos y traydores infames ! El patron dixo : « Fuera tierra y calar remos ! » y fuimos al otro puerto. Yo en este medio fui a la banda y con un pañuelo me atè la manilla al pie, y luego imagine el remedio, que si me dixessen, què manilla era aquella ? dezir que como yo a la noche auia oydo dezir a los Turcos que las galeras de Malta auian jurado que nos auian de tomar, aunque fuesse dentro el puerto, que como yo senti el ruydo, me crey que fuessen las galeras de Malta y que mi manilla era un poco sentida y que yo la rompi y me iua a echar a la mar, si el guardian no me dixera : « Honde uay, cane ? Y si mucho me apretassen y conociessen, èl siempre dezir que el Alferez Boltario, que auia ydo en libertad, me la auia buscado. Y alli tener fuerte por no descubrir las otras treçe de los couardes y gallinas. Pero Dios sabe otros caminos, y fuè que un renegado de Galipoli, que se llamaua Morato Arraiz, uino alli debaxo a la arrumbada; yo le dixe de mi uanco : « Señor Morato Arraiz, como a la noche hablauades que la saetia francesa auia dicho que

las galeras de Malta nos auian de tomar, yo como senti el ruydo, tenia mi manilla media rota y la auia acabado de romper para echarme a la mar », y que por amor de Dios me pusiesse en cadena. O soberano Dios ! ua corriendo a la mezania y trae una manilla, y yo alço mi baragan encima la cabeça, y èl me metio en cadena, sin que nadie lo uiesse, y por guiallo Dios mejor, arrojò la manilla rota al fondo de la mar. A este tiempo los Turcos inquirian al Baxà que enpocasse 7 o ocho Christianos, y cada uno se quexaua de quien le auia echado mano. Cortaron miserablemente a 4 Christianos las orejas y narizes hasta el caxco y los dientes, y queriendolas cortar a Andrea Merinos, que era postizo de uno de las cortadas, gritò y dixo : « A mi, porquè ? desherrenme y yo dirè la uerdad ! » que si callaua, por fuerça se auia de hazer. Desherrado, dixo al Baxà : « Señor, yo no culpo, Passamonte y el espalder y Vitale son cabeças, mira que ay 14 manillas falsas y se alçauan. » El patron que oyò esto, lo hizo poner a la cadena y que no le hiziessen mal, y luego se pasò al estanterol y dixo a los Christianos : « O gente de poco juizio, si esto queriades hazer, auia mas que esta noche, quando yo iua a la uanda, echarme a la mar, y era uuestra la galera ? Eya, eya, no tengais miedo, quien tiene manilla, meta pie en cruxia. » Vierades 13 faquinazos meter pie en cruxia ; quitanle las manillas, lleuanlas delante del Baxà y todas se rompieron como de uidrio. Y de alli adelante, quando herrauan un Christiano, a son de martillo prouauan la manilla. En este tiempo, un hermano de un escriuano y otros Turcos porfiauan que el Baxà empalasse los culpados ; salta aquel arraiz que a mi me puso a la cadena y dixo al patron : « Señor, los Christianos no culpan, culpas tu, que con una galera cinco a cinquo te uas por ahy. Mi amo Xiroco lleuaua 200 Turcos con un palmo de mostachos y se le quisieron alçar muchas uezes. Y la manilla que falta, yo he herrado un Christiano a proa », y le contò la causa y como la auia hechado a la mar. « Y a esse Turco dile que gane los Christianos como tu los has ganado, y uerà como se enpalan ». El Baxà dixo que tenia razon, y cogen el hermano del

escriuano y danle dozientas corbachadas. Estauase muriendo el Turco que tenia el clauo en la cabeça; uanle a perguntar quien le auia muerto, y dixo antes que se muriesse que Hieronimo de Pati lo auia hecho, y no era uerdad. Y este era un buen hombre, sino que quando le enojauan por alguna cosa, siempre dezia: « O, que me sean rotos los braços y piernas, si mas hago esto o aquello! » Cogen a nuestro Geronimo Pati y lleuanlo en tierra a romper braços y piernas, y realmente el no matò al Turco, y lleuauanlo a morir Me dixeron despues que aquel guardian negraço que lleuaua la maça con otros Turcos, le iua diziendo : « Geronimo, hazte Turco y ganaras el anima; y si lo haces, el patron te perdonarà. » Y miren què tentacion y a què tiempo! El buen hombre dizen respondiò con buen animo : « O traydores, agora que estoi al puerto de la saluacion me uenis con esto! » Y que exclamò diziendo : « O uirgen y martir Sancta Catherina, uos me ayudad, pues estoi en vuestra tierra! » Rompieronle los braços en dos partes y las piernas en otras dos, y le dexaron tendido en aquella arena, llamando a Dios con alaridos. Un renegado a media noche lo degollò, y el patron se holgò, y los Griegos le enterraron como a Sancto. Hauia gran peste en esta ciudad, y el Baxà temiò no nos muriessemos todos. Y una mañana se alistaron 6 o ocho sayones con los corbachos en las manos, y principiaron de popa a dar 10 palos por uno hasta proa, que quedaron mas cansados ellos que los dieron que nosotros que los recebimos; y no se hiço mas justicia de la hecha. Ponese el patron cerca el estanterol en popa, y dixo a boz alta : « Eya, malauenturados, no tengais miedo. » Y llamò al cocinero y dixo : « Coxima faue. » Aunque de alli a no sè què dias puso 3 palos a 3 partes del puerto, diziendo que queria empalar a los 2 herreros y a mi, pero ya eramos auisados que no seria nada, como no fuè. Y con todo, o de miedo o de peste se murieron 48 Christianos. Contarè un milagro: lleuando a Geronymo de Pate, el negrazo traydor que le diò la primera maçada, no pudo dar la segunda, porque luego un auejonazo de repente le mordiò al cuello, y quando tornò en ga-

lera, trahia una boça como dos puños ; luego lo embiaron en tierra y muriò, que fuè no poco bien para todos y para mi, que me auia amenazado. Laus Deo.

CAPITULO 23.

Por esta borrasca me hizieron unas manetas a posta casi tan gruesas como la del pie y por mas de un año nunca me las quitaron y me pusieron al indullo de la gumena iunto al arbol a banda derecha, que es el uanco de mas trabajo que ay en la galera; y me hizieron cabo de casa poniendome el bogauante en las manos. No passò un año que tomamos una galeota de Malta a la Guongolla hazia Bon Andrea con mui buena gente. Embiò mi amo la galeota al Gran Turco armada, y se quedò con algunos Christianos, entre los quales quedò uno que se llamaua Florio Maltes, hombre muy honrrado y muy de hecho. Estos, como se bieron en el vano el inuierno, comiençaron a tratar de buscar su libertad, que es cosa de esclauos nuebos el buscar nouedades y traças. Auia una naue Catalana en el puerto de Alexandria, como son scalas francas, y en esta naue auia un platero, Napolitano segun el dezia, el qual no tratò con Turco ni Moro o Judio ni Christiano, a quien no quedasse echa campana, quando la naue se fuè. Y creo alguna de estos no cabe en tierra de Christianos. Florio Maltes y Antonino Mesines y el Caporal Vicencio y otros hombres honrrados comiençaron a tratar con este platero, y èl le sacò hasta 30 ducados, diziendo haria ciertas pinzetas para desherrarnos. El se tomò el dinero, y la naue se fuè, y no solo los esclauos quedaron burlados, pero muchos otros. Yo me auia dado todo a la iglesia y no me enpachaua en nada, escarmentado de lo passado. El dicho Florio fuè a inquietar los herreros, informado de lo passado, y dezilles que pues ellos tenian habilidad, porquè no hazian limas sordas y que èl se obligaua a dar libertad a la chusma, si le dauan modo de desherrarse. Los herreros, escarmentados de la borrasca passada, dixeron que no se querian ambaraçar. El hiço tanto con otros amigos, que ellos respondieron que si

yo lo mandaua, harian lo que yo ordenasse. Y uino Florio a mi y comiençò un dia iunto al altar donde yo tenia mi camarada a rogarme que porquè yo (pues los Christianos tanto se fiauan de my) no rogaua a los herreros hiciessen algunas limas sordas. Yo dixe que no me queria entremeter y le contè las desgracias passadas. Y hizo tanto que hizo uenir alli los herreros, y ellos dixeron que si yo lo mandaua y tomaua el negocio a my cargo y rogaua a Dios, que ellos se pondrian al peligro. Y yo dixe que de muy buena gana, y tornè a poner los pies en la pared y roguè a Marco Antonio Trapanes que tomase el cargo en buscar el hazero. Andubieron mas de mes y medio y no hizieron nada, assi en la culomna de Pompeo y en otros lugares occultos de Alexandria. Yo, mohino y inquieto, uisto ya que no hazian nada, les dixe que lo dexassen estar, que yo buscaria otro medio.Y roguè a Florio y los demas que se quietasen, porque era menester gran cautela y que aduirtiessen a no fiarse, porque los lleuarian a empalar, antes que supiessen el porquè. Vienen en Alexandria frayles de Hierusalem a predicar, y este año predicaua en el fundago de Venecianos un Fraylezico de la orden de S. Francisco, hombre biuo y de mucho espiritu. Yo me fui a èl y tratè mis negocios, y concluy que si èl o otro me buscauan una espada y una lima, que a mi me bastaua el animo a dar libertad a la galera. El, conocido por lo passado que yo tenia entendimiento y animo para hazello, me dixo que tubiesse paçiençia por este año en que estauamos, que para la quaresma uenidera èl me inuiaria de Hierusalem hombre que me daria recaudo. Yo lo tratè con mis amigos y les assegurè que pues yo tomaua el negocio a mi cargo, moriria en la demanda o saldria con ello. En toda la nauegacion del uerano no cessè de encomendarme a Dios y me determinè de morir solo o salir cor la impresa. Venida la quaresma, uino el predicador al fundago de Franchi, que ya la iglesia era acabada. Yo fui a ella, pero no era el que me auia de dar recaudo, porque no quiso tratar mucho comigo, que creyò lo deuia saber. Y era bueno para confessor y no ualia para mar-

tyr. Yo me tornè desconsolado y de alli a no sè què dias fui al fundago de Venecianos y perguntè si auia uenido su capellan, porque no le tenian, y me dixeron que si. Yo subi a su camara y llamè a la puerta, y el buen frayle abriò. Y como me uiò por las señales que el Francisco le auia dado, me dixo : « O, que sea bien uenido, señor Passamonte ! » Yo me holguè mucho y me fui a la jglesia con èl, quedandose el guardian a los corredores. Este bendito frayle era Domenico. Entrado en la jglesia y confessado con èl, tratè mis negocios y concluy que su Reuerencia me auia de buscar una espada de 3 palmos con la empuñadura, con su lima sorda puesta en la uayna para ponella dentro en un barril, que ya yo tenia el barril comprado al proposito, y que su Reuerencia auia de hazer a un maestro que hiziesse 3 dogas calafatadas de manera que la espada estubiesse dentro y no se moiasse y que cortasse bien y tubiesse punta que se hincasse en una pared. El buen frayle lo hizo a pedir de boca; Dios le dè su gracia para siempre. Dixele mas al buen frayle, que de un Christiano que yo le embiaria, que se llamaua Baptista Grasso, se podia fiar, que era un jugador que por su dinero yua libre donde queria. Diose tan buena maña el buen frayle que dentro de 40 cinco dias tuuo la espada adereçada que cortaria un buey y passaria un hombre armado. Yo me auia de comprar un uestidillo a la Turquesca y la noche del effecto tener auisados los Christianos y desherrarme y uestirme debaxo del capote, y quando la guardia passasse o se descuydasse, ir la buelta de popa y dar en ellos, cosa que con toda la facilidad del mundo se haria, porque ganada la popa, que alli tienen las armas, es todo perdido. Estando esto determinado, uino a mi Florio Maltes y el Caporal Viçencio y Francisco Rebasa y me dixeron : « Passamonte, bien està que de uuestro animo y entendimiento se crea que hareis y pondreis uuestra uida, pero nosotros no queremos passe adelante, si no nos buscais armas, que somos tan zelosos de nuestra honrra quanto uos de la buestra. » Y con muchas razones no quisieron sino que me auian de hazer compañia.

Yo que me ui puesto en la dança, bolui al frayle y se lo dixe. El me animò y me dixo que mejor era assi. A mi me parecia difficultad en buscar tantas espadas. El me dixo que no tubiesse pena, que èl las buscaria, y luego las buscò. De alli a no sè quantos dias binieron a mi los espalderes y me dixeron : « Pues como, Passamonte, estando nosotros a las espaldas, donde al primer rumor hemos de ser hechos pedaços, emos de estar sin armas ? dadnos a nosotros las espadas de Rebaça y Caporal Vicencio, que Florio y nosotros y bos bastamos con los demas que se podran desherrar. » Yo, uiendoles tan zelosos de honrra, les dixe tobiessen buen animo y no lo tratassen con nadie, que yo les buscaria espadas. Bolui al bendito frayle como si el fuera espadero, y me dixo : « Muy bien, ahora serà mas seguro. » Y tambien me dixo que èl era el padre que auia sido causa de la libertad de la galera de Xiban Bai que allì se auia lleuantado los años atras. Y que el trahia 9 limas de Hierusalem, que mirase si queria mas nada, que èl lo buscaria. Y escriuio todos nuestros nombres en un pergamino. Y yo puse a Florio Maltes el primero y los demas y a mi el ultimo, y le perguntè para què, y me dixo que siempre que dezia missa nos queria tener en el altar para rogar por nosotros. O secretos de Dios ! Yo me bolui al baño muy contento. Fuè Dios seruido que a solo Natal el comprador dixe quien era el frayle, y este comprador era el que auia al tiempo de la occasion traer las armas. Auia en nuestro captiuerio un baruero Frances de Nisa, y pareciò a Florio Maltes y los demas amigos que en la caxa deste baruero irian mejor las armas. Dieronle parte, que nunca se la dieran, y el respondiò que de muy buena gana y que èl desseaua su libertad como cada uno, y yo passè por ello. Maestro Antonio Trapanes hizo un contrasuelo al arca para quando nos enbarcassemos y se hiziesse la busqua, sacadas las medicinas, uisto el suelo de la caxa uazio, no se buscasse mas. Y este traydor auia prometido al patron darle todo el argadizo en las manos. Yo en las desgracias passadas auia uisto ciertas uisiones que des-

pues las ui uerdaderas, y en este caso, una noche durmiendo, me ui con grandissimo temor que no sabia que hazerme, y ui a mis compañeros muy tristes y que corrian sangre. Como despertè, luego me diò el coraçon que auia traycion entre nosotros. Informeme de uerdad que el baruero era Lutherano; llamè a Rebaça que era Hespañol y dile parte, diziendole no dixesse nada a los amigos, porque no se desanimassen , porque en ninguna manera yo queria que el baruero fuesse con nosotros, pues era Lutherano, y que lo dixesse a Florio que se escusase, que no queriamos hazer nada. Florio y otro que se llamaua Francisco Facearsa tantearon el Frances, y al traydor le hallaron con lindo animo, pero fingido. Y el mal hombre se auia hecho tan amigo con el buen frayle, que me trahia recaudos en Latin, que lo sabia muy bien. Y el pobre frayle, con auelle yo auisado con Baptista Grasso que no se fiase del, le tenia tan ganada la uoluntad, que se fiaua del mejor que de mi. Nosotros, como tengo dicho, nos embarcauamos hecha la Pascua de Resurrection, y era ya mas de media quaresma, y el Frances instaua le diessen las armas. Yo solo lo defendia y no queria, tanto que Florio me dixo un dia : « Cuerpo de tal, parece que nuestras bidas no lo son! mas a de temer vuestra merced que nosotros! uamos todos por un camino.» Yo me enojè mucho y dixe: «Pues al freyr de los gueuos se uerà quien es cada uno », que no fuè poca honrra mia. Y dixe que hiziessen lo que quisiessen. Vino la semana sancta, y un Chico de Gaeta y Caracaur Griego y otros aleuosos auian dado noticia al Patron, pero si entre los 7 no auia traycion, no se podia saber nada. Yo serrè de campiña y no quise que al baruero se diessen las armas. Y me fui al frayle y le dixe se guardasse del barbero, y como auia traycion, y que junto a Sancta Cathalina auia un Christiano muy honrrado, que èl las guardaria hasta que hiziessemos dos biajes a Rhodas, y despues del patron assegurado, Natal el comprador las traeria en galera con su cofa de comprar llena de coles largas y las daria al compañero, y que el Christiano de la cintura estaua ya

auisado, (que) aunque lo matassen, a dezir que a èl le auian dado tanto dinero para que las echasse en la mar. Y el buen frayle, confiado en Dios, dixo que no queria fuessen a ninguna parte, pero que se las lleuassen alli, que èl las queria guardar. Yo le puse por delante el peligro que auia tan grande si se hallauan en casa de los Señores Venecianos. El quiso se las boluiessemos, y assi Baptista Grasso se las lleuó, que ya las teniamos a nuestro cargo. Y auisè a los amigos de todo y que se guardassen del baruero, que ya estaua muy enojado con Baptista Grasso por no sè què dineros que le auian ganado fuera, y dezia, quexandose de Baptista, que èl auia sido la parte. Y Baptista me jurò a mi que no era uerdad. El traydor, uiendo que no le dauamos las armas en su arca y que el tiempo se acercaua, me llamò en su camara, que era fuera del Vaño, porque el Lutherano no biuia con nosotros, y me dixo : « Passamonte, què hazemos ? No ueis que el tiempo se açerca ? » Yo le dixe : « Señor Mastre Francisco, no os han contado lo que passa ? » Dixo : « Señor, no. » « Pues aueis de saber que no se haze ya nada, porque es tentar a Dios, y ya aueis entendido quantas uezes no emos hecho nada, por la buena suerte de nuestro amo, o que por nuestros pecados no lo merecemos, y mas agora que Chico y Caracaur an dicho no sè què al Baxà. Las armas estan ya al hondo de la mar y yo no quiero tentar mas la fortuna ». El traydor, biendose engañado y que no cumplia la palabra en dar las armas al patron en su caxa, me dixo : « Espereme aqui, que uoy por un poco de maluasia »; y me dexò alli y se saliò. A mi me quedò el coraçon saltando, y luego sali tras èl. Entrè en el Uaño, perguntè si auian uisto el baruero, y me dixeron : « Aqui ha entrado muy deprissa buscando Florio, y Florio està fuera y ha ido a buscallo. » Yo quise tomar la puerta para ir tras èl, que el portero me era amigo. Y el guardian estaua alli y no me dexò salir. Florio le contò todo lo que yo tenia ordenado, y que no tubiesse pena, que con la ayuda de Dios iriamos en libertad. Florio Maltes, puesto que era hombre honrrado, su padre tambien fuè Frances y por esto se fiò del. El traydor, como

supo la uerdad, luego se fuè al Baxà y le dixo como a èl no le dauan las armas, pero que se lleuantasse antes del dia y fuese al fundago de Venecianos, que en la caxa del Capellan las hallaria con los nombres escriptos; que para escusalle a èl de traydor, que tomassen a Baptista Grasso la noche y le hiziessen confessar la uerdad, que todo lo sabia, y que a èl lo pusiessen con una branca a la noche en cadena; y aurialo traydo su pecado al paradero, si me lo ubieran consentido. Era miercoles o jueves sancto a la noche, que no se lo dè Dios tal a ningun desuenturado. Yo tenia por costumbre, de prima noche, quando la chusma andaua en bulla, de dormir; y quando se aquietauan, yo me despertaua y me ponia a rezar al altar. Esta noche, estando yo durmiendo, pusieron guardia a las uentanas y puerta de gente armada, y dieron la ampolleta a la chuzma para que se hiziesse la guardia como quando està la galera desarmada; y traxeron al barbero con una branca de cadena y lo pusieron a la uancada del espalder. Y arrebatan a Baptista Grasso 4 o cinquo Turcos armados y el guardian, y lo lleuan delante el Baxà. Y el Baxà, menazandole de muerte, segun el proprio guardian me dixo, y poniendole 3 o quatro ueses la espada a la garganta, que siempre auia dicho que no sabia nada, hasta que el patron le dixo : « Uen acà, traydor, no sè yo que a la columna de Pompeo y a otros lugares aueis procurado de hazer limas, y por no tener hazero bueno, no haueis hecho nada, y tu has traydo las espadas a la compañia y las has tornado al capellan, y tu lo haçes todo en pago que te dexo yo ir suelto ? » El pobre Baptista, como oyò esto, respondiò : « Pues, señor, si tu lo sabes todo, para què me lo perguntas a mi ? » Y esto fuè por traça del barbero, para que tubieramos a Baptista por traydor. Hecho esto, traen a nuestro Baptista 6 o ocho Turcos con las espadas desnudas, dandole moxicones y espalderazos, y entran por aquel uaño espantando, y lleuan a Baptista a su uancada, y ponenlo en cadena. A este tiempo, el pobre Passamonte se despertò; y como oi los Christianos gritar : « Guardia ! » y ui las espadas desnudas que salian del uaño, piensen què coraçon

haria. Bueluo los ojos hazia el altar, y ui a mi camarada maestro Pedro Remolar con el codo sobre la rodilla y la mano en la cara, que se deretia en lagrimas biuas, y los otros compañeros. Yo me arrodillè en el altar y di graçias al Señor con ansias que se me arrancauan las entrañas. Boluime a sentar, y con una risa falsa por no llorar, dixe a maestro Pedro : « Señor Maestro, no lloreis, dexadme llorar a mi, que soi llegado al martyrio iniustamente. » Y en esto oy al traidor del barbero que se quexaua y dezia : « O Baptista Grasso, Dios te perdone que me hazes padecer a mi. » Yo, que oi esto, dixe a maestro Pedro : « Què lamparas ay encendidas ? » El dixo : « No mas de esta y otra al cabo del uaño. » Yo le dixe : « Pues id a Martin Veneciano, y dezidle que digo yo que en escusa de atizar aquella lampara, que la mate. » Y el otro luego lo hizo, y yo fui a atizar la del altar y la matè. Y roguè a maestro Pedro que me diesse un cuchillo, que yo queria degollar al barbero. El se alterò y nunca me lo consentiò, y todos los amigos me dixeron que estubiesse quedo por amor de Dios, y assi èl quedò con la uida contra mi boluntad. Antes que Dios amaneciesse, que era o juebes o viernes sancto, el Baxà se lleuantò con toda su casa y los Turcos que estauan por alli. Y fuè y hizo abrir las puertas de la ciudad, y fuè al fundago de Venecianos y llamò y le abrieron. Piensen què coraçon harian el Baxà con todos sus Turcos! Subiò dos corredores con claustros que ay y llamò a la puerta del frayle por informacion del baruero. El frayle se lleuantò y abriò las puertas. Entra el Baxà con algunos Turcos en su camara, y dize : « Abre esta arca! » El frayle abriò, y un renegado Ginoues toma las seis espadas y nueue limas y el pergamino con nuestros nombres atado en ellas. El Baxà dixo al frayle : « Què te parece, traydor, tener tu armas para mis esclauos que me maten a mi y se alcen con mi galera ? » Y hazelo tomar con las espadas y baxalo abaxo, donde estauan los mercaderes y el Consul de Venecianos. El Bailo de Francia (que era supremo y mas que mi padre, si dezir se puede, y lo sabia) se auia ido al Cairo para de alli sentir el

trueno y el lampo. El buen frayle que se uiò perdido, se seruia de la industria que yo le auia dado para las trayciones, que era dezir que el Platero Napolitano de la naue Catalana que meses antes se auia ido, auia buscado las espadas y limas. Como el Baxà aprietasse el Consul y mercaderes, iniuriandoles de traydores y que auia de escriuir al Baxà del Cairo y hazelles confiscar naues y haziendas y hundir la casa y sembralla de sal por traydores al Gran Turco (y cierto que si lo hiziera, fuera assi), el bueno y sacrificado frayle se oppuso a esto con un argumento y dixo: «Señor y señores Turcos, uosotros no hazeis lo que uuestros Morabutos os mandan. » Ellos dixeron : « Si ». « Pues, señores, esta es la uerdad : estos Christianos que estan ahi escritos se an encommendado a mi. Yo les he buscado estas espadas y limas que infaliblemente ninguno destos señores no sabe nada, ni los Christianos esclauos culpan, que yo se lo he mandado. Y assi te supplico que no castigues a ellos, que yo solo culpo; a mi me abraza o empala o haz lo que fueres seruido. » El Baxà dixo : « Mientes, traydor : como podias tu buscar tantas espadas y limas, si estos mercaderes no te las buscaran ? » « A eso, señor, yo dirè la uerdad. Has de saber que en la naue Catalana que de aqui se fuè, estaua un platero Napolitano y èl me uendiò estas espadas y limas muy bien uendidas, porque el señor Consul me pagò este año adelantado de la capellania y todo lo he gastado en esto, y esta es la uerdad y no ay otra cosa. A mi me castiga, y perdona a tus esclauos. » Y a este tiempo los mercaderes y el Consul auian traydo una fuente con mas de 700 o mil ciquines y conficiones y buena agua ardiente y mejor maluasia, y començò el Baxà a comer y beuer, y los mercaderes a dar ciquines a aquellos Chanses y renegados. Y el Baxà, me dixo a mi Chafer Ginoues que no hazia de quando en quando sino poner las manos en aquellos cequines y alçar al ayre. Y como el frayle dixo que el argentero Napolitano le auia dado toda la cosa, luego los Turcos todos dixeron : « Or chuer cher », que quiere dezir : « Es uerdad, es uerdad. » Y luego cada uno contaua las burlas

que le auia hecho. Creyda esta mentira por uerdad, el Baxà llamò al frayle y le dixo : « Yo quiero hazer un sello con mis armas y te quiero hazer escriuir esta carta. » Y luego de alli a un poco dixo al Consul : « Luego, luego, tomad este frayle, y embialde en tierra de Christianos. » Vinieron a nuestro uaño por una cadena y metenlo en cadena con muchas amenazas; y 25 millas de alli en Bahur auia un caramuçal que passaua en Candia, y lo embiaron. Despues supe que era Cappellan en la capitania de Candia. Quando andaua en casa el Consul de Venecianos el fracaso, luego como fuè de dia uino el guardian con muchos Turcos a nuestro uaño y nos metieron a todos las manetas en las manos. Y quien a mi me dixera : « Passamonte, a uos os empalan, pero el frayle ni el fundago de Venecianos no aurà mal », yo diera mil gracias a Dios. Vino el Patron dos o tres horas antes de medio dia al uaño, hauiendo prometido al Consul y mercaderes no hazer morir a ninguno. Y luego se alistaron 8 o diez sayones y pusieron un palo de hierro arrimado a la pared, diziendo que auian de descoyuntar un Christiano con èl. Sacaron 4 brancas de esclauos a mucho palo, con sus guardianes para tener a los que se iusticiauan. Y por el proprio escripto que tenia el frayle, de lo alto de una uentana donde estaua el Baxà (y abaxo auia un grallano), un renegado comiençó a leer, y llamò a Florio Maltes. Arrebatan los sayones a nuestro Florio y dan con èl fuera, y luego los esclauos agarran con sus guardianes a mucho palo, y el buen Florio desnudo en cueros que deuiò de mirar el palo de hierro para mas animarse. Y luego dos de aquellos sayones con sus braços arremangados, el uno de un lado y otro de otro, comiençan a sacudir el polbo con toda su pujança. Y cansados estos dos, se mudauan otros dos, y un renegado alli alerta para lo que el Baxà perguntaua. Quando le ubieron dado hasta quinientos, le hizo el patron algunas perguntas : que porquè èl lo queria abruzar, què mal le auia hecho ? Y esto era porque en algun banquete èl se auia fiado a descubrir su animo y todo el traydor Françes lo notificaua al

Baxà. Florio formó sus escusas lo mejor que podia, y el Baxà ayrado mandaua le diessen con el porpalo. Arrametiò uno de aquellos sayones y asiò el porpalo y hazia muestra de dalle, pero tuuo algunos renegados que lo iscusauan. Y luego tornaron a sacudir con los corbachos, y la sangre iua por aquel llano. Y el buen Florio, a la segunda bateria rescataua los Christianos de dos en dos, siendo pobre soldado, que no fué poca honrra para mi, porque èl me auia dicho que yo temia mas la muerte que los otros. Y le di yo alguna baya despues. Hauiendole dado hasta mil palos, le cortaron una oreja y lo mandaron dentro. Luego llamaron otro, y haziendo su officio los sayones y cortandole otra oreja, fué dentro. Y assi passaron todos cinco, con cinco orejas menos y hasta mil o mas corbachadas. Y el baruero moro con un caldero de uinagre y sal pistada lauaua las llagas como entrauan, que esta era la medicina. El barbero traydor estaua muy dissimulado en la camarada del espalder y se quexaua que sin auer culpado èl, le auian tratado mal. Y Dios perdone a quien culpò de que èl no fuesse degollado. Piensen què coraçon haria el pobre Passamonte, que fué el postremo de los llamados y de los escriptos. Yo tenia mi camarada iunto al altar. Llamaronme y entran por mi 7 o ocho de aquellos sayones, y yo con animo apercebido de muerte, me arrodillè con breuedad y tomè mi camino. Los Christianos, que no me querian mal, como uieron que con el palo de hierro no auian muerto a ninguno, tubieron por cierto que auia de ser yo, y como yo passaua por medio y con semblante fingido de alegria miraua a una parte y a otra, los Christianos de dolor boluian la cara a la pared y llorauan. Tuuo tante fuerça el ueer yo esto, que me hizo desmayar y cayer, y la ymaginatiua no auia dexado de hacer su officio quando andaua la fraguaria en los otros. Luego los uerdugos dieron conmigo en aquel llano y por no auerme yo quitado un gilico negro que trahia quando me pusieron las manetas, me boluieron los uestidos del reues por encima la cabeça; y agarran de mi los esclauos y començaron la herrateria. Sea Dios testigo

en el cielo y en la tierra que a los primeros palos comiençè a boz alta a dezir : « Te Deum laudamus »; y un Christiano de los esclauos, que se llamaua Juan Catalan, me tapò la boca y dixo: « O! que diran que hazeis burla. » Pero yo no hablè palabra hasta acabar mi salmo rezado. Y luego comiencè a gritar en Turquesco: «Alahix! Alahix!», que quiere dezir: «Por amor de Dios sea!», y no me saliò otra palabra, y llamando el nombre de Jesus baxo, baxo. Y en uerdad que creo no alcancè quinientos palos, quando el Baxà dixo : « Lleuad mano »; y llamò al Chauz Baxi que era el renegado para hablar, y le dixo : « Di a este Christiano que yo lo tengo por un Xehec (que quiere dezir hombre de Dios, y esto dizen, porque los que ueen con libros en las manos los tienen por buenos Christianos), que èl se me alçò con la galeota en Biserta y me murieron muchos Christianos y muchos heridos, y que agora ha dos años que èl traçò aquellas 14 manillas para alçarme la galera y agora se ha hallado en aquesta uellaqueria sin auelle yo cortado orejas ni nariz ni aun le he hecho mal. » El Chaus repitiò lo que yo auia bien entendido, y hizo me soltasen las manos para hablar. Estraño caso! que con una promptitud y boz alegre dixe en alta voz que èl lo oyesse : « Señor, es uerdad que en Malta y Mesina y toda la Christiandad, de las naues que aqui uienen de mercancia suena gran fama de ti; pero tu, Señor, nos matas de hambre y nos traes desnudos; y si el negrillo Murgan nos saca un ojo, està bien sacado. Y mira, señor, que estos paxaros que tienes en estas jaulas, con mucho regalo buscan su libertad. Y mas, señor, con una galera 5 a cinco te uas con 20 bardaxas, como si nosotros no fuessemos hombres! » Y callè. Auiendome oydo el Patron, boluiò la cara hazia dentro la uentana y diò una gran risada. Los Turcos y Moros que eran gran multitud abaxo, que uieron al Patron reyr, todos a una boz gritaron alçando el pulgar de la mano derecha (que es su uso) y dixeron : «Choc axaes taur! choc axaes taur!», que quiere dezir: «Buen uiaje hagas, Christiano! » El Baxà que oyò esta grita, dixo al guardian : «Dexalo ir». El guardian, que tenia orden a cortar una oreja, me

asiò della para cortarmela y ya me ponia la nauaja encima, quando el Baxà que lo uiò, gritò en su lengua y dixo : « Vellaco moro, no te he dicho que le dexes ir ?» Y el Moro dexò caer la nauaja en tierra y dixo : « Va con Dios, Papaz, que yo te he defendido esta noche. » Y era que el traydor Frances a mi y a Baptista la cargaua, y en los Herejes tiene Dios procuradores.Y este guardian no se quiso mudar, quando me dauan los palos, por hazerme buena obra, y creyendo la punta del corbacho tocaua en tierra, me auia descubierto una costilla porque no tocaua. Vierades nuestro Passamonte que tenia la muerte tragada quando uino al propalo, entrar por la puerta del uaño con la mytad de los palos que los otros y con sus orejas. Y en poniendo los pies en la puerta, me quitè mi barreta y dixe : « O traydores! (porque estaua alli el barbero y otros) aun traygo mis campanas. » Y lauado con uinagre y sal, y curado mi lado, di gracias a Dios.

Capitulo 24.

Quedè destas desgracias mal quisto de malos renegados y en sospecha del patron. Estuuo mi amo 4 años en este bailico de Alexandria, y de aqui boluiò en Constantinopla y le dieron el bailico de Misistro, que es frontero de Coron y de Modon. Y el trabajo que aqui se passò en dos años, lo sabe Dios, porque siempre andauamos en el arbol de abaxo. Y Dios perdone a las galeras del Duque de Florencia, que nos pudieron tomar a cabo de Maina y nos dexaron ir creyendo eramos mas galeras. Y a la mañana estauan todas 4 a la uista de Coron, y nos esperaron no sè què dias en cabo de Mayna, y mi amo despalmò y tierra a tierra nos fuimos hasta Modon. Y de aqui a la noche nos engolfamos y fuimos a Bon Andrea y de allà a Rhodas y de Rhodas a Xio y de Xio a Napoles de Romania a inuernar, que son al pie de 3 mil millas de rodeo; y era de inuierno y con las manetas en las manos.

Capitulo 25.

Deste gouierno de Mixisto tornò mi amo en Constantinopla y

fuimos con el general de la mar Ochali en Argel. Me acuerdo, passando por el canal de Malta, mi amo siempre remolcaua las galeras de Chacales que quedauan atras. Y era el trabajo tanto y la priuacion del sueño, que me dieron 3 uezes de palos porque cantaua, que no tenia otro aliuio. Y al amanecer, dos galeotas de Christianos auian tomado una galera del armada, pero como sonò el artilleria, luego los tomaron.

Capitulo 26.

Tornamos en Constantinopla sin querer mi amo ser Rey de Tunes ni de Tripol por escrupulo de conscientia de no hazer mal a los Moros, que es buen exemplo para Catholicos. Contentose con ser Gouernador de Rhodas, donde estuuimos quasi que 8 años, y el trabajo que aqui se passaua en hazer una mezquita y accarrear liñame para hazer baxeles y en remar (que es la guardia de mayor trabajo que ay en Turquia), no ay lengua que lo pueda contar. Aqui en Rhodas uino un renegado armar una galeota suya para ir en corso, y los esclauos della nos llamaron, que si le dauamos ayuda nos alçariamos con ella. Vn hombre honrrado que ya es muerto inuentò la dança; como supo que yo era en ella y de ueras, fuè y diò auiso. Y de uerdad que yo iua a la marina en escusa de lleuar unas lentejas a cozinar a mi compañero, que era cerrador. Y iua a reconocer la casa donde estauan las armas para saber donde auia de acudir quando abaxase con la furia del effecto. Y el guardian con otros Turcos me encontraron, y uenian de auisar el capitan de la galeota que pusiesse los remos en el castillo. Y como me uiò el guardian, me dixo : « Donde uas, Papaz traydor ? » Yo le mostrè el saquillo de las lentejas y le dixe : « Julio, mi compañero, se ha oluidado estas lentejas y se las lleuo. » El me dixo : « Torna, torna, can, al uaño ». Yo bueluo rabo entre piernas y me uoy a mi uancada, y tomo mis horas y me pongo a rezar. Fuè Dios seruido que no fuè nada, porque el Capitan de la galeota era un hombre del diablo; y como le auisaron, se hizo burla diziendo que no era èl hombre

que esclauos le lleuassen su baxel. Y fuè Dios seruido que como saliò armado, galeras Venecianas le tomaron y cortaron la cabeça, y sus Christianos ubieron libertad sin ayuda de gente buena ni ruin.

CAPITULO 27.

Era yo tan mal querido de un renegado de mi amo que se llamaua Chafer Arraiz, de un lugar de la cuesta de Napoles que se llama Mayore, y este traydor era tan couarde y informado de las cosas que yo auia hecho en tiempo que èl no estaua en este captiuerio, que no me podia uer, ni muerto ni biuo. Y juro de hombre honrrado que en estos 8 años de la guardia de Rhodas no se pueden contar los palos que siempre me dauan en la cabeça porque muriesse. Y que una noche, de una uez me dieron mas de 70 o ochenta, todos en la cara y en la cabeça. Mi Dios y Redemptor soberano me tenia de su mano que no pudiesse morir, desseando yo la muerte con muchas lagrimas. Y mas affirmo de uerdad que puso este traydor 3 comitres y a todos dio orden que me matassen a palos. Y fuè Dios seruido que ellos fueron al infierno y no salieron con la suya.

CAPITULO 28.

El padre Bartolomè Perez de Nuero me auia remetido por uia de mercaderes 150 escudos de oro para que yo me ayudasse a mi libertad, y estos tenia en Xio un Doctor de Leyes que se llamaua Souastopoli. Y como yo fui auisado, fui a èl y le hize una ampara que aquel dinero era de mi hazienda, y que hasta que yo fuesse muerto no lo boluiesse aunque lo pidiessen, porque yo tenia ciertos designios. El dixo lo haria. Vine a termino que por la sospecha que de mi tenian, a los esclauos que se desherrauan a hazer seruicio, no les dexauan parar en mi uanco, y el que a otros procurò su libertad por muchos caminos, no la pudiesse auer para si. Y digo esto porque el Señor D. Garcia de Toledo (dele Dios mucha salud por las muchas obligaciones que le tengo) me imbiò medios por uia de espias; y por tenerme tan es-

trecho, no se pudo hazer nada. Saliendo mi amo de Constantinopla para ir a Rhodas, el Doctor Souastopoli en Xio, que es el que a mi procurò mi libertad por uia de rescate [1], mi amo dixo que aunque le diessen mil ducados, no me podia dar, que auia nueua de baxeles de Christianos y iuamos en corso y que yo era bogauante. Fuè Dios seruido que este año mi amo y Hazan Haga, que era general de la mar, se testaron uno al otro. Haçan Haga tenia una hija y mi amo un hijo: hizieron el casamiento y que el que dellos muriesse primero, el otro heredasse. Fuè Dios seruido que el que no me quiso dar por rescate fuesse primero al jnfierno, que no fuè poco bien para mi.

Capitulo 29.

Muerto mi amo en Rhodas, fuimos a Constantinopla en poder del heredero Haçan Haga, y el año proprio se le auian alçado dos galeotas en Argel en que perdiò muchos Christianos, y luego con la herencia cobrò quasi otros tantos. En este captiuerio no auia que hablar de rescate menos de 800 o mil ducados. Pero por las nueuas de las galeotas que se auian alçado, nos mandò a dar a todos los esclauos, porque estubiessemos alegres, a dozientos palos por uno. Y si no fuera por un Mudexar que se llamaua Hazi Salem, cierto nos los dauan. Aquel buen Pablo Mariano que dixe, de Alexandria se auia ido al Cairo; ahora residia en Constantinopla y me era tan fiel amigo y señor como fuè buen seruidor de nuestro Rey, pues por èl muriò. Este señor con mucho secreto me hazia merced en procurar mi libertad, y cierto yo le hiziera a Haçan Haga alguna burla. Quiero contar un caso porque se uea quan differentes son los juizios de Dios de los de los hombres. Quando Haçan Haga nos heredò, todo nuestro captiuerio se auia hecho de conformidad en que no queria que Chafer Arraiz nos mandasse. Este Chafer Arraiz era aquel renegado de Maiore de la costa de Napoles que dixe arriba

(1) Le texte est manifestement incomplet.

me queria tan mal, y auia puesto los comitres para que me quitassen la uida. Pues como los mas de nuestros Christianos procurassen que este no nos mandasse, rogaron a Florio Maltes que escriuiesse una carta en que continiesse todos los ladronicios y maldades que esse Arraiz auia hecho, assi en la ropa del patron muerto como en la del gran Turco. Florio no lo quiso hazer sin primero tratallo comigo : embiome el barbero que siempre andaua desherrado y contome el caso. Yo le respondi : « Maestro Bautista, dezilde a Florio que quando fuera por mi libertad o de algunos o de algun Christiano, que yo me hallara en ello. Pero por hazer mal al Arraiz y sin probecho, que no quiero poner en ello y que en ninguna manera lo haga, porque aunque den la carta al Baxà, el Arraiz se irà al Vizir (que es segundo Gran Turco) y le contarà como hazemos por alçarnos con la galera, y que èl por conocernos y saber mas de nuestros tratos, lo queremos echar della. » Tornò el barbero con mi respuesta a Florio, y èl lo tratò con los Christianos del quartel de popa, diziendo que yo no dezia mal. Y el designio de muchos no era sino porque esse Arraiz no les daua commodidad para sus ladronicios y uellaquerias, que para nuestra libertad nos diò tanta que no lo mereciamos. Communicada mi respuesta, luego començaron a murmurar de my y a dezir que ya yo no me curaua de la chuzma y que tenia dineros para mi libertad y que el Baylo de Francia y Venecia y otros señores me fauorecian y dauan dinero, y que yo no me curaua mas. « Y Vuestra merced, señor Florio, la escriua, por hazernos merced, que aqui se la daremos al Baxà. » Florio la escriuiò con todos los ladronicios y uellaquerias que el Arraiz auia hecho, y quando el Baxà entrò en la galera, porque passauamos ciertos baxeles con muchos camellos de una parte a otra del canal, dieronle la carta; y el Baxà la leyò, y despues la diò a un renegado que se llamaua Maltrapillo y le dixo : « Muestrale a Chafer sus uellaquerias, y que yo le castigarè. » Ydo el Baxà, luego Maltrapillo mostrò y leyò la carta al Arraiz y se la diò Y le dixo : « Mira como te gouiernas mal. » El Arraiz se

quedó mas muerto que biuo; y otro dia el Baxà le mandó no se empachase mas con la chusma, que se estubiesse en su casa. El Arraiz se fuè al Vizir (que es como presidente del consejo real), y le informò y dixo : « Señor, los Christianos de Rechepe Baxà, ya muerto, han dado una carta al General de la mar con informacion falsa, quexandose de my : y tengo temor que el Baxà me quite toda mi hazienda. Y esto lo han hecho porque ya, señores, sabeis quantas uezes han intentado alçarse con la galera y no han salido con ello; y porque yo sè sus maldades, procuran hecharme para hazer alguna uellaqueria. » El Vizir, entendido esto, hauiendo bien sabido nuestras desgracias, mandò al Baxà de la mar que no echase a Chafer Arraiz de la galera y que le dexasse castigar al Christiano que escriuiò la carta. Asen a buestro Florio y mandanle dar quinientos palos, y a fe que alcançò mas de dozientos y le ualieron buenos amigos. Y el Arraiz se quedò en la galera pero con poco gusto del Baxà y menos de los Christianos. El Arraiz se creya que yo uuiesse sido el secretario de la carta que Florio escriuiò, y me tenia tan grande odio que no sabia como hazer para uengarse de my. Sucedió que un dia, estandose quexando de my, el barbero le dixo la uerdad, contandole la respuesta que yo por el baruero hauia embiado a Florio. Enterado en la uerdad, aquel mortal odio que me tenia lo oluidò y se conuertiò en buena uoluntad. Y me dixeron que dixo : « Miren Passamonte que ha hecho tantas maldades por alçarse con esta galera, y yo le he maltratado y procurado su muerte tantas beçes, no ha hecho contra my, y Florio que no lo he tocado por serme encomendado, me la ha hecho ! Pues yo prometo no perseguir mas a Passamonte y fauorecello en lo que pueda y a los demas Hespañoles, que al fin son gente de honrra. » O secretos de my Dios incomprehensibles ! Entrando yo en este captiuerio de Hazan Haga, general de la mar, perdi toda la esperança de my libertad, y de uerdad que escriui una carta a Roma al Padre Bartholomè Perez de Nueros y al Doctor Cauañas si podrian hauer un breue de su Sanctidad para que el Obispo de Xio me

diesse ordenes, considerando no me deuia de conbenir la libertad; y en un capitulo della hazia una exclamacion a mi Dios, quexandome como su Diuina Majestad no auia permittido yo muriesse quando tube tragada ya la muerte. Y antes que me boluiesse la respuesta, me mostraron la carta en Roma, gracias a mi Dios. Tornando a mi proposito, este Hazan Haga, despues que fui su esclauo, no biuiò mas de dos años, y tambien dizen fuè entoxicado. Tornò el hijuelo de my primer patron a heredar su hazienda y los esclauos, aunque mucha parte ya el Baxà la auia gastado. Tornados a nuestro nueuo patron, la chusma se auia reuelado, y antes querian morir y meter fuego al uaño que Chafer Arraiz tornasse a mandar. El tutor del machacho le mandò que huyesse de la furia y se estubiesse en su casa y de alli gouernasse; y hizieron guardian de los Christianos un negro Portugues que auia muy poco que auia renegado. Y a los inuiernos, quando estauamos en tierra, tenia cuenta con el altar, assi en predicalles como en entonar la Salue y Salmos y oraciones. Y de esta en Alexandria me dieron licencia los padres de Hierusalem y en Constantinopla el padre Patriarchal que està en lugar de Obispo, pero no in scriptis sino de palabra, por no tener ordenes. Y frayles del monasterio de San Francisco me uenian a oir para uer como me gouernaua. En el captiuerio de Haçan Baxà hauia dos frayles que deçian missa, y yo predicaua con no poco aplauso de gente, gloria de my Dios soberano por su diuina gracia. Y como yo tubiesse mis Christianos a mi cargo y procurasse su bien, assi espiritual como corporal, este negro Portugues hauia dexado morir onze o doze esclauos de cruelissima fiebre, sin quitalles la cadena, y a todos los hombres de mala uida y uiciosos tenia desherrados, porque le pagauan. Yo, condolido desto, escriui una carta secretamente a Chafer Arraiz, diziendole toda la uerdad y que seria bien hiziesse guardian a Cayuan Siciliano, por sabello hazer, y se quitasse este mal negro que no conuenia ni para la chusma ni para el patron. Di la carta a hun Christiano que iua uendiendo calcetas a los Christianos

esclauos y el fue tan hombre de bien quela abriò y la liò, y uiendo que era contra el guardian, en lugar de dalla al Arraiz, la boluiò y la dio al guardian negro. El negro como uiò y abriò la carta, llamò a su consejo todos los hombres a quien el dexaua ir con sus commodidades desherrados, y eran pocos hombres de bien. Y hecho su consejo, determinaron reboluerme con toda la chuzma como lo hizieron; y donde yo dezia en la carta que era bien hazer guardian a Cayuan Siciliano, ellos leyeron que yo dezia que la chusma era contenta que Chafer Arraiz tornasse a mandar. O mysterios de Dios! Aquellos por quien yo auia puesto tantas uezes my uida por su libertad uenlos aqui todos reuelados contra my en pago de la mas buena obra que yo pude hazer en seruicio de Dios y prouecho suyo. Cumpliose en mi las palabras del Psalmista, aunque indignamente: « Amici mei & proximi mei aduersam me appropinquant & qui iuxta me erant, de longe steterunt. » Los que estauan en mi fauor eran Pedro de Alarcon, hermano del Sargento de Castilnouo, y otros amigos; y ni osauan a hablar, tanto era el rumor de todos que lo menos a bozes gritauan : « Vamos y acabemoslo alli iunto al altar », porque alli yo tenia mi camarilla. Yo tenia un Christo en mi camara, y muchas uezes le dizia : « Domine, pone me iuxta te et cuiusuis manus pugnet contra me »; y con todo esto yo auia quitado un pie a un uanco y estaua apercebido a sus bozes si alguno uenia, para abrille los braços. El guardian negro con mucho gusto uino con otros Turquos, y me arrebatan y lleuan a la otra parte del uaño y me dan mas de dozientos palos y me meten unos grillos con una branca de cadena y me dexaron alli medio muerto. Y a quando de quando uenia el traydor del negro, y me descargauan una media dozena por la cara y por la cabeça. Y no era tanta esta pena quanta la que me dauan los Christianos iniuriandome y escupiendome de encima de sus bancadas; y yo los iniuriaua, diziendoles : « O vellacos, tomad la carta y uereis la uerdad. » Durò dos o tres dias este impetu, hasta que un Christiano que seruia el guardian le hurtò la carta durmiendo, que la tenia bien guar-

dada, y la mostrò a Pedro de Alarcon y a otros amigos mios, y ellos a otros maestros del captiuerio, y despues la tornò el buen Christiano donde la tenia el negro. Communicado de unos a otros mi buen zelo y la fingida maldad de los malos, comiençaron a arrepentirse y a caer de su asno, y tanto rogaron al Negro que me tornaron a mi camarada iunto al altar. Bien uenga el mal si uiene solo. En este tiempo andaua yo procurando mi libertad, y el buen Pablo Mariano que residia en Costantinopla me auia embiado a dezir que si yo le daua el dinero que tenia, que el me libraria. Ayudauame a mi libertad Chafer Arraiz que me auia perseguido doze años por darme la muerte, y por no hauer yo consentido en la carta que contra èl escriuieron, me tomò tanta boluntad que dixo a los tutores del niño, que me dexassen ir por qualquier dinero, porque yo no ualia mas, como cierto era uerdad. Y si me quisiera mal como primero, podia dezir que yo hauia predicado y que deuia ser hombre de estima y no me dieran por mil escudos. O secretos de mi Dios! que el que mas me persiguiò mas me ayudò. Como Pablo Mariano me embiò a pedir el dinero y que Pedro de Crassi, el mercader que lo tenia remettido de Xio, le dixo que no lo tenia, yo me ui desesperado por no poder negociar. Y mas, que al fundago de Venecianos que se haze la iusticia no dexauan entrar ningun Hespañol, por el Lippomano que auian iusticiado por seruir al Rey de Hespaña; y con estas aflictiones y con dineros que me imbiò el buen Pablo Mariano saquè fuerças de flaqueza y sali negociar cosas de my libertad. Vime con Pablo Mariano y con el mercader que me negaua el dinero, en una iglesia que se llama Sancta Maria, y le menazè dalle con un cuchillo si no me daua mi dinero. El se saliò de la iglesia con temor, y el señor Pablo me dixo que escriuiesse en Xio y me diò mas dinero; que Dios se lo pague. Yo fui al Bailo de Venecianos, y para entrar me hize Romano, ayudandome la lengua para dissimulallo: tratè con èl mis negocios, y escriui a Xio al Doctor Seuastopoli quexandome que auiendo tenido mi dinero tantos años a su prouecho, que aora que yo lo

auia menester me lo negasse. El escriuiò con breuedad al mercader de Costantinopla, menazandole que me diesse mi dinero. Luego me le diò y me fuè muy buen amigo Hauidos el buen Pablo Mariano los 150 scudos de oro (Dios le tenga en su gloria), puso otros 60 o mas de su bolsa y me librò sin lo mucho que en Alexandria se gastò por mi. El segundo dia de Pascua de Resurrection fuè Dios seruido que yo me librasse, hauiendo yo ya por Carnestolendas tenido la ropa atada para librarme, y me succedieron todas las desgracias escriptas. Y como yo siempre dixesse al Christo que tenia en mi camara : « Pone me iuxta te & cuiusuis manus pugnet contra me », antes que llegasse la semana sancta les tornè a predicar, y la semana sancta se hizo la procession, con sus disciplinantes y cantamos los officios y prediquè la passion, y muchos me besauan la mano con uerguença contra mi uoluntad y todos me pedian perdon. Y con gloria y honrra de my Dios, despues de su sancta Resurrection yo resuscitè en mi libertad y me ui en casa Pablo Mariano con mucho contento. Gracias immortales a mi Dios.

Capitulo 30.

Despues de libre, bolui algunas vezes uisitar a mis amigos con no poca uerguença de los que hauian hecho contra mi, que no tenian cara de mirarme. Quiero contar un caso que succediò antes que yo me librase. El principal Christiano que a mi me persiguiò por hauer yo quitadole el camino del infierno, tenia muchos ducados y tenia una espia para irse, y me dixeron que auia dicho que no se auia de ir hasta que fuesse mi ruyna. Pues miren el successo : quando èl biò que a su pesar yo me libraua, determinò de irse. Y era de quien mas el guardian negro se fiaua. Y coge otros 3 Christianos que halla fuera, y les dixo : « Venid, uamos en libertad. » Los otros luego le siguieron. La espia le hauia dicho que pues èl sabia la casa a dò se auia de recoger, que mirasse que no fuesse por Cassin Baxà ni por casa del Baylo de Venecia ni de Francia, sino que tomasse una parma y por la

mar fuesse a la Vanceria. A èl le cegò su ignorancia y fueron por el Baylo. Venlos ir ciertos Genizaros sin guardian y de prissa; cierran con ellos y quitanles quanto dinero tenian y ropa, y echanlos en prision. A la noche le truxieron la nuebo al negro como se auian huydo 4 Christianos. El, desesperado, no sabia que hazerse porque el patron [no] lo pusiera a cadena. Los saliò a buscar, y con 10 ducados que pagò a quien los prendiò, se los dió. Mi persiguidor con los demas tornaron captiuos sin dineros y sin ropa. Luego, como el negro guardian entrò en el uaño, dixo a su moço que herraua y desherraua: «Va, quita a Passamonte la cadena y ponla a este traydor, que por el mal que yo he hecho contra Passamonte me uenia esta desgracia.» Ven aqui el pago que le diò su mala intencion, que pudiera ir libre y con muchos ducados y se destruyò a si y a los otros. Y seame Dios testigo que quando el guardian le daua de palos, yo me arrodillè delante el altar y roguè a Dios por èl, porque me pareciò mylagro. Estando yo en casa del buen Pablo Mariano libre, uino un embaxador de el Rey de Francia, que hoy es en figura de oueja y fuè un cruelissimo lobo, porque fuè causa del daño de muchos y aun de la muerte de mi buen Pablo Mariano, segun me han informado, por quien yo todos los dias que biuiere en este mundo rezarè 5 paternostres y auemarias. El buen señor, que estè en gloria, como uiò este mal hombre, diò luego orden con un criado suyo que era hombre solicito, de ponernos en un caramuçal de Turcos y lleuarnos hasta la Oliuara, quinientas millas de Costantinopla en el canal de Negroponte. Alli desbarcamos con nuestra buena espia y fuimos por medio aquella Turquia a parar a Castil Tornes, frontero del Zante. Y antes de llegar a Castil Tornes, passando por un braço de mar, una fragata de ladrones nos daua la caça. El patron de nuestro baxel començò a gritar. Nosotros, que eramos 8 y buenos remeros, asimos de los remos, y antes que la fragata llegasse a medio canal, ya eramos de la otra parte. Gracias a Dios, que si nos tomauan, nos tornauan a uender en aquella Natolia.

Capitulo 31.

Llegados en el Zante, tierra de Christianos y de la señoria de Venecianos y tierra del Griego que nos trahia, el nos lleuò en su casa, y alli estuuimos esperando el passage. Este buen Griego hauia gastado mucho dinero en el camino a causa de 3 esclauos que auia entre los 18, no muy hombres de bien, que se hazian caualleros y que tenian dineros en Napoles. Yo, que sabia la uellaqueria y que lo que el Griego gastaua era a cuenta del buen Pablo Mariano, llamele hun dia delante de su muger y de otras personas que entendian italiano y le hize una reprehension y dixe : « Señor Petriui, ya ueis como tarda el passage. Uos aueis empeñado la cadena de oro y otras cosas de uuestra muger. Nosotros hemos sido esclauos, no nos hartauamos de biscocho, no ay para que hazer esta tabla de cofadria con tan largo gasto. » Las mugeres me lo agradeçieron mucho, pero el pago que èl me diò fuè dezirme que me fuesse de su casa, y que no tenia que mandar yo. Y en uerdad que si no fuera por mi, que el bueno de su amo me lo auia encomendado, que èl quedaua preso en Napoles por su mucho gasto. Yo no quise mas comer en su casa y me fui a un monasterio de San Francisco y alli me entretuue hasta que uino una fragata de las que bienen a tomar lengua. El Griego tomò una casa alquilada y con camas, y alli los entretuuo. Y aun los 3 que tengo dicho un dia me quisieron poner mano, porque yo escusaua el gasto del Griego, y yo los tratè como ellos merecian, y los otros compañeros los accomodauan si no fuera por mi. Venida la fragata de la corte, luego uno de mis compañeros me uino a auisar. El Patron de la fragata dixo que no podia lleuar mas de dos esclauos, que no tenia mas orden. Yo hize entrar mis compañeros en la fragata y dixe al patron se fuesse en buen hora, que yo daria mejor cuenta de la fragata que no èl y de los recaudos. El, que uiò el pleyto mal parado, tuuo por bien de lleuarnos. Llegamos a Corfu 18 Christianos y nuestra espia; alli tubimos nueba de una fragata que iua ro-

bando, de Albaneses. Oimos missa en una jglesia de Nuestra Señora, y cargamos algunas cestas de piedras rollizas para si encontrauamos con la fragata. Llegamos al Fano (que es un isloto a medio canal) para engolfarnos la buelta de Otranto, y llegados a una cala del Fano, queriamos embiar a descubrir, quando el patron de nuestra fragata boluiò la cara y uiò la fragata de ladrones, que estaua 3 millas a la mar a hazer la descubierta. Nuestros Christianos, sin tener otras armas que piedras, querian ir a uisitalla. El patron de nuestra fragata lloraua. Yo le dixe : « He, patron, quieres ir a pelear con piedras? » El dixo : « O desuenturados de nosotros, que si uienen, somos esclauos! » Yo dixe : « Cierto serà ello assi, pero haz tu camino la buelta de Otranto, y ellos, como uean tanta gente, piensan que los uenimos a buscar de Corfu. » Y como nosotros tomamos nuestro camino, ellos, que nos estauan esperando, tomaron por otro camino. Con uiento suaue en popa, remando nosotros hun par de horas y los marineros otras tantas, yua nuestra fragata a remo y uela, que bolaua. Llegamos a la uista de Otranto a las dos horas y un marinero siempre al arbol, y hazia fusquina. De Otranto nos hazian muchas humadas y el marinero dezia que quemauan rastuchas, y era de junio. Llegamos a Otranto al poner del sol, y casi toda la ciudad estaua a mirar en la muralla, quando seriamos esclauos, porque 7 galeotas estauan combatiendo la torre del Cabo de Santa Maria 4 millas de alli. Y fuè Dios seruido, como estauan peleando, que ningun perro alçò los ojos a la mar, y assi llegamos libres por la diuina gracia de Dios.

Capitulo 32.

Recebida la reprehension del Gouernador de la ciudad de Otranto y de los demas del gouierno della, dimos gracias immortales a Nuestro Dios, porque el ultimo dia nos librò dos uezes. Yo luego me fui informando por hallar algun amigo que me prestasse algun dinero, porque del Zante yo no comia ropa del Griego que nos trahia. Hallè lugarteniente del Castillo de Otran-

to al Capitan Martin de Gastela. Este cauallero me diò de comer en su casa y me hizo mucha merced en prestarme 6 ducados para el camino. De alli fuimos a Leche : y alli estaua por Gouernador D. Geronimo Baçan. Entre los 18 captiuos hauia 3, como tengo dicho, que siempre usauan malos terminos y luego entraron a negocear con el Virrey de prouincia algunas fanfarrias sin probecho, y aunque los demas me lo rogaron que yo entrasse, no quise entrar. Esperè otro dia, quando D. Geronimo Baçan salia a tomar la siesta, y me le presentè delante con la mejor rhetorica que pude; me oyeron algunos de su consejo que uenian con èl y se pusieron a torno. Yo dixe quien era Pablo Mariano y la mucha merced que del recebian los uasallos de su Magestad y la que a nosotros nos auia hecho, y que suplicaua a su Signoria Illustrissima me hiziesse merced de una patente con que yo pudiesse llegar en Napoles y no ser causa de mas gasto al buen Pablo Mariano. El me dixo que lo que alli le auia dicho se lo diesse por escripto y que èl lo presentaria al Consejo de Leche y me haria la merced. Yo luego me fui en casa de un boticario y me diò tinta y papel, y con as mejores palabras que yo pude formar lo escriui. A la mañana, como el Virrey se lleuantò, le di el escripto y èl lo presentò al Consejo, y luego se me diò la patente con cinco bagajes y en doze transitos, y sacaron dineros de la Vniuersidad para socorrernos, que yo no quise recebir, pareciendome que bastaua llegar cada noche a posada franca y que en lo demas cada uno se ayudasse. Los tres hizieron otra uellaqueria, que antes que yo sacasse la patente, le hizieron al Griego que alquilasse 8 cauallos para ir a Napoles, y los alquilaron a 9 ducados y la costa, que saliò a mas de 12. Vn amigo mio, que se llamaua Christoual Sanchez, me uino a auissar; yo le embiè a dezir que no alquilase cauallos ni hiziesse mas costa, que ya yo tenia patente con 5 bagajes, uno para èl y 4 para nosotros. Los tres honrrados binieron alli donde se hazia la patente en la escriuania con dos mil ducados de pena, y mouieron una cantera diziendo que porquè yo dezia que Petridi era criado de Pablo Mariano ? que Petridi

no era criado de ninguno, sino mercader rico, que no lo menospreciasse yo. El otro, cabecilla uana, con ellos. Yo me enojè y con palabras graues les hize reprehension : y si tubieramos armas, o ellos me matauan o yo los acabara. Vn doctor de leyes, que alli estaua, bista esta discordia, dixo : « Pues aun no assamos y ya inpringamos; què harèis quando ireis con la patente ? » y ase la patente y hazela dos pedaços. Yo, lo mejor que pude, le informè la uerdad. El dixo que era necessario informar al Virrey. Informose el Virrey y dioseme la patente con los proprios transitos y bagajes, pero sin pena. Y con todo esto, yo me gouernè con ella de manera que solo en un transito de los 12 dexè de sacar dinero por los cinco bagajes y comida necessaria. Porque contra mi boluntad lleuaron alquilados los 8 bagajes con tanta costa y pagado no sè què dinero adelantado, y mas que el pobre Griego se hizo prestar 30 ciquines de uno de los esclauos que trahia commodidad y se obligò por acto de notaria, como llegasse a Napoles, pagalle, aunque uendiesse su ropa. Y esto por las palabras que los 3 le auian impuesto, diziendo que eran gente principal y que le pagarian mas de lo que gastase. El uno dixo que era sobrino del Estirache que arrastraron, y era hermano de un pobre herrero, y perdiò Pablo Mariano y otros que lo fiaron en Costantinopla siete cientos ciquines. El otro era Portugues y no de buena casta. El otro se hazia cauallero Castellano y era hermano de quien tirò la xauega en la playa de Malaga, segun dixeron los que los conocian. Llegamos en Napoles con salud y no con poco trabajo, que si ubiesse de escriuir las occasiones que en el camino me dieron, seria un processo. Por 4 Hespañoles que ueniamos de Costantinopla, yo con los seis ducados de limosna y los dì todos al Griege, los mios y de los otros, cinquo por una que son 21 ducados, y lo que yo saquè de los 5 bagajes en los transitos que luego se lo daua delante de testigos. Esto solo huuo el Griego necio, por no tomar mi consejo y por su uanagloria, y creo gastò al pie de mil ciquines, segun èl dixo. Pues no parò aqui, que el Christiano que le prestò en Leche los 30 ciquines

sacò una prouision de Vicaria para que le pagasse o fuesse en prision, y si yo no me oppusiera con el Conde de Miranda, Virrey de Napoles, informando la uerdad, el Griego quedaua prieso en Vicaria hasta que le biniera dinero de Costantinopla. Porque lo que yo le saquè y di y aun su ropa, no bastò para pagar los 8 cauallos que èl alquilò en Leche, que le salieron a mas de 12 ducados cada uno. El se fuè en Scicilia besandome los pies y manos, caido de su ignorancia, o por mejor dezir, de su codicia. Tenia negocios en Scicilia con el Conde de Alua de Lista, Virrey de Scicilia, y con Jusepe Molica, secreto de Messina; y assi se partiò con poco dinero y mal contento.

Capitulo 33.

Quedè yo en Napoles con poca salud y menos dinero, y fuè Dios seruido que el Señor Don Garcia de Toledo (Dios se lo pague) me hizo merced en darme el sustento hasta que se fuè con las galeras, que era tiniente dellas. Lo que despues padeci, no lo puedo encareçer, porque cerca de dos meses no comia otra cosa sino un panezico y bien pequeño, y una taça de uino que me dauan en Santiago, mañana y tarde. Miren que sustento para hun hombre de gran cuerpo y trabajado! Puseme a negocear. Era el Duque de Sancta Gata escriuano de racion. Yo pedia doze meses que auia seruido en Tunes en una compañia de 7 del tercio de Napoles que alli quedaron y dos meses mas que quedaron francos quando nos pagaron en Mesina antes de ir a Tunez. Fui remettido al Duque de Sancta Gata a relacion. La relacion fuè de aues de rapiña muy instruidas, y mala para mi : porque desde 19 de junio que entrè en Napoles hasta los ultimos de agosto, no hize nada. Di otro memorial al Virrey y le hallè y dixe : « Excellentissimo Señor, puesto que a mi se me deuen 23 meses del tercio de Don Miguel de Moncada, yo no pido a Vuestra Excellencia sino 14 que se me deuen de compañia deste Reyno. Y si bien lo he ganado con tantos trabajos y heridas, no lo quiero para uestirme ni comello, sino para cumplir con la honrra de

my Rey y nacion, que los quiero remittir a este Griego que nos ha traydo, porque no se cierre el fauor en Costantinopla para amigos que alli me quedan. » Respondiome el Virrey con amor. Acudi a las listas y hallè mi memorial con un decreto que dezia : « Quando uenga por esta merced, entre dentro y acuerdenmelo. » Yo, como ley el decreto, di gracias a Dios. Dixome el que me diò el memorial : « Que entiende de ese decreto ? » Dixe yo que « Entrarè al Virrey y uerà mi justa causa. » El me dixo : « No dize al Virrey; entre en esse escritorio de Mayorga ». No me dexaron entrar al Virrey. Tenga Dios a Mayorga en su gloria, que dexò muchos millares. Bolui a su escritorio. Montoya, su secretario, como me biò con mi habito de captiuo, me dixo : « Es Vuestra merced Geronimo de Passamonte ? » Yo dixe : « El proprio, a su seruicio ». El dixo : « No sè donde està su relacion ». Y luego la hallò y me dixo que no se me deuia mas de lo que dezia la escriuania de ration. Salgo con mi relacion y miro y hallo una horca que es un N que quiere dezir Nada; y un escrito de Mayorga de su mano que dezia haziendome el asno de my : « A este no se le deue mas de lo que dize la escriuania de racion, pero uaya a Mezquita y le darà un ayuda de costa. » Bien ui yo que era fizga, porque Mesquita me fauorecia. Baxo la escalera abaxo y encontrome con Mesquita que yua a la comida del Virrey. Mostrele el decreto de Mayorga. El se ryò y me dixo : « Yo no tengo tal orden ». Yo le roguè si me podia hazer entrar a su Excellencia. El me respondiò que no podia ir contra Mayorga y se entrò. Yo me baxè tan desconsolado que no lo podria encarecer, considerando si a un hombre como yo que biene de captiuerio y ha derramado tanta sangre le quitan su sudor, què haran a los demas ! Juzguè que auia mas embustes entre Christianos que entre Turcos. Frontero de Palacio hay un monasterio de Dominicos que se llama Sancto Spiritus : entreme en el y arrodilleme delante el Sanctissimo Sacramento. Fue tanta el angustia que me diò, que de la gradilla donde estaua arrodillado cahi muerto en aquel suelo. En la jglesia auia no sè què mugeres y el sacristan

que queria cerrar la jglesia; tomaron agua de la pila y echaronme en la cara. Yo tornè en my y me hallè mojado y no podia hablar, que me perguntauan si tenia peste. Recebi la habla con un sudor de muerte y respondi que no, sino que me hauia dismayado. No sè què personas me lleuaron al Hospital de Santiago; el Doctor me mandò sangrar y purgar. Yo dixe que no me sangrasen que mi mal era flaqueza; èl me dixo que era bachiller. Me sangraron, y en tapandome la uena, la casa iua al derredor. Alli me purguè y me gouernè hasta 5 o seis dias, y luego me lleuantè con la ansia de negocear, y como me diò el ayre, me desuaneci, que cierto la sangria me echò a perder. Fuy a Palacio y hallè un page de Taraçona que se llamaua Don Francisco Sola. Diome una carta para otro page que estaua en Mergullino con el Virrey. Fuy a Mergollino (recreacion de media legua de Napoles) que estuue dos horas. Di la carta al page y creo no tubo commodidad de gouernarme. Me puso con Mesquita. Luego que Mesquita me biò, me lleuò a su escritura y me diò un billete cerrado y me embiò a su escritorio a Napoles y que pidiesse de palabra 12 ducados, que luego me los darian. Yo no sè lo que hauia escripto. Lleguè a Napoles mas muerto que biuo, dieronme los 12 ducados. Paguè seis al procurador del Capitan Gatela que me los prestò en Otranto quando desbarquè de Turquia. Con lo que me quedò, me gouernè dos o 3 dias. Y el dia de la madre de Dios, a 8 de setiembre, me parti para Roma. Gracias al Señor.

Capitulo 34.

Parti, como tengo dicho, dia de Nuestra Señora de Setiembre, y antes que llegasse a Auersa, que ay ocho millas, me tomò una agua tan fuerte que lleguè a Auersa como si ubiera caido en la mar. Lleguè a Roma, fui a la compañia de Iesus a buscar al Padre Bartholomè Perez de Nueros, que me remittiò 150 scudos de oro en oro para mi rescate, que me ualieron ellos y mi industria. Y fuè mi suerte tal que no le hallè en Roma y me dixeron que estaua Prouincial en el Andaluzia en Hespaña. Hun padre

que se llamaua Francisco Rodriguez me embiò en su lugar con mucho amor y me encaminò al Arco de Portugal a casa de el Doctor Cauañas, que era agente de Taraçona y tio de una muger que tubo mi hermano. Este señor con otro canonigo camarada suya me recibieron con mucho amor y me tubieron en su casa algunos dias. Yo uine a Roma con intento de irme a Nuestra Señora de Lorito a hazer una quarentena, y luego me parti para Nuestra Señora de Lorito; y si ubiesse de contar la necessidad del camino y trabajo y poca charidad, seria muy largo. Lleguè a aquella sanctissima casa y hize mis 40 dias ayunandolos todos 40 y confessando y comulgando juebes y domingo, por orden del Padre Esteuan, mi confessor, religioso de la compañia del Iesus. Lo que yo padeci en estos 40 dias me sea Dios testigo, por ser Lorito tierra muy cara y muy fria. Yo dormia encima de un arca, que hun pobre remendon de çapatos Milanes me hizo merced (rogandoselo yo y contando mis trabajos y deuocion) de recogerme en su casa; y la arca la truxo de suerte a guardar un herrero que se iua huyendo no sè porquè. Yo lleuaua 40 reales de respecto para mis 40 dias y me concertè con un pobre tauernero por hun real al dia, aunque alli los hai muy ricos. Y comiencè mi deuocion. Yo me lleuantaua de mi arca antes del dia y iua a la puerta de la jglesia y esperaua que se abriesse para oyr la primera missa de la Madre de Dios. Entrado en la jglesia, hazia mi oracion al Sanctissimo Sacramento y luego me entraua en aquel paraiso de la sacratissima casa de la Madre de Dios y Redemptor. Y estaua dos o tres horas para esto de rodillas oyendo missas y rezando, que no me leuantaua sino a los euangelios. Es uerdad que, dicha la primera missa, me arrimaua a la pared del lado izquierdo de la capilla y me apoyaua a un palo que era mi cauallo, y passaua. Y de uerdad que nunca escupi en aquel sagrado lugar y que me tenian respecto algunos, que yo los gritaua, porque gargajeauan alli dentro. Yo no fui a esta sancta casa por uoto, sino por deuocion y para pedir el perdon de mis peccados y la gracia de la uista de los ojos con condicion de ser

frayle o clerigo, que no era otra cosa mi intencion y no pude hauer la vista. Y si Dios y su Madre me hizieran gracia de la uista, Dios sabe lo que ubiera succedido, como adelante se uerà, pero son uerdaderos conocedores de los successos. Yo estaua hasta medio dia en la jglesia, y ido a comer, tornaua y estaua hasta la noche que se cerraua la puerta. A los 38 dias de mi deuocion, me dieron frios y callenturas. Gracias al Señor, cumplida mi quarantena, pedi licencia a mi confessor para ir al crucifixo de Serol. El me dixo que no fuesse, que no podria passar el rio. Yo quise ser Aragones y fui hasta el rio, con no poco trabajo, y no pude passar, pero uio Dios mi deuocion. Tornè a Lorito ya tarde, y quando el confessor me uiò enlodado hasta las rodillas, quedò espantado y me dixo : « No se lo dixe yo ? » Dele Dios salud, que en aquella sancta casa me dauan cada dia un pedaço de pan blanco, que fuè el mejor sustento que alli tuue. Diome un villete de lo que alli estube y algunos bayoques y su bendicion. Y me parti para Roma con mis frios y callenturas, y era cerca de Nauidad, y auia media uara de nieue. Quiso Dios que a media jornada de Lorito me encontrè con un pastor que iua hazia Roma; yo le dixe si queria que fuesse en su compañia. Dixo que de buena uoluntad. Yo di gracias al Señor, que, por ueer yo poco, me perdiera en la nieue si no fuera por èl. Llegamos a Fuliñe, 6 millas de San Francisco de Assise.Yo le roguè fueramos allà. El dixo que no podia. Yo me consolè por no dexar la compañia. Y èl delante y yo tras sus pisadas, me truxo hasta una jornada de Roma que se partiò a sus ganados. Dios le dè salud por la buena compañia. Lleguè a una hosteria, y no tenia mas caudal que para una minestra y un poco de pan y uino, y no auia para cama. Dixome uno que estaua al fuego con otros, si uenia de Lorito. Yo dixe de si. Preguntò si hauia muchos lodos. Yo dixe : « Muchos, y muchas nieues ». Dixo : « Pues yo queria ir a Asisse y me boluerè a Roma ». Me perguntò porquè no comia mas. Yo respondi no tenia mas dinero. El se sentò iunto a mi y me diò mas sustento y me pagò la cama con èl y a la

mañana de almorzar ; y nos partimos a Roma. Era dia de los Innocentes, y un tiro de uallesta de Roma. Yo no podia mas, a causa que el pie derecho por debaxo la rodilla se me auia quasi secado y no le podia alçar, si bien los frios y callenturas se me auian quitado. Dile las gracias de la buena obra que me hauia hecho, y que me perdonase, que no le podia seguir mas. El se boluiò y me mirò y me tuuo compassion, y me metiò en una hosteria y comimos muy bien, y se despidiò de mi diziendo que era tarde y que auia de ir a casa de su amo. Dios le dè su gracia. Yo entrè poco a poco en Nuestra Señora del Populo y hallè una missa que se consumia y no hauia mas. Me encommendè a Dios y fui a la casa del Doctor Cauañas mi amigo, que me recibiò con todo amor y charidad. Que Dios se lo pague.

Capitulo 35.

Quando yo lleguè a llamar a la puerta del Doctor Cauañas y su camarada, era despues de comer y se entretenian con otros canonigos, y no me quisieron abrir hasta que dixe que era Passamonte Y como yo no les hauia escripto de Nuestra Señora. pensauan que era muerto; y como me oieron nombrar, salieron corriendo a mi, y uiendome tan flaco y coxo y descolorido, con los ojos llenos de lagrimas me abraçaron y me hizieron dar de comer. Antes que fuesse a Lorito, estuue 40 dias en su casa : que Dios se lo pague en la otra uida, que ha muerto Arcidiano de Calatayud; y a la uenida estuue 20. Y en estos 20, aquellos Señores canonigos hizieron conbites en casa del Doctor Cauañas, solo por engordarme. Y estuue 7 o ocho dias sin hazer camara, que el Doctor temia no cayesse malato. Hun uiernes, teniendo yo por deuocion no comer sino pan y agua, me perguntò el Doctor si aquello era uoto. Yo respondi que no, sino deuocion, porque hun uoto que hize no lo cumpli y que no hazia mas uotos El me dixo : « Què uoto ? » Yo le respondi lo que al principio tengo escrito del uoto de Veruela El me replicò : « Quien le absoluiò ? » Yo dixe y porfiè que Pio Quinto embiò un jubileo ple-

nissimi a Mesina el año del Armada, y que alli me absoluieron. Replicò : « No puede ser », como quien lo sabia. Fuymos al librero y miramos el jubileo y di gracias a Dios. Diose memorial a su Sanctidad y se me sacò el breue y absolucion que agora tengo. Y la ignorancia no escusara de peccado, aunque, por creer yo que era absuelto, no sè si incurriera en pena. Hubiera muerto, pero doi gracias a Dios por hauerme traydo a Roma y hauer passado assi. Al doctor Cauañas, passados 20 dias le pareciò yo estaua mejor, y por tener de mi hermano que yo fuesse a la patria priesto, me parti de Roma en el coraçon del inuierno con 40 scudos de oro que su Merced me prestò.

Capitulo 36.

Tomè el camino de Genoua, con harto desgusto por no hauer podido tomar corona en Roma, que su Sanctidad (si bien admittia los testigos de ser yo legitime), la confirmacion no la queria admittir si no uenia firmada del Ordinario de Hespaña: y assi me parti con no poco desconsuelo. Yo iua siempre a pie quando podia, y en el camino me dieron unas camaras a causa los humores estauan recogidos en el cuerpo que me trahian acosado, y fui forçado en una tierra a tomar una caualgadura por no poder mas. Por el camino donde iuamos mataron hun puerco, y a los graznidos del puerco mi rocinejo se alborotò a no querre passar. Yo lo apretè a que passasse. El se me pinò y comiençò a saltar, y por estar la cincha floxa, se boluiò la silla a la barriga y diò comigo en aquel suelo. Fuè Dios seruido me hallè desbaraçado de los estribos. Y el cauallejo tirò 4 coçes y hechò a correr con su silla rastrando. Pues no me acertò ninguna, doi gracias al Señor, que yo auia acabado. Al arçon de la silla lleuaua yo un saquillo y una caxa de Agnus Dei bendezidos, y todos me los hizo pedaços los pocos que arrastrò con la silla. Y luego se parò el rocin. El moço que uenia comigo corriò y asiò de las riendas al quartago, y se hazia cruzes, quedando espantado como a las coces no me matò. Adereçamos la silla con mis Agnus Deyes

rotos, y caualguè lo mejor que pude y llegamos a la tierra. De alli me parti a pie y tomè mi camino; y si tuuiesse de contar lo que me succediò en Siena y en otras partes, seria cuento largo. Yo lleguè a Genoua cansado, pero como lleuaua dinero, dize el refran : los duelos con pan son buenos. Genoua es lugar frissimo, y Dios sabe lo que alli padeci de frio, porque uenia con mi habito de esclauo, y las reliquias del mal que me diò a Lorito me tentauan.

Capitulo 37.

Por no estar Juan Andrea en Genoua, me fuè necessario pagar el passage para Hespaña, y estuue mas de un mes esperando en que passar. Vna naue Aragona que se llamaua Cabesina se partiò para Hespaña la buelta del carnaual, que creymos hazello en Hespaña en Barcelona. Y lleuaua muchos pasageros, pero ninguno menos de 3 scudos en oro, que no los queria en plata, y yo pusse el precio de los otros. En pocos dias llegamos a uista de las montañas de Cataluña, muy contentos, y soplaron los uientos de aquellas montañas tan fuertes, que nos hizieron boluer por fuerça la buelta de Genoua. Tomamos puerto en Villafranca de Nisa, cerca el Ginouesado, y hizimos alli las Carnestoliendas. Yo tenia la rodilla derecha muy hinchada; y en nuestra naue passauan muchos clerigos y frayles, y auia lindissimas bozes. Desbarcamos en Villafranca domingo de Carnestolendas, y aquellos sacerdotes fueron a la jglesia y celebraron una missa, con tanta solennidad y musica, que dixeron los de Villafranca que tal cosa no hauian oido en su uida. Yo estuue con mi rodilla hinchada lo mas que pude de rodillas; quando me quise lleuantar, no pude de gran dolor. Vn soldado que me acompañaua a Hespaña, y yo le hazia buena obra, con otros amigos me lleuaron a una posada en braços. En aquella posada hauia 4 mugeres, madre y hijas. Contaron que a todas 4 sus maridos hauian muerto anegados en la mar. En aquella posada estuue 9 dias hasta que se adobò el tiempo, y en aquestos 9 dias aquellas Francesas me hizieron

ciertos emplastos que me rebentò mi postema; que lo que de alli saliò, creo me diò la uida despues de Dios. Ellas me dieron de comer a mi y a mi compañero, y dos camas, y me curaron como he dicho. Y yo les daua cada dia un escudo de oro, y me dieron mil bendiciones. Partiò nuestra naue con prospero uiento y desbarcamos en Blanes, 10 lleguas de Barcelona, y yo di mil besos a la tierra y me rebolquè por ella que parecia loco. dando gracias a Dios por hauer llegado a Hespaña Y hize muchas cruzes al mar, no creyendo tornar a entrar otra uez en èl; pero una piensa el uayo y otra el que lo ensilla.

Capitulo 38.

Desbarcados en Blanes, como tengo dicho, tomamos mi compañero y yo el camino de Barcelona y de alli a Nuestra Señora de Monserrate, donde confessè y comulguè; y me parti de aquella sancta casa la uigilia de la Nunciada Sanctissima, que todo el mundo subia a ella. Por la prissa que tenia de llegar a mi tierra y uer a mi hermano y disponer de mi uida, tomamos el camino de Çaragoça, y a mi me tomò hun dolor de muelas que se me partia la cabeça, mal que en toda mi uida le hauia tenido, y con auer estado 18 años captiuo nunca tal me doliò, ni me faltan de la boca sino 3 dientes que me lleuò en Biserta de hun reues hun Turco quando me alcè con la galeota, como atras està escripto. Y yo, uiendo este nueuo mal, dezia muchas uezes : « Bien uenga el mal si uiene solo ». Y era tanto el dolor, que la tramontana, que en nuestra Hespaña llaman çierço, nos daua de cara, y yo me moria de dolor y iua buscando ribaços donde repararme; y assi llegamos a Lerida. Y se me hauia aplacado el dolor, y alli reposamos hun dia y una noche Y de alli partimos y llegamos en Çaragoça, en la qual tenia yo dos primos hermanos, el uno letrado que se llama Miser Godino, y el otro Antonio Perez Godino, procurador fiscal de su Magestad, Y este, con ser casado y tener 6 hijos, me recibiò con mucho amor (que Dios se lo pague). Yo tenia gran uoluntad de alojar en casa de Miser

Godino, porque nos hauiamos criado iuntos de niños en casa un tio clerigo, y ansi fui allà con mi compañero. El estaua en su estudio con ciertos señores, y assi me diò la bienuenida y me dixo : « Es Vuestra merced hermano del señor Esteuan de Passamonte ? » Yo respondi riendo : « Señor, si ; ya no me conoce ? » El dixo : « Gracias a Dios, ya es muerto su hermano. » Yo respondi : « Serà el bastardo. porque de mi hermano Esteuan yo he tenido cartas en Roma. » El replicò : « Su hermano Esteuan de Passamonte es ya muerto. » Fuè tan grande el agonia que me tomò, que comencè a temblar, y me cahia en tierra si aquellos señores y mi compañero no me tubieran. Sentaronme en una silla, y alli estube un poco y me quisiera quedar alli, pero no uuo lugar, y Antonio Perez Godino embiò su mula y me lleuaron en su casa, y alli me regalò algunos dias; que Nuestro Señor con su clemencia se lo pague. Pero gritemos a alta boz y digamos : « Bien seais uenidos, males de la patria, que si hauemos escripto muchos trabajos, otros maiores y de nueua impression se han de escréuir, y Dios algo quiere deste miserable. »

Capitulo 39.

En casa de Antonio Perez Godino estuue algunos dias en la cama, muy malo, a causa de la alteracion de la muerte de mi hermano; y de alli embiè mi compañero en Maluenda con cartas a hun tio clerigo, hermano de mi madre, y de alli fuesse su camino. Y cierto que un escudo de oro que me auia quedado, aquel le di por despedida, y, creyendo hallar mi hermano, fui largo en el gastar por el camino. Partime de Çaragoça y lleguè a Maluenda y estuue en casa de mi tio la quaresma hasta el segundo dia de Pascua. Hallè hun niño, hijo de mi hermano, de dos años, y una hija bastarda, para mi maior trabajo, y yo desheredado de la hazienda de mis padres como si fuera bastardo. Porque en el testamento hazia mi hermano heredero a su hijo, y si su hijo muriesse, a Isabel de Salaberte, prima hermana de nuestro padre, y de mi ninguna memoria, como si yo fuera muerto,

hauiendo tenido mi hermano cartas mias de Roma. Hallè una hermana biua en un monasterio. dos lleguas de Taraçona, que se llama Tulebras; y esta me dixo que nuestro hermano, quando se diò la batalla naual del señor D. Juan de Austria, mostrò una carta como yo era muerto en ella, y que ansi ella y otra hermana mia que alli muriò uincularon en èl la parte de su hazienda. Dixeronme algunos letrados que si yo queria la hazienda me la harian dar. Yo respondi, con el grande amor que tenia al niño de mi hermano, que no permitiesse Dios tal que yo quitase la hazienda al niño, antes, si Dios me llegaua a ser clerigo, le buscaria mucha mas. Entre estos interualos se passò la quaresma hasta el segundo dia de Pascua que me parti para Madrid.

Capitulo 40.

Tomè el camino de la corte con un uestido de paño de Çaragoça que me hizieron a costa de la hazienda del niño, y a pie. con un zayno a cuestas, y no con poco trabajo lleguè a Madrid. Alli hallè un primo hermano mio que se llama Geronimo Marques, que era contino de su Magestad, gran faraute de negocios, aunque no le tengo embidia, y agora es Veedor de la Ynfanteria del Rey, de Aragon Y este primo hermano por parte de mi madre me hizo tomar una posada iunto a la suya, en la Plaça de la Ceuada en Madrid, y me la pagaua y me daua dos reales cada dia para comer. Pero durò muy poco; y plugiera a Jesu Christo no lo ubiera yo hallado ni conocido. En los pocos dias que alli estuue, que no llegaron a diez o doze, se diò memorial a su Magestad y saliò remettido a Francisco Ydiaques a quien se dieron mis papeles, que eran todos los trabajos que atras estan escriptos, con las jornadas y una fe del Señor Don Garcia de Toledo, authenticado y prouado todo. Contarè un caso que parece milagroso : un domingo a la tarde, estando en el prado de S. Geronimo, recostado sobre unas yeruas iunto a la fuente del caño dorado que llaman (y de uerdad que en aquella jglesia y monasterio aquel domingo me auia confessado y comulgado), digo que

estando acostado y cantando unos uersos del Ariosto tan al proposito, que dizen en la lengua Italiana (que yo los cantaua con una poca de gracia) :

Stvdisi ogn'un giouare altrui, che rade
Volte, il ben far senza il suo premio fia;
E s'è pur senza, almen non te ne accade
Morte, nè danno, nè ignominia ria.
Chi noce altrui, tardi o per tempo cade
Il debito à scontar, che non s'oblia
Dice il prouerbio, che à trouar si vanno
Gli huomini spesso e i monti fermi stanno. [1]

Estos uersos tanto al proposito estaua yo cantando, quando hun hombre que alli iunto a mi estaua, me dixo : « O, como canta bien y sabe bien Italiano! » y el traidor bien me auia conocido y yo nunca le conociera, si èl callara. Este, señores, era aquel barbero traydor que nos uendiò en Alexandria de Aegipto quando se hallaron las 6 espadas y 9 limas en la caxa del bendito frayle Dominico en el fundago de Venecianos ; y el que me dexò hincada la lanceta hasta el mango en la postema que yo tenia debaxo el sobaco y dixo iua por paños para curarme y se huyò porque le dexauan ir suelto por la traycion hecha. Catorze años hauia que se hauia huydo, y miren donde le truxo su pecado a mis manos! Como èl me dixo que cantaua bien y sabia el Italiano, yo le respondi : « Caro me costa. » El replicò : « Porquè ? » Yo dixe : « He estado muchos años captiuo entre Italianos. » El dixo : « De quien ? » Yo dixe : « De Rechepe Baxà, el maior can que auia en toda Turquia. » El dixo : « En uerdad que no era triste hombre. » Yo respondi : « Sabed que llamamos triste hombre el que da poco pan y menos ropa y mucho palo; pero para las cosas que yo le he hecho (si bien fuera mi padre) me auia de hauer quemado biuo ». El dixo : « No me conoce ? » Yo dixe : « No ». Replicò : « No se acuerda quando

(1) Ludovico Ariosto : *Orlando Furioso*, Canto 23. Strophe 1.

la naue de Axapo Hameto fuè atraues, que quedamos de su amo Rebaca Fanchon y yo ?» A mi entonces que le conoci me diò tan grande alegria, que me pareciò se me hauia elado la sangre de plazer. Estube un poco suspenso, y de uerdad que si tubiera daga o estubiera donde lo pudiera hazer, que creo le ubiera muerto. Con una fingida alegria arremeti a èl y le abracè; y dezia en mi coraçon : « Esto milagro es. » El me hablò de ciertos Christianos quales èl, y yo le atajè la palabra y dixe con risa : « Señor, dexad estar esso. Veis aqui mis orejas y narizes, y uale mas quien Dios ayuda que quien mucho madruga. Y dezíme : « Do teneis possada ? » El dixo : « Aqui iunto a San Felipe, y pago 15 reales al mes, y si tubiesse otro compañero estariamos muy bien. » Yo me concertè con èl de uenir a su posada con intencion que la primera noche me pagasse la traycion que a 25 Christianos y a mi hauia hecho. Venimos del caño dorado hasta su posada iuntos, y yo me fui a mi possada y iua por aquellas calles que me parecia que no tocaua los pies en tierra. Lleguè a la plaça de la Ceuada y entro en la casa donde posaua Geronimo Marquez, mi primo hermano, y el estaua con no sè què papeles, y yo no le quise decir nada, mas me passeaua de la una parte del aposento a la otra, ryendo y rebufando de plazer. El, que me uido hazer aquellos estremos, me perguntò : « Què teneis, Passamonte ? » Yo dixe : « Tiene que hazer ? » El dixo : « No ». Dixele : « Ha leydo todas essas desgracias que me han sucedido en Turquia ? » Dixo : « Si. » « Pues sepa que el barbero que me hizo la traycion de las espadas y limas le tengo aqui. » Perguntome èl còmo, y yo le contè con estremo plazer lo que me succediò en el prado de S. Geronimo El se quedò espantado, y me perguntò que què pensaua hazer. Yo le dixe lo que tenia pensado en uengança de tan gran traycion. El me dio otros consejos, y por ser tarde me fui a mi possada. A la mañana antes del dia me enuiò a llamar con un criado suyo Yo me lleuantè y uine. El me perguntò si tenia boluntad de ser clerigo; yo dixe que no era otra cosa mi desseo. El dixo : « Pues con unos fruteros que estan ahi, Vuestra

merced se uaya luego en Aragon y tome la corona y buelua luego, que su Magestad le darà 200 ducados de pension sobre un obispado, de mejor gana que no 4 scudos de uentaja de su hazienda. » Y yo me lo crei como a mi primo hermano, y me parti, y assi el traydor del barbero quedò libre de mis manos o de la justicia, porque era Lutherano.

Capitulo 41.

Bolui en Aragon con mucha prissa por tomar la corona, y fuè Dios seruido que estubiesse malo en una cama sin poderme lleuantar muchos dias. Yo posaua en casa hun tio mio clerigo, hermano de mi madre, en Mahunda, una legua de Calatayud, al qual tio luego escriuiò Geronimo Marquez que me entretubiessen y no me dexassen boluer a la corte. Y tanbien Pedro Perez Godino (hermano de madre del dicho Geronimo Marquez), me mostrò una carta en que dezia yo me estubiesse quedo, que Geronimo Marquez haria mis negocios O! Dios nos guarde de lo que no sabemos guardarnos! Geronimo Marquez pagò cien reales al Nuncio del Papa por un breue de la irregularidad por hauerme hallado en guerras, y por estos bienes exteriores que este mi primo Geronimo Marquez me hizo le rezo yo 5 paternostres y cinco avemarias, que los pobres no podemos pagar con otra moneda, y por cumplir el mandamiento de Dios que dize : « Orate pro persequentibus uos. » Era tanto el desseo que tenia de ser clerigo, que no podia reposar, por leuantar la casa y hazienda de aquel niño, hijo de mi hermano. Y como estuue hun poco bueno, me esforcè y tomè el camino de Taraçona con mi breue para tomar la corona, y siempre en el asno de San Francisco. Lleguè a Taraçona, y por mi buena suerte hallè el Obispo malo, y no huuo lugar; y hallè la nueua de la hermana que tenia en Tulebras, que era muerta. Bolui la buelta de Calatayud, y Dios sabe con què frios, y sin corona. Dormi un sabado a la noche en un lugar que se llama Alcalà, que es de hun monasterio de Bernardos que se llama Veruela. A la mañana, tomè el camino

para Talamantes, una llegua de alli, creyendo oyr missa y comer. En passando hun barranco que alli hay çerca, fuè tanta la nieue que cayò con una neblina, que yo perdi el camino y me hallè perdido. Y caminando todo el dia topetando con aquellos robles por la mucha escuridad, monte arriba y abaxo, a la tarde di en un varranco que se llama el Barranco de el Moro, y por el Barranco abaxo uine a la noche a dar a una tierra que se llamaua Ambel, una legua mas atras de donde hauia partido a la mañana. Y di gracias a Dios por hallarme en poblado, que si me tomaua la noche a la campaña, yo moria elado y anegado en nieue. Alli estuue dos dias hasta que aclarò el tiempo.

Capitulo 42.

Bolui en Calatayud y de alli en Maluenda y estaua en casa nuestro tio Mosen Godino como antes. El tio, de alli a no sè què dias, me dixo que mirasse lo que hauia de ser de mi uida, porque èl no me podia dar de comer mas. Yo lo senti mucho, y mi primo hermano Pedro Perez Godino me tenia en su casa Daua el tio clerigo 6 dineros al dia y mi primo me sustentaua, gracias al Señor. En Maluenda auia un cauallero que se llamaua Miguel Pedro, el qual me queria tanto (o por la amystad que tubo con mi hermano o por los muchos trabajos que biò en mis papeles que yo hauia passado en Turquia), que este señor me hazia mucha merced, muchas uezes dandome de comer en su casa, y quando mi tio no daua los 6 dineros, èl me daua dineros para que yo cumpliesse con mi tio Pedro Perez. Y este trabajo tengo por cierto lo causaua el gran faraute Geronimo Marquez, que es porque yo muriesse de pena y quedarse con mis papeles para sus inuenciones malditas Era tanta la pena que yo tenia, que moria de rauia uiendo que en todo mi linaje (si bien auian sido secretarios y thesoreros del Rey Catholico) no hauia quien tan honrrosos trabajos hubiesse padecido en seruicio de su Dios y Rey como yo. Este aborrecimiento me tenia tan desesperado, que si yo tubiera uista para poderme saluar, hubiera tomado cruel

uengança de tanta ingratitud. Y seame Dios testigo que me dixo el Padre Villar (que agora es prouincial de la corona de Aragon de la compañia de Iesus) reconciliando con èl : « Veis aqui el milagro de Nuestra Señora de Lorito, que no os concediò la uista por esta causa », y yo lo tube por cierto. Viendo esta mala cara que se me hazia, y estando en esperanças que Geronimo Marquez uendria presto con el Duque de Alburquerque que uenia por Virrey en Aragon, me sali de Maluenda y me fui al monasterio de Bernardos que se llama el monasterio de Piedra y es mui rico, y teniamos alli nuestro enterramiento. El Abad deste monasterio me tuuo alli algunos dias con mucho regalo a su mesa, hasta que, a no sè què negocios despues, me fui por aquellas aldeas a no sè què amigos de mi padre, y me entretuue no sè què meses. Viendo que no uenia el Virrey, baxè en Calatayud. En esta ciudad hauia una señora que se llama Ysabel de Salaberte, rica y prima hermana de my padre, y yo no la conocia. Dandomela a conocer, fui a ella y con algunas lagrimas le contè mi pena. Ella llorò y me recibiò con mucho amor y me tubo en su casa (que puedo dezir no conoci otra madre que mejores obras me hiziesse) hasta que uino el Virrei (que passò mas de un año), haziendome todo regalo.

CAPITULO 43.

Quando Geronimo Marquez me hizo uenir en Aragon, que nunca uiniera, me dio orden que yo hiziesse informacion por el justicia de Calatayud como uenia de la linea de los Passamontes, y yo la hize y se la embiè como èl me ordenò, con gasto de algunos reales. Como si mis muchos trabajos padecidos y heridas en tanta honrra ubieran menester seruicios ni fauor de mis antecessores! pero Dios nos guarde de lo que no sabemos. Vinose Geronimo Marquez con el Virrei en Aragon, y passò a Çaragoça con èl haziendo officio de furriel, y hauiendo passado cerca de dos años sin auer hecho en mi negocio cosa alguna (miren què primo hermano!). A mi me tomò tan gran desesperacion, que me ui aborrido y pedi licencia a mi señora tia Isabel de

Salaberte que con algunas lagrimas me la diò; y cogi camino de Çaragoça, no con buen camino, pero aquella Madre de Dios del Pilar me deuiò de consolar. Vime con el Señor Marquez y no del gasto, y enojose mucho porque fui allà. Yo, un poco feroz, le dixe si tenia duelos de las solas de mis çapatos, y que me diesse mis papeles, que yo queria ir a la corte. El me dixo que los tenia Francisco Ydiaques con la informacion de mi linaje. Yo puse pies en poluorosa a pura suela de çapato, y doi comigo en Madrid, y con bien poco dinero, gracias a mi Dios. Y si yo tubiera uista para seruir en la corte, y entretenerme, pudiera ser hiziera yo mas a pie que no mi señor primo a cauallo. Fui a Francisco Ydiaquez y hablè a Villela, su official, y me mostrò el memorial y los papeles de Turquia, pero no tenia la informacion. Yo escriui a Geronimo Marquez me la embiase y que no passasse comigo de esa manera, y que si pensaua que yo auia de morir de disgustos, que yo era hombre de dallos a quien me los daua. Bolui a Francisco Ydiaquez y me remittiò a Villela. Villela me dixo dos o tres uezes : « Señor Passamonte, Don Manuel Çapata ha escrito a Francisco Ydiaquez quien Vuestra merced es; mire si quiere una uandera, que esta tarde se le darà, y si no quiere uandera y quiere ser capitan, estèse quedo, y a la primera election serà metido al numero de los Capitanes. » Puedaseme secar la mano con que escriuo, si Villela no me dixo las palabras que tengo escriptas. Yo me escusè con mi poca uista y muchas heridas, por el desseo que tenia de ser clerigo, y quisiera un entretenimiento que lo pudiera gozar en Roma hasta ordenarme, y despues renunciallo, ya que la pension de mi primo no fuè nada, que no se la dè Dios en su alma tal. A cabo de algunos dias me respondiò Geronimo Marquez diziendo que el Regente Lanz tenia mi informacion, que acudiesse a èl. Este Regente era de Maluenda, muy conocido de mi primo. Yo acudi a èl y le besè las manos y me le di a conocer; y me dixo sacase mis papeles de Francisco Ydiaquez con alguna escusa, y que èl haria mi negocio como suyo; pero ansi tenia èl la informacion como yo. Vien-

dome pobre y a pie, saquè los papeles y se los lleuè, y le informè mi uoluntad y mis muchos trabajos, y uiò mis heridas. Y de uerdad que el Señor Don Garcia de Toledo me firmò 4 fees, porque el Lanz siempre hallaua escusas : « O! señor, en esta fe falta esto y en esta estotro », tanto que yo iua y firmaua una y rasgaua otra. Ruego a mi Dios le dè al Señor Don Garcia de Toledo mucha salud por las muchas mercedes que me ha hecho y yo no se lo basto a seruir. El Regente Lanz como tuuo mis cosas en sus manos me dixo me fuesse a la patria, que el tendria cuenta con mis cosas como suyas. Yo le besè las manos y me bolui a Aragon con mi mucha pobreza, y haziendo sudar mis çapatos.

Capitulo 44.

Buelto en Aragon, me entretuue en casa de mi señora tia Ysabel de Salaberte y se diò orden entre los parientes se me diesse un sustento hasta uer lo que auia de ser de mi. Y estaua en casa de una biuda que se llamaua Menesa, con un sobrino de Pedro Ferrer de Hespaña, de Belmonte, cappellan de Santorcaz. Dexò mi hermano (que estè en gloria) una hija bastarda, y Dios saue el trabajo en que yo me ui por ella a causa de Geronimo Marquez. Pero Dios lo remediò, no quiero escriuillo. El sèñor Geronimo Marquez iua y uenia a la corte como faraute maior de Aragon. Yo le escriui a el y al Regente Lanz y a Carlos Muñoz, Regente de Aragon, me hizieran merced, si auia lugar, sacarme la pension sobre el obispado que hauia dicho Geronimo Marquez. El señor Marquez no quiso dar las cartas por lo que fuè su gusto. Passando algunos dias, uino la cedula de su Magestad con seis escudos de uentaja, con obligacion de seruir. Quando yo ui esto, me ui tan aborrido, que no sabia què hazerme, uiendome quitados los caminos de ser de la jglesia. Consolauame Miguel Pedro, mi buen señor y amigo, y otros señores y padres spirituales, y por no tener la corona perdi una cappellania de las de mi casa; y si mi tio Mosen Godino me quisiera dar un prestamo, yo rompia la cedula de el Rey, pero no huuo orden. O secretos de Dios! Don

Pedro Zerbuna, obispo de Taraçona, uino en Calatayud y tomò casa en Nuestra Señora de la Peña, iglesia de canonigos. Los padres de la compañia de Iesus le hizieron tan buena relacion de mi por su uirtud, que el Obispo me diò la corona y licencia para hazer la publicata de genere, moribus et uita. Lo hize con designio de, en llegando a Napoles con algun fauor, me hiziesse el Virrei merced se me pagasse mi uentaja en Roma hasta que gozase algun beneficio simple y renunciaria la de el Rey y atenderia a la jglesia . Y hasta esto me cortaron los caminos de Hespaña, como adelante dirè. No tenia para partirme un real ni quien me lo diesse. Don Alonso de la Cerda me diò 10 ducados y mi amigo Miguel Pedro hizo como siempre, que Nuestro Señor se lo pague, y mi señora tia Isabel de Salaberte y sus hijos me socorrieron. Y para sacalle a mi tio Mosen Godino 15 ducados, huue de auer malos medios, pero al fin me los diò y su bendicion. Y entre todos estos señores saquè hasta 40 ducados o mas. Y con un hermano mio bastardo tomè el camino de Barcelona, y me embarquè en las galeras de su Sanctidad que passauan a Juan Francisco Dobrandino con mucha prisa, sobrino del Papa. Y Dios sabe lo que fuè menester para embarcarme con mi borde, pero al fin me embarquè, que no me ualieron las cruzes que yo hize a la mar quando entrè en Hespaña Gracias al Señor.

Capitulo 45

Mi amigo Miguel Pedro me dixo muchas uezes que no estubiesse tan aborrido, porque Geronimo Marquez le hauia dicho que me embiaria a Napoles cartas de regentes para el Virrey, que no tubiesse pena, y tanbien me lo dixo a mi. Embarcado, como tengo dicho, Dios sabe el trabajo que tuue por traer mi hermano conmigo y mucho gasto. Y en Ciuitauieja no sè como no me hizieron pedaços los capitanes de las galeras del Papa, por fauorecer a hun Hespañol que un capitan de las galeras le auia dado una puñalada, y a mi me lo auian uendido por hombre

muy principal. Y yo echè una brauata que, aunque se fuessen al jnfierno, no estauan seguros, pues ellos tratauan assi a los Hespañoles. Y Dios fuè seruido no se trauò la quistion, que, por bien que yo me ayudara, quedara sin uida. El que yo fauorecia hizo sus amistades de secreto y tomò dineros; y supe despues como era hun grandissimo uellaco. Lleguè en Napoles muy pobre, y una barca que me truxo de Roma no tuue con que pagalla. Fui a Castel Nouo a hazerme prestar dineros de hun amigo que alli tenia, y estaua en Hespaña. Y el señor Don Garcia de Toledo me diò dineros para pagar la barca, que Dios se lo pague. Tratè con su Signoria mi intencion y que me fauoreciesse con el Virrey para que se me pagasse en Roma mi uentaja hasta que yo gozase hun beneficio simple, y que despues renunciaria lo de su Magestad. El me dixo que no auia lugar, porque no auia 8 dias que auia llegado una carta de el Rey al Conde de Miranda, repitiendo no mudasse las cedulas conforme uienen de Hespaña, ni sacasse uentajas de las galeras, y que no tenia remedio. Fui al Marquez de Grothila (a quien yo hauia traydo una carta de Doña Francisca de Luna, hermana de su muger, de mucha recomendacion), y el Marquez de Grothila me dixo lo mesmo de Don Garcia de Toledo, y ansi me ui perdido, hauiendo dexado en la corte de ser capitan. O que aborrimiento! Acudi al señor D. Garcia de Toledo por consejo, y me dixo era de parecer me fuesse a Gaeta, pues estaua lleno de trabajos y poca uista que no estaua para seguir bandera. El Marquez de Grothila me dixo no fuesse en Gaeta, sino que assentasse mi plaça en Castil Nouo, y que el me haria poner mi uentaja alli. Por mi buena suerte no hubo plaça en Castil Nouo y yo hauia uendido mi capa y no podia mas, y mi buen hermano no quiso assentar plaça y se me boluiò a Hespaña, creo espantado de que uiò el dia del Corpus el esquadron delante palacio; y fuè para mi no poco desgusto y gasto que hauia hecho. Esperaua las cartas de los Regentes, aunque ya me auian dicho que los Regentes no las pueden dar. Estando oyendo missa en Santiago, llegò un amigo

mio con un alabardero que me diò un pliego de cartas. Yo muy contento di al alauardero dos o 3 reales que tenia, creyendo que eran las cartas de los Regentes. Abrilas, hauia una para mi, otra para Don Aluaro de Mendoça y otra al Padre Yñigo de Mendoça, para poner mi uentaja en el Castillo, y esto no auia lugar, porque tenia ya la orden para ir a Gaeta. En mi carta dezia que acudiesse a Mayorga, secretario del Virrey, que me haria todo el fauor que fuesse necessario, y mi carta era de Geronimo Marquez. Fui a Mayorga; no sè lo que le escriuieron, que tanto que biuiò no pude uer bien del ni fauor ni negocear nada, y mas que dos meses corridos de la presentada de la cedula de su Magestad tanbien los perdi, que son 12 escudos. Y assi desconsolado me fui a Gaeta con cartas de fauor para el Capitan Aguirra.

Capitulo 46.

El Capitan Aguirra de Gaeta me recibiò muy bien, y uista mi cedula Real y orden y las cartas de fauor, me mandò que sirbiesse de dia, y de noche me fuesse a mi cama y casa, que es toda la merced que a qualquiera hombre honrrado y trabajado se puede hazer. Dios se lo pague, que cierto me hizo tan buenas obras que yo no se lo puedo seruir, hasta prestarme diez escudos de su bolsa. En esta ciudad estuue cerca 3 años y mudè 7 casas, a causa de ser yo tan corto de uista que no me podia cozinar; y si ubiesse de escriuir lo que me succediò en todas 7, no bastaria este libro. Pero escriuirè la primera y la postrera para espantar a todo el mundo, que se uea el grandissimo daño que hay entre Catholicos, por no ponelles pena de escommunion, no puedan tener ni entender a los Angeles malos Yo alogè lo primero en casa hun buen hombre que se llamaua Rodrigo de Dios, y tenia una muger, Morisca Tunezina. Yo que me ui con grandes fastidios en los sentidos y ciertos enuelesamientos, nuebas maneras de dolores sin saber lo que fuesse : doy gracias al Señor que por el uoto de religion quedè obligado a confessar

y commulgar cada primer domingo de mes y Pasquas y Apostoles y fiestas de Nuestro Señor y Nuestra Señora; y parece que Nuestro Señor, conforme a los daños, fuè preueniendo los remedios y con otras obligaciones muy sanctas y a mi deuocion. Esta Morisca Tunezina procuraua atraer mi natural a que yo me cassasse con una de dos donzellas pobres y uezinas suyas. Yo dixe que ni queria ni podia casarme, que no tratasse dello. Continuando los diuinos sacramentos, uine a conocer el gran peligro de mi bida y con discrecion buscaua mejor casa. Acuerdome que una uez a medio dia me lleuantè de dormir, y me puse a escuchar lo que la Morisca hablaua con aquellas donzellas y la madre y otras uezinas. Y ohi que dezia una : « O bienauenturadas nosotras, que es prohibido creer los sueños y cosas que nosotras hazemos de noche! y mas bienauenturadas que somos cozineras y ponemos en las comidas lo que queremos, y hazemos lo que queremos su mal pesar de los hombres! » Dixo otra : « Y el Confessor? » Respondiò la Morisca : « Al Confessor no le has de dezir todas las cosas, sino lo que èl te pergunta. » Yo, uista esta maldad, me hize sentir y abaxè a la conuersacion La Morisca era una bieja muy burlera, y yo, burlando con ella, le dixe : « Geronima, quanto ha que no te has confessado? » Ella me dixo : « Y tu? » Yo respondi : « Poco ha que me confessè »; y replicò : « Quien te confiessa? » Yo dixe, por sacalla al platica : « Yo confiesso lo que me acuerdo y lo que el Confessor me pergunta. » Ella saltò y dixo a las otras : « No te dixe yo que no has de confessar sino lo que el Confessor te pergunta? » Yo entonces me enojè y les dixe las 6 reglas que fray Luys de Granada pone, y que, callando un peccado por temor o malicia, la confession no es ualida. La Morisca traydora se enojò mucho, porque yo la reprehendi. Yo, a la sorda, me sali de su casa y me fui a casa de hun hombre muy honrrado que se llamaua Castañeda; pero las mugeres en aquella tierra todas son a una, y por no quererme yo casar ni estar en peccado (ni tanpoco soi sancto), me procuraron la muerte. Yo truxe unos gueuos a mi patrona

rotos por frescos, que la que me los diò dixo que la gallina les hauia puesto el pie. Mi patrona me los cozinò. De aquello y de otras ayudas de costa yo bine a estar a la muerte. Y yo, pobre de mi, me accusaua al confessor que de mucho rezar y lleuantarme muy de mañana a ello, me auia dado la muerte, y auianme muerto. Què auia de dezir el pobre confessor? El medico de la compañia que se llamaua Lupo Noro me dio ciertas pildoras uiolentas que me hizo hazer mas de 30 cursos, y me hazia tener todas maneras de uinos fuertes y que comiesse y beuiesse quanto pudiesse, aunque comiesse poco. Y un amigo mio que se llamaua Aparicio de Almagro estaua comigo lo mas del dia. Veynte y siete dias estube sin poder dormir mas de dos horas y media a la noche. Vn dia, este amigo mio me dixo si yo me queria casar, que luego estaria bueno. Yo continuaua los diuinos sacramentos, y me auian hecho alguna maldad, y por otra parte no creya ni tenia sospecha de Castañeda. Y respondi a mi amigo que dixesse que no me queria casar ni por miedo de bruxos ni bruxas. Tornòme a dezir si queria dar 10 ducados y que una muger me sanaria : yo lo embiè con el Diablo. Yo iua estando bueno, y una noche, quando me despertè, que ya estaua dormido algo mas, ohi una boz como de un pregonero que dezia en latin : « Ora contra eas » y lo repitiò mas bezes; i yo, sentado en la cama, ohi esta boz y entendi estas palabras, y me quedè espantado, y crei fuesse tentacion. Y estando en esto, tornè a oyr otra uez las mesmas palabras repetidas con boz como de un gran pregonero, y como estuue bueno, compuse oraciones contra toda maldad. Ya que estaua casi bueno, me uino a uisitar la Morisca y la madre de aquellas moças con quien me querian casar, y me truxeron dos pares de gueuos frescos y un rollico de pan, y me hizieron reyr y se fueron. Y mi compañero Almagro se fuè luego y tornò corriendo a pedirme los gueuos y el pan, y ya yo me lo auia comido todo. El auia sabido la traycion, y por no alterarme no dixo nada. Yo tornè a la muerte y perdi todo mi juizio; y lo peor, que me dexauan solo en casa sin esperança de uida. Acuerdome

que hun dia, estando solo, me uino un pensamiento de la bondad de Dios, y despues, de mi peccado, y arrametti y assi un cuchillo que estaua sobre la mesa pera matarme. Y creo fuè el angel de la guardia que me lo quitò de las manos y se me sosegò el coraçon, y fui estando bueno. Y despues se supo toda la maldad y echaron de Gaeta una pobre muger, porque creyeron que culpaua. Los gueuos fueron entosigados y el pan con sesos de gatos y mil uellaquerias.

Capitulo 47.

Ven aqui, señores, los grandissimos daños que succeden por no estar priuados los Catholicos, a pena de excommunion, no tener ni creer a los malos angeles, que ellos son causa de estos males y de otros maiores, que con su falsissimo saber y malicia desacreditando a muchos buenos y acreditando sus maldades. La que tengo escripta fuè la primera desgracia en mi mal que en esta ciudad passè, y como tengo dicho, seria muy largo a escriuillo todo, pero traerè lo mas cierto. Y me protesto y digo que reniego del Demonio y de todas sus obras y aun queria dezir de quien en èl cree. Hauia mudado la 4ª casa y biuia con dos camaradas en un monte de pocas casas, y fueme necessario alargarme de las camaradas y de quien nos seruia, porque conoci que andauan en naturales y secretos y yua poco a poco descubriendo maldades. Era mucha la malicia y mala boluntad que me tenian porque no me podian atraher a sus malos gustos. Estando en otra casa con un paysano mio, me succediò (y fuè la primera uez que me alumbrè desta maldad) y fuè que una noche uenia sobre mi una mala cosa. Y miraua yo durmiendo en uision una muger que uenia con aquella mala cosa, y conocia yo la muger, como si estubiera despierto, y no sè quien me batia al lado y me hazia dezir : « Conjuro te per indiuiduam Trinitatem ut uadas ad profundum inferni ». Y yo lo dezia con la propria prissa que me era aduirtido, y diziendo estas palabras, desapareciò la muger y la phantasma. Yo me despertè todo espantado y dezia

las palabras aun despierto; imaginè en mi y dixe : « Valame Dios, esta es hulana, y a puertas cerradas, como ha entrado ? » Imaginè muchas cosas y di en la cuenta, pero como en el primer mandamiento dize : « No creer en sueños ni otras cosas », me hize el señal de la cruz y dixe el Euangelio de San Juan, que ya lo hauia decorado, y uestime y fuime a la jglesia y al sermon que era de quaresma. Quando uenia del sermon, se me hizo encontradiza aquella mala muger que auia uenido la noche, y yo no me acordaua ya. Y me dixo : « O, traydor, y como sabes tanto ? » Yo simplemente le dixe : « Què dizes, hulana ? » Ella replicò : « O, traydor, que esta noche escapaste de muerte ». Entonces me acordè y le dixe : « O, uellaca descomulgada ! » y ella echò a huyr y se metiò en su casa, y yo entrè en la mia, haziendome la cruz; y di en la cuenta, què cosas eran bruxas y como cierto fuè el Angel de la guardia el que me amonestò y defendiò, gracias al Señor. En esta casa un soldado Estremeño (que pocos dias auia que auia uenido a este presidio, casado con una coxa y que tal) me uenia a uisitar muchas uezes y nos iuamos passeando a la Trinidad, y yo, por uelle de honrrado pecho, entre algunos dias le fui contando mis desgracias y trabajos. Baxème de aquella casa y tornè a entrar en la ciudad por huyr de aquella mala muger. El Estremeño siempre me uisitaua hasta cerca un año, y tanto hizo que me sonsacò me fuesse en su casa. Dauale real y medio por la comida y medio por el seruicio, que eran dos reales. Mudamonos de una casa mal commoda a otra mejor ; ellos estauan en lo alto y yo en lo baxo, y esta fuè la postrera casa, que nunca allà fuera. Este buen hombre mostraua estar muy contento comigo y yo tambien con ellos, y Dios se lo perdone a quien los conocia del Reyno y no me auisò de la uerdad quando yo se lo pedi. A cabo de pocos dias yo descubri que hauia caido de la sarten en las brasas y que estaua en maior peligro que jamas. A quantos meses que estube con su casa, uine a Napoles si podia negociar poner mi uentaja en un castillo por salir de aquel peligro y tierra, y no lo pude alcançar, por ser aun biuo Mayorga,

que este fuè el fauor que tube de Hespaña, gracias a mi Dios. Tornème en casa de mi Estremeño, donde tenia mi ropa, y su muger arrodillada delante un Christo me jurò que su marido hauia jurado, si yo me iua de su casa, de dalle de puñaladas a ella, porque perdia su commodidad. Yo le dixe : « Señora, yo no tengo tal boluntad, pero no andemos en naturales, porque yo no me quiero casar; y essas señoras biudas que os han hablado, dezildes que yo no soi bueno para ser casado en Gaetta. » No sè si le dieron algun dinero porque me matase, que yo iua menoscabando mi salud y conocia por lo passado mi mal. Dos uezes hize muestra de quererme salir, y siempre me hizo juramento que si yo me salia, que su marido la mataria, como fue. Veis aqui el pobre Passamonte que no sabia què hazerse ni como remediallo. Yo dezia : « Si me salgo, èl la mata, y si se escapa, a mi me prenderan y me pondran en quistion de tormento por adultero. » Rogaua yo a Dios en mis sacramentos me diesse unas callenturas para irme al Hospital y era lo peor que me iua elando. Ella tomò un gatico de leche y lo començò a criar y lo ponia en la mesa con sus cascabelicos de plata. Yo, que soi amoroso, gustaua dello. Hun dia muriò el gatillo, por desgracia o a posta. Yo le dixe al marido : « Señor Ximenes, por amor de Dios, eche esse gatillo a la mar, pues sabe lo que hazen con essos animales. » El se riò y dixo : « No tenga miedo, que si harè. » Dios nos guarde de traydores! De alli a no sè què dias hizieron lo proprio con otro gatillo; y era en quaresma, yo no sabia què hazerme. Hun confessor me dixo mudasse barrio, y otros amigos; yo les dezia lo que passaua y quedauan espantados Yo me determinè de morir, si Dios no lo remediaua. Con los gatillos hazen la mayor maldad que se puede escriuir, y con gueuos frescos dan uenenos sin rompellos, y otras mil artes del Demonio. Jesus! Jesus! Jesus! En conclusion, el martes sancto me dixo la mala hembra (estando los dos a la mesa y su marido era de guardia): « No te curaràs, don traydor, pues que te has querido ir de mi casa; y yo te iuro que antes del Viernes sancto has de morir de muerte subitanea

y sin poder frequentar sacramentos ». Yo le respondi muy enojado y con animo : « O, traydora heretica, el domingo de Ramos me he confesado y comulgado, y estoi aparejado para morir, porque no se me accumule tu muerte; pero tengo fe en Jesu Christo que me ha de remediar; y tu, moriras a puñaladas ». Y me alcè de la silla y me baxè a mi camara. Ella, la malauenturada, con los Demonios y uenenos tenia ya el termino, pero Dios tenia otro termino. El Juebes sancto muy de mañana me reconciliè y recebi el sanctissimo sacramento, y despues de comer me iua muriendo por la calle y haziendome cruzes en el coraçon, y tomè el camino de la Nuntiada Sanctissima para ir a los officios. Y en el camino hize fuerza para escupir y echè un gusano como hun caracol. Ven aqui otra manera de muerte subitanea! Como echè este gusano, senti un poco de descanso; lleguè a la Nuntiada y ohy los officios y en hun officio de Nuestra Señora (que me fuè prestado alli, que el mio le auia oluidado) dixe la oracion in afflictione y el psalmo in tribulatione, y se me passaron aquellas ansias. El domingo de Resurrection confessè y comulguè, y el Parrochiano me dixo tomase el sacramento con ella. Yo di una boz y dixe : « Con essa heretica auia yo de hazer tal! » y no quise. Vn dia de la semana de Albis a la noche, yo estaua en mi cama rezando, creyendo me auia de morir entonces, y baxò aquella buena muger con su marido y el marido trahia una candela en un candelero encendida. Ella entrò delante, y el marido se parò a mi cabecera. Ella me perguntò como estaua, yo le dixe que mejor, y en este instante començaron a dar bueltas al rededor della tantos demonios unos tras otros, en habitos de fraylezicos de S. Francisco, como muchachos de ocho o doze años y de quinze el mayor, y tantos que se hinchiò la camara. Yo, espantado, le dixe : « O, que bien acompañada uiene, Señora Cathalina! » y ella me respondiò : « Bien, por cierto, pues uengo con mi marido. » Y estando mirando el maldito spectaculo, ui otros frayles de differentes religiones dalle bueltas el derredor, y estos no eran muchachos sino como hombres grandes, y de la religion de Sancto

Domingo no ui ninguno. Y entonces bolui la cara a mano izquierda a la pared, llorando mis ojos; y tornando a mirar la mala muger, uide hun Demonio en habito de clerigo y sin cuello, que daua grandes saltos al derredor della con mucha alegria. Juzgue Dios y uuestras Reuerencias el caso, que yo no me atreuo a dezir nada ni quiero, sino que digo que no fuè sueño, sino que lo uide con estos ojos corporales. El marido no sè si uia nada. Dixeronme si queria algo. Yo dixe que no, y ansi en aquel instante una multitud de Demonios de aquellos se hundiò hazia la mano izquierda y los otros que estauan unos encima de otros (que no cabian en la camara) se hundieron al rincon de la mano derecha. La muger y el marido se fueron, y yo en mi cama me hartè de llorar, encomendandome a Dios. Embiè el otro dia a llamar el medico que me auia dado la otra uez las pildoras, y le dixe como estaua peor que la otra uez. El me ordenò las pildoras que eran 3 y auia de tomar una cada noche. Tomè la una y hize muchos cursos, pero me ui perdido de los sentidos. Otro dia embiè a llamar al Cabo de esquadra que era de guardia, y le dixe : « Señor, dezid al Capitan Aguirra que su merced me haga recebir al hospital de la Nunciada, porque muero elados mis sentidos si no me soccorre. » El Cabo de escuadra fuè, y el Capitan mandò me recibiessen, y uino por mi. Yo me lleuantè lo mejor que pude, y quando me queria salir, me dixo la buena muger : « Señor Passamonte, tome, beuase estos gueuos frescos. » Yo le respondi : « Para ti, traydora, y para tu marido! » y me fui. Llegado a la Nunciada, hun frayle de la religion de Sancto Domingo que alli tienen y le llaman el Theologo, me uino a confessar, y yo le dixe mi mal y se quedò espantado. En 8 dias tomè tres purgas y otras tres uezes los diuinos sacramentos. Del uiernes a sabado de Albis, que fui al hospital, al otro sabado, ya yo estaua muy mejor. Los mas dias me uenia a uisitar el buen Estremeño. Yo le dixe este sabado ultimo : « Señor Ximenes, ya yo estoi bueno, gracias a Dios; los medicos dizen que no buelua mas en aquel varrio, porque es muy humido. Vuestra merced

con èl en la cabeça. Ella se entrò en la cozinilla, y yo aquietè el marido lo mejor que pude, y me baxè a dormir. Mirad si ai maldades como estas. y todo procede de no quitalles las armas a los phreneticos con que se matan, digo la prohibicion de los malos espiritus. Estando en el hospital, uino hun hombre honrrado a mi y me dixo: « Señor Passamonte, Vuestra merced a mi me ha hecho plazer; uengasse en mi casa, que mi muger y yo le seruiremos y tendrà harto mejor cama y seruicio por los 15 reales. » Yo me fui en casa deste hombre de bien, y cierto tenia meior seruicio. Pero tenia una difficultad, que hun Hespañol honrrado que tenia allì 3 hijas y andauan a tu por tu qual se casaria comigo, y yo estaua aborrido que no sabia què hazerme. Fuimos pagados; y la patrona de la casa se llamaua la Osorio, muger muy libre y conocida; dandole yo el pagamento a razon de 15 reales, y dixome : « Y no quiere pagar mas ? » Yo le respondi : « Señora, solo yo en Gaeta doy 15 reales y no puedo dar mas. » Ella, como muger libre, me dixo : « Pues otro poco a otro cabo », que creo fue Angel para mi. Yo me enojè y fui al Capitan a supplicalle me diesse licencia para irme al Reyno; y no queriendomela dar, tantos medios tuue que me hizo la merced, y ansi sali libre de mas que de demonios. Gracias al Señor.

Capitulo 49.

Quando me pongo a pensar las maneras de tales persecuciones, no sè què imaginarme, sino que Nuestro Señor haya sido seruido de darme conocimiento y que uiesse la perdicion que hay entre Catholicos, cosa que si yo no la experimentara a costa de mi uida, no la creyera si todo el mundo me la dixera. Pero reniego de el Demonio y de todas sus obras, y aun digo de quien en ellos cree. Haseme oluidado de escriuir que un boticario que se llama Jacouo Fatigato, quando me quise partir de Gaeta, sabiendo mis males, me diò un cierto remedio que lo tomase y me pusiesse boca abaxo en la cama y haziendolo henchi una teriza de bauas como de cauallo, que se espantaron los que lo

noche despues de cena, la buena muger (Dios la perdone) baxò abaxo a lauar con la muchacha, y el buen Estremeño y yo nos quedamos solos a la mesa hablando, y èl siempre me sosacaua, sacandome al camino contra su muger por si yo entendia algo de sus maldades; y seame Dios testigo que nunca le descubri nada, pero bien la conocia èl. Estando, como digo, a la mesa, en la cozinilla començò a sonar un ruido tan terrible que parecia que cahian piedras de molino de lo alto y que hundian la cozina a bara. Y era que tenia la traydora unos clauos hincados en el fuego (encanto del Demonio y nueua manera de matar) y ya yo le hauia sentido batillos otras uezes. Como sentimos tal ruydo, yo me alcè para passar corriendo si los podia hauer a las manos, y el Estremeño con la candela en la mano se me atrauesò delante de la puerta y dixo : « Aqui no hay nada ». Y dixe yo : « Y esse ruido tan terrible, què fuè ? » Respondiò èl : « Algun diablo hauia sido por espantarnos. » Yo, dessimulado, me tornè a assentar y èl tambien. Y luego tornò el ruido tan fuerte como primero. Yo quise tomar la candela y ir delante, y èl me ganò por la mano y entrò primero y dixo : « Veis aqui que no hay nada »; y no me dexaua entrar a mi a la cozinilla, y si truxeramos dagas, que no se podian traer, yo creo le ganara por mano. Yo, enojado, le dixe : « Mirad què hay en aquel fuego. » Y èl, tambien enojado, pisò con el pie en la ceniza y dixo : « Què ha de hauer, que no hay nada. » Y assi nos tornamos a assentar, y èl se puso a leer en hun libro de Choronicas. Subiò la señora de abaxo con la muchacha y dixo què ruydo era el que hauia sonado ? Dixo su marido : « No lo sè. » Llegòse la muchacha a mi y me dixo què tenia, que estaua tan flaco y malo ? Yo le respondi : « Dios lo sabe lo que tengo, pero bien auenturada tu, si no ubieras nacido ! » Y esto dixe yo, porque su ama le hauia mostrado sus malas artes. Respondiò el ama : « Porquè ? » Yo dixe : « Por lo que Dios sabe. » Respondiò el marido : « Que tu le deues hauer enseñado a que se condenne. » Ella replicò : « Ay, amarga de mi, algun diablo deue hauer en esta casa. » El marido alça el libro a dos manos y dalle

probate spiritus si a Deo sunt. » Cierto que mi intento no fuè otro, sino que no creyesse a soplones, y como èl oyò esto, se tornaua de mil colores y no acertaua a hablar, como quien dize : « Este me ha acertado mis mañas. » En esto entrò hun Doctor a hablalle, y no se podia tener en pie, que se sentò a un escalon de la uentana. El doctor le perguntò què tenia, que estaua demudado ? El respondiò : « No nada ». Yo, admirado, le dixe : « Señor Capitan, mi intento no ha sido otro sino que Vuestra merced no se crea de ligero, y beso a Vuestra merced las manos »; y me sali. Fui a ciertos caualleros amigos y gramaticos, y les dixe lo que me auia acontecido. Ellos me dixeron : « O cuerpo de tal, que le aueis tocado en lo biuo ! » Ven aqui por lo que me queria tan mal, y era gran maestro de hazer processos falsos y reuocar los uerdaderos que contra èl fueron, hechos, que cierto pone espanto. Marchando por el Reyno, me puso en cabo de lista y que se me diesse mi cartela solo y una caualgadura con otro compañero, y ordenò me fuesse muerto el mulo y otra traycion mayor, para hazerme ir en una galera (pero Dios es mui justo) o hazerme pagar 60 ducados del mulo; y todo fuè en un dia. De una tierra muy alta de Calabria, estando yo a lo baxo con mi mulo del freno, que queriamos partir, me senti llamar de lo alto. El que uenia comigo, que era un cabo de esquadra, tomò el mulo y dixo : « Vaya, que le llama el Capitan. » Yo, espantado, subi arriba, pensando mil cosas; quando lleguè, uino por medio de la gente (porque estaua alli la bandera), y con un comedimiento me dixo si yo conoceria un Turco, si es cortado ? Yo dixe : « Pues hauiendo estado 18 años entre ellos captiuo, no quiere que lo sepa ? » Dixo : « Pues bien, quedese aqui y mire, que importa. Y ahi el señor tal le darà un cauallo para mi y en la bufalara del Principe de Bisigniano harà alto la compañia; uenga presto. » O, Dios nos guarde de traydores ! Fuesse la compañia; hun hombre (que embiò comigo el cauallero que me auia de dar el cauallo) me lleuò la buelta del castillo a reconocer el Turco, y por el camino me dixo : « Señor, Vuestra merced haga buena relacion a este pobre hombre y

hauerà 50 escudos de beueraje, porque es hun pobre hombre y le acumulan que es espia. » Yo, gracias al Señor, que nunca pequè en tal pecado, le respondi : « Què buena relacion ? y si por este hombre se perdiesse esta tierra, buena seria la relacion ! » Llegamos al Castillo y sacaron al preso. El formò escusas que en Trapana hauia estado malo. Yo lo examinè y mirè, y lo hallè falso en todo, y cierto era renegado. Yo llamè y dixe : « Què es del notario ? » Dixome el hombre : « No es menester sino informar al Señor.» Baxamos abaxo, el Señor perguntò no sè què al hombre que auia uenido comigo, y el hombre dixo : « No, señor ». Yo luego sospechè que era el beueraje, y dixe al Señor: « Este hombre que he reconocido, cierto es cortado y creo es espia del Cigala, porque en todo lo que lo he examinado, es falso. Vuestra merced estè aduirtido. Dixo que me dauan 50 escudos por buena relacion. Yo soy hombre honrrado y nunca serè traydor. » El Señor se reyò y me quiso dar de almorzar; yo no quise. Diome hun hermoso cauallo con hun criado, y lleguè a la bufalara. Dixome el Capitan : « Còmo ha tardado tanto ? » Yo respondi : « No he podido mas ». Passamos hun rio, y passado, me dixo el Cabo de esquadra : « Suba, Señor Passamonte, y lleuese este palo, que quando yo torne a caualgar, se sostentarà con èl, que hay una gran cuesta. » Yo simplemente tomè el palo y era con èl que èl hauia dado al mulo. Quando llegamos a la cuesta, tornò a caualgar el Cabo de escuadra, y yo me fui con mi palo en la mano y era para que los soldados y el mulatero dixessen que me hauian uisto con el palo en la mano. Yo en la tierra lleuè el mulo al mulatero, porque el Cabo de escuadra siempre anda impedido Como el mulo enfriò, luego le saliò una hinchazon iunto a las orejas como una cabeça, que le auia dado alli los palos. Tomò el mulatero el mulo y le lleuò al Capitan. El Capitan le dixo : « Buena paga tiene Passamonte, que te lo pagarà. » Como el mulatero me dixo : « Tu me pagaràs el mulo », yo quedè espantado. Fui preguntando entre los soldados si auian uisto dar al mulo, y nadie lo queria dezir. Lleguè perguntando hasta unos caualleros Valencianos,

y dixe a hun soldado : « Señor, ha uisto por uida suya si el Cabo de escuadra Rodrigo ha dado al mulo en la bufalara del Principe de Bisiñano ? « y dixo : « Señor, si, en una çanja lo tenia metido, y le diò tantos palos que no sè como no lo ha muerto. » Yo dixe entonces a aquellos señores que me fuessen testigos. Ellos dixeron : « No tenga pena, que todos lo hauemos visto, y asi descanse ». El mulo no muriò por el buen recaudo que le diò el mulatero. A la mañana, quando caualguè en el mulo, el mulatero lo tomò por el cabestro y me lleuò delante el Capitan y dixo : « Señor, ue aqui el soldado que trae mi mulo. » El Capitan respondiò : « No he dicho que èl lo pagarà si muere ? » Yo respondi : « Señor Capitan, trahia yo al mulo en la manga, que no se hauia de uer; por esso y por otra peor he quedado yo a traer a Vuestra merced el cauallo. » No faltò quien respondiò y dixo como el Cabo de esquadra le hauia dado, y ansi se quedò con su malicia; y yo piquè con mi mulo hasta alcançar el Cabo de esquadra que iua con la mamguardia Como le alcançè, me dixo : « Quien es el grandissimo uellaco que ha dicho que yo di al mulo ? » Yo respondi : « No es sino hombre honrrado. » De unas palabras a otras yo baxè del mulo y meti mano a mi espada y dixe lo hauia hecho muy ruinmente, que se lo defenderia. El no osò meter mano y se la tomò con hun paysano suyo, porque le diò tuerto y no quiso que alojase mas con èl; y a la tarde fuimos amigos.

Capitulo 50.

Este inbierno estuuimos alojados en Calabria, y si ubiesse de contar las uarias cosas y successos, seria muy largo. A la buelta, que nos mandaron boluer a Napoles, en una tierra de Calabria, por los daños que esta compañia hauia hecho a la passada, nos la guardaron a la buelta. Y era a tiempo que el astrologo Campanela y su compañero les hauian puesto en cabeça que hauian de ser conquistados de nueuo Rey. A la passada por esta tierra, yo alogè en casa hun valenton que se llamaua Horatio Tiano, y como me

uiò ser hombre de buen trato, dixo mucho bien de mi a toda la tierra, y esto me ualiò a la buelta, que de otra manera yo dexaua el pellejo por quererme preciar de ualiente. Alojada la compañia, ellos tenian gente armada de fuera, y los Calabrezes son hun poco ariscos. Vierades cuchilladas acà y acullà. Algunos soldados corrian a casa los patrones por los arcabuzes, y hallauan los patrones armados con ellos, y se iuan a la uandera sin armas. Fuè la uentura del Señor Capitan que se hauia ido a Napoles, que, si se hallaua aqui, èl pagaua lo mal ganado. El Alferez, que era hombre discreto, baxò con 30 o mas soldados a quietar un gran ruydo, y todos sin arcabuzes con sus espadas solas. A este tiempo sali yo de casa, y mi patron al gran ruydo, y Dios lo permittiò, que si no salia, me ubieran muerto en casa, que me hauian ido a buscar. Quando quise salir, mi patrona se asiò comigo y me dixo : « Señor, estate quedo, que si sales, te mataran. » Yo le dixe : « No tenga pena, que yo sè bien hablar y soi conocido en la tierra. » Ella me dixo : « Ay señor, que hay, señor, que hay gente forastera. » Yo, confiado en meter paz, sali fuera con mi capa al hombro cosida en 4 dobles, que por no hauella podido meter en hun baul, la trahia ansi y la podia poner por tablilla, porque me saluò la uida. Lleguè a hun ancho donde auia mas de cien hombres de la tierra con sus espadas y cargados de piedras. Yo, muy confiado, corri a ellos dandoles bozes en su lengua que què tenian, que mirassen què soldado hauia hecho daño, que seria castigado. Ellos me gritauan que me alargasse, pues era hombre de bien. El Alferez se allegò a mi algo mas para apaziguallos, y como el Alferez se allegò, 10 o doze soldados se quisieron allegar. Como ellos uieron esto, meten manos a sus espadas, y a pura pedrada, que parecia llouian. El Alferez daua bozes que se retirassen a la bandera, y los iua rempuxando adelante, y yo lleuaua mi capa asida por el cabeçon encima la cabeça y seruia de paues a las espaldas, que sonauan las pedradas en ellas; con mi Alferez delante, a largos passos cobramos una calleja. Yo reparè a la esquina con mi espada desnuda y mi capa al

braço. Al entrar de la calleja, alcançan al Alferez 3 o 4 pedradas en aquellas ancas y riñones, que dan con èl en el suelo y no se pudo alçar. Yo, que me hallè en el canton, con buenas palabras y animo les hize resistencia, diziendo que se perdian y se confiscauan, que se retirassen, y 7 o ocho con las espadas desnudas dauan en mi Alferez y lo acabauan si no fuera por mi. Retirados los de la tierra, el Alferez se alçò, que de uerdad yo lo ayudè a alçar; siempre daua bozes a los soldados que se retirassen, que le harian perder su cabeça. Yo le dixe : « Vayase Vuestra merced con toda essa gente a la bandera presto, y esten apercebidos con sus armas, y yo me quedarè aqui y no passarà nadie, que me conocen y me tendran respecto. » El dixo me fuesse con ellos, yo no quise, y assi se fueron a largos passos a la uandera. Quedado yo solo, sali a lo ancho con mi capa al hombro y mi espada debaxo el sobaco, y llamè algunos que ui; y otros salieron de las casas, y tenia hecho un choro de mas de 50 o sesenta, y yo en medio como predicador, diziendoles que serian dados por traydores a su Magestad, que porquè no mirauan lo que hazian, y otras cosas. Al gran ruido y grita que alli hauia hauido, de la gente forastera que en la tierra hauia armada acudieron alli 7 o ocho y se allegaron al corro, y como uieron que yo era Hespañol, dieron gritos a una boz : « Pues hai muertos y heridos de los nuestros y traheis aqui este marrano y no lo haueis muerto! » Y los buenos de la tierra, por mi buena fama, unos abraçaron con unos y otros con otros y assi me dexaron y fueron corriendo a otra parte. Hun gentil hombre de la tierra me tomò por la mano y me dixo, donde queria ir. Yo le dixe : « Señor, la uandera està muy lexos y corren peligro, que hai gran bozeria. Yo queria ir a casa de mi patron que se llama Juan Pablo y està aqui cerca. » El dixo : « Pues bien, estese aqui, hasta que yo buelua ». Y meteme en una casa y ponele pena de mil ducados al patron que me tubiesse hasta que boluiesse, y por esto crey fuesse algun official, que no me quiso dezir su nombre. Yo quedè en casa de este hombre y tenia la mesa puesta, y sus soldados se hauian

ido a la guardia. Quando hize reparo a la gente forastera, por las guardias de mi espada me cortaron hun dedo por la juntura, sin yo sentillo. Yo hauia tocado con la mano a mi jubon y al braço izquierdo y me hauia henchido de sangre. Este patron que uiò tanta sangre, començò a dar bozes : « Ay, triste de mi, que estàs herido, y si mueres en mi casa diran que yo te he muerto. » Passauan unos caualleros Valencianos con sus alabardas. Dixome este hombre me fuera con ellos, y ellos, como uieron tanta sangre, me lo rogaron, y yo no quise, que creo lo guiaua Dios todo, porque ellos erraron el camino de la guardia y fueron aporreados y desarmados Yo hize tomar la candela a este buen hombre, y miramos por la sangre si hauia herida y no la hallamos, y yo no me sentia nada. Uimos correr la sangre del dedo a hilo a hilo, atamos una peçuela y no fuè nada mas de hauerme yo teñido con la sangre. A hun hora de noche, uino hun hijo de aquel hombre que me dexò en la casa, y me lleuò en casa de mi patron Juan Pablo, y se fuè. Yo, como entrè en casa , las mugeres me recibieron con mucho amor y me dixeron, porquè no me auia ydo a la guardia, que me hauian uenido à buscar en casa quando sali. Yo dixe : « No hay lugar ya. » El patron no estaua en casa; las buenas mugeres me hizieron subir en una camarilla de tablas que hauia alli, hasta que cessassen los gritos. Miren què tal estaria el pobre Passamonte y quan arrepentido de no hauerme ido con el Alferez! Hauria un hora o por ahy quando llamaron a la puerta; las buenas mugeres abren y ueis aqui donde entran 4 hombres armados con gran furia diziendo : « Donde està aquel marrano traidor? » Las buenas mugeres (que no son todas malas) dixeron : « Se fuè luego de casa. » Ellos respondieron : « No es uerdad, que hulano lo truxo no ha hun hora. » Ellas con mucha cholera y descabelladas dixeron : « Es uerdad que lo truxo, pero no hizo sino alumbrar dos cabos de cuerda y se fuè con cien diablos esse barranco abaxo, y otros han ido por ahi : siente como suenan los arcabuzazos? » Y era uerdad que por alli se hauian saluado algunos soldados y tirauan en el bosque, y a

la mañana uinieron a la bandera bien puestos. Iuro de uerdad que quando entraron estos hombres en casa de mi patron, que casi a mi se me elò la sangre, pero con todo estaua sentado encima una tabla con una tranquilla en las manos, diziendo : « El primero que sube lleuarà en la cabeça. » Y lo peor era que por la rechica de las tablas hazia luz arriba y estaua casi elado, en buen romance. Como las mugeres dixeron que por el uarranco hauia escapado, ellos se lo creyeron y dixeron : « O ! el traydor, què uentura ha tenido ! » y comieron y beuieron de lo que yo hauia de cenar, y dixeron como el Señor de la tierra lo hauia hecho muy bien, que los mas ualientes hauia embiado a las questiones y yo lo testiguè assi. Como los uellacos se fueron, las buenas mugeres me dixeron me estubiesse quedo y se fueron a otra casa. Luego entrò el patron Juan Pablo, y baxè abaxo y me cariciò, pero cierto no pude comer bocado ni dormir, tanta fuè la alteracion y a sangre fria. A la mañana me acompañò el patron hasta la uandera; el Alferez me abraçò y otros amigos que ya me hauian llorado por muerto; y de uerdad que quando el Alferez tenia iunta toda la compañia y bien puesta, que yo estuue de parecer que nos bengassemos de su uellaqueria y èl no quiso. Huuo de los nuestros hasta 20 heridos y uno muerto; de la tierra un otro muerto y muchos heridos. Y este fuè el sucesso.

Capitulo 51.

Veniamos la buelta de Napoles, y antes de llegar nos uino orden para alojar en los casales de Montecoruino, para acabar de hazer la garrama. En estos casales estube yo muy malo a causa del trabajo del camino y de no hauerme sangrado por la refriega passada. Aqui fui sangrado 4 uezes y purgado una, y uino el Capitan a la compañia, o por mejor dezir el Maestro de malas artes y inuenciones; que Dios se apiade del. Aqui se le hizo processo a hun hombre honrrado, en pago de auelle dado una cuchillada por la cabeça y hauello hecho estar preso todo el inuierno sin culpa, porque muriesse. Y creyendo se quexaria

al Conde de Oliuares, le processaron por reboluedor de las tierras, siendo muy gran falsedad ; y de los mas pintados de la compañia iuraron falso por gusto del Capitan; y si el soldado se quexara, le echaran a galera. Fuè auisado, y pidiò licencia y se fuè a otra compañia. Fuè tanta el astucia deste Capitan, que con ser el Conde de Oliuares tan astuto, annullò dos processos que contra èl fueron hechos; pero si no se le acabara el tiempo al de Oliuares, èl lo pagara todo iunto. Este Capitan me queria a mi tan mal, que me dixo un amigo que hauia dicho que pagara quinientos ducados [si] yo no ubiera ido a su compañia, porque se temia yo informasse al Virrei las maldades que por el Reyno hazian, y procuraua acortarme los dias ; pero Dios es muy iusto. Estando en estos lugares, uino la orden para marchar a Napoles, y nos mandaron saliessemos al camino todos. Yo, por no dalles fastidio por caualgadura, con un criado que me guiaua, rezien purgado y con mis 4 sangrias y lleno de llagas hasta los pies, uine aquel dia 26 millas a pie. Y otros soldados, que se uinieron con sus putas, no le dixeron nada, y para mi huuo justicia. Al llegar de la tierra donde auiamos de alojar, y en la casa donde hauia de estar la bandera, que auia mas de cien soldados llegados sin la bandera, saliò a mi el sargento ganzua del Capitan, y me dixo, porquè no uenia con la bandera. Yo le dixe : « Pues a mi me dize Vuestra merced esso, estando con sangrias y purga ? y estando una legua de la uandera, y biniendome a pie, con todos mis meritos ? » Respondiò : « Si, juro a tal, que èl ha de dar mejor exemplo. » Yo respondi casi llorando de rauia : « Dexemos esso, señor sargento, que yo he dado tan buen exemplo en tierra de Turcos y no caminando por el Reyno de Napoles, que no hay Capitan en Italia que lo haya dado mejor que yo. » El metiò mano a su espada y me tirò 15 o ueynte tajos y reuezes todos a la cara y los reparè todos con mi arcabuz ; y de hun reues me cortò el serpentin del arcabuz, y ayina me lleuara las narizes, que uinieron de tierra de Turcos. Por este buen seruicio le hizo el Capitan Alferez. Llegò el Alferez con la bandera, y le riñò por lo que con-

tra mi hizo. Yo me alarguè de la compañia con dos balas en mi arcabuz con no buen intento; pero Dios es mui justo. Assi lleguè a Napoles, tomè mi remate de pagas a su pesar, y procurè con el Conde de Lemos no salir mas de Napoles ni ir tras ladrones, y quietarme, pues no podia mas por la poca uista.

Capitulo 52.

El Conde de Lemos me hizo merced no saliesse mas de Napoles, y su hijo, D. Francisco de Castro, me confirmò la merced en las plaças residientes, estando su padre en Roma. Y assi fuè Dios seruido me librasse deste mal Capitan y sus ministros, si bien estas malas animas offenden mas en lo occulto que en lo exterior; pero todo lo puede mi Dios y Señor. A su tiempo, tornarè a tratar del. Viendome con tan poca uista para tornar a pretenciones y ualer mas por la milicia, y que mi paga se me iua en possadas y poca seguridad en las comidas y otros peligros, me determinè de casarme. Y por tener experiencia de las maldades del mundo, determinè de sacar una moça honrrada de hun monasterio y casarme con ella, pues alli no se imparan supersticiones ni artes malas. Hauia en esta ciudad hun hombre que con sus proprios ojos auia uisto quando Dios milagrosamente me librò en Alexandria de Egipto; su muger tenia dos hijas en un monasterio que se llama Sancto Eligio, donde recogen güerfanas honrradas, y la Duquesa de Osuna las hauia puesto alli. Yo fui al presidente Vicencio de Franchis y me informè de la mayor y su uirtud, y me hizo merced darmela por muger. Lo que la maldita madre y padrastro han hecho contra mi por ser yo hombre honrrado y por darme la muerte, es lo que escriuirè; y grac as al Señor que siempre huyendo de la sarten, damos en las brasas, y siendo Hespañoles estos mis suegros, que yo los estimaua como a padres, pero nuestra nacion en lo bueno y en lo malo es auentajada mas que las otras naciones.

Memoria de las maiores traiciones
que se pueden escriuir.

1. A los 12 de setiembre 1599 saquè mi muger del monasterio de Sancto Eligio, y a 3 o quatro dias fui a tomar el habito del Carmen con mi muger; y quando boluimos, hallamos los colchones de la cama mojados, dando occasion con ello a partir el matrimonio y mi paga, por meacamas.

2. A los 21 del dicho mes, estando esperando el confessor a la puerta de la sacristia del monasterio de Santo Spiritus con mi muger, por ser dia de San Matheo, para reconciliar y comulgar, llegaron a mi dos amigos y me dixeron què hazia alli? porquè no defendia mi honrra? pues la madre de mi muger y el padrastro estauan en casa de hun notario preguntando como harian para partir mi casamento y mi paga, porque yo era impotente; y a mì proprio me lo dixo el mal hombre, siendo mentira.

3. Que me comia la paga fuera de casa y no les daua la despensa necessaria. Yo respondi al Capitan Aledo que me lo dixo: « Señor, son mala gente, Vuestra merced lo pergunte a mi muger, porque yo, como tomo la paga, les doi 6 ducados al mes, quedo a pagar la mitad del alquiler de la casa. Y perguntada mi muger, se hallò ser mentira lo que hauian dicho ellos.

4. A una hijuela suya pequeña le hazian dezir a mi muger que me hauia uisto comer a la tauerna muy bien, para que mi muger no me tubiesse amor; y a mi proprio me lo dixo, induzida de la madre propria, no siendo uerdad.

5. Que yo tenia parte con la muger de hun hombre honrrado, con falsedad, para induzir a mi muger me quisiesse mal, discordando con lo que primero auian dicho que yo era impotente.

6. Que yo informaua en Sancto Eligio de algunas niñerias que mi muger hauia dicho en casa, para que a mi me quisiesse mal mi muger, siendo mentira.

7. Veyame yo tan aborrido que no sabia què hazerme, porque conocia que me entosigauan. Y yo le dezia muchas uezes a mi muger: « Luysa, yo muero por ti y no lo puedo remediar, por

no dexarte perdida. » En estos trabajos, lleguè hasta los 6 o ocho de Nouiembre, que a media noche o algo mas uino sobre mí una phantasma en forma de habito de clerigo (que lo miraua yo en uision, estando durmiendo); y antes que llegasse a mi, no sè quien me daua golpes en el lado y me dezia en Latin : « Dic : Conjuro te per indiuiduam Trinitatem ut uadas ad profundum inferni », y yo lo dezia con la propria prissa que me era aduirtido, y durmiendo. Y ui como aquella fantasma desapareciò, pero no ui la persona que me aduirtia, y tengo por fe en mi sea el Angel de la guardia. Y lo que me marauilla, que no despertè, antes luego una forma como gato me mordiò del lado derecho y con grandes uñas me queria asir por la tripa. Alli senti hablar personas, pero no conoci a nadie. Ohi uno que dixo : « No, no » y asiò de las manos del gato y lo tenia y me dixo a mi que no temiesse (que ya me desmayaua) : « Y aselo tu por la garganta. » Yo me tomè animo, y asi de la garganta del gato y apretè tanto, que me soltò. Y no ui la persona que me dixo que no temiesse. Juzguelo Dios, que creo fuè buena, pues no pereci. Entonces me despertè, llamando el nombre de Iesus y haziendome cruzes en el coraçon, y dixe algunas oraciones. En esto ohi a mi suegra, que tenia la camara mas afuera, que dezia : « Ay, ay ! » como espantada, y despertò a su marido y le hablaua baxo, no sè lo què. Yo despertè a mi muger, y mis ojos hechos dos fuentes, le dixe rogase y diesse gracias a Dios como no era muerto, porque si de Dios no hubiera sido defendido, me ubiera hallado muerto en la cama. Y luego me ui corrompido y hasta el dia fui no sè quantas uezes del cuerpo, como si ubiera tomado purga uiolenta. Acudi a los diuinos sacramentos y a dar gracias a Dios, y perdi la uista del ojo derecho, que era el que mas me seruia. Por tiempo de 9 meses siempre me corrompia a la hora que me dio el mal; y despues, gracias al Señor, he quedado bueno de salud, pero sin mi ojo derecho. Aqui es menester declararme hun poco. La primera phantasma tengo por cierto lo hizo mi maldita suegra por darme la muerte, por cumplir su burdel y augmentar su infierno,

pero la segunda tengo por cierto fuè aquel mi mal Capitan, que lo que ha estudiado en Salamanca, todo lo emplea en maldades. Esto lo digo, porque tenia la casa iunto a la propria donde yo me casè, y ya noches antes me hauia hablado para saber mi pensamiento si yo informaua al Virrey. Pero yo no le informè, y el demonio, como mi enemigo, le engañò para que me diesse la muerte, y Dios me defendiò. Y seguido este effecto, luego tomò casa a otra parte lexos. Y un dia, en Santiago, despues de la predica, oyendo yo missa debaxo el pulpito, ohy y ui que me mostrò a otro que deuia de ser otro tal maestro como èl y le dixo : « Veislo aqui. » Y el otro me mirò y dixo : « No puede ser, o por què modo ? » Y luego hablaron mas baxo, que yo no los pude entender, y cierto que estube para dar bozes y dezir : « O ! los herejes, que estan delante de Dios y tratan heregias ! », pero por no escandalizar la jglesia, callè. Otra uez, el mal hombre de mi suegro me dixo : « Bien le quiere mal el Capitan » ; y yo le respondi : « Por ser otro tal como uos. » Pero Dios es mui justo, que promette tomar la uengança y lo haze, y aun lo haze en este mundo. Y creo este mal hombre, por estas maldades y otras tales le han de quemar, pues siempre es obstinado y se fia de Demonios, y cierto es mala bestia. Que Dios se apiade del, pues le comprò con su sagrada sangre; pero de quien se quexarà, pues es suya la culpa ?

8. Tornando a mis suegros, digo que uiendome affligido de lagrimas en algunas oraciones, una mañana sali mui desconsolado y me fui a la guardia, y quedò mi muger llorando, por uerme ir ansi desconsolado. Y quando bolui, me dixo que su madre entrò baylando y cantando en mi camara, y la riñò porque lloraua. Y mi desconsuelo era tanto por uerme perdido el mejor ojo, que creo Dios me tenia las manos a que no me uengase.

9. Estando hun dia muy afligido a la mesa por uerme sin dineros ni remedio para mudar casa, mi suegra creyendo yo no lo uia, hazia señas a su hija Mariana y se hazia burla de mi. Yo re-

bentaua en uer que si ponia las manos, mi muger quedaua perdida.

10. Hun domingo, uiniendo de missa mi muger y yo, uimos que ellos salian a oylla; y como nos uiò, hizo subir a su hija Mariana arriba. Y como estuuo arriba, me dixo en presencia de mi muger : « Señor Passamonte, Vuestra merced por amor de Dios se uaya de esta casa, porque mi madre le entosiga en la comida y en la beuida. »

11. Que una fiesta, uiniendo yo de confessar y comulgar, hallè gran quistion en casa, y hauiendoles yo puesto en paz, despues de comer perguntè a su hija Mariana por què auia sido, y me dixo que èl hauia hallado un papel de uidrio molido,que por eso reñian. Y yo perguntè si su madre tenia suliman en casa, y me dixo que tenia una garrafa dentro en el arca.

12. Que uiendome yo muy angustiado y con solas 3 horas de sueño, y en el poco sueño perseguido de preguntas, despertandome una uez, ohi que mi suegra contaua a su marido lo que yo hauia respondido durmiendo, y era que el dinero que me quedasse de la paga, lo queria dar a guardar fuera, uiendo la poca lealtad suya.

13. Que hauiendo sido hurtado el dia de mi boda hun anillo de oro que trahia my muger emprestado, dixo su hija Mariana que su madre hauia hecho hazer el çedaço, y despues pareciò el anillo, porque mi muger hizo dezir una missa a Sancto Antonio y se supo lo tenia su madre.

14. Que estando yo una noche rezando al candil unas oraciones y letanias de Nuestra Señora en su aposento, estando ella en la cama con huna hijuela suya pequeña, ui que soplaua a la niña dentro la oreja y no sè què palabras dezia de secreto.

15. Que hun dia la niña se quexò a su padre, diziendo: « Señor, no sè què me camina por el pecho y por el lado, que me haze mal », y el padre se alterò y dixo : « Què serà, hija ? » Respondiò la madre de la cozina riñiendola y dixo que no era ninguna cosa.

16. Que estando el padre, despues de cena, tratando de hun

cierto casamento que le salia a la niña, la madre respondiò y dixo : « Dime el nombre y la casa, que antes de mañana te sabrè dezir lo que es. »

17. Que estando mi muger afligida por uerme malo, le dixo : « Hija mia, maridos siempre se hallan, mas madre y hermanas no se hallan », y su uoluntad en tener burdel cumplido con las dos hijas; y por ser yo hombre honrrado y de honrra, no me podia uer.

18. Que otra uez le dixo a mi muger : « Dexalo morir, este uellacon, que yo te buscarè un capitan que te tendrà por amiga; no tengas pena. » Y esto lo sabia Pietro Antonio de Sayas, y otras cosas, por dicho de mi muger.

19. Que otra uez, riniendo con su marido y hauiendoles yo puesto en paz (y èl siempre se cubria de mi a la sombra del assador), saliendose èl fuera, le dixo : « No te curar, que yo te harè morir seco, sin que te puedas ayudar. »

20. Que uiendome en tanta angustia, me abandonè por muerto, no pudiendolo remediar, por no perder a mi muger, y ella con la otra su hija detras del pauellon se hazian burla de mi, pero Dios la hizo dellas, pues no mori.

21. Que uiniendome a uer hun letrado amigo mio que sabia mis trabajos y estaua a la guardia, ella con mil embustes de palabras no queria que subiesse. Y haziendole yo subir, èl se me allegò a la cama y me protestò lo mejor que pudo en que yo me esforçasse y luego buscasse casa y saliesse de alli, a pena de condenarme. Yo, otro dia, lo mejor que pude me lleuantè y busquè casa; y quiriendome yo salir, marido y muger me lo impidieron, diziendo que mi muger estaua uirgen. Miren quan ciertos estauan en sus uellaquerias! y yo me fui a Pedro Antonio de Sayas, Doctor de leyes y maestro de Sancto Eligio (que hauia tomado a mi muger en lugar de hija) y le di parte, y èl me hizo lleuar mi muger allà y se informò della muchas cosas que aqui estan escriptas, y assi mudamos casa a su pesar. Y lo que padezco lo sabe mi Dios, pero siempre me defendiò y defenderà de malas animas.

22. Si les perguntan què motiuo han tenido a tanta maldad, a esto respondo yo que me casè [con] su hija solo informado de su uirtud del presidente Vicencio de Franchis; y de ciento y cinquenta ducados que le dieron de limosna para hazer una cama y uestirse, hauiendolos yo fiado, se quedaron con mas de la mytad, y mas dandole yo 6 ducados para la comida y pagalles la mytad del alquiler de la casa. Este es el motiuo que yo les he dado, y el ser defensor de la honrra de Dios y mia y de mi muger a su pesar.

23. Y mas a la despedida me deshonrraron a mi muger con hun falso testimonio, diziendo hazia el amor por la uentana, que por esto se iua de su casa, lo que ellos tenian de costumbre, y mas que callo por agora (porque yo lo he uisto), hasta que sus desuergüenças me den occasion a escriuirlo; y ya es tiempo.

24. Que me dixo mi muger que èl dixo a ella: « Hija, di tu que no lo quieres, que yo te casarè con un capitan amigo mio, y le cerraremos la puerta », como si el matrimonio que yo hauia hecho solenne en Sancto Eligio no fuera matrimonio, y seria el capitan el que deseaua la madre.

25. Que el primer hijo que tuue dixeron que no era mi hijo y que yo hauia hecho empreñar a mi muger por encubrir el impotente. Y el niño fuè muerto de malas animas, gracias a Nuestro Señor, y otro que tengo de dos años han dicho tanbien que yo hauia hecho empreñar a mi muger de otra persona. Y esto dixo el marido de la mala a Juan Nieto de Figueroa, y en la semana sancta, y su mala muger, en Santiago señoras de Castil Nuovo le oyeron dezir lo mesmo; y agora que està mi muger preñada, no sè de quien diràn.

26. Yo confiesso en juramento como este mal hombre, estando en Tunes cinco mil y mas soldados de guarnicion (y se llama Martin Trigueros) y el Capitan Don Diego de Osorio, que era su capitan, se casò alli solemnemente, y este mal hombre se casò alli tambien con Anna de Rojas. Y Ana de Rojas es biua y dizen està en Puerto de Hercules, y èl ha 12 y mas años que està casado

con esta segunda muger, biuiendo la primera, y dize por su boca que cierto Obispo le dispensò. Miren còmo puede ser.

27. Que la hija Mariana que tienen en casa han hecho muchos burdeles con ella, porque estando en los gardones en casa de Isabel Palmier, hauian hecho concierto por no sè què summa de dineros y fuè hun gran ruydo en aquel uarrio, porque los galanes sin el dinero quisieron hazer el hecho.

28. Que su hija Mariana anduuo algunos dias de uenta en uenta perdida, y se quiso recoger en mi casa y mi muger no osò por temor mio, y la recogiò una uezina mia que se llama Anna Sabia y su marido Bartholomè, alli en el monte en las casas de Figueroa, donde contò que sus padres se lo hazian hazer y no se lo guardauan y que todo se lo comian y que no osaua boluer a casa, porque la alcagüeta no hauia buelto antes del dia. Y andandola ellos buscando, la hallaron alli y se la lleuaron a su casa.

29. Que fueron a pedir al Conde de Lemos, que estè en gloria, diziendo que Don Juan de Figueroa le hauia quitado el uirgo a su hija, que su Excellencia mandasse se casasse con ella. Y el Virrei, informado de la uerdad, los quiso castigar, y por ruegos lo dexò de hazer por ser Hespañoles. Y esto lo sabe el Secretario Lezcano.

30. Que tentaron casamiento con dicha Mariana con un Griego que tenia 6 escudos muertos y auia no sè què dias que el Griego dormia en casa en la Calle de las Campanas, y hechas las 3 amonestaciones en Sancta Anna, estando que querian comer, subiò hun enamorado por la escalera y abrasò y besò la esposa y se sentò en una silla, y estando hun poco, se fuè. Despues de ido, preguntò el Griego a la madre, si le era hermano o pariente. Ella dixo que no, y el Griego alborotado se saliò de casa y hizo romper los capitulos que los tenia hun notario, cerca de palacio, que se llama Juan Dominico.

31. Despues de deshecho el casamiento, pariò la señora desposada, y hauiendo ellos echado fama que estaua preñada de Don Juan de Figueroa, pariò huna hija de hun Doctor de Leyes, y

le lleuauan la señora en su casa muchas uezes y dormia con èl y la boluian secretamente en casa de sus padres; y esto se sabe cierto y se puede prouar.

32. Que este letrado procediò como cauallero y casò la moça honrradamente, prometiendo fauorecer al marido, como creo lo hiziera. Pero hizieron un herror, que fuè casalla por uirgen; y dizen que los paños de la sangre por ponellos entre las piernas, se hallaron a la mañana en la cabecera de la cama, por hauerseles oluidado. Pero la tramera de la madre ganò de tretas, que fuè dar bozes y dezir que el yerno era bujarron y que auia intentado el peccado nefando con su hija, y la hija confirmolo como hija de tal madre. De manera que todo el barrio lo sintiò y accudiò a las bozes.

33. Que por hazer su maldad uerdadera, diò memorial al señor Conde de Lemos, accusando al yerno por bujarron ; y el letrado a quien fuè remittido el memorial no le quiso dar audiencia como a persona tal. Dieron orden al Capuano su yerno se lleuasse su muger a Capua, y la lleuò. Y siendo llamado de Napoles el doctor que en ella hauia hauido la hija a no sè què negocios de Roma, no pudo assistir a los acuerdos; y en este medio la buena de la madre le hizo en creyente al moço por cartas, que le tenia buscado un cargo muy bueno, que biniesse con su muger a Napoles. El se lo creyò y uino, y estaua en su casa con ellos.

34. El Demonio, que gusta de embustes y de engaños a todos los que del confian y creen, deuiò de ordenar que el moço uiniesse a saber todas sus uellaquerias y lo que comigo hauian hecho, y se hallò burlado y sin officio, aunque yo siempre los alarguè de mi casa como el fuego, menazando a mi muger la echaria por la uentana, si yo sabia que entrauan en mi casa. Dixo la niña pequeña que estaua con ellos que la moça se puso a la uentana y el marido le dixo que se quitasse de alli; y replicando ella, el demonio encendiò el fuego, y que metiò mano a la espada y le diò no sè què heridas y la dexò por muerta, y diziendo : « Requiescat in pace », se huyò, y los padres no estauan en casa, que

de esta calle de las Campanas hauian ido a mirar a otro barrio otra casa a do se querian mudar.

35. Quanto hauian ganado y enbustido, todo se acabò con las heridas y gasto, y fuè Dios seruido no haya muerto por dalles lugar a enmienda, pero sicut erat. Vinieron los padres de fuera y hallaron el buen recaudo; començaron a dar bozes que el traydor, por no hauelle querido dar todo el dote, por eso la hauia muerto; hauia en la calle dos mil animas y la calle llena. Sanò la señora con discurso de tiempo, pero quedò manca de una pierna, y tan galana y mas que primero. Supo con una silleta uisitar juezes y letrados, y prendieron al marido, y dizen lo han hechado por 6 o ocho años en galeras; y si la matara, no hubiera sido nada y cessauan muchos males.

36. Quando yo estaua en su casa, la hija Mariana y la madre estauan hablando en la cozina, y la hija diò una boz diziendo: « Madre, dexemoslo estar a este, que no haremos nada con èl. »

37. Que dixo el mal hombre en hun corrillo (y hai testigos), que yo hauia sobornado con dineros al confessor (que era el maestro de nouicios de Sancto Spiritus y agora es prior de Santo Domingo de Soma) para que induxiesse a mi muger y no dixesse que yo era impotente.

38. Que diziendo Juan Nieto de Figueroa: «Martin Trigueros, uos haueis sido mi camarada en la batalla naual y haueis sido buen soldado : porquè no castigais uuestra hijastra Mariana, que no se diga lo que se dize ? » Y respondiò : « O señor, los enamorados de palacio me han amenazado: como quereis que lo haga ? » y esto lo sabe la muger de Figueroa, si bien èl es muerto.

39. Que estando yo en su casa, hun dia despues de comer, la buena de su muger principiò a dezir que porquè hulana y citana auian de ser mas ricas que ella, y començò a menazar a Dios que hauia de hazer y acontecer contra el señor. Y esto dezia llorando y con los ojos encarniçados, y yo le respondi . « Señora, no tiene uergüença de dezir esto ? No sabe que nuestro Señor es

mui justo y da a cada uno lo que le es necessario? Si Vuestra merced iuzga a todos siendo pobre, siendo rica què hiziera y què soberuia tubiera? » Y assi me alcè de la tabla enojado.

40. Que estando yo en su casa, no solo estos malos y peruersos me buscaron la muerte del cuerpo, por perder y uender a mi muger como tienen la otra perdida y uendida, digo su hija Mariana, pero la muerte del animo. Muchas desuergüenças podria contar, pero es uergüença ponellas con la pluma y una sola dirè. Era por los ultimos de Agosto, y acabando de comer me reposaua hun poco, y como me reposaua, me ponia a dezir el officio de Nuestra Señora. Y una uez estando durmiendo, èl me despertò a prisa y me dixo : « Señor Passamonte, Vuestra merced se uaya, que queremos ir fuera. » O! Dios nos libre de traydores! Yo lo ui con su capa puesta y su muger con el manto, y no sea tal el fin de sus dias como su concierto. Yo, mui enojado, respondi : « Señor Trigueros, quando su casa toda fuera oro, no estaua segura, estando yo en ella? Yo he dexado mi posada y los tengo por padres. Donde tengo de ir con este sol? » Y su muger respondiò : « No te dixe yo que lo dexasses estar? Vamonos. » Y assi se fueron, y yo me sentè a dezir el officio de la Madre de Dios. Lo que su hija Mariana intentò y su falsa intencion de ellos, lo sabe Dios y le doi immortales gracias porque me librò de ella y dellos sin ser uirtud mia. Otras maldades podria contar despues de hauer sacado mi muger del monasterio, pero mejor es callallas por ser deshonestas.

41. Quando su hija Mariana anduuo perdida y ellos hauian pedido por justicia al Conde de Lemos el virgo de su hija, imputandolo con falsedad a Don Juan de Figueroa, yo entonces acudi por su remedio y fui al Virrey y le dixe : « Illustrissimo y excellentissimo Señor, hame tocado por lo que Dios ha sido seruido que aquella moçuela (por quien a Vuestra Excellencia han pedido el virgo por don Juan de Figueroa) sea hermana de mi muger, puesto que a mi muger la señora Duquesa de Osuna la puso en el monasterio de Sancto Eligio con otra hermanilla

suya que alli està. Lo que pido de merced a Vuestra Excellencia es que, pues los dias passados mandò de poder absoluto arrebatar la hija de Benauides y ponella en el monasterio de las Arrepentidas por otra tal cosa como el de esta moçuela, que se use del proprio poder y se ponga esta, pues es hija de honrrado padre. » Y por la honrra de nuestra nacion y por ser hermana de mi muger, que yo lo recibiria en gracia particular de su Excellencia, pues ya era informado dello, y que yo le informaua de uerdad se condenauan con ella y condenauan a muchos. Huuo muchas demandas y respuestas y dos uezes me hizo llamar el Virrey, y quando yo me salia por la sala y en aquella audiencia publica, me escriuiò mi nombre y sobrenombre y donde era, en el libro de su memoria que trahia en sus calças. Fuè Dios seruido que cayò malo y se muriò, que para gente tan maliciosa como hay en estos Reynos no conuendria Virrey de tan buenas entrañas Dioseme el billete, pero fuè con exploracion de uoluntad, y yo no lo queria lleuar, y dixome el secretario Chauez que tenia miedo. Lo que yo le respondi, èl lo sabe, y tambien me dixeron que picaua en la sarten. Yo lleuè el uillete al Auditor general, y arrebataron la moça en una silleta y la lleuaron a explorar la uoluntad, y no hubo menester maestro, que dixo que quien dixesse que era puta, mentia, y que para ser monja, monasterios auia en Napoles mui honrrados, que no queria entrar en monasterios de putas. Y ansi la boluieron en casa de su madre y han seguido tantos daños sin los que se seguiran. Y el mal hombre diò memorial que yo le quitaua su honrra; èl sabe lo que le respondieron. Esto hize yo por ellos, quando los pudiera destruir por justicia; a quien lo estoruò, se lo demande Dios.

42. Que su hija Mariana dixo a Don Juan de Figueroa y a otras personas con quien se hauia rebuelto, que su madre me hauia entosigado con uidrio molido y soliman en la beuida y comida. Y tambien me dixo Juan Nieto de Figueroa y su muger que a ella propria se lo hauia dicho la Mariana.

43. Que el mal hombre dixo que yo era frayle y que lo pro-

uaria; y esto y el hauer dicho yo sobornè al confessor con dineros, bastaria a echallo en una galera.

44. Que la mala muger hizo un caso, estando yo en casa suya, que solo el Demonio lo pudiera hazer: y fuè que hun dia tomò su manto y su hijuela pequeña por la mano y se saliò de casa. Mi muger principiò a llorar y a dezirme : « Señor, a Sancto Eligio ciertamente, a dezir mal de mi a la abadesa » Yo acallè a mi muger y le dixe : « No tengas pena, que mas ualdrà mi palabra que la suya »; y me puse a dezir el officio de Nuestra Señora, y estandolo diziendo, no sè si fuè angel malo, si bueno, que me dixo al oydo : « Agora te deshonrra por las yglesias ». Yo tube por tentacion aquel dicho, y me sali de mi camara y me fui a otra uentana y alli me fuè dicho otra uez : « Tu no me quieres creer, pues lo ueràs. » Yo no hize caso y lo tuue por tentacion, y acabè de dezir el officio de Nuestra Señora. A la tarde tornò mi muger a la niña apartadamente comigo, y le perguntò donde hauia ido la señora madre? La muchacha dixo : « A la tal jglesia en tal parte y a la tal en tal parte »; y ninguna era Sancto Eligio. Mi muger entonces quedò contenta, y las iglesias donde hauia ido son de una mesma religion y donde yo tenia mis confessores, y en uerdad que el uno en Roma me lo hauian aduertido por mi confessor, y como yo estaua en tanta necessidad de consejo y peligro de uida, accudi a mi confessor y a la jglesia mas cerca, y dixe al portero: « Llameme al padre tal »; y el portero me dixo no estaua en casa. « Pues llameme otro confessor qualquiera. » Dixome : « No hay ninguno »; y diome con la puerta en la cara, y yo quedè espantado. Fui a la otra iglesia, donde estaua el que me hauian señalado en Roma, aunque estaua lexos, y me succediò lo proprio. Entonçes crey lo que se me hauia dicho quando dezia el officio de Nuestra Señora, y de uerdad que no tubieron razon, porque si acaso en los uisajes de mi cara conocieron algo de lo que la maldita hauia informado y hecho con sus uenenos y infernales artes, oyeranme y miraran las potencias de mi anima; y cierto aunque indigno no podia dezir lo del Apostol San Pablo :

« Cum infirmor, tunc potens sum. » Di gracias a mi Dios y accudi a la jglesia de Sancto Spiritus, religion de sancto Domingo, a do tenia mi otro confessor, y frequentè mis sacramentos, que son el remedio de Catholicos, y tomè consejo. Miren si hay traycion que se pueda igualar a esta : procurar de quitar la uida del cuerpo y del anima!

45. Tanto que passò lo que en estos 44 articulos he escripto, han passado 3 años y mas meses. Y este año de ciento y tres, a ruego de algunos amigos y porfia de mi muger, que me dezian que pues yo no les tenia odio, porquè no les trataua y hablaua? y el dia de la sanctissima Trinidad, ohi uisperas en el monasterio de la Trinidad, y comimos en una capilla mi muger y ellos y yo, y con desseo yo de saber sus uidas. Durò la amystad dos meses, porque ellos se hauian retirado a la calle de los 3 Reyes, donde agora biuen, y me dezian que biuian bien. Digo mi culpa que yo merecia mil muertes por hauerme fiado de Judas otra uez. Dos uezes me acompañè con ellos en una carroça y otra en una feluga, haziendome creer que el Doctor que hauia hauido la hija en la dama embiaua la faluga y la merienda, y descubri 3 enamorados con harta uergüença mia.

46. La madre y la hija fueron a Anagno a que la hija tomasse las estufas, por si sanase de la pierna manca, y yo hauia de ir con una carroça por ellas; y ellas embiaron a dezir que no fuesse la carroça por otros tres dias. Y yo aquel dia no sè de què tirado, di comigo en Anagno al hilo de medio dia, que se asauan los paxaros, y hallè la dama con hun enamorado en la cama y la madre assentada en el proprio aposento. Miren que maldad! y el buen esnarigado haze muestras de no consentir, por temor del Virrey y no de Dios.

47. Considerando el grande yerro que yo hauia hecho en tornar a su amistad, no osaua romper por temor no me fuesse muerto estotro niño como el primero. Pero al fin me determinè, o biua o muera, si Dios no le quiere guardar, y con cierta occasion aporreè a mi muger, y a la coxa que estaua en mi casa le quise

romper la otra pierna y la echè en malhora. Y cierto se creyò hazer sus mangas en mi casa, pero yo acabara el resto, si tal atreuimiento osaran.

48. Yo comi en su casa dellos entre esta amystad algunas uezes, pero con grandissima sospecha, estando alerta por la esperiencia si conoceria en mi cuerpo las señales de algun mal malo o de ueneno; y cierto que son peruersissimos, que luego que rompi con ellos, me ui perdido el sueño y gran gana de uomitar, y no poder comer, y otras malas señales que son uerdaderas. Y de la mitad de Agosto hasta los ultimos, no diera por la seguridad de mi uida hun real. Y con frequentar los sacramentos espeso y algunas oraciones, estoi bueno, gracias a Nuestro Señor, que yo merecia la muerte. Y el mal hombre en la jglesia de Sancto Spiritus debaxo el pulpito me menazò que mi niño me podria sèr muerto y yo perder el otro ojo; y yo le jurè informar a su Excellencia y èl fuè luego a Melchior Mexia de Figueroa y a otros señores me tomassen la mano.

49. Acuerdome que la segunda romeria que yo hize con mi muger y ellos, fuè ir a Nuestra Señora del Arco para confessar y comulgar. Y llegados, yo dixe queria ir a buscar un confessor, y ellos se pusieron a reñir que no se podia confessar ni comulgar, que hauiamos uenido a holgarnos. Yo consenti, y comimos en la carroça, que no quisieron que tomassemos una camara. Alli con señas hizo la putilla burdel a ciertos señores, y si mi muger no se hallara comigo, o yo matara a Trigueros o èl a mi. Miren que traydores!

50. Loose la traydora de mi suegra que si ella podia hauer hun pañuelo de la Abbadesa de Santo Eligio, que ella la haria tornar loca; y tengo por cierto que por esso me quitò a mi una camisa que me auia hecho (que no ualia 7 reales) para sus encantos. Pero Dios me guarde de ueneno, que lo mas no lo estimo en nada.

Todo lo que està aqui escripto en estos 50 articulos es uerdad; y si las hijas quieren jurar uerdad, està prouado. Y el Secretario Lezcano y su muger saben parte y la muger de Juan Geronimo

Salinas y el Capitan Aledo y su muger y el Abbadesa de Sancto Eligio y otras monjas de alli, y la muger de Pietro Antonio de Sayas, que su marido, que estè en gloria, tuuo a mi muger por hija, y era maestro de Sancto Eligio; y Doña Anna de Liñon sabe mucha parte, y hun letrado amigo mio, que se llama Domingo Machado, y hun auentajado, que se llama Alonso Garfia, y si el presidente Vicencio de Franchis fuera biuo, èl lo hubiera remediado.

Todo lo que contra ellos està escripto se reduze a 4 cabos por donde merecen harto castigo; conuiene a saber : 1. que Trigueros es casado segunda uez, biuiendo la primera muger. 2. que uenden la hija y comen de su pecado. 3. que me han lleuantado y lleuantan muchos falsos testimonios y offendidome notablemente en mi honrra y procurado deuorcio entre mi y mi muger para uendella como a la otra. 4. que con hechizos y uenenos me han procurado y procuran matar a mi y a mis hijos muchas uezes. Yo no pido justicia sino misericordia, y es que pues biuen tan mal y buscan de perder a tantos, y seran causa que yo haga algun homicidio (porque con malos consejos amonestan a mi muger que antes haga por su madre que por mi) y mi casa y hijos se perderan : que le mandassen al mal Trigueros se fuesse con toda su casa a un presidio de Puglia y alli se le pague su intretenimiento, que por uentura allà no tendran la commodidad que hay en este abysso de Napoles. Y es seruicio de Dios, pues yo biuo bien y soi conocido y sustento honrra, sea fauorecido, pues los muchos y honrrosos seruicios y trabajos en seruicio de mi Rey lo merecen, y certifico se harà gran seruicio a Dios y se escusaran muchos daños.

Capitulo 53.

En el capitulo 52 estan entendidos estos 50 articulos de maldades para que por ellos se uea el grandissimo mal y daño que procede de tratar con los malos Spiritus, pues por las cosas que mis suegros han hecho contra mi se ue uan guiados por ellos. Y digo

otra uez y torno a dezir que reniego del Demonio y de todas sus obras y de quanto en ellos hay, porque no hay nada bueno, y todo lo bueno es para engañar y tramar lo malo, que si de Dios recibieron el saber con tanta abundancia, perdida la gracia, todo su saber es descomulgado y para mal. Y mas digo que diziendo uerdades mienten y engañan con su saber tan falso, y llamolo falso, pues no pueden merecer por èl; y si algunos sabios y sabios prudentes han descubierto muchos secretos admirables, han sido para engañar en lo general, como se uee claramente, que con pocos y peruersos sabios han tirado quasi el mundo tras si como por hun Sergio, el Alcoran de Mahoma, y un Martin Luthero, y hun cardenal Volseo, y otros semejantes, que qualquiera de ellos ha hecho mas mal que todo el prouecho que de ellos puede hauer, que tengo por cierto es ninguno. Dios, por quien èl es, haga entender esta uerdad assi como yo lo tengo experimentado. Y tengo por cierto que ninguna industria humana hubiera bastado a tales maldades si no ubiera consejos de malos spiritus. Y podrà dezir Nuestro Dios y Redemptor : « Sicut credidistis fiat uobis. » Y para prouar que diziendo uerdades mienten, contarè hun caso uerdadero. Estas malas animas y descomulgadas bruxas, con dezir que no se les puede prouar y por no hauer podido triumphar de mi, les tomaua el Demonio por saber como me defendia. Y una noche miraua yo en vision durmiendo (en casa de aquella buena que matò su marido) estar al derredor de mi cama muchas de la cofadria de Sathanas, y las miraua y conocia algunas. Morian por saber como me defendia y libraua y yo no respondia nada, pero ui que a la cabeça de mi cama se alçò la hostia y el calix. Hecha esta demonstracion, que no ui quien lo hazia, ellas todas a una querian asirme y dezian : « O el traydor, que es frayle ! », pero no me podian tocar, no sè quien me defendiesse. Ellas desaparecieron y yo me despertè, admirado de la uision mas que de otra cosa, y considerè en mi que la uirtud de los diuinos sacramentos de la Penitencia y Eucharistia me defendian. Pero ellas entendieron

que yo era frayle, y assi se dezia despues por la ciudad. Ven aqui como el Demonio, diziendo y haziendo demostraciones uerdaderas, miente y engaña. Y assi digo que es necessario que su Sanctidad y el Senado Apostholico a publico pregon y boz de trompetas echen hun uando que diga : « Vistos los daños que entre Catholicos se siguen por tener y tratar y oyr a angeles malos, damos por descomulgados a quien tal tubiere o oyere o tratare ». Y priuandole de las armas a los phreneticos, no se mataran con ellas ni seguiran tantos daños como siguen, y los que querran ser malos y hazello, siendole prohibido por la yglesia de Dios, serà mui buen defensor y protector y no dirà : « Sicut credidistis fiat uobis » en estos effectos.

Capitulo 54.

Dirà algun especulatiuo y mejor sophistico : « Quien le mete a este soldado necio sin estudio en estas disputas, pues la Iglesia de Dios tiene tantos Doctores para defender sus causas ? » A esso respondo que el hauer derramado mas sangre que algunos en seruicio de mi Dios, como se ue por lo escripto atras, y hauer predicado con su diuino fauor su sancta fe en tierra de enemigos de la fe y compadecerme de los que mi Dios ha redemido. Tambien dirà : « No le era mejor a este soldado hauer hecho una memoria de sus peccados de la propria edad que ha començado a escriuir sus trabajos y hazer una confession general de ellos que le importara mas ? » A esso respondo que ya lo he hecho dos uezes, una en Hespaña, quando uine de Turquia, con un padre que se llamaua Contreras, de la orden de Sancto Domingo en Calatayud, y otra he hecho en Napoles a la persecucion de mis suegros, que esperando que biniesse el año sancto me entretenia que uiniesse a Napoles ; y no uiniendo, hize la confession general con fray-Ambrosio Palomba, que agora es Prior de Somma, de la religion de Sancto Domingo, porque crey cierto morir de los uenenos de mis suegros, si Dios no obrara con su diuino fauor. Y para que se uea que en soldados como yo tiene Dios algun buen

estilo por su gracia, quiero contar mi uida spiritual como he contado mis muchos trabajos. Vna aguela que yo tube era muger de mucha oracion, y a mi me queria mucho mas que a mis hermanos y me hazia muchos regalos; porque me preciaua de estar de rodillas mas que mis hermanos; y por su memoria digo aun una oracion en romançe que ella me enseñò que comiença : « O muy benigno y soberano Rey y Señor, &c. » Quedè güerfano de 10 años o por ahi. Siendo de edad de 13 años, me truxo mi hermano de Soria en Calatayud para estudiar la gramatica; entonces me escriui cofadre de la madre de Dios del Rosario bendito, y loada sea para siempre jamas. Lunes y martes y miercoles lo offrecia por mi, juebes por mi padre y madre y parientes, uiernes por las animas de Purgatorio, sabado por todos los que estan en peccado mortal, y domingo por el uniuerso estado de la Iglesia. Y cada primer domingo de mes, confessar y comulgar, pudiendo. Y en esta costumbre y otras oraciones fui esclauo de Turcos, y alli no se perdio la buena costumbre, antes se aumentò, gracias a Dios, que algunas uezes remando rezaua mi rosario con los dedos en el bogauante, y a son de algunos palos perdia la cuenta. Venido de Turquia, hallè las indulgencias Philippinas en la compañia de Iesus, y un padre (que se llama el padre Martin, en Calatayud) me dio una medalla y el buleto, y yo lo tengo en mucha ueneracion y procuro ganar todo lo que està escripto al buleto, y accomodo alli mis deuociones con las del rosario sancto desta manera : a media noche, o antes o despues, quando despierto, diziendo 30 Aue Marias y dos Credos y una Salue y 33 uezes el nombre de Iesus, gano los 3 capitulos primeros como alli estan escriptos, y bendiziendo la camara y mis hijicos con algunas oraciones, y me torno a dormir. Y a la mañana, quando se toca la oracion, si estoi despierto o quando lo estoi, digo el Miserere, y dicho, me principio a uestir, y luego me persigno y santiguo 3 uezes por tener la mano a buen uso y no hazer como algunos, que parece repiquete de broquel quando se hazen el señal de la Cruz, y cruzo los braços y digo : « Benedicta sit sancta

& indiuidua Trinitas, nunc & semper & per infinita sæculorum sæcula. Amen. Y digo luego : Aperi, Domine, os meum ad benedicendum, laudandum & glorificandum nomen tuum. Munda cor meum ab cibus uanis, peruersis & alienis cogitationibus. Illumina affectum ut deuote & attente & sine intermissione omnes diuinas orationes peragere ualeam ante conspectum diuinæ Maiestatis tuæ et exaudiri merear per Christum dominum nostrum. Amen. Otra : Iesus, Maria. Fluens stilla de mamilla Beatæ Mariæ semper Virginis, in nobis expellat omnem malum ardorem libidinis & a nobis expellat omnem terrorem formidinis omnesque inimici uisibilis & inuisibilis reprimat uires & insidias. Amen. Y luego digo aquel psalmo : Deus in adiutorium meum intende, Domine ad adiuuandum me festina &c, que està escripto despues de las letanias de los 7 psalmos. Dicho este psalmo, digo las oraciones con que me apercebi quando ohi la boz que me dixo : « Ora contra eas » : la primera, que es la que canta la jglesia los domingos : Visita, quæsimus, Domine, habitationes istas, y haziendo cruzes; y despues digo : O bone Iesus, sis mihi, Iesus, lancea, crux, clavi; miseros a crimine lauit titulus triumphalis, liberat nos ab omnibus malis, Iesu fili Daniel, miserere mei, Iesus, Iesus, Iesus. Omnia tibi possibilia sunt, Domine Deus meus, non propter mea merito sed propter magnam tuam misericordiam. Amen. Otra : Pax domini nostri Iesu Christi & uirtus passionis eius et integritas beatissimæ Virginis Mariæ et benedictio omnium Sanctorum et custodia omnium angelorum nec non suffragia electorum Dei omnium et titulus Domini nostri Iesu Christi Iesus Nazarenus Rex Iudeorum sit triumphalis hodie et quotidie inter me et omnes inimicos meos uisibiles & inuisibiles et contra omnia pericula tam corporis quam animæ meæ. Amen. Otra : In nomine Iesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium & infernorum. Admittiendo el sentido principal, le doi este : cœlestium : por influencia de estrellas ; terrestrium : de todas cosas causadas en la tierra; infernorum : aunque sea con artes de Demonios, que todo se postre, se

phona de uiandantes con el psalmo Benedictus dominus Deus Israel, con 3 oraciones. Y luego hun himno (1) sagrado que dize: O sapientia quæ ex ore altissimi prodiisti &c. Luego unas oraciones que estan a las letanias, hasta la que dize Vre igne, y luego una oracion sagrada que yo he puesto en ella muchas partes de la Sagrada Escriptura que comiença : Deus, propitius esto mihi peccatori & custos mei &c., y luego aquellos uersos de San Bernardo que comiençan. O bone Iesu, illumina oculos meos, ne unquam dormiam in morte. Y luego las 7 palabras de la Cruz como las compuso el uenerable Beda, Dicho todo esto, digo 3 paternostres y 3 Aue Marias a honrra de la Sanctissima Trinidad, y luego cinco a las 5 llagas, y luego 7 a las 7 alegrezas o gozos de Nuestra Señora, que hazen el numero de 15, que en este numero està todo nuestro bien : sanctissima Trinidad y 12 Apostoles, nuebe choros de angeles, tres de Virgines y Martyres y Confessores y 3 estados en la yglesia de Dios militante, y quinze mysterios de la Madre de Dios, y antes de entrar al templo de Salomon se cantauan aquellos 15 psalmos por estos mysterios graduales. Yo tengo hechos los dias a hun sancto cada dia por deuoto para offrecer mis oraciones : el lunes a sancta Cathalina, martes a San Geronimo, miercoles a sancta Lucia, juebes a San Leonardo, biernes a San Pedro, sabado a San Pablo, domingo tres : San Juan Baptista y Euangelista y Santiago. Despues que uine de Turquia, he ajuntado otros sanctos con estos : el juebes a San Lorenço, mi paysano, y a Sancto Antonio. Y con todos he ajuntado al beatissimo San Ioseph, esposo de la Madre de Dios, y al humilissimo San Francisco de Paula y a Sancto Domingo y mi Sant Geronimo. Dichos los 3 paternostres y Auemarias, digo al offrecellos, començando del sancto que corre el dia : O uirgen y martyr Sancta Catherina, o beatissimo San Ioseph, o San Francisco de Paula, confessor humilissimo, o Sancto Domin-

(1) *en marge* : antiphona.

go, Doctor (1) sanctissimo y beato Geronimo: offreced estos 3 paternostres y 3 aue marias, quos non ut debui sed ut potui dixi, ad æternam Trinitatis [gloriam] per septem vulnera Domini nostri Iesu Christi, quinque quæ habuit in ara crucis, alias duas in domo Pilati super caput sacratissimum suum & super humeros sanctissimos suos. Et ad sacratissimam Virginem Mariam per septem gaudia & 15 mysteria quæ habuit de sacratissimo filio suo, Domino nostro Iesu Christo. Intercedentesque nouem Chori angelorum, tresque uirginum & martyrum & confessorum, tresque status mundi uirtutum, ut dimmitantur mihi peccata mea et gratiam ut non reuertar in ea. Et gratia Spiritus sancti sit mecum in omnibus uijs meis. Et omne malum quod aduersum me & consortem meam & filios meos quæsierunt, uel quærunt, uel quæsituri sunt per maledictas superstitiones et artes diabolicas morbosque reciprocos & contagiosos & aliquid mortiferi, nihil prosint, nihil ualeant, nihil noceant, nihilque præsumptio spiritus habeat. Potius obsecramus te, Saluator mundi, ueniat super eas uel super eos qui quæsierunt et quærunt uel quæsituri sunt nos interficere et separare a charitate tua sancta & aliquid malum facere, non quod cupiamus uindictam quia redempti sunt prætiossissimo sanguine tuo, sed ut uideant, agnoscant et doceant quod nihil faciendum sit per similes superstitiones et artes diabolicas. Amen, Iesu. Ven aqui, señores, las armas con que yo hago rebentar bruxas y bruxos y demonios; y en una tierra, como me ueyan, dezian luego: « El ciego falso que sabe mas que el diablo », y es mi Dios y Señor por su diuina gracia y èl nos guarde de uenenos. Offrecidos los 3 paternostres y Auemarias, digo una oracion que tengo a las cinco llagas de nuestro Señor, differente cada dia, y digo los cinco paternostres y auemarias y los offresco como los tres. Despues digo la Salue con su oracion y la otra antiphona que corre: Alma Redemptoris mater; o : Aue regina

(1) *en marge* : confessor.

Cœlorum; o, Regina Coeli, lætare, con sus oraciones que corren, y digo la oracion pro salute por mi y por mi muger y hijos, y digo la oracion: Concede nos famulos tuos, por 4 personas que tengo obligacion en Hespaña. Digo una oracion por el estado de la Iglesia, digo otra por el Pontifice, otra por el Rey, otra por la paz, otra por la mitigacion de los hereges, otra por las animas de purgatorio general, otra por los que mueren en captiuerio, otra por mi padre y madre, parientes, amigos, y bienhechores. Despues digo los 7 gozos de la Madre de Dios con su oracion y 7 paternostres y auemarias, y las offresco desta manera: O Virgen y madre de Dios sacratissima y beatissimo Ioseph, estos 7 paternostres y auemarias os sean offrecidos por las 7 alegresas que recebistes de buestro glorioso hijo y por los ruegos y merecimientos de los bien auenturados Sant Juan Euangelista y Santiago, San Geronimo, San Miguel Archangelo y el angel custodio y San Bernardo y Sancto Domingo. Exaudiat me ipsa beata Virgo Maria et ostendat ad filium pectus et ubera et ipse filius ad patrem manus et pedes & lateris uulnus intercedantque nouem chori &c., como lo primero. El sabado y el domingo digo todos los hymnos de Nuestra Señora y otra oracion que comiença Aue Maria, ancilla sanctæ Trinitatis humilissima, muy deuota. Y otra muy deuota al angel custodio con otras oraciones, y luego el euangelio de San Iuan con una oracion que dize: Deus qui nos in tantis periculis constitutos &c. Luego digo: Magna est misericordia tua, Domine Deus meus; in te confido, non erubescam neque irrideant me inimici mei etenim uniuersi, qui sustinent te non confunduntur. Y luego: Sub tuum præsidium confugimus &c. y luego: Nihil dignum in conspectu tuo ego ideo deprecor maiestatem tuam ut, Deus, deleas iniquitatem meam. Y luego: Maria, mater gratiæ &c. y: Domine, non sum dignus ut habites per gratiam sub tectum meum &c. Omnia tibi possibilia sunt, Domine Deus meus; non propter merita mea sed propter magnam tuam misericordiam concede mihi lucem intellectualem et corporalem; y: Opera tua sint, Domine, in me sine me, quia ego nihil possum, nihil ualeo

sine te. Ne derelinquas me, Domine Deus meus, quia omne mandatum optimum et donum perfectum optimum de sursum est. Y aquel psalmo : In te, Domine, speraui, non confundar in æternum con una oracion : Deus qui justificas impium etc. Y una oracion a la sanctissima Trinidad y otra a la Madre de Dios con muchos loores, y esta es la primera parte de oracion que procuro hazer, primero de salir de casa, si puedo, o si no en la iglesia.

Capitulo 55.

Como entro en la iglesia: Introibo in domum etc. A la pila: Per aquam benedictam deleantur nostra delicta, asperges me, Domine &c. Arrodillado delante el sanctissimo Sacramento, persignado y santiguado y bendicha la sanctissima Trinidad, digo la confession general y 3 paternostres y 3 auemarias por mi offrecidos como arriba; y por las indulgencias Philippinas gano indulgencia plenaria y gano otra indulgencia plenaria por las proprias diziendo 7 paternostres y auemarias por el uniuersal estado de la Iglesia; y para esto tengo yo dicho una obsecracion general, que la llamo assi, por no repetillo todo y cansar la memoria. Y es assi primero : Propter pacem et concordiam regibus et principibus Christianis et uictoriam contra inimicos sanctæ matris Ecclesiæ & suos ministros et propter insulas Philippinas et omnes qui uadunt ad conuertendas uel præbent auxilium. Et propter animas quæ sunt in pœnis purgatorij et omnes qui sunt in peccato mortali et propter parientes, amicos, benefactores, inimicosque et malefactores. Pluuiamque nobis tribue congruentem, fructusque terræ dare et conseruare digneris et ab aere decedat malignitas tempestatum & fulgurum, pacem et salutem nostris concede temporibus. Amen. Quando digo los 7 pater nostres y auemarias, digo : Propter obsecrationem generalem, por no repetillo todo. Oygo dos missas, una por mi y otra por mi muger y hijos, y si oygo algunas mas, es por redemir el tiempo que no las ohi en Turquia, que tambien son indulgencias por el buleto.

Rezo 4 rosarios al dia, que solia rezar 15 rosarios, y tanbien era engaño, que no podia tanto la memoria. Destos 4 rosarios uno es por mi con un miserere y 5 paternostres y auemarias por obligacion del uoto de religion, que bendita sea tal absolucion, pues todas las cosas que yo tenia por deuocion me hizo obligacion, como si lo indiuinara. Los otros 8, uno por la obsecracion general con 5 paternostres y auemarias por hun cauallero Veneciano que me hizo mucho bien. Otro por las animas de Purgatorio, dando principio de mi padre y madre etc. con 5 paternostres y auemarias por algunos bienhechores y malhechores, el otro por el Rey muerto y biuo y sus exercitos con un De Profundis por este sueldo que me dan y 5 paternostres y auemarias al glorioso san Pablo que los offrezca como arriba contra omnia genera basiliscorum. Luego otros 5 por don Francisco de Castro y su padre y madre con un Deprofundis por esta plaça residiente que me dieron, con que escusaron 5 muertes, que Dios lo remediò por ellos. Estos 4 rosarios tengo como por obligacion y algunas fiestas principales rezo los 15 rosarios, parte por la obsecracion general y por las animas de purgatorio. Tanbien rezo 15 paternostres y auemarias por otras personas. El contemplar de los rosarios lunes y martes a los gozosos, miercoles, uiernes y sabado a los dolorosos, iuebes y domingo a los gloriosos. Estas deuociones no las rezo todas en una yglesia por no parecer a las gentes hypocrita, pero me uoy a otra yglesia y gano por los 3 y 7, y acabo alli mis oraciones y missas y doi gracias a mi Dios con aquel hymno Iesu, nostra redemptio &c. Quando oigo las missas, considero aquel sacerdote que imita la persona de Iesu Christo con aquellos ornamentos con que fue esguernido y burlado y tormentado. Y siempre que el sacerdote se buelue, hinco los ojos en tierra como indigno de miralle. Considero aquella missa en 3 partes a honrra de aquella indiuidua Trinidad. Leuantome con uelocidad a ohir el Euangelio, porque desde la confession que digo con el sacerdote estoi de rodillas, rezando mis rosarios con la mas atencion que puedo y pareciendome uerguença no estar de ro-

dillas (si hay salud) delante de Dios. La promptitud con que me leuanto al Euangelio es por dar a intender que pondrè mil uidas por èl (como ya el Señor me tiene prouado por su gracia). Hago pausa al rezar y estoi casi sin alentar, si puedo, escuchando, porque el Euangelio es el blanco donde infieren todas las sagradas letras. Al principiallo me persigno y santiguo, acabado me santiguo y torno a rodillar y ato mi hilo. Al Sanctus me humillo y lo digo con el sacerdote, y luego me pongo alerta con el spiritu para hincar los ojos en aquella hostia sagrada, y como la alçan, juzgo a mi Redemptor quando le alçaron en el monte Caluario, y batiendo los pechos digo: Credo quia tu es Christus, filius Dei uiui, y digo : Iesu, fili Dauid, miserere mei; y digo : Adoramus te, Christe &c. benedicimus tibi, quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum. Y digo el Credo con uelocidad y animo hasta que se alça el calix, y digo : Credo quod tu uere es sanguis domini nostri Iesu Christi qui iterum effusus fuisti in ara Crucis, ibique dignatus es abluere peccata nostra. Y digo : Miserere nostri, Domine, miserere nostri, quia multum replecti sumus despectione. Y digo : Te ergo quæsumus, famulis tuis subueni, quos prætioso sanguine redimisti. Que son 3 a la hostia y 3 al calix, siempre con la Trinidad. Y despues, con los ojos en el suelo, digo las 7 palabras de la Cruz como las compuso el Venerable Beda, y digo : O bien auenturados San Geronimo, Sancta Catharina y Sancta Lucia, offreced esta oracion sanctissima que mi Maestro y Redemptor dixo en la ara de la Cruz : unus ad patrem, ut concedat mihi memoriam, intellectum et uoluntatem bene operandi, altera ad filium, ut extinguatur in me omne malum incendium libidinis & carnalis concupiscentiæ, altera ad Spiritum sanctum ut præbeat mihi ueram lucem intellectualem et corporalem. Y torno a atar mi hilo. Y quando el sacerdote dize: nobis quoque peccatoribus, yo digo. Tibi soli peccaui et malum coram te feci. Y quando el sacerdote haze la demonstracion de los aparecimientos de Christo y su ascension, que quiere dezir el paternoster, yo digo : Assumpta est Maria in cœlum, gaudent

angeli et exultant archangeli. Y quando el sacerdote dize : Pax domini, yo lo digo con el y el agnus Dei. Y dicho, me hago con presteza cruzes en el coraçon y digo con presteza aquella oracion de arriba : Pax domini nostri Iesu Christi &c. Y despues digo: Domine, non sum dignus ut habites per gratiam sub tectum meum &c; y digo: Omnia tibi possibilia, domine Deus meus, non propter mea merita sed propter magnam tuam misericordiam, concede mihi lucem intellectualem et corporalem. Y digo: Opera tua sint, domine Deus, in me sine me, quia ego nihil possum, nihil ualeo, nihil præsumo sine te, ergo ne derelinquas me, Saluator mundi, quia omne datum optimum et omne donum perfectum de sursum est. Y torno a atar mi hilo. Y quando el sacerdote dize: Ite, missa est, y echa la bendicion, yo me alço y me persigno y santiguo. El dize el Euangelio de San Juan y yo la Salue, y acabadas mis oraciones (como tengo dicho) con : Iesu nostra redemptio, me uoi a comer.

Capitulo 57.

Acabado de comer, si es de uerano, me reposo hun poco; y si es imbierno, me entretengo en algo hun poco y tomo el officio de Nuestra Señora, y lo primero digo el officio del Spiritu Sancto y despues otras oraciones y las dos de Nuestra Señora: Obsecro te, Domina, y: O intemerata, y otras de Santo Thomas y oratio in afflictione y psalmo in tribulatione y el de la Trinidad: Quicumque uult saluus esse &c., y las oraciones y antiphona de viandantes con el psalmo Benedictus Dominus &c. y digo la letania de la madre de Dios de Lorito dos uezes, una por mi y otra por el Conde de Benauente que tengo dos mandatos suyos en confirmacion de mi plaça. Y despues digo todo el officio de la madre de Dios, y el miercoles digo tanbien el gradual, y el uiernes digo tanbien todo el officio de los muertos; mas los otros dias, dicho el de Nuestra Señora, digo solas las uisperas de los muertos. Despues digo los 7 psalmos penitenciales con sus letanias hasta dezir aquel psalmo Deus, in adiutorium meum intende &c. y passo a

otra oracion de mas adelante que son muchas, hasta acabar en aquel himno del Spiritu Sancto: Veni, sancte Spiritus, emmitte coelitus lucis tuæ radium, y acabo con aquel hymno: Iesu, nostra redemptio. Despues torno a dezir la letania de Nuestra Señora de Lorito que ruegue a Dios por nuestro sueldo, que por no ser pagados ha 4 o seis meses padecemos extrema necessidad en nuestras casas los pobres. A la tarde, quando entra la guardia, me entro en una jglesia y uesito las 7 iglesias de Roma espiritualmente, assi como las anduue corporalmente quando estube en Roma. Y cumplo con la obligacion del rosario de uisitar 5 altares para gozar todas las indulgencias de Roma. Entrado en la iglesia, tomo el agua bendita y me arrodillo al altar mayor y hago cuenta que estoy en San Pedro de Roma. Y digo la confession breue de Dominicos y 3 paternostres y auemarias por mi y luego los 7 paternostres y auemarias por la obsecracion general. Assi, uisitando 7 altares, uoi por todas 7 iglesias spiritualmente, y hago como en la primera. Al offrecer, digo: O glorioso Apostol San Pedro, cuya iglesia spiritualmente yo uisito en la ciudad de Roma, y beatissimo San Ioseph y San Francisco de Paula y Sancto Domingo y San Geronimo, offreced estos 3 paternostres y auemarias ad æternam Trinitatem per 7 uulnera domini nostri Iesu Christi, quinque quæ habuit in ara Crucis, alias duas in domo Pilati, super caput sacratissimum, crura & humeros sanctissimos suos. Et ad sacratissimam Virginem Mariam, per 7 gaudia & 15 mysteria quæ habuit de unigenito filio suo, domino nostro Iesu Christo. Intercedentesque nouem choros angelorum, 3que uirginum & martyrum & confessorum, tresque status mundi uirtutum, ut dimittantur mihi peccata mea gratia ut non reuertar in ea & omne malum &c., como arriba, y los 7 por la obsecracion general; y assi uoy por todas 7 haziendo lo proprio y es un estremo bien de orar. A la noche digo aquellas oraciones preparatorias y el Euangelio de San Juan y: Deus propitius esto mihi peccatori, y el hymno: Te lucis ante terminum, y todo haziendo cruzes bendigo mi casa con aquella oracion: Visita, quæsumus, Domine.

Me echo a dormir con mi rosario al cuello y mi hijo un Agnus Dei. Con todo esto me mataron el primero hijo, que quiso Dios uiesse (y a mi costa) lo que no creyera jamas, gracias immortales le doi. De manera que con lo de la noche y la mañana y los rosarios y paternostres y el officio y iglesias de Roma y al acostar son 7 a honrra de las 7 horas canonicas que reza la Iglesia militante. Miren, señores, quien tiene este stylo como el Auemaria, què buena harina le haran los demonios y què buena informacion.

Capitulo 58.

Tambien dirà alguno : « Buena es mucha oracion, pero mejor es poca y no offender a Dios. » Digo que es berdad, que, conseruando la gracia, con poca oracion es el hombre oydo y se puede saluar, pero tambien es necessario siempre orar y nunca faltar, que suele hauer hombres de tan flacos spiritus y tan debiles naturales, que les parece les basta no offender a Dios y rezar poco. Y podria ser pensasen hay algo de suyo y lo que es falta de natura attribuillo a uirtud suya y que no les puede la tentacion, si bien el no offender a Dios es summo bien. Hay otros de tan robustos naturales, que hauran caydo en algunos errores, porque el demonio, como hallanos naturales, haze los effectos, porque es grande Astrologo, y a estos tales es menester muy continua oracion para sustentarse. Y yo soi de los fuertes en offender a mi Dios y redemptor. Porque si a muchos con malditas artes los tiene en peccado, es por no allegarse ellos a los sanctos sacramentos y huir las ocasiones y praticas malas. Pero yo no tendrè escusa, porque nuestro Dios y Redemptor me ha hecho entender esta maldad, y demas de mi deuocion me ha puesto en obligacion a los diuinos sacramentos, como tengo dicho, cada primer domingo de mes y todas las fiestas de Apostoles y de Nuestro Señor y Nuestra Señora y Pascuas, y a no comer carne los miercoles y ayunar todos los uiernes toda la uida, si hay salud y commodidad, que hasta esto me ha dexado mi Dios a mi descrecion. Pero guardense los que no tienen esta luz si se reparan con los sacra-

mentos, porque hai infinitos que hazen officios de Antichristos por malas artes, y doy la culpa a quien no les quita las armas con pena para que Dios les quite el poder, y que no diga: Sicut credidistis fiat uobis. Còmo ha de obrar mi Dios y señor sus marauillas y gracias,si los hombres todas sus industrias y inuenciones las hazen con los malos angeles? Quiero tornar a mi proposito de las mercedes que Dios me ha hecho y lo mucho que yo le he offendido, que queria ir dando bozes por estas calles publicando mis peccados y las gracias de mi Dios en defender mi uida de tantos peligros y uenenos. Pero no tengo de que desanimarme, que solo Dios puede conocer a los malos; y quien trae la sierpe en la manga o el fuego en el pecho, por fuerça le morderà o quemarà. Y seame Dios testigo en el cielo y en la tierra que las maiores maldades que contra mi se han hecho han sido por no querer estar en peccado ni querer consentir maldades. Animo, animo, y no desmayeys, Passamonte, y llorad vuestros peccados. Pero, ay de mi, que si quiero hazello en casa, la muger y hijos me inquietan, y si me retiro a alguna capilla en las iglesias por no ser uisto ni notado, hasta essas me cierran, porque los ladrones, que no perdonan los altares, no dan lugar a que nadie estè en secreto, y los sacristanes quieren cerrar sus capillas. Pues què remedio? Pedillo a Dios que quiere la paz y no la affliction y seruirse de las noches que no estorua nadie. Scuto circumdabit te ueritas eius : non timebis a timore nocturno. Quantas uezes, o scudo soberano de uerdad, me haueis defendido de estos timores nocturnos! A sagita uolante in die. Que son estas saetas, Señor, tan malas, que caen los hombres de improuiso, como caen tantos en Napoles y cahia yo, quando vuestra Diuina gracia me librò, y echè el gusano por la boca, y la que me causaua la muerte le sacaron tantos por las heridas. Fiel sois, mi Dios, que dezis : Mihi uindictam et ego retribuam. A negotio perambulante in tenebris. Quantas uezes, mi Dios, destas malas phantasmas uos, mi Señor, lo sabeis. Ab incursu. Quantas uezes ha succedido, mi Redemptor, hauerme hecho tantas maldades y hauer perdido el

ojo derecho. Ruego, mi Señor, que me salue yo con hun ojo y no me condene con dos. Et demonio meridiano. Deste maldito demonio de la carne, quantas uezes me haueis librado, mi Dios y señor! y que he estado en el fuego de la occasion y no me he quemado. Pero ha sido magnificencia de mi Dios y no uirtud mia, pues otras uezes me he quemado y me hubiera consumido si no fuera fauorecido de mi Dios. Cadent a latere tuo mille & a dextris tuis &c. Señor mio, aqui me tiembla el coraçon : quando me uengo a acordar de aquel horrendo spectaculo que ui con mis ojos y consumirse a huna parte y a otra. Verumtamen occulis tuis considerabis et retributionem peccatorum uidebis. O Señor mio soberano, justa y sanctissima cosa es mirar la pintura con los ojos, donde està bien pintada y donde mal, y considerallo. Mirar la pintura de esse diuino rostro con todo esse sagrado cuerpo puesto en una cruz, y permittiendolo el soberano pintor por nuestra redemption, y mirar lo mal pintado de mis culpas. Y pues lo que se mira se ha de mirar con los ojos y considerallo, tornense los ojos fuentes y lauen lo mal pintado. Y esta retribucion, Señor mio, de los peccados, quien la bastaria a dar satisfactoria? ninguno en el mundo, Señor. Videbis. Dezis, mi Dios, que lo ueamos. Veo, Señor y Dios mio, que Vuestra Diuina Magestad diò por mi la satisfacion, que la nuestra sin ella fuera nada, pero tambien es necessaria la nuestra. Si del glorioso San Pedro se lee que escondian los gallos que no los oyesse cantar, porque tenia hechos canales en los carrillos de llorar por una noche que negò al Señor, yo que lo he negado noches y dias, què harè, miserable de mi? Sola una esperança me sustenta a que no parezca, y es que uos, mi Redemptor y Señor, me sois aduogado con vuestra diuina madre; y con esto y derretirme de lagrimas y proseguir mi stylo spiritual, tengo sperança de saluarme y gozar de la patria celestial.

Capitulo 59.

Dirà tambien alguno : « No es licito descomulgar a nadie, que

es priuallo de los sanctos sacramentos ». A esto digo que el quitalles las armas con que se degollan con pena, no es priualles de los diuinos sacramentos, antes lo tengo por gran seruicio de Dios. Y si los Doctores uuiessen padecido y derramado su sangre y sudado con mucha agonia por el mundo, uerian los muchos males que causan los demonios, y como ellos y su saber es de mucho daño y de prouecho que no importa nada. Estemos a razon : Si el Spiritu Sancto inspira donde quiere y ninguno sabe donde ua ni donde uiene, en què razon cabe que ninguno haya de saber de què region es el espiritu que tiene ? Y mas que dizen que el que tiene uno de la region del ayre es de maior calidad. Por cierto que para mi es grande abusion y lo tengo por grandissima tentacion. Si me querran arguir : « Porquè dexò Dios tantos males angeles en la tierra y en el ayre ? » A esto respondo que para tentar a los hombres ; los angeles de menos calidad para tentar a los de menos calidad y los de mas calidad para tentar a los hombres de mas calidad, como son los mas sabios Y tanbien digo que los dexò para su propria confusion, porque hauiendolos criado Dios sin carne y sangre y con tanto saber y sin quien los tentasse, quien les forçò a peccar contra su Dios y Criador ? Pues ues aqui, angel malo (dirà Dios), el hombre de sangre y carne y que tambien errò, y teniendo quien le tentase, merece lo que uosotros perdistes y no ganareis por vuestra confusion. Pareceme que esta sea otra razon ualidissima, y para mi la primera me basta, y si estas no bastan, tenganlos por aguadores para acarrear nublados de una parte a otra. Tanbien diran que por estos malos spiritus se enteran los hombres en la eternidad de la gloria y del infierno. A esto digo que harto es necio y falto de fe el catholico que se lo escriue el Euangelio y busca mas de aquellos 4 testigos y dezillo Dios por su boca, y quien querrà uer y tocar uayasse en Roma o en lugares sanctos donde sanan tantos endemoniados, y lo uerà y tocarà y entenderà su poca fe. Tambien dirà : « Quien le pone a este soldado sin letras y peccador a querer emmendar lo que los sanctos no han hecho? » A esso respondo que los gloriosos sanctos

bien han conocido el daño y han esperado que Dios lo emmendasse como sumo Criador. Y tengo por cierto que solo el sancto no serà engañado y los demas todos lo seran, y quien no tendria por cierto que Catholicos no tenian tal abuso, que para mi cierto lo es. Señores mios, si estos malos y peruersos angeles fuessen de probecho, què necessidad tendria nuestro Rey de gastar tantos millares en espias como gasta, por saber lo que hazen los enemigos de la fe (y algunas deuen de ser tan malas como ellos, que juegan a dos hitos) sino es conjurar hun maldito spiritu y que truxesse la respuesta. Pero maldito sea yo de Dios y de sus sanctos si dellos me fiare. Porque ya tengo dicho que todas sus uerdades son para encaxar una mentira y hazen mas daño con la mentira que prouecho con las uerdades, y todo su saber es para mal. Basta, padres mios, lo que està escripto para saluarnos, y no busquemos mas. Prohibasse esta maldad para que Dios nos defienda y ampare, uiendo que tenemos nuestra esperança en el. Porque por uia de estos malos espiritus quieren mudar los naturales a las personas y hazellos bestias y tenellos subiectos a todos sus gustos o matallos. Y creanme, que (como dixe al principio) no hay meior maestro que el bien acuchillado; y acosta de mi uida sè esto y no de las agenas, y tambien de las agenas, como lo escriuirè. Y juzguenlo Vuestras Reuerencias, que esta es mi intencion y no otra, de que por no estar priuados los hombres con pena a no tener ni ohir malos spiritus, hai tantos males entre Catholicos. Y mas, digo que todos los malos peccados de carne que hai contra natura proceden de estas malditas artes, porque con sus naturales fuerçan a los hombres y con demonios a traellos a sus gustos, y el demonio haze contrarios effectos y engaña a todos y se ua riendo y despues con una sophistica razon que dize a la bruxa o al bruxo, èl es causa de muchas muertes y males, y todo esto acarrean estos malos espiritus con su falso saber, y yo pintarè qual es la tentacion natural y la quasi forçosa en otro capitulo. Y porque no me tengan por del todo necio, aunque no soi theologo, por lo que en tierra de Turcos he predicado, quiero atreuerme a

prouar con una authoridad euangelica como por uia de estos malos espiritus son los maiores peccados que hay en el mundo, y de lo que Dios està mas enfadado, y son la causa de la ruyna del mundo antes de tiempo y sabrà muy bien nuestro Redemptor saluar en hun punto a muchos para henchir sus cielos. pues con mucho discurso no le han querido ni sabido entender. La authoridad es esta : Escriue el euangelista San Lucas que la ultima palabra que nuestro Redemptor y Maestro Jesu Christo dixo en la cruz fue : « Pater, in manus tuas commendo spiritum meum » haec dicens expiravit. Diranme que esto fue para auisar a nosotros (y mas en tiempo de muerte) como nos hauemos de encomendar a Dios; y dizen muy bien, y es uerdad que nuestro Dios con su diuino saber en una palabra muestra muchas cosas y todas muy buenas, y en aquel ultimo de su uida preuino Dios y orò a su padre por la mayor necessidad del mundo, y en que hauia de hauer mayores maldades y peccado; y el fin de su oracion fuesse por lo mas necessario. Pues, Señor y Redemptor nuestro, si vuestro cuerpo es sanctissimo y vuestra anima es sanctissima, y todo lo que en vuestra diuina Magestad hay, porque està unido siempre a la diuinidad, què spiritu encomendais y en tal transito y ultimo fin ? — Yo os lo dirè (responderà el Señor). Encommiendo el spiritu de mi iglesia y la union de mis Catholicos a mi padre eterno, porque estos mis spiritus baptizados con los otros descomulgados angeles seran causa de mas peccados y de mas enojarme, y assi en este ultimo fin encomiendo la mayor necessidad. — Por cierto, mi Dios y Señor, yo lo entiendo assi como quien lo ha experimentado a costa de su uida y animas agenas y uidas, que creo han sido causa de sus muertes por darmela a mi, miserable peccador, y vuestra Diuina Magestad me ha defendido. Tanbien me diran que el glorioso euangelista San Juan escriuiò otras palabras y dixo : « Consummatum est, et inclinato capite tradidit spiritum », que muestra ser la ultima. Pero lo que yo siento en esto es : Que nuestro Señor y sus sanctos en esta materia lo han escripto por

tan occultas palabras para que nadie entienda lo malo. Y si yo a pura mi costa no lo hubiera experimentado, como buena cabeça de Aragones, no lo creyera como no lo creo y lo reniego. Iterumque reniego del demonio y de sus obras, pero es uerdad que lo hazen. Y si San Juan dixo « inclinato capite tradidit spiritum », yo entiendo que quando dixo consummatum est, ynclinando aquella diuina cabeça dixo lo que escriue San Lucas y espirò. Y miren que dize San Iuan : Tradidit spiritum, que tambien se puede entender que lleuò a su padre eterno esta ultima encomienda como la mas necessaria. O mi Dios y Señor, uos lo remediad y me hazed entender, digo el spiritu de su iglesia Catholica y la union de sus fieles Catholicos.

Capitulo 60.

Vna sentencia oi predicar una uez en una ciudad harto sospechosa, que me diò pena el oylla y mas en un cierto proposito bien escusado; y la sentencia fue : Contraria contrariis curantur. Sentencia es uerdadera por cierto, si se toma como se deue tomar, y tambien digo que es falsissima al sentido que el uniuersal abuso le pone. Con una purga muy amarga es uerdad que se cura una mala fiebre, y assi digo que la principal purga de los peccados es la penitencia dada por los confessores y otras uoluntarias, como son ayunos y oraciones y disciplinas. Hay otras que lo permitte Dios, como son enfermedades naturales, y otros trabajos como son priuacion de hazienda y hijos. Tomados con paciencia, dan gran conocimiento del peccado y quedan los hombres muy humillados y con uerdadero conocimiento y arrepentimiento de sus peccados y emmienda de sus uidas. Y de esta manera la sentencia es muy uerdadera: contraria contrariis curantur, pero tomada a estotro sentido como es dezir que con los proprios uenenos y demonios se sanan los malos males, yo digo que es falsissima la sentencia y muy engañosa y llena de mil trayciones y abusos infernales Si bien es uerdad que al demonio es facil deshazer lo que el haze y engañar a otros asnos y bestias

maliciosas como ellos. Vengamos a la prueua : Hulana entosigò a hulano por algun mal effecto; la otra bruxa lo sanò porque lo pagaua (que ya estamos a tiempo que se compran las malas artes y aun se dan de balde a tal que sean de la cofadria de Satanas.) Sanole, otro tal era el malato como quien le sanò, que con esto se acredita el Demonio con deshazer lo que èl haze. Pero a fe que si el herido es enemigo suyo, que nunca èl le sane; llamo enemigo suyo que sea hombre de chapa, que ni èl ni sus cofadresas le hayan podido tener en peccado de obstinacion, y que se ha aprobechado de los diuinos sacramentos. A este tal no le sanarà, antes procurarà su muerte, porque es persona de quien èl no puede ganar nada. Que tiene otra propriedad el maldito espiritu, que si bien a èl le pesa que ninguno se salue, porque se teme no llegue el dia de su infierno, èl lleua con paciencia (aunque rebienta por ello) que uno sea bueno para si solo. Pero quando es el Christiano hombre que procura por su proximo, como es en sacar animas de purgatorio y buscando indulgencias y modos de aprouechar en la yglesia de Dios, aqui es su rauia, como quien dize : « No le basta a este traydor nuestro enemigo hazer su hecho, sino que tambien quiere procurar los agenos. Pues muera! » y procura mil modos de acabar la uida a estos tales. Y como ellos de por si pueden muy poco, dizen : « Uamos a nuestros amigos baptizados, (y) pues nos dan credito por nuestros estilos de nuestro saber, y descubramos los peccados de este enemigo nuestro; y descubriendo las uerdades, mesclaremos tambien mentiras y assi los haremos entosigar y acabaran su bien y no descubriran nuestros secretos y faltas.» Y a quantos han acabado la uida por estos medios! porque si Dios no haze milagro, còmo biuirà el entosigado ? Prouemos esto, que ya està el mundo de manera que quiere prueua. Ya he escripto atras las molestias que causan por saber los pensamientos, pues por este proprio estylo hazen enterar de los peccados agenos no solo los commetidos, pero los nunca pensados. Reniego del demonio y de sus obras, que muchas noches me han hecho caer en sueños en los

peccados commetidos, y despertandome tener yo conocimiento de las personas. Y en estos casos quiero yo uer y tocar, que de sus proprias bocas me he uenido a certificar y, como digo, no solo los commetidos pero los nunca pensados. Como una uez hizieron una demonstracion que yo ha uia tomado unos dineros sobre una mesa que no hauia nadie, y otra uez que hauia hurtado una capa de hun clerigo en una iglesia, no bastando hazerme ladron de fuera sino dentro la iglesia, y ohiles yo dezir : « Miren el mal hombre que se nos haze justo y en todo es fingido ! » Y seame Dios testigo que de hazienda agena no sè que tenga peccado uenial, quanto mas mortal. Y dan tanto credito al demonio, que me han procurado la muerte muchas uezes y me la hubieran dado si mi Dios no me hubiera defendido. Pero bastaua descubrir lo que yo hauia commetido para yo merecer mil muertes y no darme lugar a penitencia, ni ualer mas con Dios, pero gracias a su Diuina Magestad, que es nuestro protector. Y con la frequencia de los diuinos sacramentos y oraciones y aquella protesta a mi Redemptor, uiene sobre quien me haze el mal si no se emiendan. Y de uerdad que hay algunas personas que me hazen buena cosa y me querrian uer hecho pedaços, Dios les perdone y me defienda dellos por su diuina passion, que muchas uezes pido a Dios la muerte, cansado de estas abusiones. Y de uerdad que 3 o quatro personas que me amenazaron de darme la muerte y hizieron los effectos, han muerto del proprio mal, Dios se apiade dellos y dellas, que si fuesse necessario los nombraria, y por uentura yo he sido el primero a rogar por ellos. Tambien dixe de prouar en este capitulo qual es la tentacion natural y la casi forçosa. Llamo natural la que de Dios es permitida, porque ninguno, creo, se puede saluar sin ser tentado, pues que el hijo de Dios lo fue; y por aqui es nuestro merecimiento. Y la comparo yo, esta tentacion del Demonio, a una mala muger que està a una uentana puesta y haze del ojo al peccador o a lo mas lo tira hun poco de la capa. El hombre bueno, aunque le haga una poca de risa, passa adelante y la carne siempre haze hun no sè què ; pero adelante.

Otra mejor dize Dios, o digamos en similitud: Mira, hombre, que el demonio es un ualiente, y es necessario que tu le metas mano con lindo animo, porque de otra manera saldras herido o muerto. Pero si le metes mano con lindo animo y hazes resistencia, sè cierto que huyrà luego. Ven aqui, señores, lo que llamo yo tentacion natural y de Dios permitida, Pero la que es contra la permission de Dios es la que hazen les hombres malos y malas mugeres, por sus tratos que tienen con los demonios, forçandole a que hagan mas de lo que de Dios es permittido a ellos, y a esta llamo yo casi forçosa, no que lo sea del todo, porque Dios no nos niega su ayuda y estamos obligados a pelear hasta morir; y si morimos, morimos en su diuino seruicio; y si biuimos, es por su defensa. Y esta casi forçosa y no del todo, la comparo yo a aquella mala muger que no de la puerta ni de la uentana, sino siguiendo de noche y de dia al hombre y comiendo y despues de comer y a todas horas, quien no cayria? Pareceme a mi que solo el que Dios defendiesse. O si aquel ualiente le siguiesse a todas horas y no diesse tiempo ni reposo, què espada ni braço bastaria? Ninguno, sino la defensa de Dios. Pues esta differencia hago yo de la una tentacion a la otra. Dios por su sagrada passion lo remedie! Pero Dios remediado lo tiene, sino que los hombres no quieren caer de su necedad, y sin el querer del hombre no obra Dios, pues a los que sanò milagrosamente quiso siempre su querer. Nadie se engaña con dezir: « Dios dize esto o estotro i mirese, si lo que dize Dios, lo dize preceptivamente para que se haga. Porque nuestro Dios, con el pincelo de su diuino saber, pinta los coraçones de los hombres y aun todos los estados, y por dezillo el Señor y no hauelle sabido entender, podria ser mayor condenacion, pues uemos cierto que las potestades de los libres aluedrios siempre nuestro Dios las tubo, tiene y tendrà libres. Digo, al bueno para que cayga si no se tiene y al malo para que sea bueno si quiere. No me quiero cansar mas, padres mios, sino que digo que yo me doy por descomulgado si en algun tiempo yo tubiere ny oyere de mi propria uoluntad a ningun espiritu malo.

Sino guardar aquella sentencia del Apostol : Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si a Deo sunt. Y digo y affirmo que la ruyna de toda la Christiandad es por no priualles con pena no tengan ni oygan a malos angeles. Y por esto he escripto este libro y no es otra mi intencion. Vuestras Reuerencias lo uean y determinen, que la jglesia de my Dios mas blanca es que la nieue en los mas altos montes con la pureza de la madre de Dios y mas rubicunda que el mas fino coral con la sangre del hijo de Dios y mas bien entoldada que con oro ni con perlas con los diuinos sacramentos. Y què mejor tapiceria que 9 choros de angeles y 3 de Virgines y Martires y confessores y tantos dones del Spiritu Sancto? No ha menester estos hierros uiejos de demonios sino para hazer martillos para el ynfierno. Y ansi lo creo y lo juzgo, y digo que he sido 18 años captiuo de Turcos y tratado con Judios y Griegos, que destas malas artes son grandes maestros; y tengo por cierto que no pueden andar blancos los que andan en el carbon, quiero dezir que los que tratan con malos spiritus por fuerça se les ha de pegar algo, aunque mas iustos piensen ser. Y tengo por cierto que este trato priuò a los Judios del conocimiente de Iesu Christo y no otro. Y la jglesia Griega miren con quan poca fe està y en manos de los enemigos; no creo lo ha permitido Dios por otra cosa sino por estos malos tratos, y por ellos han quedado casi ciegos. O Doctores sagrados, poned el remedio en nuestros Catholicos, que ueo el mundo perdido y quasi ciego por estas maldades, y no quiero dezir la causa, porque todos los religiosos no son sanctos. Digala Dios, que la sabe meior que yo, y le doi immortales gracias por hauerme hecho conocer esta uerdad, y quiero morir con ella y por ella por gracia del Señor. Tanbien dirà alguno que por estos trabajos se ha seruido Dios traerme a penitencia y mas conocimiento de si. Digo que es muy alto parecer y que se lo agradesco mucho, pero no es uerdad sino engaño fingido. Porque ya he dicho y lo torno a dezir, que quando mas bien fundado he estado, mas daños me han hecho; y doy que esto se admita en el tiempo de

edad quando fui niño, porque no hauia peccado. Guarden, señores, no haya sido porque con sus astrologos hayan conocido yo les hauia de dar en la cuenta. De mi no presumo nada sino que me tengo por indigno de ningun bien, pero soi contento con mi opinion, pues me ua bien con ella y mi Dios me ayuda sin yo merecello por su gracia. Estoi confuso por uer tantas maldades y attributos que dan al demonio en este attributo de : contraria contrariis curantur, y he uisto muchas uezes que en estas cosas occultas haze my Dios y Redemptor los milagros occultos, y ellos dan el sentido a sus infernales inuenciones, y quando mas no pueden, dan consejos que hagan dezir missas a Santo Antonio, a la Veronica del Señor, y que sanaran de algunas enfermedades, que quando el demonio no puede mas, se contenta tomen su consejo. Pero Dios no da su gloria a nadie : doyle immortales gracias por todo.

Acabè este presente libro en Napoles de mi propria mano, haziendole copiar de uerbo ad uerbum y de mejor letra a los 20 de Diziembre 1603, gracias a mi Dios, y lo firmo de mi propria mano, jurando en confession sacramental por uerdad todas las cosas que en el tengo escriptas. Escriuilo con licencia de mi confessor fray Ambrosio Palomba, Maestro en Sacra Theologia en la religion de sancto Domingo.

Geronimo de Passamonte

Domingo Machado, Bachiller en Sancta Theologia por la Vniversidad de Salamanca, hago fe como yo he copiado este libro, y como teniendolo yo a enquadernar en casa de un librero, fuè dicho libro tomado por orden del Sancto Officio y lleuado al Episcopio desta Ciudad de Napoles, donde estubo por espacio de 4 y mas meses a reueer, hasta que, no hallandose en èl cosa contra nuestra sancta fe ni contra las buenas costumbres, fue restituydo a Geronimo de Passamonte, Author del dicho libro, dandole por libre de la falsa acusacion que malsines le hauian

hecho, imponiendole ser heretico y auer escrito en èl heregias y nigromancias, por donde le fue forçoso apparecer èl ante el Prouisor y Vicario General, y yo como escritor y trasladador de dicho libro. Y porque todo es berdad, para memoria de con juramento confirmallo yo, cada y quando que serà necessario, y para que dello conste, he hecho la presente, firmada de my mano y nombre, que es fecha en Napoles a 14 de Nouiembre 1604.

Bachiller Domingo Machado.

DE BELLO RUSTICO VALENTINO

Aun despues de transcurridos más de dos siglos, es tema que apasiona grandemente, el que se refiere a la Guerra de Sucesión en el Reino de Valencia; constante es escuchar las más opuestas opiniones sobre el particular y lo que resulta más peregrino, es que los partidarios de ellas, al defender al bando de los Austriacos ó al de los Borbones, fundamentan sus asertos en lo que el Padre Miñana consignó en su libro intitulado *De bello rustico valentino*, reconociendo su veracidad, así como la gran fuerza que presta a sus consignaciones, el haber sido testigo precencial de muchos de los hechos que relata.

Tales circunstancias hicieron buscara su raro libro, del que tras no pocos esfuerzos conseguí ejemplar y leído, hube de caer en la cuenta, que lo que se atestiguaba las más de las veces en nombre del P. Miñana era completamente arbitrario, y hasta llegué a sospechar, que tanta confusión tuviera su origen, así en la dificultad de hallar ejemplares del libro, como en el desconocimiento, más acentuado cada día, del idioma latino; por ello me determiné a traducir la obra, que al precente ofrezco al benévolo lector al que muy de veras me encomiendo.

Indicábamos al principio, que el tema de la Historia del P. Miñana es de actualidad siempre entre los valencianos, y es que se trata, no solo de la relación de episodios guerreros, más o menos agradables y en los que como en todo acto de fuerza, es imposible marcar hasta qué punto puede llegar en su actuación, sin que levante la protesta que la crueldad exalta, sino que por desgracia fué el antecedente de la pérdida de las libertades valencianas, que consagraron los fueros, y con ellos la vigencia de una de las legislaciones más democráticas y cultas que cayó envuelta en el castigo impuesto por el agravio de los menos, en daño y desdoro de los más.

Y lo que apena ciertamente, es que a tales extremos de rebeldía se pudo llegar por no tomar el gobierno las providencias necesarias para defender al Reino de Valencia, antes al contrario, dejando libremente a los enemigos, primero en Denia y luego en Tortosa, facilitaron se apoderaran del mismo los Austriacos, y en situacion tan crítica desguarnecerlo de tropas y poner al frente del particular gobierno un Virrey ignorante del arte de la guerra. Bien es cierto que tales circunstancias no eran solo privativas de Valencia; « desde Rosas hasta Cadiz (dice el Marqués de San Felipe), no había alcázar, ni castillo, no solo presidiado, pero ni montada su artillería. La misma negligencia se admiraba en los puertos de Vizcaya y Galicia : no tenían los almacenes sus provisiones; faltaban fundidores de armas y las que había eran de ningun uso... » Situación que se confirma al comprobar, que en el puerto de Vigo fué incendiada en 1702 la flota española, porque las dos torres que lo defendían cayeron ambas arruinadas, al

disparar los ingleses contra ellas solo veinte cañonazos, y la plaza de Gibraltar, cuando en 1704 la sitió la escuadra inglesa, contaba con 80 hombres de guarnición, sin tener artilleros ni munición para los cañones.

Por Decreto de Felipe V de 29 de Junio de 1707, que es la Ley 1*a*, Titulo 3°, libro 3°, de la Novísima Recopilación, fueron suprimidos los fueros valencianos, e incorporado el Reino a la legislación de Castilla; las repetuosas protestas a tal disposición motivaron el Decreto de 27 de Julio del mismo año en el que dice : Por mi Real Decreto de 27 de Junio próximo fuí servido derogar los fueros, leyes, usos y costumbres de los Reynos de Aragón y Valencia, mandando se gobernaren por las leyes de Castilla; y respecto de que en los motivos que en el citado Decreto se expresan, suenan generalmente comprehendidos ambos Reynos y sus habitadores, por haber ocasionado sus motivos la mayor parte de los pueblos y porque muchos de ellos y de las ciudades, villas y lugares y demás comunes y particulares, así eclesiásticos como seculares, y en todos los más de los Nobles, Caballeros, Infançones, Hidalgos y Ciudadanos honrados han sido muy finos y leales, padeciendo la pérdida de sus haciendas y otras persecuciones y trabajos que ha sufrido su constante y acrisolada fidelidad, y siendo esto notorio, en ningun caso puede haberse entendido con razón fuese mi Real ánimo notar ni castigar como delincuentes a los que conozco por leales; pero para que más claramente conste esta distinción... declaro que la mayor parte de la Nobleza y otros buenos vasallos del estado general y muchos pueblos enteros han conservado en ambos Reinos pura e indemne su fidelidad, rindiéndose solo a la fuerza incontrastable de los enemigos de los que no han podido defenderse.

Nuevas instancias determinaron el Decreto de 5 de Noviembre de 1708, reconociendo las exenciones y jurisdicción privativa de los eclesiásticos en el Reino de Valencia, « porque estas jurisdicciones y bienes raíces son de la Iglesia, que no se considera jamás incursa en el delito de rebelión y no puede perder lo que es suyo por el delito en que han incurrido sus individuos. » (Ley 13, tit° 5, libro I de la Novísima Recopilación).

Todos estos Decretos parecían otros tantos avances en el camino del restablecimiento de la legislación foral valenciana, y así fué en efecto, según consigna D. Vicente Ximeno en la pag. 364 del Tomo I de sus Escritores del Reyno de Valencia, (Imp. de José Estévan Dolz, 1747), « estando su Magestad de tránsito en Valencia, desde 5 hasta 8 de Mayo del año 1719, vista nuestra fidelidad y amor, bolvió a conceder a la Ciudad y Reyno sus antiguos fueros en orden a lo Civil y es lástima ver el olvido con que ha quedado sepultada una gracia tan importante. »

De ser cierta esta noticia, cuya comprobación no hemos podido hacer, resultaría improcedente la calificación que a muchos valencianos mereció Felipe V. como detentador de sus libertades, pues si bien las abolió, no menos cierto resulta que las restituyó bien pronto; y culpa sería de los regnicolas el abandono que de las mismas hicieron.

***

Como cuenta Mayans en la Introducción de la obra, hasta conseguir su impresión fue muy laboriosa la empresa; en ella le ayudó de manera especialísima D. Francisco Cerdá y Rico; el manuscrito que poseía el primero le desapareció cuando lo preparaba para la imprenta y como afirmara fuera obra de algun envidioso, se dió por aludido y protestó de ello D José Joaquín Lorga, quien poseía copia de la obra de Miñana, que no quiso facilitar a Mayans para la edición; mas dispuesto a llevar adelante su intento, pudo conseguir otro manuscrito que, aunque bastante defectuoso, corrigió atinadamente.

También poseyó copia del *Bello rustico* de la propia mano del autor, D. Francisco Borrull, quien se la envió a su tio D José Borrull, catedrático de la Universidad de Salamanca, (Prima de Leyes) y Fiscal del Consejo Supremo de Indias.

La impresión hecha bajo los auspicios de Mayans, tiene la siguiente portada : Jos. Eman.=Minianae,=Valentini,=Ordinis Santissimae Trinitatis,=Redemtionis Captivorum Sodalis= De Bello=Rustico Valentino,=Libri Tres,= Sive= Historia de Ingressu Austriacorum= Foederatorumque in Regnum= Valentiae=. Ex Bibliotheca= Gregorii Majansii,= Generosi Valentini.= [Escudete alegórico]; Hagae-Comitum, [La Haya] apud Petrum de Hondt. M.DCC. LII. [1752].

VIII+168 pags+7 hojas sin foliar + 1 mapa plegado del Reino de Valencia, 8º prolongado.

Debemos finalmente advertir, que por el sabor clásico del título de la obra nos hemos abstenido de traducirlo, respetando la idea del autor.

Vicente CASTAÑEDA.

AL ILUSTRÍSIMO SEÑOR
OTÓN FEDERICO
CONDE DE LINDEN
EL ILUSTRE VALENCIANO,
GREGORIO MAYANS,
SALUD.

Te remito la Guerra Rústica Valenciana escrita por José Manuel Miniana con suma justicia y estilo verdaderamente Romano. Leerás una historia verídica, amena, agradable, y únicamente por el argumento ingrata a los Valencianos : puesto que perdimos en un momento desgraciado, por la locura de algunos pocos, los Derechos que preclarísimas hazañas habían engendrado y consolidado por tantos siglos. Estas quejas, ahora vanas, sirvan de útiles ejemplos a nuestros más cautos sucesores. Y tú, Ilustrísimo Señor, que me pediste esta obra, recíbela; y, pues que tus merecimientos para conmigo te autorizan para exigirme toda clase de servicios, manda, ordena, impera; gustoso cumpliré tu voluntad, y no omitiré ocasión alguna de publicar tu ingenio, ciencia, elocuencia y humanidad. Dios te guarde para proteger y propagar las letras con la gloria de tu nombre.

Oliva, 7 de septiembre de 1752.

EL ILLUSTRE VALENCIANO
GREGORIO MAYANS
a los ilustres lectores
de
JOSÉ MANUEL MINIANA.

1º. José Manuel Miniana nació en Valencia el día siete de Octubre de 1671. Fueron sus padres Juan Miniana y Esperanza Stela.

Llegado a la pubertad ingresó en la Orden religiosa de la

Santísima Trinidad el día 14 de Agosto de 1686, y transcurrido el noviciado de costumbre, fué admitido a la profesión solemne el día 29 de Octubre de 1687. Siendo novicio aprendió de memoria casi toda la sagrada Biblia, principalmente los libros históricos. De aquí que el año 1726 (siendo su discípulo y amigo), en la oposición a *Prepósito* de Valencia, teniendo que exponer el Sagrado Texto, únicamente Miniana pudo escribir su disertación sin consultar libro alguno, llenando de admiración a sabios muy profundos y versados en las lides escolásticas.

2. Siendo joven aún, con permiso de los superiores, pasó a Nápoles, donde vivió siete años. Allí estudió con suma diligencia la lengua latina, y también se instruyó en la pintura, dejando después preclaras muestras de su habilidad en Sagunto en el convento de los Trinitarios, en cuyo altar mayor hay dos cuadros pintados por él.

3. Vuelto de Nápoles a España, enseñó latín cuatro años en Liria; otros cuatro en Sagunto; después Retórica algunos años en la Academia de Valencia, desde el año 1704 que obtuvo la Cátedra : al principio de ese año escolar tuvo el discurso de la *necesidad de Restaurar la Elocuencia* que conservo en mi poder. Y esta es aquella oración pura y modesta que, como de ordinario suelen hacer los amigos con las cosas de sus amigos, Manuel Martín ensalzó con inmoderadas alabanzas en la CARTA 41, LIBRO 2º, lo que yo juzgo hizo aquel varón prudentísimo para excitarle a cosas mayores. Y aspirando en verdad Miniana a cosas más elevadas presentó la dimisión de la Cátedra de Retórica. Pero la ciudad de Valencia, para no privar a la Academia, de que era Patrona, de tan sabio Profesor, no quiso aceptar la dimisión. Mas desde aquella fecha Miniana ni quiso ir a la Academia, ni percibir sus honorarios. Así demostró la ciudad de Valencia cuanto estimaba a Miniana. Pero él permaneció constante en su propósito, y viéndose desocupado se dedicó a escribir.

4. Y tomando primeramente ocasión de las Antigüedades de

Sagunto, empezó a escribir el Diálogo del TEATRO Y DEL CIRCO, obra que según tengo oido, ha sido editada en Venecia por el Marqués de Polencia EN EL SUPLEMENTO DEL TESORO DE ANTIGÜEDADES ROMANAS Y GRIEGAS DE GREVIO Y GRENOVIO. Y habiendo interrumpido esta obra, como él mismo escribió a Manuel Martín, CARTA 48, LIBRO 2º, empezó a escribir LA GUERRA RÚSTICA VALENCIANA, O HISTORIA DE LA ENTRADA DE LOS AUSTRIACOS Y ALIADOS EN EL REINO DE VALENCIA, cuyo primer libro mandó a Manuel Martín el 5 de Julio del año 1707, como se lee en la CARTA 50, LIBRO 2º. Le recibió Martín, y poco después el segundo, y prometió revisar uno y otro, lo que perfectamento hizo según la CARTA 53 del libro citado, que yo he dado a luz, omitiendo muchas cosas, que el autor canceló en su autógrafo, y que aún pueden leerse en el que yo conservo. Lo que opinó secretamente Martín de esta Historia,se puede ver en el LIBRO 5º. CARTA 2º, al Marqués de Mondéjar.

Pero con permiso de hombre tan eminente, el lenguage de esta historia no llega al de César : pues el estilo de César es sencillo y grato, el de Miniana afectado y duro : el de aquel muy claro, el de éste oscuro : César es admirable en manifestar las causas de los asuntos de que trata : y Miniana muchas veces remite al lector a los secretos de los Reyes, como es necesario que suceda a todos los historiadores que no escriben por mandato de los príncipes. Por lo demás Miniana en esta Historia no se apartó de la verdad, aún cuando a Martín le pareciese al principio que había mezcladas con ella algunas cosas, que nuestro Historiador había oído a hombres no tan informados de ellas como Martín.

5. El tercer libro, más elocuente que los primeros, no le vió Manuel Martín, lo que es de sentir. El Autor me le dió a leer el año 1723, cuando yo estaba ocupado en la oposición a la Cátedra de Instituciones de Justiniano, y no pude entonces fijarme nada más que en el estilo. Hubiera yo deseado, que se hubiera fijado con más diligencia la fecha de algunos aconte-

cimientos y que aquellas cosas que se relacionan con la Historia del Derecho, del que casi se ha hecho una confusión completa, se hubieran tratado con más extensión y claridad. Sin embargo, nadie de nuestros tiempos (que yo sepa), ha escrito con más veracidad, ni el mismo Autor ha escrito de más fondo; pues si se compara la CONTINUACIÓN DE LA HISTORIA DE MARIANA, a que después se dedicó, con estos LIBROS DE LA GUERRA RÚSTICA VALENCIANA, allí se ven más bien Índices o Anales de los acontecimientos, aquí una historia amenísima, y lo que más vale, escrita con prudencia y libertad, si bien hay que confesar públicamente, que fué muy afecto a Felipe V Rey de España. No dió su nombre a esta Historia, queriendo ocultarle llamándose COSMOPOLITA ANÓNIMO, tal vez porque pintó muy a lo vivo a algunos sectarios degradados de los Austriacos. Deseaba, no obstante, que su obra llegase a la posteridad, puesto que con el fin de conservarla remitió un ejemplar escrito de su mano a Matías Chafreon, su amigo, y Profesor de Salamanca en aquel tiempo, y retuvo otro en su poder diligentemente conservado, que después de su muerte no apareció (ocultado por algún ladrón o envidioso).

Mas por fortuna con mi diligencia e industria, y a costa de muchos engaños obtuve un ejemplar, que aunque adulterado en algunos lugares, pude facilmente restituirle a su pureza. Y para que las cosas que refiere Miniana se entiendan mejor, he formado un índice de las Cosas y Palabras memorables, principalmente de las propias, para que en manera alguna se confundan los lugares, personas y oficios; y para que así pueda esta obra ser más facilmente traducida a lenguas vulgares, y no le suceda lo que a la CONTINUACIÓN DE LA HISTORIA DE ESPAÑA, que fué pésimamente vertida al español.

6. Además del discurso PARA RENOVAR LA ELOCUENCIA, EL DIÁLOGO DEL TEATRO, Y DEL CIRCO, y las ya citadas HISTORIAS, había empezado a escribir Miniana la SAGUNTINEÏDA, o poema de la destrucción de Sagunto, imitando a Stacio Papinio y Clau-

diano. Pero cuando llevaba cuatrocientos catorce versos, la interrumpió; e imitando a Platón, empleó su pluma en otras cosas que pudiesen darle más gloria.

7. Sus CARTAS a mí, y a otros, ya las he dado a luz entre las mías y las de Martín, omitidas dos o tres, que después he conseguido, y que publicaré cuando se ofrezca ocasión.

8. Cuando, pues, este insigne varón no procuraba ni deseaba otra cosa que vivir quieta y tranquilamente, ocupado en los estudios, y conversando con muy pocos, enfermó, y murió en Valencia, siendo Prior por tercera vez, el 27 de Julio de 1730, época en que yo estaba en Oliva, y no pude cumplir con él los deberes de amigo. Había sido además Visitador General de la Provincia de Aragón, cargo que, según su costumbre, desempeñó con suma prudencia.

9. En todos los escritos de José Manuel Miniana hay una admirable gravedad, y suma propiedad en el latín. Aquella la tenía por su carácter, ésta la había tomado de los mejores autores, y principalmente de Plauto, a quien recitaba de memoria, porque por espacio de muchos años todas las noches antes de acostarse, leía una comedia, para hacerse su estilo familiar. Y por lo mismo, de cuantos he oído hablar en latín, es el que más expeditamente lo hablaba. Entendía bastante el griego, y alguna vez traducía al latín algún Epigrama de la Anthología. Gustaba mucho de la lectura del texto griego del Nuevo Testamento; y tanto amaba esta lengua, que próximo a la muerte, recitaba en griego el *Padre Nuestro*, creyendo los Frailes presentes que deliraba. Hasta el último momento juntó la erudición con la piedad. Se hizo tan illustre porque era amante seguidor de Manuel Martín, instruído por él, por él amistosamente corregido y alentado para emprender y terminar lo que

NI PODRÁ LA CRUELDAD, NI LA ANTIGÜEDAD DEVORADORA DESTRUIR.

LIBRO I.

DE LA GUERRA RÚSTICA VALENCIANA

1. Tal era en general el estado de Europa en el año quinto del reinado de Felipe (nieto de Luis el Grande rey de Francia), en España (parte de la más occidental de la Europa), trono que había adquirido por derecho hereditario y de sangre, que parece que se habían conjurado para su mutua destrucción las armas de casi todas las naciones, y parecía que no habría de hallarse otro medio capaz de saciar su furor, que no fuese la total destrucción de sus contrarios. Habían llevado muy a mal los Príncipes Austriacos la decisión de Carlos II Rey de España, de instituir heredero de tan grande Imperio para después de su muerte a un Príncipe de la casa de Borbón, despreciando los derechos de su familia, la Casa de Austria : y estos no se dolían solamente de haber sido destituídos de tal Imperio por ese acto, sino de haber sido encumbrada a él la familia más enemiga que tenían, temiendo que, enriquecida con el nuevo reino, amenazase a todas las naciones de Europa. Por lo que el Cesar Leopoldo, Cabeza de la Casa de Austria, hecha alianza con los Ingleses, Holandeses, algunos pueblos y Príncipes de Alemania, no mucho después con Pedro II, Rey de Portugal, y por último con el Príncipe de Saboya (que mirando su propia utilidad se pasó a la parte del César, aunque al principio de la guerra había favorecido a los Franceses), decidió recavar con la fuerza y las armas los derechos de su familia. Había estallado la guerra en algunos países lejanos y diversos, con las fuerzas y auxilios de los aliados, que trabajaban no tanto por el honor y utilidad de la Casa de Austria, cuanto por amenguar el poder ya casi irresistible del Rey de Francia, que se habría de hacer mucho más formidable con la unión de las fuerzas españolas. Porque les preocupaba no poco la possibilidad de que, por la constante mutación de las

cosas humanas, llegaran a fundirse en uno solo los reinos de Francia y España, cosa, a su juicio, la más adversa de cuantas pudieran suceder, pues que tenían por seguro que en prohibir esta unión estaba cifrada su independencia. Y como si para la común ruina fuese necesaria una guerra immensa, como por la impudicia de fatal estrella, invadió diversas provincias la loca idea de una lucha cruel, fomentada por el poder de los contrarios, de tal modo que sacudido el yugo del legítimo dominio y tomando las armas, las volviesen osadamente contra sus mismos Soberanos. Y hasta los españoles, para quienes nada hay más noble que la fidelidad, olvidados de sus deberes de piedad para un Príncipe clementísimo, no se avergonzaron de abrazar ese crimen tan indigno, engañados por algunas vanas opiniones: habiendo sido siempre costumbre del vulgo el querer discutir con más empeño, y someter audaz e insolentemente a su censura las razones de las cosas, cuando menos las comprende.

Servía de causa principal a los españoles para esta guerra, la memoria de la Casa de Austria, cuyo imperio plácido y benigno venía disfrutando hacía muchos años. Sentían también los españoles inclinación hacia Príncipes por su insigne piedad en proteger y conservar la Religión Católica. Odiaban por el contrario a la nación francesa, por las antiguas discordias, por envidia del poder; por lo cual, los que habían sostenido tantas guerras con aquellas gentes, llevaban a mal que les imperase un Príncipe de Nación tan enemiga, porque esto más bien parecía haber sido vencidos, que ser mandados. Aumentaban la envidia los comerciantes y otra multitud sin número de franceses, que ejerciendo un despreciable y torpe lucro en algunas provincias de España, no tenían otra mira (y de ello estaban todos persuadidos) que la de acaparar todo el oro y la plata y transportarlo a Francia, cosa que referida por ignorantes con palabras intencionadas, se extendió como un contagio y acabó de encender el odio contra los franceses, Como a más de esto Tomás Enríquez, Almirante de Castilla, cabeza de la sedición, o movido por la consciencia de los hechos,

o por cierta ligereza, cosa que no pudo aclararse, hubiese huído a Portugal con Diego Hurtado de Mendoza y otros partidarios suyos y allí hubiese abiertamente abrazado el partido del Archiduque, con este hecho muchos ánimos se apartaron algo del Rey y otros se separaron por completo. Sucedió en tanto que un noble se evadió con toda felicidad de la prisión a que había sido reducido, por su libertad en manifestar sus ideas contrarias al Rey; y recorriendo con nombre supuesto varias regiones de España, soliviantó a muchos, principalmente del vulgo, a quien el nombre de Borbón no era muy grato, y con grandes promesas les alentó a rechazar aquel imperio. Se agregó a estos motivos el movimiento de Cataluña, cuyos habitantes son de carácter levantisco y amigos de la guerra y por tanto enemigos de la quietud y el ocio. También con los consejos de estos una gran parte de Aragón a poco impulso se había apartado del Rey : de tal manera, que si la caballería regia no hubiera salido con tiempo al encuentro de la sedición, sin duda alguna (como después expontáneamente lo hicieron) todo Aragón hubiese mudado de partido. Y los Valencianos movidos por el cínico atrevimiento, que con frecuencia suele turbar a la multitud y revolucionar los Estados, imitaron este ejemplo, tan deshonroso en su principio como desgraciado en el éxito. Comenzóse primeramente a discutir en todas partes entre la plebe, con la aquiescencia de los Monjes de algunas Ordenes y algunos Curas de pueblo, el derecho del Archiduque de Austria, y en esos conciliábulos y conventículos, en que tales cosas se discutían, se le adjudicaba el Imperio de España, casi como cuestión indiscutible. Y de tal modo se propagó este contagio, que llegó a invadir aún a algunos de los más prudentes. Y creciendo paulatinamente la audacia, con la astucia de Baset y la perfidia de Rafael Nebot, sin consideración al juramento y a la fidelidad e ignorando la malicia que envolvía este hecho, se declararon ¡mal consejo! en abierta rebelión. Y al escribir yo los males, calamidades y guerra de tal temeridad nacidos, declaro que no

daré importancia alguna a dichos callejeros; sino que según el orden de los sucesos y de los tiempos, ajeno al odio y al favor, emprenderé con la brevedad posible la narración de las cosas que juzgare importantes desde el principio del tumulto valenciano, y que yo mismo haya presenciado u oído a personas de notoria probidad.

2. Después que Carlos Archiduque de Austria, hijo del Emperador Leopoldo, fué proclamado con gran solemnidad en Viena Rey de España, creyendo que le pertenecía ese Imperio por derecho de sangre, con la esperanza de posesionarse de él, arribó a las playas de Portugal, conducido y escoltado por naves y tropas de los Ingleses y Holandeses, con el fin de invadir con las armas los Reinos de Castilla. Pero no habiendo sucedido esto a medida de los deseos de los aliados, cuya causa defendía principalmente en esta guerra, y habiendo por el contrario penetrado hasta el interior de Portugal los estandartes vencedores del Rey Católico, después de haber rendido algunas fortalezas y tomado algunas ciudades, y muerto el Almirante, por cuyas promesas se había hecho la guerra en aquella parte, les pareció conveniente abandonar Portugal, donde nada risueña les había sido la fortuna en los dos años anteriores, y trasladar a otra parte el foco de la guerra. Embarcados, pues, el ejército y aparatos de guerra, determinan tomar rumbo hacia Cataluña, por consejos de Jorge, Duque de Hesse, que habiendo ejercido el alto cargo de Virrey en aquella provincia en tiempo de Carlos II, tenía por cosa cierta que los catalanes le habían de ayudar, pues había recibido de muchos apasionadas cartas invitándole a ocupar aquella provincia con mejores esperanzas que el año anterior y ofreciéndole para ello sus no despreciables auxilios. Con esta esperanza, los aliados llegaron a creer que se podría hacer la guerra con menos gente y dinero, si lograban agregarse una provincia marítima de España, que les ayudase con sus fuerzas y riquezas; prevían además que cuantas más dificultades se creasen a Felipe por las sediciones de los pueblos, con tanto

mayor interés habría de acceder a sus pretensiones. Y nada había de dar más oportunidad que la nobleza del Principado, siempre dispuesta a emprender nuevas cosas. Y creían que no sería negocio difícil el persuadirla. Además, habiendo los portugueses invadido por otra parte de España los límites de Castilla, tendrían que ser divididas en varias partes las fuerzas de España y no serían por tanto suficientes a impedir la expedición que pensaban. Y para atraerse finalmente con más fuerza los ánimos ya algo inclinados por el amor al nombre de Austria, introducen al Archiduque en el Mediterráneo con gran aparato de naves y tropas armadas. Y no defraudó el éxito las esperanzas de esta astuta determinación. Al tocar a las playas de España, cuando arribaron a Altea, en la costa de Valencia (cosa que ya habían hecho el año anterior), no faltaron algunos turbulentos campesinos, entre los cuales estaba el Párroco de aquel pueblo, ardiente defensor del partido del Archiduque, que aconsejaron a Baset, jefe del armamento, que ocupase la fortaleza de Denia, que domina al puerto y estaba desprovista de la defensa necesaria.

3. Era Juan Bautista Baset un simple carpintero, nacido en un lugar oscuro del Reino de Valencia, el cual temeroso por el castigo que le pudieran imponer por un homicidio y otros crímenes que había cometido, huyó de la patria y se alistó en la milicia. Habiéndose dedicado al arte del asedio y protegido por su agudeza de ingenio por Jorge, a quien hemos citado, siguió a este Príncipe a Alemania, cuando fué desterrado de España por orden del Rey Felipe. Sirviendo ya Jorge al Archiduque, se trajo consigo a España a Baset, cuyos diligentes servicios empleó en reparar y conservar la fortaleza de Gibraltar, así como en soliviantar, cuando estaba encerrado en Denia, los ánimos de los valencianos que estaban dispuestos a la defensa. Este Baset, pués, aprovechando ocasión oportuna de realizar lo que les habían propuesto, desembarcó con 16 compañeros, mandó delante a Francisco Ávila desde Altea, con una turba

de campesinos, para que llegasen allí por tierra; y cuando ya estaba a la vista aquella desordenada multitud, Pascual de Perellós, jefe de la fortaleza, para que no le maltrataran los revoltosos si se apoderaban de él, arrojándose por la muralla, huyó a parte más segura. Así pues, ocupó y guarneció, sin trabajo ninguno, la fortaleza y ciudad de Denia, sin resistencia de sus habitantes, es más, con pleno consentimiento, a principio del mes de Agosto del año 1705 de la Era Cristiana. Hecho esto, los hombres más corrompidos de todas las clases, la turba que había en toda la provincia, de menesterosos, sin patria, sin casa, sin domicilio fijo, todos a quienes la maldad o la desesperación hizo aptos para toda clase de tumultos y crímenes, muchos multados a pena capital, (y de aquí la necesidad de revolucionarse, yendo allí), se unieron a Baset. Otros, que por su ligereza de carácter o por la esperanza de mejor fortuna gustaban más de la turbulencia y sediciones que de la tranquilidad y el ocio, le declararon su amistad por cartas, esperando de él grandes socorros para sus necesidades. Mientras, hecha la escuadra a la vela, tomaba rumbo a Barcelona, blanco de los trabajos comenzados, en tanto que entre los valencianos empezó a cundir y extenderse la rebelión. Porque Baset por algunos campesinos de Valencia, parientes suyos, y después por algunos constituidos en dignidad (y que eran de su parecer) a quienes además de la avaricia, el peor de todos los males, tanto la esperanza de mandar, siempre imprudente, cuanto otras necesidades aconsejaban, MANDABA CON FRECUENCIA CARTAS A LOS HABITANTES DEL PAÍS, PROMETIÉNDOLES LOS MONTES Y LOS MARES, PARA QUE FALTANDO A LA FE DEL REY (a quien llamaba Príncipe de Anjóu) ABRAZASEN EL PARTIDO DE CARLOS III (así nombraba al Archiduque.) Y QUE NO HABÍA PELIGRO ALGUNO EN COMETER TAL CRIMEN, PUES QUE ESTABA CONVENCIDO POR CIERTAS CARTAS, DE QUE HABÍA MUCHOS NOBLES, AÚN EN LA MISMA CORTE, NO SOLO SABEDORES, SINO PATROCINADORES DE SUS IDEAS. Que esta fábula no carecía por completo de fundamento, lo demostró la conducta

de algunos nobles. Engañado el pueblo con estos y otros artificios, empezó a rechazar con más fuerza el Imperio, y de aquí nació la Iliada de tantos males, oponiéndose casi todos los que tenían verdadero talento. Era necesario oponer prontos remedios a la locura de esos hombres. Pero mientras se procedía con más dulzura que el asunto requería, nada menos pretendía aquella importuna locura que disminuir la autoridad real, y quitar el miedo a los criminales. Por lo cual todos los campesinos que habitaban aquellas costas hasta Denia, imbuídos, como todos ellos decían, por la falsa esperanza de que pronto habían de ser relevados de los tributos, que tanto les agobiaban, aún más, de que en premio de su crimen habían de ser declarados exentos de pagarlos, despreciando imprudentemente la fé jurada al Rey, acudiendo a las armas, empezaron a rebelarse.

El primero que se opuso a este mal fué Juan Castelví, Conde de Cervellón y Gobernador de la Ciudad, escoltado por unos pocos soldados reclutados a toda prisa, por el cargo de Jefe de la Milicia que desempeñaba en la provincia; esperando con ansiedad que el Rey le enviase cuanto antes el auxilio de los legionarios, con los que pudiese oponerse con más fuerza a los campesinos revoltosos, y cercase a Denia.

Entre tanto, con las armas y sus prudentes consejos, apartó de su propósito a los hombres de aquella región y les mantuvo en su deber hasta la llegada de Luis Zúñiga, enviado del Rey, al que entregó sus pequeñas tropas, marchándose él a su casa a ocuparse en otros negocios. Zúñiga, Legado de Francisco Fajardo, Marqués de Villadarias, que tenía entonces su ejército en la Bética, sin dudar nada, con aquellas pocas tropas y el ala de caballería del catalán Rafael Nevot, que no hacía mucho que había venido del cerco de Gibraltar, y había sido dejado para defensa de la provincia, traspasó los montes; tomó a Molinell, pueblo favorable a los sediciosos, y próximo a Denia, habiendo arrasado sus fortificaciones, y vencido a los campesinos, y destruídas algunas aldeas infieles, llegó a los arrabales de Denia,

a cuyos habitantes llenó de temor la caballería con el incendio de los edificios contiguos a la muralla y a las puertas, y no sin miedo Baset, que no tenía mucha confianza en aquellos revoltosos, aterrorizado por aquel aparato de fuerza, pasó algunas noches en una barquichuela, que para casos apurados tenía preparada en el puerto. Pero no teniendo infantería experta, sin terminar, Zúñiga pasó a ocupar los lugares vecinos, simulando un cerco de mucha duración, con el fin de que no pudiesen traer provisiones a Baset. Estaba también allí Pascual Francisco Borja, Duque de Gandía, no lejos de Denia, en su ciudad, con algunos caballeros valencianos que efecto de la gran duración de la paz estaban poco acostumbrados a la guerra; cuando Rafael Nebot, Jefe de Caballería, a quien poco hace hemos citado, hecha alianza con Baset, y comunicándose con él por medio de reuniones nocturnas en lugares agrestes adonde iba con pretexto de la caza, resuelto a imitar la perfidia de sus compañeros, que poco antes habían excitado en Cataluña a la rebelión a sus paisanos y vecinos, esperaba oportunidad de realizar sus planes. No ignoraban esta determinación Vicente Torres, Secretario del Jurado de Valencia, mandado allí por los Magistrados para pagar a los soldados, y Juan Tárrega, noble de Játiva y Jefe de la Caballería de aquella ciudad, que estaba también allí, hombres turbulentos y sediciosos, que creían negocio de importancia la sedición. Alucinado ya el ánimo del catalán para el crimen, despreciando la infamia de su maldad execrable, luego que atrajo a su partido a los soldados sus paisanos de quienes era Jefe, mandó apresar a Zúñiga, Jefe de batallones superiores (a quien el mismo Nebot, como de orden inferior, debía estar subordinado). Fué apresado Zúñiga, cogiéndole desprevenido y sin que sospechara nada, juntamente con todos los jefes y abanderados del mismo Regimiento, a quienes repugnaba semejante traición, y con Pedro Corvino, hombre de extraordinaria fortaleza, Jefe de la Infantería de la provincia; y fueron todos encerrados en la fortaleza de Denia. Habiendo presentido esto el Duque de Gandía,

y no pudiendo llevarles auxilio, marchó primero a Valencia con sus compañeros y después a la Corte, con más lijereza que poco antes había venido : le siguió José Cernesio, Conde de Parcén, que maduraba el proyecto de sustraerse del pueblo, que empezaba a dudar de la traición.

4. En aquellos días, mientras se fortificaban con armas y tropas de la milicia provincial las principales fortalezas y se indicaba prematuramente para su custodia a algunos de distintos Ordenes de Caballería y Jefes militares que casualmente se encontraban en la ciudad, Vinaroz, ciudad marítima, próxima a los límites de Cataluña, a la llegada de José Nevot con algunos traidores, se rebeló, sin que la caballería de Castellón, infeccionada ya también del mismo mal, y que había sido enviada para reprimir la sedición, hiciese nada por impedirlo. Y para que este mal, extendiéndose, no contagiara los demás pueblos de esa región, habían dispuesto los nobles valencianos, y los Magistrados con el Virrey, que entonces era Antonio Mendoza, Marqués de Villagarcía, que se detuviesen algún tiempo las tropas, que de la Bética pasaban a Aragón, mientras se tomaba a Vinaroz; para esta expedición los de Peñíscola habían dado sus cañones, y preparado todo el material de guerra necesario al efecto. Se consulta a la Corte, mientras que con paso lento las tropas cruzan la provincia. Pero recibidas después noticias poco favorables a la idea, y castigados por carta los Jefes, porque despreciando las órdenes regias no habían ido a toda prisa a Aragón, se perdió la ocasión de recobrar inmediatamente la ciudad, y de castigar la rebeldía de sus habitantes. Quedándose pues, Francisco Velasco, Marqués de Pozoblanco, en aquella región, con su ala de veteranos y algunos nobles de distintos lugares, que voluntariamente se le habían agregado (partido ya el resto de la tropa para Aragón), ocupa a Benicarló, y llegando hasta las mismas puertas de Vinaroz, retenía a los rebeldes dentro de la muralla.

5. Libre Baset del asedio, en la forma que hemos indicado,

y escoltado por las mismas artimañas, por un pequeño escuadrón, fuera de Denia comenzó a quebrantar la fidelidad hacia el Rey, ya algo debilitada. Ni le detuvo la infantería de Corvino, incapaz para resistir, y como abandonada de todos, y preso su Jefe, marcharon cada cual a sus casas. Las puertas de las ciudades y pueblos se abrían a su llegada, los campesinos armados se le unían, y con esta tropas y con Juan de Tárrega, que había agregado a ellas la caballería de Játiva, de que era Jefe, después de rebelarla, llegó a Alcira, que los antiguos llamaron *Pequeña Játiva*, ciudad perfectamente defendida por su posición, pues que colocada en una isla del Júcar está defendida por todas partes por el río, y elevado el puente, no queda medio de penetrar en ella. Pero en vano es presentar esos inconvenientes al enemigo, cuando tiene vencida la fidelidad de sus habitantes. Poco después de apoderarse de Alcira, vino a Valencia, no tanto por su voluntad, pués desconfiaba de sus fuerzas, cuanto llamado por las cartas de muchos, por emisarios de la ciudad y confiado en los traidores: principalmente por la actividad y diligencia de Manuel Mercader, Jurado para juzgar las causas, que como asistiese a los consejos secretos del Virrey, había oido que en breve se traerían auxilios para quebrantar la pertinacia de los rebeldes; y para que esto no sucediese, sabedor de lo que se preparaba, mandó a un hijo suyo (que montado en un caballo sumamente veloz, con el deseo de abreviar, corrió casi lo increíble) para decir a Baset que se hallaba perplejo en Alcira, que era menester diligencia y que ya todo estaba preparado, siendo grande la expectación de todos, y que alargando el tiempo se perdería la oportunidad.

Lo que hicieron así porque temían que sería más difícil realizar su inicuo pensamiento, si delatándolo Pozoblanco, que, abandonado el sitio de Vinaroz, acudía presuroso a prestar auxilio a la ciudad próxima a caer, se acercaba más a ella con su caballería. Anticipándose, pues, Baset a este viaje, se presentó con una immensa multitud en la puerta de S. Vicente, al salir el Sol del día 16 de Diciembre del año que fina. Al mismo

tiempo se oían por los campos inmediatos a la ciudad los gritos descompasados de los campesinos llamando a las armas, y saludando al Archiduque como Rey de España con el nombre de Carlos III, y excitados todos los campesinos por los emisarios de Baset con la promesa de la inmunidad de los tributos, se acogían a la bandera que los cabecillas de la rebelión habían levantado para acometer a la ciudad. Hasta las mujeres y jóvenes del campo iban entre los hombres diciendo gracias y dicterios a los que se encontraban, y ya en la batalla tomaban con insolencia las armas contra los defensores de la ciudad. Llenaban el muro los artesanos de la ciudad, que abundando la mayoría en las mismas ideas, aunque bien pertrechados de armas, no atacaban : si se les mandó o no obrar así, (para que no sufriese mayor detrimento la ciudad, pués que no podía conservarse para el Rey por estar tan maleada), es cosa dudosa, puesto que nada hemos podido con seguridad averiguar. Lo cierto es que ni aún los cañones colocados en la misma puerta, se dispararon, con lo que de seguro hubieran huído los asediantes. Baset, pués, por medio de pregonero y con los mandatos de Tárrega, manda QUE LE PRESTEN AQUELLOS HABITANTES OBEDIENCIA EN NOMBRE DE CARLOS III, PUESTO QUE PARA ELLO HABÍA SIDO ENVIADO CON UN AMPLÍSIMO DIPLOMA POR EL MISMO REY.

Los nobles reunidos se niegan a mudar de partido CONVINIENDO ANTES EN DEFENDER LA CIUDAD CON LAS ARMAS; opinando lo contrario José Cardona, Jefe de la Tropa de Montesa, y ocultamente fautor de los austriacos.

Entre tanto Vicente Carroz, Marqués de Mirasol, con otros nobles a caballo, procuraban apaciguar la plebe, llamando a todos COMPAÑEROS, y prometiendo QUE EN BREVE TIEMPO SERÍA RECIBIDO BASET DENTRO DE LOS MUROS.

Temían no sucediese en aquel levantamiento lo que suele suceder en los motines del populacho, que no se apagan facilmente sino con la muerte de los nobles y a confiscación de sus bienes. Iban comisiones desde el Jurado y Senado al Virrey,

rogándole que defendiese la región, y que por su honor procurase arreglar aquellas dificultades.

Pero él, que con su fluctuación y su abandono senil había llevado las cosas a tal estado, mirando por sí mismo, se sustrajo del furor de las turbas, confiando el asunto a los Jueces y Senadores para que a su arbitrio lo zanjasen.

Así pués, el mismo día que se puso cerco a la ciudad, arreglada la paz con Baset, dadas y recibidas las condiciones, los Magistrados y Senadores la entregaron antes de ponerse el Sol, ya por otras cosas, ya también porque temían que si se acercaba la noche, los asediantes rompiesen las puertas del campo, o los revoltosos del interior, impacientes por la tardanza, saltasen las cerraduras, y penetrado en el interior aquella desenfrenada multitud, ávida de botín, contribuyesen todos a deshonrar de esa manera la ciudad. De tal manera había invadido este contagio los ánimos de aquellos hombres perdidos, que después de haberse perdido a sí mismos y a sus intereses, viviendo malamente, ponían todo su empeño en perder la región. Aquella ciudad, en fín, opulentísima a la par que nobilísima, vencida en breve tiempo por una turba casi desarmada de campesinos y menesterosos, efecto de haberse debilitado en su amor hacia el Rey, vino impelida por su mísera y fatal estrella, a ser entregada al Jefe de aquellos forájidos, ciudadano oscuro, escoltado de la pérfida caballería catalana. Dentro pués, Baset de la ciudad con sus tropas, fué recibido con grande aplauso por el pueblo (como que venía después de haber sido esperado tanto tiempo) como un Dios propicio que habría de colmar de bienes a la patria, el que había huído de ella unos años antes, temiendo sus juicios. La plebe aquella noche para manifestar su afecto a Baset, que era su esperanza, riqueza y salvación, (pués que le era más venerable el nombre de Baset que el de Carlos) encendió fogatas en las calles, iluminó las casas con antorchas, y manifestaba su alegría con tan descompasados alaridos, que para los que lo presenciasen desde lejos presentaría la ciudad el aspecto de una

ciudad incendiada. Los presos, que habían sido los primeros en revolucionarse con el fin de conseguir la libertad, fueron excarcelados. Se adhirieron a Manuel Mercader, hombre de excesiva soberbia, que, anteponiendo a la naturaleza el interés, había llegado a tal extremo de locura, que a cualquier parte que iba Baset, allí estaba él para servirle. Se unió también a él José Cardona, embaucado por las ampulosas palabras del encumbrado necio, como si hubiera sido el último del pueblo. Vicente Torres, que como hemos dicho era Secretario del Jurado, hospedó al personaje, y allí permaneció en las casas públicas de la ciudad mientras estuvo en ella, por más que después por ciertas causas perdió la amistad de aquél. Estos eran los favoritos de Baset. En tanto los Nobles y artesanos honrados, que no querían ser infieles, estaban recogidos en sus casas, con sus esposas e hijos, atemorizados por el libertinaje del populacho, pués que de tal manera los habitantes honrados estaban sobrecogidos por el miedo, que creían que aquél era su último día.

6. Tomada de esta manera la ciudad, Pozoblanco y Jimeno Pérez de Calatayud, Conde de Rahal, valenciano, a quien el Virrey había mandado volver desde Morella a la ciudad, convencidos de que nada podían hacer con la caballería, saliendo de noche de Nules (hasta donde habían llegado para auxiliar a Valencia), ayudados por las tropas y algunos paisanos adictos al Rey, y completamente confiados a los Genios, marcharon por montes escarpados. Al día siguiente les sorprendió una terrible tempestad junto a Villahermosa, y no habiéndolos querido resibir en el pueblo, pasaron a la intemperie una noche temerosa por las lluvias: y al tercer día llegaron a los límites de Aragón.

7. A porfía llegaban a Valencia legados de todas partes a prestar obediencia a los mandatos del Archiduque, en nombre de los pueblos y pidiendo en cambio concesiones verdaderamente ridículas e importunas. Los saguntinos, que siempre tuvieron mucho afecto al Rey, desprevenidos entonces y sin armas, copada su caballería en el arrabal de San Vicente, el día que se tomaba

Valencia, mandadada su infantería para la defensa de Morella a las órdenes de Pedro Juan Cantero, joven esforzado, teniendo caída grandes trozos de su muralla, efecto de la antigüedad, advertidos finalmente por Bonifacio Manrique de Lara, Coronel de las tropas, que acompañado por muy pocos se retiraba a Castilla llamado por el Rey, de que MIRASEN A SUS INTERESES, PUÉS QUE NO HABRÍAN DE SUFRIR POR ELLO LA IRA DEL REY, y habiendo finalmente recibido cartas amenazadoras de Baset, se vieron obligados a sufrir la suerte común. Lo mismo hicieron algunos otros afectos al Rey, por no tener fuerzas para resistir. Publicaremos sus nombres en su lugar, para evitar el que olvidada su memoria, se quejen de que no merecieron el castigo por premio a su fidelidad. Pero los segorbienses, aunque poco afectos al Rey, y deseosos de entregarse a Baset, sin embargo, porque no parecía muy honroso para una ciudad ilustre el rendirse antes de divisar las banderas del enemigo, o como de público se decía, porque más querían estar sometidos al imperio de un Rey, que al de un Príncipe privado: a manera de una ciudad libre no obedecían las órdenes ni de unos ni de otros. Nebot, mandado por Baset con un pelotón de caballería a Játiva, ciudad populosa situada a la otra margen del Júcar, noble por lo ameno de su suelo y por la antigüedad, dotada de una bien guarnecida fortaleza, tomó la ciudad, rindiéndose a discreción sus habitantes.

8. Por esta época, en aquella parte de la provincia que cae hacia el Golfo de Alicante, no había cundido aún la insurrección, debido principalmente a los cuidados de Luis Belluga, Obispo de Murcia, y José Torres, de Orihuela. Mientras esto sucedía en la provincia, los hombres criminales de todas partes se habían acogido a Valencia, pués que allí no era possible administrar justicia: apenas si se encontraba un hombre honrado en parte alguna; llenaban las calles y caminos campesinos armados y harapientos mendigos. Cambiado por completo el aspecto de la ciudad, un gran temor había sucedido a la suma alegría que produjera tan larga paz. Los presidiarios, unidos a otros tan

perdidos como ellos, recorrían la ciudad pidiendo la muerte para los nobles y amigos del Rey, por el afán de apoderarse de sus bienes. Hasta al mismo Arzobispo, Antonio Cardona, hombres armados, que penetraron en su Palacio, después de perforar las puertas, le amenazaban a grandes gritos con la muerte. Todos los hombres de bien que se habían allí refugiado, se acogieron después a los conventos de frailes: y aunque les servía de defensa lo sagrado de su refugio, no podían desechar el temor, de tal manera que en aquellos días ningún hombre honrado contaba segura su vida. Además las mujeres nobles y las que no opinaban como los sediciosos, como no cesasen de tocar a rebato las campanas de la Catedral, con el cual toque a unos se les infundiese pavor, y a los campesinos se les llamase a las armas, midiendo aquellas mujeres el peligro que corrían por el miedo que las dominaba, todas llenas de pavor, abandonadas sus familias, se refugiaban en los conventos de monjas.

El Arzobispo, pués, y el Virrey, José Ferrer, Conde de la Almenara, varón sumamente afecto al Rey, José Castelví con sus parientes, Vicente Mousorín, José Salcedo, Felipe Ripoll, Asesor del Procurador Regio, José Sánchez, Manuel Esteban del Lago, y algunos otros, obtenido de Baset permiso para marchar libremente, salieron juntos para Castilla.

9. Y como nada debo en esta historia confiar a la posteridad con más diligencia, que los nombres de aquellos que libres de este contagio de infidelidad, trasmitieron su fé sin mancha a los sucesores, me invita este lugar a tejer el catálogo de aquellos que desempeñando cargos regios, para cumplir con su fidelidad y sus deberes, abandonadas sus casas, salieron de la Ciudad, marchando a Castilla. Y el primero que se me presenta es José García Azor, Arcediano de Alpuente, diócesis de Segorbe, y Prefecto del Colegio de los XIV (de los que ocho entendían en causas civiles, y los seis restantes en las criminales); Pedro José Borrull, eximio jurisconsulto; Pedro Domenech; Vicente y Andrés Monserrat, hermanos; Bruno Salcedo; Francisco Ducals;

Francisco Despuig; Pedro Mayor; Damián Cerdá; Vicente Falcó; Blanés, y Alfonso Borgoñó; de ellos, dos, Vicente Falcó y Andrés Monserrat, ejercían un cargo extraordinario; Borgoñó era Abogado del Real Patrimonio. Permanecieron en la ciudad, o por estar quebrantada su salud o por justas necesidades Vicente Pascual; Eleuterio Torres; Francisco Faus; los tres a la venida de Baset dejaron la Magistratura. Uno solo había pasado a los austriacos, Manuel Mercader, a quien antes hemos citado. Cristobal Villarrasa, Prefecto del Real Patrimonio, se vió obligado, a pesar suyo, por los ruegos de los amigos y las lágrimas de su familia, a permanecer en la ciudad y con él Jerónimo Frígola, Viceprocurador Regio. Pero su asesor, Felipe Ripoll, y Vincente Mousorín, Vicegobernador de la ciudad (a quienes antes hemos nombrado) y su otro asesor, Luis Salvador Pelegrí (cuyo colega Marco Antonio Pujades se había pasado a los austriacos) y finalmente Juan Milán Aragón, Escribano del Erario Regio, juntamente con otros huyeron a Castilla, a unirse con el Rey, y como gran número de hombres privados, ya de la nobleza, ya de la plebe, voluntariamente unos, desterrados otros, abandonaron la ciudad, según podamos averiguar sus nombres, procuraremos citarles en sus correspondientes lugares.

10. Después de esto se comenzó a ejercer la más refinada crueldad contra los adictos al Rey, y contra los franceses, que bien por el comercio, bien por los cargos que desempeñaban, vivían en la ciudad : se les confiscaba los bienes y se les apresaba; y en todas las regiones de la provincia sujetas al Archiduque estaba confiado este negocio a la hez del pueblo. Se sacaba de sus escondrijos a los que el populacho con su clamoreo condenaba a muerte, y aunque a duras penas se les conservaba, después de afligirles con mil suplicios y encerrados finalmente en un navío, fueron deportados a Cataluña.

11. Por aquel mismo tiempo, Baset, para adquirir fama, que en los negocios nuevos suele servir mucho, determinaba atacar a las pocas tropas que había en Chiva. Está el pueblecito de

Chiva quince millas distante de la ciudad, hacia Castilla; allí estaban destacados ciento de la Caballería pretoriana que el Rey había mandado a las órdenes de Antonio del Valle. Dispuesto a dirigir todo su aparato de guerra contra estos, preparó hasta catorce mil combatientes entre labriegos de los campos vecinos y artesanos de la ciudad armados con fusiles, dardos, hoces y hachas.

La caballería se componía de los traidores catalanes, que hemos citado, y de algunos pocos pretorianos de la escolta del Virrey, que copados en la ciudad, se les obligó a servir al Archiduque. A estos agregó a algunos parientes y amigos suyos, de modo que entre todos apenas compondrían el número de seiscientos, ejército verdaderamente grande, pero inútil, inesperto, acostumbrado más bien a los trabajos del campo y a la disciplina doméstica, que a la guerra. Para que nada faltase a este justo ataque, seguían al ejército seis pesados carros con máquinas para destruir murallas. Viene con estas tropas cerca de Chiva, en donde los enemigos le esperaban muy gozosos al descubierto; una vez que los vió, mandó detener al ejército y ordenar la batalla, que en vano intentaron después por la impericia de los soldados. Inmediatamente y con imprudencia, empieza el ataque la caballería regia, pués que en el primer encuentro había tan solo treinta caballos que habían salido a explorar; desnudas las espadas, matan a un joven pariente de Baset, hieren gravemente a un gran truán llamado Barco; y a los demás les persiguen, derriban y pisotean. Repentinamente se dispersa por los campos aquella inmensa multitud asustada de las espadas, e imitando a su jefe, que luego que vió el principio tan poco favorable, huyó a todo escape, a pesar de que la Caballería regia no les perseguía, porque recelaban alguna emboscada. Así pués, habiendo tenido pocos muertos, algunos heridos y prisionero un caballo real, se volvió cada uno a su casa. Vuelto a la ciudad, depuso a los pretorianos, porque se habían pasado algunos de ellos al enemigo. Después por medio de sus adláteres procuró

esparcir entre el vulgo, dispuesto siempre a nuevas sensaciones y amigo de creer todo lo que puede servirle para hablar, que se había vuelto sin concluir el asedio, porque veía el negocio expuesto a las asechanzas de los que llevaban a mal el imperio de Carlos y temía que surgiese algún inconveniente que hiciese peligrar el asunto principal. Y para que no decayese el ánimo del pueblo, esparcía a diario tales noticias que sirviesen de alimento a los conventículos y reuniones; y él entretanto, enajenados los bienes y mercancías de los proscriptos de la ciudad y de los franceses (las que procuraba inscribir para el Fisco), retiraba sumas enormes de dinero. Había muchos que no querían tomar nada en las subastas públicas, porque viendo la instabilidad de aquella situación, comprendían que después habría que restituir.

Obtuvo también buena presa con la denuncia que le hizo un delator (entonces había multitud de ellos) manifestando que las alhajas de Pozoblanco las ocultaba en su casa Bruno Salcedo. Faltando a las condiciones de la rendición, saqueó los palacios de algunos, que habían abandonado la ciudad, y como los crímenes cometidos, casi siempre hay que justificarlos con otros mayores, de las rapiñas pasó a maltratar a los nobles que permanecían en la ciudad. Así publicó, por medio de pregonero, que los que abandonando sus casas se refugiaron en los conventos, volviesen a ellas bajo severísimas penas. Por el mismo edicto, faltando a las leyes de la urbanidad, al respecto del sexo y a la dignidad de la nobleza, obligó a salir de los conventos de monjas a las damas nobles, que por miedo al populacho se habían allí refugiado. Algunos jefes militares, y a Andrés Coppola, Napolitano, Príncipe de Comani, despreciando las condiciones de la entrega, los apresó en la ciudad y puestos en un navío les remitío a Barcelona a disposición del Archiduque, juntamente con Zúñiga y sus compañeros. Encerró a Corbino en las cárceles públicas, azotó a las mujeres, ahorcó por levísimas sospechas a muchos hombres y mandó levantar patíbulos en distintos sitios

para decapitar a los nobles. Finalmente, confundiendo lo divino con lo humano, aquel hombre cruelísimo, tantos y tan grandes fueron los males que hizo padecer a los habitantes honrados con su montruosa dominación, que más fácil es decirlos, que perdonarlos.

12. Por este tiempo Juan Jonás, francés de nacimiento, de los que fueron expulsados por su Rey por el crimen de herejía, y al servicio entonces de la Reina de Inglaterra, había permanecido en la provincia por la parte de Tarragona por donde Valencia confina con Cataluña, con cincuenta caballos y una compañía de infantes alistados en Cataluña y Vinaroz, mandando a los pueblos poco afectos al Rey, que obedeciesen al Archiduque, llegó hasta Castellón, ciudad populosa y enemiga del Rey. Fueron vanos sus esfuerzos para convencer por cartas a Morella, lugar que por ser limítrofe a los tres reinos estaba bien defendido por el arte y la naturaleza y guarnecido además con las tropas escogidas de la provincia, pues que desde el principio del movimiento había el Virrey mandado allí a Rahal con Juan Vergara, caballero muy conocido en Valencia. Mandó Rahal restaurar los muros de la población y de la fortaleza, arregló cinco cañones,que efecto de la paz duradera estaban abandonados, y adquirió muchas otras cosas necesarias para la defensa; a este pueblo, después de la marcha de Rahal, le mandó Andrés Deona, veterano de Valencia. Dejó Jonás a un lado a Peñíscola (llamada así por su posición), porque la vió perfectamente defendida por las murallas, fuertes, cañones y toda clase de armas y sobre todo por la fidelidad de sus habitantes a quienes gobernaba Sancho Echevarría, veterano de Cantabria, poco antes mandado allí de la guarnición del Gobernador. Mientras que Jonás recorría aquella región sometiendo tantos pueblos, Cristóbal Moscoso, Conde de las Torres, con cuatro mil entre infantes y caballos, en la estación más cruda del año, pues que era en invierno, marchó de Aragón para Valencia, para apaciguar con las armas la sedición. Luego que vió esto Jonás, con las fuerzas

que llevaba tomó a San Mateo, pueblo muy bien amurallado, con el fin de demorar su retirada. Pero Moscoso, para no dejar detrás al enemigo, determinó atacar al pueblo. En tanto sus habitantes envían legados a Baset notificándole el peligro y rogándole encarecidamente que les mandase socorro. Este, conocido el peligro de los suyos, decretó que todos los de aquella parte de la provincia que linda a Cataluña, que por su edad fuesen aptos para tomar las armas, se reuniesen en las proximidades de San Mateo, bajo las órdenes del valenciano José Nicolau, que ya había militado varias veces. Aquella multitud llena de miedo, escasa de víveres, no acostumbrada a la milicia y sin armas a propósito, manifestaba claramente que no quería obedecer a su jefe. Y a pesar de que todas estas cosas se encaminaban más a la deshonra y a la ruina, que a prestar auxilio a los sitiados, tal era la locura de aquellos hombres, que tenían por cosa cierta, que el ejército real estaba sitiado por hambre y fuego y divulgaron que por miedo a ellos estaba ya libre la provincia. Pero pronto se vió la falsedad de estas noticias. Porque habiendo avanzado un poco más que lo de costumbre un pelotón de su caballería, y habiendo penetrado obligados por el hambre en el pueblecito de Salzadella, caídos en los vasos de miel aquellos buscones campesinos a quienes acompañaba la caballería provincial, repentinamente unos cuantos de la caballería regia, que habían preparado aquella emboscada, caen sobre ellos, matan a unos, aprisionan a otros y vueltos otros a sus casas, en precipitada fuga, divulgan el funesto éxito, noticia que turba a todos y es suficiente para desalentar a los que poco antes despreciaban tanto las fuerzas del enemigo. Nicolau, todo lleno de miedo, retenía aquella aterrorizada multitud en lugares seguros y lejos del campamento enemigo, recelando aproximarse por temor a que abandonado, si lo hacía, por los campesinos, sufriese otra derrota mayor. Advirtiendo Moscoso que habría de prolongarse mucho el asedio por falta de cañones para destruir la muralla, preparaba minas para arruinarla. Mas no saliendo

esto a medida de su deseo, acosado por una lluvia incesante y general en aquella región, hastiado e indignado por estar detenido tanto tiempo ante un pueblo que, por serle tan poco afecta aquella región, habría de servir poco a sus propósitos, y anunciándose que ya se aproximaban las tropas que de Cataluña toda sometida al Archiduque, venían a socorrer a los ingleses, abandonando el cerco, encaminó sus tropas a Valencia.

13. Luego que se divulgó la noticia de la llegada de las tropas, empezaron todos a temer y a huir, unos a la parte más elevada de los montes, otros a los valles más escondidos : los que estaban con Nicolau huyeron lejos del camino que llevaban las tropas reales. Tanto era el temor a las espadas, después de la matanza de Salzadella. Había penetrado entonces en la provincia de Valencia Carlos, Conde de Peterborw, inglés de nación, General de los Aliados, el que se vió obligado por la hazaña importuna de Baset a disgregar sus tropas para defender con ellas los lugares convenientes y a mudar el plan de campaña concebido depués de la conquista de Barcelona; encargándose después los sucesos de demostrar las dificultades que esto acarreó a los negocios austriacos.

Mientras éste reunía sus tropas, Moscoso acelerando la marcha, llegó a Borriol, pueblecillo situado en el mismo desfiladero de los montes entre elevadísimas rocas, y a su llegada la mayor parte de los habitantes, y algunos de ellos con sus familias y riquezas, huyeron a lo más abrupto de los montes. Y los soldados que únicamente encontraban en lugar de enemigos a aquellos que abandonando sus casas huían de su presencia, destruyeron las viviendas desiertas a su paso. Salidos de aquí descienden a la llanura Plana (de donde toma nombre la región),que se extiende a manera de un mar inmenso, siendo tal su extensión, que no puede la vista abarcar sus límites. En esta marcha del ejército fué muerto un vivandero (*hoy: cantinero*) sacrílego, que había cometido el horrendo crimen de robar un copón del Sagrario. Manda Moscoso que sea llevado inmediatamente al suplicio y

muerto a estilo militar con bayonetas afiladas, restituyendo el copón al Sagrario. Dejando a la izquierda a Castellón (pueblo que por estar bien fortificado y defendido perfectamente por una armada multitud, el Español no intentó combatir) llegó a mediodía próximamente al puente de Villarreal adonde afluye el caudaloso rio que los comarcanos llaman Millars. Y no pudiendo, sin deshonra del nombre real, pasar por allí las tropas sin que la población abriendo sus puertas se rindiera, empezó a tratar con más dulzura que en la milicia se acostumbra, y Moscoso ofreció, confirmando su promesa con la fé de la regia autoridad, perdonar a los de Villarreal su mala acción, siempre que volviesen al buen camino; pero aquellos campesinos, ni movidos por las palabras del intérprete de la regia clemencia, ni atemorizados por los aparatos belicosos, rehusaban con orgullo hacer lo que se les mandaba; y aunque algunos ciudadanos prudentes intentaron demostrarles que era justo y en extremo bondadoso lo que se les pedía, nada pudieron conseguir, principalmente por la oposición de la familia Alberola. Y es más, como los que una vez faltaron no se horrorizan ya de ningún crimen, arrojaron desde las murallas sus balas contra los mismos portadores de la paz y honesta rendición y faltando a las condiciones pactadas antes y en virtud de las que se había diferido el ataque, volvieron sus armas contra el soldado que esperaba a las puertas su contestación; hiriendo así a los confiados que nada sospechaban. Moscoso que no recelaba semejante, luego que percibió el estrépito de las armas desde el templo de San Pascual, adonde había entrado para adorar sus reliquias, determinó lo que había de hacer en tales circunstancias y mandó que inmediatamente se invadiese a la ciudad. Al instante se llama a las armas a todo el ejército, y arrojadas las puertas con brío militar, los vascongados que aquel día ocupaban el primer lugar en la batalla, recibidas y causadas muchas heridas, con un empuje violento penetran en la ciudad. Seguían a estos los Walones belgas, y la infantería pretoriana de Castilla,

que unidos a los vascones, como el caso exigía, pisando los cadáveres, entraban en la población. Ordenó que parte de la caballería para prestar auxilio a los infantes, dejase sus caballos y accionase como infantería; algunos al instante que entraban, espoleando el caballo iban a ocupar la plaza, según se les había ordenado. En la misma entrada cae el Conde de Rosel, herido por una enorme piedra (destinada a moler sal) que una mujer arrojó con esfuerzo varonil desde una ventana. En tanto, desconfiando, poder conseguir nada con las armas, se arrojan por el muro algunos de los que fueron los primeros en resistir y huyendo a las desbandada por los campos, buscan refugio para su vida en escondrijos conocidos; pero algunos de ellos caen en las re aguardias de caballería colocadas alrededor del pueblo y son degollados sin compasión; otros más favorecidos por la fortuna, huyeron por sendas extraviadas a los pueblos vecinos. Dentro de los muros ardía el furor militar contra los rebeldes, ni a los armados, ni a los inermes se les concedía perdón; asaltan las casas calle por calle, no sin recibir muchas heridas en la reñida oposición que les hacen sus enfurecidos vecinos. Y dueños ya de un gran botín, acuden a la tea, queriendo dar la última mano a la victoria, con la ligereza del incendio. Pronto se oyó el clamor de los que se asaban dentro de las casas: los que salían de ellas eran recibidos con las agudas bayonetas de los belgas, que no se compadecían de nadie y que querían colmar con tan horrible mortandad el odio y el dolor que les había producido la muerte de Rosel. Aplacados antes los españoles (porque se gozaban menos en la matanza), aunque el jefe de los vascos Miguel Linoqueen, varón de noble cuna, había recibido una herida mortal, incrustrándosele una bala en los riñones, de cuyas resultas murió poco después en Sagunto, sirvieron de salvación a muchos. Perecieron también en la refriega siete sacerdotes armados que, olvidando su ministerio molestaban con frecuentes descargas a las tropas. Las mujeres y una turba de tímidos, se acogieron al templo y se atendió perfectamente a su vida y a su pudor. Las monjas, sacadas, de su

convento por los principales Jefes y Capellanes del ejército, para que no pereciesen, si las llamas rodeaban el edificio, pasaron aquella noche encerradas en un lugar seguro, tratadas cortés y santamente, y con centinelas para defender su honestidad. Al siguiente día marcharon a Nules y desde allí a los conventos de Segorbe, y después de haber vivido allí algunos meses, volvieron a su casa.

Ya Moscoso había mandado tocar a retirada y por la diligencia de los jefes, que con ásperas reprensiones habían prohibido ya la crueldad, se había ya abstenido al ejército de la matanza y el saqueo, empleándole después en vendar a los heridos y custodiar 180 hombres presos por derecho de guerra para transportar a los heridos. En el asalto y saqueo no murieron más de 250 soldados, mientras que paisanos fueron muertos 280. Esta victoria verdaderamente cruel para el ejército, lo hubiera sido más, si hubieran asistido a la lucha de sus paisanos algunos cuerpos de voluntarios, que habían marchado al socorro de S. Mateo.

14. Al día siguiente, recogido el equipaje, emprendió el ejército la marcha hacia Nules. Los heridos, llevados a hombros por los cautivos, llegaron al pueblo citado al mismo tiempo que las tropas. Después de haber descansado, levantaron el campamento antes de amanecer y por una región tranquila marcharon hacia Sagunto. Luego que llegaron al río que nace antes de la ciudad de álveo de piedra semejado a un torrente, hasta donde había salido la multitud a felicitar a Moscoso, se oyó el clamoreo de los que aclamaban el nombre de Felipe, demostrando así su amor al Rey. Los Magistrados y Nobles llevan a Moscoso a la ciudad y le hospedan honrosamente; el pueblo obsequia y recibe con alegría en sus casas a los jefes; colocan a los enfermos en hospitales, esmerándose Magistrados y pueblo en costear las curaciones de sus heridas.

15. Al día siguiente, habiendo dejado una pequeña guarnición para custodia del pueblo y de los heridos, a la que mandaba Bal-

tasar Abarca, joven activo, entran en el campo de Valencia, opulento por sus caminos, edificios y feracidad del suelo, acampando hacia la parte que está entre Norte y Poniente, en el barrio que llaman de Moncada. Desde aquí escribió Moscoso a los Magistrados de la ciudad y del reino cartas llenas de sanos consejos en las que MANDABA ESPERAR CON SEGURIDAD EN LA CLEMENCIA DEL REY, SI EL PUEBLO SE SOMETÍA A SU IMPERIO. Pero interceptadas las cartas por Baset, que en unión de lo más loco del pueblo ejercía la suma autoridad con gran disgusto de los Magistrados, ni quiso devolverlas ni contestar a ellas nada razonable. Por tanto se pasó de las palabras a las armas; pués que los perversos con más facilidad se apartan del mal camino con las penas y sujeción que con benignidad.

16. Delante de los muros de la ciudad corre el Turia, río que fecunda admirablemente los campos. Devolvió al álveo del río la fuerza de las aguas apartadas de él por acequias que servían para el riego, obstruyendo éstas con montones de tierra y piedra que arrojó a ellas; y rompiendo la presa para que corriendo libremente el agua al mar, privó de todos sus beneficios a los sitiados. Y creyendo Baset que esto habría de ser un gran perjuicio para la ciudad y campesinos que militaban a sus órdenes, porque quitada el agua a los molinos, y secos por falta de riego los campos, empezaría la escasez y carestía de los víveres, empezó a dirigir los cañones contra los que estaban en esos trabajos. Pero habiéndolo hecho mucho tiempo sin fruto, determinó aproximarse más al ejército real para atacarle. Reunido, pués, un pelotón de artesanos y campesinos, que habían acudido de todas partes, atraídos por la falsa idea de que el soldado veloz no puede ser cogido, luego que llegan a Burjasot, barrio próximo a la ciudad, pensando en el botín, no en la batalla, pone Baset sus hombres ocultos entre los cañaverales y malezas de las huertas. La caballería de Nebot distribuída en tres grupos, se extiende por la llanura. Moscoso que había venido con 200 caballos a explorar aquel terreno, conoció el fraude, y no

pudiendo cabalgar por la aspereza del terreno, pasó a otro más llano. Lo cual visto por los campesinos desde sus escondrijos, levantan el grito y emprenden la persecución contra la caballería como si fuese huída.

El castellano, viendo ya en descubierto aquella turba, manda retroceder. Rodeándoles repentinamente con la ligereza de la caballería, empiezan a matarles : y aunque muchos arrojando las armas elevaban sus manos suplicantes, pidiendo por Dios a los soldados que no les diesen muerte, sin embargo fueron cruelmente degollados por rebeldes y perjuros. Y mientras que, apesar de las órdenes de Moscoso prohibiendo ya el degüello, los soldados matan a los campesinos como si fuera un rebaño, la caballería catalana, imitando el ejemplo de Nebot y de Baset, vuelven la espalda siguiendo en precipitada fuga a aquella multitud dispersa por los campos buscando refugio. A 150 hacen llegar el número de los que murieron en esta refriega, aparte de otra multitud de heridos. Comprendiendo Baset que le era imposible conseguir nada útil para su causa por medio de la fuerza y de sus tropas, se ocupó desde entonces en fortificar la ciudad, muy expuesta por su posición. Algunas partes las cubrió dejando por dentro la muralla y puso en ella cañones; habiendo cercado otras en forma de empalizada, dejando fuera los fosos, construyó a toda prisa torreones de madera y puso en ellos cañones, más bien para ostentación de la defensa, que para seguridad de la ciudad. Señaló a cada uno para custodiarlo cierta parte del muro, por el cual, así como por todos los torreones, distribuyó los cañones suficientes; y como el vulgo siempre es aficionado a las exageraciones, los ignorantes tenían absoluta confianza en tales aparatos.

Mandó llevar también grandes piedras, para que tapando los arcos del puente, estancada el agua en el dique que impidiese la corriente del rio, sirviese de defensa a aquella parte. Y si este invento hubiese producido su efecto, sin duda alguna hubiese inundado los arrabales y la parte próxima al mar. Empezó a

destruir las casas en algunos arrabales, sin respetar su hermosura ni su valor. Y cosa tan funesta y sensible para los honrados, si no hubiera sido impedida por la llegada de Peterborw, hubiera afeado a la ciudad, asolando su mejor parte.

17. Me ha parecido oportuno escribir aquí lo que mientras tales cosas sucedieron, hacía al otro lado del Júcar Francisco Ávila (dejado por Baset para custodiar a Denia), saliendo con una escolta de campesinos y menesterosos. Este, pués, con ese ejército y con dos cañones, llegó a Játiva, cabeza de la Contestania y ciudad rica (como ya hemos dicho), con el fin de rendirla; y habiendo acampado no lejos de ella, no queriendo sus habitantes entregarse a aquel hombre, se rebelaron y pronto la muralla apareció coronada de hombres armados. Con el fin de que ni una ni otra parte sufriese detrimento,los más prudentes de Játiva salieron al encuentro de Ávila y le manifestaron que, si estima en algo su vida, no intentase penetrar en la ciudad, oponiéndose los habitantes : que el pueblo estaba en armas, la ciudad muy bien fortificada, y que para unos y otros sería más acertado que levantase el campo sin luchar y dejase el asunto en manos de Baset, ocupado entonces en Valencia en asuntos de importancia, pues que el pueblo estaba más dispuesto a entregarse a éste. Y después sin grande lucha, fue tomada por Nebot, mandado por Baset, según hemos ya dicho.

Ávila, aunque intentó disuadir al pueblo de su actitud con feroces amenazas, convencido sin embargo por tales razones, partió de aquí con dirección a Jijona (este pueblo,situado cerca de Alicante, defendía con valor su fé hacia el Rey) con intención de rendirla; pero sucedió muy de otro modo, porque habiéndose acercado e intimado la rendición a los jijoneses, estos insistiendo en su opinión, toman las armas para defender la ciudad; pero Ávila luego que se convenció de que era necesario mucho valor, manda forzar la entrada, lo que hicieron los suyos heróicamente. Se resisten los sitiados a quienes Corvino había ofrecido socorros antes de haber sido encarcelado y conducido a Valencia. Luchan

ambas partes con denuedo; pero la lluvia, que casualmente intervino en la pelea, hizo vanos los esfuerzos de los sitiadores, porque humedecía las armas, y estos se vieron obligados a retirarse. Temiendo Ávila que viniesen a Jijona refuerzos de los pueblos vecinos, se retiró a Denia, y habiendo permanecido allí algún tiempo en paz, vuelve a salir, y recorriendo a grandes marchas el camino, ataca con mayores fuerzas a los desprevenidos jijoneses, que desconfiando de la defensa de la ciudad determinan ceder el lugar y emigran con sus mujeres e hijos a otra parte. Llegaron primero a Villena, pueblo situado en los límites de Castilla, y sus habitantes no compadeciéndose de la suerte de aquellos desgraciados porque no aprobaban la causa de su emigración, les arrojaron de su territorio. Vuelven desde aquí a Biar, pueblo de la provincia, no lejos de Jijona, en donde por público consentimiento se determina : QUE SE COMPLACE EL PUEBLO EN HOSPEDAR Y ALIMENTAR GRATUITAMENTE A AQUELLA MULTITUD. Mientras que permanecieron allí, todos los que por la edad podían tomar las armas, defendieron con bizarría, unidos a los del pueblo, a éste y sus cercanías. Este pueblo (al que se cree que los Romanos llamaron Colmenar (Apiarium) por lo exquisito de su miel) lo gobernó, a su vuelta de Castilla, el Arzobispo de Valencia, porque sus habitantes eran adictos al Rey y porque estando en su diócesis, podía regir desde él con derecho al Arzobispado. En este tiempo, mandó reparar a sus espensas los muros de la fortaleza próxima al pueblo; los que efecto de la vejéz estaban por muchas partes arruinados y mandó traer cuatro cañones que había comprado en Alicante; en este pueblo permaneció mucho tiempo, hasta que recrudecida la guerra en la provincia, temeroso y sin saber qué partido tomar en sus asuntos, decidió abandonar el pueblo y volverse a Castilla.

18. Ávila, una vez que tomó a Jijona, marchó a Alicante, ciudad marítima del Golfo de su nombre, emporio de la provincia, creyendo que era cosa fácil tomar de improviso la ciudad, y una fortaleza bien guarnecida, y casi inaccesible situada en un

cerro muy elevado. Cuando llegó a la ciudad, determinó atacarla; pero sus habitantes aunque desprevenidos y en oposición con alguna parte del vulgo y de la nobleza algo viciada, despidieron a un emisario, que Ávila había mandado desde el campamento para nunciar a los sitiados « QUE SI NO ENTREGABAN LA CIUDAD LA DESTRUIRÍA A HIERRO Y FUEGO » intimándole al despedirle : QUE TUVIESE POR CIERTO QUE SI VOLVÍA A LA CIUDAD SERÍA COLGADO DEL MURO PARA LUDIBRIO DE LOS ENEMIGOS » y después acudiendo a la muralla resistían con gran empeño a los ladrones irritados por esa respuesta. Había entonces casualmente anclada en el puerto una nave francesa y saltando de ella 200 hombres armados, sirvieron de oportuno socorro a los alicantinos, que con su ayuda rechazaban al enemigo y contenían la rebelión interior. Había colocado el enemigo dos cañones en el cerro, que llaman Tosal, más bien para atemorizar a los habitantes que para destruir las fortalezas. Al disparar con ellos a los edificios, una granada destrozó a un médico amigo suyo. Algunos jóvenes que iban siguiendo a un caballo que se había escapado del establo asustaron a los habitantes con el estrépito y las voces y temiendo que por el tumulto y la sedición entregasen los traidores la ciudad al enemigo, salieron todos armados. Una mujerzuela a quien el mismo Ávila había íntimamente tratado, enviada por los traidores, LE EXPONE LA OPORTUNIDAD DE TOMAR LA CIUDAD, Y LO FÁCIL QUE SERÍA RENDIRLA SI LA ATACABA. Recibida esta confidencia, debiendo inmediatamente poner a la obra, estuvo tanto tiempo perplejo (o, como después se dijo, no obró temiendo una emboscada) que dando a los ciudadanos tiempo para recapacitar, pusieron doble guarnición en los lugares sospechosos y pararon sus cañones contra el enemigo. Y saliendo inmediatamente de la ciudad, arremeten contra el enemigo, haciéndole, retroceder hasta el pueblo de San Juan, de donde vuelto otra vez para continuar el asedio, se vé nuevamente obligado a huir; porque viniendo al auxilio de la ciudad el Obispo de Murcia con 1,300 soldados alistados de pronto, y Santiago Rosel,

Marqués de Rafal, Gobernador de Orihuela, con 200, a los que se unió D. Octavio Médicis, napolitano, Duque de Sarno, con 100 veteranos, fué tanto el terror que causaron a los campesinos, que aun cuando eran superiores en número a los del Rey (pués se dice que llegaban a 10,000), abandonaron el campamento, y muchos emprendieron la fuga, de tal manera, que Ávila viéndose casi solo, se recogió a Denia a toda prisa. Habiendo quedado los reales dueños del campo sin efusión de sangre, se distribuyeron en varias partes: Rafal a reducir a la obediencia a los pueblos vecinos, el Obispo con el Duque de Sarno, a un pueblo grande de aquella región, llamado Onteniente, que hacía poco se había apartado del Rey. Cuando ya estaban cerca de él, enloquecidos los habitantes, toman las armas, negándose a obedecer en modo alguno el mandato regio. No se les trató desde principio con benignidad, como parecía lógico, estando presente el Obispo, sino que los jefes, para quebrantar su perfidia, les cañonean sin cesar con las piezas cogidas en los campamentos de Ávila, hasta el punto de que aterrorizados los de Onteniente aclaman sin cesar a Felipe por su Rey. Mientras se pactaban las condiciones de la paz, penetran los soldados y a pesar de las reclamaciones algo tardías del Obispo, destruyen con furor el pueblo, maltratando duramente a los habitantes (contra las condiciones de la tregua, según se dice) y les intimaban que de no presentar el dinero, no respetarían sexo ni edad. Sin embargo, en cuanto lo permitieron la destrucción y tumulto militar, se respetó a los nobles y a los que no habían faltado a su fé, porque no era justo que fuesen víctimas del odio común los inocentes y los culpables. Gran parte de los no culpados, dejando sus casas, emigraron con sus familias a otras partes en que se respetase más al Rey; y este su prudente consejo, fué su salvación, porque después de no mucho tiempo, Ávila, reunido de nuevo un ejército de campesinos, marchó hacia aquella parte y penetrando como mal amigo en aquel lugar, que habían dejado desierto los enemigos, sin que lograsen conmoverle las súplicas, confundiendo

a los amigos con los enemigos, castigó a todos severamente y con el mayor descaro robó cuanto los otros habían dejado, Finalmente, en los días que estuvo por allí, arrasando campos y pueblos y sometiendo a algunos con terribles amenazas, tan cruelmente en su latrocinio por aquella región, que sería largo referirlo. Por lo cual cuando Peterborw vino a Valencia, sabedor de los robos y crímenes que había cometido, le encarceló.

19. Entretanto, Moscoso, que había empleado aquellos días en dar descanso a sus soldados, fatigados por las marchas e inclemencia del tiempo, movilizó las tropas. Mientras estaba allí, Antonio del Valle, que, como hemos dicho, permanecía en Chiva, luego que supo que Moscoso estaba cerca de Valencia determinó unirse a él con su caballería. Pero habiendo llegado al pueblo de San Onofre, no lejos de Cuarte, población grande del campo de Valencia, aunque veía que los campesinos armados, que habían afluido allí, habían interrumpido el puente, y habían hecho barricadas con carros atravesados en el camino y allí se habían parapetado para impedir el paso al ejército, sin embargo, sin fluctuar, les acometió con lo que las circunstancias permitían. Pero ellos, atemorizados por el feróz aspecto de los soldados, disparadas una sola vez sus armas contra ellos, se dieron a la fuga. Removido ya el impedimento de los campesinos, arreglan el puente con maderos tendidos y marchan directamente a Cuarte, en donde advirtiendo que no les recibían a gusto y que a duras penas les concedían hospedaje, irritados contra ellos, destrozan algunas casas y desde allí habiendo dado algún descanso a los cuerpos, fueron a unirse a Moscoso.

20. En aquellos días Joaquín Ponce de Léon, Duque de Arcos, nombrado por el Rey General del ejército antes de la insurección de Valencia, vino a posesionarse del cargo. Resentido Moscoso con la venida de éste, entregado al Duque el ejército, se marchó con dirección a Madrid. Antes había declarado en la misma carta que nunca militaría a las órdenes del Duque de Arcos y que si se le quería obligar a ello, antes presentaría la renuncia

de su cargo. Por eso se dijo que para evitar la presencia del Duque, había llevado el ejército a Valencia por lugares extraviados. Por entonces Restagne Cantelmio, napolitano, Duque del Alamo, con un puñado de soldados, de los que permaneciendo fieles al Rey al tomar Barcelona, fueron trasportados en un navió inglés a las plazas de Andalucía, llegó a pie a los campamentos del de Arcos. Cuando el napolitano caminaba cerca de Cuarte, diez soldados, que no podían seguir a los demás, no conociendo el terreno, perdieron el camino que llevaban las tropas y entraron en el pueblo. Al momento se apoderaron de ellos y dos fueron muertos en castigo de haber sido destruído el pueblo, y los restantes fueron remitidos a Baset como prisioneros de guerra. Por esta felonía, el Duque de Arcos manda incendiar el pueblo, y los soldados, después de haber saqueado las casas las prenden fuego, reservando intencionadamente algunas de los leales, que después en venganza, fueron incendiadas por los campesinos.

21. Pero volvamos a Baset, encerrado en la ciudad, esperando socorro y que llamando con repetidas cartas al inglés le decía QUE SE HALLABA EN SUMO PELIGRO. Tal miedo se había apoderado de él desde la derrota de Burjasot, que hasta de los muros tenía ya sospechas.Por eso ahorcó a dos hombres, por creerles espías, y a otros, según se decía, les mandó estrangular en la misma carcel. A cierto picador de toros de Játiva, muy afamado y muy amigo suyo, a quien por una ligera sospecha había condenado a la última pena, le libró por intercesión de una noble dama de las manos del verdugo, cuando ya era conducido al suplicio. A una mujer campesina, porque había comprado calzado para un soldado que se hospedaba en su casa, después de haberla mandado azotar en público, él mismo la arrojó a puntapiés de la ciudad y, finalmente, llenó de presos las cárceles. Estas y otras semejantes cosas las hacía con el fin de que si los amigos de todas las clases sociales que el Rey tenía en la ciudad, maquinaban algo contra él, atemorizados con estos castigos, desistiesen

de su propósito. Por lo cual muchos nobles y honrados plebeyos, adictos al Rey, abandonando sus familias, salieron de la ciudad, porque temían que habría de llegar un tiempo, en que, o por el furor del pueblo o por la crueldad de Baset, no podrían marcharse libremente. Hasta la esposa de Parsent, recibida la noticia de que su marido había salido de la Corte y se aproximaba al campamento, ocultando su dignidad bajo un traje de campesina, salió de la ciudad para no obedecer al Archiduque, que le era poco simpático. La cual, recibida por Mahón, Coronel de la caballería, que de exprofeso había salido con un escuadrón a los arrabales para defenderla, fué presentada a su marido.

22. Peterborw, resuelto a marchar, manda por cartas desde los confines de Cataluña, a todos los pueblos que estaban situados en el camino que había de recorrer sus tropas, que tengan preparados víveres para sus soldados, con el fin de no retrasar su llegada a Valencia. Cuando llegó a Castellón, concedidos a los soldados algunos días de descanso, mientras que él procuraba aumentar la caballería, de que no estaba bien provisto, llegó a Baset la noticia de que el inglés había llegado a Castellón con las tropas, y por eso mandó a Nevot con su caballería a recibirle, para que pudiese llegar con más seguridad a Valencia a pesar de la proximidad del ejército Real. El Catalán, pues, saliendo de Valencia en las primeras horas de la noche, caminó toda ella como escondido por la playa, para que no le descubriese la guarnición de Sagunto. Después de la salida del Sol llegó a Almenara sin que sospecharan nada sus habitantes, y llamando a los Magistrados, les mandó que favoreciesen al austriaco. Después toma a Nules y allí a la par que defiende al Inglés, que estaba en Castellón reuniendo los caballos de los campesinos, manda a sus habitantes que entreguen las armas; porque efecto de ser partidarios del Rey, le inspiraban poca confianza.

23. Por aquellos días corrió el rumor de que las tropas inglesas iban a destruir a Sagunto en castigo de su fidelidad; y sobrecogidos los Magistrados y Jefes de la guarnición por estos rumores

mandaron a pedir auxilio al Duque de Arcos que continuaba en Moncada, el que inmediatamente mandó 100 caballos con Melchor Portugal, Teniente Coronel de la caballería. Este, muertos algunos ladrones catalanes que arrebataban los rebaños de los campos, reprimió no poco su atrevimiento. En estas escaramuzas los saguntinos que tenían armas, mezclados con la caballería jugaban un buen papel, hasta tal punto que más de una vez Portugal en sus conversaciones alabó su constancia y valor en emprender la lucha.

24. En este tiempo llegaron a Segorbe algunos oficiales y soldados en número de 17 conduciendo vestuario adquirido para el ejército. Y confesando los Magistrados que nos les podían admitir en la ciudad, sin provocar un motín en aquel ebrio populacho (por lo que pocos días antes habían también negado hospitalidad a Pozoblanco que cruzó por allí en dirección al campamento) y declarando ellos que preferían dejar su convoy bajo recibo al Magistrado antes que exponerse a perderle en el camino y que estando más expeditos les sería más facil librarse con el valor y con las armas de las acometidas de los ladrones, dejaron allí su cargamento, y partiendo antes del amanecer, dejando en Sagunto un soldado herido levemente en una emboscada, los demás se volvieron incólumes.

25. Por el mismo tiempo vino a Sagunto Daniel Mahón, Irlandés, a quien arriba hemos citado, y ya hacía tiempo al servicio del Rey, mandado por el Duque de Arcos con su escuadrón de caballería a reforzar aquella guarnición, para que los enemigos irritados no pudiesen causar ningún mal a aquel pueblo ínclito por su fidelidad, y a la vez para custodiar los heridos de Villarreal, que estaban alli. Mas como si se hubieran dado la mano, en el mismo día, que fué el 3 de Febrero del año que empezaba, 1706, llegó a los límites de Sagunto el Inglés con 4,000 soldados y 2,000 ladrones catalanes, hombres acostumbrados a la rapiña y que como salvajes y campesinos no aguantaban la disciplina militar, se unían voluntariamente a

éstos por odio a los saguntinos, y con el afán de robar, gran número de campesinos de los pueblos y fortalezas próximas a Sagunto, que vueltos a la obediencia por Moscoso, en cuanto éste se apartó de allí volvieron a la rebelión. Mandó el Inglés parar allí sus tropas, indagando a toda costa, lo que ya antes había intentado, si había para ir a Valencia otro camino a más del que cruzaba por los arrabales de Sagunto; y enterado de que no había otro que fuese conveniente, mandó retroceder algún tanto las tropas, hospedándolas en los pueblecitos del valle inmediato; y en tanto mandó hacia Sagunto una compañía de los ladrones y algunos caballos, para que si ocurría alguna dificultad, ellos evitasen los primeros encuentros. Atisbaron a aquella multitud los espías y al momento se lo notifican a Mahón que mandó tocar llamada, y reunida la caballería en la plaza, a otro toque de corneta hicieron la salida. Precedían patrullas de saguntinos, según costumbre, y habiendo advertido que el regimiento de ladrones se dirigía a las faldas del monte que hay a la parte opuesta de la población para tomar, buenas posiciones; y para que no pudiesen hacerlo, les hacen descargas desde campo raso, les acometen y de tal manera les perturban, que al momento obligan a subir, aunque con mucha dificultad, a los bagajes y caballos a lo más áspero del monte. Viendo después a la caballería extendida por la llanura y temiendo su llegada, con sumo azoramiento huyen por las rocas de los montes y malezas de los valles, y con suma lijereza y empuje suben al cerro más elevado. Y persiguiéndolos los saguntinos y los soldados que llaman DRAGONES (estos, donde el terreno exigía, dejaban los caballos, acostumbrados a permanecer en el mismo sitio, y luchaban a pie) por lo más quebrado de los montes, los herían y mataban. Pero como tomada la cumbre por los enemigos hubiera sido imposible avanzar sin grandes bajas, rodeando los montes, renuevan la lucha, acometiéndoles por la espalda. Mahón y Portugal con parte de los caballos intentan en vano atraer a la llanura al enemigo que desde la altura y a seguro les

acosaba; tal era el miedo que les infundía la presencia de la caballería, que no creían otra defensa más segura que el obstáculo de los peñascos. Llegada la noche, cesó aquella lucha a estilo de cazadores. La victoria fué incruenta para el ejército. A Portugal le atravesó una bala el vestido, un soldado fué levemente herido en una pierna y un saguntino en la cabeza; fueron muertos pocos enemigos por la desigualdad con que se luchaba. Al día siguiente el Inglés con el resto de las tropas y la impedimenta, dejando el camino militar, dispuesto el ejército para viaje y para lucha, fué a Sagunto por la falda de los montes por donde habían ido los ladrones. Luego que estuvo delante, ocupa un montecito en medio del campo, llamado de S. Cristóbal, y colocados allí los cañones y un destacamento de soldados, las demás tropas las manda al pueblecito más próximo. Entre tanto manda a José Peris, Caballero valenciano, a quien pocos días antes había honrado con el cargo de Gobernador de Castellón, a decir a los sitiados que procuren rendirse pronto, si estiman en algo sus vidas. Pero Mahón, sabedor de la llegada de Peterborw, y habiendo distribuido por los torreones y lienzos deteriorados de la muralla paisanos armados y asegurado todas las entradas de los arrabales con pelotones de caballería, para que sin dar y recibir las condiciones de la paz, no pudiesen entrar los enemigos ávidos del botín, después de obtenida la licencia para conferenciar, se trasladó al campamento. En él, mientras que los paisanos se preparan y alientan mutuamente para librar la última batalla, se transigió el asunto, asegurando con exceso la vida y hacienda de todos con las condiciones siguientes : *Que Mahón entregue al Inglés la ciudad en la primera vigilia de la noche* : QUE A MAHÓN CON TODOS LOS SOLDADOS E IMPEDIMENTA LES SEA PERMITIDO VOLVER LIBREMENTE AL CAMPAMENTO : QUE LOS HERIDOS DE LOS HOSPITALES, CUANDO CONVALEZCAN, SEAN LLEVADOS SIN MOLESTARLES A SUS REGIMIENTOS : QUE NO SE MOLESTE DE NINGÚN MODO A LOS VECINOS : QUE, EN CASOS DUDOSOS, ESTAS CONDICIONES NO SE INTERPRETEN SINO A FAVOR DE LOS

RENDIDOS. Vuelto Mahón de las conferencias, retirando la guardia de paisanos que defendía las puertas, las abre a los ingleses. Pero habiendo creído el vulgo el rumor de que el Duque de Arcos con todas sus tropas llegaba para pelear con el enemigo, los saguntinos reunidos en la plaza, victorean desaforadamente a Felipe V. Oídos los vivas, los ingleses que estaban en la puerta y divagaban por las calles buscando alojamiento, temerosos de una acometida de los paisanos, empezaron a huir. Este movimiento fué aplacado por algunos jefes del ejército real, que persuadiendo con dulzura a algunos paisanos que habían llevado a mal la rendición, depuestas las armas, les mandaron recogerse en sus casas. Mahón había enviado delante a los prisioneros de Villareal y el equipaje con una escolta de caballería, a los que él y Portugal siguieron, después de cenar, con el resto de la tropas, dejando al cuidado de los sanguntinos los heridos, por cuya seguridad y asistencia había ya empeñado su palabra Peterborw. Los soldados de éste fueron alojados en la ciudad, los ladrones en los arrabales, para que no saquearan un pueblo que se había rendido en la confianza de que serían respetadas las condiciones de paz; pero sin embargo no cesaron los hurtos en los días que estuvieron las tropas en la ciudad: ni los intereses públicos ni los privados estaban seguros. Además, buena parte de estos ladrones con su jefe *Miguel Simón*, en cuando fué rendida Sagunto, marcharon a ciertos desfiladeros de los montes que hay hacia el camino de Castilla (y que se les llama las Cabrillas de Buñol) y se ocultaron allí para saltear a los pasajeros. Mientras allí estaban, ven llegar un carro cargado de seda y otras mercancías. Vuelan los Catalanes, despreciando el mandato de su jefe, que había presentido el peligro, y al momento se apoderan con ansia de la presa. Luego que advierten esto, 22 de a caballo, que iban para custodiar el carro, pero que no sospechando nada, les seguían de lejos, pican a sus caballos para ir a su socorro. En tanto el carretero, cortando los tiros, puso en salvo las caballerías y dejando el carro a los ladrones, estos en seguida le roban. Pero

habiendo sentido la caballería y no atreviéndose a rechazarla, huyen, llevándose cuanto pueden; pero antes de que pudiesen trepar a la cumbre de los montes, alcanzados por la lijereza de los caballos y rodeados por ellos, mueren sesenta, y los restantes, defendidos más que por las armas, por el terreno, refugiándose en las alturas, pudieron evadir el peligro.

26. El Inglés mandó a los saguntinos entregar las armas, y dejando una guarnición de ladrones, salió de allí y en aquel mismo día llegó a Valencia. Como Baset, escatimando el dinero que de todas partes había barrido, no se había cuidado de preparar lo necesario para que invernasen la tropas, en cuanto llegó Peterborw, mandó que se recibiese en las casas a los soldados y se les alimentase con gran perjuicio de la ciudad y faltando a la justicia. Y lo que es más grave, se obligó a los obreros a que, abandonando sus trabajos, por turno, y armados, custodiasen la muralla y las puertas, mientras que en sus casas se les obligaba a dar comida gratuita y abundante a los alojados, que siempre estaban entregados al ocio y al vino. No sé por qué desgracia se confiaron los arrabales de la ciudad a los catalanes que, según su costumbre, no cesaron de maltratar y robar. Peterborw, usando de su caracter benigno, mandó que saliesen libremente de la ciudad los que Baset había encarcelado por ser amigos del Rey. Procuró además con una bondad y cortesía esmeradas atraerse a los nobles irritadísimos por la tiranía de Baset. Pero nada conseguía la astucia de aquel hombre, porque era inútil intentar alejar del afecto al Rey (por medio de alagos) a los que si le amaban, era porque lo creían justo. Así es que cumplidos los deberes de cortesía, salieron de la ciudad Vicente Boil, Marqués de la Scala, Cristobal Crespi, Conde de Sumacarcel, y Manuel Ferrer, uno de los principales de la Orden de Caballería, con mucho sentimiento de Peterborw que más de una vez se lamen ó en público de su partida.

27. Mientras tales cosas sucedían en la ciudad, el de Arcos, que se había retirado hasta Torrente, pueblo crecido, situado

de allí unas tres millas, mandó una comisión de los principales del ejército a saludar y dar la bienvenida al Inglés, quien los recibió cortesmente y les obsequió, acompañándoles a un convite que les había preparado, hecho que fué origen de murmuraciones entre el pueblo ignorante. Desde aquí el de Arcos, habiendo permanecido algunos días en el mismo lugar, esperando el ataque de los enemigos, en caso que pensaran hacerlo, no acaeciendo lo que deseaba, llevó el ejército a racionar a otra parte y se detuvo en Villamarchante, en la ribera del Turia, al lado opuesto de una populosa ciudad (a quien antiguamente se llamó Edeta, según unos, según otros Laurona, y hoy se llama Liria), cuyos habitantes, enemigos del rey, desde la orilla opuesta del rio, muy crecido entonces por las lluvias, hacían continuas descargas a los soldados que se aproximaban a la ribera. Sin duda alguna el Duque de Arcos hubiera dado su merecido a semejante estolidez y atrevimiento (para lo cual ya había separado un fuerte escuadrón) a no haberlo impedido las grandes tempestades que hubo en aquellos días. En tanto volvió Moscoso a ser General del ejército y el Duque de Arcos fué llamado a la Corte, para ser sin duda ocupado en otros negocios. De cuyo hecho no he podido encontrar la verdadera causa; pues que tan abstrusos son los consejos de los palaciegos, que si alguno busca las causas de las cosas, no las podrá encontrar; porque de una manera tan oscura se realizan los misterios políticos, que nada hay tan difícil como querer penetrar un profano en sus secretos. Sin embargo entre la gente baja del ejército, corrió la noticia de que los Capitanes y Coroneles habían llevado a mal el que se apartase del ejército al antiguo Jefe y fuese puesto en su lugar el Duque de Arcos; de quien, no les agradaba mucho ser mandados, por estar poco acostumbrado a la vida militar, aunque le respetaban por la nobleza de su sangre y por sus conocimientos de jurisprudencia. Pero sea de esto lo que sea, Moscoso, posesionado del ejército, levanta el campamento y manda destruir un pueblecito situado más arriba (a que llaman Pedralba), porque

sus vecinos armados y acompañados por los ladrones, acosaban el ejército y habían cortado el puente que había sobre el Turia, para estorbar el paso del ejército. Tal era la locura de los pueblos, origen de tantas muertes, incendios y rapiñas como devastaron la región. Porque aquella necia y soberbia reunion de campesinos estaba persuadida de que debía sostener la guerra con sus solas fuerzas y de que cada pueblecito, como si fuese un campamento bien fortalecido, debía oponerse al enemigo. Y por tanto, cuando cada uno de por sí toma las armas y defiende su causa, procurando molestar al enemigo, aparte de que en nada favorecen a su partido, se atraen a sí la fuerza de la guerra y, blanco de las iras militares, son constantemente castigados.

28. Partiendo, pués, de aquí, llevó las tropas a las riberas del Júcar, porque aquella región era más a propósito para sus planes de guerra. Cuando caminaban allá las tropas, los pueblos limítrofes aconsejaban a los de Monserrat y otros pueblos vecinos, que saliesen al encuentro de las tropas y prometiesen hacer lo que mandaran. Pero ellos siguiendo el peor consejo del Capellán, mandan a consultar a Baset, el que sin compadecerse de sus riquezas, manda que preparen alojamiento para cuatro mil caballos, que al día siguiente por la mañana irían a prestarles auxilio. Aquellos desgraciados, seducidos por esa falsa promesa y por las ampulosas palabras del Capellán, despreciado el consejo bueno y prudente, luego que ven acercarse a los reales y que el socorro no aparece, abandonan sus casas y huyen a los montes, cosa la más cómoda que pudieron hacer para el ejército, pues que entrando por los pueblos los saquea e incendia. En seguida Moscoso ocupa Alcudia con un escuadrón de caballería y distribuye las tropas por los pueblecillos próximos que riega el Júcar, para que pasen allí acuarteladas lo más crudo del invierno. Pero apenas llegó allí el ejército real, cuando se extiende por Valencia el rumor de que Alcira, pueblo, como ya se ha dicho, situado en la isla del Júcar, casi había sido entregado a Moscoso por algunos moradores. Y aprovechando Peterborw esa coyun-

tura, aunque ya había enviado para custodiar aquella fortaleza a José Nebot, hermano de Rafael, con la caballería y ladrones catalanes, manda también allí a Baset, para que rechaze a los reales. Y de esta manera echó de la ciudad a quien en ella no podía apresar ni tomar contra él alguna determinación como pensaba, porque era de temer que se amotinase la plebe que le estimaba. Era Baset mal quisto del Inglés, ya por otras cosas, ya por los muchos crímenes que temerariamente y sin autorización había cometido, ya finalmente porque había escrito algunas cartas al austriaco, calumniando a Peterborw de muchas cosas. No se había alejado mucho Baset de la ciudad, cuando encontró cortado el paso por los enemigos, y si no hubiera acelerado su marcha, porque avisado por los espías de que las tropas reales habían salido de sus cuarteles de invierno, dejando el almuerzo que tenía preparado, continuó a todo correr su marcha a Alcira huyendo con algunos pocos caballos. Al momento empezó a fortificar la población, haciendo baluartes a toda prisa mandó traer cañones de Denia y proveyó en fin, cuanto se acostumbraba para la defensa. Apresó a algunos habitantes y con el miedo y amenazas lo arregló todo.

29. Pero volviendo a la ciudad, en cuanto llegaron los ingleses, el austriaco nombró a Cardona, que se había apartado del Rey, más que por otra causa, por el ciego afán de mandar Virrey de la provincia; y la nobleza, aunque le odiaba por su soberbia desmedida, al verle adornado con aquel honor, simulaba estimarle y obedecerle, aunque en realidad se sometían los que quedaron en la ciudad por temor a su poder, pues que no podían eludir su imperio sin exponerse a mayores males. Es más, hasta a los mismos que se habían pasado a los austriacos era repulsivo, ya por su orgullo, ya también porque la naturaleza tiene dispuesto que haga enseguida presa la envidia en aquellos a quienes encumbra la suerte. Este empezó a comprar para cubrir las bajas del ejército los caballos capados de los campesinos a un precio inferior a lo justo, a pesar de las reclamaciones de los dueños, que se que jaban de eso y de que se llevaban sus caballos

sin entregarles el dinero (por más que violentamente había arrancado el dinero para eso). Empezó a solicitar a los nobles para los cargos públicos, queriendo volver a su primitivo esplendor el estado de los asuntos públicos y sobre todo el Colegio judicial de los XIV, tan decaído por la marcha de los varones ilustres. Pero no encontrándose apenas quien quisiese en tales circunstancias desempeñar los cargos públicos en nombre del austriaco, a falta de otros mejores les fueron confiados a hombres oscuros, que ambicionaban obtenerlos. Así pues, en premio de sus crímenes, concedió a Mercader, que aventajaba a los demás en nobleza y edad, la presidencia del Colegio de los XIV. Irritado por esto Cardona ordenó por medio de pregones públicos : QUE LOS QUE NO ESTUVIESEN SATISFECHOS CON LA DOMINACIÓN DE CARLOS III QUE LE PIDIESEN EL PASE Y SALIERAN DE LA CIUDAD. Pero como sospechaban que en esa orden había engaño y que la dió con el fin de reconocer como enemigos de su partido a los que se acercasen a pedirle permiso, y que probablemente mandaría que se les embarcase y fuesen deportados a Cataluña, nadie se atrevió a mover. Y los sucesos se encargaron después de evidenciar, que efectivamente eran esos los fines que perseguía, puesto que a algunos los desterró y a otros los encarceló; entre los cuales Vicente Carroz, Marqués de Mirasol, estuvo sufriendo esa pena mientras duró la dominación austriaca. Fueron también encarcelados otros en distintas ocasiones. De los Nobles, José Noguera, de Vinaroz, y Pedro Pujalt; de Alcira, Pedro Ruíz y Gaspar Dolz. De la plebe algunos hombres honrados, Juan Miñana, Mauro Oller, Mauricio Polo y otra multitud de la ciudad y provincia. Otros muchos, poco amigos de tumultos, salieron de la ciudad, otros marcharon a escondidas a Castilla, entre ellos el elegantísimo poeta Isidoro Costa y algunos otros. Fueron también encarcelados por hurtos y rapiñas los camaradas y administradores de Baset y los que en provincias habían tenido el cargo de inquirir los bienes de los franceses. También los ladrones catalanes, porque había visto el Inglés su cobardía en

la batalla y porque con sus pésimas acciones irritaban a los valencianos, fueron licenciados por inútiles para la guerra, excepto los que había con Nebot en Alcira. Por aquellos días fué Rafael Nebot con su caballería y turba de ladrones a Fuente de la Higuera, pueblecito en los límites de Castilla, y en el pueblo había de guarnición 500 hombres de la reciente leva hecha en la provincia de Murcia; para que si el enemigo invadía aquellos lugares, le detuviesen en su curso. Llegado pues Nebot, se detuvo ante el pueblo; comprendiendo sin embargo que, dada la fortaleza y fidelidad de la guarnición, la batalla habría de ser sangrienta, se abstuvo de darla, limitándose a cortar el canal que llevaba las aguas para los sitiados. Con la cual determinación, no solo carecieron de agua los animales, sino las personas, hasta el extremo de que más de una vez cocieron las carnes y amasaron la harina con vino. Y tanta desesperación produjo esta carestía, que cediendo a la necesidad, se entregaron a discreción del vencedor. Hecha la entrega, los soldados defensores, despojados de sus armas, fueron conducidos a Valencia como prisioneros de guerra y encerrados en una estrecha cárcel. De estos muchos, entre los que había algunos Nobles, extenuados por el cansancio del camino, por los malos tratos y la tristeza de tan larga prisión, murieron en ella. Otros pudieron conservar la vida gracias a los Sacerdotes y a la liberalidad de algunas buenas almas, y canjeados después con los cautivos de Villarreal custodiados en Requena, pudieron volver a sus casas.

30. Engreído Nebot con este suceso, intenta, valiéndose de una gran estratagema, acometer al mismo Moscoso. Consultado, pués, su plan con el Inglés, se persuade de que podría, si la fortuna favorece a sus planes, coger o por lo menos perjudicar gravemente, con una acometida inesperada, al Jefe real, que entonces estaba en Alcudia para asistir a las solemnidades de la Pascua. Aprobando el Inglés el pensamiento, el día de Jueves Santo por la tarde marchó allá con una compañía escogida de sus tropas; y habiendo llegado con mucho tiempo al sitio

convenido, mandó parar y guardar silencio a las tropas. Y Nebot sale de noche de Alcira, adonde se encontraba después de la rendición del pueblo ya citado con sus tropas, y acompañado de Baset y sus campesinos, intenta acometer a las tropas reales de improviso. Moscoso, ya porque hubiese sospechado algo, ya por la costumbre de hacerlo en determinados días, relevó la guardia y aumentó su número. Había colocado en la primera guardia 12 caballos, que oído el estrépito de los que venían, preparan las armas y se aprestan a la batalla. Cuando llegan los enemigos con el fin de engañar, notando los centinelas que no daban la contraseña militar convenida, les mandan detenerse. Conocido en seguida el fraude, simulan ellos otra añagaza, fingen que hay allí muchas tropas y gritan como si diesen órdenes a sus compañeros y descargando contra el enemigo sus fusiles, retroceden ellos hasta la guardia de socorro, en la que había 25 caballos. Pero los enemigos, poseídos de un repentino temor, emprenden cada uno por distintas partes la fuga, y tan turbados estaban en medio de la oscuridad, que hasta los mismos compañeros que huían se les figuraban soldados reales, que venían en su persecución; y llevando los caballos por las viñas, se enredaban con frecuencia en los sarmientos, arrojando a los jinetes. Y estos, afligidos, dejaban los caballos para huir con más ligereza. Moscoso que había ordenado que permaneciese la caballería toda la noche en el pueblo, conocido el caso, ocupando los caminos por la espalda, intentó cortar la retirada al enemigo; pero como se anticiparon por su precipitada fuga, fueron muertos y apresados muy pocos. Nebot habiendo perdido el tino, se encontró al amanecer cerca de Valencia. Muchos huyeron a los pueblos del llano de Valencia, otros volvieron a Alcira antes de amanecer. Y el Inglés, habiendo comprendido que habían realizado mal el plan los fugitivos, irritado contra Nebot, jefe de la expedición, se volvió precipitadamente a la ciudad. Las tropas regias, conocidas, de que amaneció, la turbación y fuga de los enemigos, recorrieron

libremente los campos eligiendo los despojos y caballos abandonados.

31. Y no era más risueña para los enemigos la fortuna por entonces en Castellón. Está en aquella región Peñíscola en una roca monstruosa que avanza hasta el mar, que la rodea en cerca de mil pasos, y está unida a la tierra por una lengua tan estrecha, que muchas veces, cuando es grande el flujo, queda convertida en isla. En lo más alto de la roca, hay una bien defendida fortaleza. Los vecinos habitan la falda occidental de la montaña, que tiene una sola comunicación con el continente, perfectamente fortificada, y lo que parece el mayor milagro de la naturaleza, hay una fuente de agua dulce, que brota de la roca y solo sirve para los habitantes, porque en seguida se precipita en el mar. El Inglés, cuando pasó por allí para ir a Valencia, fijó ante ella su campamento y quiso rendirla, como dominaba toda aquella región a pesar de estar tan defendida por la naturaleza y el arte. Habiendo pués mandado un emisario para QUE SE RINDIESE ECHEVARRÍA, que la custodiaba, este valeroso cántabro le ordenó que le dijese : QUE NADA ESTIMABA MÁS QUE DEFENDER HASTA EL ULTIMO ALIENTO A FELIPE, PORQUE LE CREÍA REY LEGÍTIMO DE ESPAÑA Y PORQUE HABÍA EXPERIMENTADO SU BONDAD Y CLEMENCIA. Y uniendo los hechos con las palabras, empezó a cañonear de tal modo a los que se aproximaban más de lo justo, que el Inglés creyó que no podría ser tomada la población sin una larga y sangrienta lucha. Habiendo pués estado algún tiempo en Valencia, movido por los ruegos y quejas de los pueblos comarcanos a quienes los de Peñíscola molestaban con continuas correrías, y también porque sabía que el hambre habría de ayudar a derrotar a los sitiados, mandó a sitiar la plaza a Antonio Más, varón noble de aquel país, que se había pasado al Archiduque, ordenándole que llevara todas las máquinas de asedio que había dejado en Castellón y algunos artilleros ingleses. Habiendo, pués, éste llegado allí con todo el aparato de guerra, inmediatamente reclutó un fuerte ejército de campesinos de

aquellos pueblos comarcanos, que aborrecían cruelmente a los de Peñíscola. Mandó después construir trincheras para defender a los sitiadores. Los peñiscolanos y la escasa guarnición que allí había, cañoneaban sin cesar a los enemigos, pero a pesar de esto, colocados ya sus cañones y morteros, insisten en derrumbar las fortificaciones y edificios; arrojan granadas llenas de azufre; y valió a los sitiados el que no tenían los enemigos gran número de ellas. Sucedió un dia, que efecto de los repetidos disparos se calentó demasiado un cañón y al disparar reventó con gran estruendo, lanzando en todas direcciones menudos fragmentos, que mataron a algunos e hirieron gravemente a otros de los circunstantes. Una y otra parte consumió gran cantidad de pólvora y balas. Tres barquichuelas de la escuadra francesa surta en Barcelona, tripuladas por unos pocos soldados, proveían de toda clase de víveres a los sitiados, que de tal manera se habían visto acosados por la necesidad, que se hicieron piratas, para no verse obligados a abandonar la fortaleza por falta de víveres. Continuaban sin embargo el asedio los enemigos, bombardeando sin cesar las murallas, hasta que en pleno día hicieron una salida 80 peñiscolanos, a la par que los cañones continuaban disparando desde la muralla, según había ordenado Echevarría, y los enemigos, viendo que se les echaban encima y que continuaban cañoneándoles, abandonan la comida que tenían preparada y huyen precipitadamente y habiéndoles perseguido en vano Echevarría que guiaba el escuadrón, volvió las tropas a los campamentos del enemigo, donde comieron con alegría y libertad, llevándose luego a la población los cañones y ropas abandonadas. Y tanto miedo produjo a los enemigos esta acción, que en mucho tiempo no se atrevieron a acercarse a Peñíscola ni por tierra ni por mar. Y no debemos omitir el que cuando en cierta ocasión se vieron los de Peñíscola acosados por el hambre, hasta el punto de que a más de otras cosas se vieron obligados a comer carne de caballo, Echevarría embarcó en tres barquichuelas a los más valientes para que de la forma que pudiesen

socorrieran la necesidad de sus convecinos, y mientras recorría el mar con poca cautela, casi estuvo a punto de ser apresado; pues que cuando le vieron alejarse demasiado, los de Vinaroz suben a una nave, que tenían anclada en el puerto, y marchan aceleradamente en su persecución, y estando su barquichuela próxima a ser cogida, porque se había apartado de las otras hasta el punto de que no podía esperar socorro de ellas, se libró del peligro por una determinación desesperada. De repente, se levantan todos los peñiscolanos y empiezan con arrojo a hacer descargas a los enemigos. Y Echevarría, aprovechando el instante en que los enemigos atemorizados se detienen, cambia la vela, y con un ligero cambio de dirección aprovecha un viento favorable y bogando a toda vela se dirige a los suyos, los que para salvarle de tan gran peligro, remaban sin descanso; y ya unidos, reconociendo los enemigos que les superaban en valor y destreza, se volvieron al puerto, frustrados sus deseos de apoderarse del botín.

LIBRO II.

No es cosa fácil referir los cuidados y solicitud que embargaban los ánimos de los valencianos en tan difíciles circunstancias, sobre todo cuando empezaron a difundirse los constantes rumores de que FELIPE HABÍA SALIDO DE LA CORTE CON SU EJÉRCITO Y CAMINABA HACIA VALENCIA, COMO SI QUISIESE DESTINAR ESTA CIUDAD PARA TEATRO DE LA GUERRA. Y esta noticia, confirmada más y más cada día por las cartas y viajeros que venían de la Corte, cuanto era más grata para los que deseaban con ansia la venida del Rey, tanto era más amarga para los revoltosos, que aguijonados por el remordimiento de sus crímenes, empezaban a desconfiar de su triunfo. Suspensos, pués, e inquietos los ánimos con estos rumores y noticias, otras nuevas vienen a demonstrar que sucedería muy de otro modo de lo que se creía, a saber: QUE EL REY, MUDANDO DE PARECER, MARCHARÍA POR ARAGÓN A CATALUÑA Y QUE LAS TROPAS FRANCESAS JUNTAMENTE CON LA ESCUADRA ANCLADA EN BARCELONA FACILITARÍAN SU LLEGADA. Esto parece que se había determinado con el fin de que tomada esa ciudad, el Archiduque que estaba en ella, cayese en poder del Rey. Estas noticias se difundieron seguidamente entre el vulgo, confirmadas por el hecho de que continuamente recibía Peterborw cartas y emisarios mandándole que CUANTO ANTES MANDASE SOCORRO AL ARCHIDUQUE, PUES QUE DE VERAS LE NECESITABA. Y el Inglés, en cuanto recibió el primer legado, ordenó al Jefe de la escuadra que invernaba en los puertos de Portugal, QUE CON CUANTA LIGEREZA PUDIESE, TOMASE RUMBO PARA CATALUÑA. E inmediatamente, dejando una pequeña guarnición bajo las órdenes de un Coronel inglés para custodiar la ciudad, aunque tenía mucha confianza en el pueblo, embarcó en una nave ligera con Rafael Nebot, tomando rumbo a Barcelona hacia donde había mandado ya la caballería. Cuando las cosas estaban en tal estado, a las 9 de la mañana del día 13 de Mayo

del año que cursaba, se eclipsó el Sol y de tal manera se oscureció por la interposición de la Luna, que brillando algunas estrellas en medio de la oscuridad del cielo, parecía que el día se había de repente convertido en oscurísima noche. Y por más que todos sabían que esto sucedía de una manera natural por las leyes de rotación de los astros, sin embargo todos creían ver en aquello un acontecimiento que presagiaba el resultado de la guerra a medida de los deseos de cada uno. Y en aquellos días se anunciaban muchos acontecimientos más, cuanto más crédulo se mostraba el vulgo, en los que cada cual creía ver que se demostraba el favor que los Dioses prestaban a su causa.

2. Entretanto, pocos días después de la marcha del Inglés, Mahón que había sido mandado a Castilla por Moscoso, vuelve con 3,000 soldados de refuerzo y todas las máquinas necesarias para atacar a Alcira. Luego que llegó a Enguera dentro de la provincia, se encontró con 200 caballos y 8 compañías de veteranos, que se habían disgregado del ejército y que habían pasado en barquichuelas el río hasta Andilla, para poder acercarse más al enemigo. Desde aquí, destruídas algunas casas cuyos dueños se habían pasado al Archiduque, penetra con todas las tropas en el campo de Játiva. Y Baset, queriendo impedirlo, manda a Tárrega con su caballería y le sigue él con su ejército de campesinos. La caballería real que había ido a explorar el terreno, luego que vió a este ejército, arremete al instante contra él, le obligan a huir, matan a algunos que encuentran dispersos por los campos, y los demás con precipitada marcha se refugian de nuevo en la ciudad y no ofreciendo ocasión alguna de luchar, los reales sitian la entrada para que no pueda evadirse el enemigo mientras llegan los compañeros que recorriendo en grupos aquellos campos destruyen e incendian los pueblos que encuentran abandonados o que les ofrecen resistencia. Hay en el extremo de aquel campo hacia Alcira un pueblo llamado Manuel, en el que estaban acuartelados los catalanes y campesinos. Estos, luego que ven aproximarse el ejército, tocan las

campanas a rebato, pidiendo auxilio a los convecinos; al oirlo los reales, pican sus caballos y entran en el pueblo a pesar de la esforzada resistencia de los ladrones y campesinos, que rodeados repentinamente por la caballería, al fin desfallecen y huyen; y persiguiéndoles la caballería, les matan indefensos aún a los que arrojando las armas piden misericordia. Y 100 infantes que seguían a la caballería, escondiéndose entre las cañas y zarzas, degollaban sin compasión a los infelices que escapaban del primer peligro, sin que les conmovieran sus ruegos y súplicas. Los catalanes son todos degollados y 30 habitantes con el párroco. Las mujeres se habían acogido al templo y aunque se las respetó, sin embargo el templo y el pueblo fueron incendiados. Tan solamente murieron cinco soldados en aquella acción.

3. Después de esto, unidos a las demás tropas marchan a Carcagente, pueblo grande cerca de Alcira, y muy partidario del Rey. Pero los ladrones, que estaban allí acuartelados, luego que ven llegar las tropas, desconfiando en sus fuerzas y en la voluntad de los habitantes, se escapan por la puerta que dá a Alcira. Poco después volvían con el fin de robar; pero oyendo el alegre repique de las campanas que anunciaba la llegada de las tropas, aterrorizados, volvieron de nuevo a huir. Habiendo caído sobre estos los caballos que habían sido mandados a explorar aquella región, se trabó una pequeña lucha; pero temiendo el ímpetu de la caballería, huyen a unirse con los compañeros que defendían en unión de los campesinos unas trincheras que habían hecho para guardar una fosa construida atravesando el camino en el arrabal de Alcira, llamado San Augustín, con el fin de retrasar la llegada del ejército a la ciudad. Luego que oyó esto Mahón, ordena que vayan los cañones delante de las tropas y que éstas estén prevenidas para el ataque. Luego que llegaron al alcance de las armas, destruyen a cañonazos las citadas trincheras. En esta maniobras revienta un cañón y destroza al artillero y tres soldados.Invaden las tropas aquel lugar, y pasada la fosa entran en los arrabales.Se va matando fugitivos,

y gran parte de estos que iban a refugiarse a la ciudad no pudieron hacerlo, porque los ingleses al oir el estrépito, temiendo una irrupción, cerraron las puertas. Así pués, los fugitivos, muertos de miedo, se arrojan al rio, y entre sus ondas y las balas perecieron gran parte de ellos. Los que habían logrado escapar, se refugiaron en Cullera, pueblo situado en la misma desembocadura del rio. Entre los que llegaron nadando al pueblo, está Antonio Nebot, hermano de Rafael, jefe de los ladrones, que montado en un caballo noble, pudo llegar a nado a la isla. Destrozados los arrabales, prenden fuego a algunas casas, mientras, rozando la maleza de una huerta inmediata, colocan el único cañón que les quedaba, frente a las puertas y empiezan a hacer fuego. Al mismo tiempo, y arreglado ya el puente del Júcar con barquichuelas y maderas, que Mahón había hecho traer del mismo Alicante, Moscoso movilizó sus tropas al otro lado y pasa los cañones para desechar de los molinos del arroz no lejos de Alberique, a 300 ladrones y otra multitud de obreros y campesinos de Alcira que allí estaban acuartelados. Y luego que se acercó, dispuestos antes grupos de caballería para cortar la retirada, mandó descargar el cañón contra el edificio y oído el fragor, los ladrones aterrorizados abandonan el molino y van a refugiarse al pueblo; y saliendo de él, tropiezan con la caballería colocada a la espalda, que los acomete con ligereza. Y por miedo a ella, unos huyen a la desbandada, como suele hacerse en casos desesperados, y confiados en el conocimiento del terreno y cubiertos por un ancho canal, llamado Real, huyen a lugares desconocidos evitando así la muerte. Otros rodeados y desconfiando de su salvación, se arrojan al rio y en él, exceptuando algunos buenos nadadores, perecen todos ahogados. Los que finalmente cayeron en poder de la caballería, como indefensos fueron cruelmente degollados. En estas batallas únicamente murió alguno que otro de los del Rey, de los enemigos perecieron 200. Arrojados pues y ahuyentados los ladrones de las dos márjenes del río y libres todas las tropas de los dos campamentos, empiezan

a atacar por uno y otro lado las entradas del pueblo, dispuestos los cañones y colocados escopeteros en las casas de los arrabales próximos al muro; pronto la muralla y las torres se ven sin defensores : el puente de madera que, colgando de sus cadenas, servía de defensa a la puerta que está al lado de Valencia, queda destrozado a cañonazos y las torres son horadadas, viéndose así los sitiados expuesto a un doble peligro. Carecían también de muchas cosas de absoluta necesidad para el uso y defensa de la población; y queriendo Cardona ayudarles, ordena que se les lleve lo necesario de Cullera y confía este negocio a la guarnición de aquel pueblo. Los de la guarnición, aunque intentan hacer llegar hasta la muralla las barquichuelas cargadas, acosados sin embargo por los reales desde las dos orillas del río, se ven obligados a desistir de su propósito.

4. Mientras esto sucedía, fueron llamados por la Reina, que gobernaba en ausencia del Rey, para que fueran a la Corte, los belgas y la infantería de Castilla, que estaban en los campamentos; más no por esto se cejó en la campaña emprendida, al contrario, acosado cada vez más y más por Moscoso, José Nebot, a quien nombró Peterborw jefe de la guarnición, obtenida licencia para parlamentar, vino al campamento y después de una larga conferencia, aquel hombre oscuro y temeroso consintió en capitular con deshonrosas condiciones. Vuelto a la ciudad el catalán, manda deponer las armas y disponerse para marchar a la guarnición compuesta de 600 hombres entre ingleses y ladrones. Al instante ocupan las puertas los vascones, únicos que quedaban de la infantería veterana. Estos arrebatan a los vencidos los caballos que se llevaban, contra las condiciones de la rendición. Y por ludibrio (como suelen hacerlo los alegres vencedores), despojaban de las armas a los vencidos y les colmaban de insultos.

5. Tomada Alcira, la guarnición de Cullera, dejando allí toda la impedimenta, emprende llena de miedo la huída hacia Valencia, por la costa. Y Moscoso, a medida que vá tomando esos

-opósito para reprimir al enemigo, deja en ellos
Vuelven a entrar por la senda del deber
v caseríos, cuyos habitantes hacen de buen
ıes ordena. Se extiende la caballería por toda
ɔ.ɔn, sometiéndola de nuevo, hasta la huerta de Valen-
ɹn la Ciudad NEGABAN CON INSISTENCIA QUE HUBIESE SIDO TOMADA ALCIRA O QUE PUDIERA SER TOMADA; ELOGIABAN MUCHO LA SITUACIÓN DE LA PLAZA Y DESACREDITABAN AL EJÉRCITO REAL. Mas luego que la multitud que había salido de la puerta del mar (pués las demás o estaban cerradas o tabicadas) para adquirir noticias de los viajeros, ve venir a los catalanes con la cabeza baja y llenos de tristeza por la pérdida sufrida, les detienen con ansiedad para preguntarles lo sucedido. Y habiendo sabido que ESTABA EN PODER DE LOS REALES AQUELLA FORTALEZA que consideraban como la llave de la provincia, empezaron a arrepentirse de su perfidia, a decaer y desconfiar de su triunfo; y de tal manera estaban atemorizados, que si Moscoso hubiera invadido la ciudad, con la infantería bien organizada, la hubiera ocupado a poca costa sin derramar una gota de sangre. Los amigos del Rey se irritaban porque no se hacía eso inmediatamente, sin advertir que era muy aventurado introducir un pequeño ejército en una ciudad tan populosa y tan poco partidaria del Rey, en la que no había ni una sola fortaleza donde pudieran las tropas refugiarse para defender su vida en el caso de un tumulto o sedición, y sin fijarse tampoco en que no era conveniente ocuparse entonces en recobrar la ciudad, sino que importaba más entretener las fuerzas enemigas para que no pudiesen llevar auxilio a Barcelona, mientras que el Rey (que con poderoso ejército se había apoderado en el primer ataque del Castillo de Montjui) asediaba a aquella ciudad.

Nebot, el autor de la rendición, volvió, con gran indignación del populacho, a la ciudad y al punto que llegó a ella fué encarcelado y custodiado por ingleses, por haber sido acusado de haber defendido mal la plaza o mejor dicho, de traidor, y en la

cárcel pública estuvo casi un año, hasta que, bien discutida su causa, fué absuelto. Moscoso, rendida Cullera, fué honrado por la Reina con el título de Marqués de ese nombre, y en el pueblo permaneció algún tiempo para descansar con los principales oficiales del ejército, pasando el tiempo en alegres festines. Así la caprichosa fortuna, jugando con los destinos humanos en su vertiginoso voltear, deprime miserablemente a unos y ensalza a otros con felicidad. Pero esto sirvió de ocasión a muchos chistes entre los dos partidos. Porque Baset, entre otras de las muchas ilusiones que había tenido, tuvo la de que el Archiduque concediera a la madre del primero ese citado título y honor, con el fin de acrecer su propria dignidad, porque no se dijera que él era el primero de su familia que llegaba a tan señalado honor; por lo que había muchos, aún fuera del vulgo, que designaban y honraban a aquella vejezuela con ese título.

6. Entre tanto se ejerció suma crueldad contra los partidarios del Rey, que, enorgullecidos con aquellos sucesos, hablaban con más libertad : y a tal extremo se llegó, que por una levísima sospecha, por una palabra ambigua, (que al momento era denunciada por la turba de delatores a los jueces de lo criminal), se les apresaba y maltrataba cruelmente; y como son tan desvergonzados los plebeyos, pedían para los encarcelados la muerte con palabras soeces. Y no se daba libertad a los presos, sino después de dar una gran cantidad de dinero y seguridades de que no saldrían de su casa o de la ciudad. De los caballeros fueron desterrados Nicolás Castelví, Conde de Castellar; José Vives, Conde de Faura; José Juan, Marqués de Centelles, y su hijo; Cristóbal Sanz y su hijo Jacinto; José Echarte, de Alcira y José Casas, padre e hijo; Pedro Gonzalo; Manuel Jordá; Cipriano y José Moya; José Ruíz; Antonio Ripoll; Juan Peralta y Lorenzo Torres. Además los valencianos Felix Cebriá, José Albert y Juan Bautista Ramón con siete abogados, a saber: Tomás Leonart, Fernando Revilla padre y Juan Bautista hijo, José Castelló, Vicente Ferris, Salvador Lop y Jerónimo Miguel, su

hermano. Entre los cuales fueron también arrojados de la ciudad o desterrados de los dominios del Austriaco, no pocos eclesiásticos. Y esto aún era tolerable comparado con otras cosas; pués que a tal grado había llegado la demencia, que cuando los desterrados salían de la puerta para el destierro, no se les consentía marchar sin dar su nombre a un notario sentado a la puerta y hecho esto, un juez de lo criminal que estaba también presente, hacía en público señas a los ladrones catalanes, que estaban fuera esperando la presa, para indicarles a quienes habían de acometer; y sin demora les despojaban del dinero y vestidos preparados para el camino, dejándolos marchar después de haberles insultado soezmente. Y no respetaban los jueces a los sacerdotes, sino que con sus crímenes violaron atrevidamente la inmunidad eclesiástica. Encerraron a muchos en las cárceles con los criminales. Desde allí les enviaron al destierro y confiscaron los bienes de los que abandonaban la ciudad. Se vendieron en pública subasta los de Antonio Pontons, Canónigo de la Metropolitana de Valencia, que al principio del movimiento emigró a Castilla; los delatores denunciaron y fueron vendidas las alhajas de gran precio que el Obispo de Croj al marchar había confiado a Isidoro Gilart. Y a no haber sido algo enfrenado ese furor por las órdenes que dió el Archiduque a instancia de Luis Rocamora, Vicario del Obispo, hombre de mucha entereza y con razón alabado, que en muchas ocasiones resistió con energía las órdenes de Cardona y de los jueces, hubieran oprimido por completo la libertad eclesiástica. Nada sin embargo de cuanto hicieron fué tan vergonzoso como el destrozar los muebles que poseían nobles matronas e insignes doncellas, a quienes su familia, más por su dignidad y obligación que por necesidad, habían dejado en la ciudad; y reducidas con esta crueldad a extrema pobreza, llegaron a creer más amarga la vida que la misma muerte y ni aún de los parientes podían esperar auxilio. Porque si eran de sus mismas ideas, habían sufrido la misma suerte; y si eran de otro parecer, dominados

por el odio de partido, eran más crueles que los extraños, pues entonces valía más la identidad de ideas que otras relaciones, aún las de naturaleza, sometidas al odio de partido. Se ocupaba mucho de esto Cardona, cuya soberbia tanto tiempo reprimida por el disimulo había al fin brotado de lleno. Era muy inclinado a proveer con astucia en asuntos militares : unas veces amenazando, otras veces asintiendo a las necias peticiones del vulgo para que no estallase ningún tumulto en tan difíciles circunstancias, para que no fuesen cambiando las voluntades y se turbase la obra comenzada; pues siempre en asuntos turbulentos, en breves instantes suelen suceder cosas de importancia. Y los más prudentes, después de la pérdida de Alcira, estaban temerosos y tristes, sobre todo porque corrían rumores entre el vulgo, (por más que las autoridades procuraban ocultar las noticias o adulterarlas, suponiéndolas favorables) de que la mejor fortaleza de Barcelona había sido tomada al primer ataque por el Rey, y que sitiada esa ciudad por tierra y mar, se veía en gran peligro el austriaco, y si éste caía en poder de Felipe, en un instante se desvanecerían las esperanzas de los revoltosos, quedando expuestos a las iras del vencedor. Pero los más alborotadores, los que tenían toda su fuerza y mérito en la lengua, suspiraban porque su Baset viniese a la ciudad, asegurando que con ese jefe ellos se bastaban y sobraban para terminar la guerra.

7. Pero él en tanto estaba ocupado en fortificar a Játiva, adonde, según hemos ya dicho, había sido llamado por los habitantes, como si en él estuviese cifrada la salvación de todos. En aquella ciudad no había guarnición, sino que estaba rodeada por aquellas catervas de facinerosos que le escoltaron al principio del movimiento; y tanto más les amaba y confiaba en ellos, cuanto más dispuestos eran para el crimen. Con estas tropas y con los vecinos a quienes obligó a estar armados, se preparaba a rechazar al ejército regio. Arrasó los magníficos arrabales y casas de las huertas inmediatas a la ciudad, sin compadecerse de los intereses de sus dueños : y sin que con esto, dada la naturaleza

del terreno y la debilidad de las fortificaciones, consiguiese hacer más segura la ciudad. Mandó introducir dentro de los muros todos los granos y ganados y una multitud de campesinos armados; y comenzó también a obrar tan avara y cruelmente como acostumbraba. Mandó encarcelar a muchos hombres de todas las clases sociales, entre ellos a casi todos los Nobles que no habían huido y a más de 120 sacerdotes, frailes el mayor número, por el delito de ser partidarios del Rey y poco amigos suyos. Y no cabiendo aquella multitud en las cárceles públicas encerró a muchos en las torres de la fortaleza : por la misma causa sacó de su convento a tres religiosas, una de ellas abadesa, y dando un ejemplo inusitado de crueldad, las desterró a diversos puntos. A personas de uno y otro sexo las maltrató y aún ahorcó públicamente sin fórmula de juicio. A otros a quienes trató con más dulzura, les obligó a redimir por mucho dinero la libertad que les robó.

8. Atento a estos crímenes, Moscoso, dejando una pequeña guarnición de vascongados en Alcira, levantó el campamento a fines de Mayo, y en seguida sitió y tomó, sin sangre, los arrabales casi destruidos. Destruye muchos edificios que aún quedaban, y distribuidos los cañones, empieza la destrucción de la muralla; y sucediendo a medida de su deseo, pronto se derrumba un lienzo de muralla de 100 pies. Pero no siendo muy idóneos para la irrupción los soldados de socorro ha poco traidos de Castilla, empezó entonces Moscoso a echar de menos el auxilio de los veteranos. Por lo cual, a despecho de los oficiales, obligó a la caballería a hacer las veces de infantes, para que con su ejemplo se animasen los bisoños. Intenta pués Antonio Leyva, uno de los más valientes de la caballería, penetrar por la brecha con sus veteranos. Cubiertos en la misma entrada por multitud de balas y abandonados por los infantes, se vén obligados a ceder ante aquella lluvia de plomo; entonces otro grupo de caballería, viéndoles abandonados de los infantes, para que no llevasen ellos todo el peso de la lucha fueron a prestarles auxilio, pudiendo

Rey. Los partidarios del Rey aseguraban que era falso el levantamiento del sitio; y aún más, que gran parte de aquella ciudad había caido en poder del Rey y muy pronto caería toda. Estas y otras muchas cosas se referían en todos los corrillos y conversaciones. Hasta en la Sagrada Cátedra, oradores extremadamente locos excitaban más y más los ánimos, exponiendo lo que el vulgo decía del Rey, y de la crueldad de los franceses con los catalanes : llevando con este proceder al pueblo, más que a la fidelidad y amor al Rey, a mil escollos y seguro naufragio. Y esto sirvió de plato de conversación al vulgo, hata que sucedieron nuevos acontecimientos, pues costumbre es en la ciudad hablar de una cosa, hasta que se ofrezca nuevo asunto.

11. Habiendo llegado el tiempo de sortear los Jueces que habían de dirigir los negocios públicos, (como era costumbre hacerlo en Valencia), concedió el Archiduque, por medio de rescripto, que continuasen los mismos que había; y así fué costumbre hacerlo bajo esta dominación. Ni aún fué reemplazado Félix Gimeno, muerto al principio de la revolución, sino que rigieron la ciudad entre cinco solamente.

12. Por aquellas mismos días volvió la caballería de Cataluña, y 100 naves que arribaron (como hemos dicho) al puerto de Valencia, trajeron 3,000 soldados, que se extendieron cerca de la ciudad, en la arboleda de la orilla opuesta del rio. Vino también Peterborw con Nebot, y excusando los saludos importunos, empezó a pensar en Castilla, pero era necesario primero tomar a Requena, ciudad con viejas murallas, en los límites de Castilla. En ella había dejado Moscoso al irse a unir al Rey, 120 soldados a las órdenes de Adrian Betancourt, de las Islas Afortunadas, y ciego partidario del Rey. El inglés, pués, reunidas sus tropas y confiadas a su teniente Guindenio, que había perdido el brazo derecho en una batalla, las mandó salir para Requena. Cuando llegaron a Chiva, los ingleses que iban delante de las tropas con una gran cantidad de pólvora la perdieron. Pues habiéndose embriagado, (como acostumbran hacer en su nación), se des-

cuidaron demasiado y se les incendió, ocasionando a muchos graves quemaduras. Y para reparar este contratiempo, detienen el viaje, ínterin mandan jumentos a Valencia para traer pólvora, y traída ésta, con seis cañones y todo el aparato de guerra llegan a Requena y acampando cerca de ella, se disponen al asedio.

Una y otra parte trabaja y lucha con tesón por espacio de 27 días, y al fin de estos, viéndose en sumo peligro los sitiados porque habían sido incendiados muchos edificios y tenía muchas brechas la muralla, habiendo además perdido la esperanza de que les viniese auxilio, se rindieron, por evitar que su pertinacia trajese más perjuicios a la ciudad. Murieron 22 de la guarnición; los demás por su necio empeño en defender una ciudad tan mal fortificada, fueron enviados a Cataluña como prisioneros de guerra y allí estuvieron mucho tiempo, hasta que canjeados los prisioneros, fueron puestos en libertad. De los enemigos se decía que habían muerto 200.

13. Peterborw, tomada Requena, colocó todo el aparato de guerra en 50 grandes carros con buenos tiros alquilados en la provincia, y después de mandarlos delante, él mismo salió de Valencia con su escolta ordinaria. Y habiendo llegado a Requena, dejando en ella la guarnición necesaria, entró en Castilla con 4,000 de sus soldados y una multitud de ladrones. Baset, para que pareciese que también movilizaba sus tropas, después de la marcha de Moscoso ocupó a Alcira, ya desierta, y cogió hasta 30 soldados entre enfermos y rezagados, remitió presos a Valencia al Magistrado y principales de Carcagente, y finalmente lo llenó todo de terror. A tal grado llegó la fidelidad en los partidarios del Rey. En ese estado de cosas, Juan Pardo, Marqués de la Casta, Gaspar Calatayud de Cirat, José Civerio de Villafranqueza, Juan Tomás Cavanilles, Conde de Casal, José Sanz de Exeta, y Garcerán Mercader y Cervellón, cada uno con distintos fines, se apartaron de sus antiguas y por lo tanto buenas ideas y se pasaron al partido del Archiduque, convencidos de

que terminado el asedio de Barcelona en cuya defensa y ataque, (como vulgarmente se decía), habían puesto todo su empeño ambos partidos, la fuerza de las tropas se pasaría sin duda alguna al vencedor. Movió a éstos para pasarse al Archiduque el no estar conformes con su fortuna, y esperar con él grandes dignidades, accesibles siempre en este partido a la ambición y a las riquezas; y si a estos se les hubiera quitado esa esperanza, de seguro que no hubiesen mudado de opinión; pero Juan Pardo tuvo otros motivos. Este, cuando se revolucionaron los valencianos abandonó el alto cargo que desempeñaba, para que no pareciese que hacía causa común con las turbas. Pero vencido por los consejos de los parientes y con el ejemplo de su esposa, que era catalana y que abusando de la bondad de su marido se inmiscuia en sus negocios, favorecía al Archiduque; al fin llegó a mudar de opinión. Todos estos, pués, se embarcaron con rumbo a Barcelona para saludar al Archiduque, y habiendo éste salido para Aragón y Castilla, fueron en pos de él.

14. En la ciudad había una guarnición de unos 4,000 hombres, reunidos por las levas que los ingleses hacían en las ciudades que custodiaban. Por entonces Rafael Nebot y Más, a quien, a cambio de una fuerte suma de dinero, Peterborw había nombrado Coronel de caballería, y unidos a ellos Tárrega con la caballería de Játiva, entre todos unos 800, se preparaban para ir a atacar a Alicante, con el fin de que tomada aquella fortaleza, tuviesen las naves inglesas un puerto seguro para refugiarse y desembarcar todos los utensilios de guerra.

Mientras se reunían las tropas, el General de la escuadra mandando delante algunas naves, ocupa a Cartagena, entregada por los mismos habitantes. Y hecho ya ésto, sale el resto de la escuadra de Valencia y sitia el puerto de Alicante unos días antes de que lleguen las tropas por tierra. Estas marchando libremente, pues que las naves habían llevado la maquinaria de guerra, luego que llegan al golfo de Alicante, toman la ciudad episcopal de Orihuela, entregada pòr Santiago Rosell, Marqués de Rafal,

según ya tenía premeditado, crimen verdaderamente execrable. Rosell tenía mucha preponderancia en la ciudad, por su dignidad, por sus riquezas y por sus méritos : sabido esto por el Rey y que en tan difíciles circunstancias no había otro ni más a propósito, ni más dispuesto, ni más afecto al Rey, a quien pudiera confiarse la ciudad, le escribio más de una vez, confiándole con cariñosas palabras, el cuidado de aquella ciudad y región. Pero mudando de parecer por el consejo de los amigos y su propia veleidad, se pasó al austriaco, olvidando con ingratitud los beneficios del Rey. Concebida ya en su mente la perfidia, entabló negociaciones por carta con el Marqués de Santa Cruz, General de las galeras (que fué el que ayudó para que fuesen entregadas al austriaco Cartagena y las galeras) y sorprendida esta correspondencia, porque la caballería de Mahón que custodiaba los caminos mató a un correo y presentó a Mahón los pliegos que llevaba, éste se convenció por ellos de la traición de Rosell, de la que ya tenía sospechas. Pero no presentándose oportunidad de apresar a este hombre, que contaba con la ciega confianza del pueblo, advirtió a las tropas de socorro que esperaba de Murcia, que al pasar por Orihuela, entrasen en ella con pretexto de descansar, y apoderados de la ciudad, apresasen al Gobernador. Pero éste, que desde que había sido interceptada la correspondencia, sospechaba que era conocida su infidelidad, mandó fortificar las calles y plazas como para defenderse y prohibió admitir dentro de la ciudad las tropas de Murcia que pasaron poco después. Y finalmente, convencido ya de la notoriedad de su ideas, marchó a tratar con Rafael, que estaba cerca con su caballería, advirtiéndole que si quería tomar a Orihuela, fuese inmediatamente. Y sin demora el catalán, rendidos Elche, pueblo situado a 12 millas de Alicante, y toda aquella comarca, emprende la marcha a Orihuela con 75 caballos. Y habiendo llegado, encontró las puertas abiertas y fué recibido alegremente por el pueblo el día 25 de Junio. Había ya salido de la ciudad el Obispo José de la Torre, que conocía las mañas del Gobernador.

y las ideas del pueblo; al Obispo le siguieron Luís Togores y su hermano Juan, Caballero de la Orden de Jerusalém, y otros muchos honrados de la plebe. Renunció también su empleo Gregorio Badenes, valenciano, pues no quería continuar desempeñado el cargo de Asesor del Gobernador, por haber sido Rafael nombrado de nuevo Gobernador por el austriaco.

15. Mientras esto sucedía, las tropas y el resto de la caballería marcharon a Alicante, acompañadas de multitud de ladrones, que se habían unido a ellas. Llegados a la ciudad y establecido el campamento, sacaron de las naves los cañones y empezaron el ataque por cuatro distintos puntos. Colocaron cuatro cañones en cada sitio y morteros para arrojar granadas. Al mismo tiempo, de la escuadra, que como se ha dicho, estaba anclada en el puerto, se acercaron a la muralla 8 grandes naves, con tres filas de cañones cada una; y además dos pontones, clase de navíos aptos para arrojar bombas; y cañoneando todas ellas sin cesar por espacio de 6 días, por más que las atacaban desde las torres que daban al puerto, destruyen las almenas, inutilizan los cañones destruyendo sus monturas, y cuartean los edificios; pero matan muy pocas personas, pues que la misma crueldad del ataque sirvió de salvación a los alicantinos, que no se atrevían ni aún a mirar al enemigo, al ver aquella lluvia de plomo. Después de los seis días agregan otras dos naves y acometen con más furia, por espacio de dos días. En tanto desembarcaron parte de los marinos para entrar en la ciudad por las muchas brechas que ya tenía la muralla; y temiéndose esto Mahón, que había rechazado con ímpetu al enemigo empeñado en tomar el lugar que llaman Molinito, acosado por aquella lluvia de fuego y desconfiando en sus fuerzas, después de haber resistido durante los ocho días al enemigo, abandona la ciudad y se refugia en la fortaleza, con las tropas y algunos paisanos. Entre estos había muchos pertenecientes a Ordenes de Caballería: Diego Bosch, Marqués y Gobernador de la ciudad, Gabriel Paravicino, Gobernador de la fortaleza, Pablo Martínez, Nicolás Sarrió, Nicolás Vergara,

Pedro Borgoño, Pedro Noguerol, Eusebio Salafranca, Esteban Rovira, José Franco, Ventura Fernández, Bartolomé Martínez y algunos más; todos ellos leales partidarios del Rey habían decidido con Mahón defender hasta la muerte la fortaleza. Viendo los marinos el pueblo abandonado, penetran por la brecha por que habían pensado y sin temor a las balas de la fortaleza saquean y destruyen a su placer. Habían penetrado por la parte opuesta Nebot con sus catalanes, y creyendo los marinos que eran enemigos, los persiguen encarnizadamente, y a duras penas les dejan a petición de los jefes. No distinguen lo sagrado de lo profano; hasta tal punto, que para no ofender oídos piadosos, nos parece conveniente omitir los ultrajes que infirieron a las imágenes y demás cosas sagradas. Mahón, luego que se acogió a la fortaleza, entregó a Corvino la compañía de socorro traida de Castilla, dándole algunos veteranos más para la conducción a su país. Esto lo hizo para evitar el que, consumidos los pocos víveres de la fortaleza, se viera obligado a rendirse. Habiendo bajado los de Castilla a la llanura, por evitar el encuentro con los soldados, cayeron muchas veces en las emboscadas de los ladrones; y unas veces resistiendo y otras dando la contraseña militar del nombre de Carlos III, lograron al fín evadirse y refugiarse en Castilla. Los ingleses, tomada y demolida la ciudad, emprenden por tierra y mar el ataque de la fortaleza. Atacan con denuedo a los torreones, no con el fin de abrir brecha para la entrada, sino con el de arrasar la fortaleza. Mahón por el contrario, comprendiendo que si tenía a raya al enemigo y conservaba mucho tiempo la fortaleza, era posible que viniesen en su socorro tropas reales, evitando el fuego enemigo, mandó construir más trincheras y criptas en los subterráneos, (en aquel tiempo había mucha necesidad de tales obras en la fortaleza; después por mandado del Rey Felipe se construyeron minas tan espaciosas y hábiles para todo, que no solamente se podía guardar ordenadamente en ellas los víveres y utensilios de guerra, sino que podía dormir y alojarse cómodamente bajo

arqueados techos una guarnición de 2,000 hombres), descargaba de tarde en tarde sus cañones, para no gastar inutilmente la escasa provisión de pólvora. El plan de ataque era el siguiente: la dos naves que hemos dicho fueron agregadas al ataque de la ciudad; ahora atacaban a la fortaleza, una de ellas holandesa, por la parte de Poniente, y la otra inglesa por el saliente; ésta era la más perjudicial, porque estando la fortaleza inclinada a ese lado, no quedaba por allí ningún lugar en que se refugiaran los sitiados para evitar la ruina que esperaban; de tal manera estaban todos patentes a las certeras balas del enemigo. Por lo que nada había quebrantado tanto los ánimos y producido la desconfianza en los sitiados, como aquella peligrosísima nave que de tal manera había sembrado de balas el suelo de la fortaleza, que no podían dar un paso los soldados sin caer. Pero no lo hizo esto impunemente; pues que dos balas la hicieron sumergirse de un lado hasta el punto de hacer agua y sacada ésta por la escotilla de popa para evitar la sumersión, una tercera bala destrozó todo lo que halló a su paso, derribando también 22 hombres. Pero esto sirvió de mayor peligro a los sitiados, porque en el puesto de una nave semidestruida, fueron sustituidas dos. A estos inconvenientes hay que agregar el no haber ninguna fuente en la fortaleza, sino solamente dos algibes que recogían las lluvias del invierno para el verano, y habiendo caído casualmente en uno de ellos un perro y muerto en él, se viciaron las aguas. Mas no por eso se inutilizaron, porque además de agua potable, se necesitaba agua para otros usos. El otro algibe servía para beber y cocer las carnes; pero agotado en breve, causó esto tal desesperación a los sitiados, que oprimidos por esa necesidad se vieron obligados a rendirse. Esto se decía por entonces. Pero en realidad no fué esa la causa de la rendición, pués que siendo los sitiados pocos (unos 325) hubieran aún tenido agua para un més; pero se rindieron porque tan nutrido era el fuego del enemigo (pues se dice que dispararon contra la ciudad y la fortaleza, 120,000 balas y 6,000 granadas) que no

había quedado lugar alguno donde refugiarse. Por lo cual Mahón, desconfiando de la defensa, pactó en las mejores condiciones que pudo; hasta le fueron concedidos dos días para esperar auxilio. Cuando estaban pactando las condiciones de la paz, cierto jefe inglés dijo al oido a Mahón QUE EN VANO PENSABA EN SOSTENER EL ASEDIO, HABIENDO DENTRO DE LA MISMA FORTALEZA UN JEFE NAPOLITANO, QUE HABÍA CONVENIDO CON ÉL EN RENDIRLA. Lo que sin duda fué un ardid de aquel astuto para estrechar al enemigo. Pues si así no hubiera sido, Mahón, hombre iracundo, sanguinario, vengativo y dispuesto a cualquier crueldad, pudiendo castigarla no hubiera dejado impune la traición, cualquiera que hubiera sido su autor. Por lo que los más prudentes creyeron un invento eso de la traición, al ver que después continuaron al frente de su tropas los tres oficiales napolitanos Fernando Caraccioli, Plácido Dentici y José Maricondi. Duró el cerco treinta y cinco días, puesto que empezó el ataque de la ciudad el 1º de Agosto y cesó el día 10 de Septiembre, en que al mediodía pidió Mahón parlamento, y concedido, empezó a esa hora durando hasta la noche. Resistió Mahón el ataque más tiempo de lo que el Rey le mandó, pues tenía con él convenido QUE LA FORTALEZA, SI EN CIERTO TIEMPO NO IBAN TROPAS EN SU SOCORRO, SE RENDIRÍA.

16. Empezado ya el sitio de Alicante, había vuelto Peterborw de Castilla, escoltado por el Coronel de Caballería Cereceda; venía sumamente irritado con los jefes aliados, pues que con su poca diligencia, habían dado a Felipe tiempo de pensar y recoger tropas, frustrándose así la oportunidad de un éxito favorable. Pero la causa de su despecho fué otra muy distinta : no había podido conseguir del general portugués Marqués de las Minas, que había penetrado en Castilla con un ejército, que resignase el mando y le confiase las tropas; y por eso, para no militar bajo las órdenes del portugués con desdoro del nombre inglés, se retiró del ejército y volvió a la provincia de Valencia. Al momento que llegó a la ciudad, confió a la caballería inglesa, acuartelada en Játiva,

el encargo de prender a Baset por los males hechos a la provincia. Habiendo llegado la caballería, conducen preso a Baset, con gran indignación del populacho, a Denia, y desde allí fué conducido por mar a Tortosa y encerrado en un castillo. Llevó tan a mal el populacho de Valencia esta acción, que faltó poco para acometer a Peterborw y éste, sospechándolo, dobló la guardia del palacio de Juan Castelví, donde se hospedaba, en la Plaza de los Dominicos; y colocando cañones a la puerta, atemorizó e hizo desistir de su propósito a la multitud, que reclamaba a Baset. Después, sin duda con el fin de aplacar al pueblo o de disimular el despecho sufrido en Castilla, y también por deseos de divertirse, organisó una corrida extraordinaria de toros, pues era en primer lugar este hombre muy atento, prudente y laborioso; pero cuando las ocupaciones lo permitían, no solamente gozaba en el ocio, sino que se entregaba a él con exceso. Terminada la diversión, deja a Valencia, y emprende el camino de Alicante, y llegó allí cuando Mahón, frustradas sus esperanzas de socorro, había entregado el Alcázar, bajo las condiciones pactadas. Aprobó lo hecho y recibiendo cortesmente a Mahón y a los oficiales napolitanos (porque los soldados rasos de aquella nación se habían pasado casi todos al Archiduque), mandó que se les transportase hasta Cádiz. Y él, levando anclas, fué a Génova, donde invernó.

17. Después de su marcha concibieron los austriacos la esperanza de tomar la ciudad de Murcia : los acontecimientos demostraron luego la constancia de sus habitantes. Hicieron jefe de esta expedición a Felipe Valera, uno de los más afamados militares entre los que se pasaron al Archiduque de la provincia de Valencia. Este, con parte de las tropas y la compañía de ladrones que habían sitiado a Alicante (se dice que llevaba 1,000 caballos, 2 cohortes de ingleses y unos 2,000 de la leva de la provincia), con cuatro cañones grandes y dos pequeños y 29 carros con los pertrechos de guerra, emprende la marcha hacia Murcia ; no tanto porque confiara en poderse apoderar

de una ciudad tan crecida con aquél pequeño ejército, cuanto porque esperaba que le entregasen la ciudad algunos habitantes, ocultamente partidarios del Archiduque. Atemorizaban los ánimos de los hombres honrados tales rumores; y hasta tal punto eran creídos, que el Obispo, habiendo oído que iban a encarcelar al Virrey (con este título había él sido nombrado jefe de la provincia de Valencia) en la ciudad sitiada, dando más importancia de la que merecían a estos rumores, salió de la ciudad, desconfiando salvarla. Pero sucedió muy de otra manera; pues por más que en el primer encuentro se mostró la fortuna propicia al enemigo, pués que su vanguardia copó en el pueblecito próximo de Alcantarilla a las tropas de Granada que iban a socorrer a Murcia y las mandó desarmadas a Orihuela, sin embargo, cuando envalentonados por este suceso se acercaron más a la ciudad, sufrieron mayores descalabros. Pues los murcianos, conocido el pensamiento de los enemigos, desbordaron el río para que inundara los campos,y pusieron guardia en un edificio llamado de los Rayos que está en el camino. Los enemigos, aunque con mucha dificultad, por estar inundado el camino, se acercaron al edificio; los que estaban de guardia dispararon contra ellos los fusiles y pequeños cañones; pero los enemigos, animándose mutuamente, invaden el lugar. Pero mientras le atacan, clavados sus pies en el cieno y acosados por una lluvia de plomo, se ven obligados a ceder; pero el terreno en que se habían metido les impedía la huida. En tanto los murcianos no cesaban de disparar contra el enemigo, que preso en aquel lodazal, servía de seguro blanco a las balas; hasta que habiendo salido a terreno seco, empezaron a huir precipitadamente. Fueron heridos el valenciano José Nicolau, Coronel del ejército, y otros oficiales, que, sumados con los muertos, componían casi el número de 500; cuya mayor parte eran ingleses, que por su mucho peso salían con más dificultad de aquel cieno. El resto de las tropas, perdida gran parte del equipaje, volvió apresuradamente a Orihuela.

18. En tanto iba tomando cuerpo el rumor de que IBAN MUY MAL EN CASTILLA LA COSAS DEL ARCHIDUQUE; Y QUE EL EJÉRCITO ALIADO ESTABA SITIADO POR HAMBRE Y FUEGO; QUE NI AÚN A PORTUGAL PODÍA VOLVER, a no ser que LOS OFICIALES QUISIERAN EXPONER LAS TROPAS A UNA COMPLETA RUÍNA. Esto era conocido, sobre todo por los magnates austriacos que hablaban en secreto de ello, por haberse dicho en unos folletitos impresos que habían venido de la misma Corte. Y poco a poco se iba divulgando. Y no mucho después pudo ya traslucirse en unos pliegos que mandó el Archiduque en los que decía : QUE PROCURASE CARDONA ACOPIAR VÍVERES, PUES QUE EL EJÉRCITO DE LOS ALIADOS POR HABER DISTINTAS OPINIONES ENTRE LOS JEFES Y HABER SURGIDO ENTRE ELLOS ALGUNAS DISCORDIAS, SE VEÍA OBLIGADO A IR A INVERNAR A VALENCIA. Preguntaba también POR EL RESULTADO DE LA EXPEDICIÓN A MURCIA, DEL QUE NADA SE LE HABÍA DICHO. Mandaron imprimir y divulgar esta carta para que el pueblo no dedujese otras consecuencias de la venida del Príncipe y las tropas. Aunque el austriaco pasaba en silencio el estado de sus negocios, sin embargo los más prudentes lo comprendían. Cumplió las órdenes Cardona, y en poco tiempo reunió en Orihuela de toda aquella feracísima región una gran cantidad de grano. Notando que se divulgaban cosas que convenía callar, dió el encargo a los jueces de lo criminal de arrojar de la población a los más atrevidos fautores del partido contrario; y cumpliendo este encargo, sacan de muchos conventos varones respetados por su ciencia e integridad, y sin respetar su estado, les arrojan de la provincia. Son deportados en una nave a Barcelona las dignidades eclesiásticas Jacinto Ortí y Oloriz, juntamente con Manuel Barber y Andrés Vidal. Le impuso el mismo castigo a los Religiosos Santiago Badía y Bartolomé Quiles. De la Nobleza, Francisco Bono, con otros seis o siete de la plebe. Habiendo el Juez Terraza (poco después destituído de su cargo por el Austriaco), extraído a viva fuerza del átrio de la Catedral a Gimeno, el Vicario Rocamora, sin atender las amenazadoras

órdenes de Cardona, mandó publicar en el templo, que Terraza, aquel hombre impío y audaz, había incurrido en la excomunión de que habla la Bula In Cæna Domini y que por tanto fuese incluído en el número de los malvados; llevaron esto muy a mal los autriacos, acusando a Rocamora de haber hecho esto por odio de partido. Entre otros de los que desde el principio del movimiento desterraron los austriacos, se encuentran Pedro Benito Gerbeto, Baustista Cabrera, Vicente Vázquez, Dionisio Diego y Roca, P. Vicente Clua, Francisco Royo, Pedro Mateo, Francisco Sánchez, Francisco Conde, Francisco Alfonso, Vicente Suárez y José F., Carlos Robert, Tomás Ventura, Pedro Escobedo y otros de la plebe, hasta 20. Mandó tapar Cardona las almenas del muro, dejando unas aberturas como de un codo, para poder descargar desde ellas los fusiles contra el enemigo, si se aproximaba, y la cúspide del muro, tapadas las almenas, servía de refugio a los defensores.

Fortificó la puerta Real, que como poco sospechosa por pasar por allí el río, no tenía buena defensa. Mandó además rodear de una ancha fosa y de trincheras el pueblecito llamado El Grao, situado en la playa a unas dos millas de la ciudad.

19. Hizo estas obras en la Ciudad, no tanto para poder repeler al enemigo, como para simular que invertía en ellas las enormes sumas que había recaudado, tanto de fondos públicos como privados.

En tanto Santa Cruz y Rafal, reunida una gran multitud de los campos de Cartagena, Orihuela y Alicante, a la que unieron los veteranos que guarnecían las plazas inmediatas, marcharon con las mismas máquinas a sitiar a Murcia, para borrar la vergüenza de los días pasados. No asustó esta vez tanto el aparato a los murcianos, porque el Rey había mandado a esta ciudad una numerosa y escogida cohorte, que había para ello separado del ejército. Pero apenas habían llegado a presencia de la ciudad y se preparaban para atacarla por distinto sitio y con distinto plan que antes, cuando llega a ellos la noticia,

contra lo que sabían y esperaban, de la marcha del Archiduque hacia Valencia, con el ejército aliado, y de la venidas de las tropas reales, que persiguiendo sin cesar a los austriacos, se decía que estaban ya cerca de esta provincia. Recibidas estas noticias, huyen tan precipitadamente, que dejaron por la lijereza muchos equipos de guerra en el camino. Santa Cruz fué con su caballería a Cartagena, Rafal con los infantes a Orihuela; pero no terminó aquí la fuga, pues considerándose allí poco seguro, se fué con las tropas a Alicante. Francisco Medinilla, coronel del ejército real, noticioso de la huída del enemigo, fué persiguiéndole hasta Orihuela con 1,000 caballos, otros 1,000 infantes y unos 4,000 campesinos de Murcia. Y habiendo llegado allí el 11 de Octubre, los soldados enseguida se apoderan de los arrabales e incendian con granadas algunos edificios, desde los que les hacía fuego impunemente el enemigo. Pelean unos y otros encarnizadamente mucho tiempo y mueren muchos soldados por las descargas de un cañón colocado en un punto, por donde se empeñaban los reales en entrar. Arrojados de aquí, penetran en la ciudad por otra puerta cuyos postigos habían quemado; y huyendo sus defensores, de los que murieron pocos, porque desconfiando, unos huyeron por la parte opuesta y otros se acogieron al templo, pronto ocuparon toda la ciudad y empiezan a demolerla. En tanto la caballería tuvo un encuentro a campo raso con un ejército no despreciable, compuesto de jativenses y unos 400 campesinos armados, que en unión de su caballería, iban a prestar auxilio a los de Orihuela. Los reales les engañaron con la contraseña del nombre de Carlos y acometiéndoles luego, sin que lograran huir más que unos pocos, degüellan impunemente a los demás, haciéndoles así pagar su merecido por su necedad y atrevimiento. Hecho esto, penetran en la ciudad por la puerta llamada del Colegio, arrojando la guardia, y dejando los caballos en la plaza, se entregaron al saqueo. Y no fueron los últimos en la rapiña los granadinos que estaban presos en el Convento de los Dominicos : pues en aquel

lugar de asilo, los habitantes de Orihuela habían depositado muchas ropas y muebles preciosos, de los que los prisioneros se apoderaron inmediatamente que se cambió su suerte; y satisfecha ya su codicia, enseñaban a los soldados, que iban entrando, el lugar de las riquezas ocultas. Por tres días estuvo el ejército saqueando la ciudad, hasta que a la venida del Obispo de Murcia, se prohibió por pregones la continuación del saqueo. En el asedio murieron 80 infantes y 12 caballos. Tomada la ciudad, los habitantes que custodiaban la fortaleza, situada en un cerro elevado, no atreviéndose a defenderla, se dieron a la fuga. Después de esto se les mandó entregar las armas a los habitantes y rodear la ciudad con un gran foso, que llenaron de agua del río próximo y haciendo otras fortificaciones invernaron allí 8,000 franceses. No mucho tiempo después, un rayo que cayó en la torre de la fortaleza, donde se guardaba una importante cantidad de pólvora, incendió y destruyó el edificio casi por completo, matando 100 guardias franceses. Poco después, Felipe la mandó acabar de demoler por inútil.

20. Mientras esto sucedía en Orihuela, Santiago Fitz-James, Duque de Berwik, ilustre descendiente de los Reyes de Inglaterra y Generalísimo del ejército hispano-francés, llega con todas las tropas, unos 25,000 soldados, a Elche en donde estaban de guarnición unos pocos caballos de Játiva y algunos ingleses, unos 1,000 entre todos. Al momento invaden y saquean los arrabales. Y no tardando mucho, sin permiso de los jefes, penetran en la población. Los de la guarnición, presos de súbito temor, no se atreven a resistir, sino que reunidos en la plaza y depuestas las armas, se entregan a los invasores. Sin embargo, en los primeros momentos de la irrupción, murieron lo menos 180 habitantes, la mayor parte de ellos inocentes, que confiados en sus buenas acciones y sin recelar nada, se presentaban al ejército invasor, cual si llevaran gravado en la frente el diploma de su inocencia y el nombre de Felipe. Todos estos fueron víctimas del ardor bélico. Los que no confiaban en sus obras,

o huyeron o se escondieron. Y muchos (según costumbre en semejantes contratiempos) se refugiaron en las Iglesias.

21. Y al llegar a este punto, se nos ofrece un ejemplo de constancia y piedad, que no debemos pasar en silencio, pués de cuantos recordamos, éste es sin duda alguna el más ilustre y a propósito para alentar los ánimos cristianos. Hay extramuros de la población un templo dedicado a S. Juan, y a él se habían acogido muchos para librarse del enemigo por atención a lo sagrado del lugar. Ejercía allí el cargo de Capellán un tal Montoro, hombre insigne, tanto por su piedad como por su prudencia, y éste para impedir la entrada de los militares en el templo, se reviste de los ornamentos sagrados, toma en sus manos el Santísimo Sacramento y se coloca en el dintel de la puerta. Habíase acercado allí un granadero, y viendo el dintel ocupado, para arrojar de él a quien le ocupaba, enciende la mecha de una granada y la arroja contra el sacerdote, pero la bomba, sin estallar se consumió por la chimenea; pero el Capellán no se movió. Llega otro soldado, y calando la bayoneta le hiere con su punta en la frente y le arroja al suelo. Pero el sacerdote levantándose y conformándose con limpiarse la sangre que le caía sobre los ojos, volvió a ocupar su sitio. Con esto los soldados llenos de respeto a tan grande hombre, se apartaron de allí, y derribando otras puertas del templo,entraron por ellas, robando cuanto allí había. José Alfonso, Vicealmirante de la escuadra, custodiaba con una compañía de españoles otra Iglesia magnífica que había dentro de la población y donde habían llevado los habitantes sus riquezas, para que los soldados no las robaran. Mientras estaba custodiando las puertas del templo, oye que en la casa de enfrente, pedía una joven auxilio al cielo. Acude al instante, sospechando lo que ocurría, y corta la cabeza a un soldado francés que intentaba violar a la joven y lleva a ésta medio desnuda al templo donde se habían refugiado las mujeres. Hecho digno de un español y de ser referido a la posteridad.

22. Berwick, no pudiendo refrenar a aquelia excitada multitud,

luego que terminaron el saqueo mandó presentar las cabalgaduras robadas por los soldados, y juntamente con otra multitud de ropas las devolvió a sus dueños, imponiéndoles en cambio la multa de 25,000 escudos de oro. Tanta era la abundancia de grano acopiado en aquella región, que Berwick alimentó en ella muchos días a las tropas, a pesar de que había entre éstas 8,000 caballos y un sinnúmero de jumentos para trasladar la impedimenta. Devastada y reducida casi a la soledad por la crueldad de la desenfrenada soldadesca aquella parte de la provincia que antes estaba tan poblada por la feracidad de su suelo y el mucho tráfico de su puerto (pues que de 1,500 familias que tenía Elche, entre el hierro, el hambre y la pesadumbre, las dejaron reducidas a 600) llevó las tropas a atacar a Cartagena. Recobrada y guarnecida esta ciudad y distribuidos los soldados por Castilla, marchó Berwick a la Corte. Los enemigos, perdidos los víveres que tenían acopiados, tenían que sufrir mucho, porque el resto de la provincia, aunque fecunda, carecía de ellos: por lo cual, mientras otra cosa se proveía, se impuso a los particulares la obligación de alimentar las tropas.

23. Por este tiempo, Cardona, antes de la llegada del austriaco a la ciudad, obtuvo de él un decreto desterrando de todo el territorio de su jurisdicción a Rocamora, por negar éste que pudiera absolver de la excomunión al impio Terraza, a pesar de que se le presentaban dictámenes de teólogos fautores de los austriacos, en los que se sostenía que era posible absolverle aún cuando no estaba concedido el privilegio de la Bula de Cruzada a los dominios de Carlos. Cumplió este decreto uno de los Jueces capitales llamado Sanchís, a quien le fué confiado el encargo; y arrebatado violentamente Rocamora y puesto en un coche, se ordena al cochero, que no le deje antes de llegar a Almenara. Desde aquí marchó a Aragón, habiendo dejado en su lugar al canónigo Pedro Laser.

24. Poco después entró en la ciudad en un coche de seis caballos, el Archiduque, acompañado de su ayo Antonio, Duque

de Liechtestein, siendo recibido con suma alegría por el pueblo que salió a esperarle fuera de las puertas. Se anunció su llegada por un repique de campanas y cañonazos,y al momento el pueblo con sus gritos demostró el amor conque le recibía. Le precedían y seguían y es imposible explicar los modos con que demostraban su alegría. Llegaron en seguida las tropas portuguesas, inglesas y holandesas y sus jefes alojaron la mayor parte de ellas al otro lado del Júcar, por haber oido que allí habían ido las tropas hispano francesas: mandaron hospedar bien los soldados para que reparasen las fuerzas, muy quebrantadas por el trabajo y sobre todo por el hambre, que hizo muchas víctimas, tanto en el campamento como en el camino. En la parte citerior de la provincia colocan la mayor parte de la caballería. Los cañones y la impedimenta mayor son transportados a Valencia.

25. Hecho esto, el Marqués de la Minas con la oficialidad portuguesa y el Conde de Galoway, francés, General de las tropas auxiliares, llegan a la ciudad, juntamente con algunos Nobles españoles que, más tal vez por capricho, que por discurso, se habían pasado del decaído partido de Felipe al floreciente del Archiduque, según costumbre de la humana condición, que se deja llevar por el amor y el odio; estos ambiciosos, cuanto más tienen, más desean, nunca se satisfacen con su suerte : y así pagan su veleidad de dejar vencer su razón por las afecciones; pues siempre lo que consiguen es menos que lo que esperaban. Después de pocos días y estando ya todo dispuesto para la entrada solemne y juramento del Príncipe, se organiza una solemnísima procesión que sale fuera de la puerta de Castilla, decorada con variadas pinturas, y allí es recibido el Archiduque por los Magistrados y Caballeros, bajo un riquísimo palio de seda, cuyas barras doradas llevan los primeros Magistrados y Nobles vestidos con riquísimas galas; y terminada la ceremonia de entregarle las llaves de la ciudad, le llevan como en triumfo con gran ostentación por las mejores calles de la ciudad hasta la puerta de la Catedral. Habiendo

jurado en el altar mayor ante el Obispo de Segorbe, llamado para el caso, y terminado el besamanos, vuelve a recorrer las calles, rodeado por escogida comitiva, y seguido por numerosa escolta. Deseosa de presenciar este espectáculo, había acudido a la ciudad de todos los pueblos de la provincia una innumerable multitud que llenaba las calles, las plazas, los templos y las casas, hasta el punto de que fué necesario cubrir con una compacta fila de artesanos armados toda la carrera que había de recorrer el Príncipe, para poder mantener el orden. Se iluminó la ciudad aquella noche, y tanto brillaban las luces, que parece que la noche se había convertido en día. En los días siguientes, hubo besamanos después de emplear la mañana el Archiduque en actos de religión, a los que asistía con tal fervor que servía a todos de modelo, y de ejemplo a los que creían que la piedad había sido desterrada de los palacios.

26. A tres millas de Valencia hay un lago (que Plinio llamó ameno), que limita al mar por el Oriente y comunicándose alguna vez con él en el tiempo del flujo, tiene por eso gran cantidad de peces. Acuden también a él grandes bandos de aves acuáticas, a tal extremo, que cuando vuelan parecen una densísima nube. Y cercando con barquichuelas todo el lago, disparan los cazadores contra las aves, matando así muchas de ellas. Y esta es la cacería favorita en Valencia. Hay también inmediato un bosque, que abunda en caza mayor, de modo que sirve de recreo a los valencianos. A estos lugares de recreo iba con frecuencia el austriaco, atraído por la variedad de la caza, de que gustaba mucho. Y en todo el tiempo que estuvo en Valencia no tuvo otra distracción.

27. En este tiempo fueron destituídos algunos del Colegio de los 14 Jurados, algunos de ellos por ser ascendidos a empleos superiores, como Mercader (de quien ya hemos hablado), ascendido a la primera dignidad de Aragón. En su lugar fueron elegidos otros. El Colegio así constituído decretó rescindir y abrogar todos los hechos de Felipe, los juicios celebrados bajo su imperio y todas las dignidades por él conferidas, considerándolas

como sanciones de un Príncipe ilegítimo, puesto que se había arrogado el Imperio de España, sin ningún derecho ni título legítimo (esto decían de él). Se daban, pués, los empleos a los austriacos, como premio a sus ideas, en cambio de dinero. Sustraían el dinero que había en el fisco, procedente de los bienes de los sacerdotes y nobles que habían huído de la ciudad, así como el procedente de bienes que, por estar en litigio, habían sido secuestrados y depositados en la hacienda pública. Se robó también gran parte de los fondos del Monte Pío del Sacerdocio, a pesar de las reclamaciones del Colegio de Canónigos que administraba esos fondos. Se impuso además a cada persona, según sus facultades, una contribución, y al Clero aparte, aunque se la quiso revestir con el nombre de donación. No se pagaban las deudas ni pensiones. Al fin se pagaron del Erario cuatro meses a los pensionados. Concedió el Príncipe al Colegio de Magistrados la facultad de acuñar cierta cantidad de moneda, de asistir a los besamanos y de sentarse y cubrirse ante el Rey; de llevar el tratamiento de Excelencia. Y a cambio de estos privilegios, voluntariamente el Colegio dió al Archiduque 13,000 escudos de oro para gastos de guerra. Se decía también en el vulgo que había ido un legado del Príncipe a Roma para impetrar del Sumo Pontífice Clemente XI el privilegio de la Bula de Cruzada. Pero si es cierto, no obtuvo resultado la gestión. Fueron llamados algunos nobles a desempeñar los cargos públicos, entre los que se cuenta José Arenós, Marqués de Boïl, nombrado Gobernador de la ciudad; porque Castellví, siguiendo el partido del Rey, había huído a Castilla. Este Boïl, antes partidario del Rey, imitó a aquellos que siempre ván donde se muda la fortuna. De aquí conociendo las ideas de muchos realistas, por haberle sido expuestas en sus reuniones anteriores a la mudanza, se le acusó después de haber apresado y maltrado de diversos modos a algunos partidarios del Rey, sin advertir la envidia y odio que por esto se acarreaba. En la provincia, además de estar alojadas las tropas y aún los oficiales del ejército austri-

aco, pués que no había dinero para pagarles su sueldo, los mismos Gobernadores de los pueblos calumniaban a los más ricos, acusándoles de ser fautores ocultos de Felipe, y de este modo atemorizándoles y encarcelándoles, les molestaban de mil maneras y les exigían dinero; valiéndose de estas malas mañas para cobrar sus sueldos. Y no admitía Cardona las quejas de estos desgraciados; pues él mismo, según se decía, tenía hecho trato con esta clase de ladrones, que tanto abundaron en la guerra.

28. Los castellanos que siguieron al Archiduque, sufrieron los reveses de la fortuna; hasta los mismos nobles se encontraban muy necesitados, porque el fisco austriaco no quería atender a sus necesidades. En estas circunstancias, Cardona distribuyó a muchos como mendigos a los Conventos en que se vivía más parcamente, ordenando que les diesen de comer gratuitamente; y a estos infelices bien se les pudo enseñar lo necio que es el confiar de un golpe sus fortunas, sus hijos, su vida, a una esperanza tan dudosa, que con su fracaso hace que perezca todo.

29. Ni aún la hacienda se veía libre de las armas : pues que aquellos criminales, acostumbrados a robar en la guerra y en la paz, porque así se mantenían, hicieron teatro de sus rapiñas la frontera castellana. Mas no siempre les salieron bien sus negocios; pues una vez en que iban 300, catalanes en su mayor parte, con su jefe Pedro Alaix, hacia Moya, fortaleza de los límites de Castilla y situada sobre una roca colgada en todo su circuito, y por tanto defendida más por la naturaleza que por el arte, los defensores que en ella había colocan la caballería en una emboscada, luego que supieron su venida, y aconsejaron a los del pueblo que llevasen a pastar sus ganados hacia la parte en que estaba la emboscada. Los ladrones, una vez que vieron el ganado que iban a robar, alejado de los muros, ván a toda prisa a apoderarse de los rebaños, sin sospechar la celada : pero cuando se aproximan más, cercados instantáneamente por la caballería y atemorizados por este contratiempo inesperado,

fueron muertos sin compasión y entre ellos su jefe Alaix. Algunos pocos, arrojando las armas, huyeron precipitadamente, y por lo más escabroso de los montes entraron en la provincia.

30. Por el mismo tiempo, Francisco Tomás (antiguo soldado de Játiva y Gobernador algún tiempo de la fortaleza de Peñíscola, hasta que por intentar traicionar la plaza fué depuesto por Echevarría y deportado a Cartagena, donde permaneció hasta que tomada esta ciudad por los austriacos, fué puesto en libertad)poniendo una guarnición constante en Benicarló, tenía sitiada la fortaleza de Peñíscola. Esperaban con ansia apoderarse de la plaza, pués que habían sabido la carestía de víveres que en ella había, hasta el extremo de que Echavarría había mandado no repartir sino una sola libra diaria de pan a cada hombre, noticia que les habían dado algunos soldados poco sufridos que huyeron descolgándose por el muro. Cuando estaban en tales angustias los peñiscolanos, divisan una nave mercante francesa, con cuya esperanza se habían alimentado mucho tiempo, que viene con rumbo a ellos, colmándoles esto de alegría. Pero los rebeldes dedicados a la piratería, saliendo del puerto próximo de Vinaroz, persiguen a la nave francesa, y cuando ya estaba próxima a ser cogida, se rompe de repente el mástil de la nave pirata y se les escapa la presa de entre las manos. Entretanto los franceses, marchando ligeramente, se libran del peligro, los piratas arreglada la avería, emprenden de nuevo la persecución; pero de pronto divisan en alta mar un poderoso navío que a toda vela viene a su encuentro; y sospechando que sería enemigo, desisten atemorizados de su intento y se vuelven al puerto sin conseguir nada. La nave mercante arriba aquella noche a Peñíscola y desembarca gran cantidad de harina y otras provisiones. Visto esto, los rebeldes pierden la esperanza de tomar la fortaleza y levantado el sitio se vuelven indignados a sus cuarteles. Pero como había peligro de que si cercaban de nuevo la plaza y se prolongaba el asedio, vencerían con las armas de la miseria a aquella heróica fortaleza y se vería obligada a admitir condi-

ciones deshonrosas, muy pronto volvieron otras tres naves francesas con una inmensa cantidad de toda clase de víveres, y tan abundantemente provista, que burló los intentos del enemigo.

31. No muy lejos de allí en la otra margen del Júcar estaban los cuarteles de invierno. Hay en aquella región una fortaleza llamada de Montesa, centro de la Orden ecuestre de ese nombre; está situada en la cumbre de un monte, cuya parte occidental cae al campo de Játiva y está perfectamente fortificada. Baset, al principio de la rebelión, no quiso guarnecerla, por juzgarla poco a propósi o para sus planes. Cuando Mahón estuvo por aquella comarca, comprendiendo lo extratégico del lugar, al momento la ocupó, dejando para custodiarla a Guillermo Hormara, veterano irlandés, a quien confió 60 jóvenes, amigos del Rey, reclutados en aquella comarca. Con el deseo, pués, de tomar la fortaleza, la sitiaron después los austriacos; y como intentasen derruir con los cañones, no muy bien colocados, los pilares que sostenían un puente colocado sobre un valle profundísimo, cuyas pendientes eran muy escarpadas, los sitiados empezaron a fortificar el puente con nuevas obras, por si los enemigos conseguían derribar las antiguas. Pero se vieron libres de este cuidado, porque Corví, a quien poco antes había nombrado Felipe Coronel de caballería, vino con su escuadrón desde los límites de Castilla en auxilio de los sitiados. Le fué confiada esta provincia por el profundo conocimiento que tenía de los hombres, lugares y costumbres del país. Los enemigos, sobrecogidos por su repentina llegada, se dieron a la fuga, y algunos de ellos con el jefe de los ladrones, el catalán Francisco Caballero, fueron cogidos y conducidos a Castilla : y al mismo tiempo llevó en pocos días víveres a la fortaleza, que se hallaba muy necesitada. Pocos días después de estos acontecimientos, los ingleses, esperando apoderarse de la fortaleza por hambre, la cercan de nuevo, intentando con varias mañas burlar la vigilancia de la guarnición. Pero con tal diligencia la custodiaban los sitiados, matando al jefe inglés y a muchos soldados e hiriendo a otros, que advertidos los ene-

migos de su temeridad y del valor de los sitiados, levantaron el cerco. En tanto llegó Corví con su caballería y muchos jumentos cargados de víveres para aliviar la necesidad de los sitiados. Y al saber su venida se apoderó tal temor de los ingleses, que sin esperar a verle, levantaron el cerco, y dejando casi todas las banderas, huyeron cada uno por su lado a los cuarteles de invierno. No había en la fortaleza cañón alguno con el que se pudiera atacar desde lejos al enemigo, por lo cual construyen uno de madera con abrazaderas de hierro. Hicieron 300 granadas de piedra horadada: defendían en fín la fortaleza de cuantas maneras podían, porque es tal su situación, que solamente con piedras arrojadas con hondas, pueden acosar al enemigo y hacerle levantar el campamento.

32. Y no trabajaban con menos diligencia en un pueblecito que hay entre Onteniente y Biar, en las montañas, llamado Bañeres, acérrimo partidario del Rey, y situado sobre una roca. Esta roca espaciosa en su base vá subiendo en forma de pirámide. Una estrecha senda conduce a este escarpado peñasco y termina en un edificio que le sirve de cúspide. En este lugar, pués, se había refugiado un atrevido y valiente partidario del Rey. Este con los habitantes del pueblo talaba los campos inmediatos, incendiaba los edificios, y todo lo consternaba a estilo de ladrones. Irritados los labradores con tales hazañas, intentaron muchas veces, ayudados por una compañía de soldados que por allí invernaba, destruir aquel pueblecito con el fuego. Pero con tal denuedo rechazaban los ataques los defensores de la fortaleza, que unas veces solos y otras auxiliados por un pelotón de caballería acuartelada cerca de allí, trataban tan mal al enemigo, que siempre le hacían huir, causándole muchas bajas. Una de las veces que con más ardor atacó a la fortaleza, sucedió que un abanderado portugués se aproximó tanto que llegó a clavar la bandera ante la puerta de la plaza. Imitando este ejemplo valeroso, los soldados empezaron a subir con ímpetu y a querer penetrar en la fortaleza prendiendo fuego a las puertas. En aquel

día estuvo a punto de ser tomada; pero con tal ahinco se defendían los sitiados, aumentando su tesón el miedo adquirido, que muerto el abanderado y heridos otros muchos, los demás huyeron precipitadamente. En tantas luchas e irrupciones, tan solo dos edificios de él fueron incendiados.

33. Estas y otras cosas sucedían en la provincia, que no estimamos dignas de mención, cuando Peterborw, que a su vuelta de Italia, en donde se dijo que había arreglado mucho para lo futuro, y había arreglado lo pasado, había arribado con sus naves a Barcelona, vuelve a Valencia a principios de este año de 1707. Entonces también se recibió la noticia de la muerte de D. Pedro, Rey de Portugal. Ordenadas la exequias, pronto se levanta un soberbio túmulo en la nave central de la Catedral, para hacer las exequias ordenadas y excitar al sentimiento. Terminado esto, los aliados preparan con gran afán las cosas necesarias para la guerra en la primavera próxima. Funden de nuevo y hacen mayores los hornillos ya medio destrozados, que usaban en los campamentos. Montan en ruedas nuevas los cañones, que montados antes en ruedas podridas por la vejéz, eran muy difíciles de transportarse; contruyen barquichuelas planas destinadas a puentes movibles, cubriéndolas con planchas delgadas de latón, y las colocan en treinta carros largos (pues habían perdido en Castilla en la primavera anterior las barcas y hornillos que habían traído de Portugal). Reunen de todas partes jumentos para la impedimenta, además de los que el austriaco había mandado traer de Cataluña. Pero tenían mucha escasez de granos. Por lo mismo mandaron acopiadores hasta Aragón, para que si en Castilla no les favorecía la suerte, no verse, por la carestía, obligados a mudar el plan de campaña.

34. En este tiempo habían llegado de Mallorca (que se había rebelado juntamente con Ibiza, por los consejos del Conde de Zaballá, llevado allí la pasada primavera por los barcos ingleses), barcos con gran cantidad de granos y algunos caballos para el Archiduque. Se alistaban soldados en toda la provincia y entre-

gándoles 3,000 caballos de labor, se les destinó a guarnecer las fortalezas de Cataluña y los confines de Aragón, adonde había sido ya mandado unos días antes, con una pequeña escolta, un tal Portugal, hermano de Melchor, de quien hemos hablado; era aquél Conde de la Puebla. Además los Magistrados de la ciudad y del reino hacían levas particulares, porque el austriaco había exigido cierto número de soldados para defender a Requena.

35. Cuando con tanto afán se hacían los preparativos para la guerra, sin explicar la causa anuncia el austriaco su salida para Barcelona. Los más avisados explicaban esto diciendo que era muy aventurado el que esperase los variados y gravísimos acontecimientos de la guerra en una ciudad tan mal fortificada, y tan próximos los enemigos, un Príncipe en cuya incolumidad se cifraban todas las esperanzas, pues no ignoraba los poderosos auxilios que de Francia venían a Felipe, que en el año anterior en poco tiempo había reunido un poderoso ejército, con el que oprimió al del Archiduque, mayor que el que ahora tenía, y se vió por eso obligado a evacuar Castilla. Tampoco ignoraba que el Duque de Orleans, con un ejército bien organizado, había salido de Francia con dirección a España : y si todas estas tropas llegaban a reunirse, se frustrarían las esperanzas de un resultado favorable. Además en la provincia de Valencia no tenía ciudades bien fortificadas y defendidas como en Cataluña, para oponerlas al enemigo en caso de desgracia y retardar con esto su marcha y alargar la guerra. Otros daban otras razones y cada uno lo explicaba a su manera. El día 15 de Marzo, colocado el equipo en barcos, salió el Archiduque por tierra para Barcelona. Le siguieron todos los Nobles de su partido, los Embajadores de las naciones y todo el enjambre de palaciegos, quedando únicamente en Valencia para administrar la provincia el Conde de la Corzana, de quien hemos hablado.

36. En los meses anteriores, la caballería real que estaba en continua guardia cerca de Alicante para impedir que saliera al campo el enemigo, había tenido con éste algunas escaramuzas

que no merecen referirse y le tenía cerrado en la población, porque llegaban con sus correrías hasta las mismas puertas. Pero en una ocasión en que arribaron allí las naves aliadas y desembarcaron 7,000 soldados ingleses y holandeses, la caballería allí estacionada hace una salida nocturna y ponen en fuga a los recién venidos. Desalojada, pués, de aquí esa poderosa compañía, marcha a Castilla con su jefe el Conde de Dhona, sin que halle oposición en la escasa caballería regia que invernaba por allí y se estacionan en los alrededores esperando la fuerza del ejército a la que el de las Minas y Galoway habían ya dado orden de reunirse cerca de Játiva. La guarnición inglesa que salió después de Alicante para irse a unir a Dhona, fué atacada y vencida por Cereceda, de quien ya hemos hablado, y que espiaba los caminos con 80 caballos. Dificilmente la posteridad creerá este hecho. Habiendo Cereceda ocultado detrás de la maleza de los huertos la caballería y colocado cornetas en distintos puntos para que tocando a un tiempo simulasen que había más tropas, luego que vé que los ingleses habían entrado en la emboscada cargados con la impedimenta y por completo descuidados, cae sobre ellos. Estos turbados por aquel ataque imprevisto, y creyéndose, al oir por tantos puntos el sonido de las trompetas, cercados por multitud de enemigos, detienen la marcha, y después de descargar algunos fusiles matando alguno que otro de la caballería, deponen las armas, y entregándose cobardemente, dán a los reales una fácil victoria; Cereceda después de despojarles de las armas y de cuanto llevaban, los remitió presos a Castilla.

37. El Marqués de la Minas y Galoway, viendo las dificultades que se ofrecían en la provincia (pues que consumían víveres importados) y la carestía de las cosas más necesarias, reunidas y revistadas todas la tropas, después de unirse a ellas Dhona, emprenden la marcha a Castilla para presentar la batalla antes de que hubiera reunidas más tropas enemigas, que habían sido mandadas venir por Berwick. Si se detenían más tiempo, temían tener que luchar con un ejército más poderoso o pelear dentro

de la provincia con graves inconvenientes por la escasez o huir deshonrando así el nombre de los aliados. Decían los espías que Berwick tenía todavía las tropas acuarteladas porque había todavía en aquella región víveres abundantes para alimentar bien la caballería, en que consistía su mayor fuerza. Añadían que, como el año anterior había sido asolada aquella región, ahora por falta de comodidad, estaban los campamentos muy distantes entre sí, de modo que era imposible reunir las tropas en poco tiempo. Los jefes aliados, averiguadas y examinadas bien esas cosas, y obligados a luchar, convencidos por otra parte de que era posible vencer al enemigo si, cogiéndole desprevenido, se invadían sus próximos campamentos, emprenden la marcha a Montalegre, donde había un fuerte escuadrón de caballería que pretendían copar. Mas luego que Cantelmio, Coronel de los Pretorianos, supo esto por los espías, acude allí y mandando salir la caballería para Chinchilla, punto de reunión del ejército, logró salvarla del peligro. Los enemigos, frustrada ya esa idea, ocupan a Yecla, pueblo inmediato, abandonado por los españoles, y apagan el fuego que estos al partir habían prendido al forraje, y pueden saquear algo.

38. Entretanto Berwick, que estaba en Albacete, habiendo sabido que el enemigo había levantado el campamento antes de lo que se creía y que venía hacia él, había mandado concentrar les fuerzas, dar las órdenes oportunas, cuidar de los víveres y en fin, cumplir el deber de un jefe veterano y previsor. Reunidas, pués, las tropas en Chinchilla, vuelve a Montalegre, adonde se habían trasladado los enemigos. Pero los aliados con el fin de que Villena, pueblo grande en los confines de Castilla, y que habían dejado atrás, no atacase al convoy perjudicándoles con ello en gran manera, vuelven atrás, creyendo más seguro tomar el primer pueblo, que avanzar en tierra enemiga. Cuando llegan allí, toman facilmente el pueblo, sin encontrar en él ni hombres ni riquezas. Saquean sin embargo lo poco que los habitantes dejaran al huir, e incendian los edificios, quedando casi destruído

el pueblo. Y acto seguido sitian la fortaleza, situada en la cumbre de un cerro y muy bien fortificada; y rodeándola de trincheras y disponiendo los cañones en lugar a propósito, empiezan el ataque. Había nombrado Berwick Gobernador de aquella plaza a un valiente y entendido francés, a quien confió 100 soldados de la misma nación y algunos vecinos, partidarios del Rey. Los enemigos cañonean mucho tiempo los muros; pero no consiguiendo el efecto que esperaban, porque la cal endurecida por los años resistía la metralla, determinan minar la fortaleza; pero descubiertas y cegadas por los defensores las minas, levantan el cerco después de siete días, habiendo perdido unos pocos soldados en la lucha. Y se dijo que el francés mandó al de las Minas como regalo 12 panes recién cocidos y 2 botellas de agua, para que no creyese poder tomar la fortaleza por falta de víveres. Mientras atacan a Villena, manda un legado a Biar, pueblo situado en la parte opuesta en la falda del monte, diciendo: QUE VENGAN LOS MAGISTRADOS AL CAMPAMENTO, A RENDIR HOMENAGE A CARLOS III. Y A CUMPLIR LO QUE SE LES ORDENE, Y EN CASO DE NO OBEDECER, LES AMENAZA CON LA GUERRA. Esta fortaleza, de la que ya hemos hablado, la custodiaba un francés llamado Poticio, con una pequeña compañia, y habiendo determinado defenderse hasta lo último, alentaba a todos con suma solicitud; pero en breve el pueblo y los soldados se ven libres del peligro, porque los enemigos determinaron ir a Almansa a presentar la batalla a los reales.

39. Mientras esto sucedía, Berwick deliberaba lo que había de hacer. Había quien creía que se debía resistir y atacar por todos los medios al enemigo que estaba sitiando la fortaleza. Otros juzgaban más seguro, pués que conocían el pensamiento del enemigo, llevar el ejército a Almansa, pueblo situado en Castilla, y en aquel lugar tan favorable a sus intentos acampar, y después de dar descanso a las tropas, presentar la batalla. Y habiendo parecido más aceptable este plan, levantado inmediatamente el campamento, marchó para Almansa. Luego que llegó allí Ber-

wick, indignado porque Ávila, que estaba de guarnición en Ayora, pueblo cerca de Valencia y no lejos del campamento, con 60 ladrones robaba toda aquella comarca según su costumbre, e incendiaba los pueblos, y a la vez por tomar revancha del enemigo, en el caso que éste (como se creía) tomase a Villena, mandó a perseguir a los ladrones al Conde de Pinto con 6,000 infantes y caballos y dos cañones. Pero estudiando bien el caso, no parece creíble que destinase tantas tropas a una empresa tan pequeña; y es por tanto de suponer que Berwick hizo esto para engañar mejor al enemigo distrayendo tantas tropas y atraerle con más facilidad a la batalla, lo que después probaron los sucesos. Cuando Pinto llegó al pueblo, acampó cerca para emprender el ataque. Visto lo cual por Ávila, presa de súbito temor, va al campamento, y arrojándose a los pies del Conde, rinde las armas, entregándose sin condiciones él y la plaza y dando en seguridad rehenes. Arregladas así las paces, manda Pinto que 100 walones de la guardia Real ocupen el pueblo. Habiendo estos llegado al alcance de las balas y cuando menos lo pensaban, les hacen una descarga los ladrones de la fortaleza. Los soldados sobrecogidos, salen del pueblo y vuelven al campamento. Cuando Ávila sintió el estrépito, desconfiando de su vida, intentó evadirse del campamento, pero detenido por un soldado, fué llevado después a Berwick y confiado al cuidado de unos franceses, que víctimas de la avaricia le dejaron después escapar por dinero. Pinto, en castigo de la traición, mandó saquear el pueblo y cañonear la fortaleza.

40. Cuando Pinto estaba cumpliendo esta misión, le mandó Berwick un legado diciéndole : QUE ABANDONÁNDOLO TODO, CON LA MAYOR LIGEREZA POSIBLE VINIESE CON LAS TROPAS AL CAMPAMENTO GENERAL. Recibida esta orden, mandó inmediatamente tocar marcha,y a paso ligero llegó aquella misma noche con las tropas al campamento. Los enemigos, levantando el cerco de Villena, porque separada del ejército hispano-francés aquella fuerte columna que había ido al ataque de Ayora, creían no

deber despreciar la ocasión que se les presentaba de abatirle, emprenden alegres el camino, como si ya hubieran ganado la victoria. Así, pués, acampando aquella noche en Caudete, al día siguiente, 26 de Abril, emprenden el camino de Almansa, en donde los reales, deseosos de pelear, esperaban con ansia su llegada. Cuando llegaron, advirtiendo el de las Minas y Galoway que aquella llanura era a propósito para la lucha, y dispuestos a aceptarla, aunque las tropas estaban cansadas, después de bien pensado, ordenan el ejército en dos filas. El ala izquierda le fué confiada a Galoway con parte de la caballería y algunas compañías de ingleses y holandeses; el centro que constaba de 16 cohortes,era mandado por Dohna; en el ala derecha,ordenada en la forma que la izquierda, se colocó la caballería portuguesa mandada por el Conde de Villaverde. Del mismo modo ordenan la retaguardia; pero con menos gente. Defendían a la primera fila por una y otra parte 22 cañones. El Marqués de las Minas estaba en el centro. Se componía el ejército de 22,000 infantes y casi 6,000 caballos. Berwick, conocido en el mismo día el pensamiento del enemigo, reune y organiza de distinto modo sus fuerzas, que se componían de 23,000 infantes y apenas 9,000 caballos, porque aún no había venido la caballería más lejana. Ante la primera línea coloca 8 cañones en el flanco derecho, otros tantos en el izquierdo y 4 en el centro sobre un cerrito. En los extremos colocó solo la caballería, y en el centro 29 cohortes de infantería. Cantelmio mandaba el ala derecha, el francés Marqués de Daraway, la izquierda y el español San Gil el centro. Berwick, por más que se le veía bien armado y en soberbio caballo al frente de todos, no estaba sin embargo fijo en ningún lugar, sino que acudía donde se creía necesario. Ordenó la retaguardia en la misma forma, 23 cohortes en el centro y a los lados la caballería, con menos fuerzas que la vanguardia : y estas tropas de socorro las colocó detrás de Almansa. Las cosas así organizadas, y cargado el equipaje en los jumentos, y recogidas la tiendas de campaña, se les manda lejos

con la servidumbre inútil. El lugar en que se habían encontrado los ejércitos, era una llanura que se extendía entre dos cerros, cuyas faldas tocaban las alas de los ejércitos, extendidas en dirección de oriente a occidente. Y no había otro estorbo para pelear, que un río con buenos vados, que corría por el ala derecha de los españoles. Todo lo demás era terreno y descubierto. Ya después de mediodía se dispararon los cañones del ala derecha, porque la izquierda del enemigo se había puesto ya a su alcance. Hacen lo mismo los enemigos, que caminaban no de frente sino de lado, de manera que empezaba el combate por el ala izquierda en que estaban los más fuertes. Se adelantaban de las tropas reales, dejando a retaguardia a Pozo Blanco, la caballería Pretoriana para recibir al enemigo que pasaba el río, habiendo al principio aguantado la descarga enemiga, después con las espadas desenvainadas y llenos de furor excitan a los caballos, y en un instante rompen y destrozan con tanto ímpetu las filas enemigas, que el montón de cadáveres y armas que cae en el río, les sirve para pasar hasta las segundas filas. Pero la infantería enemiga, mezclada con la caballería, tanto en la primera como en la segunda línea, descarga tal lluvia de balas contra la temeraria caballería Pretoriana, que la obliga a retroceder. Pero al perseguir la caballería inglesa a los fugitivos, cae en la caballería de Pozo Blanco, que había ocupado el sitio más retirado en la hondonada. Este, con su oportuna intervención, detiene al enemigo, libra a los Pretorianos de la persecución y obliga a los ingleses a retroceder. Reorganizados los Pretorianos, vuelven a acometer al enemigo. Y luchando con encarnizamiento por una y otra parte, son por segunda vez rechazados por la infantería. Y cuando de nuevo se reconcentran, dispuestos o a vencer con entereza o a sucumbir con honor, se presenta Berwick y manda que Humena con su compañía, que ocupaba por aquella parte la primera fila de la retaguardia, acometa a la infantería enemiga, que tanto acosaba a los Pretorianos, retardando la victoria en aquel flanco; y con tanto valor cumplieron esta

misión los franceses que después de nutridísimas descargas, calan la bayoneta y en breve terminan con los enemigos. Mientras se hace esto, los Pretorianos acometen por vez tercera y llamando todas sus fuerzas a la derecha, destrozan por completo con las espadas el flanco izquierdo del enemigo. En el ala izquierda, colocados los cañones, según se ha dicho, en un cerrito, se atacaba desde más lejos. Pero cuando se aproximaron más, los enemigos se empeñaron en atacar también aquel flanco, para que cogidos los reales entre dos fuegos, fuese más facil desalojarlos. Pero Berwick había procurado impedir este plan, mandando allí desde el principio de la refriega, un fuerte escuadrón de las tropas de reserva a las órdenes de Mahón. Engañados los enemigos en sus esperanzas, tomaron las espadas. Pero desalojados y dispersos al primer ataque de los reales, empezaron a huir los portugueses, yendo los reales en su persecución, para cortarles la retirada y acometiéndoles por la espalda por algunos miles de pasos. Entretanto la infantería inglesa y portuguesa, con algunos grupos de caballería, forman en tríangulo y acometen al centro de los reales, los separan, rompen las filas y ocupan el lugar, que cediendo cobardemente, perdían los franceses : y tanto avanzó el enemigo, que fué en persecución de los reales fugitivos hasta Almansa (detrás de la cual hemos dicho que quedaba la retaguardia). Salió a evitar esta persecución un pelotón de caballería mandado por Berwick, que cayendo a todo correr sobre las fuerzas enemigas las destrozan completamente. Mientras estos están en el degüello, la infantería francesa, a la que el enemigo había desalojado de sus posiciones, obedece las exhortaciones de sus jefes y, aunque llena de miedo, al fin vuelve a reconcentrarse, y resistía al ya abatido enemigo, queriendo borrar con una heróica resistencia la mancha que habían contraído con su cobarde huída. Le ayudaba en esta tarea la infantería belga y española, que estaba en las últimas filas y que hasta entonces había permanecido inmóvil. Puesto en fuga, pués, el flanco derecho y destruído

totalmente el izquierdo, los infantes sin el auxilio de la caballería, eran muertos impunemente; de muy pocos se compadecieron. Viendo esto el de la Minas y el mal resultado que tendría la batalla, huyó a uña de caballo, y aprovechando la oscuridad (que sirvió de salvación a muchos) pudo evadirse de sus perseguidores. Galoway, que en el primer encuentro había recibido dos heridas, en la frente y brazo derecho, fué hecho prisionero; pero libertado después por los suyos, buscó también su salvación en la fuga. Y Dohona que regía el centro, reunidas 13 cohortes, restos del desbaratado ejército, empezó a retroceder con las primeras sombras y a irse retirando de la pelea con el fin de ocupar las montuosas cumbres y refugiarse desde allí en la próxima provincia. Pero conocida la idea por Berwick, le persigue con parte de las tropas, ocupa los lugares por donde suponía que podría escapar y vuelve al campamento ya muy entrada la noche, para disponer lo necesario. Los enemigos, aunque no se habían rendido y se defendían perfectamente, tanto con el lugar escabroso que habían ocupado, como con las armas, que disparaban sin cesar contra los vencedores, comprendiendo sin embargo su jefe, que les habían cortado la retirada y que no podían permanecer allí por la escasez de víveres, y convencido de que conservando el ejército, aún podría pactar en condiciones no muy deshonrosas, pidió permiso para mandar legados, que anunciasen a Berwick su rendición bajo ciertas condiciones. Sabido esto, mandó Berwick de legado a Claudio Vidal con algunas tropas de las más fuertes y le dió facultades para pactar. Y tan deprisa lo hizo, que al día siguiente toda aquella multitud de enemigos se rindió humildemente y depuso sus armas. En la pele atambién, cuando ya se aplacó el furor, se conservó la vida a muchos que rendían las armas. Se decía que habían muerto en aquella 6,000 próximamente. Los prisioneros fueron 11,000. Algunos se ocultaron en los pueblecillos de la inmediata provincia. Quedaron en el lugar de la acción todos los cañones y 130 estandartes. Los vencedores alcanzaron un gran

botín. De estos hubo unos 2,500 entre muertos y heridos.

41. El Marqués de las Minas con algunos pocos llegó ya muy entrada la noche a Onteniente, y sospechando la proximidad de las tropas, no creyó muy seguro pernoctar allí, sino que a toda prisa marchó a Játiva con su séquito. Y ni aún se atrevió a parar en este lugar lo poco que restaba de noche. Galoway que había pernoctado en Játiva, al día siguiente muy de mañana le siguió a Alcira, y para causar retraso al enemigo, pasan el Júcar, dejan guarnición en la plaza y queman el puente de Cullera, y finalmente terminan su fuga en Torrente cerca de la ciudad, no habiéndoles parecido hasta allí ningún lugar seguro. En tres días que allí se detuvieron, revistan las tropas que habían quedado después de la desgraciada acción y vieron que tenían apenas 400 caballos y 500 infantes; de estos, unos heridos, otros sin armas, y los caballos debilitados por las heridas, el camino y el hambre, parecían inutilizados para pelear en mucho tiempo. Además en casi todo el camino de Valencia, se ofrecía a la vista el triste espectáculo de muchos heridos que postrados en tierra imploraban la caridad de los transeuntes. Muchos de estos, esforzándose para levantarse perdían la vida, otros no teniendo vendadas la heridas, se les exacervaban con el relente y rocío de la noche y se les adelantaba con ello la muerte, sin ser por nadie socorridos. Tanto era el afán de huir, que no se compadecían de aquellos desgraciados ni los paisanos, ni aún sus mismos compañeros de armas, como si el enemigo vencedor les viniese acosando por la espalda. Se había apoderado de todos el miedo y el terror, pues a más de que los espías que habían ido a Chiva anunciaban la llegada del enemigo, temían también que los mismos valencianos se amotinasen contra ellos; pués que las ideas humanas volubles de por sí, suelen cambiar de ordinario por la desesperación. Ocultaban, pues, de la mejor forma que podían, el desastre y continuaban huyendo, viendo únicamente en esto su salvación.

42. Entre los aliados que aquel día sucumbieron con honor

en la batalla, merece sin duda alguna especial mención el veterano oficial inglés Roberto Krikuw, hombre de mucho valor e insigne por su grandeza de alma. Uno de la Caballería española cayendo sobre él, en lo más recio del combate, le cortó de un tajo la mano derecha, después un Pretoriano le amputó del mismo modo la izquierda. Le aconsejó Galoway que se retirara del combate, mas no lo pudo conseguir. Es más: desesperado ya, toma las riendas con el brazo izquierdo y ya que no podía hacer otra cosa, alienta a los suyos con sus voces y su presencia. Finalmente fué agregado al montón de los cadáveres al recibir una nueva herida en la cabeza. De entre los españoles del ala derecha, en que se luchó con más furor, si bien menos tiempo, Tomás Idiáquez fué rodeado por tres enemigos de a caballo, y ya había sido preso y despojado de las armas y de su traje tejido de oro, cuando llega el zaragozano José, y arremetiendo contra ellos, mata al uno con una pistola, al otro dándole un sablazo en la cabeza y al tercero le lleva prisionero, librando de esa manera a su Jefe y recobrando lo robado. Y no estará demás citar las hazañas del oficial cantábrico José Grantorlei, Jefe de la caballería de Asturias, que también luchaba en el ala derecha. Este, habiendo militado mucho tiempo en Bélgica, sabía perfectamente la lengua holandesa por el uso y continuo trato con los de aquella nación. Habiéndose pués éste, en una de las arremetidas, intrusado demasiado en el campo enemigo, de modo que no podía volver a los suyos con facilidad, se agrega a la próxima cohorte de holandeses como si fuera su jefe, y hablando en su lengua, les dá órdenes con la mayor seriedad; y estando esta compañía situada cerca del río (que hemos citado) les manda en un momento deponer las armas y aprovechando la ocasión de evadirse, aplica los acicates al caballo y pasa con velocidad el río; y aunque conociendo al fin el engaño descargaron algunos contra él, pudo sin embargo zafarse del peligro y volver incólume a los suyos. Duró la igualdad en la lucha una media hora. Y sobre todo en el flanco derecho se peleó con inusitado

encono, porque ocupaban sus primeras filas la caballería española y napolitana : y en el ala izquierda del enemigo estaban los más valientes de los ingleses y holandeses. Por tanto se vertió mucha sangre en aquella parte. Octavio Médicis, Duque de Sarno, recibió once heridas. De los napolitanos ni uno solo, tanto jefes como soldados, quedó sin recibir heridas, excepto Cantelmio. En el centro se luchó con distinta suerte, pués que allí los vencedores estuvieron más cerca del peligro. La infantería española y belga hizo tanto con su inamovilidad, que a no ser por ella, no hubieran podido los jefes reorganizar la interrumpida columna francesa. En el flanco izquierdo no se peleó, pues que aparte de la escaramuza y después la huida, nada sucedió allí digno de mención. Ni se han de escatimar las alabanzas a los demás jefes y soldados; puesto que con el esforzado arrojo de todos ellos, se consiguió para Felipe esta gran victoria. Finalmente Berwick, estuvo en todas partes auxiliando a los suyos, una veces con sus consejos, otras con su valor; tan pronto desempeñaba con suma diligencia el oficio de un aguerrido soldado, como de inteligente General; y de tal manera que si queremos juzgar, como se debe, a las tropas, nos vemos obligados a confesar que el General era digno de tales soldados y los soldados dignos de tal General.

LIBRO III.

1. Al día siguiente a la gran batalla de Almansa, Luis Borbón, Duque de Orleans, que deseoso de intervenir en tan interesante asunto había recorrido a marchas forzadas un largo trayecto, llegó, aunque más tarde de lo que deseaba, al campamento vencedor lleno de los despojos de la batalla. Y hecho cargo del ejército como Generalísimo, se ocupó con gran empeño en terminar la batalla y recoger el fruto de la victoria.

Divididas pués las tropas, mandó al Teniente General D'Asfelt, a quien hemos citado, a atacar a Játiva; y él con Berwick va rodeando a Valencia. De paso toma sin lucha a Requena, cogiendo allí dos compañías de valencianos, con sus jefes José Belvís, Caballero de S. Juan de Jerusalem, y José Nicolau y unos cuantos de la caballería de provincias. Todos ellos sin intentar defenderse, se rinden al arbitrio de los vencedores, y conducidos a Castilla, fueron allí encarcelados. Desde aquí fué a Chiva, desde allí mandó un legado a Valencia diciendo al Magistrado que esperasen los valencianos la clemencia del Rey, siempre que volviesen al buen camino.

2. Pero antes de pasar adelante, no nos parece ocioso exponer el aspecto de la ciudad y estado actual de los ánimos. Al día siguiente a la batalla, tercero de la Pascua de Resurrección, llegó a la ciudad, no solo la noticia, pués que en semejantes casos nada hay más ligero que la fama, sino un fugitivo, que anunció el triste resultado de la batalla de Almansa. Aunque habían abatido mucho el ánimo de los rebeldes estas tristes noticias, era tal sin embargo la diversidad de circunstancias con que se referían al pueblo, que para adaptarlas cada uno a sus deseos prestaba crédito a la narración de hombres oscuros y embusteros y se llegaba a persuadir de la verdad de lo que le decían, por oir lo mismo a otros murmuradores y aún a los mismos Magis-

.ados que se empeñaban en pregonar un resultado feliz para el austriaco. Pero luego que el pueblo ve que las barcas, hornos, cañones y todo el aparato bélico de Valencia es transportado inmediatamente a Barcelona y que coincide con estas medidas la llegada de muchos infelices soldados desarmados, cubiertos de heridas, que tristes e indignados refieren la verdad del hecho, cree ya todo el mundo el triste resultado y se desesperan. El de los Minas y Galoway con las fuerzas citadas, marchan a Sagunto para evitar que cercados por los vencedores, que ya llegaban, se les cortase la huída a Cataluña y allí acampan en la orilla opuesta del río frente al pueblo. Allí acude también Corzana, simulando el pretexto de deliberar con los Generales, para que no se creyese que abandonaba la ciudad. Cuando todos estaban titubeantes y desesperados, arribó por fortuna al puerto de Alicante la escuadra inglesa, y en ella se embarcaron apresuradamente con todo cuanto tenían, los más ardientes fautores del Archiduque. Pero no pudiendo resistir el temporal en el puerto, suelta las amarras y se hace a la vela. En tanto los Magistrados, recibida la carta del Duque de Orleans y después de haber meditado, se la remiten a Sagunto a Corzana, para que determine lo que quiere hacer; el que responde : QUE HABÍA QUE ACOMODARSE AL TIEMPO, PUES QUE NO HABÍA GUARNICIÓN PARA DEFENDER LA CIUDAD. Entonces Melchor Gamir, Jurado en cap de Valencia, reunido el Senado y disimulando su afecto al partido del Rey al que secretamente favorecía, leyó y comentó la carta de Coranza, diciendo y recordando CUALES Y CUANTOS CRÍMENES SE HABÍAN COMETIDO EN VALENCIA EN OBSEQUIO DEL ARCHIDUQUE A QUIEN SE HABÍAN SACRIFICADO MUCHAS VIDAS. CON CUANTA ALEGRÍA HABIAN SOPORTADO LAS MOLESTIAS DE AQUELLA CRUEL GUERRA. EL TRISTE ESTADO DE LA COSAS EN LA CIUDAD Y PROVINCIA. QUE NO TENÍAN DEFENSA ALGUNA PARA LA CIUDAD O PARA ALIMENTAR LA ESPERANZA NI AÚN PARA CONSERVAR LA VIDA. QUE EL VIRREY HABÍA HUÍDO DE LA CIUDAD DEJÁNDOLA NO SOLO SIN TROPAS, SINO LO QUE ERA MÁS BOCHORNOSO, SIN AUTORIDAD.

QUE AQUELLOS INFELICES HABITANTES QUE TANTO HABÍAN HECHO POR EL PRÍNCIPE, ESTABAN AHORA EXPUESTOS A LAS ARMAS DE LOS VENCEDORES, SIN TENER NI AÚN SIQUIERA QUIEN PACTASE LA PAZ CONSERVANDO POR LO MENOS LA VIDA DE LOS RENDIDOS, AUNQUE SE ENTREGASE LO DEMÁS A LOS VENCEDORES. QUE CREÍA MUY PRUDENTE RENDIRSE Y VOLVER A LA OBEDIENCIA JURADA A FELIPE Y SALVAR ASÍ A LOS HABITANTES DE VALENCIA Y SUS CASAS DE TAN GRAN PELIGRO. QUE NO SOMETERSE VENCIDOS Y CULPABLES AL YUGO DE LOS VENCEDORES ERA COMETER UN CRIMEN INESPIABLE Y HACER MÁS DESGRACIADOS A LOS QUE YA LO ERAN MUCHO. ACONSEJA, EN FIN, LA RENDICIÓN COMO ÚNICO MEDIO DE SALVAR LA PATRIA Y QUE SE TENGA CONFIANZA EN LA CLEMENCIA DEL REY. Luego que terminó de hablar, para doblegar los ánimos de aquellas gentes, que no oían hablar con gusto de la rendición de la ciudad, por que temían el castigo de los crímenes cometidos, presentó en seguida la carta del Duque de Orleans, en la que se concedía una amnistía general. Leída ésta, el Senado comenzó a deliberar y rogando a los presentes que dieran su parecer, por unanimidad DETERMINARON ENTREGAR LA CIUDAD A FELIPE. Pero Felipe Domingo de Caballería, que había penetrado en el Senado, quiso enredar el negocio dando fuertes voces; mas viendo que ninguno opinaba como él, salió del Senado y de la ciudad y marchó a Barcelona. El pueblo reunido en la plaza, en cuanto supo que había entrado en la ciudad el emisario y que en el Senado estaban tratando de la rendición, esperaba el resultado ante la Audiencia. Entre tanto los más pacíficos calmaban a la multitud que rugía amenazadora. Pero los ladrones catalanes y los soldados del ejército disperso, que se habían refugiado en la ciudad, mezclados con la multitud, excitaban a los plebeyos a la sangre y al saqueo. Luego que saben que el Senado ha decretado la rendición, gritan diciendo : QUE POR LA TRAICIÓN DEL SENADO HA SIDO INICUAMENTE ENTREGADA LA CIUDAD A LOS FRANCESES. Excitado el pueblo, que peca poco de comedido y parco, con estos gritos, bajo el falso pretexto de

defender la patria, acomete al Palacio de Justicia para maltratar a los Magistrados : pero detenidos por la guardia que había en la puerta y patio, insulta con más furia a los soldados, que por no irritar más los ánimos con la sangre, no querían herir a nadie; y penetrando en el Senado en actitud de no perdonar a nadie, logra infundir terror por todas partes. Los Senadores con algunos de los más prudentes, salvaron del primer peligro a los Jueces; y manda al pueblo que exponga sus deseos. Ellos, enfurecidos, piden las armas de los almacenes públicos y dicen QUE SE MANDE AL PUEBLO DEFENDER LA PATRIA HASTA EL ÚLTIMO EXTREMO, AUN A DESPECHO DE ALGUNAS CLASES SOCIALES. A esta locura se opuso con oportunidad el caballero Melchor Mascarós, el que por más que había favorecido al austriaco y después marchó a Cataluña, adonde había militado algún tiempo, sin embargo en esta ocasión, mirando por la patria, empezó a tratarles con astucia a irles calmando, y como era de genio festivo, mezclando los chistes con lo serio, iba deteniendo el furor. Finalmente, para separar de allí a la amotinada multitud, mandó que le siguiera y distribuyó entre ella las armas depositadas y una escasa cantidad de pólvora y balas. Armada ya aquella turba, la distribuyó en todo el ámbito de la muralla, para impedir así que se reuniera, e impidiese el obrar. Viéndola ya distraída, se presenta a los Inquisidores de la Fé y les expone el estado del asunto, diciéndoles que no podía practicarse lo pensado, por el furor del pueblo. Los Inquisidores reuniendo inmediatamente a los jefes de los talleres les aconsejan QUE PROCURE CADA UNO ATRAER AL BUEN CAMINO A SUS DEPENDIENTES, MIENTRAS SE PROCURA LA PAZ, E IMPIDAN QUE SE HAGA ALGUNA TEMERIDAD QUE PUEDA ATRAER A LA CIUDAD LA ÚLTIMA RUÍNA. Así aconsejados, los jefes de los gremios, para evitar un tumulto, ponen en seguida guardias armados, de confianza, en todas la calles. Y reuniendo sin demora aquella hez de catalanes, que eran los que exitaban al pueblo, los arrojaron de la ciudad, cerraron las puertas y pusieron en ellas guardias. Libre la ciudad de esa podedumbre,

parece que en cierto modo se vió purificada. Después, para evitar que el pueblo amotinado violase la fidelidad militar, sacaron del Palacio al emisario, vestido con traje de campesino, con gran peligro de la vida, y le condujeron a su campamento por entre los ladrones y campesinos armados que custodiaban los caminos.

3. Además de esto, Isidoro Gilart, ardiente partidario del Rey y a quien ya hemos citado, compadecido de las desgracias de la ciudad, apesar de su edad avanzada, vestido con el traje de sacerdote, vino a visitar al Duque de Orleans en el campamento, para suplicarle impidiese la ruina de la ciudad, que la locura del pueblo hacía inminente. Poco después llegaron al campamento y arrojados a los pies del Duque le pidieron el perdón y la paz los tres únicos Seviros que quedaban, Gamir, Monsorius y Franch (puesto que por entonces Montes, desmedido fautor del Archiduque, estaba agonizando, víctima de la tristeza, y Esquerdo, también del mismo partido, se había fugado a Cataluña). Todos fueron recibidos por el Duque con benignidad y les dió seguridades de que : SE RESPETARÍAN LA VIDA Y HACIENDAS DE TODOS. Recibida, pués, la agradable noticia, vuelven a la ciudad y, viendo que los gremios la estaban defendiendo de los sediciosos y que muchos sacerdotes procuraban apaciguar con sanos consejos el furor del vulgo, mandan que se anuncie por pregones el perdón que el Rey benignamente había a todos concedido. Oídas nuevas tan contrarias a lo que esperaban los más revoltosos, empezaron a apreciar el orden, y ya apaciguados y discurriendo mejor, empezaron a aconsejarse los unos a los otros: QUE ERA MÁS PRUDENTE RETIRARSE A SUS CASAS : QUE DEBÍA SERLES INDIFERENTE QUE REINASE ÉSTE O AQUÉL : QUE NO ESTABA EN MANOS DE HOMBRES DE SU CONDICIÓN, CUYA VIDA ES TAN PENOSA, EL ADJUDICAR EL IMPERIO : QUE DEMASIA ERA PARA ELLOS ASISTIR A SUS TRABAJOS, CUIDAR DE SU FAMILIA Y ATENDER A SUS INTERESES; y poco a poco con estos consejos fueron cediendo su lugar la jactancia y soberbia. No faltaron, sin embargo, algunos arte-

sanos que al recibir orden de sus maestros, de dějar el muro que defendían, llevaron la orden tan a mal, que no teniendo ocasión de matar al enemigo, aún a costa de su propria vida, creyeron más honroso estampar contra las almenas sus armas como cosas inútiles, que entregarlas sin haberlas podido emplear. Arregladas finalmente las cosas, fué entregada la ciudad al Rey el día 8 de Mayo, produciendo esto gran alegría en todos los buenos, que parece que con ello resucitaban de entre las tinieblas y tristeza del sepulcro. Muchos se acogieron a los templos por temor al enfurecido populacho, otros permanecieron armados en sus casas, para no quedar sin venganza en el caso de que la desenfrenada multitud maquinase algún mal contra ellos. Nadie por aquellos días salía sin armas; los austriacos para acometer, los reales para defenderse, pués unos y otros guardaban el rencor. En el mismo día entra en Valencia y ocupa las puertas y fortalezas un ejército mandado por Berwick (pués el de Orleans, una vez rendida la ciudad, había ido a unirse a las tropas que había dejado en los confines de Aragón). Se hicieron públicas acciones de gracias en las Iglesias, asistiendo a ellas Berwick con extraordinaria prueba de piedad; terminadas éstas, se trasladó a la puerta del mar, y dejando una guarnición en aquel lugar, que le pareció muy a propósito para defender la ciudad y refrenar al populacho, partió con el resto de las tropas a Cataluña. Había ya en aquella puerta algunas fortificaciones levantadas el año 1543 contra los bárbaros que acosaban por entonces las playas españolas, y en estos fuertes tenían los Magistrados valencianos, toda clase de armas y cañones. Ocuparon, pués, en seguida estas fortalezas, y acabáronlas de guarnecer, construyendo en su rededor un foso de 50 pies de ancho y derribando los edificios inmediatos, dejaron una hermosa fortaleza, en forma de cuadrilátero, y distribuyeron en ella cañones, armamento de toda clase y una fuerte guarnición. Se quedó de Gobernador de la ciudad Antonio del Valle, belga-español, hombre sumamente justo y apto para

conseguir la simpatía de todo el pueblo. El gobierno superior de la provincia le desempeñaba D'Asfeld, lugarteniente de Berwick, cuyos hechos hemos citado poco ha.

4. Entre tanto, los partidarios del Archiduque, a quienes sus faltas infundieron grave temor, huyeron de los sitios públicos donde pudieran ser vistos. Tan a pecho tomaron algunos este cambio de la fortuna, que enfermaron y murieron de pesar. La violencia con que se entregaron, se prueba con el solo hecho de que nadie procuraba indagar los dudosos acontecimientos de la guerra, ni alternar con los enemigos.

Parecía, sin embargo, que obedecían humildemente; porque en seguida se pudo recaudar la multa de 50,000 escudos, que se impuso a la ciudad y provincia.

5. Pero volviendo a los austriacos, el Marqués de las Minas y Condes de Galoway y la Corzana, luego que supieron la toma de Requena, se encaminaron a buen paso a Cataluña con todas las tropas que habían podido salvar con la fuga y que las habían tenido descansando cuatro días en los campos de Sagunto. El de las Minas, víctima de intensa fiebre, seguía al ejército llevado en silla de manos, habiendo mandado delante la impedimenta. Seguía a las tropas una gran multitud de fugitivos, que emigraban con sus hijos y riquezas, y que abandonando sus casas por temor a los reales, creían más seguro confiar su salvación a la fuga, que exponerse al furor de los enemigos irritados (pués se había difundido entre el vulgo el rumor de que el austriaco, reunidas sus fuerzas, volvería pronto a reconquistar a Valencia). Mas luego que oyeron los fugitivos que EN LA CIUDAD SE HABÍA ANUNCIADO POR MEDIO DE PREGONES PÚBLICOS EL PERDÓN A LOS REVOLTOSOS Y LA AMNISTÍA POR LAS PASADAS FALTAS, mudando de parecer empezaron a regresar a sus domicilios. Por este mismo tiempo la fuerza del ejército real, tomada ya Valencia, se dirigía por Chiva a Cataluña y aunque para evitar que se saliesen del camino, se había impuesto una pena severa a los soldados que insultasen a los paisanos, los franceses despreciando las órdenes,

errantes y vagabundos lo recorrían todo, penetraban en todos los pueblos, lo saqueaban todo, y lo que no podían llevarse lo incendiaban y destrozaban de propósito; armaban continuamente pendencias con los labriegos, sin que les serviese de escarmiento el haber sido ahorcados algunos soldados por esta causa : (pues el Coronel quería ser en esto obedecido a toda costa); no parecía sino que era a ellos a quienes incumbía vengar los pasados disturbios. En manos de esta soldadesca cayó, por su desgracia, aquella multitud, que habiendo pensado prudentemente, volvía a sus casas; la rodean, pués, los soldados y despojan de las ropas y riquezas y no la permiten ir sino después de haberla colmado de oprobios. De poco hubiera servido a los saguntinos su fidelidad al Rey, si una vanguardia de caballería mandada de antemano, no hubiese tomado todos los caminos e impedido a todos los soldados la entrada en la ciudad, lo que fué su salvación, así como la de otros pueblos leales. Cuando llegaron las tropas a Castellón, cometieron mil tropelías, por haber encontrado en armas a sus habitantes. Desde aquí se dividió el ejército, y parte por tierra y parte por mar, se encaminó hacia el Ebro. Los austriacos se reunieron en Tortosa al otro lado del río, después de haber tenido una escaramuza con las vanguardias españolas guiadas por Francisco Cabriada, Teniente Coronel de la caballería de la Reina, el que por conocedor del terreno y costumbres se había agregado en el mando a Joaquín Armengol, Caballero saguntino, que militaba a las órdenes del Rey desde la insurreción valenciana. Dejando Berwick en Tortosa a la parte acá del río y frente a la ciudad parte de las tropas, para que tuviesen en cierto modo cercado al enemigo, se fué a unir con el resto de las tropas al Duque de Orleans, con el fin de subyugar con sus auxilios todo el reino de Aragón. Reunidas todas las tropas, no mucho después fué violentamente atacada y rendida Lérida, fortaleza muy bien defendida, y situada en los límites occidentales de Cataluña, en las riberas del Cinca.

6. Pero volviendo a lo que importa a nuestro propósito:

D'Asfeld, a quien hemos antes citado, mandado a atacar a Játiva con 9,000 hombres, separados del ejército después de la batalla de Almansa, habiendo rendido antes los pueblos comarcanos, llegó a su destino y fijó su campamento. Había nombrado el austriaco Gobernador de Játiva a un valenciano probo y honrado (si esto puede decirse de un hombre que milita contra su Rey), llamado Onofre Assio, que advertido por el intelligente militar Gallway de que si quería cumplir fielmente con su deber, saliese al encuentro del vencedor y le rogase que aceptase la ciudad, se disponía a practicar este consejo; pero sabido este por el pueblo, fué destituído del Gobierno, pues que escribieron los Magistrados al Conde de la Corzana diciéndole: QUE EL GOBERNADOR SE DISPONÍA A ENTREGAR UNA CIUDAD, CUYOS HABITANTES QUERÍAN MÁS DEFENDERLA A COSTA DE TODAS LAS VIDAS, QUE CAER, CONSERVÁNDOSE INCÓLUMES, EN PODER DE LOS FRANCESES. Corzana entonces, más que por agradar a los de Játiva, por detener en su marcha al enemigo, y que así le permitiera alejarse con la servidumbre e impedimenta, destituyendo a Assio, puso en su lugar al zaragozano Miguel Purroi, que por la esperanza de ascender, se había pasado a los austriacos, desde Lombardía, en donde servía al Rey. Este, que entró en la ciudad tres días antes de la llegada de D'Asfeld con sus tropas, fué recibido con extraordinaria alegría por el pueblo, y considerado como un enviado de Dios para salvar la ciudad. Tal es la ilusión de los mortales, que siempre esperan mejor fortuna, siempre creen que sus intentos habrán de tener mejores resultados, pero al que escudriñe con diligencia sus engaños, se le presentarán en estos infelices tiempos mil ejemplos que le demuestran que de ordinario la fortuna sonrie al principio a los atrevidos; pero vuelve pronto la espalda a los incautos que la siguen. Luego, pués, que se puso Purroi al frente de la ciudad, hizo en muchos puntos improvisadas fortificaciones, obligando a trabajar en ellas y a tomar las armas a los frailes de todas las Ordenes : a los que se resistieron les conminó por medio de pregones públicos

frecuentemente a ser azotados y decapitados; y en efecto, algunos que o se opusieron o parecieron no estar conformes con lo mandado, fueron encarcelados y encerrados en la ciudad y fortaleza. Exhorta en una arenga a la plebe a la defensa de la patria : les recuerda LA FALTA GRAVÍSIMA QUE HABÍAN COMETIDO SIENDO DESLEALES A DON FELIPE, FALTA QUE NO PODRÍAN ESPIAR SIN SANGRE, AUNQUE PACTASEN CON VENTAJAS. QUE CUANTO MÁS LES CONCEDIESEN LOS FRANCESES EN EL PACTO, TANTO MÁS SEGURO SERÍA QUE NO LES CUMPLIRÍAN LO PACTADO : QUE NO ESPEREN QUE CON LA PAZ SE HABRÍAN DE REPARTIR CON EQUIDAD LOS TRIBUTOS Y SERVICIOS DE GUERRA, SINO QUE CUENTEN QUE SE VERÁN ENTREGADOS AL ARBITRIO Y CRUELDAD DE LOS VENCEDORES ; QUE, EN VISTA DE ESTO, ES MÁS HONROSO QUE LOS QUE PUEDAN LUCHAR MUERAN VÍCTIMAS DE LA GUERRA, QUE NO VENCIDOS E INERMES SER DEGOLLADOS COMO UN REBAÑO : QUE ÉL EN NINGUNA OCASION LES HABRÁ DE ABANDONAR Y ESPERA QUE BAJO SU DOMINIO DARÁN LAS MISMAS PRUEBAS DE VALOR QUE DIERON EL AÑO ANTERIOR A LAS ÓRDENES DE BASET CUANDO OBLIGARON AL ENEMIGO A LEVANTAR EL CERCO Y RETIRARSE DESHONRADO. Con tales palabras excitó más los feroces ánimos y encendió sobre manera el odio contra los reales; y determinó defender, sin pactar, el pueblo contra el ejército vencedor. Además de los habitantes ordinarios había en la ciudad un crecido número de ladrones, reunidos de la costa de Denia, y que se habían refugiado en la ciudad para impedir la entrada en la provincia a los reales. Además había una escolta inglesa en la fortaleza, con escasa provisión de víveres y municiones para la defensa. Purroi, pués, se aprestó de antemano a defender la ciudad con los habitantes y ladrones en cuyo número y buenos deseos tenía más confianza que en sus armas y pericia militar. Habían cortado los caminos con profundos fosos que cercaron con grandes maderas puntiagudas que clavaron en su derredor. Casi todas las calles y entradas de la plaza estaban defendidas de esa manera. Pusieron guardia en muchos palacios e iglesias en cuyas paredes habían abierto agujeros, como de

un codo, para poder disparar desde ellos los fusiles, contra los enemigos que pasaran, logrando así estar seguros y ocultar los defensores. Con tal empeño se habían aprestado a la defensa haciendo fortificaciones en todas las calles, que para derribarlas fueron muchas veces insuficientes y flacas las fuerzas reales.

7. Convencido D'Asfeld de que no podía vencer a la ciudad con razones, pués que en vano había brindado la paz muchas veces, fija ante ella su campamento y manda cavar tierra y llevar grandes montones ante los muros y colocar y bombardear con pequeños cañones la muralla entre dos torres que hay a la parte occidental. Era muy lento el derribo por ser pequeños los proyectiles. Para que, pués, no pareciese que perdía el tiempo, y mientras se traían cañones mayores, manda atacar a una ermita, que había en un cerrito llamado Calvario, hacia el Saliente de la ciudad, con el fin de poder atacar a la ciudad desde alto por partes opuestas, si lograba apoderarse de aquel sitio. Pero aunque los soldados, recibida la orden, intentaron subir la colina y desalojar de la ermita al enemigo, fueron rechazados por la guarnición que había en ella, perdiendo en la refriega al valiente y esforzado joven valenciano Juan Martorell, jefe de la expedición, y 17 soldados más. Al día siguiente, para purificarse de la mancha de cobardes, con que creían haberse contaminado el día anterior, emprenden de nuevo el asalto. Caen algunos de los más valientes; pero sin embargo, animados con sus mutuas exhortaciones, logran llegar a las puertas de la ermita; mas tal es la lluvia de balas que cae sobre ellos mientras intentan quemar las puertas rociadas al efecto con petróleo, que se vieron obligados a volver la espalda sin conseguir su propósito. Entre tanto avanza el ataque de la muralla con los cañones traídos de Villena y lanzando en ellos las granadas de piedra llenas de pólvora (que dijimos habían horadado los defensores de la fortaleza de Montesa) lograron que los que trabajaban en la muralla, no teniendo lugar seguro, se retirasen. Mas no consiguieron con esto los reales todo lo que intentaban; porque venciendo en los sitiados

la pertinacia al miedo y amontonando toda clase de materiales, habían construido otro muro y cavado otro foso, para quitar a los soldados la esperanza de entrar en la población.Por tanto, emprendiendo un género no admitido de ataque, los soldados ocultos con los montones de tierra citados,llegan a las torres sin ser vistos y horadándolas mientras que los paisanos estaban al otro lado, llegan en silencio a sus almenas. Y colocados y dirigidos sin tardanza desde allí los cañones contra los enemigos, empieza el ataque, y asustados con esta inesperada persecución, huyen de la muralla. Colocan los demás cañones en las ruínas del muro y con ellos se abren camino por el recién construido; ciegan el foso con la tierra, piedras y cadáveres que encuentran a mano; y destruyen todo lo que podía retardar la victoria. Penetran en algunas casas y desde ellas acometen a los paisanos, que se resistían desde los templos. Los reales, pués, meditado el plan y con los cañones a la cabeza, recorren las calles divididos en tres grupos, pues los rebeldes, cuando fueron desalojados de los muros, se refugiaron unos en los Agustinos, otros en Santa Tecla y el resto en los Franciscanos. En tan graves circunstancias, compadeciéndose D'Asfeld de la suerte de aquellos desgraciados, manda de nuevo un emisario (lo que ya había hecho muchas veces en vano desde el principio del asedio) intimándoles : QUE PUES VEÍAN SU DIFÍCIL SITUACIÓN, SE RINDIERAN; PROMETIÉNDOLES, SI LO HACÍAN, LA AMNISTÍA DE LO PASADO Y LA IMPUNIDAD DE TODAS LAS FALTAS. Escribió tres ejemplares de esta misiva, uno para que se lo entregasen a Purroi, otro a los Magistrados y el tercero para que le dejase car, como sin advertirlo, entre la multitud. Pero con todo esto no consiguió persuadir a los que tan obstinados estaban en su daño. Es más: mandó pregonar Purroi que nadie hablara en lo sucesivo de rendir la ciudad: EL QUE HICIERE LO CONTRARIO, SEA CASTIGADO CON LA MUERTE. Y no se quedó esto en palabras; pués que mandó ahorcar a Pedro Mollá y Joaquín Peris, dos honrados plebeyos, porque se decía que se inclinaban a los Borbones y se condolían de la ruina

que amenazaba a la patria. Viendo, pués, D'Asfeld que era inútil cuanto gestionaba en ese sentido, manda movilizar los cañones y las tropas para desalojar de su posición a los rebeldes. Los que estaban en el Convento de los Franciscanos, viéndose cerrados en estrecho círculo y que peligraban si huían, se acogieron a toda prisa a la fortaleza. Los de Santa Tecla resisten con denuedo. Mientras que se bombardean las paredes de este templo, los soldados franceses que se dirigían por otra calle a los Agustinos, viendo las barricadas que en todas las calles habían construido los setabenses, se detuvieron perplejos, no determinándose a pasar, por temor a una emboscada. Pero abiertas las puertas del convento por un fraile, y advertidos por él los franceses de que los rebeldes se habían marchado a la ciudadela (así llamaban al ángulo más apartado de la ciudad, que estaba fortificado a la antigua) avanzaron las tropas para ocupar la plaza de los Agustinos. Y habiendo entrado en ella, se encontraron a la puerta del convento a los frailes, que como partidarios del Rey nada temían. Mientras estaban las tropas en la plaza, hacen una descarga los rebeldes desde el inmediato muro de la ciudadela y hieren a algunos soldados y matan al jefe. Irritados los soldados con esta acción, y creyendo que se les había acometido desde el convento, descargan contra los que estaban a las puertas y matan a 10 frailes, a quienes la inocencia, madre de la seguridad, había sacado del convento, y a 62 de los infelices que en él se habían refugiado como en lugar sagrado. En tanto los cañones habían abierto una gran brecha en los muros de Santa Tecla, por lo cual los rebeldes, desconfiando de aquel lugar y creyendo que no podían permanecer sin peligro mucho tiempo en él, después de una heróica defensa, le abandonaron y fueron a refugiarse con los demás a la ciudadela. Se luchó mucho tiempo, no tanto con fruto como con mala idea: pués era tal la rabia y odio que llevaba a los rebeldes a la venganza, que como fieras rabiosas mataban al enemigo, sin atenderse a sí mismos, como si quisieran vengarse aún a costa de su propria vida. De esta

manera los reales pudieron someter a viva fuerza a aquella ciudad el día 24 de Mayo, después de haberla atacado por espacio de 21 días y haber perdido cerca de 500 soldados y muchos heridos. De los rebeldes se decía que habían muerto 270.

8. Después de esto, como Valencia había sido ya admitida a la amistad por el de Orleans, se mandaron algunas tropas de la guarnición, que había en ella, a sitiar a Alcira, que se hallaba custodiada por dos cohortes de tropas extranjeras. Ocupan, pués, los leales el campo de la parte acá del río hasta el convento de San Bernardo, y no consienten que salga nadie del pueblo. Al mismo tiempo Mahón (a quien D'Asfeld había mandado allí con parte de las tropas que atacaron a Játiva) empezó a bombardear desde la orilla opuesta del río las torres que protegían a la puerta. A los pocos disparos se derrumba gran parte de una de ellas, envolviendo en sus ruinas a los defensores y un cañón colocado en su altura. Afectados sobre manera los defensores con este contratiempo, se entregaron a Mahón al quinto día de asedio, en condiciones poco honrosas.

9. Pero volviendo a hablar de Játiva, me parece conveniente decir que tal era la escasez de pólvora que tenían sus defensores pocos días antes de ser acometidos, que ya habían determinado rendirse, si en breve tiempo no se les socorría esa necesidad. Cuando en tan apuradas circunstancias se hallaban, vino oportunamente, aunque mejor sería que no hubiera venido, José Marco, llamado el Patibulario, matón muy conocido y jefe de los ladrones, con 400 compañeros, trayendo desde las costas de Denia 20 acémilas cargadas de todo lo más necesario a los sitiados. El tal Marcos pudo entrar de noche en la Ciudad con sus compañeros y cargamento, por descuido de los reales. El pueblo, que de ordinario se alimenta de la fama, ayudado con estas pocas fuerzas, cobró nuevos bríos. Y guiado entonces por las animosas palabras de Purroy, no quiso volver a oir hablar de rendición ni dejó de resistir hasta que fué arrojado calle por calle desde la ciudad,

fuera de la ciudadela. Mientras esto sucedía, D'Asfeld, llamadas las tropas que habían rendido a Alcira, determinó atacar la fortaleza de Játiva, que estaba en poder de los ingleses, y al efecto colocó dos cañones en el cerrito del Calvario, dirigiéndoles a la puerta. Y no habiendo cesado de disparar en dos días, y próxima a derrumbarse la fortaleza, se apresuraron los sitiados a rendirse según lo deseaban. Consiguieron pues, una tregua de 22 días para esperar refuerzos, ofreciendo, si no llegaban, entregar la fortaleza pasado el plazo. El pueblo habiendo pasado a la intemperie aquellos tres días entre la ciudad y la fortaleza, se entregó a discreción del vencedor y volvió a sus casas. Marco con sus ladrones y 200 jativenses huyó por la puerta principal de la fortaleza con la misma facilidad con que había entrado. Por todos los tres días había sido destruído en la ciudad lo sagrado y lo profano con suma crueldad. Después, cuando volvieron los habitantes a sus casas, fueron maltratados malamente por las tropas y despojados de la ropas y alhajas que se habían llevado en la fuga. A estos males y como corona de todos ellos, hubo que añadir el de la emigración, porque habiéndose ordenado que únicamente quedaran en la ciudad los afectos al Rey, los demás habitantes, juntamente con los frailes, fueron conducidos a Castilla escoltados por un escuadrón de caballería francesa. En este viaje muchas mujeres y ancianos perecieron víctimas de las molestias del camino y la tristeza. Las monjas, convenientemente escoltadas, fueron conducidas a Valencia a los conventos. Finalmente los ingleses y Purroy, que al ver desesperadas las cosas, se habían acogido a la fortaleza, pasados diez y ocho días, la abandonaron sometiéndose bajo las mismas condiciones que los de Alcira. Entre los de la fortaleza había algunos nobles con sus familias, y como nada se había pactado sobre su seguridad, fueron encarcelados. Hecho todo esto y evacuada por todos sus habitantes la ciudad, José Chaves, Coronel de una cohorte, la incendió por orden de D'Asfeld, el día 17 de Junio. Pudo sin embargo Gilort conseguir de D'Asfeld que se

respetasen los templos; pero aunque no se les puso fuego, algunos fueron devorados por las llamas de los edificios vecinos. Solamente quedaron en pie de aquella agradable y populosa ciudad unos 80 edificios, que fueron respetados por la fidelidad que sus dueños guardaron al Rey. Aquel campo fertilísimo, así como todos los demás bienes de los rebeldes fueron agregados al fisco.

10. Mientras esto sucedía, Berwick, que se había adelantado hasta Tortosa, manda por el teniente francés Zabadía que las tropas confiadas a D'Asfeld marchen por Sagunto a Teruel; ya para que (según se decía) los rebeldes de Teruel, que no se sometían aún, viendo sometido a Aragón, se sobrecogiesen al ver las tropas, ya también (y esto me parece más acertado) porque se creyó que aquel camino era mejor para trasportar con acémilas hasta Lérida once cañones. D'Asfeld, en tanto, con el resto de la tropas y otros tantos cañones, determinó, muy prematuramente, atacar a Denia. Fué una determinación prematura, porque aparte de que carecía del necesario instrumento de asedio, es tan abrasador el estío en aquella región y tan insalubres las aguas, que más que perjudicar al enemigo parece que con esto intentaba perjudicar a sus tropas. Se empieza el asedio, defendiéndose heróicamente los sitiados, que se habían aprestado perfectamente para ello, proveyéndose de muchos cañones, como si fueran a luchar por la religión y la patria. Gobernaba la ciudad el murciano Diego Rejón, que como prófugo había determinado defenderla hasta la muerte. Abierta una brecha en la muralla por dos cañones, ordena D'Asfeld, sin explorar el peligro de las defensas que los sitiados pudieran haber hecho en el interior, que penetren por ella las tropas. Se disponen los soldados al asalto; pero parte de ellos caen en la misma entrada víctimas de las balas del enemigo : otros caen en los fosos que el enemigo había abierto, y los restantes, después de arrojar contra el enemigo las pocas bombas que llevaban, asustados por los sucesos, vuelven la espalda. Entretanto la estación y las malas

aguas extendieron la peste entre las tropas : y además se encontraban tan rodeados por los ladrones y campesinos armados, que ni aún a los prados y abrevaderos podían llevar los caballos sin una buena escolta. De aquí que, estenuadas las pocas tropas y diseminadas para defenderlo todo, eran impotentes para rendir la ciudad. Así es que cansado el francés por estos contratiempos, después de apresar y ahorcar algunos ladrones, levantó el cerco y distribuyó parte de las tropas en los caseríos inmediatos a Denia, para que tuviese con ellas cerrado al enemigo Mahón a quien se las confió; y el resto las distribuyó por los pueblos del interior.

11. Por este tiempo se mandó a los valencianos, bajo pena de muerte, que entregaran las armas, lo que llevaron tan mal que presentaron muy pocas, destruyeron algunas y ocultaron las demás por el peligro de una guerra. Pero D'Asfeld, que había regresado a Valencia después del fracaso de Denia, manda registrar las casas : y habiendo encontrado una pistola en casa de un librero, le mandó ahorcar inmediatamente. Asustados e indignados al mismo tiempo, los valencianos, en aquella misma noche destruyeron y arrojaron así a la calle las armas que se conservaban ocultas. Se vuelve a mandar de nuevo por pregones, que entreguen las armas, ofreciendo no castigar a los que hubiesen desobedecido las órdenes anteriores. Buscadas ya todas, se permitió únicamente su uso a los nobles y a los plebeyos que fuesen amigos del Rey, para que se defendieren en caso necesario.

12. Por aquellos mismos días empezó a extenderse un mal que por su novedad causó estupor y asombro en todos; pués temerosos antes de que la guerra todo lo habría de devorar (y como muchas veces el término de una desgracia suele ser el principio de otra que le sigue) estaban ahora como atónitos esperando el resultado de la nueva calamidad. Habían empezado a venir de Castilla algunas langostas rojas, plaga de los sembrados, viéndoselas después en inmensos bandos, que como inmensa nube ocultaban el sol y lo talaban todo. Y tal era su furor por devorar,

que no dejaban nada de cuanto encontraban al paso, destruyéndolo instantáneamente. De aquí la nueva causa de temor, pués que aseguraban los monumentos de los antepasados, que muriendo muchas de ellas en la playas, viciaban el aire y producían la peste. Por eso pusieron todo su cuidado los agricultores en extinguirlas; y cuando en la primavera se reunían para depositar sus larvas, las quemaban en grandes montones. Se creía sin embargo que sin el auxilio divino sería imposible concluir con aquella calamidad, mayor que otra ninguna : y así sucedió, en efecto, porque en breve, con gran admiración de todos, desaparecieron instantáneamente, cuando era tan excesivo su número que cubrían al suelo.

13. Por este tiempo varias gavillas de ladrones ocupaban los caminos, causando gran perjuicio a la ciudad, porque interceptaban el paso de los víveres : pués que todos los campesinos revoltosos y arruinados, no temiendo peor suerte que la que tenían, habían tomado las armas y deseosos de robar, se habían esparcido por los caminos. Una compañía de soldados mandada en su persecución, dió alcance a muchos forajidos y les ahorcó, dejando sus cuerpos suspendidos de las ramas de los árboles, para que su presencia sirviese de escarmiento a los demás. En vista de esto, aquellos criminales se acogieron a lo más escarpado y oculto de los montes, para poderse salvar mejor en el caso de ser perseguidos en alguna de sus excursiones. Hay en aquella provincia una sierra llamada Espadán, célebre por lo escarpada, y Purroy, evadiéndose de la guardia militar que le conducía a Cataluña, se había refugiado en ella con algunos soldados portugueses y extranjeros, confiando en la buena voluntad de sus habitantes. Se había acogido también a aquellos lugares poco tiempo antes un apóstata franciscano, italiano de nación, que se erigió en capitán de una fuerte cuadrilla de ladrones que allí había. Estos molestaban continuamente a los pueblos que habían vuelto a la obediencia del Rey, impidiéndoles todo trasporte; y cogiendo en sus emboscadas casi todos los convoyes, pués

conociendo perfectamente aquellos lugares, sorprendían a los ignorantes conductores castellanos, hacían huir a los soldados que escoltaban la caravana, y después de robarla se iban, por sendas tortuosas y solo para ellos conocidas, a lo más escondido y áspero de la sierra. Queriendo, pués, D'Asfeld, evitar estos males, dió las órdenes oportunas en toda la provincia. Dió a los pueblos que habían sido fieles al Rey las armas que quitó a los desleales; distribuye en diversos sitios caballos e infantes que unidos a los paisanos armados, prestaban muy buenos servicios, y tanto consiguieron, que los ladrones no se atrevieron ya a salir de sus inaccesibles guardias.

14. Entre las cosas que no creemos oportuno pasar en silencio, figura el hecho siguiente : Cantero, a quien ya hemos citado, vuelto a Sagunto, después de la batalla de Almansa, fué nombrado Gobernador de la ciudad, para que unido a los campesinos armados apartase de aquella región a los ladrones que merodeaban impunemente, y sobre todo a aquel famoso apóstata que se decía audazmente descendiente de la nobilísima familia napolitana de los Carafas. Yendo, pués, en persecución de éste, llegó cierto día a un sitio en que debía esperar para reunirse con él el noble de Nules, Vicente Feliu, con su ala de caballería, para perseguir juntos a los ladrones. Viendo Cantero que no acudía Feliu a la cita, e impacientado ya por la tardanza, avanza imprudentemente a lo más áspero de la sierra e introduce temerariamente sus 40 saguntinos en el pueblecito de Ahín; y habiendo pasado tranquilamente la noche, luego que amaneció, empezaron a descargar los ladrones sus armas contra el pueblo, para asustarles si estaban desprevenidos. Los sitiados, que consideraban en ello comprometida su vida, se defienden valerosamente. Unos y otros luchan con denuedo hasta el mediodía; pero a esa hora, faltándoles ya la pólvora, sale a conferenciar el párroco del pueblo y ofrece a los ladrones bajo juramento, la rendición de los saguntinos, a condición de que no se les moleste; se rinden, pués, los sitiados, entregan sus armas a los ladrones, según estaba con-

venido, y ya desarmados les dejan marchar en libertad, sin que, contra lo que se esperaba, faltasen en nada a lo pactado, cosa verdaderamente extraordinaria. Los saguntinos, vueltos a sus casas después de la rendición, no pudieron nunca avenirse con aquella indigna derrota, deseando tomar desquite cuanto antes; pero muy pronto se les presentó ocasión propicia, pués se les mandó de nuevo tomar las armas, y unidos a los que habían venido de Puzol, Almenara y Nules, y dispuestos en cuatro grupos a cuyo frente iba Rahal con 100 caballos de Pozoblanco, emprendieron la persecución del enemigo. Penetran enseguida en lo más inculto de los montes y obligan a rendirse a los agrestes habitantes : los ladrones huyen y se recogen la mayoría en el pueblecito de Suera. Acuden allí en seguida los saguntinos; al fín, después de una heróica resistencia, desalojan a los ladrones e incendian el pueblo. Y cuando se preparaban los saguntinos a pasar adelante, ardiendo en deseos de venganza, contuvo sus ímpetus Rahal, mandando tocar retirada, e imponiendo a los moradores de aquellos pueblos una multa por su rescate, les admitió a su amistad.

15. Terminado este asunto, marchan a Vallehermosa, pueblo de Aragón y colindante con la provincia. Los habitantes, partidarios decididos del Archiduque, se negaban a volver a la obediencia del Rey. Por eso se habían refugiado a más de todas la gavillas de ladrones y de Purroy con los soldados extranjeros, los portugueses que escapados de la batalla de Almansa anduvieron primero escondidos en distintas partes de la provincia, molestando a todos los pueblos comarcanos, hasta que se acogieron a ese refugio. Y como no solo robasen y molestasen desde aquí a los pueblos limítrofes, sino que extendían sus rapiñas aún a los lejanos, imponiéndose por medio de terribles amenazas, decidieron reunirse allí para atacarles Nicolás Antonio Caracciolo, Marqués de Torrecuso, y Rahal, llevando el primero una cohorte de vascongados, de guarnición entonces en Teruel, y el segundo sus tropas y ocho compañías de granaderos de los

que guarnecían a Castellón. Llegó el primero Torrecuso, y sin esperar la venida de su aliado, que, habiéndose entretenido por el camino en tomar e incendiar a Espadilla (ocupada por los ladrones) no había podido llegar antes, atacó a Villahermosa, logrando los vascones perforar las puertas con machetes. Mientras estaban ocupados en esto,los enemigos mataron dos soldados, disparando por las aspilleras. Irritados con esto los vascones, redoblan sus esfuerzos y consiguen al fin entrar en la población. Pero temiendo ya su furor, huyeron en tanto por la puerta contraria los ladrones con los extranjeros y paisanos, refugiándose apresuradamente en los más escarpados montes. No hubieran podido lograr esto, si se hubiera rodeado el pueblo con las tropas que faltaron, según estaba acordado. Los vascongados destruyen e incendian con crueldad el pueblo completamente desierto.

16. Entre tanto los fugitivos, queriendo tomar venganza de los reales, se dirigen a Benasal, pueblo muy adicto al Rey. Sabedores sus habitantes de la llegada del enemigo, suplican por medio de un emisario a Rahal, que ya entonces se había unido a Torrecuso, que venga a prestarles auxilio; pero mientras llega el auxilio, incendian los enemigos las puertas del pueblo y le asaltan. Luchan con denuedo los habitantes por su religión y su patria, impidiendo al enemigo la entrada; pero al fin, desalojados los primeros defensores, penetra al fin el enemigo. Pero tal era la lluvia de balas y de todo género de proyectiles que desde las casas y escondrijos les descargaban los sitiados, que no se atrevieron a pasar más adelante. Luchan con empeño, creyendo que si resisten un poco más se habrán de apoderar del pueblo. Les rechazan los sitiados con increíble valor, aumentado por la desesperación, y al fin consiguen arrojar al enemigo maltrecho y sin dejarle lograr su intento y habiéndole causado doce bajas. Los sitiados tuvieron muy pocos heridos y tan solo una mujer muerta por un balazo. En vista de esto, Purroy convencido de que no podía ya merodear sin peligro, se retiró con los suyos a Morella, sin que se atreviera en lo sucesivo a salir de allí. Los

de Villahermosa, arrepentidos, aunque tarde, de su falta, mandan emisarios a suplicar a los jefes, que dignen admitirlos a su gracia, prometiendo en cambio ser fieles al Rey en lo sucesivo y no consentir que volviese a pisar su suelo un solo rebelde. Se les concedió el perdón y se les permitió volver a su pueblo medio incendiado y posesionarse de sus casas.

17. Al otro lado del Júcar en tanto, José Chaves, tomada ya venganza de los setabenses, marchó a someter a los pueblos rebeldes de la montaña. Y primeramente, reunidas las pocas tropas que estaban pasando el estío en los campos de Játiva, puso con ellas cerco a los rebeldes de Bocairente, que se componían de algunos pocos catalanes y los habitantes. Conseguida en breve la rendición, se concedió la paz a los moradores, y a los catalanes se les permitió salir con sus armas, y fueron transportados con una escolta a su país.

18. Levantando de aquí el campamento, puso cerco a Alcoy, ciudad muy populosa y bien defendida por su posición. Hizo esto porque además de que los de Alcoy eran partidarios de los austriacos, había allí guarnición de soldados extranjeros a los que se había unido una multitud de hombres perdidos, que molestaban con sus frecuentes excursiones y con todo género de incomodidades a Cocentaina y a todos los valles inmediatos, por ser afectos al Rey.

Viendo estos forajidos el peligro en que estaban, y viendo difícil evitar el castigo de sus maldades, se evadieron de tal situación, cometiendo un nuevo crimen. Simulan que no desean la lucha y que están dispuestos a rendirse, si dentro de breves días no tienen esperanza de ser auxiliados. Confiando Chaves en que no habrían de faltar a la tregua jurada, iba con frecuencia a la ciudad con muy escaso acompañamiento; pero en una ocasión, y cogiéndole de improviso los rebeldes ayudados por los ingleses y por el Gobernador de Alicante, sin respetar el juramento prestado, se apoderaron de él y le encerraron en la fortaleza de Alicante como prisionero de guerra. Pero el Duque

de Orleans se vengó de este hecho en la toma de Lérida, pués mandó apresar a Vilchs, lugarteniente del austriaco en la guarnición de aquella plaza, y le retuvo en las prisiones militares, hasta que le fuese devuelto Chaves (sorprendido por engaño); lo que hicieron no mucho después. Mientras esto se hizo, los sitiadores de Alcoy al ver preso a su jefe, levantaron el cerco y se distribuyeron en los pueblos inmediatos para impedir la salida al enemigo.

19. No mucho tiempo después, ocurrieron en Denia cosas dignas de mención. Viéndose privada la guarnición de esta ciudad de poder salir al campo, y obligados con gran molestia a estar encerrada dentro de la muralla, porque todos los sitios próximos estaban ocupados por los reales, para librarse de esta molestia hicieron una salida con sigilo algunos soldados, e invadieron de improviso el inmediato pueblo de Pego, donde residía un corto número de tropas reales. Estas, que estaban desprevenidas en las afueras, se entran inmediatamente al pueblo, y tomando las armas, empeñan una reñida lucha. Pronto al oir el ruído acudieron en su auxilio los soldados que estaban en los pueblos vecinos: y el enemigo, rodeado por todos, lograba defenderse a duras penas desde las casas del arrabal. Arrojado a viva fuerza de ellas, después de haber tenido muchos muertos emprendió la fuga. Algunos sin embargo no pudieron huir, y habiendo sido incendiada la casa en que se refugiaban, perecieron abrasados. Cuando esto sucedía, se aproximaban ya algunas brigadas de ingleses mandadas por el Gobernador de Denia en auxilio de sus compañeros; pero al ver tan vergonzosa derrota, y mostrándose más bien prudentes que nobles, volvieron pie atrás y regresaron a Denia. Los soldados que perseguían a los ladrones a estilo de cazador, lograron capturar a algunos de ellos, pués en el momento que sabían que se encontraban en alguna parte, acudían allí y les diparaban. Muchos murieron sin conseguir compasión con sus lastimeras súplicas; otros ahorcados de los árboles se les dejaba allí para que devorados

e rapiña, sirviesen de escarmiento a los demás: ..., de tal manera se les perseguía, que no podían ...ecer por allí esas clases de gentes. Viendo ellos esto, ...epusieron las armas, se rindieron a discreción, ofrecieron muchos de ellos no volver a rebelarse y en estas condiciones se les permitió volver a sus casas. Sin embargo muchos aún se refugiaron en las plazas fuertes del austriaco, yendo a ellas por conocidos escondrijos, con el fin de aguardar ocasión de poder acometer con éxito a los reales.

20. Sometidas en la forma que hemos dicho las fuerzas de los rebeldes al otro lado del Júcar, pero no sometidas sus voluntades, determinó D'Asfeld fortificar la parte de la provincia que cae hacia Tarragona, haciendo grandes trincheras en la ribera meridional del Mijares, cerca de Almazora, para que con el obstáculo de las trincheras y de la caudalosa corriente del río bastasen muy pocos soldados para evitar las irrupciones del enemigo en aquella parte de la provincia. Estas fortificaciones daban por resultado el que si se reunían allí las tropas, sería fácil obligar a los pueblos de aquella región (partidarios del Archiduque) a rendirse, porque si se distribuían las fuerzas, era imposible que pudieran oponerse a todos los enemigos, diseminados como estaban en una provincia tan vasta. Y así, mientras que la mayoría de las tropas acometía a los enemigos en la parte más lejana de la provincia, un puñado de soldados podía con estas trincheras tenerles a raya. Hizo, pués, venir operarios hasta del mismo Aragón, y empezaron a abrir un ancho foso desde la orilla del mar, construyendo a la vez una enorme trinchera, capáz de resistir el ímpetu de los cañones, hasta la falda de los montes que dividen aquella llanura. Dejan solo un paso para las tropas en Villarreal, echando sobre el foso un puente colgante con sus puertas y fortificaciones. Pusieron además en la trinchera estacas hincadas y con la punta aguzada hacia la parte del enemigo y tantas colocaron que casi se tocaban unas a otras; hicieron también de trecho en trecho algunos

castillos. Y si dura era la persecución del enemigo, no hacía guerra menos cruda la ira del Rey a las leyes de administración de la provincia; pués en castigo de la infidelidad, se cambió por Real Decreto el régimen de toda la administración de la ciudad y provincia. Fué abolido el derecho municipal e introducido el de Castilla, y por él empezó a ser regida la provincia, tanto por empleados valencianos como por castellanos. Fueron nombrados por Decreto Real los Seviros que antes eran elegidos a suerte : pocos meses después fueron suprimidos y se nombró tanto en la capital como en la provincia, un Regidor y un Corregidor (a usanza de Castilla), y finalmente fué hollada la antigua libertad valenciana y abolidos sus fueros (que le hacían semejante a una región independiente), y fueron en adelante los valencianos regidos por las leyes de Castilla, siendo inútiles sus clamores y reclamaciones. Y para que empezasen a echar de menos el bien perdido, fueron en seguida desterrados y encarcelados en la fortaleza de Pamplona, el Séviro Luis Blanquer y el Secretario de la Audiencia de provincia José Ortíz, personas ambas muy afectas al Rey. Y sufrieron este castigo, Blanquer por hablar en el Senado en defensa de la patria, con más libertad de la que se permitía en tan calamitosos tiempos, y Ortí por imprimir un memorial suplicatorio dirigido al Rey, en el cual exponía con toda claridad todo lo que la Magistratura valenciana había hecho antes y después del tumulto en obsequio del Rey, así como su constante fidelidad; culpando de los males acaecidos a la temeridad del populacho y a la debilidad del Virrey Villagarcía. Se les perdonó poco después y se les permitió volver a su patria. Entonces empezaron los valencianos a echar de menos la perdida libertad y sentir el peso del yugo de la servidumbre que la actualidad les oprimía. De aquí que en medio de las quejas generales, se oía hablar algunas veces de las causas de esta servidumbre y se decía : QUE CON RAZON SE OBLIGABA A LOS VALENCIANOS POR REBELDES A SUFRIR AQUELLA SERVIDUMBRE; POR NO HABERSE OPUESTO DE NINGÚN MODO A LAS REVUELTAS DE LA

PROVINCIA, CONSINTIENDO QUE SE FALTASE A LA FE DEBIDA AL REY, PORQUE ASÍ CONVINIESE A LA AMBICIÓN Y ENVIDIA DE ALGUNOS POCOS Y A LA ESTOLIDEZ DE LOS CAMPESINOS. A los males enumerados hay que añadir el que los jefes de las tropas de la ciudad (pués los soldados no lo querían) mandaron que las tropas fuesen hospedadas y alimentadas gratuitamente en las casas de los enemigos del Rey : y lo que sobre todo llevaban muy a mal era el que se buscase a los que más habían excitado a la rebelión y habían consentido de mala gana en la rendición, para apresarles y exigirles después, a algunos, dinero por su rescate. Algunos de estos fueron trasportados a los presidios de Africa. Se obligó a muchos frailes de todas las órdenes a mudar de convento. Por estas razones se censuraba entre el vulgo a los gobernantes de haber faltado a la fé jurada por el de Orleans en nombre del Rey, pués que en ella se había ofrecido la incolumidad de todos y el perdón de las pasadas ofensas. Sin embargo esto no extrañaba a los que discurrían un poco, pués sabían que esta clase de venganzas era muy común en casos semejantes, cuando ya se ha aplacado el tumulto por medio de las armas.

21. Con la misma altanería y orgullo se obligaba a los demás pueblos de la provincia a prestar gratuitamente víveres a los soldados, ocasionando de ordinario muchos disturbios entre el pueblo y los licenciosos militares. No se alojaba a uno sin que hubiera escándalo, riñas y aún muertes, como si cada soldado tuviese autoridad para vengar los agravios pasados. Los jefes no se compadecían de los infelices pueblos, al contrario, les trataban con soberbia y avaricia. El que quería verse libre de prestar bagajes penosos en la traslaciones, tenía que dar por ello dinero; y si alguno se quejaba de la arbitrariedad, se le causaban más molestias. Por lo cual excitados los ánimos y no muy afectos al Rey, no les faltaba para rebelarse de nuevo más que la ocasión oportuna.

22. Entre tanto y ya al terminar el otoño, después que el de Orleans había tomado a Lérida en el centro del enemigo, reci-

bieron orden las tropas, que durante el estío habían estado en los campos de Tortosa para tener a raya a los tortosenses, de marchar a Arés, trasladando (con gran molestia de los soldados como de las acémilas) los cañones por elevadas montañas y profundos barrancos, para ir a sitiar la fortaleza de Arés, refugio en la actualidad, de los ladrones.

Está este pueblo en la parte más elevada y escabrosa de la provincia, situado sobre un monte cuyas vertientes están hacia el Saliente y Mediodía, y en la cima, como si fuera un atalaya dispuesta para divisar lejanas tierras, está situada la fortaleza, muy bien construida, e inexpugnable si está defendida, por pequeña que sea la guarnición. Esta fortaleza, pués, pretenden atacar los franceses con un corto número de fuerzas, habiendo dejado las otras en Morella. Y por más que tomado en breve e incendiado el pueblo, se hizo más facil el ataque, sin embargo, como por la dificultad de aquellos lugares para emplazar bien los cañones fuesen inútiles cuantas descargas se hicieron contra los muros y torres por espacio de algunos días, desconfiados ya los franceses del éxito, recogieron los aparatos bélicos y levantaron el cerco.

23. De aquí marcharon a Morella, costándoles no menos trabajo el transporte de los cañones y allí se unieron a 8 cohortes y 1,550 caballos que había mandado el de Orleans. Fué constituído jefe de todas estas tropas el francés Marqués de Diarmes, que en cuanto vió la situación del pueblo, mandó acampar en la parte que llaman Roca del Pujol : y colocados en lo más alto 4 cañones, manda bombardear la parte del muro que une a la ciudad con la fortaleza; y para aterrorizar más a los defensores, colocando un cañón de grandes dimensiones y un mortero en un cerrito del otro lado del pueblo empezó a batir el muro inmediato. Era Gobernador de la población y de la fortaleza en nombre del austriaco el veterano castellano Lucas de la Puerta, teniendo a su disposición 700 soldados y ladrones, no muy bien armados. Había allí además de algunos Magistrados nombrados por el austriaco en Valencia, muchos nobles y gente media de

Valencia con sus familias, que temiendo el castigo de sus faltas y desconfiando de alcanzar el perdón, habían abandonado su patria y acogidos a esta plaza como lugar seguro. Los defensores, pués, aunque pocos en número y acosados por dos partes, no desfallecían, reparando sin cesar los desperfectos causados en la muralla y resistiendo con diligencia a los enemigos que se acercaban. Los reales, para quebrantar la arrogancia de estos hombres, retiran dos de los cuatro cañones y los colocan en otra parte del cerro, desde donde tirando oblicuamente pudieran herir al enemigo colocado en la muralla, sin que lo impidiesen las almenas. Aterrorizados los defensores por aquel nuevo ataque, y por la muerte de muchos compañeros, abandonan aquella parte del muro y la torre inmediata, que por haber sido minada empezaba a derrumbarse al ímpetu de los cañonazos; pero el General francés, que a todo atendía, viendo que por estar los defensores sobre él no podía arrojar escalas a la parte del muro existente para que subiesen los españoles, manda que estén dispuestas algunas compañías de franceses para que cuando sea volada la torre por la explosión de la pólvora colocada en la mina, penetren por aquella brecha en la población. Pero cuando con más afán empezaba la señal del asalto, desmayados los sitiados proponen la rendición, ofreciendo entregarse de buena fé si no reciben auxilio dentro del 5º día. Terminado el plazo, entregan la población y fortaleza a los reales y marchan a Cataluña a unirse al Archiduque.

Se encontró gran cantidad de víveres, tanto en el pueblo como en la fortaleza y también gran número de rebaños. Recreadas las tropas con ellos algunos días, marchan después a los cuarteles de invierno, dejando por gobernador de la fortaleza a Francisco Bustamante, hombre severo y perito militar, con una fuerte guarnición de españoles.

24. D'Asfeld, que había asistido a estas operaciones, marchó a Valencia llevando consigo unos 10,000 caballos e infantes, que acuarteló desde Castellón hasta Alcoy, para que invernasen,

retirándose él a la ciudad. Y sin tardanza ordena, aún en el mismo invierno, que se disponga y transporte todo lo necesario para el ataque de Alcoy y que vayan allí algunos escuadrones para unirse con las tropas que Mahón tenía acuarteladas por aquellos pueblos después de la destrucción de Játiva. Se confió al mismo Mahón el mando de esta expedición. El pueblo, a más de lo fuerte que era por su situación, estaba ocupado por sus habitantes armados y una fuerte guarnición de soldados y valientes ladrones, al mando de un Coronel castellano que se había pasado al Austriaco. Está situado Alcoy entre Alicante y Denia sobre un cerro elevado que domina profundísimos barrancos. Una sola entrada, que habían perfectamente fortificado, daba acceso al arrabal de los Franciscanos. Cavaron un profundo foso y construyeron en el interior baluartes que les protegiesen, colocando en ellos maderas sobresalientes y puntiagudas y coronándolas de almenas. Los soldados reales caminando por sendas difíciles, cuyo aspecto horrorizaba y cuya aspereza ofrecía dificultad al tránsito, subiendo unas veces a la cumbre de elevadas montañas, bajando otras a profundos y embarazosos valles, sin orden ni concierto y con gran peligro de caer en alguna emboscada del enemigo, y maltrechos finalmente por la inclemencia del tiempo, pudieron llegar a duras penas a la población.

Mahón, pensando en buscar buenas posiciones, ocupa en seguida un convento abandonado de sus moradores, inmediato al arrabal y muy a propósito para colocar los cañones. Colocados estos en breve y disparados contra la puerta, quebrántanla pronto; pero era tanta la habilidad de los defensores en fortificar, que creyendo los sitiadores que nada habían conseguido con la fractura, trasladan los cañones e intentan destruir un lienzo de muralla. Mas el asalto presentaba muchas dificultades, porque no habían cegado el foso y no podían subir a lo alto del muro sin escalas.

Los cañones habían hecho poca mella en el muro y era necesario traspasar los lienzos que todavía no habían sido derrumbados.

Impaciente Mahón por la tardanza, arenga a sus soldados y les dá la señal de asalto en las primeras horas de la noche. Recibida la orden, sin horrorizarles el peligro, toman las escalas y se aproximan al muro.

Se lucha por ambas partes con denuedo; pero siendo las escalas aplicadas al muro más cortas de lo necesario, se ven obligados los sitiadores a desistir de su inútil empeño, después de haber perdido ciento cincuenta de los más valientes y haber tenido muchos heridos. Pero para quebrantar la audacia y bríos de los defensores, envalentonados con estos sucesos, manda Mahón colocar los cañones en una prominencia, no para atacar de frente a los muros, sino oblicuamente, con el fin de alejar de ellos la multitud que les coronaba. De esta manera evitaba el que pudieran arrojar a los soldados cuando se renovase el asalto.

Este fué otro mal que casi obligó a la desesperación a los sitiados. José Marco, a quien antes hemos citado, salió de Denia con 400 ladrones a prestar auxilio a los sitiados y a llevarles pólvora, de que estaban muy necesitados. Llegando, pués, a los lugares inmediatos, viendo que no podía burlar la vigilancia de los centinelas y que por todas partes tocaban alarma, se vió obligado a huir, para no caer en manos de los soldados que le perseguían con empeño. Arrojando, pués, los sacos de pólvora, se dispersaron todos, exceptuando algunos que por ser más ágiles y determinados pudieron llegar al pueblo trepando por escarpadas rocas. Después de esto, Mahón aconsejó a los sitiados por medio de un emisario, que desistiesen de la lucha, enseñándoles lo que deberían hacer para que no alucinándose con la vana esperanza de auxilio, pagaran después con más dureza las penas de su tenacidad : que se rindiesen cuanto antes, si querían hacerse acreedores a su clemencia. Recibida esta orden, y para que la tardanza no fuese perjudicial a los vencidos, en el mismo día, que fué el 9 de Enero del año 1708, se entregaron asimismo y el pueblo a discreción del vencedor. Los ladrones, no con-

fiando en las palabras de Mahón, huyeron todos aquella misma noche. El Comandante y todos los ingleses y castellanos de la guarnición, fueron conducidos con una escolta a Almansa y encarcelados allí. Se exigió a los Alcoyanos 8,000 escudos por su rescate.

Disgregándose de aquí algunos escuadrones de caballería, ocupan en seguida a Penaguila, pueblo muy fuerte por su posición, habiéndose rendido inmediatamente sus habitantes.

25. Mahón, mandando los soldados a los cuarteles de invierno, permaneció allí algunos días con una fuerte guarnición hasta que, mandado por el Rey embarcar en unión de ocho cohortes con rumbo a Sicilia, dejando allí a Tomás Salgado, hombre diligente, Coronel de la Legión palentina, con una buena escolta para la defensa del pueblo, vino a Valencia, y marchando después a Cartagena donde le esperaban ya las tropas que habían de embarcar, se hicieron a la vela.

26. Los ladrones, viendo que por tierra no les quedaba ningún lugar seguro, marchan todos a Denia y ruegan al Gobernador que les admita dentro de los muros; pero mandados salir de aquí por no creerles útiles, unos marchan a Alicante, otros a un pueblo muy bien fortificado llamado Villajoyosa y situado entre Alicante y Denia, y así que por algunos días hubo tranquilidad.

27. Había llegado en tanto a Valencia Berwick, condecorado recientemente por el Rey con los títulos de Duque de Liria y Jérica en premio de la victoria de Almansa: y dispuestos o arreglados con el Gobernador de la ciudad los negocios más urgentes de la provincia, marchó a revisar las fortificaciones que se construían en Alcira. Marchó desde allí a Játiva a estudiar el modo de construir de nuevo la ciudad, volvió en breve a Valencia, y después marchó a Aragón a arreglar unos asuntos y finalmente a Francia llamado por el Rey Christianísimo para intervenir en otros asuntos de la guerra. Mandada reconstruir Játiva por orden del Rey, se la dió el nombre de San Felipe.

Emprendieron esta obra los antiguos colonos mandados reunirse allí y a quienes después de constar su vuelta a la obediencia del Rey, les fueron restituidas sus fincas y casas; los demás que eran afectos al Archiduque andaban dispersos con sus familias, arrastrando una vida miserable después que vinieron de Castilla, adonde se les había obligado emigrar. Sus fincas fueron confiscadas y entregadas después a aquellos extranjeros que se distinguieron en el servicio del Rey, como en premio a sus acciones. Los bienes eclesiásticos fueron causa de muchos disgustos y pleitos difíciles de solventar, porque los que los poseían en nombre de las Congregaciones, querían seguir cultivándolos, oponiéndose a ello los nuevos poseedores.

28. Vagaban impunemente los ladrones por la parte de Tarragona en que no había soldados, y tan cruelmente perseguían a aquellos que manifestaban de alguna manera su afecto al Rey, que muchos se vieron obligados a huir con sus familias a Peñíscola o a los cuarteles militares en busca de asilo. Por esto Alcanar, pueblo de la costa, partidario del Rey, fué casi abandonado por sus moradores y destruído cruelmente por los ladrones. Echevarría, que continuaba en Peñíscola, en donde había gran provisión de víveres, suministró benignamente alimentos en todo el Invierno a los que se habían refugiado allí. A tal extremo había llegado la crueldad de los ladrones que no pudiendo ser rechazados por los pueblos, porque estos habían entregado las armas por orden de D'Asfeld, penetraban con suma facilidad aún en los pueblos más crecidos, y sin que nadie se lo impidiera sacaban a los que les parecía, y a unos les ahorcaban por ser partidarios del Rey, a otros les colgaban de los árboles o echándoles un lazo les arrastraban sin dejarles hasta que, o daban una fuerte cantidad por su rescate, o morían estrangulados. Y viéndose obligados a prometer y entregar en el acto una fuerte cantidad, unos vendían sus fincas y después de haberles robado todo, les permitían marcharse. Hacía de jefe en aquella región Carafa, de quien ya hemos hablado. Recorriendo éste aquellos lugares

en cierta ocasión con 24 compañeros, entró en Torreblanca, pueblo próximo a Peñíscola : Precisamente, entonces, se acercaron a aquel pueblo 25 caballos españoles, que se dirigían a Peníscola, y temiéndose alguna emboscada de los ladrones, preguntan a una anciana que habían encontrado por casualidad en el camino, si había ladrones en el pueblo; y habiéndoles contestado, que estaba Carafa con algunos pocos compañeros, ocupan la única puerta del pueblo con sus caballos. Advertido esto por Carafa, toma al momento las armas y llama a grandes gritos a sus compañeros que estaban jugando a la pelota; acometiéndole con brío el jefe de la caballería, le decapitó. Algunos son muertos en la fuga antes de poder llegar a la Iglesia y los que se habían librado de los caballos y habían podido llegar a la iglesia, fueron en ella degollados sin consideración al lugar. Once que habían sido sacados de sus escondrijos y llevados a Castellón, fueron fusilados unos, y ahorcados otros. Con este hecho se reprimió algún tanto aquella peste y por algún tiempo estuvieron ocultos en los más apartados lugares.

29. Casi en los mismos días habían empezado los ladrones a ocupar de nuevo las montañas de Denia, y comprendiendo que la fortaleza de Guadalest era un refugio seguro para el caso de que tuvieran algún contratiempo en sus excursiones, intentaron tomarla por sorpresa. Está la fortaleza dominando al pueblo situada sobre una roca que ofrecía difícil ascenso, y la custodiaban algunos soldados no muy diligentes en hacer guardia. Convenidos, pués, los ladrones con sus amigos del pueblo, aprovechando la oscuridad de la noche, suben en silencio a la fortaleza y ocultos con el edificio esperan la alborada. Advirtiéndolo tarde los soldados, y viéndose rodeados por los ladrones, desfallecen y entregan torpemente la fortaleza; cuando estaban registrándolo todo los ladrones, estalló gran cantidad de pólvora, bien porque algún soldado desesperado la prendiese fuego, o debido a la casualidad (lo que entonces no pudo averiguarse), y volando parte de los edificios, mataron a muchos ladrones y soldados. Los ladrones

pretestando que hubiera sido una emboscada, acometen a los prisioneros, matan a casi todos, logrando evadirse algunos huyendo ligeramente. Sabido esto, se apresura a venir con parte de las tropas Tomás Salgado, que como hemos dicho estaba en Alcoy; pero no atreviéndose los ladrones ni aún a aguardar su venida, abandonan la fortaleza y huyen. Este, recobrando la plaza y dejando guarnición en ella, se volvió a Alcoy.

Los ladrones, no desfalleciendo por tantos contratiempos, emprenden una guerra muy cruenta y decidida.

Aquellos ingenios pertinaces y extraviados, nada dejaban por intentar, aunque sabían que había de ser más triste su condición rebelándose que sometiéndose al Rey, cuyo odio les hacía creer fácil el negocio más arduo. Semejantes a los locos iban como desesperados adonde les inclinaba su furor. Determinan, pués, invadir a Finestrat para que perdiendo el miedo de los reales, que les tenían como acorralados, pudiesen vagar más libremente y tomar venganza de las derrotas sufridas. Está el pequeño pueblo de Finestrat entre Denia y Villajoyosa, al pie de un monte en cuya cumbre hay una antigua fortaleza defendida más bien por la naturaleza que por el arte. Era Gobernador de esta fortaleza el valenciano Simon Cavot, ardiente partidario del Rey, teniendo a sus órdenes 50 soldados de la leva de la provincia y algunos paisanos armados: Mahón, teniéndo en él, suma confianza, le había encomendado este cargo. Los enemigos, creyendo perjudicial esta plaza, deseaban ardientemente el tomarla. Los ladrones, pués, mandaron a la vista de la fortaleza seis compañías el día 28 de Abril, con el fin de que ocuparan los lugares próximos y fijaran el campamento; pero los defensores, para reprimir la audacia e intentos del enemigo, dando claras pruebas de su valor, salen de la fortaleza, y encaminándose al pueblo, acometen a aquel ejército, que únicamente en amenazas y no en fuerzas les superaba. Mas no consiguiendo esto por más que pelearon partinazmente dos días, llega Baltasar Martín, comandante de Villajoyosa, con 36 caballos y otros

tantos soldados extranjeros y una multitud de ladrones, para unirse a la vanguardia y trabajar con ella. Después de excitar a todos en una arenga, empiezan a combatir a los defensores. Estos, convencidos de que en lo sucesivo no podían igualar al enemigo, y para no verse obligados por su temeridad a entregar la plaza que custodiaban, abandonando el pueblo, empezaron poco a poco a regresar a la fortaleza. Invaden al fin los enemigos, y apoderados del pueblo casi al mediodía, dirigen contra la fortaleza cuatro morteros que con otros instrumentos bélicos había traído Martín. Desde aquí bombardearon día y noche la fortaleza en los dos días siguientes. A la salida del sol del tercer día, hacen señal los enemigos : atendidas por los sitiados, sube a la fortaleza un corneta de órdenes con una carta en la que se decía : QUE SI LOS SITIADOS QUERÍAN MIRAR POR SU VIDA, ENTREGASEN LA FORTALEZA, Y PARA HACERLO SE LES CONCEDÍA MEDIA HORA DE TREGUA PARA QUE MEDITARAN. PERO QUE SI OBSTINADOS PERSEVERABAN EN SU SENTENCIA, LLEVARÍAN EN SEGUIDA CAÑONES DE BATIR, Y TOMADA EN BREVE LA FORTALEZA, SUFRIRÍAN LA MISMA SUERTE QUE LA GUARNICIÓN DE GUADALEST, DEGOLLADA POCO HACÍA SIN COMPASIÓN. A lo que contestó Simón : QUE TENÍA PARA DEFENSA DE MUCHOS DÍAS VÍVERES Y ARMAS CON QUE CONSERVAR PARA EL REY LA FORTALEZA. Y QUE NO CREYESEN QUE AMABA TANTO SU VIDA QUE NO PREFIRIESE MÁS BIEN ENTREGARLA POR EL JURAMENTO Y LA FIDELIDAD DE SU REY, ANTES QUE, DESPRECIANDO LOS DERECHOS DIVINO Y HUMANO, CONSERVARLA DESHONROSAMENTE POR MEDIO DE UN PACTO VERGONZOSO. Recibida esta contestación, manda Martín que se bombardée con más fuerza la fortaleza para que se sobrecojan los sitiados al verlo, o depongan su ferocidad al ser de esta manera acometidos. Responden los sitiados con una continuada descarga de granadas, dispuestos a morir honrosamente luchando como valientes, antes que, mirando por su vida, caer en poder de los ladrones por vergonzosa rendición. Y para no dejar de intentar cosa alguna para conservar la fortaleza, descuelgan al anochecer dos

soldados con unas sogas y les mandan que vayan a notificar a Salgado, que estaba en Alcoy, el peligro en que se encuentran. En el camino se encuentran a Severino Soto, segundo Coronel de la cohorte palentina, mandado por Salgado con 230 caballos y 300 infantes a prestar auxilio a los sitiados. Vueltos con ellos los emisarios, a las 4 de la mañana hacen seña a los centinelas que el Comandante de la fortaleza había puesto en la muralla, manifestándoles que llegaban los socorros. Sabido esto, salen los sitiados una parte de ellos a las órdenes de Marcelino Morante, Sub-prefecto de la fortaleza, ocupan posiciones entre ésta y el pueblo; otros guardan la puerta del Alcázar, y otros 30 con el valiente Comandante a la cabeza, invaden el pueblo ocupado por los enemigos. Estos, cogidos de súbito terror, dejan el pueblo y vuelven al campamento, después de haber perdido algunos de los suyos. Apenas arrojados del pueblo, al ver huir su caballería, comprenden que vienen los reales en auxilio de los sitiados. Cogidos, pues, entre dos fuegos, arrojan los ladrones las armas y huyen a sus conocidos escondrijos; mas los soldados que estaban dentro del edificio, aunque pocos en número, resisten con valor a los vencedores. Mas perdida la esperanza de poderse defender, después de recibir algunas heridas, se rinden a discreción de los vencedores. Terminada ya la lucha, llegan las tropas auxiliares, por miedo a las cuales habían desmayado y huido los enemigos. En estas escaramuzas murieron Marcelino Morante y un soldado, y hubo tres heridos. De los enemigos murieron 30. Fueron apresados los infantes con su abanderado : 20 ladrones con el jefe de la expedición, Baltasar Martín, fueron también apresados; y cayeron en poder del vencedor los morteros de bronce con todo el material de guerra y la impedimenta. Después de esto los reales demolieron los edificios y destruyeron un depósito de nieve que los alicantinos conservaban no lejos de allí, por hacerles todo el daño posible. Los cautivos militares fueron transportados a Castilla, los ladrones ahorcados, terminando de esta manera sus maldades.

31. No causaban menos molestia a la provincia los piratas, merodeando por todos los puertos y costa. Tenía la culpa de esto la negligencia de los reales, que no habían puesto fuerzas navales para defender las costas de la provincia. De aquí que los piratas recorrían libremente el mar, y sin fijarse en si eran amigos o enemigos, robaban todas las naves indistintamente, y haciendo frecuentes desembarcos, todo lo llenaban de terror y de desorden. Arribando en cierta ocasión algunas naves mercantes de Francia y Cerdeña, al instante se dirigieron los piratas a ellos a toda vela: los marinos, arrojando gran cantidad de trigo y temiendo la crueldad de los piratas, a toda prisa se encaminan hacia la costa para estrellarse en ella. Pero conocida por los piratas la idea de los marinos, antes de que llegaran a tierra dirigen a ellas su rumbo, comprendiendo que podían dar alcance a la última; estrellada ésta en la costa y ciegos los piratas en su persecución, encallan también. Después, reinando un fuerte levante, se arma una tempestad y acosada por las olas con violencia la nave pirata, empieza a hacer agua. Los piratas, después de haberles robado las olas tres compañeros, desconfiando ya de poder salir incólumes, saltan a las lanchas y se entregan a discreción a la caballería que había en la costa. Todos ellos, con el comandante de la nave, que era de Tortosa, fueron por orden de D'Asfeld conducidos a Valencia y allí encarcelados; pero habiendo burlado la vigilancia, poco tiempo después lograron evadirse. Cayeron en manos de los reales cuatro hermosos cañones de bronce y todo el botín; viendo los piratas desde alta mar que se acercaba otro navío mercante, y comprendiendo el mal éxito de sus compañeros, intentan otra clase de persecución. Llenan de escopetas una barquichuela con el fin de que desalojen, con sus disparos, de la nave a los marinos y se apoderen de ella sin peligro de naufragio. Pero reconociéndose los marinos impotentes para la lucha y con el fin de que no cayese el trigo en poder del enemigo, levan anclas y a toda vela se dirigen como los otros a estrellarse en la arena,

y saltando en seguida en las lanchas llegan a la costa. Los piratas abordan en seguida la nave encallada, y transportando en la barquichuela una corta cantidad de grano que depositan en su nave, se dirigen de nuevo a la costa, con el fin de apoderarse de las lanchas pescadoras y utilizarlas para trasladar el grano; pero una compañía de soldados mandada de la ciudad, ocupaba la playa y recibió a los piratas con una nutrida descarga. Conociendo estos que en vano se dirigían hacia los armados, se encaminan a la nave encallada, a la que en tanto habían subido los soldados, esperando ocultos en ella al enemigo. Pero los piratas, aunque presentían la presencia de los soldados, se aproximan sin embargo decididamente a la nave. Descargan los soldados sus armas contra ellos, y arrojando a la misma lancha algunas granadas, les hieren gravemente. Arrojados de aquí, y desconfiados de alcanzar el botín, abandonan la inhospitalaria costa y se dirigen a la nave pirata que habían dejado en alta mar. Para alejar los reales esta peste, traen de la ciudad cañones de gran calibre y los colocan en la misma playa para defender con ellos a los navíos que arribasen.

32. Mientras esto sucedía, ya en plena Primavera, habiendo D'Asfeld mandado por mar los cañones y todo el aparato bélico de la ciudad a Peñíscola, adonde no mucho antes habían arribado, cargadas de trigo y evadiendo la escuadra inglesa, las naves francesas salidas de Marsella (pués que todas las demás habían caido en poder del enemigo), sacó el ejército de los cuarteles de Invierno y le mandó marchar a Castellón. Y para que los austriacos no pudiesen intentar nadá en la otra parte de la provincia para retardar la expedicion, dejó cerca de Denia y Alicante 3,000 caballos a las órdenes de Pedro Ronquillo; y él en tanto se dirige a San Mateo con 8,000 infantes y caballos y los cañones que había guardado en Nules como en lugar seguro, después de tomar a Morella. Por este tiempo, moviendo de Lérida la fuerza de las tropas, el de Orleans, vuelto ya de Francia, pone cerco a Tortosa, ciudad catalana, rica y bien fortificada de las

márgenes del Ebro, con el fin de que impedida la entrada por aquella parte a los austriacos en la provincia de Valencia, tomada Tortosa, pudiera oponerse a sus intentos, como se oponía desde Lérida a los que pretendieran hacer contra Aragón. D'Asfeld marcha con sus tropas y acampa en la ribera del Ebro, según tenían convenido : tiende dos puentes sobre el río, poniendo en ellos guarnición, emplaza los cañones en sus correspondientes lugares y empieza a batir la muralla. Vencida esta ciudad antes de lo que se esperaba, entre las condiciones de la rendición figuró la siguiente : QUE FUESE ENTREGADA AL REY LA FORTALEZA DE ARES, QUE ESTABA BAJO EL MANDO DEL GOBERNADOR DE TORTOSA. Sacada de ella la guarnición, fué volada completamente esta plaza. Ya no tuvieron en adelante los ladrones en aquella región otro asilo donde refugiarse ; pero para no abandonar la provincia sin hacer algún mal, la guarnición que salía de allí en número de 150, con algunos caballos, habiendo llegado a Valyunquera, se apoderan de los Magistrados del pueblo, conduciéndoles a Cataluña para recibir una fuerte suma por su rescate; pero habiendo llegado el hecho a conocimiento de Bustamante, Gobernador de Morella, manda en seguida algunos escuadrones de caballería para que recuperen los cautivos y den su merecido a los malhechores. Habiéndolos alcanzado pronto por la ligereza de los caballos, les cercan enseguida y matan algunos, dándose los demás a la fuga, y así restituyen incólumes los cautivos y recobran el botín.

33. Mientras los reales están en Tortosa, vienen desde Cataluña a la provincia emisarios del austriaco, encargados de impedir de cualquier modo el asedio. Ya dentro de la provincia, empiezan a seducir a los campesinos, comprendiendo que si lo conseguían, sería luego facil hacer lo que intentaban. Por otra parte parecía que a los campesinos, oprimidos por el duro yugo de entonces y deseosos de recuperar sus pasadas libertades, no les faltaban más que impulsores y jefes para rebelarse. Esperaban los emisarios que, si lograban atraer a su partido a

aquella gente ruda y feroz, el viento de las iras encendería la llama de la rebelión y se provocaría de nuevo en la provincia un incendio tal, que para extinguirlo se verían los reales obligados a levantar aquel cerco. Pero los campesinos que aprendieran en sus desgracias lo mucho que había costado a sus personas y bienes el despreciar la Majestad Real y el faltar a la fidelidad, reprimieron su odio y oyeron con desagrado aquellas excitaciones e inútiles palabras. No pudiendo los alborotadores excitar a los campesinos a la rebelión, llaman a servir en las filas del Austriaco a los ladrones que estaban escondidos en las montañas y les animan a emprender algo notable, diciéndoles : QUE NO PODÍA PRESENTARSE OCASIÓN MÁS PROPICIA DE LIBERTAR LA PROVINCIA; PUES QUE VEÍAN INCLINADOS A LA REBELIÓN LOS ÁNIMOS DE LOS LABRIEGOS Y QUE NADIE SE HABRÍA DE OPONER A SUS PLANES EN AQUELLA PARTE DE LA PROVINCIA, EN LA QUE NO HABÍA MÁS TROPAS QUE ALGUNOS SOLDADOS BISOÑOS ENCARGADOS DE CUSTODIAR LOS VÍVERES QUE SE HABRÍAN DE MANDAR A TORTOSA DE LOS PUEBLOS INMEDIATOS AL CAMINO MILITAR. QUE LO QUE MÁS LES IMPORTABA AHORA, ERA TOMAR UNA PLAZA FUERTE QUE LES SIRVIESE DE ARSENAL. Excitados los ladrones con estas y otras no menos ampulosas palabras, se reunen armados en número de 600 y, para infundir terror, como si fuese un ejército respectable por lo numeroso, obligan a los hombres rudos de la montaña a que se equipen de armas y les sigan con sus acémilas y víveres; y así equipados se detienen en los campos de Segorbe; y una vez fijadas las tiendas y estandartes, empiezan a tratar con los paisanos de la entrega del pueblo y de la escasa guarnición de caballería. Regía el pueblo Vicente Carroz con 20 caballos de la provincia, para mantener el orden en aquel pueblo díscolo. Enterado por un sacerdote jesuita de las maquinaciones del pueblo, salió ocultamente de éste con su caballería impotente para tan grande empresa, y vino a Sagunto. Imitaron su ejemplo todos los sacerdotes y magistrados amigos del Rey. Carroz notificó en seguida que llegó a Sagunto, la rebelión de Segorbe al Comandante de

Valencia, Antonio del Valle, el que al momento, después de reprender por carta a Carroz por haber abandonado el pueblo, manda a Ferrer, Conde de la Almenara, que estaba en Nules con un pelotón de caballería, que se una a Corroz y que tomando los 50 bisoños dejados por D'Asfeld en Almenara, y cuantos paisanos armados pudiera reclutar en este pueblo, Sagunto, Puzol y Nules, marchase a toda prisa al frente de ese ejército a Segorbe. Se reunen 600 armados, y caminan con paso lijero a Segorbe; pero los ladrones (que se ignora el porqué retardaron el entrar en el pueblo), aunque vieron venir a los reales, no se movieron de su campamento para prohibirles la entrada en el pueblo, mas convencidos de que una vez dentro del pueblo, se apoderarían de ellos facilmente con el auxilio de los paisanos, movilizaron las tropas. Ferrer, en el momento que entra en la población, manda que recorra la caballería las calles del pueblo con la espada desenvainada, anunciando a grandes voces a los paisanos, que serán muertos si no permanecen en sus casas. Después manda pregonar que será azotado, a estilo militar, el que se atreva a salir del dintel de la puerta. Luego que vé ya reprimida la audacia de aquellos hombres y atemorizada la multitud, dispone las guardias y llamando a los nobles a conferenciar les exhorta en pocas palabras : A DEFENDER LA HONRA DE LA PATRIA : Y QUE SI TAL ES SU INTENCIÓN MANIFIESTEN CON TODA CLARIDAD QUE ESTÁN DISPUESTOS A DEFENDER A TODA COSTA LA DIGNIDAD REGIA Y SUS PROPIOS INTERESES : QUE EXAMINEN DETENIDAMENTE SI LES PARECE MAS DIGNO CONTINUAR SIENDO FIELES O ENTREGARSE A UNOS LADRONES QUE NO TIENEN ENTRAÑAS NI LEALTAD : DICE QUE QUIERE ASEGURARLES QUE SI VUELVEN A FALTAR A SU DEBER, NO EXPERIMENTARÁN DE NUEVO LA CLEMENCIA DEL REY COMO CUANDO TAN BENIGNAMENTE LES PERDONÓ ANTES OLVIDANDO SUS PASADOS DELITOS. Tal efecto produjeron en los ánimos, estas y otras palabras, que todos DETERMINARON Y ASÍ LO AFIRMARON, ESTAR DISPUESTOS A ENTREGAR HASTA LA MISMA VIDA EN DEFENSA DE SU PATRIA Y DE SU REY. Dijeron además que

si se repartían entre los más fuertes las armas del parque público, PELEARÍAN EN UNIÓN DE LAS TROPAS AUXILIARES, Y HARÍAN QUE SE ARREPINTIESEN LOS LADRONES DE SU TEMERIDAD Y ATREVIMIENTO. Armada, pues, la plebe y distribuída en los lugares de menos peligro y queriendo conocer Ferrer de sus intenciones para con el Rey, manda que se procure armar un motín por aquella parte y que las trompetas finjan el toque de alarma. Los segorbienses, oído el toque, acuden presurosos y coronan en seguida la muralla dispuestos a rechazar el ataque del enemigo. Con aquella prueba de fidelidad y prontitud comprende Ferrer lo que puede esperar de aquellos hombres : sin embargo (como el genio militar es tan previsor) distribuye a aquellos paisanos entre sus más leales soldados y les pone jefes extraños, para que no puedan ser facilmente seducidos. Entre tanto los ladrones que, ocultándose entre las mieses ya muy crecidas se habían aproximado a la muralla, rompen con sus machetes la cadena de hierro que amarraba la puerta y en un instante penetran en el pueblo. No atreviéndose los bisoños a acometerles, se disponían a huir, cuando los veteranos vinieron en su auxilio, pues con tal denuedo luchaban, ocultos unas veces, otras al descubierto, y tan nutridas eran sus descargas, que tuvieron a raya a aquella multitud y resistieron sus ataques. Mas los ladrones, aunque veían caer muchos compañeros (trasladando los heridos a retaguardia), no cejaban en su propósito de ocupar las calles. Resisten con empeño los veteranos del cuerpo de guardia, siendo ayudados por sus compañeros que estaban distribuídos en los edificios inmediatos. Después, relevadas las filas, continuan el ataque los reclutas. Viendo los ladrones, que no era possible aguantar las certeras descargas que les hacían desde las casas, para impedirlas incendiaron la casa más próxima al muro; mas no habiéndolo podido conseguir gracias a la singular constancia de los defensores, los ladrones, después de haber perdido muchos de los suyos y de llenar de improperios a los segorbienses por haber faltado a sus compromisos, desistieron del asalto. Ocultos

sin embargo tras de la maleza y promotorios de los campos, disparaban sin cesar sus armas, aunque en vano, contra los muros y edificios más próximos. Y cuando por falta de pólvora iban siendo más raras las descargas de los sitiados, vino a traérsela y a prestarles auxilios el Coronel español Ignacio de León, con 100 caballos de la escolta granadina (de guarnición en Valencia) y otros tantos granaderos, escogidos de entre los más leales en Castellón, Sagunto y pueblos inmediatos; y a más una fuerte compañía de tropas auxiliares. Cuando llegó cerca de Segorbe, cayó la vanguardia en una emboscada preparada por el enemigo entre dos cerros por donde pasaban las tropas. Pero sin atemorizarse acometen a los ladrones. Oído el estrépito, vuelan los compañeros en su socorro, y viéndolos los ladrones, huyeron atemorizados. Fueron decapitados algunos pocos que cercó la caballería, y los demás no hubieran escapado de las manos de las tropas, si el Comandante no les hubiese impedido a éstas la persecución tocando llamada. Cuando ya se aproximaron más y cerca del anochecer, se encuentran atravesada en el camino una enorme rama de nogal entrelazada con tierra y piedras, y dispuesta de manera que no pudieran pasar las tropas sin romper filas. Advertido esto, y temiéndose nueva emboscada, vuelven a unirse a sus compañeros y determinan dividirse en dos alas y abandonar el camino militar, llegando así por una y otra parte a los sembrados. Luego que conocen los ladrones que han sido descubiertos, descargan sus armas contra el enemigo, y no atreviéndose a continuar la lucha, empiezan a huir. Mueren algunos alcanzados por la caballería, y un soldado que recibió una herida fué trasladado a Segorbe en hombros por un valiente saguntino, para que no se burlasen de él los ladrones. Pero los ladrones no parecían estar atemorizados y dispuestos a levantar el cerco, ni por la derrota sufrida, ni por la fuerza y número de los reales que había en la población; al contrario, cada vez acosaban más a los sitiados, acometiendo, aunque siempre en vano, unas veces a la fortaleza y otras al pueblo; hasta que ya

perdieron las esperanzas de triunfar al ver llegar a Juan Ibáñez, Gobernador de Teruel, con 200 caballos, que había sido llamado para prestar auxilio a los sitiados. Pués luego que sintieron que se aproximaba por la espalda, recogieron la impedimenta a toda prisa y huyeron a lo más áspero de los montes, refugiándose los desarmados en sus chozas y los armados en sus antiguas guaridas. Libre de este modo Segorbe, licenció Ferrer las tropas, dejando únicamente allí 100 caballos y dos compañías de granaderos, y él se marchó con Carroz a su destacamento de Nules.

34. Tomada Tortosa, se hicieron en Valencia rogativas públicas : se mandó hacer iluminaciones por 3 noches y se celebró el suceso con multitud de cañonazos, repiques de campanas y gran regocijo del pueblo, para que apareciese que la plebe estaba ya más propicia con el Rey Felipe; en seguida los Regidores de la ciudad exigen en nombre del Rey una fuerte suma de dinero, y no pudiendo pagarla los valencianos, porque estaban quebrantadas sus fuerzas por las exacciones de la guerra, empezaron a quejarse del nuevo tributo. Conmovidos por estas justas quejas algunos nobles, se oponen al decreto de los Reg dores; y en una reverente exposición, manifiestan al Rey lo sucedido, el que al momento prohibió por medio de un rescripto la exacción de esa cantidad. Aplacados con esta clemencia del Rey, pronto volvieron a contentarse. Ya hacía tiempo que estaban irritados por haber sido deformadas las murallas y torres, quitando de ellas las almenas, coronas y escudos de nobleza en desprecio del pueblo. Por lo cual se murmuraba del Rey en las reuniones de los ociosos de la plebe, que acostumbran a interpretar mal lo que no entienden. Otros, investigando con demasiada curiosidad las cosas ajenas e ingiriéndose en lo más abstruso, decían que D'Asfeld había mandado quitar los ornatos de las murallas y de la ciudad, bajo el pretesto de tomar venganza de la rebelión; pero en realidad era por estar resentido, porque la Magistratura no le había honrado y obsequiado según él pensaba y según lo había hecho con Antonio del Valle, Comandante de la ciudad.

35. Luego que se apoderó de Tortosa el Duque de Orleans, marchó a Aragón con sus tropas, habiendo dejado en esta ciudad una fuerte guarnición y obreros que reparasen los desperfectos de las fortalezas y las fortificasen mejor, según la usanza militar. D'Asfeld regresó con sus tropas a Valencia. Las tropas estuvieron acuarteladas en el campo de Valencia y a la otra parte del Júcar, durante el verano, mientras que por tierra y mar se importaban de distintos lugares a Denia las máquinas de asedio y una gran cantidad de víveres. Se había establecido en Valencia una fábrica para construir cañones mayores y ya habían transportado allí unos cuantos. En hacer estos preparativos y en obligar a rendirse a los ladrones, de tal manera que esta parte de la provincia próxima a Cataluña se viera libre de esta calamidad, se pasó el estío. Al otro lado del Júcar no había más ladrones que los piratas. En Alicante y Denia se refugiaban algunos molestando aquella comarca. Saliendo en cierta ocasión estos a merodear por los campos, les obligó a refugiarse en el pueblo y destruyó al paso algunos molinos con gran perjuicio del enemigo.

Betancourt había sido puesto en libertad poco antes y se hallaba en Elche con la caballería. En Denia fueron tratados del mismo modo, pués Carlos Suere, que acampaba por allí, trató tan mal a los ladrones y soldados de la guarnición que salieron a interceptar los víveres de los reales, que habiendo apresado y dado muerte a 150, obligó a los demás a refugiarse en el pueblo. De esta manera quedó casi extinguida la gavilla de ellos.

36. Por este tiempo había venido por mar desde Cataluña a Denia para guarnecerla, una cohorte de castellanos, que se habían pasado al austriaco y que con los 1,500 ingleses y portugueses, que había ya en aquella guarnición, parece que podían resistir por mucho tiempo el próximo asedio. Parecía también que había de servir mucho para el caso Felipe Valera, a quien ya hemos citado y que, habiendo sido destituido Diego Rejón del cargo de Comandante de la fortaleza, hacía poco tiempo que había sido nombrado él en su lugar, creyendo que su justa fama

en la guerra, y su previsión y diligencia en preparar lo necesario para la defensa, habrían de retardar el triunfo de la causa borbónica. En este guerra había entre uno y otro Príncipe la diferencia de que el ardor del pueblo irritado preparaba a Carlos el camino para conseguirlo todo casi sin trabajo, mientras que a Felipe le costaba mucha sangre y dinero el recobrar con grandes ejércitos lo que el otro tenía. Tanto vale la inclinación de los pueblos que todo lo arrastran en pos de sí con su primera idea.

El día 6 de Noviembre del año corriente sale D'Asfeld de Valencia con dirección a Denia, adonde le habían precedido las tropas; Ronquillo, a quien, como ya dijimos, había confiado D'Asfeld aquella región con la caballería, avisado de su llegada, había ocupado con una escolta los lugares más a propósito para el combate. Luego que llegaron las demás tropas con D'Asfeld, se ponen manos a la obra, lo que con tal ardor se hizo, que en el espacio de un día quedó el pueblo casi rodeado de baluartes, apesar de que los sitiados descargaban continuamente todos sus cañones contra las tropas. Mientras se hacía esto, un pedazo de roca rompió un muslo a D'Asfeld, que con su presencia y animación excitaba a todos a construir las trincheras. La parte de Denia que llaman Villanueva mira a la llanura hacia el Poniente. Esta fué atacada con tal violencia por los cañones, que derrumbada una gran parte de la muralla en el mismo día, quedó abierta una ancha brecha para el asalto. Los soldados, pués, recibida la orden, entran con espada en mano. Los defensores que hacían allí guardia, asustados por el repentino griterío de los asaltantes (pues que los reales habían penetrado de improviso en las primeras horas de la noche), después de hacer algunas descargas, llenos de miedo huyen precipitadamente a la parte más alta, llamada Pueblo Antiguo. Tal fué su precipitación al entrar en aquella parte del pueblo, que dejaron las puertas abiertas, lo que advertido lo remediaron en seguida asegurándolas bien con trancas y cerrojos, mientras que los reales

degüellan a los más perezosos en huir. En esta primera irrupción, no se respectó el sexo ni la edad. El botín no fué muy grande, porque cada uno había trasladado ya sus riquezas a la fortaleza; y los más ricos, embarcándose con todo lo que podían llevar consigo, hacía algunos días que habían emigrado a otra parte. Lo mismo hicieron, después de tomada la Villa nueva, las monjas y sacerdotes, quedando desiertas las iglesias. Al día siguiente arribó una nave al puerto, conduciendo 200 soldados, que venían en socorro de los sitiados; pero habiendo subido su jefe a la fortaleza y viendo el mal estado de las cosas, prohibió el desembarco y subiendo a la nave y levando anclas, regresó a Alicante, de donde había venido. Se vieron obligados los sitiados a abandonar, entre otras cosas, el convento de los Franciscanos, y colocando los reales cerca de él los 16 cañones y 9 grandes morteros que tenían, empiezan a batir la puerta bien fortificada de la villa antigua y la fortaleza, haciendo también una trinchera a la puerta para impedir a los sitiados que bajasen al puerto, en cuya proximidad confiaban; pero no sufrieron mucho tiempo estas molestias y peligro, pués que los portugueses empezaron a rebelarse en la fortaleza, quejándose públicamente y desobedeciendo los mandatos. Temiendo Valera la venganza de estos, y para evitar que le maltrataran, dá la señal de rendición, sintiendo de veras el que la cobardía de otros redundase en su engaño y deshonor.

Habiendo examinado d'Asfeld las condiciones de la entrega y desechádolas por importunas, al fin se entrega Valera con toda la guarnición, con la que fué llevado preso a Castilla. Los moradores entregados al arbitrio del Rey, fueron admitidos a su gracia. Fueron encontrados los almacenes llenos de víveres y los arsenales bien provistos : y por lo tanto, habiéndose rendido la fortaleza y el pueblo a los 8 días de asedio y en tan malas condiciones, se puso de manifiesto con este hecho la cobardía y desidia de los vencidos.

El pueblo tomado fué fortificado mejor que lo estaba : se

fortaleció por el interior la muralla para que pudiese resistir mejor el ímpetu de los cañones, quedando reformada como si fuese una fortaleza nueva, y dotándola de una guarnición de tres cohortes se confió su custodia a Manuel Orleans, Conde de Jan, natural de Francia y que hacía muchos años estaba al servicio de los Reyes de España.

37. Habiendo empleado D'Asfeld algunos pocos días después de estos en reparar las ruinas del muro e inspeccionar otras cosas, se encaminó a Alicante detrás de sus tropas. Entre tanto, la Magistratura, que los valencianos llamaban Diputación y que había sido abolida por un Real Decreto al ser tomada la provincia, la volvió a restablecer el Rey después de muchas consultas; pero mudada su forma, fué nombrado para uno de sus cargos el castellano José Pedrajas, que por este tiempo era Intendente de la provincia. De los Regidores de la ciudad fué nombrado para ese cargo Vicente Carroz, y del clero Pedro Granell, párroco de San Martín; estos tres que ejercían por entonces esta magistratura eclesiástico-laical, empezaron a tomar a su cargo el régimen de la provincia. El erario público, que hasta entonces no había sido empleado más que para los usos de la guerra, servía desde algún tiempo atrás para las necesidades públicas, y se consintió que fuese administrado por los Magistrados de la ciudad, según costumbre de la patria, pero bajo las órdenes del dicho Intendente. Obtenida esta facultad, se empezó a pagar las pensiones mensualmente a los acreedores. Por este tiempo se encareció sumamente el pan por fraude de los panaderos a quienes se había dado permiso para que, imitando la costumbre de Castilla, pudiesen vender públicamente los panes de peso determinado, cosa que antes estaba prohibida, porque los séviros cuidaban de los comestibles. Habían acopiado los panaderos una gran cantidad de trigo del campo de Valencia, de tal manera que casi ya no se encontraba donde comprarlo. Habiéndose, pués, aumentado el precio, era necesario disminuir el peso del pan, teniendo en consideración el precio a que se

vendía el trigo. En vista de esto, los Regidores, para obviar este inconveniente, mandaron que nadie se proveyese de trigo del gremio de panadores, sino de los graneros públicos. Con lo que sucedió que no atreviéndose nadie a vender privadamente a los acopiadores y no pudiendo tampoco ellos comprarlo, los graneros particulares estaban llenos y bajó el precio del trigo. Y no será fuera del caso advertir que, aunque agotadas las riquezas de la provincia por la guerra, pasaba una grande crisis, sin embargo, abandonada la antigua frugalidad en el comer y en el vestir, que siempre distinguió a los españoles, y desarrollada la afición a las modas extranjeras, empezó a imitar su lujo y sensualidad, sobre todo en la delicadeza de los peinados, cosa antes no acostumbrada. Mucho tendría que decir de estos y otros vicios que nos invadían, si quisiera exceder los limites de esta obra tan reducida.

38. D'Asfeld entró en el campo de Alicante con todas las tropas y máquinas de asedio el día 30 de Noviembre, y al día siguiente, habiendo dirigido muchas minas tortuosas a las fortificaciones del arrabal, mandó que se dispusiesen los soldados para el asalto. Aunque estaba este arrabal muy bien fortificado ocupado por los enemigos, sin embargo, cogiéndolos de sorpresa el asalto, le abandonaron torpemente, posesionándose en seguida de él los Reales. Desde aquí empezaron a acometer a otra inmediata; mas acosados los sitiados por incesantes descargas, desfallecieron, y volviendo la espalda se acogieron dentro de los muros. Viendo D'Asfeld que los enemigos abandonan los arrabales, manda que los ocupe Pedro Ronquillo con siete compañías de granaderos. Sin tardanza se construyen un aparato elevado para colocar sobre él los cañones y se empieza a cavar una mina para que, acometiendo a la muralla de estas dos maneras, fuese más fácil abrir en ella brecha para el asalto. Pero Juan Picard, comandante inglés de la guarnición y a cuyo cuidado estaba confiada la fortaleza, temiendo los ataques de los reales y que ya no podía defender por más tiempo el pueblo, hace la

señal de rendición, y calmados por completo los sitiados mientras se conviene la entrega, se acordó ésta en las siguientes condiciones : SOLAMENTE A LAS TROPAS, Y ESO DEJANDO LOS CABALLOS, SE LES CONCEDERÁ LIBERTAD DE SALIR DEL PUEBLO BAJO SUS BANDERAS Y A EMIGRAR A CATALUÑA : LOS ALICANTINOS Y LOS QUE SE HUBIERAN ACOGIDO AL PUEBLO QUE IMPLOREN EL PERDON DEL REY. QUE SE PERMITA A LOS ENFERMOS Y HERIDOS CONTINUAR EN LOS HOSPITALES Y MARCHAR, CUANDO CONVALEZCAN, A CATALUÑA. QUE SE DEPONGAN LAS ARMAS DE BUENA FE EN EL TÉRMINO DE CUATRO DIAS. HABIÉNDOSE pactado en estas condiciones y vuelto Picard con sus ingleses a la fortaleza, se abre a los reales la puerta que mira a Elche, y al mismo tiempo la guarnición abandona el pueblo; pero persiguiéndoles al día siguiente la caballería real mandada por D'Asfeld, les despojan de sus armas y vestidos y les conducen al interior de Castilla en clase de prisioneros de guerra. Lo que se cree que hizo D'Asfeld porque habiéndose apoderado poco tiempo antes los ingleses después de un largo asedio de la hermosa fortaleza de San Felipe de puerto Mahón en Menorca, maltrataron cruelmente, faltando a todo derecho y a las condiciones convenidas, a la guarnición española-francesa; y además porque 3 años antes en aquella misma fortaleza de Alicante, habían faltado los rebeldes a algunas condiciones de la paz, a pesar de las reclamaciones de Mahón. Pero había muchas razones parecidas a estas, que irritaban a los jefes de uno y otro partido y que les servían de prestesto para tomar cruel venganza cuando se presentaba la ocasión. Después de esto, D'Asfeld, estando tomados todos los caminos que conducían a la fortaleza y perfectamente defendido el puerto, por restaurar sus obras de defensa y enriquecerle con cañones mayores para que colocado el pueblo en el centro, estuviese defendido, tanto por el fuerte como por la fortaleza: intenta minar el monte en que se apoya la fortaleza, llamando para ello trabajadores del campo de Alicante. Este trabajo no resultó tan ímprobo y duradero como al principio parecía. Pues que perforadas y separadas

de allí las rocas prominentes de la falda del monte, se encontró en el interior una capa de tierra que no opuso resistencia al ser minada. Intentaron sin embargo los enemigos impedir esta obra desde la fortaleza, arrojando por medio de cuerdas granadas encendidas, que estallando en la boca de la mina y dividiéndose en muchos fragmentos que hiriesen a los trabajadores y les hiciesen desistir de su propósito. Pero en breve se ven libres de este cuidado gracias al ingenio del director de la obra; pues que manda inclinar la mina recta que habían abierto en las entrañas del monte, para que así inclinada con su oblicuidad y con los montones de tierra extraída, quedasen cubiertos los trabajadores y pudiesen trabajar tranquilos, libres de este peligro. Entre tanto manda D'Asfeld arrasar las murallas de Villajoyosa (pueblo que se había rendido después de la toma de Alicante); manda igualmente arrasar todos los castillos que había en la costa marítima para no verse obligado a distribuir las tropas para defenderlos.

39. Ocupado D'Asfeld en estos asuntos, le sobreviene un nuevo cuidado que le hizo abandonar su plan comenzado; pues que como el ejército austriaco encerrado en los límites de Cataluña y poco confiado en sus fuerzas y sus medios no pudiese pelear en guerra franca, ni intentar nada en noble expedición, se aplicaron con tal empeño sus jefes al fraude y a las emboscadas, que recuperaron a Tortosa, recientemente perdida. Manda marchar en silencio de los cuarteles 5,000 soldados que caminando por cerros y caminos escabrosos para no ser vistos, llegaron a Tortosa en medio de la noche. Al momento echan las escalas al muro, después de haber copado algunos caballos que no custodiaban al pueblo con tanta diligencia como debían. Asaltan algunos pelotones la muralla por distintos sitios y arrojando a la guardia de la puerta que llaman del templo, rompen por el interior todas las cerraduras. Hecho esto admiten a los compañeros, y con felíz suerte ocupan facilmente gran parte del pueblo, y distribuídos por las calles, defienden perfectamente los

sitios tomados. Acude con los más valientes Betancour, que hacía poco había sido mandado allí de Vicecomandante, y queriendo resistir briosamente al enemigo, cae atravesado por tres balas, coronando con una muerte tan honrada todas las hazañas. Entre tanto, llegando de todas partes los defensores, dan sobre el enemigo, les arrojan de las casas o calles que ocupaban, haciendo prisioneros y muriendo muchos de una y otra parte. Al instante los defensores prenden fuego a algunos edificios para que no puedan refugiarse en ellos de nuevo los enemigos. Mientras se preparan para salir a acometer al enemigo fuera de las puertas, reuniendo éste su ejército, empiezan a retroceder y a defenderse en las alturas para no verse obligados por su mala suerte a entablar la batalla con los vencedores.

40. Recibida esta noticia, D'Asfeld convencido de que debía ir al socorro de esta ciudad, dejando en Alicante 4,000 soldados con Pedro Ronquillo para continuar las obras, se dirige a grandes marchas hacia Cataluña con el resto de las tropas; pero habiendo recibido en el camino la noticia del feliz término de este negocio, distribuye las tropas por aquella parte de la provincia para llegar él más pronto al auxilio de los de Tortosa, si es que lo necesitaban.

41. Mientras sucedían estas cosas, o sea a principios del año 1709, fueron desterradas de Valencia por un Real Decreto, sesenta damas nobles, cuyos maridos habían pechado a favor del austriaco ; escoltadas militarmente fueron conducidas a donde estaban sus esposos. Por más que habían sido confiscados los bienes de los nobles, sin embargo, fueron resitituídas las dotes a las mujeres, para que no pareciese que se ejercía crueldad contra mujeres inocentes o niños. Pero sin embargo, este hecho pareció muy mal, pues era muy duro que unas mujeres nobles acostumbradas a vivir entre el regalo, se les obligase a que abandonadas sus casas, marchasen a lejanas tierras, sufriendo las molestias de un largo camino en medio del Invierno y todos los trabajos y ansiedades de aquellos tiempos

calamitosos. También fueron desterrados algunos nobles, entre los cuales fué transportado a Castilla con toda su familia José Julián. También sufrieron la misma pena ochenta sacerdotes, dos de ellos canónigos de la Metropolitana de Valencia. La causa de ello fué el que mantenían correspondencia por cartas con los austriacos de Cataluña, pués los espías enemigos, apoderándose de las cartas, llegaron a descubrirlo, siendo enseguida por eso desterrados los citados señores. Fueron cogidos 5 espías de los austriacos con manojos de cartas, y en castigo fueron ahorcados. En este comercio epistolar casi siempre se decían las revelaciones siguientes : QUE LAS ARMAS DE LOS ALIADOS NO CEJARÍAN EN SU EMPEÑO HASTA CONQUISTAR PARA CARLOS EL REINO DE ESPAÑA, QUE LOS CASTELLANOS SERÍAN SOMETIDOS A LA FUERZA, COSA PARA ELLOS DE SUMA IMPORTANCIA. QUE EL PRÍNCIPE ESTABA EN LA BELICOSA PROVINCIA CATALANA CON UN EJÉRCITO NO DESPRECIABLE AL QUE SE HABÍAN UNIDO RECIENTEMENTE LAS LEGIONES ALEMANAS AL MANDO DEL VALIENTE Y AFAMADO GENERAL GUIDO CONDE DE STAREMBERG; Y CON ESTAS TROPAS SE RENOVARÍA EN BREVE LA GUERRA. QUE ESPAÑA SERÍA SOLA E INSUFICIENTE PARA GUERRA TAN GRANDE, PUES FRANCIA ESTABA DELIBITADA YA Y TEMEROSA DE LOS ALIADOS, QUE, SUBYUGADA CASI TODA BÉLGICA, HABÍAN PENETRADO CON SUS ARMAS VENCEDORAS EN ESA NACIÓN; NO TOMARÍA PARTE EN ESTA GUERRA. QUE EN PRUEBA DE QUE EL ARCHIDUQUE NO SALDRÍA YA DE ESPAÑA HABÍA MANDADO TRAER A BARCELONA DESDE EL CORAZÓN DE ALEMANIA A SU ESPOSA ISABEL, ESCLARECIDA HIJA DEL DUQUE DEWOLFFENBUTEL. QUE EL SUMO PONTÍFICE ESTABA DE SU PARTE, HABIENDO TESTIFICADO QUE NO ESTABA CON EL REY FELIPE, ENTRE OTRAS COSAS PORMEDIO DEL NUNCIO O LEGADO AD LATERE QUE HABÍA MANDADO AL ARCHIDUQUE. QUE CONVENÍA PUÉS SUFRIR LAS PRESENTES DESGRACIAS, CONSIDERANDO QUE NO SERÍAN DURADERAS Y QUE NO HABÍA QUE DESCONFIAR DE RECOBRAR LA ANTIGUA LIBERTAD MIENTRAS DURASE LA ALIANZA DE LOS PRÍNCIPES. Estas y otras muchas cosas decían entre irritados y miedosos aquellos hombres cínicos, que no

hallando remedio para su causa, creían suficiente para alimentar su esperanza y para vengarse de sus descalabros, el proferir aquellas palabras de consuelo. De aquí surgió abundante cosecha de destierros, cárceles, proscripciones y otros males.

42. Entre tanto habían transcurrido tres meses desde que se había puesto sitio al fuerte de Alicante, cuando la mina abierta y cargada con 120,000 libras de pólvora, amenazaba destruir toda la fortaleza. Cuando lo sabe d'Asfeld, va allí al momento con su guardia acostumbrada y algunos familiares. Estando registrando las obras cuando más frecuentes eran los cañonazos, puso su vida en inminente peligro; porque entre otras granadas que venían de la fortaleza cayó una de extraordinaria magnitud en la casa en que él estaba por casualidad, y perforando el techo y el piso, estalló con gran estrépito en medio de la reunión, salvándose por fortuna todos excepto un joven francés secretario de D'Asfeld que fué gravemente herido. D'Asfeld, creyendo que esa mina volaría la fortaleza, mandó avisar al Gobernador el peligro que corrían lo que estaban en ella. El que mandando en seguida, según costumbre militar, hombres peritos que inspeccionasen la obra, contestó a D'Asfeld: QUE LE INFUNDÍA POCO TEMOR AQUEL PELIGRO IMAGINARIO. QUE LUCHABAN EN SU FAVOR GRANDES Y DURAS ROCAS QUE NO PODÍAN SER SUPERADAS FOR FUERZA ALGUNA : Y QUE DEBÍA ESPERIMENTAR D'ASFELD, PARA CONVENCERSE DE LO INÚTIL DE SUS TRABAJOS. Recibida esta respuesta, manda D'Asfeld poner fuego a la mina precisamente en el momento en que el Gobernador de la fortaleza con su lugarteniente Federico Silbur y algunos otros de los más principales se paseaban en aquel fortín contra el que se había construído la mina. Estallando, pues, ésta, hizo volar y destruyó en un instante el fortín, volando también a las personas y cañones que había encima. Sin embargo no dió el resultado que esperaba el autor, pues que la fuerza del fuego no solamente destruyó la entrada más facil que había para el asalto, sinó que quitó toda esperanza de poderle realizar; puesto que cortadas y arrancadas

las rocas en que estaba basado el fortín, quedó por aqu parte una subida tan alta y perpendicular, que parecía un elev muro. Convencido por tanto el francés de que había perd lastimosamente el tiempo, y desesperando de poder conseg algo a viva fuerza contra aquellas durísimas rocas, mudó p de ataque y no ignorando que no con la fuerza sino con la co tancia se terminan felizmente los asedios, mandó custodiar más diligencia que antes los caminos de la fortaleza, para si podía domar por la miseria a los que no pudo aplacar po fuerza.

43. Después de esto marchó a Madrid, confiando el cuid de la provincia a Francisco Gaëtano Aragón, Noble napolita el que después desempeñó por muchos años este cargo. mucho después, el 15 de Abril, vino a Alicante la escuadra los aliados a prestar socorro a los sitiados. Y enseguida, ac cándose 10 naves a la costa, empieza a bombardear los mu y fortines de Alicante. Pero bien sea que hicieron esto solo p infundir terror a los reales o bien que lo creyesen inútil, Di Stanhope, Almirante de la escuadra, lo cierto es que mandó emisario a Aragón, que se había aprestado a la defensa, su cándole una tregua, durante la cual cesasen de buena fe u y otros en el ataque y se tratara de la rendición de la fortale Recibido este recado, manda Aragón que cese el ataque y sal recibir cortesmente a Stanhope, que había desembarcado la playa. Dadas después y recibidas las condiciones honro de la paz, salieron los ingleses de la fortaleza con sus equi y dos pequeños cañones de bronce y embarcándose sin tardar hacen a la vela, abandonando las costas valencianas. Los re se posesionaron de la fortaleza el día 19 de Abril, encontrar en ella una armería bien provista; pero los alimentos y a no abundaban tanto.

44. Tomada, pues, la fortaleza, de Alicante, se terminó guerra en el Reino de Valencia, pues no se les dejó en él n a los austriacos con que pudiesen atacar a los reales; por

hasta tal punto se puso ya remedio a todo, que a no ser a viva fuerza, nada se podría conseguir; pues se había cerrado el camino a la astucia, que tanto pudo en el principio de la rebelión; pues conocidas las malas artes que al principio se emplearon, se previno todo de modo que fuesen necesarias muchas tropas para defender con la guerra sus derechos : y no estando en disposición de hacer esto los austriacos, porque los aliados parece que estaban ya más inclinados a oponerse a las armas enemigas más bien con un tácito armisticio que con una guerra formal, se resignaban a rendir sin oposición lo que habían conseguido sin trabajo ni molestia. No mucho tiempo después hizo concebir Aragón a los campesinos, que aún estaban en armas, la esperanza de que no serían molestados si las deponían. Y admitidos de este modo muchos a la amistad, y concedido a los provincianos el uso de las armas, de tal manera se opusieron en todas partes a los pocos rebeldes que quedaron, que perdida por estos la esperanza hasta de ocultarse en casa de sus fautores (que se negaban a recibirles por temor al castigo), muchos fueron capturados y muertos, y los restantes para eludir el castigo se vieron obligados a emigrar. Y de esta manera, según la constante mutación de las cosas humanas, fué por fin devuelta a la provincia la protectora paz.

FIN.

INDICE DE NOMBRES PROPIOS Y COSAS NOTABLES

(Los números romanos indican los Libros, los arábigos los párrafos de ellos.)

A.

ABARCA, (Baltasar) = I, 15.
AFEITES y peinados = III, 37.
AHÍN. III, = 14.
AYORA es ocupada por los Borbones. = II, 39.
ALAIX, (Pedro) = II, 29.
ALBACETE = II, 38.
ALBEROLA = I, 13.
ALBERT (JOSÉ) = II, 6.
ALBUFERA (Descripción de la) = II, 26.
ALCANAR = III, 28.
ALCOY (sitio de), III 18; rendición = III, 24.
ALCUDIA es tomada por Moscoso, = I, 28.
ALCIRA, tomada por los austriacos I, 5; alábase a esta villa, II, 5; sitiada por Moscoso = II, 8; se termina el asedio = II, 9; es tomada por Mahón, II, 3; es ocupada por Baset = II, 13; recuperada por los Borbones = III, 8.
ALMANSA = II, 39; Batalla de... II, 40.
ALICANTE = I, 18; su toma por los austriacos, II, 15; rendición a D'Asfeld, III, 38.
ALPUENTE = I, 9.
ALTEA = I, 2.
ARÉS, su descripción é incendio = III, 22, 32.
ARAGÓN, Reino de, vuelve a someterse a Felipe V. = III, 5.
ARAGÓN (Francisco Gaetano de) = III, 43.
ARCOS (Duque de) = I, 20, 25 y 27.
ARENÓS (José de) = II, 27.
ARMENGOL (Alejo) I, 29; (Joaquín) = II, 5.
ASSIO (Onofre), caballero valenciano = III, 6.
AVILA (Francisco) I, 3, 17 y 18; II, 39.
AULICOS (Consejo de los) = I, 27.
AURELIANO (Manuel de) = III, 36.
AZOR (José García de) = I, 9.

B.

BADENES (Gregorio) = II, 14.
BADIA (Jaime) = II, 18.
BAÑERES, atacado por los austriacos = II, 32.
BARBER (Manuel) = II, 18.
BARCELONA, sitiada por Felipe V. = II, 6 y 10.
BARCA = I, 11.
BASET (Juan Bautista) = I, 1, 2, 3, y 28; II, 5, 7 y 16; entra en Denia, torna a Valencia, I, 5, 16, 21; II, 6 y 7; torna a Alcira, II, 13.
BELLUGA (Luis) Obispo de Murcia = I, 8, 18; II, 19.
BELLVIS (José) = III, 1.
BENASAL = III, 16.
BENICARLÓ es ocupado por Francisco Velasco = I, 4.
BERGADA (Juan) = I, 12.
BERWICK (Duque de) = II, 42; III, 3, 5, 10 y 27.
BETANCOURT (Adriano) = II, 11; III, 35 y 39.
BIAR = I, 17; II, 38.
BLANQUER (Luis) = III, 20.
BOCAIRENTE es recuperado por los Borbones = III, 18.
BONO (Francisco) = II, 18.
BORBÓN (Luis, Duque de Orleans) = II, 35; III, 1, 3, 32 y 35.
BORJA (Pascual Francisco, Duque de Gandia) = I, 3.
BORRIOL = I, 13.
BORRULL (Pedro José) = I, 9.
BOSCH (Diego) = II, 15.
BOIL de Arenós (José) = II, 27.
BOIL (Vicente) = I, 26.
BUÑOL (Las Cabrillas de) = I, 25.
BORGOÑÓ (Alfonso) I, 9; Pedro, = II, 15.
BURJASOT = I, 16.
BUSTAMANTE (Francisco) = III, 23 y 32.

C.

CABAÑELLES (Juan Tomás) = II, 13.
CABOT (Simón) = III, 30.
CABRERA (Juan Bautista) = II, 18.
CABRIADA (Francisco) = III, 5.
CALATAYUD (Gaspar) = II, 13.
CALVARIO = III, 7.

CANTELMIO (Duque del Alamo) = I, 20; II, 37, 40, 42; III, 7.
CANTERO (Pedro Juan) = I, 7; III, 14.
CARACCIOLI (Fernando) = II, 15; Nicolás Antonio, Marqués de Torrecuso = III, 15 y 16.
CARCAGENTE = II, 3.
CARDONA (Antonio, Arzobispo de Valencia) = I, 8 y 17.
CARDONA (José, Prefecto de la Orden de Montesa) = I, 5, 29; II, 6, 18, 23 y 27.
CARLOS II, instituye heredero a Felipe V. = I, 1.
CARLOS DE AUSTRIA, Archiduque = I, 2; II, 24, 26 y 35.
CARAFFA = III, 28.
CARROZ (Vicente) = I, 5, 29; III, 32 y 37.
CARTAGENA = II, 14, 22.
CASASUS (José) padre e hijo. = II, 6.
CASTELLÓN DE LA PLANA = I, 12 y 13; III, 5, 24, 28, 33.
CASTELLAR = II, 6.
CASTELLÓ (José) = II, 6.
CASTELLVI (Juan, Conde de Cervellón) = I, 3 y 8; II, 16 y 27.
CASTELLVI (Nicolás, Conde del Castellar) = II, 6.
CAVALLERO (Francisco) = II, 31.
CAUDETE = II, 40.
CEBRIA (Felix) = II, 6.
CENTELLES (José Juan) = II, 6.
CERECEDA (Juan) = II, 16 y 36.
CERDA (Damián) = I, 9.
CERNESIO (José, Conde de Parcent) = I, 3.
CERVELLÓN (Conde de) = I, 3.
CEVERIO (José) = II, 13.
CHAVES (José) = III, 9, 17 y 18.
CHINCHILLA = II, 37 y 38.
CIRAT = II, 13.
CHIVA = I, 11.
CLEMENTE XI, Papa, = III, 41.
CLUA (Vicente) = II, 18.
COMES (Francisco) = II, 18.
COPPOLA (Andrea, Principe de Cosano) = I, 11.
CORONAS de la murallas y torres de Valencia son destruídas = III, 34.
CORREGIDOR (El... es creado para Valencia) = III, 20.
CORBI (Pedro) = I, 3, 5, 17; II, 15, 31.
CORÇANA (Diego de Mendoza y Sandoval, Conde de la) = I, 1; II, 35; III, 2 y 5.
COSTA (Isidoro), Poeta = I, 29.
CRESPI (Cristobal) = I, 26.
CULLERA, ciudad; marquesado otorgado a Moscoso = II, 5.

D

DARAVAJO (Macías) = II, 49.
D'ASFELD (Claudio Vitalis) = II, 40; III, 1, 3, 6, 7, 8, 9, 11, 13, 20, 24, 3:
35, 36, 37, 38, 39, 40, y 42.
DEHON (Andrea) = I, 12; II, 9.
DENTICIO (Plácido) = II, 15.
DIPUTACIÓN del Reino de Valencia, es de nuevo erigida = III, 37.
DESCALS (Francisco) = I, 9.
DESPUIG (Francisco) = I, 9.
DENIA, tomada por Baset = I, 3; sitiada y tomada por D'Asfeld III, 10 y 3
DIARENES (Marqués de) = III, 23.
DIEGO (Dionisio) = II, 18.
DOHNA (Conde de) = II, 36, 37 y 40.
DOLÇ (Gaspar) = I, 29.
DOMENECH (Pedro) = I, 9.
DOMINGO (Felipe) = III, 2.
DRAGONES (Soldados) = I, 25.

E

ECHEVARRÍA (Sancho) = I, 12, 31; II, 30; III, 28.
ELCHE = II, 14, 20; III, 35 y 38.
ESCOBEDO (Pedro) = II, 18.
ESPADILLA = III, 15.
ESQUERDO (Onofre) = III, 3.

F.

FALCÓ Y BLANES (Vicente) = I, 9.
FANS (Francisco) = I, 9.
FAJARDO (Francisco, Conde de Villadarias) = I, 3.
FELIPE V, instituido por Carlos II, Rey de España = I, 1; II, 33.
FERNÁNDEZ (Ventura) = II, 15.
FERRER (Antonio, Obispo de Segorbe) = II, 25.
FERRER (José, Conde de Almenara) = I, 8; II, 32 y 33.
FERRIZ (Vicente) = II, 6.
FINESTRAT, su incendio = III, 30.
FITZ JAMES (Jacobo, Duque de Berwick) = II, 20, 22, 37, 38, 39 y 40.
FUENTE DE LA HIGUERA, tomada por los austriacos. = I, 29.

FRANCH (Francisco) = III, 3.
FRANCO (José) = I, 15.
FRIGOLA (Jerónimo), Subrogado del Baile General de Valencia) = I, 9.

G

GALOWAY (Conde de) = II, 25, 36, 37, 40, 41; III, 2 y 5.
GAMIR (Melchor, Jurado en Cap de Valencia) = III, 2 y 3.
GARCÍA (Francisco) = I, 5.
GARCÍA (Luis) = I, 5.
GARCÍA DE AZOR (José) = I, 9.
GERBET (Pedro Benedicto) = II, 18.
GERICA (Duque de) = III, 27.
GIBRALTAR = I, 3.
GILART (Isidoro) = II, 6; III, 3 y 9.
GRANADEROS = III, 3.
GONZÁLEZ (Pedro) = II, 6.
GRAO de Valencia = II, 18.
GRANELL (Pedro) = III, 37.
GRANTARLEJO (José) = II, 42.
GUADELEST = III, 29.

H

HENRÍQUEZ (Tomás, Almirante de Castilla) = I, 2.
HORMARA (Guillermo) = II, 31.
HURTADO DE MENDOÇA (Diego, Conde de la Corzana) = I, 1.

I

IBIZA (Isla de) = II, 34.
IDIÁQUEZ (Tomás) = II, 42.
IVÁÑEZ (Juan) = III, 33.

J

JÁTIVA = I, 7 y 17; III, 7, 9, 24 y 27.
JIJONA = I, 17.
JONAS (Juan) = I, 12.
JORDA (Manuel) = II, 6.

JORGE (Príncipe de Hesse Darmstad) = I, 2 y 3.
JÚCAR = I, 5; II, 3; III, 8, 17 y 20.
JULIA (José) = III, 41.

K

KRIKUWIO (Roberto) = II, 42.

L

LAGO (Manuel Estevan del) = I, 8.
LADRONES (Los Migueletes) = I, 25, 29; III, 13, 28, 29, 30, 35 y 44.
LAFER (Pedro) = II, 23.
LEIVA (Antonio) = II, 8.
LEÓN (Ignacio) = III, 33.
LEONART (Tomás) = II, 6.
LEOPOLDO (Emperador de Austria) = I, 1.
LÉRIDA = III, 5, 18, 22, y 32.
LIECHTESTEIN (Antonio, Príncipe de) = II, 24.
LIRIA = I, 27; Duque de = III, 27.
LOP (Miguel Jerónimo) = II, 6.
LOP (Salvador) = II, 6.

M

MADRID = I, 20; II, 1 y 14.
MAHÓN (Puerto de) = III, 38.
MAHÓN (Daniel) = I, 21, 25 y 27; II, 2, 3, 9, 15 y 31; III, 8, 10, 24, 2
MAYOR (Pedro) = I, 9.
MANRIQUE DE LARA (Bonifacio) = I, 7.
MANUEL = II, 2.
MARCO (José) = III, 9 y 24.
MARICONDI (José) = II, 15.
MARTÍNEZ (Pablo) = II, 15.
MARTÍ (Baltasar) = III, 30.
MARTÍ (Bartolomé) = II, 15.
MARTORELL (Juan) = III, 7.
MASCARÓS (Melchor) = III, 2.
MAS (Antonio) = I, 31; II, 14.
MATHEU (Pedro) = II, 18.
MEDICIS (Octaviano) = I, 18; II, 42.

MEDINILLA (Francisco) = II, 19.
MENDOZA (Antonio, Marqués de Villagarcía) = I, 4 y 5; III, 20.
MERCADER (Manuel) = I, 5, 9, 29; II, 27.
MERCADER Y CERVELLÓN (Galcerán) = II, 13.
MILLARES = I, 3; III, 20.
MINAS (Marqués de las) = II, 16, 25, 36, 37, 40, et 41; III, 2, 5.
MIÑANA (José Manuel), de qué manera escribió la Historia de la Guerra de Sucesión = I, 1.
MIÑANA (Juan) = I, 29.
MIRASOL (Marqués de) = I, 5.
MOLINELL = I, 3.
MOLLÁ (Pedro) = III, 7.
MONCADA = I, 15.
MONSERRAT (Andrés) = I, 9; Vicente = I, 9.
MONSERRAT = I, 28.
MONTJUI, tomado por Felipe V = II, 5 y 6.
MONSORIU (José) = III, 3; Vicente = I, 8 y 9.
MONTALEGRE = II, 37 y 38.
MONTES (Vicente) = III, 3.
MONTEÇA, Castillo de... sitiado por los austriacos = II, 31.
MONTESA (El Lugarteniente General de la Orden Militar de) = I, 5.
MONTORO = II, 21.
MORANT (Marcelino) = III, 30.
MORELLA = I, 12; II, 9; III, 16 y 23.
MOSCOSO (Cristóbal, Conde de Torres) = I, 12, 13, 14, 15, 16, 19, 20, 27 y 28 II, 4, 5, 8 y 9.
MOYA (Cipriano y José) = II, 6.
MURCIA (Sitio de) = II, 14 y 17.
MURCIA (Obispo de) = I, 8 y 18; II, 19.

N

NAVÍOS de alto bordo = II, 15.
NEBOT (José) = I, 28; II, 4 y 5.
NEBOT (Rafael) = I, 1, 3, 7, 17, 29 y 30; II, 1 ,11 y 14.
NICOLAU (José) = I, 12; II, 17; III, 1.
NOGUERA (José) = I, 29.
NOGUEROL (Pedro) = II, 15.
NULES = I, 6 y 22; III, 14 y 33.

O

OLLER (Mauro) = I, 29.
ONTENIENTE = I, 18.
ORIHUELA = II, 14 y 19.
ORTI (José) = III, 20; Jacinto = II, 18.

P

PARAVICINO (Gabriel) = II, 15.
PARDO DE LA CASTA (Juan) = II, 15.
PASCUAL BAILÓN (Templo de San) = I, 13.
PASCUAL (Vicente) = I, 9.
PEDRAJAS (José) = III, 37.
PEDRALVA = I, 27.
PEDRO II, Rey de Portugal = I, 1; II, 33.
PEGO = III, 19.
PELEGRÍ (Luis Salvador) = I, 9.
PENAGUILA es ocupada por los Borbones = III, 24.
PEÑÍSCOLA = I, 12 y 31; asedio = II, 30.
PERALTA (Juan) = II, 6.
PERELLÓS (Pascual de) I, 3.
PEREZ DE CALATAYUD (Ximén) = I, 6.
PERIS (Joaquín) = III, 7; (José) = I, 25.
PETERBORW (Carlos) = I, 13, 18, 22, 25, 26, 28 y 30; II, 1, 4, 11, 13, 14, 16 y
PICARD (Juan) = III, 38.
PINTO (Conde de) = II, 39 y 40.
PLANA (La... de Burriana) = I, 13.
POLO (Mauricio) = I, 29.
PONCE DE LEÓN (Joaquín) = I, 20.
PONS (Miguel) = II, 9.
PONTONS (Antonio) = II, 6.
PORTUGAL (Melchor) = I, 23 y 25; II, 34.
POZOBLANCO (Marqués de) = I, 4, 11 y 24; II, 38 y 40.
PREFECTO URBANO (Comandante de la ciudad de Valencia) = III, 34.
PRETOR (Gobernador) = I, 18.
PUERTA (Lucas de la) = III, 23.
PUERTA DEL REAL = II, 18.
PUJADES (Marco Antonio) = I, 9.
PUJALT (Gaspar) = I, 29; Pedro = I, 29.
PUJOL (La Roca de) = III, 23.
PURROI (Miguel) = III 6, 13, 15 y 16.

Q

QUARTE = I, 19 y 20.
QUILES (Bartolomé) = II, 18.

R

RAFAL (Marqués del) = I, 18; II, 19.
RAHAL (Conde de) = I, 6 y 12; II, 9; III, 14, 15 y 16.
RAMÓN (Juan Bautista) = II, 6.
REGENCIA de la Audiencia de Valencia = I, 17.
REGIDORES de Valencia, su creación = III, 20.
REJÓN (Diego) = III, 10 y 36.
REQUENA, tomada por los austriacos = II, 11; recuperada por los Borbones = III, 1.
REVILLA (Fernando) = II, 6; Juan Bautista, *ibidem*.
RIPOLL (Antonio) = II, 6; Felipe = I, 8 y 9.
ROBERT (Carlos) = II, 18.
ROCAMORA (Luis) = II, 6, 18 y 23.
RONQUILLO (Pedro) = III, 32, 36, 38 y 40.
ROSEL (Conde de), su muerte = I, 13.
ROSELL (Santiago — Marqués del Rafal) = I, 18; II, 14 y 19.
ROYO (Francisco) = II, 18.
ROVIRA (Estevan) = II, 15.
RUIZ (José) = II, 6; Pedro = I, 29.

S

SAGUNTO = I, 7, 14, 23, 25 y 33.
SALA (Santiago) = II, 18; Roque *ibidem*.
SALAFRANCA (Eusebio) = II, 15.
SALCEDO (Bruno) = I, 8 y 11; José = I, 8.
SALGADO (Tomás) = III, 25 y 29.
SALSADELLA = I, 12.
SÁNCHEZ (Francisco) = II, 18.
SANTACRUZ (Luis Manuel de Pando y Córdoba, Conde de) = II, 14 y 19.
SANCHIS Y TRILLES (Vicente) = II, 23.
SAN ONOFRE (Puente de) = I, 19.
SANFELIU (Vicente) = III, 14.
SAN GIL = II, 40.
SAN MATEO = I, 12; II, 2.

SANS (Cristóbal) = II, 6; Jacinto, *ibidem*.
SANS (José) = I, 8.
SANS DE EXEA (José) = II, 18.
SARRIÓ (Nicolás) = II, 15.
SEGORBE = I, 7; III, 32.
SIERRA de Espadán = III, 13.
SIMÓ (Miguel) = I, 25.
SINOCHEIN = I, 13.
SOTO (Severino) = III, 30.
STANHOPE (Diego) = III, 43.
STAREMBERG (Guido, Conde de) = III, 41.
SUÁREZ (José) = II, 18; Vicente, *ibidem*.
SUCRÉ (Carlos) = III, 35.
SUERA = III, 14.
SUMACARCEL = I, 26.
SYLBOURG (Federico) = II, 42.

T

TÁRREGA (Juan) = I, 3 y 5; II, 2 y 14.
TERRAZA = II, 18 y 23.
TERUEL = III, 10, 15 y 33.
TOMÁS (Francisco) = II, 30.
TOGORES (Juan) = II, 14.
TORREBLANCA = III, 28.
TORRES (Lorenzo) = II, 6; Eleuterio = I, 9; Vicente = I, 3 y 5.
TORRE (José de la, Obispo de Orihuela) = I, 8; II, 14.
TORRES (Conde de las) = Vide Moscoso (Cristóbal).
TORTOSA = III, 3, 9, 32 y 34.
TOSAL = I, 18.
TURIA o Guadalaviar = I, 16.

V

VALENCIA, tomada por los austriacos = I, 5; recuperada por los Borbones III, 3 y 20.
VALENCIA (Huerta de) = I, 15; III, 37.
VALENCIA, Abolición de los Fueros de = III, 20.
VALERA (Felipe) = II, 17; III, 36.
VALLE (Antonio del) = I, 11, 19; III, 3, 32 y 34.
VALLAJUNQUERA = III, 32.
VÁZQUEZ (Vicente) = II, 18.

VELASCO (Francisco, Marqués de Pozoblanco), ocupa Benicarló = I, 4.
VENTURA (Tomás) = II, 18.
VERGARA (Nicolás) = II, 15.
VERGE (José) = II, 42.
VICTOR AMADEO, Duque de Saboya = I, 1.
VIDAL (Andrés) = II, 18; Claudio = II, 40.
VILLAJOYOSA = III, 26 y 38.
VILLAGARCÍA = III, 20.
VILLAMARCHANTE = I, 9.
VILLARREAL = I, 13; III, 20.
VILLAHERMOSA = I, 6; III, 15.
VILLAVERDE (Conde de... D. Pedro Antonio de Noroña) = II, 40.
VILLENA = I, 17; II, 38 y 40.
VIVES (José) = II, 6.

X

XANI (Conde de) = III, 36.
XIMENO (Félix) = II, 11.

Y

YECLA, ocupada por los austriacos = II, 37.

Z

ZABADIA = III, 10.
ZAVALLA (Conde de... D. Juan de Boxados) = II, 34.
ZÚÑIGA (Luis) = I, 3 y 11.

INDICE

Introducción. 44
Dedicatoria 45
Vida del P. Manuel Miñana por D. Gregorio Mayans . . 45
Historia de la Guerra de Sucesión 45
Libro I 45
Libro II 50
Libro III 55
Indice de nombres propios y cosas notables 60

TABLES

DU TOME LV

1922

I. TABLE PAR NUMÉROS.

NUMÉRO 127. — JUIN 1922.

Il Proemio del Marchese di SANTILLANA. Edizione pubblicata da Luigi Sorrento 1

Alfredo GIANNINI. — Impressioni italiane di viaggiatori spagnoli nei secoli XVI e XVII (Appunti) 50

Unveröffentlichte Gedichte der Brüder ARGENSOLA, herausgegeben von Ludwig Pfandl 161

Ludwig PFANDL. — Ein *Romance en títulos de comedias* 189

Philip H. CHURCHMAN. E. Allison PEERS. — A Survey of the Influence of Sir Walter Scott in Spain 227

NUMÉRO 128. — AOÛT 1922.

Vida y trauajos de Geronimo de PASSAMONTE. Texte publié par R. Foulché-Delbosc 311

El P. José Manuel MIÑANA. — De Bello Rustico Valentino, o sea Historia de la Guerra de Sucesión en el Reino de Valencia. Versión castellana por Vicente Castañeda 447

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS.

—

Argensola (Die Brüder)

Unveröffentlichte Gedichte, herausgegeben von Ludwig Pfandl . . . 1

Castañeda (Vicente)

TRADUCTION. El P. José Manuel Miñana. De Bello Rustico Valentino, o sea Historia de la Guerra de Sucesión en el Reino de Valencia . . . 4

Churchman (Philip H.)

and E. Allison PEERS. A Survey of the Influence of Sir Walter Scott in Spain 2

Foulché-Delbosc (R.)

TEXTE. Vida y trauajos de Geronimo de Passamonte 3

Giannini (Alfredo)

Impressioni italiane di viaggiatori spagnoli nei secoli XVI e XVII (Appunti) . . . . . .

Miñana (El P. José Manuel)

De Bello Rustico Valentino, o sea Historia de la Guerra de Sucesión en el Reino de Valencia. Versión castellana por Vicente Castañeda . . . 4

Passamonte (Geronimo de)

Vida y trauajos. Texte publié par R. Foulché-Delbosc . . . . . .

Peers (E. Allison)

and Philip H. CHURCHMAN. A Survey of the Influence of Sir Walter Scott in Spain . . . . . .

Pfandl (Ludwig)

TEXTES. Unveröffentlichte Gedichte der Brüder Argensola . . . . .

Ein *Romance en títulos de comedias* 189

Santillana (Il Marchese di)

Il Proemio. Edizione pubblicata da Luigi Sorrento 1

Sorrento (Luigi)

TEXTE. Il Proemio del Marchese di Santillana 1

IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE, BRUGES, BELGIQUE.

R. FOULCHÉ-DELBOSC & L. BARRAU-DIHIGO

MANUEL

DE

L'HISPANISANT

TOME I

New York : The Hispanic Society of America. in-8, xxiii-535 pages. — $ 2.50.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE :

Les volumes dont se composera ce *Manuel* ont pour but de faciliter aux hispanisants certaines besognes préliminaires, presque toujours longues et pénibles, en les mettant à même de recourir aux instruments de recherches les plus indispensables.

Dans ce premier volume, consacré aux RÉPERTOIRES, nous nous sommes proposé de faire connaître d'une part les ouvrages biographiques ou bibliographiques, d'autre part les inventaires et catalogues d'archives, de bibliothèques et de musées, publics ou privés, présents ou passés, dont la réunion et la coordination permettront plus tard la rédaction des trois œuvres suivantes :

1° un dictionnaire de biographie hispanique ;

2° une bibliographie de toute la production typographique de la Péninsule et de tous les ouvrages qui, ayant pour auteur un Péninsulaire, ont été imprimés hors de la Péninsule ;

3° un inventaire général de tous les documents historiques (documents d'archives, de bibliothèques et de musées) qui sont ou ont été conservés dans la Péninsule et de tous les documents

historiques hispaniques qui sont ou ont été conservés hors d
Péninsule.

Nous avons distribué en six parties les ouvrages dont nous av
eu connaissance, chaque partie comprenant des divisions et
sous-divisions.

I. GÉNÉRALITÉS. Sous ce titre ont été groupés les réperto
consacrés à la production littéraire, rétrospective ou périodi
soit de l'ensemble de la Péninsule, soit d'un des trois gra
domaines déterminés par la langue : pays castillans, pays catal
pays portugais.

II. TYPO-BIBLIOGRAPHIES. Première sous-division: "Par époqu
Actuellement, le quinzième siècle seul a été l'objet d'études a
nombreuses et assez détaillées pour permettre d'apprécier a
une approximation satisfaisante l'ensemble de la production ty
graphique hispanique. La seconde sous-division est consacrée
typo-bibliographies régionales ou locales.

III. BIOGRAPHIES ET BIO-BIBLIOGRAPHIES. L'expérience a dém
tré qu'il convenait de réunir en une seule partie ces deux sortes
répertoires, indépendants presque partout ailleurs. Cette troisi
partie comprend quatre divisions: Biographies générales, I
bibliographies générales, Biographies et bio-bibliographies ré
nales ou locales, Biographies et bio-bibliographies spéciales.

IV. BIBLIOGRAPHIES MONOGRAPHIQUES. Trois divisions: Langu
Littératures, Histoire, les deux premières comportant chacune t
sous-divisions (castillan, catalan, portugais). Il y a lieu de f
remarquer pour la troisième de ces divisions, plus particulièrem
encore que pour n'importe quelle autre section de ce volume,
les groupements dont elle se compose ont été établis non d'ap
un plan méthodique, mais d'après les répertoires actuellem
existants. Il eût été aisé d'alourdir de plusieurs centaines de tit
ces bibliographies monographiques, puisque la plupart des trava
surtout des travaux publiés de nos jours, sont accompagnés d'
bibliographie du sujet traité; nous nous sommes bornés
bibliographies ayant une existence propre, indépendante, sauf d
un nombre très restreint de cas.

V. ARCHIVES, BIBLIOTHÈQUES ET MUSÉES. Deux divisio
A. Généralités et études d'ensemble ; B. Historiques, Catalogues
Inventaires, cette seconde division étant partagée à son tour
" Péninsule " et " Hors de la Péninsule ". Nous n'avons aucu
ment la prétention d'avoir dressé la liste de tous les dépôts de

Péninsule : nous avons simplement mentionné ceux qui ont publié des historiques, des catalogues, ou des inventaires de leurs fonds.

VI. Collections dispersées. Trois divisions : A. Collections privées ; B. Expositions ; C. Catalogues de marchands. Nous n'avons admis dans cette troisième division que les catalogues pouvant, en totalité ou en partie, présenter une utilité certaine ou un indiscutable intérêt.

ABRÉGÉ DE LA TABLE

I. GÉNÉRALITÉS

A. PÉNINSULE

Répertoires retrospectifs ou périodiques.

B. PAYS CASTILLANS

1. Répertoires rétrospectifs.
2. Répertoires périodiques.

C. PAYS CATALANS

1. Répertoires rétrospectifs.
2. Répertoires périodiques.

D. PAYS PORTUGAIS

1. Répertoires rétrospectifs.
2. Répertoires périodiques.

II. TYPO-BIBLIOGRAPHIES

A. PAR ÉPOQUES

1. Quinzième siècle.
2. Depuis 1501.

B. RÉGIONALES OU LOCALES

1. Andalousie. Cadix. Cordoue. Grenade. Jerez. Malaga. Medina Sidonia. Séville.
2. Aragon, Huesca. Saragosse. Teruel.
3. Asturies. Santander.
4. Baléares. Minorque. Palma.
5. Provinces Basques. Bilbao.
6. Canaries.
7. Castilles. Alcalá de Henares. Avila. Cuenca. Guadalajara. Madrid. Medina del Campo. Salamanque. Ségovie. Tolède. Valladolid.
8. Catalogne. Barcelone. Cervera. I rida. Montserrat. Reus. Tarrago
9. Extrémadure. Badajoz.
10. Galice. La Corogne. Le Fer Orense. Tuy.
11. Leon. Zamora.
12. Navarre. Pampelune.
13. Portugal. Coimbre. Lisbonne. Viz
14. Roussillon. Perpignan.
15. Valence. Valence.
16. En Europe, hors de la Pénins Belgique. France. Italie.

III. BIOGRAPHIES ET BIO-BIBLIOGRAPHIES

A. BIOGRAPHIES GÉNÉRALES.

B. BIO-BIBLIOGRAPHIES GÉNÉRALES.

1. Péninsule.
2. Pays castillans et pays catalans.
3. Pays portugais.

C. BIOGRAPHIES ET BIO-BIBLIOGRAPHIES REGIONALES OU LOCALES.

1. Andalousie. Almería. Arcos de la Frontera. Cadix. Castro del Río. Cordoue. Estepa. Grenade. Jerez. Séville.
2. Aragon. Alcañiz. Calatayud. Huesca. Teruel.
3. Asturies. Santander.
4. Baléares. Majorque. Minorque.
5. Provinces Basques. Alava. Biscaye. Guipuzcoa.
6. Canaries.
7. Castilles. Burgos. Canales de la Sierra. Cuenca. Guadalajara. Madrid. Rioja. Salamanque. Ségovie. Soria. Uclés. Valdepeñas. Valladolid.
8. Catalogne. Cerdagne. Gérone. Reus. Tarrasa. Tortosa.
9. Extrémadure. Brozas.
10. Galice. Lugo. Orense. Pontevedra. Vigo.
11. Leon. Zamora.
12. Murcie. Albacete. Alcaraz.
13. Navarre.
14. Portugal. Coïmbre. Minho. Porto.
15. Roussillon.
16. Valence. Alicante. Canals. Castellon de la Plana. Játiva. Morella. Onteniente. Sueca.

D. BIOGRAPHIES ET BIO-BIBLIOGRAPHIES SPÉCIALES.

1. Colegios mayores, Universités, Académies.
2. Acteurs.
3. Arabes.
4. Artistes.
5. Clergé séculier.
6. Journalistes.
7. Juifs.
8. Légistes et Economistes.
9. Littérateurs.
10. Marins.
11. Militaires.
12. Numismates.
13. Ordres militaires.
14. Ordres religieux.
15. Politiciens.
16. Protestants.
17. Savants.
18. Toreros.

IV. BIBLIOGRAPHIES MONOGRAPHIQUES

A. LANGUES

CASTILLAN

Répertoires rétrospectifs.

Répertoires courants.

CATALAN

Répertoires rétrospectifs.

Répertoires courants.

PORTUGAIS

Répertoires courants.

B. LITTÉRATURES

CASTILLAN

CATALAN

PORTUGAIS

C. HISTOIRE

Agronomie et Agriculture.
Anthropologie.
Arabes.
Archéologie.
Armée.
Beaux-Arts.
Chasse.
Commerce.
Droit.
Epigraphie.
Escrime.
Ex-Libris, Papier.
Fêtes et Entrées.
Généalogie, Héraldique.
Géographie, Cartographie, Ethnographie.
Géologie, Minéralogie.
Histoire générale.
Histoire par époques.
Histoire régionale ou locale.

V. ARCHIVES, BIBLIOTHÈQUES ET MUSÉES

A. GÉNÉRALITÉS ET ÉTUDES D'ENSEMBLE.

B. HISTORIQUES, CATALOGUES ET INVENTAIRES

I. PÉNINSULE

Alcacer do Sal.
Alcañiz.
Alcalá de Henares.
Alicante.
Alcira.
Almería.
Astola.
Aveiro.
Badajoz.
Barcelone.
Beja.
Bilbao.
Braga.
Bragance.
Burgos.
Cáceres.
Cadix.
Castello Branco.
Castellon de la Plana.
Castillejo de la Cuesta.
Cifuentes.
Ciudadela.
Ciudad Real.
Coïmbre.
Cordoue.
La Corogne.
Daroca.
Dueñas.
Elvas.
Escurial.
Estella.
Evora.
Extremoz.
Faro.
Figueira da Foz.
Gérone.
Gijon.
Grenade.
Guarda.
Guimarães.
Huesca.
Ibiza.

Irún.
Jaca.
Játiva.
Jérez de la Frontera.
Leon.
Lérida.
Lisbonne.
Logroño.
Madrid.
Mahon.
Málaga.
Mazaleon.
Medina Sidonia.
Montserrat.
Murcie.
Orense.
Orihuela.
Oviedo.
Palma de Mallorca.
Las Palmas (Canaries).
Pampelune.
Ponta Delgada.
Ponte de Lima.
Pontevedra.
Porto.
Saint-Jacques de Compostelle.
Saint-Sébastien.
Salamanque.
San Fernando.
Santander.
Saragosse.
Séville.
Silos.
Simancas.
Talavera de la Reina.
Tarazona.
Tarragone.
Teruel.
Tolède.
Tolosa.
Tortosa.
Tudèle.
Uclés.
Valence.
Valladolid.
Valldemosa (Majorque).
Valls.
Vich.
Villa Nova de Gaia.
Villanueva y Geltrú.
Villa-Real.
Vitoria.
Vizeu.

2. Hors de la Peninsule.

Généralités.
Alger.
Bologne.
Boston.
Le Caire.
Cambridge.
Chatsworth.
Cheltenham.
Constantinople.
Copenhague.
Florence.
Genève.
Göttingen.
Hambourg.
Innichen.
La Haye.
Leyde.
Londres.
Mayence.
Modène.
Montpellier.
Munich.
Naples.
New York.
Oxford.
Paris.
Parme.
Perpignan.
Prague.
Rio de Janeiro.
Rome.
Saint-Petersbourg.
Sassari.
Suède.
Tanger.
Tunis.
Varsovie.
Vienne.

VI. COLLECTIONS DISPERSÉES

A. COLLECTIONS PRIVÉES

Généralités. Catalogues

B. EXPOSITIONS

Expositions périodiques. Expositions non périodiques.

C. CATALOGUES DE MARCHANDS

ADDITIONS.

INDEX.

Le tome premier du *Manuel de l'Hispanisant* contient 317 articles.